





Lacroix (J. Fr. de)
Anecdota

ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES,

DEPUIS L'AN DE J. C. 614,

Époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux Prophète MAHOMET;

Jusqu'à l'extinction totale du Califat, en 1538.



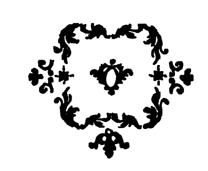
A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

naissance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Asie, & dont les puissances réunies ont formé le vaste empire des Musulmans. Après l'extinction & sur les débris du Califat, d'autres puissances se formerent à leur tour : on en verra l'histoire dans ce même volume, & dans le suivant qui contiendra les Sophis ou Shahs de Perse, les Ottomans & les Mogols.





ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES.

INTRODUCTION.



E tous les peuples du monde, il n'en est point, si l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité soit plus certaine que celle des Arabes. Issus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, sous sa conduite, après la confusion des langues, dans cette partie de l'Asie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorsqu'Ismaël, fils d'Abraham, chassé de la maison pa-

ternelle avec Agar ſa mere, vint chercher un aſyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proſcrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuſe. Il fixa ſon ſéjour dans le lieu même où l'ange découvrit à ſa mere cette ſource bienfaiſante qui lui ſauva la vie. Pour laiſſer à la poſtérité une preuve ſenſible de ſa reconnoiſſance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maiſon quarrée, à cauſe de ſa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Iſmaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immenſe poſtérité. Elle ſe diviſa, dans la ſuite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui ſe confondirent, ſous le nom de *Moſtarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraïſcites, qui deſcendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Iſmaël, étant en poſſeſſion de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple; & cette cité, connue ſous le nom de la *Mecque*, devint bientôt conſidérable par le conconrs des étrangers que la dévotion y attiroit. La ſurintendance du temple paſſa de mâle en mâle

[redacted]



ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES,

Depuis Mahomet, premier Calife, jusqu'à l'extinction du Califat.

INTRODUCTION.



DE tous les peuples du monde, il n'en est point, si l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité soit plus certaine que celle des Arabes. Issus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, sous sa conduite, après la confusion des langues, dans cette partie de l'Asie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorsqu'Ismaël,

fils d'Abraham, chassé de la maison paternelle avec Agar sa mere, vint chercher un asyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proscrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuse. Il fixa son séjour dans le lieu même où l'ange découvrit à sa mere cette source bienfaisante qui lui sauva la vie. Pour laisser à la postérité une preuve sensible de sa reconnoissance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable ; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maison quarrée, à cause de sa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Ismaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immense postérité. Elle se divisa, dans la suite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui se confondirent, sous le nom de *Mostarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraïscites, qui descendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Ismaël, étant en possession de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple ; & cette cité, connue sous le nom de la *Mecque*, devint bientôt considérable par le concours des étrangers que la dévotion y attiroit. La surintendance du temple passa de mâle en mâle

dans la branche aînée des enfans de Cédar, qui, sous le titre de princes, formoient le conseil qui régloit toutes les affaires publiques.

Située dans un terrein pauvre & stérile, la Mecque se soutenoit, par la sagesse de ce sénat & par la valeur de ses citoyens, contre la jalousie des tribus voisines, qui souvent lui déclaroient la guerre. La célébrité de son pélerinage, & le commerce que le port de Gidda, sur le golfe Arabique, facilitoit avec l'Egypte & l'Ethiopie, étoient pour elle une source féconde de richesses. Haschem, prince de la Mecque, & bisaïeul de Mahomet, ouvrit encore une autre voie pour enrichir sa patrie. Il établit des caravanes qui alloient, dans des saisons réglées, chercher les marchandises de l'Arabie méridionale & de la Syrie. Il les conduisoit lui-même; & le soin d'escorter les caravanes, & de les défendre contre les rapines des Arabes du désert, devint alors la fonction la plus importante du premier citoyen de la Mecque.

Ces Arabes du désert, nommés *Bedouins* dans nos auteurs, demeuroient sous des tentes. Ils vivoient du lait de leurs brebis; un arc, des flèches, une peau pour se couvrir, telles étoient leurs richesses. Ils ne séjournoient dans une con-

trée, qu'autant qu'elle fournissoit à leurs troupeaux un pâturage nécessaire. Quand un pays étoit épuisé, la nation décampoit sous les ordres du plus ancien de la premiere tribu, & cherchoit un terrein plus favorable. C'étoit durant ces transmigrations qu'il étoit dangereux de voyager; &, si l'on n'étoit en état de repousser la force par la force, les négocians & les pélerins se voyoient dépouillés de tout, & souvent même de la vie, par ces brigands vagabonds. Mais, quand ils avoient trouvé des plaines agréables, des campagnes ombragées, des ruisseaux limpides, des bois & des fontaines, ils abandonnoient tout-à-coup le pillage, pour se livrer à cette douce & voluptueuse inaction, si délicieuse pour un peuple dont le climat est brûlant; & si quelques troupes s'écartoient du gros de la nation, c'étoient des misérables, qui, n'ayant rien en propre, cherchoient à s'enrichir aux dépens des infortunés voyageurs; & toujours ils étoient désavoués, souvent même punis par leurs compatriotes.

Toute l'Arabie avoit oublié le Créateur, pour sacrifier à de vains simulacres, dans le tems même qu'Ismaël vint y rétablir la religion primitive, qui ne se conserva pas long-tems dans sa pureté. Toujours errans dans des plaines immenses,

toujours obligés de fixer les yeux vers le ciel, pour reconnoître & diriger leur route, les Arabes firent des astres l'objet de leur culte; ils leur dresserent des statues & des autels. La Caaba, où, durant plusieurs siécles, le Dieu d'Abraham & d'Ismaël avoit été seul adoré, s'étoit enfin peuplée d'idoles; & la nation entiere, séduite par une aveugle ignorance, avoit donné dans tous les écarts du plus monstrueux paganisme.

Telles étoient les mœurs & la religion de l'Arabie, lorsque *Mohammed*, que nous appellons *Mahomet*, naquit à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570. Si nous en croyons les historiens Musulmans, *Abdollah*, son pere, fils d'*Abdolmotalleb*, chef des Coraïscites, & prince de la Caaba, l'emportoit en beauté sur tous ses concitoyens; & l'on dit que les filles des Arabes employerent, pour obtenir ses faveurs, ces amoureuses instances que l'épouse de Putiphar mit vainement en usage pour tenter le chaste Joseph. Elles ne furent pas plus heureuses que la femme du ministre Egyptien; & leur douleur fut à son comble, lorsqu'elles virent *Aména*, la plus belle d'entr'elles, fixer le choix d'Abdollah.

Mahomet, fruit de cet hymen, perdit son pere deux mois après sa naissance. Aména, restée veuve, n'avoit

pour élever son fils que cinq chameaux & une esclave Ethyopienne. Cette extrême indigence, & la douleur d'avoir perdu un époux qu'elle chérissoit, lui donnerent bientôt la mort; & Mahomet n'avoit pas encore huit ans, lorsqu'il vit descendre cette tendre mere au tombeau. Le jeune orphelin trouva un asyle dans la maison d'Abdolmotalleb, son aïeul, qui le recommanda en mourant à son fils *Abutaleb*, frere utérin d'Abdollah. Cet Arabe eut pour son pupille toute l'affection d'un pere; &, comme il apperçut en lui les dispositions les plus heureuses, l'amour du travail, une conception vive, une intelligence profonde, cet esprit qui d'un coup d'œil envisage un objet sous toutes ses faces, il l'associa dans son commerce, & se déchargea sur lui d'une partie de ses grandes occupations. Ils firent ensemble un voyage en Syrie, pour y vendre & acheter des marchandises. Arrivés à Bostra, ville de la Syrie Damascène, ils descendirent dans un monastere où demeuroit un moine Nestorien, appellé par les Arabes *Bohaïra*, & par les Chrétiens *Sergius*, proscrit de Constantinople à cause de ses erreurs. Ce religieux les reçut avec les plus grands honneurs, & leur donna un festin magnifique. Il fut frappé de l'esprit prématuré du jeune Ma

homet, qui n'avoit encore que treize ans; il lui parla du Christianisme; il lui persuada que la religion de la Mecque étoit absurde & ridicule; il l'éleva jusqu'à la connoissance d'un Dieu unique & véritable, qui s'étoit expliqué par la bouche des prophètes, pour enseigner aux hommes le culte qui lui est dû; enfin il lui lut quelques endroits de l'Ecriture sainte, qui confirmerent sa doctrine. Ces semences germerent dans l'esprit de Mahomet; il conçut dès-lors un souverain mépris pour l'idolâtrie de ses compatriotes, & ce pieux dédain s'accrut avec l'âge. De retour dans sa patrie, il se distingua de tous ses concitoyens par l'extérieur de sa piété, & par son zèle pour la pureté du culte; & les Coraïscites, sinceres admirateurs de ses grandes qualités, lui donnerent d'une voix unanime le surnom de *Fidèle*.

Tout en lui servoit à lui concilier les cœurs; ses manieres inspiroient à la fois le respect & la confiance. Juste dans ses expressions, judicieux dans ses réponses, sincere dans ses paroles & dans ses actions, doux, affable, prévenant, populaire, désintéressé, libéral, plein de charité pour les pauvres, de clémence pour ses ennemis, de zèle pour ses amis, de condescendance pour ses inférieurs; sobre, d'une humeur toujours égale, intrépide au mi-

lieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, habile à connoître les hommes & à les mouvoir, on croira sans peine, avec les historiens Musulmans, qu'il surpassoit en esprit & en sagesse tous les Arabes ses contemporains. Sa taille étoit médiocre, mais plus grande que petite; sa tête étoit un peu grosse, son teint basané, mais relevé par la vivacité du coloris: il avoit la barbe longue, les yeux grands, noirs & pleins de feu; les traits réguliers, la physionomie douce & majestueuse. Dégagée dans ses mouvemens, sa démarche, selon l'expression des Arabes, ressembloit au cours d'un ruisseau qui coule sur un terrein libre & facile. De tous les vices, Mahomet ne conserva que celui du pays, l'incontinence, presqu'inévitable dans une contrée où le soleil, donnant aux humeurs une fermentation vive, une circulation rapide, paroît devoir nécessairement enflammer le tempérament, & le porter à la jouissance des femmes.

A l'âge de vingt ans, Mahomet fit ses premieres armes sous les ordres d'Abutaleb, son oncle, dans une guerre des Coraïscites contre deux tribus voisines; & son intrépide bravoure lui mérita les éloges & l'estime de tous les témoins de ses exploits. Cinq ans après, l'amour de l'indépendance, & l'espérance d'une meilleure

fortune, le firent paſſer au ſervice d'une riche veuve, nommée *Cadige*. Elle le chargea de la direction de ſon commerce, & de la conduite de ſes caravanes. Il fit pour elle un nouveau voyage en Syrie. Il y vit une ſeconde fois le moine Sergius, qui vivoit encore, & pour lequel il avoit conçu la plus grande vénération. Mahomet lui communiqua le projet qu'il avoit formé de changer la religion & les mœurs des Arabes, d'après les principes qu'il lui avoit donnés dans ſon premier ſéjour à Boſtra. Il lui prouva la facilité de ce grand deſſein; de ſorte que Sergius, charmé de ſon zèle, & plein d'admiration pour un plan auſſi hardi, combina avec lui les moyens de le faire réuſſir. Ils formerent un corps de doctrine & de légiſlation conforme au génie du peuple qu'il falloit perſuader, & fondé ſur des principes reçus; ils adapterent quelques cérémonies payennes à des vérités ſimples, tirées du chriſtianiſme & du judaïſme; &, par cet étrange aſſemblage, ils prétendirent intéreſſer à la fois & les payens Arabes, & les Chrétiens hérétiques, & les Juifs ſuperſtitieux, en un mot, toutes les ſectes religieuſes qui peuploient les ſables & les déſerts de l'Arabie.

Plus réſolu que jamais de ſe livrer tout

entier à cette grande entreprise, Mahomet revint à la Meçque, où Cadige, pour récompenser ses services, lui proposa sa main. C'étoit un coup de fortune pour le jeune commis : aussi ne balança-t-il point un instant. Abutaleb, son oncle, informé du consentement mutuel des deux parties, vint célébrer la cérémonie des nôces de son neveu, qu'il maria avec Cadige, en prononçant cette formule, en présence de tous les chefs de sa tribu : » Louange soit à Dieu, qui nous a fait » naître de la race d'Abraham, & de la » semence d'Ismaël ; qui nous a donné en » héritage, le pays du territoire sacré, qui » nous a constitués les gardiens de la mai- » son du pélerinage & qui nous a établis » juges sur les hommes ! Mahomet, mon » neveu, lui qui l'emporte sur tous les Co- » raïscites en beauté, en vertu, en intel- » ligence, en gloire, & en subtilité d'es- » prit, quoique destitué des biens de la » fortune, qui ne sont qu'une ombre pas- » sagere, & un dépôt qu'il faudra rendre » tôt ou tard ; Mahomet étant amoureux » de Cadige, & Cadige réciproquement » amoureuse de lui, quelle que soit la dot » que vous exigiez de lui pour la conclu- » sion de leur mariage, je déclare que je » m'en charge. » En effet, il lui donna

cinq onces pesant d'or, & quelques chameaux. Cadige avoit quarante ans : Mahomet, qui n'en avoit que vingt-six, en eut quatre fils qui moururent dans l'enfance, & quatre filles qui épouserent dans la suite les principaux chefs de la secte Mahométane. Le nom d'*Al-Cassem*, qu'il avoit donné à l'aîné de ses fils, lui fit prendre, suivant l'usage des Arabes, le surnom d'*Abul-Cassem*, qui veut dire, pere de Cassem.

A l'abri de l'indigence, Mahomet ne songea plus qu'à l'exécution de ses vastes projets. Son mariage le mit en état de se livrer aux douceurs de la vie contemplative. Tous les ans, pendant un mois, fuyant la compagnie des hommes, il se retiroit dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Là, durant quinze ans, il médita sur toutes les parties de son plan : il prévit tous les obstacles ; mais en même tems il apperçut les moyens d'en triompher. Il crut ne pouvoir mieux réussir, qu'en se donnant pour un homme inspiré, avec lequel la divinité entretenoit un commerce intime. Il feignit des extases & des convulsions ; ce qui a fait imaginer qu'il étoit attaqué d'une épilepsie. Cadige, son épouse, en fut d'abord alarmée. Mahomet lui persuada que ces accès, qui l'effrayoient,

& Dérar parurent. A leur aspect, Pierre veut prendre la fuite. Dérar, que le desir de recouvrer sa sœur anime, le joint & l'arrête. « Je vous rends Caulah, lui dit » le capitaine Chrétien, c'est un présent » que je fais à votre valeur; c'est le gage » de l'amitié que je veux contracter avec » vous. — Seigneur, lui répondit Dérar, » je vous rends graces d'un si beau présent, » & je l'accepte avec reconnoissance. Mais, » pour vous prouver combien j'y suis sen- » sible, je ne puis vous offrir que la pointe » de cette lance, que je vous prie d'ac- » cepter. » En même tems il lui passe sa lance au travers du corps, délivre toutes les prisonnieres, & revient chargé de riches dépouilles.

Caled, ayant reçu les renforts qu'il attendoit, reprend de nouveau le siége de Damas. Une nouvelle armée, sous les ordres d'un capitaine Romain, appellé Verdan, vient au secours de cette ville. Le général Arabe prend aussi-tôt la résolution de l'attaquer, persuadé qu'une victoire lui ouvrira les portes de la place. Il vole à sa rencontre. Dérar est chargé de l'aller reconnoître. Trente cavaliers l'apperçoivent, & tombent sur lui pour l'arrêter. L'intrépide Musulman résiste avec un courage héroïque, en démonte dix-sept qu'il immole, & met les autres en fuite.

Le combat ſuit de près cette eſcarmouche, & les drapeaux de l'Iſlamiſme ſont encore triomphans.

Cette défaite conſterna la ville de Damas; ſes infortunés citoyens, privés de toutes leurs reſſources, ne voyoient d'autre parti que de ſe rendre. Mais Thomas, gendre de l'empereur, qui s'étoit enfermé dans la place, les retenoit encore dans le devoir par des motifs de religion & d'honneur. Il fit ſur les ennemis une furieuſe ſortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche tirée par une femme dont il venoit de tuer le mari. Deux autres ſorties coûterent du ſang aux Muſulmans; mais la moitié de la garniſon & des habitans y laiſſa la vie: il fallut ſe rendre. Tandis que l'on capituloit, un prêtre, nommé Joſias, vint trouver Caled, & lui offrit d'introduire les Arabes dans la ville. Caled lui donna cent hommes qui eurent ordre de rompre les portes, dès qu'ils ſeroient entrés. Ils obéirent; &, en un inſtant, cette cité fameuſe fut remplie de meurtres & de carnage; & ce ne fut qu'après les plus inſtantes prieres, que le général Muſulman permit aux habitans de ſortir, ſous trois jours, avec leurs effets, & chacun une arme, lance, arc ou épée. Ces malheureux proſcrits ſe retirerent dans les montagnes, ſous la conduite

de Thomas. Mais bientôt ils devinrent les tristes victimes d'une aventure que l'amour avoit fait naître durant le siége.

Un citoyen de Damas avoit été fait prisonnier par une patrouille ennemie. On le conduisit à Caled : « Qui es-tu ? demanda » le général Arabe. — Je suis, répondit-il, » un homme de qualité ; mon nom est Jo» nas. J'ai fiancé une jeune fille que j'aime » avec passion, & dont je suis aimé. Mais, » sur le point de la célébration du maria» ge, ses parens me l'ont refusée, disant » qu'ils avoient changé de dessein. Nous » sommes convenus secrettement de sortir » de la ville. J'allois tout disposer pour » notre évasion, lorsque vous m'avez ar» rêté. Otez-moi la vie, ou ma douleur » me l'ôtera bientôt. — Oui, tu mourras, » réprit Caled, si tu refuses de te faire Mu» sulman ; mais, si tu embrasses la vraie re» ligion, rien ne manquera à ton bonheur. » Je te rendrai ton épouse dès que la ville » sera prise. » Aveuglé par sa passion, Jonas prit sans balancer le dernier parti ; &, plus ardent à la conquête de la place que tous les Musulmans, il les servit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha sa maîtresse ; &, l'ayant trouvée dans un monastere où elle s'étoit consacrée à Dieu pour le reste de ses jours, il lui raconta son aventure, & voulut l'en-

[615.]

Les Coraïscites, voyant Mahomet déclamer ouvertement contre leur idolâtrie, cherchent les moyens de réprimer la hardiesse de ce novateur. Les principaux d'entr'eux vont trouver Abutaleb, qui tenoit alors le premier rang dans la ville, & lui déclarent, avec les plus grandes menaces, le dessein de toute la tribu. Abutaleb, craignant pour les jours de son neveu, l'avertit de la disposition de ses compatriotes, & lui conseille de respecter des erreurs qu'il seroit dangereux de détruire. » Mon oncle, lui dit le prophète, avec » l'aide du Très-Haut, qu'ai-je à redou- » ter ? Non, quand ils poseroient le so- » leil à ma droite & la lune à ma gau- » che, je n'abandonnerois point la mis- » sion dont le Tout-Puissant m'a chargé. »

[616.]

Alarmés des progrès rapides de la nouvelle doctrine, les habitans de la Mecque entreprennent de se défaire de Mahomet. Omar, le plus redoutable d'entr'eux, est chargé de l'assassiner. Omar prend son arc & son épée : il part ; dans sa route, il rencontre un des plus ardens disciples de Mahomet ; il l'attaque. Le Musulman, trop foible contre un si terrible adversaire, lui

dit, pour s'en débarrasser : « Omar, pour» quoi viens-tu m'attaquer ? Que ne vas» tu plutôt décharger ta colere sur Amé» na, ta sœur, & sur son mari *Saïd*, qui » tous deux professent comme moi la re» ligion du prophète ? » A cette nouvelle, Omar devient furieux ; il se précipite plein de rage au logis de sa sœur ; il la trouve méditant avec son époux sur un rouleau de parchemin, qui contenoit quelques maximes extraites de l'Alcoran. Il se jette sur Saïd, il le renverse par terre ; &, lui tenant le pied sur la gorge, il est prêt à lui enfoncer son épée dans le corps. Envain Aména veut délivrer son époux : Omar lui donne un soufflet si violent, qu'il la blesse au visage : « Barbare, s'é» crie-t-elle, oses-tu bien me frapper ainsi, » parce que, dédaignant tes vaines idoles, » je professe l'unité de Dieu ? ... Oui, » je serai Musulmane, en dépit de toi. Je » brave ton aveugle fureur : acheve, don» ne-moi la mort ; mais, en m'arrachant » la vie, apprends qu'il n'y a point d'au» tre Dieu que le Dieu que je sers, & » que Mahomet est son apôtre. » Ce discours pénétre l'ame d'Omar ; honteux de sa brutalité, il laisse son beau-frere, & reste quelque tems dans une méditation profonde. Enfin, prenant la parole : « O » mes amis ! leur dit-il, votre constance

[635.]

Le gouverneur de Tripoli marioit sa fille dans un monastère voisin de cette ville. L'assemblée, richement parée, étoit nombreuse. Un vénérable hermite distribuoit aux fidèles le pain de la parole. La jeune épouse, environnée d'une garde redoutable, brilloit au milieu de l'auditoire. Les Musulmans en sont instruits. Abu-Obéïda détache une poignée de gens sous la conduite d'Abdalla, brave officier, pour attaquer les Chrétiens. Près de tomber sur eux, Abdalla, qui voit leur prodigieuse multitude, sans considérer sa propre foiblesse, dit à sa petite troupe : « Mes » amis, l'apôtre de Dieu a déclaré que le » paradis est sous l'ombre de nos épées ; » nous allons gagner un riche butin, ou » un heureux martyre. » En achevant ces mots, il s'élance, le cimeterre à la main, à travers cette assemblée : il en fait une horrible boucherie. Les Chrétiens, croyant avoir sur les bras tous les Musulmans de Damas, fuient de toutes parts avec des hurlemens effroyables ; mais bientôt ils se reconnoissent, & font volte-face : ils chargent les Arabes. Abdalla & ses guerriers, malgré leur courage, se voient enveloppés par une multitude immense ; « & cette » troupe d'élus, dit un auteur Arabe, ne

cevoir celui qui le touche, & que les flambeaux ne donnent aucune lumiere. « C'est » est assez, Mahomet, s'écrient les Ara» bes effrayés, appelle maintenant la lune.» Aussi-tôt le prophète leva sa main vers le ciel, & d'une voix miraculeuse : « Vaste » corps, s'écria-t-il, immense créature : » toi qui, toujours obéissante à ton Dieu, » est mue & emportée par les révolutions » des Mansions établies par le décret éter» nel du Tout-Puissant : sors, en vertu du » pouvoir qui m'a été donné sur toi, & » viens exécuter les merveilles que le Très» Haut m'a permis d'opérer : je suis Ma» homet, l'apôtre de Dieu. »

A ces mots, la lune quitte le ciel, descend sur le sommet de la Caaba, fait les sept circuits à l'entour de ce temple, se prosterne devant le portique, s'approche du prophète, le salue humblement, & prononce cette profession de foi : « Que » la paix soit avec toi, digne ami du Très» Haut ! Je proteste qu'il n'y a point d'au» tre Dieu que Dieu, & que tu es Maho» met, l'apôtre de Dieu. » Ensuite, elle entre dans la manche droite du prophète, & sort par sa manche gauche ; puis elle rentre par la gauche, & ressort par la droite ; enfin, s'insinuant subtilement par le collet de sa robe, elle descend tout du long jusqu'à la frange d'en-bas, d'où elle

ſort au grand étonnement des ſpectateurs ; car Dieu, pour ce deſſein, avoit rapetiſſé la lune. Auſſi-tôt que cette planette fut ſortie par la frange du bas de la robe de Mahomet, elle ſe fendit en deux parties égales : l'une s'élança vers l'orient, & l'autre vers l'occident ; après quoi, ſe réuniſſant, la lune redevint un corps rond & brillant, & reprit ſa courſe ordinaire. En remontant au ciel, elle dit d'un ton plus effrayant encore que la premiere fois : » Que la paix ſoit avec toi, digne apôtre » de Dieu ! commande-moi ce qu'il te » plaira, j'exécuterai tes ordres avec une » obéiſſance aveugle durant tout le reſte » de cette nuit. » Un prodige ſi peu concevable remplit d'admiration tous ceux qui en furent témoins Habib, & plus de quatre cens Coraïſcites, autrefois ennemis déclarés du prophète, ſe proſternerent à l'inſtant à ſes pieds, reconnurent ſon apoſtolat, & profeſſerent l'unité de Dieu. Le ſeul Abu-Giéhel & ſes partiſans reſterent dans l'incrédulité, & voulurent faire paſſer ces merveilles pour des preſtiges.

[620.]

Mahomet perd, preſqu'en même tems, Abutaleb, ſon oncle, dont la grande autorité l'avoit garanti juſqu'alors des mauvais deſſeins de ſes concitoyens, & Ca-

dige, son épouse. Il les pleura sincérement ; &, après quelques mois de deuil, il se remaria avec Sawda, veuve de l'un de ses prosélytes.

[621.]

(*) Mahomet, méditant & priant au pied d'une colline, s'endort. Tout-à-coup l'ange Gabriel se présente à ses yeux, & l'éveille. Le teint de cet esprit céleste étoit plus blanc que la neige ; ses blonds cheveux, artistement tressés, flottoient en boucles sur ses épaules lumineuses ; son front majestueux & serein portoit l'empreinte du doigt de l'Eternel. Ses vêtemens étoit tout tissus de perles & de fils d'or très-pur ; ses dents ressembloient à des pierres précieuses, & ses jambes étoient teintes d'un jaune de saphir. Il avoit cinq cents paires d'aîles ; & d'une aîle à l'autre, il y avoit la distance de cinq cents années de chemin. Il portoit autour de lui soixante & dix mille cassolettes remplies de musc & de safran ; &, sur sa tête, on voyoit une lame, où ces mots étoient écrits en caracteres lumineux : « Il n'y a point d'au-

(*) Il n'est pas besoin d'avertir le lecteur que toute cette narration est le fruit de l'imagination orientale. L'auteur y fait un grand usage de l'Apocalypse.

» ſouverain Juge, décide notre différend. »

Cette lettre fut rejettée avec mépris : on en vint plusieurs fois aux mains sous les remparts de la place. Dans une de ces rencontres, Caled, combattant contre un cavalier Grec, voit son épée, l'unique arme qu'il portoit, voler en éclat. Il se jette aussi-tôt sur son adversaire, le saisit au milieu du corps, & le serre avec tant de force, qu'il lui rompt les côtes & le laisse sans vie. Un de ses cousins, appellé Icrinça, marche sur ses traces, & signale une bravoure d'autant plus redoutable, que la religion l'enflammoit. Il soupiroit depuis long-tems après la félicité céleste promise par Mahomet à ceux qui périroient les armes à la main pour la propagation de l'Alcoran. Au milieu du combat, il s'écrie : » Je crois déja voir ces belles filles aux » yeux noirs, qui doivent être les épou- » ses des prédestinés. O Mahomet ! je les » apperçois dans les cieux : elles me re- » gardent. Qu'elles sont charmantes ! O » mes freres ! si vous pouviez les distin- » guer dans ce nuage éclatant, vous mour- » riez d'amour pour elles. Voyez-vous celle » qui est à leur tête, & qui tient à la » main un mouchoir de soie verte, & une » coupe d'hyacinthe ? Elle applaudit à ma » valeur ; elle m'invite à l'aller trouver. » En finissant ces mots, il se précipite dans

un bataillon Chrétien ; il frappe, il écarte, il renverse, il immole : on s'empresse d'éviter son bras formidable. Le gouverneur d'Emesse le remarque ; il court à lui, ils combattent : la victoire chancelle & se déclare enfin pour le capitaine Chrétien, qui, d'un coup de lance, envoie le pieux Icrinca dans les bras de ces beautés célestes dont la jouissance étoit l'unique objet de ses vœux.

Emesse se soumit, après qu'un stratagême inouï eut rendu les Arabes maîtres d'Arestan, place voisine, qui la soutenoit contre ces redoutables conquérans ; Abu-Obéïda, ayant inutilement sommé le gouverneur d'Arestan de lui ouvrir ses portes, lui demanda la permission de laisser dans sa ville quelques gros bagages qui retardoient sa marche. Le capitaine Grec y consentit sans beaucoup de peine ; & le général Musulman, ayant fait enfermer vingt de ses plus braves officiers dans autant de caisses qui furent portées dans le château, se mit en mouvement comme pour aller ailleurs : il laissa Caled en embuscade, près de la ville, avec quelques troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitans, ravis de joie, allerent en foule à la grande église, pour rendre à Dieu des actions de graces. Les Musulmans enfermés, les entendant chanter, sortent de leurs *caisses*, *se saisissent* de la

femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la place, courent à l'églife, maffacrent cette multitude d'habitans, & viennent ouvrir les portes à Caled.

Pendant qu'une nouvelle armée, envoyée par Omar, venoit groffir les troupes d'Abu-Obéïda, ce capitaine amufoit les Chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Accompagné de cent Sarafins, il va trouver Manuel, général de l'Empire, qui, le voyant s'affeoir avec fes compagnons fur la terre nue, au lieu de monter fur les fiéges magnifiques qu'il leur avoit préparés, leur en demanda la raifon: « Dieu, répondit Caled, a donné » la terre aux Mufulmans pour leur fervir » de fiége; & c'en eft un plus riche que les » plus fuperbes tapis des Chrétiens. » Dans le cours de la conférence, Manuel & Caled s'échaufferent; & l'ambaffadeur Arabe s'emporta jufqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. « Tu ne » me parles fans doute avec tant d'infolence, lui répliqua le capitaine Grec, » que par confiance dans le droit des gens, » qui met à couvert les ambaffadeurs; mais » je te châtierai dans la perfonne de trois » prifonniers, tes amis, auxquels je vais fur » le champ faire couper la tête. — Prends

» bien garde à ce que tu vas faire, reprit » Caled en fureur; je jure, par le nom de » Dieu, par Mahomet & par le ſaint tem- » ple de la Mecque, que, ſi tu les fais mou- » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma » propre main; & que les Muſulmans qui » ſont ici, tueront chacun leur homme, » quoi qu'il en puiſſe arriver. » En même tems, il ſe lève, & tire ſon épée; tous les Saraſins en font autant: Manuel, effrayé, n'oſe éprouver ſi Caled tiendra parole; il s'adoucit, & le reſte de la conférence ſe paſſe paiſiblement.

Les troupes Impériales & Muſulmanes combattent, durant pluſieurs jours, dans les plaines d'Yarmouc. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Arabes, chargé d'exhorter les ſoldats de ſon parti, leur dit pour toute harangue: « Muſulmans, ſongez que le » paradis eſt devant vous, le diable & le feu » de l'enfer derriere. » Ces paroles les enflamment; par-tout, les Romains ſont vaincus: mais ce triomphe coûta cher aux Saraſins; car les archers Chrétiens tiroient ſi promptement & ſi juſte, que, ſans compter les morts & les bleſſés, plus de ſept cents ennemis perdirent un œil ou les deux yeux, ce qui fit ſurnommer cette terrible bataille, la journée de l'aveuglement. La victoire fut dûe principalement à la valeur des femmes Muſulmanes, qui rallierent trois fois

les fuyards, & les forcerent de retourner au combat. Caulah, cette digne sœur de l'intrépide Dérar, étoit à leur tête. Elle fut blessée & renversée par terre. Osséira, autre héroïne, la vengea en faisant sauter, d'un coup de sabre, la tête à celui qui l'avoit terrassée. Elle vint ensuite lui demander comment elle se portoit : « Fort » bien, répondit Caulah; car je vais mou» rir. » Cependant elle ne mourut pas; & cette généreuse femme passa la nuit suivante à visiter & à panser les blessés.

Omar choisit un brave Musulman, nommé Saïd-Ebn-Amir, pour commander huit mille hommes qu'il fait marcher en Syrie. En lui donnant un drapeau de soie rouge, il lui dit qu'il l'honoroit de cet emploi, dans l'espérance qu'il s'en acquiteroit dignement. « Prenez bien garde sur-tout, ajoûta» t-il, de vous laisser aller aux appétits dé» réglés de la nature. Comportez-vous tou» jours en véritable disciple du prophète : » pratiquez sa doctrine, imitez ses vertus; » & l'Éternel, qui verra vos actions, vous » couvrira de gloire dans ce monde & » dans l'autre. » Saïd se prosterna devant le Calife; &, pour lui témoigner sa vive reconnoissance : « Seigneur, lui dit-il, » vous venez de me donner un excellent » avis; permettez-moi de reconnoître vos » bontés par un conseil qui peut vous être

» utile. — Parlez, répondit Omar. — Je vous » avertis, Seigneur, reprit Saïd, de craindre Dieu plus que les hommes, & non » les hommes plus que Dieu ; d'aimer tous » les Musulmans comme vous-même & » comme votre propre famille, tant ceux » qui sont éloignés, que ceux qui sont » près de vous ; de ne rien faire, de ne » rien commander que de juste, & de dé» fendre tout ce qui ne l'est pas. » Durant ce discours, Omar tint les yeux fixés vers la terre, ayant le front appuyé sur son bâton. Ensuite, levant la tête, il laissa couler des larmes ; &, poussant un profond soupir : » O Saïd ! s'écria-t-il, jamais ces maximes » ne s'effaceront de mon esprit : je bénis » ton zèle ; puissent mes successeurs trouver » quelquefois des sujets qui leur rappellent » ainsi leurs devoirs ! »

[637.]

Abu-Obéïda forme le siége de Jérusalem. Après quelques attaques, le patriarche de cette ville consent à capituler, pourvu que ce soit avec le Calife en personne. Omar, à cette nouvelle, se met en marche dans un équipage dont l'austere simplicité seroit aujourd'hui un objet d'admiration dans le chef d'un ordre religieux. Rien de plus modeste que l'extérieur de ce

ſoit les Muſulmans, & même les idolâtres, le prophète, pour ſe juſtifier, fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran, où Dieu parle de la ſorte : « Or, après que » Zaïd eut exécuté à l'égard de ſa femme » ce qu'il avoit réſolu, nous l'avons unie » à toi pour être ton épouſe, afin que, » par cet exemple, il n'y eût plus déſormais de ſcrupule parmi les fidèles, à ſe » marier avec les femmes répudiées de » leurs fils adoptifs. Il faut que le commandement de Dieu ſoit exécuté. Le » prophète n'a commis aucun faute en » faiſant ce que Dieu lui a ordonné : il » n'a fait que ſuivre l'exemple des autres » prophètes qui l'ont précédé.... Qu'il » n'y ait plus déſormais de fils adoptifs, » qui ne portent le nom de leurs peres » naturels. Pour mon bien aimé Mahomet, il ne ſera plus dans la ſuite le » pere d'aucun d'entre vous ; mais il ſera » ſeulement appellé l'apôtre de Dieu & » le ſceau des prophètes. »

[628.]

Mahomet invite à l'Iſlamiſme l'empereur Héraclius, Choſroës, roi de Perſe, le roi d'Ethyopie, & Macaucas qui s'étoit rendu maître de l'Egypte. Ce dernier reçoit ſa lettre avec reſpect, & lui envoie des préſens, parmi leſquels étoit

Ce malheureux ſaiſit l'inſtant où le prince alloit, après la priere, ſe promener hors de la ville ſelon ſa coutume. Il monte ſur un arbre; il s'y tient caché juſqu'au moment où il voit Omar ſe coucher par terre, fort près de lui, pour dormir. Ravi d'une ſi belle occaſion, il deſcend, il s'approche le poignard à la main; mais, ſur le point de conſommer ſon crime, une frayeur ſoudaine le ſaiſit; il tremble à la vue d'un monarque, dont le nom ſeul allarmoit l'Aſie; il ſe jette à ſes pieds, il lui avoue le deſſein du jeune empereur; & le Calife, loin de perdre la vie, acquiert encore la gloire de pardonner à ſon meurtrier.

Dans un combat qui ſe livre en Syrie, un ſoldat Muſulman, appellé *Damès*, eſt fait priſonnier, & conduit dans la tente du général Romain, où on le charge de chaînes. La foule, qui alloit & revenoit comme des vagues, renverſe cette tente. Trois domeſtiques qui la gardoient, craignant la colere de leur maître, & n'ayant perſonne pour les aider, diſent à Damès que, s'il veut leur prêter du ſecours, ils le délieront, à condition qu'il reprendra volontairement ſes fers, juſqu'au retour du général, qui récompenſera de la liberté cet important ſervice. Le priſonnier y conſent; mais, à peine eſt-il

vengeance de leur citoyen fugitif. Une de leurs plus riches caravanes, eſcortée par dix-neuf cents hommes ſous les ordres d'Abu-Sofian, capitaine habile, revenoit de Syrie; Mahomet l'apprend: il ſe met auſſi-tôt à la tête de trois cents guerriers intrépides, qu'il enflamme par ſes paroles; il part, & rencontre ſes ennemis dans une vallée, nommée Bédre. Il s'y retranche devant un ruiſſeau, dont, par le conſeil d'un de ſes capitaines, il fait un réſervoir pour rafraîchir ſes troupes au milieu du combat; puis il range ſa petite armée en bataille, & ſe place à l'arriere-garde, afin d'agir ſuivant les circonſtances. On étoit en préſence, lorſque trois Coraïſcites vinrent défier au combat trois ſectateurs de Mahomet. Une foule de braves ambitionnent cet honneur; le légiſlateur Arabe choiſit Obaïda, Hamza, ſon oncle, & Ali, ſon couſin; ils ſe précipitent ſur les ennemis, dont la défaite eſt le ſignal de la bataille. « Courage, enfans, » dit l'apôtre à ſes ſoldats; vous combat» tez pour l'Eternel: le paradis eſt pour » ceux qui périront dans cette journée. » Le jour vous eſt favorable: ſerrez vos » rangs, & repouſſez les infidèles à coups » de flèches. » Ils font des prodiges. Dans la chaleur de l'action, Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel qui conduiſoit trois

mille anges à son secours, jette une poignée de sable contre les Coraïscites, en disant : « Que leurs faces soient confondues ! » A l'instant les infidèles prennent la fuite ; soixante & dix restent sans vie dans la plaine, près de deux cents sont fait prisonniers ; & cette éclatante victoire, qui procura aux vainqueurs un butin immense, ne leur coûta que quatorze guerriers. Mahomet régla la distribution des dépouilles ; &, comme on étoit sur le point d'en venir aux mains, un chapitre de l'Alcoran descendit du ciel pour calmer la sédition. Le partage du butin y est sagement arrêté. La cinquieme partie doit appartenir à Dieu & à son apôtre ; une autre doit être donnée à ses parens, aux orphelins, aux pauvres & aux voyageurs ; & les trois autres doivent être distribuées également entre les capitaines & les soldats victorieux.

[625.]

Pour se venger de leur défaite, les Coraïscites levent une armée de trois mille hommes de pied & de deux cents chevaux, & Abu-Sofian se met à leur tête. Ce général, accompagné de Hendah, sa femme, & de quinze autres dames des premieres familles de la Mecque, qui toutes portoient des tambours selon l'usage des

Arabes, s'avance vers Médine, & se cantonne sur la montagne d'Ohod, qui n'en est éloignée que de quatre milles. Mahomet veut le chasser de ce poste. Suivi de mille soldats, & sans cavalerie, il va l'attaquer. Il a d'abord l'avantage; mais enfin, accablé par le nombre, après avoir reçu plusieurs blessures, il est contraint de se retirer avec perte, laissant sur le champ de bataille plus de soixante & dix morts, au nombre desquels on remarquoit Hamza, son oncle. Les ennemis signalerent leur animosité, par les outrages dont ils chargerent les cadavres des vaincus. Hendah éventra celui de Hamza, & mangea son foie, & les femmes qui la suivoient, se disputerent le barbare plaisir de l'imiter. Elles couperent aux morts le nez & les oreilles, & s'en firent des ceintures, des colliers & des bracelets: dignes bijoux de ces ames féroces! Cette défaite du législateur Arabe, la seule qu'il ait jamais essuyée, excita les murmures de la plûpart de ses disciples; mais, pour leur imposer silence, Mahomet leur dit qu'ils devoient attribuer ce malheur à leurs péchés; que tout ce qui étoit arrivé dans cette triste circonstance, avoit été réglé d'une maniere inévitable dans les décrets immuables de l'Eternel; & que ceux qui

dans l'instant prononcer sa sentence. Il revient aussi-tôt le sabre à la main, & abbat d'un seul coup la tête du Musulman rebelle. « Voilà, dit-il, ce que méritent » ceux qui ne veulent pas se soumettre » aux décisions de leurs juges. » Cette action lui mérita les éloges du législateur.

Par la force de ses armes toujours victorieuses, Mahomet avoit soumis à son empire presque toute l'Arabie. Pour en achever la conquête, il n'avoit plus qu'à subjuguer l'Yémen & la Mecque. La fortune le seconda dans cette grande entreprise.

L'Yémen, habité par la puissante tribu des Homérites, étoit tributaire de la Perse, & gouverné, au nom de Chosroës, par un vice-roi, appellé Badhan. Le monarque Persan, ayant reçu la lettre de Mahomet qui l'engageoit à embrasser la nouvelle religion, la mit en piéces, chassa l'ambassadeur du prophète, & chargea Badhan de se saisir de l'imposteur, & de lui envoyer sa tête. Mahomet, instruit des tempêtes qui ébranloient la Perse, & de l'extrémité à laquelle les Romains avoient réduit Chosroës, écouta froidement le rapport de son envoyé, & se contenta de dire : « Dieu mettra ton royaume en pié» ces. » Il venoit d'apprendre la mort fu-

nesse de ce prince, encore ignorée en Arabie, lorsqu'il reçut un courrier de Badhan, qui se contenta de dire au conquérant Arabe, qu'il avoit ordre de l'envoyer à la cour de Perse. Mahomet différa sa réponse au lendemain matin, & alors il dit au député : « Il m'a été révélé cette » nuit que Chosroës à été tué par son » fils Siroës, allez-en instruire votre maî- » tre. » Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroës qui lui apprenoit la mort de son pere, & lui défendoit d'inquiéter Mahomet. Badhan & les Persans de sa suite, ne doutant plus que le législateur Arabe ne fût en correspondance avec le ciel, l'envoyerent assurer de leur obéissance, & se firent Musulmans.

Cette soumission ayant mis le comble aux vœux de Mahomet, il tourna toutes ses vues du côté de la Mecque. Huit années d'une guerre toujours malheureuse, qui n'avoit été interrompue que par des armistices fort courts, & pour l'ordinaire violés aussi-tôt que conclus, avoient notablement affoibli la puissance des Coraïscites. Ce n'étoit plus ce peuple formidable, dont les armées avoient plus d'une fois fait trembler Mahomet dans Médine même. Réduit à la seule possession de la Mecque, il se soutenoit encore par la négo-

çiation plutôt que par la force. Un ſeul mot du prophète le mettoit au nombre de ſes eſclaves. Mahomet le prononce, & ſes guerriers volent ſous ſes ordres aux remparts de la Mecque. Envain les Coraïſcites voulurent ſe défendre ; leur foible réſiſtance ne ſervit qu'à augmenter la fureur des Muſulmans, ſans reculer la priſe de la ville, qui fut emportée l'épée à la main. Le conquérant y entra en vainqueur : il y fut reconnu ſouverain ſpirituel & temporel ; il fit abbatre les idoles de la Caaba, autour de laquelle il fit les ſept circuits, ſuivant les rits qu'il preſcrit dans l'Alcoran pour le pélerinage.

[632.]

En moins d'onze ans, Mahomet avoit vu ſa puiſſance s'élever ſur les ruines d'une infinité de nations qui l'environnoient. Redouté de l'empire qu'il avoit fait trembler ; craint en Perſe, où ſon nom contribuoit aux grandes révolutions qui agitoient alors ce vaſte royaume ; adoré de ſes diſciples comme une divinité tutélaire ; par la ſeule force de ſon génie, il s'étoit formé une domination à laquelle aucun ambitieux n'auroit jamais oſé prétendre. Dans ce haut point de grandeur, il apprend que deux ſéditieux veulent, à ſon exemple, jetter les fondemens d'un

état à l'extrémité de l'Arabie. Il fait marcher contr'eux ses plus habiles généraux, & la défaite des rebelles ajoûte à la gloire de son règne.

Il n'en jouit pas long-tems. Le poison que lui avoit donné la jeune Zaïnab, avoit allumé dans son sang une flamme corrosive, qui le consuma dans la soixante-troisieme année de sa vie.

Quelques jours avant sa mort, il se fit transporter à la mosquée ; là, se prosternant humblement contre terre, en présence de tout le peuple, il célébra les louanges de Dieu, & lui demanda pardon de tous ses péchés ; puis il monta en chaire, & dit aux assistans : « Mes freres, mon » heure approche, je vais m'en aller vers » celui qui m'a envoyé. Si j'ai jamais fait » donner le fouet à quelqu'un sur son dos, » voici le mien, qu'il me rende le mal » que je lui ai fait ; si j'ai blessé la répu- » tation de quelqu'un, qu'il traite la mienne » de la même maniere ; si j'ai pris de quel- » qu'un de l'argent injustement, me voici » prêt à lui faire restitution : que personne » ne craigne d'exiger ce qui lui est dû : » votre sincérité, votre franchise, est un » devoir que je vous prescris en ce jour.» Lorsqu'il se retiroit, un homme lui demanda trois drachmes qu'il lui devoit. Mahomet les paya sur le champ, en di-

au Calife une ſomme immenſe. Un tel accroiſſement de richeſſes, entre les mains d'une nation auſſi économe & auſſi ennemie du luxe que les Saraſins, les mit en état d'étendre leurs triomphes. Ils ne connoiſſoient point encore les dépenſes de plaiſir. Point d'ornemens dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabannes, ils ne ſe piquoient de magnificence que dans leurs moſquées. Leurs alimens étoient ſans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étoient du lait, du riz, des fruits. Ils laiſſoient le vin, ſource de diſcordes & de débauches, aux peuples ſubjugués ; perſuadés que cette liqueur dangereuſe, en énervant leur courage, affermiroit leur ſervitude.

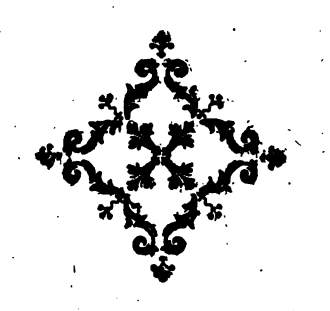
Amrou eſtimoit les ſciences & les ſçavans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean ; c'étoit un prêtre Jacobite, interdit pour ſes erreurs dans un concile. Le général Muſulman aimoit à l'entendre diſcourir de philoſophie, choſe nouvelle pour les Saraſins. Jean voulut profiter de ſon crédit pour ſauver la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, qui devoit ſa fondation aux Ptolomées, & qui montoit à plus de ſix cents mille volumes : il en demanda la conſervation à ſon

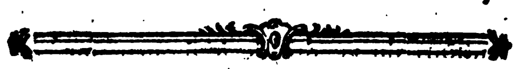
bienfaiteur. « Je ne puis diſpoſer de rien ; » lui dit Amrou, ſans en avoir obtenu la » permiſſion de l'empereur des Fidèles. » Il écrivit en conſéquence au Calife, qui lui fit cette réponſe : « Si les livres dont » tu me parles ne contiennent que ce qui » eſt dans le livre de Dieu, ils ſont inu» tiles ; fais-les brûler : s'ils ne s'accordent » pas avec lui, ils ſont pernicieux ; fais» les brûler. » Amrou, quoiqu'à regret, obéit ſcrupuleuſement à l'ordre du Calife ; il fit diſtribuer cette ineſtimable collection dans les bains d'Alexandrie ; &, ſi l'on en croit Abulfarage, dont le récit ne paroît pas trop vraiſemblable, il y eut aſſez de livres pour les chauffer pendant ſix mois.

[641.]

Un roi Arabe, appellé Giabalah, qui s'étoit ſoutenu juſqu'alors contre tous les efforts des Muſulmans, craignant enfin de ſuccomber, vient trouver le Calife, & ſe ſoumet à ſon empire, en profeſſant la religion de Mahomet. Omar, charmé d'un proſélyte de ce mérite, le conduit en pélerinage à la Mecque. Tandis que le nouveau Mahométan faiſoit, avec dévotion, les ſept circuits, un homme de baſſe condition le prend par la manche, & le

enterré que dans le lieu même où sa
niere heure arrive. On creusa don
terre dans la maison d'Aischah, l'ép
chérie du législateur, & sous le lit n
où il avoit rendu le dernier soupir;
fut-là qu'on lui dressa un tombeau.
en ce même endroit qu'il repose en
aujourd'hui, sans coffre de fer susp
en l'air par la force des pierres d'ai
comme l'ont ridiculement débité
ques auteurs Chrétiens, dont la fab
trouvé crédit dans le vulgaire de
rope.





ABUBÈCRE.

[632.]

L'ALCORAN ne permettoit que quatre femmes à la fois; mais par une prérogative ſpéciale, Mahomet en avoit eu un bien plus grand nombre : onze, ſuivant quelques auteurs, & vingt-une, ſelon d'autres. Néanmoins il ne laiſſoit aucun enfant mâle; & la ſucceſſion ſembloit regarder Ali, ſon couſin-germain & ſon gendre, qu'il avoit même déſigné, par ſon teſtament, comme le plus digne de régner après lui. Mais Abubècre, beaupere de Mahomet, & qui étoit l'un des premiers de ceux qui avoient cru en lui, réunit les ſuffrages en ſa faveur. C'étoit le plus conſidéré des Arabes, & c'étoit à ſon zèle que le prophète devoit le principal ſuccès de ſa prédication. D'ailleurs, Omar & Othman, les plus puiſſans de la nation, l'appuyoient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aſpiroient eux-mêmes, un vieillard de ſoixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, ſelon le cours de la nature, devoit les en exclure

aux Musulmans les regrets les plus vifs. Il fut la gloire de sa nation & le modèle de sa secte. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse presqu'entiere jusqu'à l'Oxus, l'Egypte & la Lybie, jusqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays subjugués suffiroient pour illustrer la vie de plusieurs conquérans. Il se rendit maître de trente-six mille villes, places ou châteaux; il détruisit quatre mille temples de Chrétiens, de Mages, d'Idolâtres; il fit bâtir quatorze cents mosquées. Il environna de murailles, & embellit la ville de Cufa, qui devint dans la suite la demeure des Califes; il jetta les fondemens de celle de Basra, à l'embouchure du Tigre; & cette cité, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans. Il est le premier des princes Sarasins qui établit des registres où l'on écrivoit les noms de tous ceux qui servoient à la guerre, ou qui recevoient des appointemens du public, & qui défendit qu'une femme, qui auroit eu un enfant, fut vendue pour esclave. La sagesse de son gouvernement rendit ses conquêtes solides & durables. «Le bâton d'Omar, » dit Alvakedi, inspiroit plus d'épouvante » que l'épée de ses successeurs. » Ce prodigieux accroissement de puissance n'apporta jamais aucun changement dans ses

Le premier acte qu'Abubècre fit de son autorité, fut de connoître ses forces. Il fit le dénombrement de ses sujets, & trouva cent vingt-quatre mille Musulmans en état de porter les armes. Avec de pareilles ressources, il osa former le hardi projet d'étendre sa puissance hors de l'Arabie, & de subjuguer, s'il étoit possible, l'empire Romain & le royaume de Perse. Ce plan étoit celui de Mahomet. Il n'eut pas de peine à le faire goûter à son conseil. Par son ordre, toute l'Arabie prend les armes. Les plus habiles capitaines Musulmans se rendent dans le palais du prince. De tous côtés on voit arriver à Médine des troupes pleines d'ardeur. Une armée prend la route de l'Irac Arabique. Caled, le plus habile & le plus intrépide général de son siécle, est chargé de cette conquête. En vain le roi de Perse, souverain de la province attaquée, fait mille efforts pour la soustraire à l'esclavage : dix fois ses troupes sont vaincues, massacrées par une poignée d'Arabes ; &, en moins de deux mois, l'Irac devient un domaine du souverain de Médine.

[633.]

Animé par cet heureux succès, le Calife ordonne à ses généraux de marcher en Syrie. Caled, couvert des lauriers qu'il

venoit de moissonner dans l'Irac, est mis à leur tête. Avant leur départ, Abubècre leur tient ce discours : « Fidèles serviteurs » de Dieu & de son prophète, gardez-» vous de traiter durement vos troupes : » vos soldats sont mes enfans. Consultez » vos officiers dans toutes les occasions » importantes. Faites justice : les injustes » ne prospéreront pas. Lorsque vous ren-» contrerez vos ennemis, combattez vail-» lamment, & mourez plutôt que de » tourner le dos. Si vous remportez la vic-» toire, ne tuez ni les vieillards, ni les » enfans, ni les femmes. Ne détruisez point » les palmiers, ne brûlez point les bleds ; » ne coupez point les arbres, ne faites point » de mal au bétail, à l'exception de ce » qu'il faudra pour la nourriture de vos » troupes. Gardez religieusement les pa-» roles que vous aurez données à vos en-» nemis. Vous trouverez sur votre route des » hommes qui vivent en retraite, & qui » se sont consacrés au service de Dieu ; » épargnez-les, eux & leurs monasteres ; » mais pour ces membres de la synagogue » de satan, que vous reconnoîtrez à leur » tonsure, fendez-leur la tête, & ne leur » faites point de quartier, à moins qu'ils » n'embrassent l'Islamisme, ou qu'ils ne » consentent à payer tribut. » Cette pré-dilection pour les moines étoit sans doute

mier qui arrivera dans le pays en aura le gouvernement. Ils y pénetrent ensemble, & accablent de concert le roi Isdegerd, qui régnoit alors sur l'empire de Cosroès. Ce prince fut massacré dans sa fuite; & son dernier soupir fut le dernier instant de la monarchie Persanne.

[654.]

Othman étoit pieux, naturellement bon & vertueux; il s'appliquoit à remplir avec scrupule toutes les pratiques dévotes prescrites dans l'Alcoran. Mais il y a bien loin d'un prince religieux à un prince habile; & la dévotion, lorsqu'elle n'est point éclairée, est même une exclusion à toute espece de mérite, puisqu'elle décèle une ame commune: Othman en est la preuve. Tandis que ses généraux reculoient les bornes de son empire, il se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique. Au lieu d'imiter la noble simplicité, les mœurs frugales de ses prédécesseurs, il continuoit à déposséder des gouverneurs de province établis par Omar, par Abubècre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs, à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes, que ni lui ni eux n'avoient faites.

En falloit-il davantage pour exciter les murmures d'une nation, où, malgré le

cés de se réfugier sous leurs murs. Pendant la nuit, Romain, ce perfide gouverneur que l'on avoit déposé, fait un trou aux murailles de sa maison qui touchoit aux remparts, vient trouver Caled, lui demande cent hommes, sous la conduite d'Abdarrahman, & introduit les Mahométans dans la ville. Elle fut emportée dans l'instant : Abdarrahman immola de sa main le gouverneur ; ses soldats, partagés en quatre bandes, s'emparerent des quatre principaux quartiers de la place, & ne cesserent de massacrer les vaincus, que quand Caled leur eut crié, que le prophète avoit coutume de dire : « S'il arrive que quelqu'un » soit tué après avoir crié quartier, j'en » suis innocent. »

[634.]

Le capitaine Musulman marche contre Damas, capitale de la Syrie. A cette nouvelle, l'empereur Héraclius, allarmé pour cette ville, envoie une armée pour la défendre. Dérar, officier intrépide, & d'une force de corps prodigieuse, va, par l'ordre de Caled, au-devant des troupes Romaines. Avec une poignée de soldats, Dérar attaque l'ennemi infiniment supérieur en nombre. Après avoir fait mille prodiges de valeur, on l'arrête prisonnier. Les Musulmans reculent : les Romains les pressent

gardoient comme dépositaire des sentimens du prophète, & qui l'appelloient la mere des Croyans. Elle voulut mettre sur le trône un jeune homme appellé Télha, qui avoit sçu lui plaire ; elle corrompit le secrétaire d'Othman, appellé Mervan, le même qui fut ensuite Calife ; &, de concert, ils fabriquerent des lettres revêtues du sceau de Mahomet, & adressées aux gouverneurs dépouillés ; elles portoient, en substance, que, loin d'obéir aux prétendues lettres de déposition, le Calife leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder ; de leur faire couper les pieds & les mains, & de les faire empaler. On fit ensorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroissoient devoir en être les victimes. La main du secrétaire & le sceau qu'il y avoit apposé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulevent le peuple une seçonde fois, pénetrent dans la maison du Calife ; &, après l'avoir assiégé durant plusieurs jours, ils le percent de coups, sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu même où les séditieux l'avoient frappé ; puis il fut enfoui, sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Othman avoit régné près de douze ans, & en avoit quatre-vingt-deux quand il fit cette fin déplorable.



A L I.

[655.]

A LA mort d'Othman, tous les yeux se tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de foiblesse & d'infirmités, l'étroite parenté qui le lioit au prophète, le rendoient vénérable à tous les Musulmans. Ses amis publioient qu'il auroit dû succéder immédiatement au fondateur de l'empire; mais l'âge avoit modéré l'ambition d'Ali. Il craignoit la souveraine puissance, depuis que la sédition commençoit à l'ébranler; &, lorsqu'on le pressa d'accepter le sceptre: « Non, ré» pondit-il, j'aime mieux servir un autre, » en qualité de visir ou de premier minis» tre, que de me charger du soin péni» ble & dangereux de commander les Fi» dèles. » Enfin il se rendit aux voeux unanimes des Médinois. Vêtu d'une légere veste de coton, soutenu par une ceinture, ayant un gros turban sur la tête, & tenant ses mules d'une main, & de l'autre un arc au lieu de canne, il vint dans la mosquée pour y recevoir le serment de ses nouveaux *sujets*. *Télha* lui-même &

» tes les loix du Musulmanisme, en mettant » le sceptre entre les mains de votre fils ? » Non-content d'avoir dépouillé de l'au» torité suprême Ali, votre parent & » le compagnon de l'apôtre de Dieu, vous » enlevez encore à sa postérité les droits » qu'elle a au trône sacré du prophète. » Vous avez traité les Musulmans comme » Pharaon traita les enfans d'Israël : ô » mon neveu ! vous êtes le tyran de vo» tre patrie... » Moavie écoutoit tout cela sans rien dire, lorsqu'un de ses courtisans, perdant patience, dit à l'indiscrete Arvah : » Taisez-vous, ma bonne dame ; vous » parlez comme une folle. — Que dis» tu, fils de prostituée, reprit Arvah avec » fureur ? vil esclave d'un tyran, oses-tu » bien outrager ma vieillesse ? » Moavie l'appaisa, & lui dit : « Que Dieu par» donne le passé ! Que souhaitez-vous de » moi, ma tante ? — Deux mille piéces d'or, » répondit-elle, afin d'acheter un fonds » de terre pour les pauvres de notre fa» mille ; deux autres mille piéces d'or pour » marier nos parens indigens ; & deux » autres mille pour moi-même, afin d'a» voir de quoi me soulager dans mes » pressans besoins. » Cette somme lui fut aussi-tôt comptée par l'ordre du Calife.

elle la fit même porter à Damas, où Moavie, gouverneur de Syrie, & chef de la maison d'Ommiah, embrassa ouvertement le parti de la rebellion, dans l'espérance de monter lui-même sur le trône, s'il en pouvoit précipiter le légitime possesseur.

A cette nouvelle, le Calife écrit à Moavie pour l'obliger à se soumettre au successeur du prophète. Pour toute réponse, le gouverneur de Syrie lui envoie une lettre cachetée, dont le dessus portoit simplement ces mots : « Moavie à Ali. » Le prince, ayant ouvert cette lettre, n'y trouve que du papier blanc, & connoît dès-lors jusqu'où le rebelle porte le mépris de son autorité. Il demande ensuite au courrier des nouvelles de la province ; & cet homme répond qu'il y a soixante mille guerriers sous les armes, pour venger la mort d'Othman. Ali se prépare à la guerre ; il écrit dans toutes les provinces pour assembler des troupes ; il se dispose à conjurer l'orage, & à faire retomber sur la tête du coupable les foudres dont il prétend l'écraser.

Cependant Aïscha songeoit à s'emparer de l'Arabie. Elle leve à la hâte une armée qui croit marcher à la victoire sous les auspices de la mere des Fidèles. Elle ordonne à tous les gouverneurs de reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns,

» en pareil cas, vous priver du meilleur
» de vos amis, que de voir cent mille
» épées tirées contre vous. Je ne crains
» pour vous qu'Hoſſein, fils d'Ali; Ab-
» dallah, fils d'Amer; & Abdallah, fils
» de Zobéir. Hoſſein a les Irakiens dans
» ſes intérêts; ils ne ceſſeront de l'enga-
» ger à ſe mettre en campagne. Souve-
» nez-vous qu'il eſt votre parent, & homme
» de grand mérite. S'il tombe jamais en-
» tre vos mains, ne manquez pas de le
» renvoyer libre. Efforcez-vous de le flé-
» chir par vos bienfaits, & n'employez
» jamais contre lui les voies de la rigueur.
» Abdallah, fils d'Amer, eſt un dévôt:
» s'il n'eſt point ſoutenu, il n'oſera remuer.
» Mais Abdallah, fils de Zobéir, vous at-
» taquera avec la force d'un lion, & la
» fineſſe d'un renard. Si jamais vous vous
» rendez maître de ſa perſonne, ne lui
» faites aucun quartier. Si cependant il
» vous offre la paix, acceptez-la, & mé-
» nagez, autant qu'il vous ſera poſſible,
» le ſang de vos ſujets. »

Quelques jours après, Moavie mourut à l'âge de ſoixante & quinze ans, ſelon l'opinion commune. Lorſqu'il eut rendu l'ame, un de ſes miniſtres alla à la moſquée, & monta dans la chaire, tenant dans ſes mains le drap mortuaire du monarque défunt. Il fit l'éloge du prince;

» m'ont manqué de fidélité. Ai-je donc » paru dominé par l'avarice, ou m'a-t-on » vu trahir les loix de l'équité ? » Tout le monde fut touché de ce discours ; &, malgré les intrigues du gouverneur, Cufa se déclara pour le prince. Neuf mille citoyens de cette ville allerent aussi-tôt le trouver ; Ali les reçut avec la plus grande considération : il alla au-devant d'eux ; &, quand ils se furent rassemblés : « Braves Cufiens, » leur dit-il, vous vous êtes toujours dis- » tingués par votre valeur. Vous avez » vaincu les rois de Perse, dissipé leurs » armées, subjugué leurs états. Vous avez » protégé ceux d'entre vous qui étoient » foibles, & vous avez assisté vos voisins. » Je vous ai invités à venir ici pour être » témoins entre nous & nos freres de » Basrah. S'ils rentrent dans leur devoir, » c'est tout ce que nous desirons. S'ils per- » sistent dans leur révolte, nous tâcherons » de les ramener avec douceur, à moins » qu'ils ne viennent nous attaquer. Enfin, » nous n'oublierons rien de tout ce qui « pourra contribuer à un accommodement, » que nous préférerons toujours aux mal- » heurs de la guerre. »

Le cruel ressentiment d'Aïscha fait rompre toutes les voies de la médiation, & les deux partis engagent la bataille. Depuis long-tems on n'en avoit point vu de plus

doutables. Il offrit à Aïſcha un bracelet eſtimé cent mille piéces d'or; & la veuve du prophète l'accepta : c'étoit un des moindres préſens qu'il avoit coutume de faire. Il fut le premier Calife qui introduiſit la makſourah dans la moſquée, c'eſt-à-dire un lieu ſéparé & élevé, où le monarque, qui étoit tout-à-la-fois le grand-pontife de la religion & le ſouverain de l'état, commençoit & entonnoit la priere ſolemnelle, qui eſt comme l'office public des Muſulmans. C'eſt dans ce lieu-là même qu'il prononçoit au peuple le khotbah, qui eſt une eſpece de ſermon. Avant Moavie, on le faiſoit toujours après les prieres; mais ce prince le fit précéder, de peur d'oublier ce qu'il avoit préparé. Il fut auſſi le premier monarque Muſulman, qui obligea ſes ſujets de jurer fidélité à ſon fils; le premier qui établit des chevaux de poſte ſur les routes; le premier qui ſe tint aſſis en parlant au peuple dans la moſquée, à cauſe de l'extrême groſſeur de ſon ventre. Il avoit pour deviſe: « Ma force eſt en Dieu ſeul: chaque œuvre a ſa récompenſe. »



mains coupées ; & l'épouse de Mahomet fut obligée de rester sur un monceau de morts & de mourans jusqu'à la fin du combat. Télha, son favori, fut blessé mortellement en écartant les ennemis qui vouloient la saisir. Un moment avant d'expirer, il apperçut un des soldats d'Ali, & lui demanda s'il n'appartenoit pas au commandant des Fidèles. Cet homme ayant répondu qu'oui : « Eh bien, lui dit Télha, » donnez-moi votre main, afin que j'y « mette la mienne, & que je renouvelle, » par cette action, le serment de fidélité » que j'ai déja prêté à Ali. » En finissant ces mots, il cessa de vivre. Le Calife, ayant appris sa mort, s'écria : « Le Seigneur n'a » pas voulu l'appeller au ciel, qu'il n'eût » effacé sa trahison par cette derniere pro» testation de fidélité. »

Après la plus vigoureuse résistance, l'armée d'Aïscha fut taillée en piéces : elle-même tomba au pouvoir du Calife, qui la respecta comme la veuve de son maître ; mais qui la condamna à l'obscurité qui convenoit à toutes les Musulmanes. Elle passa le reste de sa vie, servie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet. Cette victoire, qui ne coûtoit pas mille hommes au Calife, le rendit maître de l'Yrac, de l'Egypte, de l'Arabie, de la Perse & du Korassan. Mais il avoit encore

» & innocent. Adieu. Obligez absolument
» Hossein, fils d'Ali, Abdallah, fils d'A-
» mer, & Abdallah, fils de Zobéir, de
» me rendre la soumission aveugle qu'ils
» doivent au chef des vrais Musulmans. »

Ces ordres rigoureux sont pour les Alides un signal de révolte. Malgré la vigilance de Valed, Hossein & les deux Abdallah, suivis de leurs principaux partisans, cherchent un asyle à la Mecque, où leurs clameurs allument dans les esprits la fureur de la guerre. Hossein voyoit dans sa faction les deux puissantes villes de Médine & de la Mecque. Une foule de Musulmans intrépides, & la plûpart des Coraïscites brûloient de combattre pour le faire monter sur un trône qu'ils regardoient comme le patrimoine de ses peres. Les deux Abdallah eux-mêmes, qui cherchoient plutôt à travailler pour leur propre grandeur, que pour celle du petit-fils de Mahomet, n'osoient cependant agir que pour lui, du moins à l'extérieur. Ainsi tout concouroit à rendre formidable le rival du Calife, lorsque ce prince se vit encore flatté de l'espérance d'entrer dans Cufa, qui avoit été la résidence de son pere & de son frere.

Les Cufiens avoient toujours détesté Moavie, qu'ils traitoient de tyran & d'usurpateur. Quand ils apprirent la mort de

On entama de nouvelles conférences qui n'eurent pas plus de succès que les premieres. Dans l'espace de cent dix jours, il y eut plus de quatre-vingt-dix escarmouches: Moavie y perdit quarante-six mille hommes, & Ali vingt-cinq mille, parmi lesquels on comptoit vingt-cinq guerriers honorés du titre de Sahaba, c'est-à-dire compagnons du prophète. Le Calife avoit recommandé à ses gens de ne point charger les premiers, de ne tuer aucun de ceux qui fuiroient, de ne point faire de butin, & de traiter les femmes avec respect.

Ce fut par un sentiment de cette noble modération, qui distinguoit la justice de sa cause, qu'Ali fit porter à son rival un cartel de défi, conçu en ces termes: « Fils » d'Abu-Sofian, jusqu'à quand feras-tu ré- » pandre le sang des fidèles? Avance, & « vuidons notre querelle par un combat » singulier; je te somme de l'accepter: » celui de nous deux qui tuera l'autre, de- » meurera maître du trône. » Malgré la vieillesse du Calife, sa rare valeur étoit redoutée: Moavie n'osa se mesurer avec lui; & comme Amrou lui représentoit que la proposition d'Ali étoit raisonnable, & qu'il ne pouvoit l'éluder sans se déshonorer: « Vous êtes donc certain, lui répon- » dit-il, de devenir Calife à ma place? »

faire échouer. Remarquant avec ſurpriſe qu'une union ferme & ſecrette lioit les conjurés aux mêmes intérêts, & que ce ſentiment avoit tant de force dans le cœur des partiſans d'Hoſſein, que ni l'eſpoir des récompenſes, ni la crainte des ſupplices ne pourroient les engager à dévoiler le plan de la conjuration; il crut que la trahiſon ſeule & l'artifice le conduiroient à cette connoiſſance qu'il lui importoit ſi fort d'acquérir. Il donne trois mille piéces d'or à l'un de ſes domeſtiques, & le charge d'aller trouver le député d'Hoſſein, ſous prétexte de ſe déclarer en faveur de ce prince. Moſlem s'étoit logé dans la maiſon d'un conjuré; tous les jours il y recevoit les ſuffrages d'une foule d'habitans. Le domeſtique du gouverneur s'y rend avec les autres; dit qu'il eſt Syrien, & qu'il vient prêter ſerment au petit-fils du prophète. On le croit; on l'inſcrit ſur la liſte des conjurés; &, pour opérer une conviction plus parfaite de ſa prétendue ſincérité, l'adroit valet donne une partie de ſes trois mille piéces d'or afin d'acheter des armes; & remet cette ſomme entre les mains d'un homme que Moſlem avoit chargé de recevoir tout l'argent que les partiſans fourniroient pour cet objet. Il demeura quelques jours avec eux, juſqu'à ce qu'il eût pris une connoiſſance ſuffi-

soldats d'Ali choisirent, sans la participation de ce prince, Abu-Mussa, gouverneur de Cufa, homme simple, mais bien intentionné. Ali, qui fut d'abord mécontent de ce choix, promit ensuite de s'en rapporter à sa décision. Après cette convention, il se retira à Cufa, & Moavie à Damas, laissant tous deux la conduite de leurs armées aux généraux de leurs partis.

[658]

Les deux arbitres, accompagnés de plusieurs Sahaba, ou compagnons du prophète, commencent leurs conférences. Amrou, qui connoissoit le génie de son collégue, vint à bout, par ses manieres insinuantes & polies, de gagner son esprit au point de lui persuader que, pour amener les choses à un accommodement, il étoit absolument nécessaire de déposer Ali & Moavie, & d'élire un autre Calife qui fût au gré de tout le monde. Cet important article ayant été arrêté, on éleva un tribunal entre les deux armées, sur lequel chacun des arbitres devoit publier sa décision. Abu-Mussa vouloit qu'Amrou y monta le premier; mais ce capitaine allégua tant de raisons pour prouver qu'il devoit lui céder le pas, qu'il l'engagea enfin à l'accepter.

Abu-Mussa étant donc monté le premier

» elle devroit me causer la mort. » Ces paroles, & l'air déconcerté qui régnoit dans la maison, inspirent des soupçons au gouverneur : il se retire. Quand il fut parti, Charic & Hani demandent de concert à Moslem pourquoi il n'a pas massacré Obéïdalla comme ils en étoient convenus : « Hélas ! leur répondit-il, que » voulez-vous que je vous dise ? J'ai lu » dans l'Alcoran : la foi condamne le meur- » tre. Un fidèle ne doit pas tuer un homme » au dépourvu. Cette vérité, enseignée » par le prophète, a désarmé mon bras. »

Hani est arrêté par ordre du gouverneur, qui lui demande ce qu'est devenu Moslem. « Je ne connois pas cet homme, » répond Hani. » Obéïdalla fait aussi-tôt paroître ce domestique qui s'étoit fait inscrire au nombre des conjurés ; & Hani, convaincu, se contente de dire, pour se justifier, que Moslem étoit venu chez lui sans y avoir été invité. A ces mots, le gouverneur furieux lui décharge un si grand coup de sa masse d'armes sur le visage, qu'il le blesse. Hani se saisit de son épée pour tuer le gouverneur : on l'arrête, on le conduit en prison. Les Arabes de sa tribu, craignant pour ses jours, s'assemblent en tumulte, environnent le palais d'Obéïdalla, & menaçent d'y mettre le feu,

& que ce traité, contre lequel ils se déclaroient avec tant de hauteur, étoit leur propre ouvrage. Rien ne persuada ces mutins, qui s'emparerent d'une ville de l'Arabie, appellée Naharvan, & qui mirent à leur tête un homme déterminé, nommé Abdalla. Leur nombre s'accrut bientôt au point d'inquiéter le Calife, qui les avoit d'abord négligés; ils comptoient déjà plus de vingt-cinq mille hommes sous leurs drapeaux, lorsque ce prince, apprenant les cruautés qu'ils exerçoient contre ceux qui ne pensoient pas comme eux, résolut enfin d'exterminer une secte, qui ne tendoit à rien moins qu'à renverser les fondemens du Musulmanisme. Il marche contre eux, à la tête d'une armée qu'il avoit destinée pour combattre Moavie. Arrivé près de Naharvan, il place l'Alcoran au bout d'une pique, à la vue de la ville, & publie qu'il fera grace à tous les soldats qui se rendront sous cette enseigne; & qu'au contraire, ceux qui persisteront dans la révolte, seront passés au fil de l'épée. Dans ces tems de troubles & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déja vu, étoit plus respecté que les Califes. Neuf mille séditieux quittent les armes, & viennent se prosterner aux pieds du prince, à la vue du livre qu'ils regardoient comme le signe & le témoignage de leur

Moslem lui demande un peu d'eau, lui dit son nom ; &, par l'espoir d'une grande récompense, l'engage à lui donner une retraite. L'infortuné n'imaginoit pas que cette maison lui seroit funeste. Le fils de sa vieille hôtesse arrive ; voyant que sa mere alloit & venoit, & se donnoit beaucoup de mouvement, il veut en sçavoir la raison. Cette bonne femme, cédant à ses importunités, lui demande le secret, & lui apprend le nom de celui qu'elle a caché, & les espérances dont il l'a flattée. Le jeune homme, qui n'ignoroit pas qu'Obéidalla avoit promis une grande récompense à quiconque décéleroit Moslem, court aussi-tôt chez le gouverneur pour lui découvrir l'asile de son ennemi. Obéïdalla fait partir sur le champ quatre-vingts cavaliers qui environnent Moslem. Ce vaillant homme surpris, mais non pas découragé, met l'épée à la main, & se défend avec tant de valeur, qu'il repousse trois fois les assaillans. Mais enfin, accablé par le nombre, couvert de blessures, il est arrêté & conduit à la ville. Dans sa route, il se mit à pleurer. Un des cavaliers lui en fit des reproches. « Hélas ! ce n'est pas » pour moi, c'est pour le malheureux » Hossein, c'est pour sa famille infortu- » née que je verse des larmes. Ils viennent » maintenant à Cufa. Que le Tout-Puis-

falloit en dépouiller ce prince, & l'usurpateur étoit trop foible. Au défaut de la force il employe la ruse. L'Egypte étoit alors gouvernée par un homme sage, appellé Saad, qui ménageoit les partisans d'Othman, dont la faction étoit puissante. Cette condescendance, qui n'avoit pour objet que la tranquillité publique, fournit à Moavie l'occasion de rendre cet habile ministre suspect à son maître, en semant par-tout le bruit que Saad étoit de ses amis, & que toutes ses démarches tendoient à le rendre possesseur du pays qu'il gouvernoit. Ali, trompé comme les autres, rappelle le gouverneur, & nomme en sa place Mahomet, fils du Calife Abubècre. Mahomet avoit du courage; plus d'une fois il s'étoit signalé dans les batailles, mais il ne possédoit pas le grand art de manier les esprits. Loin de suivre les maximes de son prédécesseur, il crut rendre à son maître un signalé service, en persécutant les partisans d'Othman, en les expatriant comme des rebelles; mais, au lieu d'éteindre les dissentions publiques, il ne fit qu'attiser partout le feu de la discorde civile. Les Othmanides prirent les armes; &, soutenus d'Amrou, ils en vinrent aux mains avec Mahomet, qu'ils firent prisonnier; victime de son incapacité, cet infortuné gouverneur

» gouverner les peuples ſelon la juſtice, » & pour me conformer à la déciſion du » livre de Dieu. » A ces mots, Obéïdalla, plein de colere, le condamne à perdre la tête, ce qui fut exécuté ſur l'endroit le plus élevé du château. Hani eut le même ſort ; & le gouverneur fit porter au Caliſe les têtes de ces deux perſonnages, dont la mort anéantiſſoit les eſpérances d'Hoſſein.

Cependant ce prince, ſuivi de toute ſa famille, s'avançoit vers Cufa, malgré l'avis de tous ſes amis, à la tête de cent cinquante hommes, ſeules forces qu'il avoit pu raſſembler, & qu'il croyoit ſuffiſantes dans une ville ſoumiſe. Mais Obéïdalla venoit de renverſer ſon parti ; & cet infortuné Muſulman, au lieu d'un peuple plein de zèle qu'il ſe figuroit devoir accourir au-devant de ſon maître légitime, rencontre un corps de mille cavaliers, chargés de le combattre. Cette troupe étoit conduite par Harro, Cufien affectionné ſecrettement pour les intérêts d'Hoſſein. Le petit-fils de Mahomet côtoyoit les rives de l'Euphrate : ſes gens ayant été puiſer de l'eau dans ce fleuve, pour eux & pour leur chevaux, il leur ordonna d'en faire part à ſes ennemis. Il vouloit les gagner par cette démarche honnête. Il s'aboucha même avec

leur chef; il lui représenta la justice de ses prétentions: &, pour l'ébranler plus efficacement, il lui montra une liste de cent quarante mille personnes prêtes à suivre ses ordres. « Je n'ai point de part à » tout cela, lui répondit Harro : mais » j'ai reçu ordre, dès que je vous aurois » joint, de vous mener droit à Cufa, » en présence d'Obéïdalla, fils de Ziad. » Hossein repliqua qu'il mourroit plutôt que d'y consentir. En même tems il voulut s'éloigner; mais Harro l'enveloppa, & lui ferma tous les passages. Cette conduite pénétra de douleur le malheureux prince : il exhala sa colere par cette imprécation commune aux Arabes : « Puisse » ta mere se voir privée de toi ! — Si » quelqu'autre que vous, répond Harro, » m'avoit parlé de la sorte, je sçaurois » bien l'en punir. Quant à votre mere, je » ne dois la nommer qu'avec les plus gran- » des marques de respect. » Puis, prenant un ton plus doux, il conseilla à Hossein d'attaquer ses ennemis : au lieu que, s'il osoit les attendre, il périroit infailliblement. « Mon ami ! reprit le prince, je » ne crains pas la mort. »

Hossein continua sa route, toujours accompagné de Harro & de ses mille cavaliers qui l'observoient de toutes parts. Ils arriverent enfin dans une vaste plaine, ap-

pellée Kerbela, voisine de Cufa. Dans ce lieu, le prince s'arrêta pour laisser prendre quelque repos à sa suite, & pour se délasser lui-même de ses fatigues. Durant son sommeil, il vit un cavalier qui lui disoit ces mots : « Les hommes voya-» gent de nuit, & les destinées s'avancent » aussi vers eux pendant la nuit. » Ce songe l'éveilla tout-à-coup : il le prit pour un présage de sa mort prochaine ; &, dans un pieux enthousiasme, il s'écria : « Nous ap-» partenons à Dieu, & nous retournerons « à lui. »

Tandis que le petit-fils de Mahomet voyoit grossir l'orage qui devoit fondre sur sa triste famille, Obéïdalla faisoit marcher quatre mille hommes afin d'effectuer ses craintes. Amer, qui les conduisoit, refusa d'abord cette commission, & demanda du tems pour se déterminer. Il consulta ses amis, qui tous s'efforcerent de l'en détourner. Son neveu même lui dit : » Gardez-vous bien de marcher contre » Hossein : ce seroit vous révolter contre » le Seigneur. Il vaudroit mieux pour vous » perdre l'empire de l'univers, que de pa-» roître devant Dieu chargé du sang de » ce prince. » Amer fut touché de ces remontrances, mais les menaces du gouverneur triompherent de ses scrupules ; il se

jours tranquille : « Pourquoi ces vaines » lamentations, lui dit-il ? O ma sœur ! » que Dieu vous fasse miséricorde ! & » gardez le silence. » — Hélas ! reprit » Zéïnab, faut-il que je voie la désolation » de ma famille ? Faut-il que j'aie vécu » jusqu'à ce jour ? Fatime ma mere, Ali » mon pere, & Hassan mon frere, sont » morts ! Grand Dieu ! que d'afflictions » n'ai-je pas essuyées ! & ce n'est point » encore le terme de mes maux. » Prononçant ces dernieres paroles, la voix lui manque ; elle tombe en défaillance. Hossein rappelle ses sens avec un peu d'eau froide ; & la voyant un peu remise : « Pourquoi, ma bien aimée, lui dit-il, pourquoi vous laisser maîtriser par Satan ? » Mettez votre confiance en Dieu, & n'attendez que de lui votre consolation. Les » habitans de la terre mourront ; & ceux du » ciel ne subsisteront pas toujours. Tout ce » qui existe périra : l'immuable existence » n'appartient qu'au Créateur : c'est ce » Dieu de bonté qui rétablira tout, pour » rappeller tout à lui seul. Mon pere valoit mieux que moi ; ma mere valoit » mieux que moi ; mon frere valoit mieux » que moi ; mais nous avons, eux & moi » & tous les Musulmans, un beau modèle dans la personne de l'apôtre de

» Dieu. » Ce diſcours appaiſa la vive douleur de Zéïnad, que le prince conduiſit dans ſa tente.

Hoſſein étant revenu vers ſes gens : « Mes » freres, leur dit-il, les ennemis n'en veu» lent qu'à moi ; » & il les pria de pourvoir à leur ſûreté, & de ſe retirer, s'ils pouvoient, chacun chez eux. « Non, ré» pondit Abbas ſon frere, au nom de tous » les autres, nous n'en ferons rien : à Dieu » ne plaiſe, que nous ayons jamais le mal» heur de vous ſurvivre. » Enſuite il fit attacher fortement les tentes les unes aux autres, afin qu'elles formaſſent une eſpece de haie, pour ſervir de retranchement à ſon petit camp. Il fit auſſi creuſer, pendant la nuit, un large foſſé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de ſorte qu'il ſembloit être défendu par un rempart de feu, que les chevaux refuſerent d'approcher. On paſſa tout le reſte de la nuit en prieres ; &, lorſque l'aurore eut rappellé le jour, on ſe mit de part & d'autre en devoir de combattre.

Avant la bataille, Hoſſein entra dans une tente, où, s'étant frotté d'huile, il ſe parfuma copieuſement avec du muſc. La plûpart de ſes compagnons l'imiterent. Un d'entr'eux ayant demandé ce que cela vouloit dire : « Ah ! répondit ſon cama» rade, nous allons bientôt poſſéder les

tis se firent des défis mutuels ; où les guerriers d'Hossein remporterent toujours l'avantage. Enfin on en vint aux mains. Moslem, fils d'Aussagiah, fut le premier des partisans d'Ali, qui reçut la mort. Hossein, le voyant blessé, courut à lui ; le pleura, & recueillit ses derniers soupirs. Hobéib, ami de ce guerrier, se trouvoit auprès de Moslem lorsqu'il expiroit. Il lui représenta qu'il étoit sur le point d'entrer en paradis : « Si je n'étois pas sûr de vous » suivre au plutôt, ajoûta-t-il, je me char» gerois avec plaisir d'exécuter vos der» nieres volontés. » Moslem lui répondit, d'une voix mourante, en lui montrant Hossein : « Ma derniere volonté est que » vous mourriez pour cet homme. » On ne pouvoit attaquer le camp du prince que par son front, qui présentoit une entrée fort étroite. Amer voulut y faire mettre le feu ; mais Hossein & ses soldats écarterent les ennemis. Ils s'en vengerent par une grêle de flèches qui blessa tellement les chevaux, que tous les cavaliers furent démontés, & réduits à combattre à pied. L'acharnement fut terrible jusqu'à l'heure de midi, moment que les sectateurs de Mahomet ont coutume de consacrer à la priere. Hossein fit demander une suspension d'armes pour s'acquitter de ce pieux devoir. Elle lui fut accordée.

Après ce court instant donné à la religion, la bataille recommence avec plus de fureur. Malgré la plus vigoureuse résistance, tous les soldats d'Hossein sont taillés en piéces; ce prince, presque seul, survit à tous les siens: environné d'ennemis, aucun d'eux cependant n'ose le frapper; le respect retient leurs bras: à la fin, un Syrien, plus hardi que les autres, lui décharge son épée sur la tête. Le casque du prince en est ensanglanté. Il essuie lui-même son sang, & se bande la tête avec son turban; puis, épuisé de lassitude, il va s'asseoir à la porte de sa tente, & prend sur ses genoux un de ses neveux. Cet enfant l'embrassoit; il est tué entre les bras de son oncle: « Mon enfant, lui » dit Hossein, ta récompense est auprès » de Dieu: tu vas trouver tes pieux an» cêtres. » Ensuite, remplissant sa main du sang de cette innocente victime, il le jette contre le ciel, en disant: « O mon » Dieu! si vous nous refusez votre se» cours, accordez-le du moins à ceux qui » sont meilleurs que nous, & punissez les » méchans! » En finissant cette priere, il se jette, tête baissée, au travers des ennemis, frappant à droite & à gauche; &, de quelque côté qu'il porte ses coups, on voit les guerriers d'Yézid fuir devant lui, comme de timides agneaux devant

perçevoit son petit-fils, couroit à lui, le plaçoit à ses côtés dans sa chaire; & que, faisant ensuite une courte apologie en faveur de son innocence & de la foiblesse de son âge, il reprenoit l'instruction qu'il donnoit aux fidèles. Ces traditions avoient acquis à Hassan les respects de ses compatriotes : tous les suffrages furent pour lui; & d'une voix unanime on le proclama Calife dans Cufa.

Le nouveau souverain avoit hérité de la justice & de l'humanité de son pere, plutôt que de son courage; & les premieres actions de son règne annoncerent un gouvernement doux, pacifique & plein de bienfaisance. Au sortir de la mosquée, où les Arabes venoient de lui prêter serment, une pauvre femme s'approcha de lui, & lui présenta une botte d'herbes fines : «Etes-vous » libre, lui demanda le Calife. — Non, ré» pondit-elle; mais, Seigneur, quoiqu'es» clave, ne réjettez pas l'offrande de votre » servante. » Hassan, admirant son zèle, lui donna sur le champ la liberté, & dit à ceux qui l'accompagnoient : « Dieu nous » apprend dans le livre du prophète, qu'il » faut rendre à ceux qui nous font des pré» sens, quelque chose qui vaille mieux que » ce qu'ils nous donnent. »

Quelques jours après, dans un grand repas qu'il donnoit à ses principaux offi-

» entre le péché d'infidélité envers Dieu, » & ma mort, que feriez-vous ? — Je » choiſirois plutôt de vous livrer à la mort, » que d'abandonner ma foi. — O mon » pere ! vous pouvez connoître, par cette » marque, que l'amour que vous avez pour » moi n'eſt qu'une tendreſſe naturelle, » & que celui que vous portez à Dieu » eſt un véritable amour. »

Un Cufien, nommé Haula, fut chargé de préſenter au gouverneur de Cufa la tête d'Hoſſein. Cet homme ſe rendit auſſi-tôt à la ville ; mais, ayant trouvé le château fermé, parce qu'il étoit nuit, il s'en alla dans ſa maiſon avec la tête du prince ; &, s'étant couché à côté de ſa femme, il lui dit qu'il lui apportoit la plus grande rareté du monde. Cette femme, ayant appris ce dont il s'agiſſoit, fut ſaiſie d'horreur : » Monſtre, lui dit-elle, les autres hom- » mes font à leurs épouſes des préſens qui » les flattent, & toi, tu oſes m'apporter » la tête du petit-fils de l'apôtre ! Je le » jure par le grand Dieu ! je ne veux plus » déſormais ni coucher ni vivre avec » toi. » A l'inſtant elle ſaute hors du lit, & prend la fuite. Haula appelle une autre de ſes femmes. Elle fut également frappée ; & ſon imagination, remplie d'idées funèbres, la priva du ſommeil, & lui fit croire qu'elle voyoit ſortir une vive

narque de Damas promettoit à ses nombreux bataillons les délices du paradis s'ils triomphoient des prétendus assassins d'Othman.

A peine Hassan eut-il pris la conduite de son armée, que la rebellion d'une partie de ses soldats mit le comble à l'aversion qu'il éprouvoit pour le trône. Un Musulman avoit été massacré dans une dispute particuliere. Ses amis & ses parens voulurent le venger. Bientôt cette querelle devint générale, & tout le camp fut en feu. Au bruit de ce désordre, le Calife veut interposer son autorité : il prie, il menace, tout est inutile ; & l'insolence, excitée par la fureur, va si loin que, sans respect pour sa dignité, pour sa naissance, on le renverse de son tribunal, on le foule aux pieds, on le blesse. Il se réfugie dans un château voisin ; le neveu du gouverneur de ce château propose à son oncle de l'arrêter prisonnier, & de l'envoyer à Moavie. Mais le gouverneur rejette avec horreur ce lâche conseil, & dit à son indigne neveu : « Misérable, oses-tu » bien m'exciter à trahir si bassement le » petit-fils de l'apôtre de Dieu ? »

Tant de disgraces accumulées acheverent d'épuiser la constance chancelante d'Hassan ; fatigué de s'asseoir sur un trône exposé à tant d'orages, las de gouverner un peuple mutin & rebelle, il ne songea plus qu'à se dépouiller d'une dignité si étrangere à ses mœurs. Contre le gré de

comme les ames généreuses doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, après les avoir comblés de présens & d'honneurs; &, lorsqu'il les congédia, il dit à Ali, l'aîné des fils de son rival: « Que Dieu maudisse Obéïdalla! » Si votre pere étoit tombé entre mes » mains, je lui aurois accordé toutes les » conditions qu'il auroit souhaitées, & » j'aurois fait tout mon possible pour lui » sauver la vie, même aux dépens de » celle de mes propres enfans: mais Dieu » en a décidé de la maniere que vous » avez vu. Ecrivez moi de tems en tems, » & soyez assuré que je ferai pour vous » tout ce que vous desirerez. » Il leur prodigua tous les secours capables d'adoucir leur malheur; &, pour assurer leur retraite, il leur donna une escorte. L'officier qui la commandoit, traita ces infortunés avec tant de respect & d'égards, que Zéïnab & Fatime, pénétrées de reconnoissance, voulurent lui faire présent des bijoux qui leur étoient restés du pillage. Le capitaine Syrien les refusa modestement, & accompagna son refus de cette généreuse réponse: « Si j'avois agi par » des vues temporelles, une chose de bien » moindre valeur que vos bijoux, auroit » été pour moi une récompense suffisante.

» Mais mon unique objet a été de plaire
» à Dieu, & de respecter la proximité
» du sang qui est entre vous & son pro-
» phète. » Les Persans, & tous ceux qui suivent la secte d'Ali, comptent Hossein & Ali, son fils aîné, pour troisieme & quatrieme Califes légitimes, depuis Mahomet.

[681.]

La mort d'Hossein n'éteignit point les révoltes. Aussi-tôt que sa déplorable famille fut de retour à Médine, le peuple, rempli de la mémoire de cet infortuné prince, crut devoir secouer le joug des Califes Ommiades; & la religion, qui étoit toujours le motif de ces guerres, les y portoit. Des ambassadeurs, qu'ils avoient envoyés à Damas, mécontens d'Yézid, qui cependant les avoit bien reçus, publierent, à leur retour, qu'ils venoient d'auprès d'un prince dont la conduite scandaleuse déshonoroit le Musulmanisme; qu'il buvoit du vin, & s'enyvroit souvent; qu'il ne pensoit qu'à ses baladins, à ses chanteuses, à ses chiens, & qu'il passoit toutes les soirées à s'entretenir avec des gens méprisables & des musiciens. C'en étoit trop pour animer une ville scrupuleuse à l'excès, & qui ne s'étoit soumise

qu'à regret à la puiſſance des Ommiades. Un ſeul obſtacle les arrêtoit ; ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali, ni Amrou, qui n'étoient encore que des enfans. Il falloit oppoſer du courage & de l'expérience à un prince trop bien affermi ſur le trône de Mahomet. Après une mûre délibération, ils choiſirent Abdallah, fils de Zobéir, de la famille d'Ali, perſonnage auſſi prudent que brave, & dont les partiſans nombreux formoient déja une faction redoutable. Tous les citoyens ſe tranſporterent à la moſquée ; & le premier d'entr'eux s'écria : « Je dépoſe Yézid » du Califat, comme j'ôte ce turban de » deſſus ma tête. — Je dépoſe Yézid du » Califat, dit le ſecond, comme j'ôte ce » ſoulier de mon pied. » Tous les Médinois ayant ſuivi cet exemple, en un inſtant la terre fut couverte de turbans & de ſouliers. Ils chaſſerent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades, & prirent des meſures ſages pour que toutes les villes de l'Arabie ſe déclaraſſent en faveur du nouveau monarque qu'ils venoient de proclamer.

[682.]

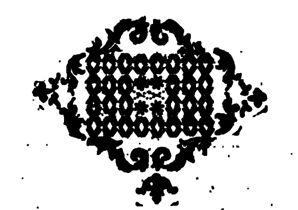
Ce ne fut qu'avec la derniere ſurpriſe qu'Yézid apprit, à Damas, que ſa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les

rebelles. Il envoye aussi-tôt une armée nombreuse en Arabie, qui, sous la conduite d'un capitaine habile, nommé Messlem, marche droit à Médine. Cette cité séditieuse ferme ses portes aux troupes du Calife, & se dispose à supporter toutes les rigueurs de la guerre, plutôt que de reconnoître pour maître le fils de Moavia. Meslem la presse, durant trois jours, de se rendre. Ces sommations sont rejettées avec dédain; & le général Syrien commence les travaux du siége. Il fut long & meurtrier, sans qu'Abdallah, qui songeoit à conquérir le reste de l'Arabie, se mît en devoir de secourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de résistance, Médine fut prise & saccagée, sans respect pour l'honneur qu'elle avoit de renfermer dans son sein le sépulcre du prophète. Le soldat vainqueur n'épargna que la famille d'Ali, selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Calife.

[683.]

Tandis que la victoire suivoit les drapeaux d'Yézid en Arabie; tandis que son général assiégeoit le Calife Arabe dans la Mecque, & menaçoit son nouveau rival d'une chute prochaine, ce prince descendit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Monarque méprisable, qui ne se soutint

ſur le trône, que par le zèle des Syriens pour ſa maiſon. Il aimoit la poëſie; il cultivoit lui-même cet art, dans lequel ſa mere l'avoit formé, & ſes vers furent applaudis par ſes contemporains : mais ſon principal talent étoit de faire une partie de débauche. Son impiété, ſon avidité, ſes déſordres, & ſur-tout la mort d'Hoſſein, l'ont fait déteſter par la moitié des Muſulmans, qui ne prononcent encore aujourd'hui ſon nom qu'avec cette imprécation : Que Dieu le maudiſſe ! Il avoit pour deviſe : « L'Eternel eſt notre ſeigneur. » Son règne, qui ne fut que de trois ans & demi, fut ſignalé par la conquête de quelques provinces, débris de l'empire des Perſes.





MOAVIE II.

[683.]

A PEINE Yézid fut-il mort, que Moavie, son fils, fut proclamé Calife à Damas. Ce prince, avant de monter sur le trône de Mahomet, consulta son précepteur, pour sçavoir s'il accepteroit le sceptre. « Si vous vous sentez assez de force » pour rendre exactement la justice à vos » sujets, lui répondit cet homme, & pour » remplir tous les devoirs de cette dignité » suprême, acceptez-la ; mais, si vous » vous croyez trop foible pour un fardeau » si pesant, gardez-vous de vous en char» ger. » Moavie voulut essayer ses forces ; mais il fut bientôt fatigué d'une grandeur importune ; &, six semaines après son intronisation, il résolut de s'en dépouiller. Il aimoit la retraite ; &, le jour où, pour la premiere fois, il l'avoit quittée pour ceindre le diadême, il avoit fait graver sur son sceau cette devise qui manifestoit ses sentimens : « Le monde n'est que tromperie. » Il venoit d'en éprouver la vérité ; il assembla donc les grands & le peuple, & leur

tint ce diſcours: « Moavie I, mon ayeul, » arracha le ſceptre de Syrie au gendre » du prophète, Calife légitime, plus grand, » plus noble, plus vertueux que Moavie, » qui ne fut qu'un uſurpateur. Yézid, mon » pere, a cauſé la mort d'Hoſſein, petit-» fils du prophète, qu'il eût dû révérer & » ſervir. Je ne veux pas retenir davantage » une autorité ſi injuſte; je vais pleurer » dans le ſilence, & demander au pro-» phète qu'il pardonne à ma maiſon tous » les crimes commis contre la ſienne. » Les Syriens, furieux de l'abdication de leur prince, s'en vengerent, dit-on, ſur le précepteur de ce monarque, qu'ils accuſerent de lui avoir inſpiré des ſentimens ſi modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Mais Moavie perſiſta dans la réſolution qu'il avoit priſe. En vain toute la Syrie le preſſa de la changer; jamais on ne put l'engager à remplir aucunes fonctions ni du ſacerdoce ni de l'empire. Il ſe renferma dans une chambre, dont il ne ſortit point juſqu'à ſa mort, qui ſuivit d'aſſez près ſon abdication, & qui fut cauſée par la peſte, ſelon quelques-uns; &, ſelon d'autres, par le poiſon. La mort d'Yézid, & la retraite de ſon ſucceſſeur, avoient rendu redoutable le parti d'Abdallah. Un grand nombre de provinces le

reconnoissoient pour souverain; il avoit à ses ordres des armées aguerries, des capitaines intrépides; & les plus fortes places de l'empire lui étoient dévouées. On crut qu'il seroit dangereux de lui résister. D'ailleurs, les principaux Syriens sentoient tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de la puissance Musulmane. Ainsi, les différentes factions concouroient à l'élection du prince Arabe, lorsque, par une conduite trop cruelle, il aliéna tous les esprits, & rendit implacable cette division qui déchiroit déja l'empire de Mahomet, & qui ne s'éteignit que dans des flots de sang. On apprit en Syrie qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui restoit à la Mecque de la maison d'Ommiah, & des serviteurs qu'elle y avoit en grand nombre; & que les cruautés que le Calife exerçoit n'avoient ni motifs ni mesures. Les Syriens renoncerent aussi-tôt au projet de placer ce barbare sur le trône. Mervan, de la race d'Ommiah, qui le premier avoit proposé de se soumettre à Abdallah, fut élu Calife à Damas, à la place de Moavie II, à condition qu'il épouseroit la veuve d'Yézid, & qu'il remettroit la souveraine autorité à Caled, fils de ce prince, encore trop jeune pour en porter le poids. Mais cette élection

rante-sept citoyens des plus distingués de cette ville, & qui sçavoient tout l'Alcoran par cœur, furent conduits au supplice. Ziad lui demandant un jour s'il ne craignoit pas, dans un si grand nombre de malheureux, d'avoir fait périr quelqu'innocent? « Mon général, lui répondit-il, » si je m'étois cru, j'en aurois fait mourir » deux fois autant. » La cavalerie de Samra sortant un jour de la ville, pour attaquer une troupe de brigands qui infestoient les forêts voisines, un paysan se trouva sur le chemin de ces soldats, & fut percé d'un coup de lance. Samra, qui venoit après, trouva cet infortuné nageant dans son sang; il demanda quel étoit l'auteur de ce meurtre: « Ce sont » vos cavaliers, répondit quelqu'un. — » Cela étant, repliqua-t-il froidement, il » n'y a point de mal: quand ma cavalerie » marche, chacun doit prendre garde à soi. »

[667.]

Dans le second séjour que Ziad fit à Cufa, ce ministre demanda quel étoit l'homme le plus dévot de la ville. On lui nomma un certain Abulmogaïra. Le gouverneur l'envoie chercher, & lui dit, que, s'il veut se tenir renfermé dans sa maison, sans en sortir, il lui donnera tout ce qu'il lui demandera. « Renfermé, s'écrie le



ABDALLAH, *Calife en Arabie;* ET MERVAN I, *en Syrie.*

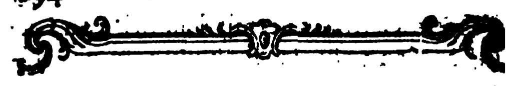
[685.]

Quoique les Syriens eussent proclamé Mervan, Abdallah cependant avoit encore en Syrie une faction puissante, dont un homme de grande distinction & d'une rare valeur, appellé Déhac, étoit le chef. Le souverain de Damas voulut essayer de le gagner; mais ses efforts furent inutiles : on en vint aux mains, & Déhac périt dans le combat avec la plus grande partie de ses troupes. Mervan, dans cette occasion, fit éclater une rare modération. Voyant les ennemis en déroute, il défendit à ses soldats de les poursuivre, & fit sonner la retraite. Quand on lui apporta la tête de Déhac, il versa des larmes ; &, réfléchissant sur son grand âge : « Hélas! s'écria-t-il, falloit-il donc » qu'un vieillard comme moi, dont les » forces sont épuisées, & qui est sur le » bord du tombeau, donnât une bataille » qui a coûté la vie à tant de braves Mu- » sulmans? »

Cette

Cette victoire affermit l'autorité du Calife Syrien ; & sa sensibilité & sa clémence, qui contrastoient avec la barbarie de son rival, lui acquirent une foule de sujets : mais il ne jouit pas long-tems de cet avantage. Il avoit juré de laisser le trône à Caled, fils d'Yézid : au mépris de son serment, il y fit asseoir Abdalmélec, son fils. Caled, irrité de cette injustice, vint trouver le prince, & l'accabla de reproches. Mervan le fit chasser de sa présence ; & le jeune prince alla se plaindre à sa mere, qui résolut de venger son fils. Tandis que Mervan dormoit, elle se rendit auprès de son lit, lui mit sur le visage un oreiller de plumes, & se tint assise dessus, jusqu'à ce qu'il fût expiré : ensuite elle dit au peuple qu'une mort subite avoit enlevé le Calife. Ce monarque avoit, selon l'opinion commune, soixante-& onze ans lorsqu'il mourut. Son fils lui succéda sans contradiction, & fut reconnu pour souverain, par la Syrie & par l'Egypte.





ABDALLAH, *Calife en Arabie*; ET ABDALMÉLEC, *en Syrie*.

[685.]

LORSQU'ON vint annoncer à Abdalmélec la nouvelle de son exaltation, il étoit assis sur le seuil de sa porte tenant en main l'Alcoran, sur lequel il méditoit. Quand les députés l'eurent salué, il ferma le livre, & lui dit : « Il faut » maintenant que je te quitte. »

Le premier usage que le nouveau monarque fit de sa puissance, fut d'ordonner que le pélerinage que les Syriens avoient fait jusqu'alors à la Mecque, se feroit désormais à Jérusalem. Abdalmélec ne vouloit point que les états de son ennemi fussent enrichis des sommes immenses que ses sujets portoient chaque année à la Mecque. Ainsi, dans ces tems d'enthousiasme & de ferveur, la religion cédoit déja aux raisons d'intérêt.

[686.]

L'empire de Mahomet paroissoit être partagé entre les Ommiades & les Alides

Toutefois, les enfans d'Ali vivoient à Médine dans une obſcure tranquillité; tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, uſurpoit un trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ſes freres, petits-fils d'Hoſſein, car l'hiſtoire ne dit plus rien de ſes fils, deſcendoient en ligne directe du fondateur de la loi Muſulmane, par Fatime, ſa fille unique, épouſe d'Ali. Des droits ſi certains au Califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas ſonger. Le Calife Arabe prétendit exiger du jeune Mahomet un ſerment de fidélité, que le deſcendant du prophète étoit trop fier pour prêter à perſonne. Abdallah, irrité de ce refus, fit au même inſtant empriſonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours, ou pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ou pour ſe réſoudre à périr dans les ſupplices. Mais le Ciel trompa ſa barbare réſolution, & penſa faire retomber ſur ſa tête le glaive dont il menaçoit cet illuſtre famille.

Quelque tems après la mort d'Hoſſein, les Cufiens, honteux d'avoir abandonné ce prince, s'étoient révoltés contre Obéidalla, leur gouverneur, dont la cruauté n'avoit point de bornes. Ils l'avoient forcé à prendre la fuite, déguiſé en femme; &,

mettant à leur tête un homme brave & intrépide, appellé Moctar, zélé partisan des Alides, ils ne cesserent de lui faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur haine dans son sang. Cette victoire des Cufiens affermit & augmenta l'autorité de leur chef, qui compta bientôt sous sa domination toutes les villes de l'Irac-Arabique, & qui se vit en état de faire tête à la fois au monarque Syrien & au souverain de la Mecque. Il alloit marcher contre les troupes d'Abdalmélec, lorsqu'il reçut, de la part des Alides, une lettre où leur triste situation étoit détaillée en termes énergiques. Aussi-tôt Moctar assemble les Cufiens, leur apprend le malheureux sort qui menace la famille du prophète : « Ces infortunés, leur dit-il, sont » enfermés comme des brebis qui n'at- » tendent que le moment d'être conduites » à la mort. Mais je les assisterai puis- » samment, & je leur enverrai divers » corps de troupes, qui, semblables aux » flots de la mer, se pousseront les uns les » autres pour engloutir le tyran. »

Six compagnies de cent guerriers déterminés s'avancent successivement vers la Mecque, lorsqu'Abdallah faisoit tout disposer pour le supplice des Alides ; elles forcent la prison ; elles délivrent les infortunés qui la remplissent, & se saisissent

du Calife qu'elles veulent faire mourir. Mahomet arrête leur vengeance ; & cette grande affaire qui paroiſſoit ne devoir finir que par l'effuſion du ſang Muſulman, le prince outragé la termine en pardonnant au fils de Zobéir. Mais le monarque n'imita pas cette douceur à l'égard de Moctar ; &, réſolu de punir ce général de ſon trop grand zèle pour la maiſon d'Ali, il fit marcher contre lui une armée nombreuſe, ſous les ordres de Moſſab, ſon frere. Moctar étoit un des plus grands capitaines de ſon ſiécle. Il avoit battu tous les généraux d'Yézid, de Mervan & d'Abdalmélec : il ſe flatta que la victoire ſuivroit encore ſes drapeaux dans cette circonſtance ; &, plein d'un courage héroïque, il alla lui-même préſenter la bataille à ceux qui avoient deſſein de le prévenir. Elle fut opiniâtre, ſanglante, & telle qu'on peut ſe la figurer entre des guerriers que le fanatiſme de la religion anime. Mais enfin la fortune, qui s'étoit ſi conſtamment attachée à Moctar, abandonna ce grand homme. Malgré des prodiges inouis de valeur, il fut défait, & tué ſur un monceau d'ennemis qu'il avoit immolés. Il avoit été reconnu Calife par la plus grande partie de l'Irac ; &, durant ſon élévation, il avoit fait trancher la tête à près de cinquante mille ennemis de la fa-

à bout ; & les deux princes s'accommoderent à l'amiable.

Ce n'étoit qu'une reconciliation feinte, du moins de la part du Calife. Disputer le trône à son souverain, est un crime qui ne se pardonne guères. Trois ou quatre jours après la conclusion du traité, Abdalmélec envoya prier Amrou de le venir trouver. Amrou étoit alors avec sa femme & deux ou trois de ses amis, qui lui conseillerent de ne pas s'aller mettre à la discrétion d'un prince dont il connoissoit la haine implacable. Il méprisa cet avis ; & résolut de risquer l'aventure. En sortant de sa maison, il fit un faux pas : sa femme en tira un mauvais présage, & s'efforça de nouveau de l'arrêter ; mais inutilement. Il mit son épée à son côté, & prit avec lui cent hommes pour l'accompagner. Quand il fut arrivé chez le Calife, on le laissa entrer ; mais on ferma la porte à ses gens. Le prince reçut son cousin avec toutes les marques équivoques de la politesse ; il le fit mettre à son côté, sur le lit de repos où il étoit assis lui-même ; mais enfin, après une longue conversation, il ordonne à un esclave de désarmer Amrou. Ce Musulman veut s'y opposer : « Eh ! quoi, » mon cousin, lui dit le Calife, pré» tendez-vous être assis à côté de votre » souverain avec votre épée ? » Amrou

rend donc ſon arme; & alors Abdalmélec lui déclare que, lorſqu'il s'étoit révolté contre lui, il avoit fait ſerment de le mettre dans les fers ſi jamais il tomboit en ſon pouvoir. En même tems il tire de deſſous ſon oreiller des fers, qu'on lui met, par ſon ordre, aux pieds & aux mains. Enſuite il le pouſſe avec tant de violence contre le lit de repos, qu'il en a deux dents caſſées. Abdalmélec les ramaſſe; &, les tenant entre ſes doigts : » Mon couſin, lui dit-il, voilà deux de » vos dents : après cela jamais vous ne » vous racommoderez avec moi. Je vais » donc vous faire trancher la tête. » Il parloit encore lorſque les crieurs publics annoncerent la priere du ſoir. Abdalmélec ſe tranſporte à la moſquée, & charge un de ſes freres d'exécuter Amrou. Mais ce prince, touché de compaſſion pour l'affreux deſtin de ſon parent, laiſſe tomber le glaive, lorſqu'il eſt ſur le point de frapper Amrou, & ſe retire en déteſtant la barbarie du Calife.

Le monarque reſta peu de tems à la moſquée; &, lorſqu'il reprenoit le chemin de ſon palais, le peuple ne voyant pas Amrou avec lui, ſelon la coutume, en inſtruiſit un frere de ce Muſulman, nommé Yahia. Celui-ci, ſe doutant bien du triſte ſort qui menaçoit ſon frere, ſe

joint à quelques-uns de ses amis, &
de mille esclaves, vole au palais d
life, enfonce les portes, tue les ga
& menace Abdalmélec d'une mort
chaine. Ce prince immoloit alors le
heureux Amrou à sa vengeance. Sur
son retour de voir encore son enne
vant, il se fit apporter une lance, d
le frappa. Le coup glissa, parce qu
rou s'étoit couvert d'une côte de m
Le Calife s'en apperçut, & dit av
ris mocqueur : « Oh ! oh ! mon co
» vous êtes venu bien préparé. » Al
demanda son épée, & ayant fait
cher Amrou sur le dos, il lui don
mort. Mais à peine l'eut-il frappé,
tremblement soudain s'empara de to
membres : on fut obligé de l'emport
de le mettre sur son lit de repos.

Cependant Yahia combattoit ave
cès pour délivrer Amrou : il étoit
point d'entrer dans la chambre du C
malgré la vive résistance de ceux c
défendoient, lorsqu'il vit tomber à ses
la tête de son malheureux frere. Pour a
ser la fureur de ses soldats, on leur jet
l'argent en abondance, & en même te
l'arrête prisonnier ; il n'évite la mort
par les sollicitations pressantes de to
Ommiades, qui forcerent le Calife
pardonner son zèle. Quand les escl

qu'il commandoit, virent la prise de leur maître & la tête d'Amrou, ils cesserent de combattre, pour ramasser l'argent qu'on leur prodiguoit. Mais ils ne jouirent pas long-tems de ces richesses; car Abdalmélec, qui étoit extrêmement avare, leur ordonna, sous peine de la vie, de les reporter dans le trésor public. Ensuite ce prince envoya demander à la femme d'Amrou les articles de l'accord qu'il avoit fait avec son mari, & qu'il avoit signés: » Ils sont renfermés dans le tombeau » d'Amrou, répondit cette femme, afin » qu'ils lui servent pour plaider sa cause » devant Dieu, contre Abdalmélec. »

[690.]

Abdallah faisoit d'inutiles efforts contre les généraux d'Abdalmélec, pour soutenir en Arabie son trône chancelant. Mossab seul, son frere, résistoit encore, par son grand courage, aux troupes du Calife Syrien, & la chute de ce capitaine devoit entraîner celle du monarque Arabe. Abdalmélec, qui avoit déja gagné par ses émissaires les principaux habitans de l'Irac, résolut d'achever l'ouvrage de sa grandeur, en abbatant son rival. Il se mit à la tête d'une armée rédoutable, & marcha lui-même contre Mossab. Les deux partis se rencontrerent dans une vaste plaine, nom-

mée Masken ; &, dès le lendemain, ils se livrerent bataille. Elle ne fut ni longue ni cruelle. Les Irakiens, & la plûpart des soldats de Mossab, l'abandonnerent au premier choc, pour se ranger sous les drapeaux Syriens ; & ce capitaine, désespéré de cette lâche désertion, chercha la mort dans un gros d'ennemis. Cette victoire ouvrit au Calife les portes de Cufa. Il y entra en conquérant débonnaire, & signala son triomphe par de grandes largesses qu'il fit au peuple. Il donna ensuite un festin magnifique, où tout le monde étoit bien reçu. On vit au nombre des convives un noble Cufien, vieillard que son grand âge & sa prudence rendoient vénérable. Le prince le fit asseoir auprès de lui après le repas, & le pria de l'instruire des antiquités du château dans lequel ils se trouvoient actuellement. Hareth, c'étoit le nom du vieillard, commençoit toutes ses narrations par ces mots : « Ceci étoit, » cela étoit, cet homme étoit. » Cette maniere de s'exprimer, nouvelle pour Abdalmélec, fit faire à ce prince de tristes réflexions ; il garda long-tems le silence, & ne l'interrompit que pour s'écrier : » Hélas ! tout ce qui est nouveau tombe » en décadence. Les hommes sont aujour» hui, pour n'être plus demain. O mor» tels insensés ! donnez-vous du plaisir ou

» de la peine, c'eſt la même choſe : ce » qui eſt paſſé ne reviendra plus, & ce » qui eſt préſent s'évanouit comme l'om» bre. » Tandis qu'Abdalmélec s'occupoit de ces affligeantes penſées, on vint lui apporter la tête de Moſſab. Hareth, à cette vue, reſte immobile. Le Calife lui demande la cauſe de ſa ſurpriſe : « Sei» gneur, lui répond le vieillard, ce qui » me frappe en ce moment, c'eſt que j'ai » vu préſenter, dans ce même château, » la tête d'Hoſſein à Obéïdalla, celle d'O» béïdalla à Moctar, celle de Moctar à » Moſſab, & voilà celle de Moſſab qu'on » vous préſente maintenant ! » Abdalmélec fut troublé de ce diſcours : il crut voir dans ces viciſcitudes d'évènemens un funeſte préſage ; &, pour le detourner, il fit à l'heure même abbatre le château.

[691.]

La défaite de Moſſab n'intimida point Abdallah ; il ne comptoit plus que Médine & la Mecque ſous ſon obéïſſance ; mais la grandeur de ſon courage lui tenoit lieu de forces. Il voulut inſpirer ſa valeur à ſon peuple. Il le fit aſſembler, & lui tint ce diſcours : « Il eſt venu de l'Irac » une nouvelle qui nous cauſe en même » tems de la triſteſſe & de la joie. C'eſt » la mort de Moſſab, à qui Dieu faſſe

dans leur industrie les moyens de subsister. Ils passerent un jour devant le gouverneur de la ville, qui, ravi de la beauté de cette jeune épouse, l'enleva de force d'entre les bras de son mari, qu'il menaça de mettre en prison, s'il osoit réclamer contre cette violence. Cet infortuné, qui comptoit pour rien la perte de la vie, en comparaison de celle de sa femme, va sur le champ se présenter à Moavie, se jette à ses pieds, & lui récite quelques vers, dans lesquels il exprimoit sa situation présente. Moavie, comme tous les Arabes, étoit sensible aux charmes de la poësie; &, touché d'ailleurs de l'injustice criante faite à cet homme, il envoie aussitôt un courrier au gouverneur, avec ordre de restituer dans le moment à son époux la femme qu'il avoit enlevée. Le gouverneur, que sa passion transportoit, répond au courrier, que, si le Calife veut lui permettre de vivre l'espace d'une année avec une personne si aimable, il consent d'avoir la tête tranchée au bout de ce terme. Moavie voulut être obéi; & l'imprudent ministre relâcha malgré lui sa captive. Le monarque fut curieux de voir une femme qui allumoit de si vives passions. Il fut surpris de l'éclat de ses charmes; mais il admira bien davantage son esprit & l'élégance de ses expressions. Dans la

» cès ; &, s'il m'abandonne, je ne m'en » affligerai pas d'une maniere indigne de » mon rang. Voilà tout ce que j'avois à » vous dire. Souvenez-vous que c'eſt la » cauſe de Dieu, & non la puiſſance » d'Abdallah que vous allez défendre. Je » lui demande pardon & pour vous & » pour moi. »

[692.]

Tandis que le fils de Zobéir excitoit ſes ſujets à ſoutenir ſes droits, ſon rival ſongeoit à lui ravir le jour & les foibles reſtes de ſes états. Un guerrier intrépide, appellé Hégiage, nom fameux chez les Muſulmans, vint trouver ce prince & lui dit : « Commandant des Fidèles, j'ai eu » cette nuit un ſonge, dans lequel il me » ſembloit que je ſaiſiſſois Abdallah, & » que je lui tranchois la tête. Confiez-moi » la conduite de cette guerre, & vous » aurez lieu d'être ſatisfait de mes ſer- » vices. » Abdalmélec fut charmé de ce diſcours ; &, comblant d'éloges le zèle de ce capitaine, il le fit marcher, à la tête d'une grande armée, contre la Mecque, où le prince Arabe s'étoit fortifié.

Le général Syrien paroît devant cette ville ; &, ſans reſpect pour la Caaba, il fait jouer ſes machines de guerre durant huit mois avec un fracas horrible.

Il survient des éclairs & des tonnerres épouvantables. Les Syriens, saisis d'effroi, s'imaginent que le ciel veut venger l'injure faite au temple du Dieu véritable. Hégiage les rassure; &, saisissant une des pierres que lançoient ses ballistes, il la jette avec une fronde contre la place assiégée. Ses guerriers suivent son exemple. Mais, le lendemain, un nouvel orage, qui leur tue douze officiers, les plonge dans de nouvelles terreurs : « Mes amis, cessez » de craindre, leur dit Hégiage. Je suis » d'une province où ces tempêtes sont or» dinaires. Ne songez qu'à la victoire que » vous allez remporter. Les assiégés souf» frent bien plus que nous. » Le jour suivant, il y eut encore un autre orage, & la foudre écrasa quelques guerriers du parti d'Abdallah. Toute l'armée Syrienne fut témoin de leur mort. Hégiage, en habile capitaine, profita de cet évènement pour encourager de nouveau ses troupes : « Vous » voyez, leur dit-il, que le ciel n'épar» gne pas plus vos ennemis que vous. La » différence qu'il y a entre vous & eux, » c'est que vous obéissez à Dieu, & qu'ils » se révoltent contre sa loi sainte. » Ainsi l'on continua les travaux du siége.

Cependant tous les amis d'Abdallah l'abandonnoient. Dix mille habitans de la Mecque, & deux de ses fils, allerent en

un

au même jour se rendre au capitaine d'Abdalmélec. Il ne lui restoit plus qu'un petit nombre de gens fidèles, avec lesquels il ne pouvoit tenir long-tems. Dans cette extrémité, cet infortuné prince alla trouver sa mere, fille d'Abubècre, premier Calife. Elle avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, & c'étoit une femme d'un courage extraordinaire. « Tout le » monde m'abandonne, lui dit-il; mes » parens, mes enfans même me délaissent. » Je me trouve seul au milieu d'une mul» titude d'ennemis. Si je me rends, j'ob» tiendrai de mon rival tout ce que je » puis souhaiter en ce monde. O ma mere! » que me conseillez-vous de faire? — » je vous conseille de mériter en mourant » la couronne du martyre, répondit cette » héroïne. Vous ne pouvez plus rester » long-tems sur la terre : sacrifiez au Très» Haut les restes de vos jours. — O ma » mere! c'est ce que j'ai toujours desiré. » Ainsi regardez-moi dès aujourd'hui » comme un homme mort. » En prononçant ces mots, il se jette à son cou, & l'embrasse tendrement. « O ma mere! lui » dit-il encore, je crains moins de mou» rir que d'être exposé, après ma mort, » aux insultes de mes ennemis. — Mon fils, » répond cette femme courageuse, une bre» bis tuée sent-elle quand on l'écorche? »

Elle l'exhorte de nouveau à s'armer d'un généreuse résolution, à périr en digi Musulman; &, pour l'animer davantag elle lui donne un breuvage de musc. Ab dallah quitte son palais, court aux enne mis, les attaque seul, en immole u grand nombre, & les oblige trois fois d reculer. Sa valeur les étonne : ils n'osen l'approcher, & lui jettent de loin des pierr qui le font tomber couvert de blessure Alors il se précipitent sur lui, & lui cou pent la tête. Ainsi périt Abdallah à l'âg de soixante & douze ans. Son grand cou rage & ses talens militaires le firent esti mer de ses ennemis même, & sa m piété le rendit vénérable à tous les Mu sulmans. Il étoit si recueilli quand il fa soit ses oraisons, que tous les objets ex térieurs ne pouvoient distraire la profond contemplation de son ame anéantie de vant la Majesté Divine. On dit qu'un jour tandis qu'il méditoit, un pigeon vint s reposer sur sa tête, & qu'il y resta long tems sans que le prince s'en apperçut. Ma il ternissoit l'éclat de ces belles qualité par une avarice sordide, qui rendit so nom synonime avec celui de ce vice hon teux. C'est peut-être sur ce défaut qu'e fondée l'exagération d'Abulféda, qui d que ce calife porta durant quarante ans l mêmes habits, sans les quitter. La famille d

Zobéir, pere de ce prince, passoit, parmi les Arabes, pour être sujette à la folie : si cette opinion étoit vraie à l'égard des parens d'Abdallah, au moins elle cessoit de l'être à l'égard de ce monarque, qui se distingua toujours par une rare sagesse & par une profonde prudence; &, si l'on pouvoit à ce sujet lui faire quelques reproches, on ne blâmeroit guères que ce zèle indiscret qui l'arma contre la maison d'Ommiah, lorsque cette puissante famille alloit le reconnoître pour son souverain.

[693.]

La mort d'Abdallah rendit son heureux rival maître de toutes les provinces de l'empire Musulman; & tous ceux qui n'avoient qu'une même croyance, furent enfin soumis, après tant de divisions sanglantes, à un même sceptre. Pour récompenser la valeur fortunée d'Hégiage, Abdalmélec lui donne le gouvernement des nouvelles conquêtes. Ce général se transporte à Médine, dont il traite les habitans avec une verge de fer. Il les faisoit conduire à son tribunal sans aucun sujet, & les faisoit expirer dans les supplices malgré leur innocence. Ces infortunés se croyoient heureux, lorsque leur barbare gouverneur se contentoit de les faire marquer à la main & au cou avec un fer chaud.

[694.]

Hégiage se rend à Cufa à la t
cinq mille cavaliers; le peuple, c
de voir un homme si redoutable,
en foule sur son passage. « Dans pe
» me connoîtrez, » disoit-il d'un t
rible, en traversant les flots de la
tude. Il va droit à la mosquée; &, d
de la tribune, il tient aux citoy
discours effrayant : « Peuple de Cu
» viens prendre possession de la pui
» que Dieu m'a donnée sur vous.
» l'exerce impitoyablement, ne c
» pas qu'après ma mort vous serez plu
» reux. Car, si vous ne changez de
» duite, le Tout-Puissant, dans sa
» colere, vous donnera peut-être un
» gouverneur qui sévira contre vous
» maniere plus rigoureuse encore. V
» vous que le prince soit doux &
» déré? soyez vous-mêmes doux,
» dérés, justes & dociles. Les bo
» mauvais traitemens qu'il exerce e
» vous, n'ont pour principe que vos
» nes ou mauvaises qualités. On peu
» tement comparer le prince à la glace
» miroir. Tout ce que vous voyez
» cette glace, n'est qu'un renvoi de
» jets que vous lui présentez. »

Le lendemain de son arrivée, on

lui dire qu'il s'étoit élevé une vive dispute dans une rue de la ville. Il y court; on le voit : tout se calme. On le suit à la mosquée ; & là, après avoir gardé durant quelque tems un silence farouche, il l'interrompt par ces mots : « Irakiens, il me » semble que je vois déja vos têtes toutes » prêtes à être coupées & ramassées, & » vos turbans & vos barbes déja remplis » de votre sang. »

Hégiage étoit un de ces ministres inhumains, qui regardent le reste des mortels comme nés pour l'esclavage & pour ramper servilement devant un maître. Il croyoit que vingt millions d'hommes étoient faits pour soutenir le despotisme d'un seul ; comme si le prince n'avoit pas reçu sa puissance uniquement pour le bonheur du peuple. Bien loin de croire l'autorité arbitraire contraire à la nature & à ces principes de liberté gravés dans le cœur de tous les hommes, il prétendoit que l'obéissance que l'on doit au prince, étoit plus indispensable que celle que l'on doit à Dieu. Enfin, pour excuser ces maximes & la sévérité de son gouvernement, il disoit que l'administration rigoureuse & même cruelle d'un monarque, étoit préférable au gouvernement foible & pusillanime, parce que la premiere ne fait tort qu'à quelques particuliers, au lieu que le

second blesse & offense tout le p
en général.

[695.]

La cruauté d'Hégiage excite des r
tes. Il les réprime sans les éteindre
deux Musulmans, appellés l'un Sale
l'autre Chébib, couvrant leurs déma
du voile de la religion, profitent d
disposition des peuples pour abbatr
ministre sanguinaire. La victoire rend
bord leur parti formidable. Avec des
ces très-inférieures, ils triomphent
armée nombreuse. Ils s'emparent de C
& presque tout l'Irac se déclare en
faveur. Hégiage voit la grandeur du
ril, & fait de puissans efforts pour le
jurer. La fortune seconde enfin son
rage. Saleh est tué dans un combat.
bib veut envain rappeller le bonheur
ses drapeaux; il ne survit à son coll
que pour voir la triste chûte de sa c
puissance. Il est défait, & poursuivi
qu'au fond de la Perse, où il se noy
traversant un fleuve. Avant d'être s
qué par les eaux, il revint une pren
fois sur la surface du fleuve, & s'éc
» Lorsque Dieu détermine une chose,
» arrive infailliblement. » Il parut un
conde fois, & dit encore : « Tel est le

»cret du Dieu Tout-Puissant. » Les ondes lui couperent la parole, & ses sectateurs, témoins de sa mort, dirent en gémissant : « Hélas ! le commandant des » Fidèles est noyé ! » Après qu'on eut pêché son corps avec un filet, on lui coupa la tête, que l'on envoya sur le champ à Hégiage. On ouvrit son corps, & l'on trouva que son cœur étoit d'une solidité surprenante, & dur comme une pierre.

[696.]

Jusqu'alors les Arabes & tous les Musulmans s'étoient servis de la monnoie des Grecs. Abdalmélec en frappe le premier à son coin, & laisse à ses successeurs ce droit de souveraineté. Quand ce prince écrivoit à l'empereur de Constantinople, il commençoit toujours ses lettres par cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu » que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de » Dieu. » Le monarque Chrétien, offensé, fit dire au souverain de Damas que, s'il ne changeoit ces mots, il feroit mettre sur ses monnoies des légendes où Mahomet seroit désigné sous des titres qui déplairoient à ses sectateurs. Le Calife défend aussi-tôt le cours des monnoies grèques dans ses états. Il fait frapper des drachmes dont l'inscription Arabe étoit : « Dieu est

» éternel. » Les Musulmans superstitieu[x se] plaignirent d'abord qu'on exposât le s[acré] nom de Dieu à être touché par des ma[ins] profanes ou impures, mais ils comp[ri]rent dans la suite qu'il étoit de la digni[té] d'un empire comme le leur, d'avoir [des] monnoies particulieres. Abdalmélec vo[u]lut payer, en especes nouvelles, un tri[but] auquel il s'étoit soumis; mais l'emper[eur] ne voulut point le recevoir, & ce re[fus] fut le prétexte d'une guerre sanglante, [qui] se termina par la conquête de toute l'[Ar]ménie, de l'Afrique & de Carthage. [L'impéra]trice, qui régnoit alors à Constantinop[le], se repentit bien d'avoir été si difficile.

[699.]

Moyse, fils du Calife, fait mourir [se]crettement dans la prison un des amis [du] docteur Aboulaina, personnage célè[bre] par la justesse de ses bons mots. Quelqu['un] lui demande ce qu'est devenu son ap[...] » Moyse l'a frappé, répond-il, & il [est] » mort; » allusion fine à l'histoire du lé[gis]lateur des Hébreux, quand il tua l'Eg[yp]tien qui maltraitoit ses freres. Le prin[ce] apprend le mot hardi du docteur; il [le] fait venir, & lui fait de terribles menac[es] si désormais il ne retient sa langue lic[en]cieuse. Mais Aboulaina, sans se laisser

timider, lui réplique par cet autre trait qui ſuit dans la même hiſtoire : « Vou- » driez-vous me tuer aujourd'hui, comme » vous tuâtes hier cet autre homme ? » Moyſe trouva cette citation ſi heureuſe, qu'il modéra ſa colere, & réſolut de fermer plutôt la bouche de ce docteur par des préſens que par des menaces.

Aboulaina étoit très-pauvre ; &, pour acquérir des richeſſes, il faiſoit tous les jours la cour au viſir d'Abdalmélec : mais ce miniſtre n'étoit point libéral. La fille du docteur, auſſi aimable que ſpirituelle, fatiguée de voir ramper inutilement ſon pere, lui dit : « Vous allez ſans ceſſe chez » le viſir ; ne lui parlez-vous pas de vos » beſoins ? — Sans doute ; mais il feint » de ne me point entendre. — Ne voit- » il pas votre extrême indigence ? — » Hélas ! comment la verroit-il ? Il ne » daigne pas ſeulement m'honorer d'un » regard. — Mon pere, reprit alors la » jeune fille, ne ſervez point ces idoles » qui n'entendent point, qui ne voient » point, qui n'accordent rien aux prieres » des mortels. »

[701.]

Hégiage haïſſoit Abdéraman, de la famille d'Ali : il voulut s'en défaire. Il l'envoie, avec des forces très-peu con-

fidérables, contre Zentil, roi des Turcs; avec ordre de porter la guerre dans le cœur des états de ce prince. Abdéraman, sans remarquer sa foiblesse, & ne consultant que son courage, se dispose à faire triompher l'étendard de Mahomet, chez un peuple qui jusqu'à ce jour avoit écarté les fers que leur présentoient les guerriers Musulmans. Il part; mais, dans sa route, il apprend que le dessein du ministre est de le faire périr avec ses troupes. Abdéraman rend publique cette perfide intention: les soldats furieux jurent la perte du cruel Hégiage, & promettent à leur chef une aveugle obéissance s'il ose se venger. Abdéraman, au lieu de combattre Zentil, fait avec ce monarque un traité d'alliance qui lui procure un renfort considérable de troupes; il revient dans l'Irac, & vole à la rencontre d'Hégiage qui s'étoit préparé à le bien recevoir. La victoire couronne dans quatre batailles les drapeaux du descendant d'Ali, dont l'armée s'étoit augmentée jusqu'à plus de cent mille hommes: mais enfin la fortune l'abandonne. Hégiage le fait poursuivre jusques dans le pays de Zentil; il est arrêté: le monarque Turc le délivre. Le ministre d'Abdalmélec l'intimide; Zentil se dispose à livrer son ami à son persécuteur. Abdéraman en est instruit; &, aimant mieux périr volontai-

rement que de ſe voir à la merci d'un ennemi cruel, il ſe précipite lui-même du ſommet d'une maiſon fort élevée. Tous ceux de ſon parti, qui tomberent entre les mains d'Hégiage, furent impitoyablement mis à mort. Deux ſeulement échapperent à l'exceſſive ſévérité de ce miniſtre; & ce fait eſt d'autant plus digne de la curioſité du lecteur, qu'Hégiage ſe faiſoit gloire de ne pardonner à perſonne.

Parmi les priſonniers faits dans la derniere bataille gagnée contre Abdéraman, on remarquoit un officier qui s'étoit ſignalé par mille actions de bravoure. Comme on le conduiſoit au ſupplice, il s'écria qu'il avoit une juſtice à demander à Hégiage. Le gouverneur, ſurpris, demande à cet homme ce qu'il ſouhaite. « Je veux » vous apprendre, dit le priſonnier, que » notre général s'étant un jour emporté » de paroles contre vous, je lui déclarai » qu'il avoit tort. — Avez-vous quelque » témoin de ce que vous dites? reprend » le miniſtre. — Oui, Seigneur, répond » l'officier; » & il lui montre un de ſes camarades deſtiné comme lui à la mort. Hégiage, ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: « Et toi, pourquoi ne fis-» tu pas comme ton camarade? — Tu » étois mon ennemi, lui répond fièrement » cet homme intrépide. » Le miniſtre leur

donne à tous deux la vie ; à l'un, pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit ; à l'autre, parce qu'il avoit avoué la vérité avec tant de courage & de sincérité.

Ce n'est pas le seul trait de clémence que l'histoire nous a conservé d'Hégiage. Un jour qu'il se promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du désert, qui ne le connoissoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'est un monstre qui » s'abreuve de sang, répondit l'Arabe. » — Ne me connois-tu point, reprit le » ministre. — Non, dit le Bedouin. — Hé » bien ! apprends que je suis cet Hégiage, » dont tu parles si bien. »

L'Arabe étoit perdu : une saillie d'esprit lui sauva la vie. « Et vous, dit-il, » sans s'étonner, au terrible gouverneur, » sçavez-vous qui je suis ? — Non. — » Je suis de la famille de Zobéir, dont » tous les descendans deviennent fous trois » jours de l'année, & ce jour-ci est l'un » des trois. » Hégiage se mit à rire, & récompensa d'une somme considérable la présence d'esprit de cet homme.

Une autre fois, étant à la chasse, il perdit de vue ses gens, & se trouva fort altéré dans un lieu écarté, où un Arabe faisoit paître ses chameaux. Aussi-tôt qu'il parut, les animaux s'effaroucherent. Leur

maître eut bien de la peine à les retenir; &, tout en colere, il s'écria: « Que vient » faire ici cet homme avec ses beaux ha» bits? que Dieu le maudisse! » Hégiage feignit de ne le point entendre; &, prenant un air poli, il salua cet incivil en lui souhaitant la paix. « Allez, lui répon» dit l'Arabe, je ne vous souhaite ni paix » ni bénédiction de la part de Dieu. » Le ministre, loin de répondre à cette injure, affecta la modération la plus héroïque; &, redoublant ses manieres honnêtes, il pria fort humblement cet homme difficile de lui donner un peu d'eau pour se désaltérer. « Si vous voulez boire, répondit » l'Arabe, prenez la peine de vous baisser, » & d'en puiser vous-même; car je ne suis » ni votre camarade ni votre serviteur. » Hégiage obéit; &, après avoir bu, il remercia l'Arabe, & lui fit cette question: » Quel est, à votre avis, le plus grand » & le plus excellent de tous les hommes? » — C'est le prophète envoyé de Dieu, » répondit-il. — Et que dites-vous d'A» li? — On ne sçauroit exprimer la gran» deur de ses vertus. — Que pensez-vous » du Calife Abdalmélec? — C'est un » mauvais prince; c'est un tyran. — Pour» quoi? — Parce qu'il nous a donné pour » gouverneur le plus méchant homme qui » soit sous le ciel. » Hégiage, voyant que

l'Arabe parloit de lui, gardoit le silence; lorsqu'il arriva qu'un oiseau, volant au-dessus de leurs têtes, fit un cri. Dès que l'Arabe l'eut entendu, il fixa ses yeux sur le ministre, & lui demanda qui il étoit. Hégiage lui ayant demandé pourquoi il lui faisoit cette question : « C'est, dit l'A-» rabe, parce que cet oiseau qui vient de » passer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici » une troupe de gens, & que vous pour-» riez bien en être le chef. » Il parloit encore, lorsque les gens du gouverneur parurent, & se saisirent de l'Arabe par ordre de leur maître. Le lendemain, Hégiage fit appeller l'Arabe, & lui dit de s'asseoir à sa table. Cet homme, avant de commencer à manger, fit sa bénédiction ordinaire, & dit : « Dieu veuille que la fin » de ce repas soit aussi heureuse que le » commencement ! » Après qu'on eut desservi, le ministre lui demanda s'il se souvenoit des discours qu'ils avoient tenus ensemble le jour précédent. « Dieu vous » fasse prospérer en toutes choses ! lui ré-» pondit l'Arabe ; mais, quand au secret » d'hier, gardez-vous bien de le divulguer » aujourd'hui. — J'y consens, reprit Hé-» giage ; mais il faut que vous choisissiez, » ou de me reconnoître pour maître, & » alors je vous retiendrai à mon service ; » ou d'être envoyé au Calife Abdalmélec

» auquel je ferai sçavoir tout ce que vous » avez dit de lui. — Seigneur, repartit l'A» rabe, il y a, ce me semble, un troisieme » parti que vous pourriez prendre, & qui » me paroît beaucoup plus sage. — Quel » est-il ? — C'est de me renvoyer chez » moi, & de nous éviter si bien l'un & » l'autre, que nous ne nous rencontrions » plus qu'au jour du jugement. » Hégiage, tout farouche qu'il étoit, prit plaisir à entendre parler cet homme avec tant d'esprit, lui fit donner mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui comme il le desiroit.

Comeïl, fils du célèbre Ziad, étoit un de ces beaux esprits qui censurent tout. La cruauté du gouverneur de Cufa n'avoit point échappé à sa critique. Hégiage le sçut. Par son ordre on l'arrêta ; &, quand on l'eut conduit devant son tribunal, il lui reprocha que, dans tel jardin, devant telles & telles personnes qu'il lui nomma, il avoit lancé plusieurs imprécations contre lui, en disant : « Que le Seigneur » noircisse sa face ! c'est-à-dire qu'il soit » chargé de honte & de confusion ; qu'il » ait le cou coupé, & que son sang soit » répandu. — Je conviens, Seigneur, » que j'ai dit tout cela, répondit Comeïl, » mais j'étois sous une treille ; je regar-

» dois des grappes de raisins qui n'éto
» pas encore mûres, & je souha
» qu'elles devinssent bientôt noires,
» qu'on les coupât, & qu'on en fi
» vin. » Cette justification ingénieuse
tellement à Hégiage, qu'il renvoya
meïl en sa maison, & qu'il le rétablit
ses bonnes graces.

[703.]

Abdalmélek veut faire enlever de
dine le bâton & la chaire de Mahon
pour les placer avec honneur dans la
quée de Damas. Un Médinois l'en
tourne par ce discours : « Comman
» des Fidèles, renoncez à ce projet té
» raire : Moavie l'a tenté avant vous ; n
» dès que ce prince audacieux eut re
» la chaire du prophète, le soleil s'écli
» Rappellez-vous ces paroles de l'apô
» que la tradition nous a transmises : (
» *conque jurera faux sur ma chaire*,
» *l'enfer pour sa demeure*. Voudriez-
» donc, Seigneur, ôter aux Médinois
» chaire divine, qui sert à terminer l
» différends ? » Sur cette représentati
le monarque renonça pour toujours à
dessein.

[704.]

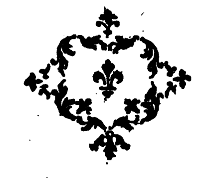
Abdalaziz, frere du Calife, gou

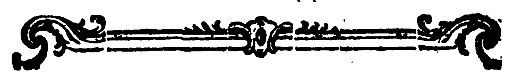
noit depuis long-tems l'Égypte avec une puissance absolue. Pour en imposer davantage à ses sujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majesté, il fit élever un trône de cristal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriser, qu'il fit élever une colomne pour mesurer l'accroissement du Nil, dont les variations sont le principe de l'abondance ou de la misère de l'Égypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere assez cruelle & miraculeuse, sans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils disent qu'Abdalaziz étant entré dans un monastere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jesus-Christ dans ses bras. Il l'arracha, cracha dessus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit suivante, le Sauveur du Monde lui apparut en songe: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impie. Abdalaziz crut sentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce songe l'effraya tellement, qu'il se réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers soupirs dans cette même nuit.

[705.]

Abdalméleć est attaqué d'hydropisie dans la soixante-deuxieme année de son âge. Les médecins lui déclarent que, s'il boit, il se donnera la mort. Mais la soif qui le dévoroit, devient si violente, qu'il ne peut la supporter plus long-tems. Il prie Valid, son fils aîné, de lui donner un peu d'eau. Le prince, qui vouloit prolonger les jours de son pere, refuse d'obéir. Le Calife fait les mêmes instances à Fatime, sa fille; Valid la retient: Abdalméléc le menace de le déshériter, s'il l'arrête davantage. Fatime obéit enfin, & le monarque expire quelques instans après. Sa mort arriva au mois Schaval, le dixieme de l'année Arabique; mais il avoit toujours craint celui de Ramadan, qui est le neuvieme. Il disoit ordinairement qu'il cesseroit de vivre dans ce mois, parce que c'étoit celui où il étoit né, où il avoit été sevré, où il avoit appris l'Alcoran par cœur, & où il avoit été proclamé Calife. Ce prince ayant songé une nuit qu'il urinoit dans la partie la plus sacrée du temple de la Mecque, & ce songe lui étant arrivé quatre fois consécutivement, il en fut allarmé. Un habile interprète calma ses craintes, en lui prédisant que cette vi-

ſion annonçoit que quatre de ſes enfans jouiroient de la ſouveraine puiſſance après lui, ce qui ſe vérifia dans la ſuite. Son avarice ſordide lui fit donner le ſurnom de Sueur de la pierre. Mais ce vice ne l'empêcha pas de faire briller la plûpart des vertus qui décorent un monarque; ſageſſe, courage, pénétration, prudence: ſeulement l'avarice les rendit moins actives, en préoccupant toujours le cœur du prince. Il avoit l'haleine ſi puante, qu'elle faiſoit mourir les mouches qui s'arrêtoient ſur ſes lèvres; auſſi l'appella-t-on, par ironie, le Pere des Mouches. L'inſcription de ſon ſceau étoit: « Je crois en Dieu, » notre Sauveur. »





VALID I.

[706.]

APRÈS avoir célébré les funérailles de son pere, Valid fut proclamé Calife, & placé sur le trône de Mahomet aux acclamations de tout le peuple. Ce prince, à peine revêtu de la souveraine autorité, commença par signaler son goût pour la magnificence. Il fit ajoûter de nouveaux bâtimens au temple de Jérusalem; &, pour imiter Abdalmélec, il ordonna à ses sujets d'y aller en pélerinage. Il rebâtit le temple de Médine, où Mahomet & les premiers Califes étoient enterrés; &, pour lui donner plus d'étendue, il fit abbatre les maisons des femmes du prophète. Cette entreprise choqua les habitans de Médine, qui reprocherent ouvertement au prince qu'il ôtoit aux Musulmans le plus beau monument que l'apôtre de Dieu leur eût laissé de sa modestie, lorsqu'ils considéroient la bassesse & la petitesse des maisons où il avoit logé ses épouses. Valid fit aussi jetter à Damas les fondemens de la plus belle mosquée que l'on eût encore vue. Il y joignit la superbe église de S. Jean-Baptiste, que les

empereurs Grecs avoient ornée & enrichie pendant plusieurs siécles. Il vouloit d'abord l'acheter des Chrétiens. Il leur offrit quarante mille piéces d'or pour élever une basilique dans un autre endroit; mais ils refuserent de la céder, produisant l'acte de la capitulation par lequel on leur en avoit assuré pour toujours la possession. Valid, qui ne connoissoit d'autre acte que celui de son autorité, les voyant si difficiles, enleva le temple, & ne les dédommagea point. Ce magnifique bâtiment occupa douze mille ouvriers durant près de quinze années, & coûta quatre cents bourses de quatorze mille dinars chacune. La magnificence intérieure répondoit à celle du dehors. Six cents lampes, suspendues par des chaînes d'or, jettoient un éclat si vif, que souvent les Musulmans s'occupoient à contempler ces chefs-d'œuvres de l'art, plutôt que de rendre à la souveraine Majesté le culte qui les amenoit dans le temple. Aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer; c'est sur cette mosquée que l'on vit pour la premiere fois ces tours, que les Arabes appellent Menarats, & les Turcs Minarets, du haut desquelles les crieurs publics annoncent le tems des prieres.

[712.]

L'incontinence de Rodrigue, roi d'Espagne, & le ressentiment du comte Julien, soumettent aux Musulmans le royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la Chrétienté. Rodrigue devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte, osa lui faire violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître ; il appella les Musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernoit. Musa, qui commandoit pour le Calife dans ces contrées, envoie des troupes au comte. En moins de trois ans, les disciples de Mahomet défont l'armée de Rodrigue, lui ôtent la vie, & font de ses vastes états une des provinces de l'empire de Valid. Dans la suite, les conquérans, révoltés contre leurs chefs, formerent autant de souverainetés en Espagne, qu'il y avoit de gouverneurs. Les Chrétiens profiterent de ces divisions pour se rétablir dans leur ancienne patrie. Ils n'en avoient pas été entiérement chassés ; les montagnes des Asturies leur avoient donné des asiles : ils en sortirent peu-à-peu, & combattirent contre les infidèles, durant plus de sept cents ans, avec une fortune inégale & des succès assez lents. Mais en-

fin ils détruisirent en Espagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réservée aux rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle (*).

[713.]

La belle mosquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ses commissaires : » Recommandez à votre maître de craindre Dieu, & de ne pas s'exposer à la » colere du Ciel. » Cette remonstrance satisfit le Calife ; il se désista de son dessein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereusement malade. Près de mourir, il consulte son astrologue pour sçavoir s'il ne trouvoit point dans ses éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ses jours. L'astrologue, après une sérieuse observation, répond qu'un grand seigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'histoire des Arabes établis en Espagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

bientôt. « Voilà justement, s'écrie Hé-
» giage, le nom que ma mere me don-
» noit dans mon enfance. — C'est donc
» vous qui devez mourir, reprend brus-
» quement l'imprudent astrologue. » Le ministre, offensé de ce discours, lui répondit aussi-tôt : « Mon ami, vous êtes trop ha-
» bile pour ne point vous récompenser :
» je ne veux pas que vous me quittiez ;
» &, comme je vais bientôt aller en l'au-
» tre monde, je vous prie de me devan-
» cer de quelques instans pour y prépa-
» rer ma place. » Dans le moment, on le saisit ; & l'indiscret paya de sa tête sa révoltante prédiction. Hégiage ne lui survécut pas plus de trois jours ; il étoit dans sa cinquante-cinquieme année, & il avoit commandé dans l'Irac environ vingt ans, avec tant de rigueur, qu'il avoit fait périr plus de cent vingt mille hommes dans les supplices, & qu'il y avoit encore, lorsqu'il mourut, dans les prisons publiques, cinquante mille hommes, & trente mille femmes. Il naquit fermé par en bas, de sorte qu'il fallut l'ouvrir avec des instrumens de chirurgie. Il étoit si magnifique dans ses festins, qu'il y avoit quelquefois jusqu'à mille tables dressées ; & il portoit la libéralité au point de donner souvent à ses amis plus d'un million de piéces d'argent. Sa barbarie le fit détester de tout le

monde ; on le regardoit comme un monſtre, né pour la deſtruction de l'eſpece humaine. Un jour il ſe recommanda aux prieres d'un religieux Muſulman. Le ſolitaire dit auſſi-tôt : « Mon Dieu ! enlevez » Hégiage pour ſon bonheur, & ſur-tout » pour le nôtre. »

[715.]

Les armes de Valid avoient ſubjugué l'Eſpagne, la Sardaigne, les iſles de Minorque ; elles avoient pénétré dans la Gaule Narbonnoiſe, & menacé le reſte de l'Europe du joug impoſé à l'Afrique & à la plus grande partie de l'Orient. Tous les royaumes des Indes étoient tributaires ; il ne manquoit plus que la conquête de Conſtantinople, dont la priſe entraînoit celle des débris de ce fameux empire, pour rendre Valid maître de toute l'Aſie. Ce prince en forme le projet ; mais, ſur le point de partir pour cette expédition, la mort le prévient, & le fait deſcendre au tombeau à l'âge de quarante-trois ans. Monarque ordinaire, il ne ſe tira de la foule des ſouverains, que par ſon goût pour la magnificence. Il parloit peu, & toujours mal. Il ſe livroit quelquefois à de ſi grands emportemens, que rien ne pouvoit calmer ſes fureurs : c'étoit un feu momentané, mais il cauſoit les plus funeſ-

son successeur. On ne doit pas oubli
dire, à l'honneur de Valid, qu'il
premier des successeurs de Mahomet
fonda un hôpital pour les malades
une caravansera, ou hôtellerie, po
voyageurs & les étrangers. Cet éta
ment marque dans ce prince un
amour pour l'humanité, vertu asse
chez les despotes. Il fut aussi le pr
des Califes qui ordonna de dresser
les actes publics en arabe, & no
grec, comme c'étoit la coutume
sa proclamation. La devise de son
étoit conçue en ces termes : « Vali
» mourras, & tu rendras compte d
» actions. » Ce devroit être celle d
les rois.



SOLIMAN.

[716.]

LE premier usage que Soliman fit de sa puissance, fut de réprimer tous les désordres qui régnoient dans l'empire, de rétablir la justice, d'encourager le commerce & les arts, objets que son prédécesseur avoit négligés. Ce soin, le plus digne d'un monarque, fit concevoir les plus riantes espérances ; mais, ce qui mit le comble à l'allégresse publique, fut la liberté qu'il rendit à plus de deux millions d'infortunés, que la tyrannie des princes précédens, & les vexations des gouverneurs faisoient languir dans les cachots : il n'y eut d'exceptés dans cette amnistie, que ceux que des crimes capitaux rendoient indignes d'aucune grace.

[717.]

Le Calife embrasse le projet de son prédécesseur, & veut ajoûter Constantinople aux cités de son empire. Par son ordre, Mosléma, son frere, se met à la tête des troupes Musulmanes, & marche contre

cette capitale, qu'il assiége par terre & p
mer durant treize mois. L'empereur Gre
ménacé depuis long-tems, avoit tout di
posé pour une vigoureuse résistance. D'
bord, les succès furent variés; mais le f
grégeois, qui brûloit par-tout, que l'e
même ne faisoit qu'exciter davantage
donna enfin aux Chrétiens une supériori
constante. Toute la flotte Mahométane f
dévorée par ces flammes inextinguible
Elles s'attachoient sur les habits des so
dats; elles se communiquoient aux tente
aux étendards, elles consumoient le f
même, & tout le camp de Mosléma p
roissoit n'être qu'un vaste incendie, d'a
tant plus funeste, que tous les secours h
mains ne pouvoient l'arrêter. L'opiniât
courage des Musulmans les soutint long
tems contre ces obstacles; mais enfin
vaincus par les maladies plutôt que pa
le fer & les flammes des Grecs, ils reg
gnerent leur patrie après avoir perdu pl
de cent-vingt mille hommes dans cet
fatale expédition. Les habitans de Con
tantinople eurent aussi beaucoup à sou
frir: la famine & la peste en moisson
nerent plus de soixante mille, sans compte
ceux qui périrent dans les différens com
bats qui se donnerent sous les murs de l
place.

[718.]

Soliman continuoit à faire régner avec lui la justice & la clémence, lorsqu'une maladie, causée sans doute par une indigestion, l'avertit que sa derniere heure approchoit. Avant de mourir, il fit appeller Raja, son Visir, & lui fit écrire un acte, par lequel il nommoit Omar, son cousin-germain, fils d'Abdalaziz, pour son successeur, à condition néanmoins qu'après sa mort, Yézid, son frere, succéderoit à Omar. Quand cet écrit fut dressé, Soliman fit assembler les plus grands seigneurs de sa cour, & leur commanda de jurer, entre les mains de Raja, qu'ils reconnoîtroient pour Calife, après sa mort, celui qu'il avoit désigné dans son testament. Ils obéirent. Omar, qui étoit avec eux, jura comme eux, sans sçavoir qu'il juroit pour lui-même. Il rencontra, peu de tems après, Raja, & le pressa de lui apprendre le nom du futur monarque. « Vous n'avez rien à » risquer avec moi, lui dit-il; la succession » ne me regarde point, & je me ferai un » plaisir de me réjouir avec vous du bon » choix du Calife. » Le discret Visir fut insensible à ses instances; &, quand le prince eut rendu l'esprit, il fit assembler de nouveau tous les grands, & leur fit réitérer le serment qu'ils avoient fait de recon-

noître pour souverain celui
avoit nommé. Après cette
d'autant plus importante qu'el
tous les mécontentemens, il
pier, & proclama Calife,
l'élection fut aussi-tôt ratifié
frage unanime de tous les M
Soliman avoit trente-neuf
cinq ans lorsqu'il mourut. S
trop court pour le bonheur
Sa douceur & son humanité
rer des peuples, qui lui d
surnom rare & glorieux de
bonté. Il aimoit beaucoup le
en changeoit souvent, croy
plaisirs par la mutation des
amours. On dit que son esto
si vîte, qu'il mangeoit cent li
des par jour. On rapporte
après avoir dévoré trois agi
son déjeûné, il ne laissa pas
public, & de manger com
encore rien pris. L'inscriptio
étoit: « Je crois en Dieu, no
Omar, son successeur, pont
lement à ses funérailles, ce
une espece d'intronisation.

OMAR II.

[719.]

DEPUIS Moavie I, on maudissoit, à la fin des prieres, dans toutes les mosquées de l'empire, Ali & toute sa famille. Omar supprima cet usage : « Musulmans, dit-il au peuple, je ne veux de mal » à personne ; les méchans seuls doivent » me redouter. Ainsi laissons reposer les » cendres des morts, & respectons des in» nocens qui ne doivent pas répondre des » fautes de leurs peres. » Cette modération, quelque louable qu'elle fût, déplut cependant à plusieurs fanatiques, qui s'écrierent, en sortant de la mosquée : « On néglige » la loi ! On néglige la loi ! » Le monarque méprisa ces vaines clameurs, & continua de prodiguer à la maison d'Ali des preuves de l'affection la plus tendre. Un jour qu'il donnoit une audience publique, un Juif, qu'il avoit instruit du rolle qu'il devoit jouer, vint se prosterner aux pieds de son trône, & lui dit : « Seigneur, » je brûle d'amour pour votre fille ; dai» gnez approuver ma flamme en me don» nant sa main. — Cela n'est pas possi» ble, répondit le prince, car vous êtes

» d'une autre religion que moi. — Mais, » seigneur, reprit l'Hébreux, Mahomet, » votre grand prophète, n'a-t-il pas donné » Fatime, sa fille unique, à Ali? — Il y » a bien de la différence, répartit Omar; » Ali étoit du nombre des Fidèles, & a été » le commandeur des Croyans. Si ce que » vous dites est vrai, interrompit le Juif, » pourquoi donc, seigneur, le maudissez-» vous publiquement dans vos mosquées? » Omar, se tournant alors vers les principaux courtisans qui étoient avec lui, leur dit: » Répondez vous-mêmes à ce Juif; » &, comme il les trouva fort embarrassés, il déclara que, désormais, au lieu de la malédiction fulminée contre les Alides, on prononceroit ce verset de l'Alcoran: « Sei-» gneur, pardonnez-nous nos fautes, & » pardonnez aussi à nos freres qui font » profession de la même foi que nous. »

Le jour de sa proclamation, Omar, après avoir harangué pour la premiere fois le peuple, donna aux pauvres les superbes vêtemens qu'il portoit. On vint lui présenter les plus beaux chevaux des écuries de son prédécesseur: il les refusa; &, montant sur celui dont il avoit coutume de se servir comme particulier, il s'en retourna dans sa maison, ne voulant pas incommoder la famille de Soliman, qui logeoit dans le palais. En vain on voulut l'engager à

s'y

s'y rendre : il fallut que les parens & les domestiques du monarque, honteux d'être moins modestes que le nouveau souverain, allassent joindre leurs prieres à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble Calife à prendre possession d'un bien dont sa dignité suprême le rendoit maître.

[720.]

Un séditieux, appellé Suzib, se révolte contre le Calife, sous divers prétextes de religion, & se fait un parti redoutable. Omar, qui n'aimoit point la guerre, & qui craignoit sur-tout de répandre le sang Musulman, écrit au rebelle : « Mon frere ! si vous » ne voulez que la réforme de la religion » & de l'état, dont les intérêts sont insé« parables, venez me trouver, nous pren» drons ensemble les moyens les plus pro» pres à parvenir à votre but. » Suzib, ayant reçu la lettre du prince, la baisa respectueusement, & chargea deux de ses sectateurs de porter au commandant des Fidèles une requête conçue en ces termes : » Vénérable vicaire du prophète, nous se» rions indignes de jamais jouir du bon» heur promis aux vrais Musulmans, si nous » osions former quelques plaintes contre » votre sublime personne. Vous êtes le » plus juste, le plus équitable de tous les » monarques ; vous rappellez dans ce sié-

« cle pervers les heureuses vertus de l'âge
» de l'apôtre, & l'Islamisme vous doit au-
» jourd'hui tout son éclat. Mais, seigneur,
» une seule chose nous met les armes à la
» main, non point contre vous : notre
» vénération pour vous est trop profonde
» & trop sincere ; mais contre ces esprits
» remuans qui veulent changer vos dispo-
« sitions à l'égard de la maison d'Ali. Vous
» sçavez, glorieux prince, que votre fa-
» mille l'a dépouillée du Califat ; & vous
» avez vous-même reconnu la légitimité
» de ses droits à la souveraine puissance.
» Nous ne vous supplions point de lui
» rendre un trône que vous remplissez si
» bien : seulement, puisque vous avez con-
» damné la conduite de vos prédécesseurs
» à son égard, en proscrivant la malédic-
» tion qu'ils avoient ordonnée, nous vous
» conjurons, au nom de la justice que
» vous devez à tout le monde, de per-
» mettre qu'on maudisse maintenant, par
» représailles, tous les Califes de la famille
« d'Ommiah. »

Cette exhorbitante proposition étonna le Calife ; mais, gardant sa modération ordinaire : « Mes amis, répondit-il aux députés,
» ce que vous me demandez regarde l'autre
» monde ; & je croirois faire un grand
» péché, si je vous l'accordois. Jamais le
» Tout-Puissant n'a commandé de maudire

» personne ; Pharaon lui-même, qui s'étoit » arrogé, avec tant d'impudence, les hon» » neurs divins, n'a pourtant pas été formel» » lement maudit. Ainsi, puisque vous re» » connoissez que je suis juste & équitable, » pouvez-vous exiger de moi que je mau» » disse les Ommiades, qui sont mes parens, » qui font réguliérement la priere, qui « observent les jeûnes, les préceptes, & » toutes les pratiques prescrites aux Mu» » sulmans ? » Les députés, n'ayant rien à répliquer, lui exposerent un autre de leurs griefs. « Mais, seigneur, lui dirent-ils, un » bon prince comme vous, doit-il laisser » sa couronne à un successeur perdu de » débauches & impie ? —— C'est le soin » de la providence, répondit Omar ; ce » seroit usurper ses droits que de prévenir » ce qu'elle a déterminé dans ses décrets » éternels. —— Ah ! seigneur, reprirent » aussi-tôt les députés, nous connoissons » Yézid, fils d'Abdalmélec. Nous sçavons » que votre prédécesseur lui a destiné le » sceptre après vous, & nous n'ignorons » point qu'il a toutes les mauvaises qua» » lités qu'un prince vicieux peut avoir. » A ces mots, Omar ne put retenir ses lar» mes ; il leur demanda trois jours pour son» ger à la réponse qu'il devoit leur faire ; mais les Ommiades, ayant été instruits de tout ce qui s'étoit passé dans cette confé»

rence, craignirent que le Calife ne p
résolution de changer l'ordre de la su
sion, & peut-être même de faire pa
Califat dans une autre famille. Ils ré
rent de lui donner la mort pour pré
ce dessein. Ils gagnerent un de ses e
ves, qui lui servit des fruits empoiso
Le poison n'opéra point sur le cham
prince languit durant plusieurs jours
quoique les douleurs qu'il souffroit, fi
très-vives, jamais il ne fit entendre
seule plainte. Ses amis lui conseillere
prendre quelques remèdes pour sa g
son : « Je suis tellement résigné à l
» lonté de Dieu, leur répondit-il, j
» si fortement persuadé de l'opinio
» terme fatal & inévitable de la vi
» hommes, que, si, pour échapper
» mort, il falloit seulement me frott
» bout de l'oreille avec de l'huile, j
» fuserois de le faire. » Mosléma vi
voir, & le trouva couché sur un l
feuilles de palmier, ayant quelques p
pour coussin, & un habillement con
pour couverture. Ses lèvres paroiss
flétries & livides, & il n'avoit qu'une
mise sale. Mosléma ne put s'empêch
blâmer Fatime, sa sœur, femme d'O
de ce qu'elle souffroit que le comman
des Fidèles fut vu de quelqu'un dan
état si mal-propre & si vil. Elle se jus

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siécle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit: » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu! ». Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

» porta mon ame jusqu'au septieme ciel ;
» où l'apôtre de Dieu habite. Une bouche
» mortelle ne sçauroit exprimer toutes les
» merveilles qui s'offrirent alors à mes yeux.
» Je vis tous les habitans du fortuné séjour.
» Mahomet étoit à leur tête. Abubècre &
» Omar étoient à ses côtés, & le prophète
» tenoit dans son sein Omar, fils d'Abda-
» laziz. Surpris de voir ce Calife plus hono-
» rablement placé que les deux autres, j'en
» demandai la raison. Une voix me ré-
» pondit aussi-tôt : Abubècre & Omar ont
» exercé la justice & pratiqué les bonnes
» œuvres dans les premiers tems, & dans
» la ferveur du Musulmanisme ; mais le
» fils d'Abdalaziz les a surpassés, en ce qu'il
» a possédé toutes les vertus dans un tems
» d'injustice & de corruption. »

YÉZID II.

[721.]

YÉZID avoit à peine pris le sceptre, qu'il révoqua tous les gouverneurs que son prédécesseur avoit mis à la tête des provinces, ce qui causa bien des révoltes. Le plus formidable des séditieux étoit Yézid, fils de Mohalleb. Il s'empara de Cufa, étendit sa domination dans la plus grande partie de l'Irac, & se vit en peu de mois en état d'opposer plus de trois cents mille hommes aux efforts du nouveau Calife. Ce prince chargea Mosléma, son frere, de combattre le rebelle. Trois batailles sanglantes terrasserent la rebellion. Yézid fut tué; & sa tête, portée au Calife, fut le trophée de la victoire.

Tandis que les troupes de ce prince triomphoient en Arabie, il se déshonoroit à Damas par un trait d'extravagance, qui fut bien funeste aux animaux de son empire. Il publia un édit qui enjoignoit à ses sujets, sous peine de la vie, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, & toutes les autres bêtes de cette couleur. On ignore le motif de cette singuliere proscription. Ensuite il assouvit sur les Chrétiens son humeur sanguinaire. Il fit abbatre toutes

leurs images; il défendit qu'un Chrétien fut admis en témoignage contre un Musulman, & statua que le témoignage d'un Musulman prévaudroit sur celui de trois Chrétiens.

[723.]

Sous le Califat de Soliman, Yézid avoit acheté, pour quatre mille dinars, une belle chanteuse, nommée Hababa, dont il étoit passionnément épris. Mais Soliman, regardant cette passion comme une tache pour son frere, l'obligea de la renvoyer; & elle fut achetée par un Egyptien. Saada, femme d'Yézid, voulant gagner les bonnes graces de son époux, lui demanda un jour, après qu'il fut parvenu au trône, s'il avoit quelque chose désormais à desirer dans le monde? Le prince répondit par un profond soupir. Saada le pressa de s'expliquer: « Hélas! dit Yézid, pour être » heureux, il ne me manque plus que l'ado» rable Hababa. » La complaisante épouse du monarque trouva moyen de faire venir l'aimable objet de la tendresse de son époux; elle la lui mit entre les bras, & son zèle fut récompensé d'une confiance sans bornes. Un jour le Calife, se trouvant dans la Palestine, voulut donner un superbe repas à sa maîtresse dans un palais délicieusement situé sur les bords du Jourdain. On servit au dessert les plus excellens fruits du pays. Le vin, que l'on n'avoit

point épargné, malgré la défenſe de l'Alcoran, avoit animé les deux amans. Ils badinoient l'un & l'autre en ſe jettant des fruits. Yézid prit un grain de raiſin & le fit tomber dans le ſein de ſa maîtreſſe. Hababa le prit, & le porta à ſa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de cet accident funeſte, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe. Son déſeſpoir alla ſi loin, que, pendant une ſemaine entiere, il ne voulut point permettre qu'on l'inhumât; & ce ne fut que ſur les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, qu'il conſentit à la célébration de ſes funérailles. Mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa phrénéſie; il la fit exhumer pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chere Hababa, dans le tombeau de laquelle il voulut être enterré. Prince indolent quand il s'agiſſoit des affaires de l'empire, mais plein d'ardeur pour ſes plaiſirs, il dépenſa des ſommes immenſes pour ſatiſfaire ſes paſſions dont il étoit l'eſclave. Il en fut la victime; & ſa mort malheureuſe ne fit répandre aucune larme dans toute l'étendue de ſes états.

HÉSHAM.

[726.]

DEPUIS la proclamation de Hésham, qu'Yézid, son frere, avoit déclaré son successeur, jusqu'à la mort de ce prince, l'histoire Musulmane ne nous offre que des guerres, contre l'empereur de Constantinople, ou contre le Kan des Turcs ou Huns, qui habitoient au-delà des portes Caspiennes. Presque toujours la victoire suivit les drapeaux de Mahomet. La bravoure de Mosléma & de Soliman, fils du Calife, l'avoit fixée sur leurs pas.

[732.]

Il s'éleve en Syrie un imposteur, qui se donne pour Moyse ressuscité d'entre les morts. Il séduit un grand nombre de Juifs; il leur promet de les rétablir dans la terre promise; &, par son éloquence, il captive si bien leurs coeurs, que tous à l'envi lui prodiguent leurs fortunes. Mais, quand le fourbe eût ramassé de grandes sommes d'argent, il disparut. Il alloit sortir des terres de la domination Musulmane, lorsqu'on l'arrêta; il fut conduit devant le Calife, qui le dépouilla de ses trésors, & le remit entre les

mains de ceux qu'il avoit séduits, pour le punir comme ils le jugeroient à propos.

[736.]

Le jeune Soliman, fils du Calife, porte la guerre jusques dans le sein de l'empire de Constantinople. L'empereur fait marcher contre lui une armée nombreuse. Le prince Arabe la taille en piéces, & fait une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit un Pergamien, qui prétendoit être Tibere, fils de l'empereur Justinien. Hésham, pour faire honneur à son fils, & pour donner de la crainte à la cour de Constantinople, traite ce prétendu prince avec les plus grandes marques de distinction. Il l'envoie à Jérusalem & dans les principales villes de Syrie, avec une suite magnifique, & escorté d'un gros corps de troupes. Mais, quelque plaisir que cette comédie pût faire aux sujets du Calife, on ne voit pas qu'elle ait produit aucun avantage. L'empereur Grec continua de résister aux Musulmans, mais toujours avec peu de succès.

[738.]

La mort de Mosléma met en deuil tout l'empire Musulman. Ce prince, fils d'Abdalmélec, & frere du Calife actuel, étoit le plus grand capitaine de son siécle. Il avoit triomphé en plus de six cents ba-

tailles. Il avoit pris plus de trois cents villes ou châteaux fortifiés. Il avoit dompté six chefs de rebelles, & c'étoit à lui que la famille d'Ommiah devoit son affermissement sur le trône. Il ne laissoit que Soliman, son neveu, qui pût succéder à sa rare valeur.

[739.]

La famille d'Hossein vivoit dans l'obscurité; elle paroissoit ne plus songer à l'ancien patrimoine de ses peres, lorsque Zéïd, son chef, que les partisans secrets de la maison d'Ali regardoient comme le légitime Calife, essaya de rétablir ses droits. Il s'étoit fait un grand parti dans l'Irac; depuis long-tems il avoit combiné tous les moyens de remonter sur un trône, d'où ses ancêtres avoient été si tristement précipités. Il se met à la tête de quatorze mille hommes dévoués à ses intérêts; marche à Cufa, qui se déclare d'abord en sa faveur, & menace l'empire d'une révolution terrible. Mais le gouverneur de Bassrah étoit trop habile pour laisser prendre une consistance solide à l'autorité du rebelle. Joseph, c'étoit le nom de ce ministre, prit un corps de troupes, dont le nombre égaloit celui des séditieux, & feignit de marcher à leur rencontre pour décider la querelle dans une seule bataille. Lorsqu'il

fut en présence, il s'arrêta tout-à-coup, & se tint renfermé dans son camp. La nuit suivante, il décampa, & se retira vers les vastes solitudes qui sont entre Basrah & Cufa. Zéïd, qui regardoit cette démarche comme une fuite, le poursuivit; c'étoit ce que desiroit Joseph, dont le but étoit d'engager les rebelles dans un pays où bientôt ils manqueroient de tout. Zéïd ne reconnut son imprudence que lorsqu'il n'étoit plus tems de la réparer. Il falloit combattre pour se tirer de ce mauvais pas; mais le gouverneur de Basrah, qui l'enveloppoit de toutes parts, s'obstinoit à rester sous ses retranchemens, que les révoltés ne pouvoient attaquer. La famine devint affreuse dans le camp des partisans de Zéïd. Après un blocus de quinze jours, ils se virent contraints de se dévorer les uns les autres : la plûpart désertoient, & le bon accueil que leur faisoit Joseph, augmentoit de jour en jour le nombre de ceux que l'extrême nécessité rendoient infidèles. Enfin Zéïd se vit réduit à quatorze hommes, avec lesquels il osa tenter de se faire jour au travers des bataillons ennemis. Son désespoir anima sa valeur; suivi de ses braves compagnons, il combattit durant deux heures, & tua de sa main jusqu'à trente Musulmans. Resté seul, couvert de blessures, épuisé de fatigues, il résistoit encore,

lorſqu'un Syrien le frappa par derriere & le fit tomber. On lui donna la mort; & l'on coupa ſa tête, que Joſeph fit auſſi-tôt porter au Calife. Ce prince la fit placer ſur l'une des portes de Damas, & commanda qu'on réduisît en cendres le cadavre du rebelle, après l'avoir ſuſpendu durant un mois à un gibet.

[740.]

Un des premiers officiers de Hésham fut accuſé de boire du vin, d'avoir des chanteuſes, & de jouer du luth. Le prince le fit comparoître devant ſon tribunal avec l'inſtrument qu'il aimoit avec tant de paſſion, & commanda à ſes domeſtiques de donner à ce miſérable de ſon tambour par les oreilles. On obéit; & le coupable ſe mit à pleurer. Un de ſes amis, le voyant répandre des larmes, s'approcha de lui, & lui dit: « Pourquoi vous déshonorer en » ſupportant avec ſi peu de courage la » peine que l'on vous inflige? — Je ne me » plains pas, répondit l'officier, du traite- » ment que j'eſſuie; mais je pleure parce » que l'on traite avec tant de mépris mon » luth de tambour. »

[742.]

Hésham meurt d'une eſquinancie, à l'âge de cinquante-ſix ans, après avoir nommé

pour son successeur Valid, fils d'Yézid II, son frere. Quoique ce prince eut gouverné sans premier ministre, son avarice excessive le rendit le fléau de ses sujets, qu'il accabla d'impôts durant un règne de plus de dix-neuf ans. Jamais il ne confioit à personne les clefs de son trésor. Il se renfermoit souvent dans une chambre pour avoir le singulier plaisir de calculer ses richesses. Pour lui faire la cour, il suffisoit de lui montrer de l'or ou de l'argent; & au son de ces métaux, que les préjugés de tous les siécles ont rendus précieux, il prodiguoit les graces. Il avoit plusieurs garderobes remplies d'habits, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu; mais il les avoit si bien fermées, que Valid, son successeur, ne trouva pas un drap pour l'ensevelir, & qu'il fallut qu'un de ses affranchis en fournît un. On trouva, après sa mort, sept cents coffres, scellés de son sceau, comblés de linge & de vêtemens de toute espece; on y remarquoit, entr'autres, mille hauts-de-chausses, & dix mille chemises. Cependant ce prince paroissoit presque toujours avec des habits déchirés; &, sans l'appareil extérieur qui l'accompagnoit par-tout, on l'eût pris pour le plus misérable des Musulmans. Il ne fut prodigue que pour un seul objet: quand il s'agissoit d'acheter des chevaux, il n'épar-

gnoit aucune dépenſe : il les aimoit paſſionnément ; &, quoiqu'il n'allât pas ſouvent à cheval, il en nourriſſoit plus de quatre mille dans ſes écuries, uniquement pour le plaiſir de les voir. L'inſcription de ſon ſceau faiſoit alluſion à ſon goût : elle étoit conçue en ces termes : « Un jugement » ſage reſſemble à un cheval bien nourri. » Nous n'entreprendrons point de prouver la juſteſſe de cette reſſemblance : elle ne pouvoit exiſter que dans l'imagination d'un prince auſſi bizarre que Hésham. Scrupuleux plutôt que dévôt, il ſacrifioit l'eſprit de ſa religion aux pratiques extérieures. Il vouloit ſur-tout qu'on obſervât dans les moſquées un ſilence rigoureux, qui ne fût interrompu ni par le bruit de ceux qui arrivoient trop tard à la priere, ni par le bourdonnement de ceux qui préféroient le plaiſir de cauſer à l'oreille, à la vénération profonde qu'ils devoient à l'Etre ſuprême. Il puniſſoit ſévérement ceux de ſa maiſon qui négligeoient d'aſſiſter aux offices journaliers de la moſquée. Un jour, un de ſes fils s'étant excuſé de ne s'être pas trouvé au temple pour la priere, parce qu'il n'avoit pas eu ſon équipage, le Califé lui défendit d'y venir autrement qu'à pied pendant une année entiere.



VALID

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorſqu'il monta ſur le trône. Hésham, ſon oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de diſtinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la diſgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choiſit la ville d'Azrah pour retraite. La ſolitude lui donna lieu de réfléchir ſur ſes déréglemens; il réſolut de mener une vie moins ſcandaleuſe, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut ſi ſatisfait, qu'à l'excluſion de ſes propres enfans, il lui tranſmit le ſceptre.

Après ſa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ſes ſujets, leur prodigua les tréſors immenſes de ſon prédéceſſeur. Il fit diſtribuer des habits & des proviſions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit préſent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il ſuffiſoit de ſe préſenter

peuples, il n'eut point repris, en cei
le diadême, les vices honteux qui av
déshonoré sa jeunesse!

[743.]

En prenant la couronne, Valid s
tout permis. A peine ose-t-on croir
ce que les historiens racontent des d
dres auxquels il se livra publiqueme
étoit sans cesse environné de jeunes
tins, avec lesquels il osoit paroître
les rues, couronné de fleurs, & mar
au bruit des instrumens, dont le son
roit la mollesse. Si quelque Musulma
rencontroit sur leurs pas, elle deven
victime de leur brutale impudence. Un
l'indigne Calife ayant apperçu une
fille d'une éclatante beauté, il courut à
la saisit, & la viola devant tout le m
Ensuite il lui fit mettre un voile, & l
gea de réciter les prieres dans la mos

partie de plaisir. Il ne se baignoit jamais que dans des cuves remplies de vin & de lait; & les plus habiles musiciens chantoient alors les couplets les plus obscènes. Il ordonna qu'on lui fît un sépulcre de fer, qu'il avoit dessein de placer dans la Caaba. Un dévot Musulman, touché des déportemens du prince, s'avisa de lui présenter dans l'Alcoran la condamnation de sa conduite. Valid, irrité, saisit ce livre vénérable, le mit en piéces, & le foula aux pieds. Il porta l'impiété plus loin encore, en faisant, dans la mosquée de Damas, profession publique de Zendicisme, secte qui revient à-peu-près à celle de nos Déistes modernes.

Tant d'excès révolterent tellement les Syriens, qu'ils résolurent de déposer un monarque si peu digne de représenter la personne du prophète. Dans ce dessein, ils proclamerent Calife Yézid, fils de Valid I, son cousin-germain. La révolution fut prompte. Dès qu'Yézid se vit sur le trône, il assembla des troupes, & marcha contre Valid, qui se divertissoit alors dans le territoire de Bohéira, à quelques lieues de Damas. Il l'assiégea dans son palais; &, lorsque ses soldats parurent aux portes, le prince dépossédé leur reprocha vivement leur ingratitude. « Perfides, leur dit-il, j'ai diminué les impôts; j'ai secouru vos pauvres; je vous ai comblés de faveurs;

mes de son pere, & dix des plus
ayant forcé la porte de son palais
chef donna la mort à Valid, qui
çut sans résister. On lui coupa la tê
une main, que l'on porta en triomp
les rues de Damas, & que l'on attach
suite à l'une des portes de cette ca
Telle fut la fin du prince le plus con
que l'on eût encore vu chez les M
mans. Il étoit bon poëte, mais il n
çoit sa verve que sur des sujets confor
son goût licencieux. Il étoit très-éloq
talent stérile, & quelquefois dang
dans un mauvais prince. Il portoit la
mandise jusqu'à vouloir goûter de to
mets que l'on servoit sur sa table,
vent au nombre de six mille. Il fit
sur son sceau cette inscription : « O
» lid ! crains la mort ! » Jamais mon
ne vécut d'une maniere moins confo
cette devise.

YÉZID III.

[743.]

YÉZID étoit un prince juste & vertueux. A peine se vit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'il songea à régler les finances de l'état, que son prédécesseur avoit dissipées par ses folles largesses. Les réformes qu'il fit, & la diminution de la paye des troupes, lui mériterent le surnom d'Al-Nakes, qui veut dire, celui qui retranche. Il eût fait le bonheur de l'empire Musulman, si son regne eût été plus long & moins orageux. La nouvelle de la mort de Valid causa de grands mouvemens dans les provinces, où l'on éprouvoit les effets de sa prodigalité, sans connoître ses vices. Les Emesséniens, d'un côté, se révolterent, sous prétexte de venger le Calife assassiné, & défirent une armée nombreuse que le nouveau prince avoit fait marcher pour éteindre la rebellion. De l'autre, Mervan, de la famille de Valid, feignant de prendre la défense des enfans de ce monarque, assembla des forces pour détrôner l'usurpateur. Mais Yézid trouva

défaut, Abdalaziz, fils d'Hégiage,
diſpoſoit à dompter les habitans d'E
que des ſuccès rapides avoient rend
midables, lorſque la peſte, qui rég
Damas, l'enleva après ſix mois de
Il avoit pris pour inſcription cette d
» O Yézid! perſévere en ce qui eſt d
Ce n'étoit point chez ce prince un
xime ſtérile.



IBRAHIM.

[743.]

IBRAHIM ne fit que se montrer sur le trône. Mervan, depuis sa premiere révolte, cherchoit à s'emparer de la couronne, sous prétexte de la rendre aux enfans de Valid. En effet, il les fit proclamer Califes ; mais, comme ces princes étoient entre les mains de leurs ennemis, cette dignité leur coûta la vie, qu'ils perdirent par l'ordre de leur rival. En mourant, ils transporterent leur droit à Mervan, leur vengeur, qui sçut bien les faire valoir. A la tête des Emesséniens, qui s'étoient déclarés en sa faveur, il s'avança vers Damas. Soliman, général d'Ibrahim, vint à sa rencontre : il y eut une bataille sanglante entre les deux armées. La victoire se rangea sous les drapeaux de Mervan ; & la défaite de Soliman ouvrit au vainqueur les portes de Damas. Il y fut reconnu Calife par les principaux Syriens, & par Ibrahim lui-même, qui abandonna sans peine un sceptre qu'il ne pouvoit défendre.



MERVAN II.

[744.]

LA valeur de Mervan lui avoit mérité le singulier surnom d'Ane de Mésopotamie, qualification honorable dans un pays où cet animal utile, estimé pour sa vigueur infatiguable, n'éprouve point l'humiliation qu'on lui prodigue parmi nous. Cette vertu guerriere, qui avoit distingué le nouveau Calife avant sa proclamation, lui fut sur-tout nécessaire, lorsqu'il fut monté sur un trône que les révoltes & les guerres civiles ne cesserent d'ébranler, qu'après en avoir précipité le prince qui l'occupoit. Les premiers rebelles qu'il eut à combattre, furent ceux même qui l'avoient élevé sur la chaire du prophète. Ces Emesséniens, à la tête desquels il avoit vaincu les troupes d'Ibrahim, mécontens peut-être de la reconnoissance d'un prince dont la grandeur sembloit être leur ouvrage, lui déclarerent la guerre dès qu'il eut pris le sceptre. Au nombre de soixante mille hommes, ils se retirent dans leur ville, & persécutent les amis de Mervan. Ils se donnent des chefs; ils font des courses sur les terres soumises au Calife; ils

menacent de lui donner un ſucceſſeur. Mervan, qui d'abord avoit diſſimulé, ſe détermine enfin à réprimer ces excès. Il marche contre Emeſſe, l'aſſiége, & preſſe les habitans de lui apprendre le motif qui leur a mis les armes à la main. « Nous » ſommes toujours prêts à vous obéir, » ſeigneur, répondirent les ſéditieux: » d'autres motifs que celui de nous ſouſ» traire à votre puiſſance nous ont ar» més; &, ſi vous daignez entrer dans no» tre ville, nous vous les apprendrons. » Mervan, qui ne ſe défioit de rien, entre avec trois cents hommes dans la ville. Mais à peine a-t-on fermé les portes, qu'il ſe voit inveſti avec ſa petite troupe. Le combat eſt terrible. Il ſe défend durant deux heures avec le plus intrépide courage. Ses guerriers, excités par ſon exemple, font mille prodiges de valeur. Enfin ils ſuccombent ſous le nombre qui les accable. La plûpart ſont taillés en piéces; ſix ſeulement, dont les armes étoient à l'épreuve, font au Calife un rempart de leurs corps & de leurs boucliers; ils ſe défendent en retraite, & ſe font ouvrir, l'épée à la main, la même porte par laquelle ils étoient entrés. Ce perfide triomphe enfla ſinguliérement les Emeſſéniens. Ils oſerent tenir la campagne, devant l'armée du prince, & lui préſenter la bataille. Mais ils payerent cher leur aveugle témérité.

noit depuis long-tems l'Égypte avec une puiſſance abſolue. Pour en impoſer davantage à ſes ſujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majeſté, il fit élever un trône de criſtal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriſer, qu'il fit élever une colomne pour meſurer l'accroiſſement du Nil, dont les variations ſont le principe de l'abondance ou de la miſére de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere aſſez cruelle & miraculeuſe, ſans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils diſent qu'Abdalaziz étant entré dans un monaſtere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jeſus-Chriſt dans ſes bras. Il l'arracha, cracha deſſus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit ſuivante, le Sauveur du Monde lui apparut en ſonge: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impie. Abdalaziz crut ſentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce ſonge l'effraya tellement, qu'il ſe réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers ſoupirs dans cette même nuit.

mille Baſriens prennent les armes. Bientôt quatre-vingt mille Syriens les joignent, pour partager leur fortune, & ſervir le même maître. Avec ces troupes, qui groſſiſſoient tous les jours, Soliman fait des conquêtes ; Emeſſe, qui ne pouvoit pardonner à Mervan les maux dont il l'avoit accablée l'année précédente, ſe déclare en ſa faveur. Tout annonce une nouvelle révolution. Mervan ſe hâte de la prévenir. Cent cinquante mille hommes marchent, ſous ſes ordres, à la rencontre des rebelles. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La bataille eſt opiniâtre. Elle dure, avec le plus cruel acharnement, depuis le lever de l'aurore juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres ſeules arrêtent les guerriers, que l'animoſité de leurs chefs ſembloit avoir tranſportés des mêmes ſentimens. Pendant trois jours conſécutifs, cette ſanglante mêlée recommence toujours avec plus de fureur. Enfin Soliman, qui avoit perdu la moitié de ſes troupes, ſe voit contraint de céder encore une fois à la ſupériorité, ou, ſi l'on veut, à la fortune de ſon rival. Emeſſe lui ouvre un aſile. Il y entre accompagné ſeulement de deux hommes : toute ſa grande armée s'étoit diſſipée comme l'ombre. Là, neuf cents Emeſſéniens, touchés de ſon infortune, s'engagent, par ſerment, à ſoutenir ſes intérêts juſqu'à la mort. Avec cette

petite troupe, Soliman se met en embuscade dans les défilés de Telmaïr, non loin d'Emesse, dans le dessein d'y surprendre le Calife. Mervan & ses soldats, qui croyoient l'ennemi renfermé dans la ville, marchoient avec cette négligence qu'inspire une profonde sécurité, fondée sur une victoire complette. Tout-à-coup ils se voyent attaqués avec fureur, sans pouvoir se défendre. La plûpart périssent, avant qu'on soit en état de repousser les assaillans. Mervan, qui apprend ce carnage, accourt de l'arriere-garde avec des troupes fraîches & bien armées. La fortune change. Soliman est accablé à son tour. Il survit seul à tous ses zélateurs; & son épée lui ouvre le chemin d'Emesse. Mervan l'y poursuit de si près, qu'il n'a que le tems de remettre à Saïd, son frere, le commandement de la ville, pour se réfugier dans une cité plus éloignée. Saïd ranime le zèle des citoyens que la présence du Calife intimide. Ils ferment leurs portes au prince, qui les assiége pour la seconde fois. Pendant les sept mois que dura cette expédition, Mervan battit la place avec plus de quatre-vingt ballistes, qui lançoient des pierres énormes. On en compta quatre cents mille qui tomberent sur les maisons avec un fracas horrible. Il n'y avoit plus pour les citoyens de sûreté dans leur propre patrie. Pour éviter la

mort qui les pourſuivoit par-tout, le plus grand nombre alloit ſe cacher dans les ſouterrains, où la famine & les maladies venoient les moiſſonner. Il ne reſtoit plus de ſoldats pour défendre les remparts. Saïd força les femmes à partager les pénibles fonctions de la guerre : ces infortunées, élevées, nourries dans la molleſſe, ſuccomboient à ces fatigues ; & leur triſte fin mettoit le comble à la douleur qui dévoroit les reſtes des habitans d'Emeſſe. Enfin, n'écoutant plus que leur déſeſpoir, & fermant l'oreille aux pathétiques exhortations de Saïd, ils réſolurent de ſe rendre, eſpérant de mériter leur pardon en livrant leur gouverneur. Ils l'arrêterent dans ſon palais, le chargerent de chaînes, & le conduiſirent à Mervan, auquel ils le préſenterent, en rejettant ſur lui la longueur de leur réſiſtance. Mervan, qui ne pouvoit plus les punir, leur pardonna leur nouvelle révolte. Seulement il extorqua d'un riche Juif une ſomme de quatre cents mille piéces d'or. C'étoit le ſeul des citoyens d'Emeſſe, qui eût ménagé ſa fortune dans cette funeſte cataſtrophe.

[746.]

Tandis que Mervan diſputoit ſa couronne à la rebellion, il ſe formoit dans les différentes provinces de ſon empire, un

orage qui devoit l'accabler. Depuis le régne d'Omar II, la famille d'Abbas, issuë, comme celle d'Ali, d'Abdolmotalleb, aïeul de Mahomet, voyoit se tourner vers elle les yeux de tous les Musulmans. On se disoit l'un à l'autre qu'elle étoit bien plus digne du trône de Mahomet, que les Ommiades qui le souilloient depuis long-tems par leurs crimes. Après tant de vicissitudes qui avoient opéré cette mutation fréquente de souverains, les cœurs des Sarasins s'étoient détachés de la maison régnante, & avoient trouvé, pour ainsi dire, dans les Abbassides de quoi fixer leur affection. Les richesses immenses, la multitude, la puissance de ces illustres particuliers qui comptoient des villes au nombre de leurs possessions, la piété, le zèle qu'ils montroient en toutes rencontres, les égards qu'ils prodiguoient à tous les Musulmans, tout, en un mot, parloit en leur faveur. Ceux même que la religion avoit armés pour la cause des Alides, rebutés par les disgraces multipliées de cette noble famille, s'étoient déclarés pour les enfans d'Abbas ; enfin les deux tiers de l'empire Sarasin les reconnoissoient déja tacitement pour leurs maîtres, & n'attendoient plus qu'une circonstance favorable pour manifester leurs sentimens secrets.

Le premier des Abbassides qui parut

avec diſtinction, & qui fut, en quelque ſorte, décoré d'une ombre de ſouveraineté, fut Mahomet. Tous ſes parens, tous les partiſans de ſa maiſon lui conférerent le titre de chef de ſa famille. C'étoit un vieillard vénérable, pere de douze enfans qu'il montroit aux peuples comme l'eſpérance & la gloire future du Muſulmaniſme. Quand le bruit de ſa nouvelle dignité ſe fut répandu, tous ceux qui s'étoient dévoués aux intérêts de la race d'Abbas, lui envoyerent des députés, pour lui jurer une aveugle obéiſſance. Les peuples du Koraſſan ſur-tout ſignalerent leur zèle. Soliman, fils de Kothaïr, chef de leur députation, lui fit, de la part de ſes compatriotes, de magnifiques préſens, & dépoſa à ſes pieds la ſomme de quatre cents mille drachmes, pour l'aider, diſoit-il, à ſoutenir l'éclat de ſon rang. Mahomet, affectant ce ton prophétique qui avoit toujours ſi bien réuſſi auprès des Muſulmans, les remercia, dit-on, par ce diſcours : » Fidèles diſciples du prophète, vous reſ» pectez en moi le ſang de cet homme » divin. Dieu ſeul peut récompenſer di» gnement cette religieuſe affection ; le » Tout-Puiſſant bénira votre zèle. Perſé» vérez dans ces ſentimens magnanimes. » Le tems va venir où le Ciel vengera ſur » la maiſon d'Ommiah, tout le ſang » qu'elle a verſé pour cimenter ſa tyran-

fin ils détruisirent en Espagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réservée aux rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle (*).

[713.]

La belle mosquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ses commissaires : » Recommandez à votre maître de craindre Dieu, & de ne pas s'exposer à la » colere du Ciel. » Cette remonstrance satisfit le Calife ; il se désista de son dessein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereusement malade. Près de mourir, il consulte son astrologue pour sçavoir s'il ne trouvoit point dans ses éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ses jours. L'astrologue, après une sérieuse observation, répond qu'un grand seigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'histoire des Arabes établis en Espagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

l'expofition des brillantes qualités de Mollem ; & les députés, fatisfaits, témoignerent leur approbation, en offrant à leur fouverain de riches préfens, vingt mille piéces d'or & deux cents mille drachmes en efpeces.

Abu-Moflem ne tarda point à répondre à la haute opinion que fon maître avoit donnée de lui. A peine fut-il arrivé dans le Koraffan, qu'il leva quelques troupes, & réfolut d'attaquer celui qui commandoit dans le pays au nom de Mervan. Ses forces étoient bien inférieures à celles du Calife ; mais fon grand courage valoit feul une armée redoutable. Il combattit ; il triompha : cette victoire fut le prélude de la grandeur prochaine des Abbaffides.

Ibrahim n'apprend qu'avec les tranfports de joie les plus vifs, le fuccès de fes armes. Pour les animer, il envoie à fon général deux drapeaux, qu'il appelle l'un la nuée, & l'autre l'ombre. Abu-Moflem les reçoit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il les fait porter à la tête de fon armée : « Mes freres, dit-il à » fes foldats, les noms que portent ces » facrés étendards font un préfage heu- » reux de la fortune qui doit couronner » notre valeur, & de l'élévation du prince » que vous fervez avec moi. Car de même » que les nuées ne cefferont jamais de four-

» nir à la terre une ombre salutaire, ain
» le monde ne sera plus à l'avenir sa
» avoir des Califes de la maison d'Abbas.
Ensuite il parcourt toutes les villes d
Korassan, proclamant par-tout son maît
légitime empereur des Fidèles, forçant l
Officiers de Mervan à reconnoître Ibr
him, ou à évacuer les places qu'ils go
vernoient au nom de leur prince.

[747.]

Il y avoit à Bassora un pieux docteu
nommé Malek-ben-Dinar, dont la vi
exemplaire & la mâle éloquence étoie
admirées de tous les Musulmans. Sur l
bruit de sa dévotion, un homme vint, d
extrémités de l'empire, pour le supplier d
prier pour sa femme, qui, disent les léger
des Mahométanes, étoit grosse depuis qu
tre ans. Malek se mit d'abord en cole
contre cet homme, & lui dit d'un to
brusque : « Suis-je prophète, pour fai
» des miracles ? » Cependant il se mit e
oraison, & s'écria, les mains élevées ve
le ciel : « O mon Dieu ! si cette femm
» est grosse d'une fille, faites, s'il vous plaî
» qu'elle accouche d'un garçon. » Tou
ceux qui l'accompagnoient prierent ave
lui ; & le pieux Musulman n'abaissa se
mains, que quand il eut appris que l'homme
pour lequel il avoit intercédé, étoit pe

d'un fils, que ſon épouſe avoit mis au monde tout chevelu & avec toutes ſes dents, comme s'il eût déja été à l'âge de quatre ans.

[748.]

La puiſſance d'Ibrahim s'étendoit de jour en jour, & prenoit cette conſiſtance ſolide que les ſuccès commencent & que le tems affermit, lorſqu'un caprice de la fortune penſa ruiner ſon parti pour jamais. Accompagné de ſes freres Abul-Abbas & Abu-Jaafar, de ſon fils, de ſon oncle, & des premiers d'entre ſes parens, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Il marchoit avec une pompe digne de ſon rang; trente chameaux richement caparaſſonés, de brillans équipages, une ſuite nombreuſe, tout annonçoit la grandeur du pélerin. Mervan eſt inſtruit de ce voyage religieux, & forme le deſſein d'en profiter pour ſaiſir ſon rival. Par ſon ordre, le gouverneur de Damas envoie un gros détachement de cavalerie qui ſe met en embuſcade, & qui ſurprend le prince Abbaſſide. On le charge de chaînes; on le conduit dans la capitale de Syrie; on le jette dans un noir cachot, où bientôt le poiſon termine ſes jours.

Tous les parens d'Ibrahim avoient pris la fuite, & s'étoient réfugiés à Cufa, qui

s'étoit engagée dans le parti du nouveau Calife. Après la mort de ce prince, Abul-Abbas, son frere, s'y tint caché, jusqu'à ce que l'arrivée des troupes que commandoit Abu-Moslem, pût le mettre en état de faire valoir ses droits à la succession de son aîné. Cette armée vint sous les auspices de son général. Quand elle fut dans les plaines de Cufa, tous les officiers, à l'exemple de leur chef, prirent des habits noirs; &, l'épée au côté, entrerent à cheval dans la ville, pour prêter à leur nouveau souverain le serment de fidélité. Abul-Abbas les reçut en pere, & ses manieres affables lui gagnerent tous les cœurs.

[749.]

Mervan fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de son rival. Deux de ses généraux sont vaincus; & leur défaite range sous l'obéissance d'Abul-Abbas tous les peuples qui chanceloient encore entre le parti de ce dernier & celui du prince Ommiade. Mervan, consterné sans être abbatu, croit enfin rappeller la fortune sous ses drapeaux en marchant lui-même à la tête de ses guerriers. Il joint les ennemis; il se prépare à les attaquer: &, voulant animer ses troupes en préludant avec succès, il prend un corps de cavalerie, & se précipite sur

les premiers rangs de l'armée Abbasſide. La victoire couronne ſon audace; mais la fortune ne ſeconde ſa valeur que pour le tromper bientôt de la maniere la plus cruelle. Il revenoit couvert de lauriers, avec les dignes compagnons de ſon triomphe. Un beſoin naturel l'oblige de mettre pied à terre ; ſon cheval s'effraye & prend la fuite : envain on veut l'arrêter ; l'animal fougueux échappe, & court avec la rapidité de l'éclair, vers le gros de l'armée. Les troupes du Calife voyant arriver le courier ſans ſon maître, s'imaginent que le prince a perdu la vie dans cette eſcarmouche. Cette opinion s'accrédite ; la terreur s'empare de tous les eſprits ; les rangs ſe confondent ; chacun ſe diſperſe ; Mervan, au lieu de trouver ſes ſoldats ſous les armes, voit ſon camp abandonné. Il vole après les fuyards ; il les prie, il les conjure de s'arrêter ; il ſe nomme ; on le prend pour un fantôme : & ſon apparition ſoudaine précipite les pas de ces guerriers puſillanimes. Déſeſperé, il fuit avec eux, & ſe préſente aux portes de Damas, la capitale de ſon empire. Les habitans de cette ville, qui le haïſſoient, refuſent de le recevoir ; & ce malheureux prince, pourſuivi de de toutes parts, trouve enfin, après bien des traverſes, une retraite dans l'Egypte, qui lui obéïſſoit encore. Il y ſurvécut à

vant lui, il ſe retrancha dans la moſq
la place ; il y ſoutint les plus vives a
durant ſix jours, n'ayant que deu
hommes avec lui ; & il ne ceſſa de c
tre, qu'en ceſſant de vivre. Un coup de
qui lui perça le cœur, termina ſes j
ſes diſgraces.

Mervan étoit dans ſa ſoixante-ne
année, ſuivant la plus commune o
Prince ſage, la maniere dont il ſe ſou
un trône ébranlé de toutes parts pr
grandeur de ſa prudence ; habile da
de gouverner, il ſçut contenir dans l
nes du devoir l'eſprit des Muſulmans
plus que jamais à la ſédition. S'il a
être la victime de la viciſſitude des
humaines, c'eſt le crime de la fortune
poſtérité doit lui ſçavoir gré d'avoir
long-tems contre ſes caprices. La de
ſon ſceau peut être conſidérée con

yeux. On dit que Mervan étoit le plus grand mangeur de ſon ſiécle. Il aimoit ſur-tout avec paſſion les rognons de mouton. Voyoit-il un de ces animaux à la broche? il s'enveloppoit la main avec un coin de ſa chemiſe, arrachoit ce mets qu'il trouvoit délicieux, le dévoroit avec avidité, puis changeoit de chemiſe. Il en laiſſa dix mille qu'il avoit ſalies de cette maniere.

Les Chrétiens Arabes regardent ce monarque comme un de leurs plus cruels perſécuteurs, ſur-tout durant ſon ſéjour en Egypte. Si leur imputation eſt vraie, apparemment que l'adverſité avoit aigri le caractere de ce Calife. Ils diſent que, s'étant ſaiſi d'un monaſtere de filles, il fit toutes les religieuſes priſonnieres. Une de ces pieuſes veſtales frappa le prince; ſes attraits allumerent dans ſon cœur le feu d'une paſſion qui ſemble commander aux rois avec plus d'empire qu'aux autres hommes; il voulut lui ravir un bien qu'elle avoit conſacré à l'Eternel. Cette ſainte fille, pour ſe garantir de la violence dont elle étoit menacée, eut recours à un innocent ſtratagême. Elle offrit au monarque de lui donner un onguent qui rendoit invulnérable la partie qui en étoit frottée, & le pria d'en faire l'eſſai ſur elle-même. Le Calife y conſentit. Il lui en frotta le cou; &, levant ſon cimeterre, il lui trancha la tête, lui donnant ainſi, ſans y penſer, la couronne du martyre.



ABUL-ABBAS, *premier Calife Abbaſſide.*

[750.]

LA tête de Mervan, qu'on vint préſenter à Abul-Abbas, fut, pour ce prince, une preuve certaine de ſon élévation. Quand on la dépoſa à ſes pieds, il ſe proſterna humblement devant Dieu, lui rendit de ſolemnelles actions de graces d'avoir anéanti ſon redoutable compétiteur, & fit diſtribuer dix milles piéces d'or aux pauvres. Après ces actes de religion, le Calife diſtribua les gouvernemens de ſon vaſte empire à ſes parens & à ſes partiſans les plus chéris. Abdallah, oncle du prince, eut celui de Syrie; &, dans l'entrée publique qu'il fit à Damas, il exerça des cruauté inouies ſur ceux de la maiſon des Ommiades. Il fit ſouffrir aux uns les tortures les plus barbares; il fit brûler les autres. A Ruſafa, il fit donner cent vingt coups de bâton ſur le dos nud, à Hésham, fils d'Abdalmélec; & la peau de cet infortuné, dont tout le crime étoit d'être le fils d'un monarque, fut arrachée & brûlée en ſa préſence par ordre du gouverneur: « J'ai voulu te rendre, lui diſoit-il, les ſoi-

» xante coups que ton pere à fait donner » au mien ſans qu'il fût coupable d'au» cun crime. » Triſtes repréſailles, dont il eût été beau de ne point faire uſage : mais le véritable héroïſme n'étoit pas la vertu générale des Muſulmans de ce ſiécle; une fureur barbare, une aveugle vengeance animoient toutes leurs actions.

[751.]

Quelques Arabes veulent venger la mort de Mervan, ſous la conduite d'un homme intrépide, appellé Burica, qu'ils proclament ſouverain. Mais leur zèle infructueux ſe borne au ravage de quelques villes, & ne ſert qu'à la deſtruction totale de la maiſon d'Ommiah, dont on immole par-tout les membres qui ne peuvent échapper à la vigilance des miniſtres du monarque Abbaſſide. Burica fut vaincu dans ſix batailles conſécutives, & paya de ſa tête ſon imprudente révolte.

[753.]

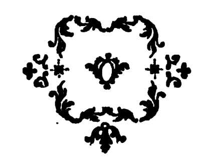
Abul-Abbas avoit un grand fond de piété : tous les objets nourriſſoient en lui ce ſentiment religieux. Un jour qu'il ſe regardoit dans un miroir, ſe voyant dans la fleur de la jeuneſſe, il fit à Dieu cette priere : « Je ne dirai pas, Seigneur, » comme Soliman qui m'a précédé ſur

ndre : il fallut que les parens & les
estiques du monarque, honteux d'être
s modestes que le nouveau souverain,
sent joindre leurs prieres à celles des
ds de l'empire, pour forcer l'humble
se à prendre possession d'un bien dont
ignité suprême le rendoit maître.

[720.]

n séditieux, appellé Suzib, se révolte
re le Calife, sous divers prétextes de
ion, & se fait un parti redoutable.
ar, qui n'aimoit point la guerre, & qui
gnoit sur-tout de répandre le sang Musul-
, écrit au rebelle : « Mon frere ! si vous
voulez que la réforme de la religion
de l'état, dont les intérêts sont insé-
rables, venez me trouver, nous pren-
ons ensemble les moyens les plus pro-
es à parvenir à votre but. » Suzib,
nt reçu la lettre du prince, la baisa res-
tueusement, & chargea deux de ses sec-
urs de porter au commandant des Fi-
es une requête conçue en ces termes :
énérable vicaire du prophète, nous se-
ions indignes de jamais jouir du bon-
eur promis aux vrais Musulmans, si nous
osions former quelques plaintes contre
votre sublime personne. Vous êtes le
lus juste, le plus équitable de tous les
onarques; vous rappellez dans ce sié-

méritent des éloges. Il diſtingua les Alides de tous ſes autres ſujets; il les tira de la foule, & leur donna le rang de princes, avec toutes les prérogatives dont jouiſſoient ceux de ſa famille. Son extraordinaire libéralité ſurpaſſe tout ce que l'on a dit de ces prédéceſſeurs. Entre mille exemples que l'on en rapporte, un ſeul trait peut faire connoître que cette bienfaiſante qualité n'étoit pas chez lui une vertu de caprice. Il apprit qu'Abdallah, petit-fils du fameux Hoſſein, vivoit dans l'indigence; il le fit venir dans ſon palais; lui donna deux millions de drachmes pour monter ſa maiſon, & lui aſſigna tous les ans la même ſomme pour vivre d'une maniere conforme à ſa naiſſance. L'inſcription de ſon ſceau marquoit la vivacité de ſa foi: « Dieu eſt la con» fiance d'Abul-Abbas, qui croit en lui. »





ABU-JAAFAR-ALMANSOR.

[754.]

AVANT que de mourir, Abul-Abbas avoit déposé son testament entre les mains d'Isa, son oncle, avec ordre de l'ouvrir, & de faire proclamer celui qu'il auroit désigné pour son successeur, aussi-tôt après sa mort. Ce prince étoit Abu-Jaafar-Almansor, son frere, qu'il avoit toujours singuliérement aimé. Almansor conduisoit alors à la Mecque une caravanne de pélerins. Il apprend l'heureuse nouvelle qui le plaçoit sur le trône; il charge Abu-Moslem de le précéder à Cufa, pour y veiller à ses intérêts. Ce grand capitaine trouve toute la ville en rumeur. Isa, neveu d'Almansor, essayoit de corrompre les habitans, & s'efforçoit de monter sur la chaire du prophète au lieu de son oncle. Abu-Moslem dissipe sa faction, & force le rebelle à aller se jetter aux pieds du prince légitime pour obtenir sa grace. Almansor, après s'être acquitté de son pélerinage, joint son général, qui lui fait prêter dans toutes les villes le serment d'obéissance, & qui le conduit à Anbar,

rence, craignirent que le Calife ne prît la résolution de changer l'ordre de la succession, & peut-être même de faire passer le Califat dans une autre famille. Ils résolurent de lui donner la mort pour prévenir ce dessein. Ils gagnerent un de ses esclaves, qui lui servit des fruits empoisonnés. Le poison n'opéra point sur le champ : le prince languit durant plusieurs jours ; &, quoique les douleurs qu'il souffroit, fussent très-vives, jamais il ne fit entendre une seule plainte. Ses amis lui conseillerent de prendre quelques remèdes pour sa guérison : « Je suis tellement résigné à la vo» lonté de Dieu, leur répondit-il, je suis » si fortement persuadé de l'opinion du » terme fatal & inévitable de la vie des » hommes, que, si, pour échapper à la » mort, il falloit seulement me frotter le » bout de l'oreille avec de l'huile, je re» fuserois de le faire. » Mosléma vint le voir, & le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, ayant quelques peaux pour coussin, & un habillement commun pour couverture. Ses lèvres paroissoient flétries & livides, & il n'avoit qu'une chemise sale. Mosléma ne put s'empêcher de blâmer Fatime, sa sœur, femme d'Omar, de ce qu'elle souffroit que le commandant des Fidèles fut vu de quelqu'un dans un état si mal-propre & si vil. Elle se justifia,

en assurant que le Calife n'avoit point de chemise pour en changer. Mosléma versa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inspiré à un si grand prince des sentimens d'une si profonde humilité.

Omar mourut dans sa trente-septieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emesse. Ses vertus l'avoient fait monter sur le trône, & ses vertus l'en firent descendre. Il fut l'ornement d'un siécle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere ; &, dès son enfance, il avoit tourné toutes ses pensées vers le ciel. L'inscription de son sceau étoit « Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après sa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maison où il se retiroit souvent. Ils croyoient y découvrir quelque trésor ; mais ils n'y trouverent qu'une veste grossiere, qu'il portoit quelquefois lorsqu'il alloit à cheval, & une corde suspendue, sur laquelle il se balançoit de tems en tems pour se récréer, quand ses esprits étoient épuisés par ses longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illustres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la sorte. « Un » jour je sentis tout-à-coup mes sens défail- » lis : je tombai ; on me crut mort. Un ange, » semblable à celui que vit le prophète,

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte; mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

où, ſeul avec lui, il s'entretint d'abord ſur la ſituation des affaires dans le Koraſſan & dans tous les pays du gouvernement d'Abu-Moſlem. Puis, changeant tout-à-coup de ton & de propos : « Vous êtes
» un traître, un perfide, un rebelle, lui
» dit-il : vous avez toujours prétendu aller
» de pair avec vos maîtres ; & même,
» en dernier lieu, n'avez-vous pas voulu
» me faire la loi, en rejettant avec insulte
» mon commiſſaire ? Quel reſpect m'a-
» vez-vous jamais témoigné ? Vous rap-
» pellez-vous le voyage de la Mecque ?
» Avez-vous oublié cette lettre où vous
» avez affecté de mettre votre nom avant
» celui de votre ſouverain ? Mais tous
» ces forfaits ſeroient excuſables, ſi votre
» ambition n'y eût pas mis le comble.
» Vous vous êtes vanté d'avoir mis les
» Abbaſſides ſur le trône ; &, voulant ac-
» quérir la gloire de faire ou de défaire
» à votre gré les ſucceſſeurs du prophète,
» après avoir ſervi ma famille, vous avez
» pris les moyens de la détruire pour éle-
» ver celle des Alides. » Abu-Moſlem, frappé comme d'un coup de foudre, reſta d'abord interdit. Envain il vouloit parler ; le courroux du Calife, peint dans ſes regards, la crainte qui l'avoit ſaiſi, tout étouffoit ſa voix. Il ſe jette aux pieds du monarque ; il embraſſe ſes genoux ; &,

rompant enfin le ſilence en pouſſant de triſtes ſanglots, il entreprend de ſe juſtifier & de toucher ſa clémence. « Que » Dieu me faſſe périr, dit Almanſor, ſi » dans le moment vous ne recevez le ſa» laire de vos crimes. » Auſſi-tôt il frappe des mains, & lui tourne le dos. A ce ſignal, quatre aſſaſſins, cachés derriere un rideau, ſe jettent ſur Abu-Moſlem. « Commandant » des Fidèles, s'écrie cet infortuné géné» ral, ſauvez-moi des mains de vos en» nemis! » — Mon plus cruel ennemi c'eſt » toi-même, lui répond Almanſor. » Leçon terrible pour ces miniſtres qui ſacrifient les droits les plus ſacrés à l'ambition, au deſpotiſme de leurs maîtres. En-vain ils en eſperent quelque retour : les rois n'aiment point à élever ceux qui les ont élevés eux-mêmes. Abu-Moſlem avoit immolé plus de ſix cents mille victimes à la grandeur des Abbaſſides, ſans compter tous les malheureux qu'il avoit fait périr dans les combats qu'il avoit livrés. Ce miniſtre étoit l'homme le plus voluptueux & le plus gourmand de ſon ſiécle. Il conſommoit par jour trois mille gâteaux ou tartres, mille moutons, ſans compter les bœufs & la volaille. Il avoit mille cuiſiniers; il falloit douze cents bêtes de charge pour porter ſa batterie de cuiſine. Que de vexations, que de rapines pour fournir à

trer ; on leur donnoit les choses don
avoient besoin par les fenêtres d
prison ; &, quand une d'elles étoit a
à l'honneur de sa couche, on la c
soit sur une monture qu'on tuoit au
après ; &, dès le lendemain, on
brûler la selle sur laquelle elle av
assise, afin que personne ne s'en serv
la suite.

[757.]

Abdalrahman, fils de Moavie,
fils de Hesham, & arriere-petit-fils
dalmélec, voyant la ruine entiere
maison d'Ommiah en Asie, passe
pagne, où l'on reconnoissoit enco
Ommiades ; & les Arabes le procl
légitime Calife d'Occident. Il y rég
rant trente-deux ans avec une in
qui lui mérita le surnom de Juste
nomination rare parmi les souverain

ſante qui enſeignoit la métempſycoſe, ſe révoltent dans la ville d'Hashémie, où le Calife faiſoit ſa réſidence. Ils avoient été les premiers à ſe déclarer en faveur des Abbaſſides, pour leſquels ils témoignoient une vénération ſacrilége. Un jour, s'étant aſſemblés en grand nombre, ils firent autour du palais d'Almanſor les circuits ſacrés & les mêmes cérémonies que les Muſulmans ont coutume de pratiquer à la Mecque. Ils prétendoient par-là l'invoquer comme un Dieu, & lui décerner les honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'Être ſuprême. Le prince, indigné d'une impiété ſi déclarée, fit arrêter une centaine des principaux. Les autres, irrités de cette ſévérité, réſolurent entr'eux que, puiſqu'Almanſor refuſoit d'être reconnu pour Dieu, il falloit le tuer, & choiſir un autre prince qui fût moins difficile. Pour exécuter ce deſſein, ils prirent un cercueil vuide, & allerent à la priſon, ſous prétexte d'y enlever un mort. Par ce ſtratagême, ils délivrerent leurs camarades, & retournerent tous enſemble au palais du monarque pour le poignarder. Almanſor étoit brave. Se voyant ſurpris, & n'ayant que peu de gens avec lui, il monte ſur une mule; il court au-devant des mutins, dans la réſolution de vendre chérement ſa vie. Les rebelles l'environnent; il alloit

prince en ſi grand danger, ſort de
traite avec quelques valets, tom
les factieux, & les charge avec tant
gueur, qu'il en tue ſix mille, met l
en fuite, & arrache le monarque
mort qui paroiſſoit inévitable. Cet
nérofité de Maan étoit ſi peu com
qu'elle a paſſé en proverbe parmi le
bes. Elle lui valut les bonnes gra
Calife, qui, pour premiere mar
faveur, le pria de lui raconter ſes av
depuis la chute de la maiſon d'Or

» Prince, répondit Maan, m
» depuis l'élévation de votre famil
» celle d'un fugitif, qui, voyant ſa
» levé ſur ſa tête le glaive de la ve
» ce, s'enferme dans l'obſcurité po
» ter ſes coups. Je reſtai long-tem
» dans la maiſon d'un de mes ami
» rah. Mais, ne me croyant point

» mine ſaiſit la bride de mon chameau, &
» me demanda ſi je n'étois pas celui que
» le Calife faiſoit chercher par-tout, &
» dont la découverte devoit faire la for-
» tune de celui qui le dénonceroit? —
» Non, répondis-je. — Quoi! vous n'ê-
» tes pas Maan? — Je fus déconcerté. Je
» pris un de mes joyaux; &, le lui pré-
» ſentant : recevez, lui dis-je, cette foible
» récompenſe du ſervice que vous me ren-
» drez en favoriſant ma fuite par votre
» ſilence : ſi les tems deviennent plus heu-
» reux pour moi, ma fortune ſera la vôtre.
» Cet homme, conſidérant le prix de ce
» joyau, me dit : J'ai une demande à vous
» faire ; je vous prie de me répondre avec
» ſincérité. Ne vous eſt-il jamais arrivé
» de donner en une ſeule fois tout votre
» bien? car je ſçais que vous paſſez pour un
» homme très-libéral. — Non. — N'en avez-
» vous jamais donné la moitié? — Non.
» Enfin deſcendant, par degrés, au tiers,
» au quart, & juſqu'à la dixieme partie,
» la honte me fit dire que je pourrois bien
» en avoir donné la dixieme. Hé bien,
» reprit-il, afin que vous ſçachiez qu'il y
» a des perſonnes encore plus libérales que
» vous, moi, qui ne ſuis qu'un ſimple fan-
» taſſin, & qui ne tire que deux écus par
» mois de ſolde, je vous donne ce joyau,
» dont le prix paſſe plus de mille pièces

» d'or. En achevant ces mots, il me jette
» le joyau, & diſparoît. Surpris de cet
» acte héroïque, je vole après lui, & le
» ſupplie de revenir ſur ſes pas. Non, m'é-
» criai-je, j'aime mille fois mieux être
» découvert & perdre la tête, que d'être
» vaincu par un procédé ſi généreux. Ame
» magnanime, ou je vais vous ſuivre, ou
» vous recevrez le tribut de ma reconnoiſ-
» ſance. A ces paroles, il revient à moi,
» ſe jette à mon cou, & me dit : Vous
» voudriez donc me faire paſſer pour un
» voleur de grands chemins ? Non, je
» ne recevrai point votre préſent, car je
» ne pourrois pas en toute ma vie vous
» rendre la pareille. Après cela, nous nous
» ſéparâmes. » Almanſor fut ſi charmé de ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce ſoldat généreux, pour couronner ſa vertu. Mais toutes les perquiſitions furent inutiles; & cette action ſublime fut publiée dans toutes les provinces Muſulmanes, ſans que celui qui l'avoit faite daignât ſe montrer.

[760.]

La famille d'Ali, quoique riche & puiſſante, vivoit, comme on l'a déja dit pluſieurs fois, dans une paiſible obſcurité. Almanſor ne pouvoit la ſouffrir; il croyoit ſans ceſſe voir en elle une ſource de rivaux

ıbles de diſputer le trône à ſa mai-
; & le reſpect des Muſulmans, qui
ıpêchoit de ſe livrer avec ſécurité aux
reſſions de ſa haine, étoit encore un
veau motif pour lui de chercher à per-
ces illuſtres & malheureux princes. On
lui apprendre que le peuple du Ko-
ın prônoit avec complaiſance le mé-
de Mahomet & d'Ibrahim, fils d'Ab-
ah, & petit-fils de Haſſan; il s'ima-
: auſſi-tôt qu'ils ont formé le deſ-
de lui arracher la couronne. Il les
chercher; lui-même ſe met en devoir
lécouvrir leur retraite; &, traînant à
ıite Abdallah, pere des deux princes,
rend dans l'Irac, où il le fait charger
:haînes & renfermer dans une obſ-
: priſon. Douze fils de Haſſan tom-
t entre ſes mains; il les fait fouetter
: la derniere barbarie; &, par ſon or-
, on les jette dans un cachot ſi étroit,
ls ne pouvoient s'aſſeoir; & le peu
r qu'on leur laiſſa fut bientôt empoi-
ıé par les exhalaiſons des excrémens
:es infortunés, dont la mort vint ter-
er la miſere.

Mahomet & Ibrahim, obligés de ſe
:ndre, par cette guerre ouverte que
déclaroit le Calife, chercherent dans
parti un moyen de ne point périr,
moins ſans vengeance, Mahomet vole

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône. Hésham, son oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de distinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la disgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choisit la ville d'Azrah pour retraite. La solitude lui donna lieu de réfléchir sur ses déréglemens; il résolut de mener une vie moins scandaleuse, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut si satisfait, qu'à l'exclusion de ses propres enfans, il lui transmit le sceptre.

Après sa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ses sujets, leur prodigua les trésors immenses de son prédécesseur. Il fit distribuer des habits & des provisions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit présent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il suffisoit de se présenter

eut le sort de Mahomet; & les têtes des deux freres furent portées à Almansor, comme des monumens qui assuroient sa puissance.

[761.]

Les révoltes étoient éteintes, & l'empire jouissoit d'une paix profonde. Almansor devient fondateur d'une ville célèbre, qui fut le centre & la capitale du Musulmanisme, jusqu'à l'extinction du Califat. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit une plaine agréable, que sa situation, au milieu d'une contrée qui comprenoit les territoires de Basrah, de Cufa, & de plusieurs autres cités indisciplinables, rendoit importante. Un roi de Perse avoit autrefois donné cette délicieuse campagne à l'une de ses femmes; & la princesse y avoit fait élever une espece de temple en l'honneur de Bag, idole qu'elle révéroit. Ce monument étoit devenu la retraite d'un dévot hermite, dont la réputation attiroit dans son oratoire une foule de Musulmans, qui, touchés de ses vertus, se recommandoient à ses prieres. Tandis qu'Almansor passoit dans ce pays pour aller chercher les Alides qu'il craignoit, un de ses officiers, qui avoit entendu parler du solitaire, s'écarta de la suite du prince, pour voir ce vénérable anacho-

rète. Il y fit quelque séjour; &, dans une conversation qu'il eut avec le moine, il lui dit que son maître avoit formé le projet de bâtir une ville qui devînt la capitale de l'empire; mais qu'il ne sçavoit encore dans quelle partie de ses états il en jetteroit les fondemens. « Si l'on en croit » la tradition du pays, lui répondit l'hermite, un prince, qui s'appellera Mo» clas, doit élever dans cette contrée une » cité qui deviendra fameuse. Il n'est pas » probable que ce tems soit encore arrivé, » puisque votre maître ne porte point ce » nom. » Quand l'officier d'Almansor eut rejoint ce prince, il lui raconta tout ce qu'il avoit vu chez le solitaire; il lui rapporta sur-tout ce qu'il lui avoit dit touchant la fondation d'une ville célèbre. Au nom de Moclas, le Calife, plein de joie, se prosterne en terre, & remercie le ciel de lui avoir fait connoître l'endroit où il devoit bâtir la future métropole de ses vastes états. Les courtisans, étonnés, prient le monarque de leur expliquer ce mystere: « Dans ma jeunesse, leur répon» dit-il, mes freres & moi nous avions » besoin d'argent. Je dérobai secrettement » un bracelet à ma nourrice, qui, s'étant » apperçu de mon larcin, m'appella Mo» clas, nom d'un brigand fameux alors » dans le Korassan. Or vous voyez bien,

» par ce qu'a dit l'hermite, que ce Moclas » ne peut être que moi, & que Dieu m'a » destiné à l'exécution du grand dessein que » j'ai formé depuis si long-tems. » Aussitôt il assembla les plus habiles ouvriers de son empire, au nombre de deux cents mille; il ramassa tous les matériaux les plus précieux; il prodigua les trésors, &, en moins de quatre ans, il vit s'élever une ville capable de le disputer en magnificence à Constantinople même; il l'appella Médinat-Al-Salam, séjour de paix, allusion heureuse au calme profond qui régnoit alors dans toutes les provinces; mais le nom vulgaire de Bagdad, qui veut dire don ou présent fait au dieu Bag, a prévalu.

[763.]

Les circonstances avoient forcé le Calife à déclarer pour son successeur, au préjudice de son propre fils, Isa, ce même neveu, qui d'abord s'étoit révolté contre lui, & qui ensuite avoit fait triompher ses enseignes. Le monarque, chagrin de ce choix que son cœur démentoit, emploie l'artifice pour frustrer de ses droits le futur souverain. Isa étoit tourmenté de migraines, & sujet à des vertiges. Almansor corrompt le médecin du prince à force de présens; & le perfide Esculape donne

à ſon maître un violent narcotique, qui produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Durant trois jours, Iſa éternua avec tant d'efforts, qu'il parut avoir perdu la tête, & être déſormais incapable de tenir les rênes de l'état. Auſſi-tôt le Calife aſſembla les grands & les généraux de l'empire, qui, voyant la ſituation déplorable où le prince ſembloit être, convinrent unanimement d'appeller Mahadi, fils d'Almanſor, à la ſucceſſion, après la mort de ſon pere. La maladie d'Iſa ſe diſſipa bientôt après; & le Calife, pour le dédommager, lui donna de grands tréſors, & lui promit qu'il ſuccéderoit à ſon fils, ſi ce jeune prince mouroit ſans enfans.

[764.]

Almanſor, pour aſſurer la grandeur de ſon fils, voulut encore ſe défaire d'un rival dangereux : c'étoit Abdallah, ſon oncle, qui, après ſa défaite par Abu-Moſlem, s'étoit retiré à Baſrah, où il vivoit dans l'obſcurité. Le monarque le preſſa de venir à la cour, en lui jurant qu'il ne lui feroit aucun mal, & qu'au contraire il le traiteroit comme le demandoit ſa naiſſance. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Abdallah abandonne ſon aſile, & ſe rend auprès de ſon neveu, qui le comble de careſſes & de reſpects. Mais le

perfide lui donna pour logement un superbe palais qu'il avoit fait bâtir exprès, & dont les fondemens étoient de sel. Il y fit répandre une grande quantité d'eau; le sel fondit, l'édifice croula, & le malheureux prince, victime de sa crédulité, périt écrasé sous les ruines.

[768.]

De fréquentes indigestions, un dégoût général, tourmentoient le Calife. Ce prince fit venir à sa cour un médecin Chrétien, personnage habile, qui vint à bout de lui rendre la santé. Le monarque reconnoissant le combla de faveurs, & l'attacha à son service d'une maniere particuliere. Le jour de sa convalescence, il lui fit donner un habit magnifique, & lui assigna un des plus beaux appartemens du palais. Apprenant un jour qu'il n'avoit pour toute épouse qu'une vieille femme fort infirme, incapable, par conséquent, de le rendre pere, il fit conduire dans la chambre du médecin trois jeunes Grèques dont les charmes naissans l'auroient disputé aux attraits des Graces. Chacune portoit dans une corbeille la somme de mille piéces d'or, que le Calife leur avoit donnée, comme pour leur servir de dot auprès de leur nouvel époux. Le médecin étoit absent. A son retour, il fut bien étonné de voir dans

ſon appartement un don ſi tentateur. Le premier mouvement fut peut-être pour ces aimables filles; mais, rappellant auſſi-tôt l'amour auſtere de ſes devoirs : « Allez, mes » enfans, dit le bon médecin, je vous » donne l'or que vous m'apportez; qu'il » vous ſerve à trouver des époux qui vau» dront mieux que moi. » Almanſor n'apprit qu'avec ſurpriſe une conduite ſi peu conforme aux principes du Muſulmaniſme. Il en demanda la raiſon : « Seigneur, ré» pondit le pieux Eſculape, je ſuis Chré» tien, & ma religion me défend la plu» ralité des femmes. » Ce déſintéreſſement héroïque augmenta l'eſtime du prince, qui s'attacha de plus en plus à un homme ſi conſtant dans la pratique des vertus.

Quelque tems après, le médecin tomba malade, & ſupplia le Calife de lui donner la permiſſion de retourner chez lui, pour voir ſon fils & ſa famille, & pour être enterré avec ſes freres, s'il plaiſoit à Dieu de terminer ſes jours. Almanſor, en bon Muſulman, ſaiſit cette occaſion de lui prêcher l'Iſlamiſme, & de l'exhorter à mériter la béatitude promiſe aux vrais Croyans. « Je vous rends graces, Seigneur, » répondit le médecin; je ſuis réſolu » d'aller trouver mes ayeux, ſoit dans » le paradis, ſoit dans l'enfer. » Cette réponſe fit rire le monarque, qui, faiſant

difficulté

cin; il eſt encore plus habile que
oi. » Le Calife ſe rendit enfin; il lui
réſent de dix mille piéces d'or, &
onna un eunuque pour le ſervir ſur la
e, & le conduire dans ſa patrie.

e nouveau médecin s'inſinua bientôt
l'eſprit du monarque, & devint, en
de tems, tout-puiſſant auprès de lui.
reux s'il eût bien employé ſa fortune!
, moins modeſte, moins déſintéreſſé
ſon maître, il abuſa de ſon crédit;
evint fier & inſolent, comme tous
miniſtres en faveur; & ſon arrogance
ſur-tout ſentir aux évêques & aux
opolitains de ſa religion, dont il pré-
oit tirer de groſſes ſommes. Une fois
accompagnoit le Calife à Niſibe, il
la hardieſſe d'écrire au métropolitain
ette ville, qu'il eût à lui envoyer la
leure partie des vaſes ſacrés de ſon

» dre malade ou ſain comme il me » plaît ? » Le prélat trouva moyen de montrer au prince cette inſultante épître; Almanſor, juſtement irrité, dépouilla l'arrogant Eſculape de toutes les marques de ſa faveur, & le renvoya, après l'avoir fait bien & dûement fouetter.

[771.]

Le deſpotiſme d'Almanſor ſe fit ſurtout ſentir aux Chrétiens qui vivoient dans ſes états. Il les abîma de tributs, que ſes miniſtres levoient avec la plus exceſſive rigueur. Non-content de les épuiſer par ces vexations, il voulut encore leur imprimer une note flétriſſante, qui les fît diſtinguer de tous ſes autres ſujets. Par ſon ordre, on les marqua ſur le front, ſur le cou, ſur les bras, ſur la poitrine & ſur les épaules; & c'eſt de-là vraiſemblablement qu'eſt venue la coutume qu'ont encore aujourd'hui les pélerins qui vont à Jéruſalem, de porter, pour la plûpart, ſur les bras & ſur les autres parties du corps certaines marques peintes, qui leur ſervent comme de ſauve-garde.

[774.]

Le Calife, quoique languiſſant, entreprend le pélerinage de la Mecque. Dans les adieux qu'il fit à ſon fils, il lui dit;

: suis né dans le mois de Doulhégiah ;
e douzieme de l'année Arabique) j'ai été
oclamé Calife dans ce même mois, &
ii dans l'esprit que je mourrai dans ce
ois ; c'est pourquoi je me mets en che-
in pour accomplir mon dernier pèleri-
ige, afin que Dieu me fasse miséri-
orde. »

Ce pressentiment se vérifia bientôt. A
ie Almansor avoit-il fait deux journées
chemin, que, forcé par sa foiblesse de
rêter dans une hôtellerie, il remarqua
es murailles quatre vers Persans, dont
ns étoit : « Les états & les richesses de
monde ne nous sont pas donnés,
ais seulement prêtés. Malheur à vous,
ortels, qui mettez votre confiance dans
s biens périssables, & qui appuyez
otre orgueil sur des fondemens si rui-
eux ! Combien n'aurez-vous point à
ougir, quand il faudra rendre compte à
lui dont vous les avez reçus ! » Cette
ence attrista le monarque, qui ne se
oit point sans reproches à cet égard. La
exion augmenta ses maux ; une inflam-
ion générale les rendit incurables. Il
it que sa fin approchoit ; &, voulant ter-
ier sa carriere en grand roi, il envoya
rcher Mahadi, qu'il avoit déclaré son
cesseur, & lui donna ces dernieres ins-
ctions : « Je vais mourir, mon cher fils,

» & le tombeau qui s'ouvre devant moi,
» rappelle avec une terrible sincérité à
» votre pere les abus du pouvoir souve-
» rain. J'ai fait quelquefois de bonnes ac-
» tions : imitez-les. Quelquefois aussi je
» suis tombé dans de grandes fautes : pro-
» fitez de mes égaremens pour rectifier
» votre conduite. Vous allez commander
» aux disciples du prophète : s'ils sont vos
» sujets, songez que leur soumission est
» volontaire, & que vous n'êtes leur sou-
» verain que parce qu'ils vous ont choisi.
» Traitez vos parens, en public, avec les
» plus grands égards, parce qu'il en rejail-
» lira sur vous-même de l'honneur & de la
» gloire : mais, ou je vous connois mal,
» ou je crois que vous n'en ferez rien. Aug-
» mentez le nombre de vos affranchis; trai-
» tez-les avec douceur : leur zèle peut vous
» être d'un grand secours dans quelque re-
» vers de fortune; mais je crois encore que
» vous n'en ferez rien. Ne faites point bâ-
» tir au-delà des remparts de Bagdad; cet
» accroissement affoibliroit votre capitale :
» mais je crois pourtant que vous le ferez.
» Prenez-garde que vos femmes ne se mê-
» lent jamais des affaires d'état; & ne leur
» donnez point d'influence sur vos con-
» seils : mais je sçais bien toutefois que
» vous le ferez. Voilà, mon cher fils, mes
» derniers ordres, ou, si vous voulez, mes

rniers avis. Que le Tout-Puissant vous
nisse, & qu'il rende votre règne prosp-
re! » Mahadi, Almansor lui-même,
ous les courtisans fondoient en larmes.
; embrassa pour la plûpart, ou leur ten-
a main; &, en leur donnant les mar-
de la plus flatteuse bienveillance, il
ra dans sa soixante-huitieme année,
s un règne de vingt-deux ans. On transf-
a son corps à la Mecque, où l'on creusa
fosses, afin qu'on ignorât le lieu de
pulture.

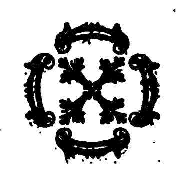
lmansor étoit d'une taille avantageuse,
gre de visage & brun. Comme le grand
bre des Arabes, il avoit la barbe claire
ousse, & il employoit pour la peindre,
que ses cheveux, pour deux mille
hmes de musc par mois. Doux, affa-
dans l'intérieur de son palais, au mi-
de ses domestiques, il souffroit avec
plaisance les plaisanteries même des
ns; mais, quand il paroissoit en public,
tu de ses habits royaux, sa majestueuse
ité inspiroit le plus profond respect à
ceux qui l'appercevoient. Habile dans
de conduire les hommes, son commerce
ible, ses manieres insinuantes lui ga-
ient tous les cœurs qu'il vouloit capti-
Mais toutes ses belles qualités recé-
nt de grands vices. Plein de droiture
'équité, il sacrifioit tout à la justice,

pourvu cependant que son intérêt fût d'accord avec elle ; car alors il devenoit sombre, cruel, vindicatif. Une foule d'infortunés furent les victimes de ses barbares soupçons ; &, dans les accès de son humeur farouche, il précipitoit les uns dans de noirs cachots, séjour d'horreur & de mort : il faisoit expirer les autres dans les plus affreux supplices. Son avarice sur-tout fut le fléau de son empire & de sa maison. Il obligeoit ses domestiques de fournir à leurs dépens tous les ustensiles dont ils avoient besoin ; il ne payoit ses cuisiniers qu'en leur donnant les têtes & les pieds de tous les animaux qu'on servoit sur sa table. Il fit lever sur les habitans de Cufa une obole par tête, pour creuser le fossé de leur ville ; ce qui lui fit donner le nom ridicule de Pere des oboles. De toutes les provinces Musulmanes, l'Egypte fut celle où l'inhumaine cupidité du Calife fit les plus grands ravages. Par son ordre, les collecteurs royaux imposerent des taxes si fortes, & les exigerent avec tant de rigueur, qu'on se vit contraint, dans le pays le plus fertile de l'univers, de dévorer les chiens, les animaux les plus immondes, de brouter l'herbe pour soutenir ses jours. Aussi, malgré les excessives dépenses faites pour la construction de Bagdad, & la réparation d'une infinité

de places, laiſſa-t-il, en mourant, dans le tréſor public, ſix cents millions de drachmes, & vingt-quatre millions de piéces d'or. L'hiſtoire n'a conſervé de ce prince qu'un ſeul trait de libéralité, pour montrer, ſans doute, que, dans le vice même comme dans la vertu, le cœur humain n'eſt pas toujours conſtant. Avant de monter ſur le trône, Almanſor avoit contracté une amitié très-étroite avec Azar-Bahéli, perſonnage de grand mérite, & que les théologiens Muſulmans comptent au nombre de leurs plus illuſtres docteurs. Ce ſçavant, depuis la proclamation de ſon ami, ſe voyoit négligé: le prince ne l'appelloit plus, comme auparavant, dans ſes converſations particulieres: on eût dit qu'Almanſor l'avoit oublié en ceignant le diadême. Il voulut connoître la cauſe de ce refroidiſſement, & vint un jour ſe préſenter à l'audience publique du monarque. « Que voulez-vous, lui dit le » Calife en l'appercevant? — Seigneur, ré» pond Azar, je viens, comme ami, me » réjouir avec vous de votre élévation. » Almanſor lui fit donner une bourſe de mille piéces d'or, & lui dit, en le congédiant: » Je vous ſuis obligé; mais ne prenez plus » cette peine. » Le docteur, peu content du ſuccès de cette tentative, qui ne lui avoit procuré que de l'argent qu'il ne deſiroit

point, au lieu d'un ami qu'il cherchoit, revint l'année suivante, pour essayer s'il ne seroit pas plus heureux. « Que voulez-vous » encore, lui dit le prince d'un ton irrité ? » — Commandant des Fidèles, répondit » Azar, j'ai appris que vous étiez indis- » posé, & je suis venu, comme un de » vos plus attachés serviteurs, pour ap- » prendre des nouvelles de votre santé. » — Vous êtes trop bon, reprit brusque- » ment Almansor ; faites-vous donner une » somme pareille à la premiere, & ne » vous avisez plus de me rompre la tête.» La véritable amitié est toujours coura- geuse, & la crainte ne sçauroit refroidir sa généreuse activité. Malgré les menaces, ou, si l'on veut, malgré les prieres désobli- geantes du Calife, Azar osa paroître une troisieme fois à ses yeux. Le monarque, à son aspect, lui dit, plein de colere : « Ne » cesserez-vous donc jamais de m'impor- » tuner ? — Ah ! seigneur, reprit le sça- » vant, pénétré de douleur, ce n'est pas » ainsi que vous me traitiez autrefois ; » vous me combliez de caresses ; votre » cœur s'épanchoit dans le mien ; nos » joies, nos douleurs nous étoient mutuel- » les : aurois-je cessé de mériter votre » estime ? Du moins daignez m'apprendre » ce qui peut avoir produit envers moi un » pareil changement ; c'est ce qui m'amene

» en ce jour à vos pieds. » A ce discours touchant, Almanſor répondit en deſpote, & vérifia cette maxime : que la douce & tendre amitié, ce plaiſir des grandes ames, eſt une de ces ſenſations délicieuſes que l'on éprouve rarement ſur le trône. « Les » tems ſont changés, dit-il ; je pouvois, » ſimple particulier, former avec mon ſem- » blable une liaiſon capable de m'hono- » rer ; mais, aujourd'hui que je ſuis vo- » tre maître, convient-il au monarque de » confondre ſon cœur avec celui du ſu- » jet ? Vous m'étiez cher ; j'aimois à vous » le dire, avant que la couronne ornât » mon front : en la prenant, Almanſor a » tout-à-fait oublié ſes premieres affections. » Ainſi retirez-vous, & ne vous aviſez » jamais de reparoître devant moi. » Pour cette fois il ne lui donna rien, & Azar ceſſa de ſe montrer.





MAHADI.

[775.]

L'EMPIRE Sarafin avoit le défaut de tous les gouvernemens électifs : le changement de maître caufoit toujours quelque révolution fanglante ; &, quelqu'unanime que fût une proclamation, les mécontens trouvoient toujours dans l'efprit remuant des Arabes un moyen de former des révoltes. Tandis que l'on intrônifoit Mahadi à Bagdad, & que toutes les provinces, à l'exemple de la capitale, s'empreffoient de le reconnoître, Ifa, ce neveu d'Almanfor, que ce prince avoit dépouillé de fes droits avec tant de perfidie, voulut les réclamer. Il engagea les Cufiens, parmi lefquels il demeuroit depuis longtems, à fe déclarer en fa faveur : il prit le titre de Calife, & fe mit en devoir de fe foutenir les armes à la main. Mahadi, informé des deffeins de fon parent, réfolut de les prévenir par un accord à l'amiable. Il fçut l'attirer à fa cour ; &, par l'offre de dix millions de dinars, fomme prodigieufe, il l'engagea non-feulement à le reconnoître, mais encore à fe défifter

de ses droits en faveur des enfans du nouveau monarque.

[776.]

Un célèbre docteur Musulman, nommé Abu-Hanifa, chef de la premiere des quatre principales sectes des Sonnites, ou sectateurs de la tradition, meurt dans les prisons de Bagdad, où Almansor l'avoit fait jetter pour avoir refusé la charge de Cadi, ou juge souverain de l'empire. « Cette di» gnité n'est pas faite pour moi, disoit-il; » car, si je disois la vérité, quelle foule » d'ennemis s'armeroit contre moi! &, si » j'osois mentir, de quels supplices le » Tout-Puissant ne puniroit-il pas ma sa» crilége audace? » Envain on employa les menaces & les mauvais traitemens pour lui faire changer de systême : Il aima mieux, dit l'auteur de sa vie, être puni des hommes que de Dieu; &, préférant sa prison, dans laquelle il se consola de sa disgrace en lisant sept mille fois l'Alcoran, à des emplois qui eussent engagé sa conscience, il mourut, comblé du mérite de son refus. On rapporte d'Abu-Hanifa un trait capable de faire honneur au Chrétien le plus magnanime. Un jour, un insolent lui donna un soufflet; le docteur, sans se mettre en colere, sans sortir de cette noble modé-

ration qui sied si bien à la véritable philosophie, se contenta de lui dire pour toute vengeance : « Mon ami, je pourrois » vous rendre injure pour injure ; mais Dieu » m'en préserve ! Je pourrois m'aller plaindre au Calife ; mais ne craignez rien. Je » pourrois, dans mes prieres, supplier l'Éternel de punir cet outrage ; mais je m'en » garderai bien. Enfin, au jour du jugement, je pourrois en demander la vengeance au souverain juge ; mais, bien » loin de le faire, si ce jour terrible arrivoit » en ce moment, & que mon intercession » pût avoir lieu, je ne voudrois entrer en » paradis qu'avec vous. » La doctrine d'Hanifa est aujourd'hui dominante parmi les Turcs & les Tartares.

[777.]

Une des femmes bien-aimées de Mahadi, nommé Kizaran, attaquée depuis long-tems d'une maladie inconnue, charge une de ses servantes d'aller trouver un certain Isa, qui, par l'inspection des urines, découvroit les causes de tous les maux qui tourmentent notre foible nature. La servante obéit ; &, pour n'être point trompée, elle dit au médecin, que l'urine qu'elle lui présentoit venoit d'une pauvre femme qui avoit grand besoin de son secours. » D'une pauvre femme ! reprit aussi-tôt

» Isa ; non, non, c'est celle d'une grande » princesse qui est enceinte d'un roi. » La servante rapporta cette réponse à sa maîtresse, qui d'abord fit présent à l'Esculape de trois cents piéces d'or & de deux habits magnifiques, avec promesse de le faire entrer dans la maison du Calife, si la derniere partie de sa réponse se vérifioit. Cette aventure surprit singuliérement Isa, qui dit publiquement qu'il falloit qu'il eût parlé par quelqu'inspiration, ayant avancé au hazard ce qui lui étoit venu dans l'esprit, sans avoir la moindre connoissance de ce qui regardoit la personne qui avoit envoyé la servante. Cependant Kizaran accoucha d'un prince qui fut appellé Musa. La princesse, prévenue de plus en plus en faveur de son médecin, dont la prédiction s'étoit exactement accomplie, parla de son habileté à son époux. Le Calife en fut si satisfait, qu'il fit venir Isa dans son palais, lui donna le titre de son premier médecin, & le combla de graces.

[779.]

Un imposteur, nommé Hakem, ancien greffier d'Abu-Moslem, s'étoit fait dans l'obscurité, depuis la mort de ce général, un parti redoutable dans le Korassan. Il s'étoit érigé en prophète. Il por-

toit toujours un voile d'étoffe d'or, pour dérober la difformité de son visage, couvert de cicatrices qu'il avoit reçues à la guerre ; profitant de ce stratagême même, qui auroit dû décéler ses artifices, il eut l'adresse de faire croire à ses prosélytes qu'il n'employoit ce voile que pour tempérer l'éclat des rayons qui sortiroient de sa face, s'il n'avoit soin de la couvrir. Quelques tours surprenans, que lui fournissoit la connoissance de la physique, donnoient du crédit à ses mensonges ; & le peuple, toujours crédule parce qu'il est ignorant, crioit au miracle, quand le fourbe le séduisoit par ses prestiges. Une fois il fit sortir du fond d'un puits des corps lumineux, semblables à la lune : tous ses sectateurs, éblouis par ce phénomène, l'appellent aussi-tôt le Faiseur de lunes. Il prétendoit que, depuis Adam jusqu'à lui, Dieu s'étoit manifesté aux hommes sous la figure des prophètes. En conséquence de ce principe qu'il sçut accréditer, il se fit décerner les honneurs divins, parce que la divinité résidoit en lui. La faction devint bientôt assez puissante pour propager sa doctrine l'épée à la main. Il conquit des places fortes ; il se fit un petit état qui le reconnoissoit pour dieu & pour roi. Mahadi, à la nouvelle des progrès de l'imposteur, fit marcher, pour le détruire, une

armée nombreuse, avec ordre de massacrer impitoyablement tous les rebelles. Hakem, trop foible pour résister en pleine campagne, se réfugia dans un château qu'il avoit pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour un long siége ; & ses apôtres allerent dans tous les pays voisins annoncer que le divin prophète ressuscitoit les morts & prédisoit l'avenir, afin de lui faire de nouveaux prosélytes. Mais la valeur du maître & le zèle des disciples ne furent pas heureux ; accablé de tous côtés par les troupes du Calife, Hakem, ne voyant plus d'autre ressource que la mort pour échapper à la vengeance de Mahadi, distribua des liqueurs empoisonnées à tous ceux qui étoient avec lui, brûla leurs corps, leurs habits, les provisions ; &, pour qu'on ne trouvât pas son cadavre, il se jetta lui-même dans les flammes, ou, selon quelques auteurs, dans une cuve pleine d'eau-forte, qui le dévora tout entier à l'exception de ses cheveux. Une seule de ses concubines, qui avoit soupçonné son cruel dessein, s'étoit dérobée à la mort. Après cette scène déplorable & barbare, elle ouvrit les portes de la place aux assiégeans, & leur raconta par quel évènement ils en devenoient maîtres. Hakem avoit fait croire à ses sectateurs, que, s'il mouroit jamais, son ame

passeroit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté sur une bête de couleur grise, & qu'au bout d'un certain nombre d'années, il reviendroit les trouver pour les rendre maîtres de l'univers. Cette opinion, quelque absurde qu'elle fût, trouva une foule de partisans qui perpétuerent l'imposture durant plusieurs siécles : Hakem étoit attendu par eux, comme le Messie l'est encore par les Juifs. Ces extravagans, pour se distinguer des autres Musulmans, ne marchoient jamais qu'avec des robes blanches, par opposition aux Califes Abbassides, leurs persécuteurs, dont les habits & les étendards étoient noirs.

[780.]

De graves historiens remarquent qu'en cette année, dans le dernier mois du calendrier Arabique, le soleil, un peu après son lever, perdit, sans s'éclipser totalement & subitement, sa lumiere, quoiqu'il ne se fût élevé ni brouillard, ni poussiere. Cette obscurité affreuse dura jusqu'à midi, & jetta, comme on peut croire, la terreur dans tous les pays où ce phénomène fut apperçu. Les mêmes écrivains observent qu'on n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors d'un semblable prodige. Il peut piquer la curiosité de ces sçavans dont les regards sublimes vont contempler au plus

plus haut des cieux ces corps bienfaisans qui nous administrent la lumiere & la vie.

[781.]

La guerre s'allume entre l'empire de Constantinople & celui de Mahomet. Mahadi charge Haroun-Al-Rashid, son fils, jeune prince de grande espérance, d'aller soutenir contre les Chrétiens l'honneur des armes Musulmanes. Irène, princesse d'un génie vaste, siégeoit alors sur le trône des Césars. Résolue de venger les affronts que, depuis deux siécles, avoit essuyés l'empire, elle leva une armée de trois cents mille hommes. Le projet étoit beau ; mais le génie des Musulmans triompha encore, en cette rencontre, de la fortune des Romains. Haroun, toujours accompagné de la victoire, alla porter la terreur de son nom jusqu'aux portes de la capitale. Il suffisoit qu'il se montrât, pour dissiper ces bataillons immenses qu'on avoit prétendu opposer à son courage. Irène, resserrée dans son palais, à la veille de perdre des états qu'elle avoit voulu aggrandir, ne vit d'autre moyen de les soustraire au joug de Mahomet, qu'en demandant la paix à ses disciples. Les Musulmans, qui commençoient à manquer de provisions, ne se rendirent

nia ; & jura même, par la tête & par les jours du Calife, qu'il l'avoit fait mourir : mais on produisit aussi-tôt l'Alide, & Jacob, confus, déconcerté, n'eut rien à dire pour sa justification. Mahadi, plein de colere, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à la sixieme année du règne de Haroun-Al-Rashid qui lui rendit la liberté. Désabusé alors sur la vanité des grandeurs, il alla se confiner à la Mecque*, où il vécut jusqu'à sa mort dans l'exercice des vertus les plus austeres du Musulmanisme.

[783.]

Dans une partie de chasse, Mahadi s'égare ; &, pressé de la faim & de la soif, il cherche dans la cabane d'un Arabe de quoi se rafraîchir. Cet homme lui présente du pain bis & un pot de lait. Le Calife lui demande s'il n'a rien autre chose à lui donner, & l'Arabe va lui chercher une cruche de vin. Le monarque en boit un coup, & dit à son hôte : « Me connoissez-vous ? — Non, répond l'Arabe. » — Je suis un des principaux seigneurs » de la cour du Calife. » Il boit un second coup, & fait la même question. « Vous » venez de me le dire, reprend l'Arabe. » — Non ; je suis encore plus grand que » je ne vous l'ai dit. » Il avale un troisieme coup, & demande encore à l'Arabe

s'il le connoissoit? « Je m'en tiens à ce » que vous m'avez appris. — Eh bien! » je suis le Calife, devant lequel tout le » monde se prosterne. » A ces mots l'Arabe prend sa cruche & l'emporte. Mahadi, surpris de cette action, lui demande pourquoi il enleve son vin? « Mais, seigneur, répond l'Arabe, si vous venez » à boire un quatrieme coup, vous me » direz que vous êtes le prophète; je crains » même fort que vous ne vouliez me faire » croire que vous êtes le Dieu Tout-Puissant, si vous en buvez un cinquieme. » Cette plaisanterie fit rire le Calife, qui, ayant été rejoint par ses officiers, récompensa son hôte en lui donnant un habit magnifique & une bourse remplie de pièces d'or. L'Arabe, transporté de joie de sa bonne fortune, dit alors au monarque: » Seigneur, je vous croirai toujours, quand » même vous augmenteriez vos qualités » quatre & cinq fois davantage. »

[784.]

Le Calife régle l'ordre de la succession entre ses enfans. Il déclare Musa-Al-Hadi, son fils-aîné, héritier présomptif de la couronne; &, après lui, Haroun-Al-Rashid, qu'il chérissoit à cause de sa bravoure. Ensuite, à l'exemple de son pere, il entreprend le pélerinage de la Mecque; mais

avec beaucoup plus de faste que de dévotion, car il dépensa dans son voyage environ six millions d'écus d'or. Il fit charger sur des chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il en eut assez, & pour se rafraîchir avec toute sa suite au milieu des sables brûlans de l'Arabie, & pour conserver dans toute leur fraîcheur naturelle les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace durant tout le tems qu'il séjourna à la Mecque, dont la plûpart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Il fit aggrandir le portique de la Caaba, ce qui ne fut point approuvé par les plus superstitieux sectateurs de la loi Musulmane. Lorsqu'il faisoit les sèpt circuits, un homme vint lui présenter une pantoufle qu'il disoit avoir appartenue au prophète. Il la reçut avec respect, fit donner dix mille drachmes à celui qui la lui avoit offerte; &, se tournant vers ses confidens: « Mahomet, » leur dit-il, n'a jamais vu cette pan- » toufle; mais, si je l'avois refusée, le peu- » ple auroit cru qu'elle étoit réellement » du prophète, & que je l'aurois mépri- » sée. » Il avoit amené avec lui un personnage qui passoit pour un grand saint, & que l'on appelloit Almansor. Un jour qu'il faisoit dans le temple de grandes largesses au peuple, il dit à ce dévot Musulman:

» Et vous, ne me demandez-vous rien ?
» — Dans la maiſon de Dieu, répondit
» Almanſor, je rougirois de demander au-
» tre choſe que Dieu même. » Ce pieux ſentiment pénétra tellement le Calife, qu'étant ſurpris, à ſon retour, par un violent orage, il ſe proſterna contre terre, & s'écria : « Seigneur ! ſi c'eſt moi que vous
» demandez, me voici prêt à ſubir les châ-
» timens que je mérite ; mais je vous ſup-
» plie de ne pas regarder vos fidèles
» comme vos ennemis, à cauſe de moi. » Enſuite il fit donner à Almanſor dix mille piéces d'or, pour le récompenſer de lui avoir appris à ne point confondre les choſes de la terre avec celles du ciel.

[785.]

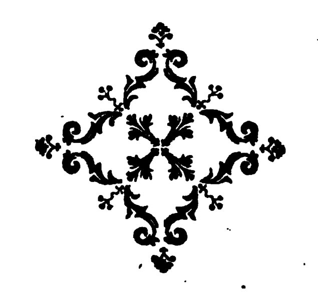
Haſana, l'une des femmes du Calife, jalouſe de ce que ce prince lui préféroit une concubine, donne à la maîtreſſe favorite une poire empoiſonnée. Le monarque, ſurpris de la beauté de ce fruit, le prend & le mange. Un inſtant après, de cruelles douleurs l'avertiſſent que ſa mort eſt prochaine ; il expire au milieu des plus affreuſes convulſions, à l'âge de quarante-trois ans. On l'enterra au pied d'un noyer, à l'ombre duquel il avoit coutume de s'aſſeoir. Quelques hiſtoriens racontent diffé-

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

nocens qui étoient les victimes des ſoupçons d'Almanſor. Il changeoit ſouvent les gouverneurs des provinces & ſes miniſtres, pour empêcher qu'ils ne priſſent trop d'autorité, & qu'ils ne ſe rendiſſent indépendans. Il expédioit lui-même la plûpart des affaires d'état avec une application & une promptitude rares dans ceux qui commandent. Il tenoit fréquemment ſon lit de juſtice, afin de punir & de réparer les vexations & les violences des grands. Il ſe faiſoit alors aſſiſter par les plus graves perſonnages & par les plus habiles juriconſultes du Muſulmaniſme, afin que leur préſence fût comme un frein ſalutaire qui le retînt dans les déciſions qui auroient pu être contraires aux loix. Dans une de ces circonſtances, voulant réprimander un de ſes officiers dont on venoit de ſe plaindre : « Juſqu'à quand, » lui dit-il, tomberez-vous dans des fau» tes ? --- Seigneur, répondit ſagement » l'officier, tant que Dieu vous conſer» vera la vie pour notre bonheur, ce ſera » à nous à faire des fautes, à vous à » nous les pardonner. » Sa piété lui inſpiroit, dans la moſquée, une modeſtie, une affabilité preſqu'inconcevables dans un deſpote. Un jour, qu'il étoit ſur le point de commencer la priere publique,

un homme de la lie du peuple lui dit : » Seigneur, je voudrois bien faire ma » priere avec vous, mais je n'ai pas en- » core fait mon ablution. » Mahadi s'arrêta, & demeura debout au milieu du temple, jusqu'à ce que cet homme se fût purifié, comme le prescrit l'Alcoran. L'inscription de son sceau étoit : « Mon » pouvoir vient de Dieu. » Maxime très-vraie, & qui l'eût été davantage encore, s'il eût ajoûté : « Pour le bonheur des » hommes. »





MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Musa-Al-Hadi, avoit voulu, avant sa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, son second fils; mais Haroun, par une générosité peu commune, sur-tout entre des freres, avoit refusé de se prêter aux desirs de son pere, & défendu les droits de Musa, son aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit présidé, il soutint son action magnanime, en faisant proclamer Musa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faisoit couronner son frere à Bagdad, la ville de Cufa, sous la conduite d'Hossein, fils d'Ali, & petit-fils de Hassan, se révoltoit contre le nouveau souverain. Hossein, chef des Alides, avoit gagné, par ses vertus, les cœurs de tous les Musulmans parmi lesquels il vivoit. On parloit avec emphase de sa valeur héroïque; on prônoit sur-tout son excessive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les distribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

fait, d'autant plus admirable qu'il n'avoit réservé pour lui qu'une seule robe fourrée, sous laquelle il ne portoit point de chemise, avoit mis le comble à la vénération publique. On se disoit en secret qu'un prince si généreux étoit digne du trône auquel sa naissance lui donnoit droit de prétendre; on se passionnoit pour lui; on souhaitoit qu'il se déclarât contre les Abbassides. L'ambition d'Hossein ne put résister à l'appas tentateur qui avoit si tristement séduit ses ancêtres. Il voyoit un parti puissant se porter ouvertement pour ses intérêts: devoit-il se refuser à la fortune qui sembloit venir d'elle-même lui présenter ses faveurs ? Le changement de monarque lui parut une circonstance heureuse; il permit qu'on le proclamât Calife: &, pour augmenter les troupes que les Cusiens avoient mises sur pied, il fit publier un édit par lequel il promettoit la liberté à tous les esclaves qui quitteroient leurs maîtres pour suivre ses drapeaux. En peu de tems, il eut une armée nombreuse, avec laquelle il se flatta de venger le sang de ses aïeux, & d'arracher aux usurpateurs une couronne qui avoit appartenu à ses peres. Médine suivit l'exemple de Cufa, & reconnut Hossein pour souverain. Ce prince voulut engager la Mecque dans son parti; mais cette ville, peuplée d'Abbassides, lui fit acheter sa sou-

miſſion : il l'emporta l'épée à la main, & fit maſſacrer tous ceux de la famille régnante qui étoient venus viſiter la Caaba. Toute l'Arabie alloit ſubir le joug du deſcendant de Mahomet, lorſque Muſa, par l'avis d'Haroun, ſon frere, fit marcher contre le rebelle une armée bien diſciplinée, mais très-inférieure à celle d'Hoſſein. Cependant, malgré leur extrême diſproportion, les troupes Abbaſſides triompherent. Une ſeule bataille, dans laquelle Hoſſein fut tué des premiers, diſſipa la rebellion ; & la victoire fut très-funeſte à la maiſon d'Ali, dont les principaux chefs furent mis à mort, & qui fut dépouillée de toutes les penſions & de tous les priviléges dont les Califes précédens l'avoient honorée.

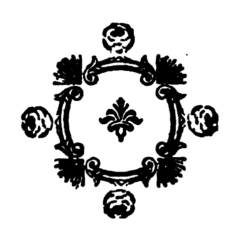
[786.]

Muſa, ſe voyant affermi ſur la chaire de Mahomet, forme le deſſein de régner par lui-même, & d'écarter tous les favoris. Sa mere, à laquelle il avoit laiſſé une autorité ſans bornes, eſt la premiere qu'il veut dépouiller de ſon crédit. Cette princeſſe le preſſoit très-inſtamment un jour de lui accorder une grace pour un de ſes officiers qui l'avoit bien ſervie. Le Calife la lui refuſa. Elle ſentit vivement cet outrage ; &, dans l'excès de ſa douleur, elle

point, elle lui présenta quelques fruits qu'elle avoit apportés. Musa, qui n'avoit aucune défiance, & qui, pour séduire sa mere, avoit résolu de l'accabler de caresses, jusqu'à l'instant où Hartama devoit lui donner la mort, prit une belle poire, & la mangea. Mais elle étoit remplie d'un poison si subtil, qu'il mourut aussi-tôt en toussant & en éternuant. La princesse, charmée de sa vengeance, fit venir dans l'instant ce même Hartama chargé de son assassinat, & lui commanda de publier la fin soudaine du Calife, & de la notifier à Haroun-Al-Rashid, son successeur. Musa-Al-Hadi avoit vingt-quatre ans. C'étoit un prince d'une taille avantageuse, bien fait, robuste, excellent cavalier; mais, mauvais fils, mauvais frere, mauvais roi, que ne devoit-on pas craindre de son humeur barbare & jalouse, s'il eût régné plus long-tems? Il avoit cependant des qualités: quelques historiens le représentent comme vaillant, magnanime & libéral même quelquefois. Un jour il récita des vers de sa composition à un poëte célèbre qui les approuva. Le Calife, charmé de ce jugement, lui dit d'en faire autant sur le même sujet. Le citoyen du parnasse obéit, & ne reçut que dix drachmes. Mais ensuite il compo-

posa

poſa un nouveau poëme, & le préſenta au monarque, qui en fut ſi ſatisfait, qu'il lui dit : « Choiſiſſez pour récompenſe, » ou trente mille drachmes comptant, ou » cent mille, après avoir paſſé par toutes » les longueurs & les formalités des finan- » ces. — Trente mille comptant, ſeigneur, » repartit le poëte, & cent mille avec le » tems. » Cette ſaillie fut ſi bien reçue du Calife, qu'il lui fit donner auſſi-tôt la ſomme entiere de cent-trente mille drachmes. L'inſcription de ſon ſceau portoit : « Dieu » eſt le Sauveur de Muſa. »





HAROUN-AL-RASHID.

[786.]

TANDIS qu'Haroun reçoit la nouvelle de la mort de ſon frere, un de ſes amis vient le féliciter ſur la naiſſance d'un fils qui lui ſuccéda dans la ſuite ; de ſorte que cette journée fut mémorable par la chûte d'un monarque, par l'élévation d'un autre, & par la naiſſance d'un troiſieme. Le même bonheur accompagne le nouveau ſouverain juſques dans les moindres choſes. Mahadi, ſon pere, lui avoit donné, comme un gage de la couronne qu'il lui avoit promiſe, une belle bague qu'il portoit à ſon doigt. Muſa, jaloux de ce préſent ; voulut l'avoir dès qu'il fut monté ſur le trône ; il envoya un eunuque pour demander au prince ce bijoux précieux. Une prétention ſi injuſte mit Haroun en fureur ; en préſence du député, il prit la bague & la jetta dans le Tigre, où elle demeura juſqu'à ce qu'il eût été proclamé. Alors il la fit chercher ; &, pour diriger les plongeurs, il jetta une bague de plomb dans le même endroit du fleuve où étoit tombée la premiere. Elle fut trouvée ſans peine, & ce ſuccès fut regardé comme

un préſage de celui qui devoit couronner toutes les actions de ce prince (*).

[787.]

Haroun épouſe ſolemnellement Zobéïda, fille d'un prince de ſa maiſon. Cette princeſſe avoit cent eſclaves, qui toutes ſçavoient l'Alcoran par cœur, & qui chaque jour en récitoient la dixieme partie : « De ſorte qu'on entendoit perpétuellement dans ſon palais, diſent les hiſ» toriens Arabes, un pieux bourdonnement, » ſemblable au bruit religieux que font les » anges devant le trône de l'Eternel. » Peu de tems après ſon mariage, Zobéïda fit le voyage de la Mecque ; & cette dévote caravane fut ſignalée par des aumônes égales au rang ſuprême de la pélerine.

[788.]

Le Calife, pour ne point tomber dans les fautes auxquelles les ſouverains ſont ſi ſouvent expoſés, prend avec lui un célèbre docteur, appellé Aſmai, dont il recevoit depuis long-tems les leçons. Aſmai poſſédoit dans un haut degré le talent de la

(*) Ce trait n'eſt point unique dans l'hiſtoire. Le fameux Saladin perdit de même un rubis d'un prix ineſtimable, qui fut retrouvé auſſi heureuſement que celui d'Haroun.

» en ce monde, une religion auguste au » maintien de frivoles grandeurs. Heureux le mortel qui a choisi le Tout-Puissant pour maître, & qui n'employe les » biens présens que pour acquérir ceux » qu'il espere dans un meilleur séjour ! » La maxime favorite d'Adhem montroit toute la profondeur de son abnégation. » Oui, disoit-il sans cesse, j'aime mieux » aller en enfer en accomplissant la volonté de Dieu, qu'en paradis en violant ses suprêmes ordonnances. » Avec de pareils sentimens, s'il eût vécu dans le Christianisme, on l'eût sans doute mis au nombre de ces saintes ames qui ne soupiroient que pour le ciel.

[790.]

Haroun devient amoureux d'une concubine de son frere Ibrahim. Afin de posséder cette belle esclave, il lui offre trente mille dinars; mais le prince avoit juré de ne jamais la donner, ni la vendre. Cependant, comme le Calife le pressoit vivement, il consulte Abou-Joseph, jurisconsulte industrieux, & lui demande un moyen de satisfaire le monarque sans violer son serment. « Seigneur, lui répond » le docteur, donnez à moitié, & vendez » à moitié votre esclave au Calife; vous » ne l'aurez pas précisément vendue ni

›nnée. » Ibrahim, charmé de cette
ſe, qu'un docteur ſeul pouvoit ima-
r, envoie auſſi-tôt ſa concubine à ſon
, qui toutefois lui envoie la ſomme
ːre qu'il lui avoit d'abord propoſée;
ː prince en fit préſent à Joſeph, pour
mpenſer ſon habileté. Haroun vou-
jouir, dès la nuit même, de la char-
te maîtreſſe qu'il venoit d'acquérir.
; la loi s'oppoſoit à ſes deſirs; car,
ı le droit Muſulman, un frere ne peut
coucher avec la concubine de ſon
, ſi auparavant elle n'a paſſé entre
nains d'un autre. Il fallut recourir une
nde fois à Joſeph; & l'on vit encore
bien un docteur eſt quelquefois utile.
habile juriſte conſeille au Calife de
épouſer cette femme à un de ſes eſ-
ːs, à condition qu'il la répudiera ſur
amp, pour la faire paſſer entre ſes bras.
noyen facile eſt approuvé. Le mariage
ːlèbre; mais l'eſclave, épris des at-
; de ſa nouvelle épouſe, ne veut plus
ndre parler de divorce. Le Calife lui
dix mille dinars; la poſſeſſion d'un
plus précieux le rend inſenſible à ces
ːſſes. Nouvel embarras. La paſſion d'Ha-
s'enflammoit à proportion des obſta-
; mais il n'oſoit tranſgreſſer les loix pour
›ntenter. Abou-Joſeph eut alors beſoin
toutes les ſubtilités de ſa juriſpru-

dence; il falloit en même tems calmer la conſcience, & favoriſer l'amour de ſon maître. Il en vint à bout, en perſuadant au Calife de donner cet eſclave, dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avoit épouſée; car, par ce moyen, le lien du mariage ſeroit rompu, puiſque, ſelon la loi Muſulmane, une femme ne peut pas être mariée à ſon propre eſclave. Cette nouvelle ruſe eſt applaudie: le trop peu complaiſant eſclave eſt forcé d'abandonner ſon épouſe; & les dix mille dinars, qui devoient être le prix de ſa facilité, deviennent la récompenſe du grand ſçavoir d'Abou-Joſeph. Ce n'eſt pas tout. Haroun ayant donné cent mille dinars à ſa maîtreſſe, cette femme, remplie de reconnoiſſance pour le docteur, lui fit préſent de dix mille autres dinars, de ſorte que, pour cette conſultation, Abou-Joſeph reçut en une ſeule nuit cinquante mille piéces d'or. Le Calife, pour lui montrer encore combien il étoit ſatisfait de ſa ſcience profonde, le nomma, peu de tems après cette aventure, grand juſticier de Bagdad; & ce fut lui qui le premier porta le titre de Cadi-Al-Codha, c'eſt-à-dire Juge des Juges, dignité qui revient à celle de chancelier parmi nous. Ce fut auſſi lui qui fit prendre aux docteurs de la loi un habit diſtinctif, qui fût comme

une marque, &, pour ainsi dire, comme l'enseigne du sçavoir qu'on doit leur supposer. Malgré sa grande fortune, Abou-Joseph ne s'en fit jamais accroire. Ayant un jour avoué son ignorance sur une question de droit, quelqu'un lui reprocha de recevoir de fort grosses pensions du trésor royal, sans pourtant éclaircir toutes les difficultés. Il se contenta de répondre : « Mon » ami, je reçois du trésor à proportion de » ce que je sçais ; mais si je recevois à pro» portion de ce que j'ignore, toutes les » richesses du Califat ne suffiroient pas pour » me payer. »

[791.]

Une des femmes du monarque étend, en bâillant, les bras avec tant de force, que l'un des deux devient roide tout-à-coup, & demeure étendu sans qu'elle puisse le retirer à elle. Les plus célèbres médecins de la cour y font appliquer des lénitifs de toute espece, pour rendre aux nerfs leur premiere fléxibilité. Leurs soins sont inutiles ; & la princesse alloit rester perclue pour le reste de ses jours, lorsqu'un Chrétien, dont le profond sçavoir n'étoit pas encore connu, se présente au Calife, & lui répond de la guérison de son épouse. On se moqua d'abord de son assurance ; mais, comme l'art des plus habiles étoit en

défaut, on résolut d'éprouver le secret du nouvel Esculape. Gabriel (c'étoit le nom du médecin Chrétien) pria le Calife de dire à la princesse de se trouver en public à son lever. La princesse obéit; &, lorsqu'elle s'approchoit d'Haroun pour le saluer, Gabriel se jette aussi-tôt sur elle, & se met en devoir de la déshabiller, pour découvrir à tous les regards les appas secrets que recéloit sa robe. On le laissoit faire; & la pudeur allarmée de la princesse n'avoit pas assez de force pour se défendre. La robe alloit être enlevée; l'impudence de cette action redouble l'émotion de l'épouse du Calife : enfin, dans le trouble & dans la surprise où elle se trouve, elle fait un si violent effort, qu'elle retient avec le bras qu'on vouloit lui guérir, l'habillement qui alloit lui échapper. A cette vue, Gabriel s'écria dans l'instant : « Elle est guérie : Seigneur, » elle est guérie ! » En effet, on lui fit remuer plusieurs fois le bras en tous sens, & la cure se trouva parfaite. Haroun en fut si charmé, qu'il fit donner sur le champ cinq cents mille piéces d'argent à Gabriel; & le nomma son premier médecin. Ensuite il lui demanda la cause de cet accident. » Seigneur, répondit le médecin, quand » vous goûtâtes avec la princesse les » plaisirs de l'amour, une humeur déliée,

» mise en mouvement par la chaleur de
» l'action, se répandit par-tout le corps,
» & se coagula bientôt après dans les nerfs
» par la cessation du mouvement ; d'a-
» près ce raisonnement, j'ai employé l'ar-
» tifice que vous avez vu, pour dilater la
» chaleur, afin de dissoudre l'humeur figée,
» & de rendre au bras affecté sa premiere
» agilité. »

[792.]

Un poëte célèbre, appellé Dhohak, vient à la cour du Calife, qui l'admet à tous ses plaisirs. Un jour que le prince avoit devant lui un bassin plein de roses fraîchement cueillies, il pria le poëte de lui faire sur le champ quelques vers qui exprimassent naïvement la qualité de ces fleurs par une comparaison ingénieuse. Dhohak fit aussi-tôt un distique arabe dont le sens étoit : « La couleur de ces roses, filles
» chéries du printems, est semblable à cet
» aimable coloris dont la pudeur embel-
» lit les joues de la bergere que son amant
» veut embrasser. » Une des maîtresses d'Haroun, qui excelloit dans la musique & dans la poësie, ayant entendu ces vers :
» On peut dire mieux encore, s'écria-t-
» elle. » Le monarque, curieux de l'entendre, la presse d'entrer en lice avec un homme si célèbre ; & la maîtresse du

prince dit : « La couleur de ces roſes, ten-
» dres enfans des zéphyrs, reſſemble à celle
» de mes joues quand Haroun me prend
» par la main pour me conduire ſur le
» trône des amours. » Pour la récompenſer de ce charmant diſtique, le Calife voulut dans le moment éprouver ſi la vérité étoit conforme à la poëſie.

[793.]

Le monarque, faiſant, durant la nuit, la ronde dans ſon palais, trouve une des filles de Zobéïda, ſon épouſe, qui s'étoit endormie ſous un boſquet. Haroun l'aimoit depuis long-tems, mais jamais elle n'avoit voulu couronner ſes feux. Il crut l'occaſion favorable, pour obtenir de cette jeune beauté ce que juſqu'alors elle lui avoit ſi conſtamment refuſé. Il l'approche ; elle s'éveille, ſurpriſe de ſe voir entre les bras du Calife. Le prince la ſerroit tendrement. Il la conjure de répondre à ſa tendreſſe. Ses geſtes, ſon attitude voluptueuſe, tout décèle la paſſion qui l'enflamme ; ſa main amoureuſe triomphe de la réſiſtance, & découvre déja une foule de tréſors dont il veut cueillir les prémices. La ſervante de Zobéïda alloit ſuccomber ; mais elle rappelle un reſte de conſtance, & ſupplie ce deſpote d'attendre juſqu'à l'arrivée du jour. Haroun conſent à ce délai ; dès

le lever de l'aurore, il envoie à la belle eſclave un meſſager qui la ſomme de tenir ſa promeſſe. Mais elle lui répond par ce vers arabe, qui depuis à paſſé en proverbe : « Les paroles de la nuit ne ſe donnent que pour attendre le jour. » Haroun, étonné de cette réponſe, commande auſſi-tôt d'amener en ſa préſence tous les poëtes qui demeuroient dans ſon palais, & leur ordonne de faire quelques ſtances où ce vers fût compris. Tous obéirent ; & le ſeul Abou-Navas, l'un des plus grands poëtes qui ayent illuſtré l'Arabie, réuſſit au gré du Calife. Il enchâſſa le vers de l'eſclave avec tant d'adreſſe dans les ſiens, qu'il ſembloit décrire naïvement le combat livré entre le monarque & cette fille. Mais cette merveilleuſe habileté penſa lui coûter la vie ; car le deſpote, ayant fait des préſens aux autres poëtes, lui dit qu'il méritoit la mort, pour avoir oſé porter un œil téméraire ſur ſes plaiſirs. Abou-Navas proteſta qu'il n'étoit point ſorti dans ce tems-là de ſon appartement, produiſit des témoins qui conſtatoient la vérité de ſa juſtification, appaiſa le prince, & reçut une récompenſe proportionnée au rare mérite de ſa poëſie.

[794.]

Le Muſulmaniſme perd un grand doc-

teur. Il s'appelloit Abu-Abdallah-Malec, & c'est le pere de la seconde secte prétendue orthodoxe qui a tant de zèle pour les traditions de Mahomet, & dont les principes sont suivis principalement en Barbarie & dans plusieurs autres contrées de l'Afrique. On rapporte que ce sçavant, qui parvint à un âge très-avancé, resta trois ans entiers dans le sein de sa mere : phénomène inoui, & trop contraire aux loix de la nature pour être adopté légérement. Un de ses amis, l'étant allé voir dans sa derniere maladie, le trouva tout en pleurs. Il le pria de lui dire la raison de cette tristesse si surprenante dans un homme qui avoit toujours bien vécu. « Hélas ! répondit-il, qui » doit plus que moi répandre des larmes ? » Plût-à-Dieu que, pour l'expiation de » mon orgueil, j'eusse reçu autant de » coups de bâton que j'ai décidé de questions ! j'aurois moins de compte à rendre à l'Eternel. Plût-à-Dieu que je n'eusse » jamais rien décidé de moi-même ! » Sentiment bien digne d'un sçavant modeste, & qui devroit être celui de tous ceux que la supériorité de leurs lumieres tire de la foule des hommes ! Un jour on lui proposa quarante huit questions très-difficiles ; il y en eut trente-deux sur lesquelles il confessa son ignorance : aveu aussi rare qu'il est honorable à celui qui a le courage de

le faire. Malec étoit pourtant puérilement rigide dans ce qui touchoit aux pratiques religieuſes.

Une fois on lui demanda s'il étoit permis de manger du pourceau de mer: « Non, » répondit-il; car, bien que ce ſoit un » poiſſon, le nom qu'il porte le faiſant re» garder comme un pourceau, les vrais » Muſulmans doivent le déteſter autant » que celui que l'Alcoran a prohibé. » Haroun regretta beaucoup ce docteur, pour lequel il avoit toujours eu une haute eſtime.

Ce prince l'ayant un jour prié de venir au palais pour inſtruire ſes fils: « Sei» gneur, répondit Malec, la ſcience ne » fait la cour à perſonne; on doit la lui » faire. — Vous avez raiſon, repartit le » Calife; mes enfans ſe trouveront dans » le lieu où les autres jeunes-gens vont » recevoir vos leçons. » Il tint parole; & les jeunes princes furent conduits régulièrement à la moſquée où Malec débitoit ſa doctrine. Ce ſçavant méritoit bien cet égard, s'il eſt vrai, comme il le diſoit lui-même, que tous les maîtres ſous leſquels il avoit étudié dans ſa jeuneſſe, vinrent avant ſa mort s'inſtruire à ſon école, & ſe crurent honorés du titre de ſes diſciples.

[795.]

Sous le règne de ſon prédéceſſeur, Haroun, accablé de diſgraces, avoit fait vœu d'aller à pied en pélerinage à la Mecque, ſi la fortune lui devenoit plus favorable. Après ſon élévation au Califat, pluſieurs de ſes courtiſans lui repréſenterent qu'il n'étoit point de ſa dignité de s'acquitter de ce pieux devoir comme le dernier de ſes ſujets, & qu'il devoit au contraire, pour ſoutenir la majeſté de ſon rang, étaler, dans ce religieux voyage, la pompe & le faſte de ſes prédéceſſeurs. Un prince moins dévot qu'Haroun ſe fût rendu ſans peine à l'avis des courtiſans; mais le Calife ne voulut rien faire ſans conſulter les docteurs de ſa religion. Il les aſſembla dans ſa capitale, & la concluſion unanime fut qu'il devoit s'acquitter de ſon vœu préciſément comme il l'avoit ſpécifié. Haroun partit donc pour la Mecque, à pied; exemple unique dans l'hiſtoire Saraſine: mais, dans toute ſa route, il trouva les chemins couverts de tapis & de diverſes étoffes précieuſes.

[796.]

Le Calife eſt attaqué d'apoplexie. Ses fils

fils assemblent les plus habiles médecins de Bagdad, pour donner de prompts remèdes à leur pere. La saignée n'avoit point encore tout le crédit qu'elle a parmi nous ; & les médecins Arabes, bien différens des nôtres, craignoient, en tirant du sang, d'en appauvrir la masse, & d'attaquer le principe de la vie animale. Cependant le fameux Gabriel, malgré l'avis de ses confreres, osa conseiller ce moyen de soulager promptement le Calife. Amin, qu'il avoit choisi pour successeur, s'y opposa vivement : mais Al-Mamoun, son frere, soutint avec tant de chaleur l'opinion de Gabriel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Haroun fut saigné, & recouvra la santé. Al-Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, & son zèle lui valut la prédilection de son pere ; le courage de Gabriel ne demeura point non plus sans récompense : le Calife lui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad : « Seigneur, répondit-il, c'est un

» trop long ouvrage; mais, si vous voulez le
» catalogue des gens raisonnables & sages,
» je l'aurai fait en un instant.» Un bel esprit vint lui dire que le monarque l'avoit créé intendant des ours, des loups, des renards & des singes de l'empire: «Oh! oh! repli-
» qua-t-il, vous voilà donc devenus mes
» sujets, messieurs les courtisans?» Etant une autre fois entré dans la salle où le Calife donnoit audience, & voyant son trône vuide, il alla s'y asseoir. Les gardes, l'ayant apperçu, le chasserent à coups de cannes, & lui reprocherent son impudence. Bahalul feignit de répandre des larmes; & Haroun, qui parut dans ce moment, lui demandant la cause de ses pleurs: «Hélas!
» Seigneur, répondit-il, ce n'est point
» parce qu'on m'a frappé que vous me
» voyez gémir; la compassion que j'ai pour
» vous est le seul objet de mes larmes; car
» si, pour avoir touché un foible instant
» votre trône, on me maltraite de la sorte,
» à quoi ne devez-vous pas vous attendre,
» vous qui vous y placez tous les jours?»
Quelque tems après, Haroun lui dit: «Ba-
» halul, pourquoi ne te maries-tu pas
» comme les autres hommes? L'hymen a
» tant de douceurs! Une tendre épouse par-
» tageroit tes plaisirs & tes peines, & tu
» vivrois avec elle dans une délicieuse so-
» ciété. Je veux te donner une femme qui

» sera jeune, bien faite, & qui t'apportera » du bien. » Ebranlé par les raisons & par l'autorité du monarque, Bahalul consentit enfin au mariage. Après la célébration des nôces, il entra dans le lit nuptial, & se mit auprès de sa chere moitié. Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il crut entendre dans le sein de son épouse un bruit confus qui l'effraya. Il se précipite au bas du lit, & prend la fuite hors de la ville. Le Calife, instruit de cette disparition soudaine, le fait chercher. On le trouve : on l'arrête. On le conduit devant le monarque, qui l'accable de reproches, & lui demande où est le mot pour rire dans cette conduite ? » O empereur des Fidèles ! répondit-il, » vous m'aviez promis une félicité parfaite, & je n'ai entrevu que de vives angoisses dans cet hymen que vous offriez » à mes yeux sous des traits si séduisans. » A peine ai-je pris ma place dans le lit » nuptial, que j'ai entendu dans le ventre » de mon épouse un bruit affreux : ici l'on » demandoit un habit, une chemise, un » bonnet, des souliers; là, du pain, du » riz, de la viande; les uns rioient, les » autres s'entre-battoient. Effrayé, hors de » moi, je disparus, craignant de devenir » plus fou que je ne suis, & désespérant » d'être jamais heureux avec une femme

» qui me rendroit pere d'une nombreuse » famille. »

[798.]

Le nom de Charlemagne & le bruit de ses exploits pénétrent jusqu'à Bagdad. Haroun, rempli d'estime pour ce prince, veut rendre hommage à son mérite; il lui envoie une superbe ambassade, avec de riches présens. Le monarque François répond à la haute opinion que la renommée avoit donnée de lui : il reçoit les députés Musulmans entre Verceil & Yvrée; il les comble de toutes les marques de la plus flatteuse distinction; &, après avoir conclu un traité par lequel il contractoit une liaison étroite avec Haroun, de qui il recevoit & à qui il donnoit le nom de frere, il les congédie en les chargeant de dons magnifiques pour leur maître. Depuis cette époque, la réputation des François devint respectable parmi les Musulmans.

[799.]

Mangheh, célèbre médecin de la cour du Calife, se promenant un jour dans une des grandes villes de l'empire, entendit un charlatan qui débitoit des remèdes contre une multitude de maladies. Surpris de l'audace de cet imposteur, il vint aussi-tôt

en parler au monarque ; & lui dit : « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'inſtant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver ; &, de peur que dans la ſuite la vie de ſes ſujets ne fût expoſée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chaſſa tous, par un édit ſolemnel, de l'étendue de ſon empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le ſouverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de ſon extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puiſſant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par ſa converſation, ſi ce n'étoit pas un impoſteur, le fit venir, & lui dit : « On » me préſenta, il y a quelques jours, un » homme qui faiſoit l'inſenſé, & qui vou» loit paſſer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en priſon ; on lui » fit ſon procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit : « Vous avez agi comme le de» voit un de mes fidèles ſerviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce miſérable ; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit ſon audace. » Le

Calife, à ces mots, se mit à rire, & renvoya le prétendu dieu, qu'il eut soin de faire renfermer, en lui assignant un petit revenu pour subsister.

[801.]

On lit dans l'Alcoran que Pharaon disoit à son peuple : « Je suis plus grand & plus » puissant que tous vos dieux : c'est moi » qui suis votre Dieu & votre maître. » Haroun est si frappé de ce passage, que, dans le mouvement d'une sainte fureur, il s'écrie, en présence de toute sa cour : « Je » sçaurai punir l'orgueil de ce prince im- » pie, en donnant le gouvernement de son » royaume au dernier de mes esclaves. » Il choisit effectivement pour cette dignité Hozaïd, Ethyopien de nation, & d'un esprit très-grossier. Les Egyptiens se plaignant un jour à ce ministre de ce que le Nil, par son débordement, avoit emporté tout le coton qu'ils avoient semé sur ses bords, il crut les consoler en leur disant naïvement : « Pourquoi n'y semiez-vous » pas de la laine ? »

[802.]

Le Calife partage ses vastes états entre ses trois fils, Amin, Mamoun & Kasem, qui devoient se succéder sur le trône, suivant sa disposition testamentaire. Amin eut la Syrie, l'Irac, les trois Arabies, la

opotamie, l'Aſſyrie, la Médie, la Pa-
ne, l'Egypte, & tout ce que les Mu-
ıans avoient conquis en Afrique, de-
les frontieres d'Ethyopie & d'Egypte,
u'au détroit de Gibraltar, avec la di-
é de Calife. Mamoun eut la Perſe, le
man, les Indes, le Koraſſan, le Ta-
tan, le Cableſtan & le Zableſtan, avec
'aſte province de Mawarenhar. L'Ar-
ıie, la Natolie, la Géorgie, la Circaſ-
& tout ce que l'empire poſſédoit aux
ırons du Pont-Euxin, reconnurent Ka-
pour maître. Après cette diſpoſition,
t l'objet étoit de prévenir tout ſujet
;uerre civile entre les freres, Haroun
n ſecond pélerinage à la Mecque, mais
: plus de pompe que le précédent. Il
ı dans ce voyage toute la magnificence
ı monarque opulent; il ſignala par des
eſſes tous les lieux de ſon paſſage; &,
ique cette partie de dévotion lui coûtât
ſommes immenſes, elle n'épuiſa point
réſors; elle ne l'obligea point de fouler
ɔeuples.

armi les doctes & pieux perſonnages
accompagnoient le ſouverain dans
: ſainte caravane, on remarquoit un
:ux contemplatif, appellé Kéthir,
t toutes les maximes étoient regardées
.me des oracles. Chemin faiſant, le
ſe le pria de lui dire quelque parole

édifiante. « Heureux mille fois celui qui » est modeste sur le trône, répondit le » docteur, bienfaisant dans l'opulence, » juste dans son gouvernement, constant » dans les disgraces! l'Eternel écrira son » nom sur le livre de ses élus. » Haroun fut si touché de ces paroles, qu'il répandit des larmes. Une autre fois, lui ayant demandé ce qu'il falloit faire pour mériter le ciel: « Quitter le monde, répondit » Kéthir, renoncer absolument à ses vaines frivolités. --- Mais ce sacrifice paroît si difficile! le monde a tant d'attraits! --- Si vous aviez besoin d'un verre » d'eau, & qu'il vous fallût donner la » moitié du monde pour l'obtenir, l'acheteriez-vous à ce prix? --- Sans doute. » --- Et si vous étiez dans quelque fouillure défendue par la loi, donneriez-vous l'autre moitié du monde pour vous » en nettoyer? --- Assurément. --- Vous » voyez donc, seigneur, combien ce » monde si estimé est peu de chose, puisque, pour un verre d'eau, pour une légere faute, vous n'hésiteriez point à le » donner. Or, est-il si difficile de renoncer entiérement à la possession d'un » bien qui a si peu de valeur? »

[803.]

La maison des Barmécides, une des

plus illustres. de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans son sein que Mahadi avoit choisi un gouverneur pour Haroun, son fils bien-aimé; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la sienne. Il l'associa, pour ainsi dire, à sa fortune; & Giafar, fils de son gouverneur, devint son favori, son visir, & son plus cher confident. Il avoit une sœur qu'il aimoit avec passion : afin de voir plus souvent ensemble ces deux personnes qu'il chérissoit le plus au monde, il la donna pour épouse à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractérisent les despotes, il défendit à l'époux d'user avec sa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant seulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbassa (ainsi s'appelloit la princesse) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une passion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils se trouvoient seuls, ils oublierent les menaces du Calife : leur amour triompha de la crainte; & les momens furent si bien employés, que, neuf mois après, Abbassa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

de leur oncle. Mais Haroun en fut bientôt instruit ; il résolut de punir d'une maniere terrible l'infraction de ses ordres. A cet amour tendre qu'il éprouvoit pour sa sœur & son beau-frere, succéda tout-à-coup la haine la plus implacable. Il est vrai que Giafar lui avoit donné, depuis long-tems, bien des prétextes de rompre avec lui. Mais quel est l'ami dont on n'ait point à se plaindre ? il faudroit cesser d'être homme, pour contracter une amitié sans nuages. Giafar avoit favorisé l'évasion d'un Alide que le Calife vouloit faire arrêter : c'étoit tout au plus une générosité indiscrette. Il avoit fait bâtir une maison qui lui avoit coûté vingt mille piéces d'or : étoit-il étonnant que, dans un si haut degré de fortune, il pût faire une semblable dépense ? Haroun feignit de la regarder comme une preuve de péculat. Le véritable crime de Giafar, celui dont on ne parloit pas, étoit d'avoir osé jouir des appas d'une sœur de la possession de laquelle le monarque étoit jaloux. Il craignit qu'un favori, capable de lui déplaire en un point si délicat, ne portât la hardiesse plus loin, & n'abusât des secrets qu'il lui avoit confiés. Il ordonna qu'on l'arrêtât, lui, son pere, ses freres, tous ses parens, & qu'on leur tranchât la tête. Cet arrêt lui coûta quelques larmes, lorsqu'on fut

ſur le point de l'exécuter ; mais les anciennes habitudes, qui ſe réveilloient tout-à-coup, ne purent vaincre la jalouſie allarmée. La mere de Giafar, qui avoit nourri le Calife, vint ſe jetter à ſes pieds, pour obtenir au moins la grace de ſon époux, qui avoit été pendant dix-ſept ans conſeiller du monarque : Haroun fut inflexible, & perſiſta dans le deſſein d'abbaiſſer cette famille jadis ſi favoriſée, mais devenue l'objet de ſa haine. Giafar reçut la mort à l'âge de trente-ſept ans. Son corps fut coupé en piéces : on en expoſa les triſtes parties au-deſſus des portes de Bagdad, & l'on mit ſa tête ſur le pont du Tigre, auprès de cette capitale. Le jour même qu'il fut exécuté, le Calife lui fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire. Il l'embraſſa pluſieurs fois tendrement dans ſon cabinet ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il commanda à l'un de ſes officiers, nommé Jaſſer, de lui apporter la tête de Giafar. L'officier, étant entré tout-à-coup dans l'appartement de ce favori, lui notifia l'ordre de ſon maître. « Peut-être, ré- » pondit tranquillement Giafar, Haroun » vous a-t-il donné cet ordre dans la cha- » leur du vin ; retournez ſur vos pas, & » dites-lui que vous avez obéi. S'il s'en » repent, je ſerai encore en vie ; ſinon, » ma tête eſt toujours prête. » Jaſſer n'é-

tant pas satisfait de cet expédient, Giafar l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'appartement du Calife, & lui dit: « Entrez, » & dites au commandant des Fidèles » que vous lui apportez ma tête, que vous » avez laissée dehors. » Jasser entre, & dit au monarque qu'il venoit lui annoncer la mort d'un sujet qui lui avoit déplu, & dont la tête étoit à la porte: « Ap» portez-la vîte devant moi, s'écrie dans » le moment Haroun. » A ces mots, l'officier sort, immole le favori, & vient jetter sa tête aux pieds du Calife. A peine l'a-t-il apperçue, qu'il commande à l'exécuteur d'appeller plusieurs personnes qu'il lui nomme. Jasser obéit; ces officiers arrivent avec lui. « Tranchez-moi la tête à » cet homme, leur dit aussi-tôt le despote, » car je ne puis souffrir en ma présence le » meurtrier de Giafar. » Ce digne ministre méritoit par ses vertus les regrets de celui même qui avoit ordonné sa mort. Il ne fit usage de sa grandeur que pour répandre des bienfaits. On raconte sur-tout de sa générosité un trait au-dessus de tout éloge. Un homme vint un jour lui présenter une esclave jeune & jolie, dont les graces lui plurent tellement, qu'il lui en donna quarante mille piéces d'or, & les lui paya d'avance. Cette fille, toute éplorée, dit à celui qui la vendoit: « Misérable! as-

» tu oublié le ſerment que tu m'as fait de
» ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant
entendu ces plaintes, dit au vendeur :
» Atteſtez ſeulement que cette fille eſt li-
» bre & que vous l'avez épouſée, & je
» vous laiſſe l'argent que vous avez reçu. »

Les biens de cet infortuné ſeigneur, & ceux de tous les Barmécides, furent confiſqués dans toutes les provinces de l'empire, par l'ordre exprès du prince, qui mit le comble à ces exécutions barbares, en faiſant jetter ſa ſœur Abbaſſa & ſes deux enfans dans un puits que l'on combla enſuite. Enfin, pour qu'il ne reſtât pas le moindre veſtige de cette illuſtre maiſon, le Calife défendit, ſous peine de la vie, de jamais parler des Barmécides. Mais ce nouvel acte de tyrannie ne ſervit qu'à donner plus de luſtre à la magnanime liberté d'un vieillard Muſulman, créature de la famille perſécutée. Il vint à Bagdad, & ſe plaça ſur une motte de terre, qui lui ſervoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs maiſons, qui étoit abandonnée. De-là, il entretenoit tous les paſſans des plus belles actions de ces ſeigneurs, qu'il détailloit avec complaiſance. Haroun, inſtruit de la hardieſſe de cet homme, le fait arrêter, & le condamne à la mort. Mondir (ainſi ſe nommoit ce généreux vieillard) entend avec joie ſon arrêt, & de-

entendre au Calife qu'il étoit plus disposé à rompre le traité conclu, qu'à continuer de vivre paisiblement dans cet esclavage. Haroun pénétra sans peine son intention; &, pour lui montrer qu'il se rioit de ses efforts, il saisit son cimeterre, & coupa toutes ces épées par le milieu, avec autant de facilité qu'il auroit fait des raves, dit un historien Persan, sans qu'il parût la moindre brèche à la lame du cimeterre. Ce prodige de vigueur étonna Nicéphore; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets. Une bataille lui fit perdre quarante mille hommes & quelques villes, sans le rendre plus sage. Il fallut que le Calife se mît à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, sans compter une foule de volontaires, & marchât pour la seconde fois contre Héraclée, le boulevard de l'empire. Cette ville fameuse fut emportée l'épée à la main. Seize mille citoyens, qui échapperent au fer du vainqueur, devinrent les victimes de l'imprudence de leur prince, & pleurerent, dans un pénible esclavage, les malheurs de la guerre. Après la conquête d'Héraclée, les troupes Musulmanes, augmentées jusqu'au nombre de trois cents mille hommes, se répandirent comme un torrent dans toutes les provinces Romaines, renverserent les plus

fortes

fortes villes, & porterent la terreur & le pillage juſqu'aux portes de Conſtantinople. Nicéphore épuiſé ſe ſoumet enfin à toutes les conditions qu'il plaît au Calife de lui preſcrire. Haroun double le tribut; &, juſqu'à la mort de ce prince, Nicéphore, inſtruit enfin par ſon expérience, fut très-fidèle à remplir ſes promeſſes.

[805.]

Lorſque le Calife retournoit dans ſes états, une pauvre femme vint ſe jetter à ſes pieds, pour ſe plaindre de quelques ſoldats qui avoient pillé ſa maiſon. « N'as- » tu pas lu dans l'Alcoran, lui dit Ha- » roun, que, quand les princes paſſent en » armes par un lieu, ils le détruiſent? » — Commandant des Fidèles, répon- » dit cette femme, j'ai lu auſſi dans le » même livre, que les maiſons de ces prin- » ces ſeront déſolées, à cauſe des injuſ- » tices qu'ils ont commiſes. » Cette repartie hardie & pleine de force fut ſi bien reçue du monarque, qu'il fit réparer le dommage, & donner à cette femme une ſomme conſidérable.

[806.]

Un poëte avoit fait quelques vers injurieux contre Zobéïda, mere d'Amin, héritier de l'empire. Ce jeune prince de-

mande à son pere la liberté de punir un pareil outrage. « Mon fils, lui répond le » monarque, je vous conseille de pardon» ner au coupable ; car la clémence doit » être la premiere vertu des rois. Cepen» dant, si vous ne pouvez vaincre votre » juste colere, pour vous venger, dites » autant de mal de la mere de cet homme, » qu'il en a dit de la vôtre. »

[807.]

Tandis que la valeur d'Al-Rashid rendoit la puissance Sarasine redoutable aux ennemis du Musulmanisme, un rebelle s'élevoit dans le Korassan, & secrettement amassoit des forces capables de lutter contre celles du plus formidable potentat de l'univers. Trois armées envoyées successivement contre Rafé, (ainsi se nommoit le séditieux,) ne servirent qu'à donner, par leur défaite, plus de crédit à son parti. Les peuples venoient en foule se ranger sous ses drapeaux. Il assiégeoit, il emportoit des villes ; il subjugnoit des provinces ; il étendoit déja loin du Korassan sa criminelle domination, lorsqu'enfin le Calife chargea son fils Al-Mamoun de marcher contre cet audacieux. Il le suivit bientôt lui-même avec des troupes nombreuses. Mais une maladie l'obligea de s'arrêter au milieu de sa route, & le mit

aux bords du tombeau. Le fameux Gabriel employa toutes les reſſources de ſon art pour l'arracher aux bras de la mort; & il en ſeroit venu à bout, ſans un ſonge ſiniſtre qui vint troubler pour toujours l'imagination du monarque. Dans le tranſport que lui avoit cauſé la fiévre, il crut voir, étendue ſur ſa tête, une main qui tenoit une poignée de terre rouge; en même tems une voix cria: « Voici la terre » qui doit ſervir de ſépulture à Haroun! » Le prince, effrayé, demanda quel étoit le nom du lieu où il ſeroit inhumé: « C'eſt » à Tus, répondit la voix. » Cette viſion frappa tellement le deſpote, que, revenu à lui, il la raconta à ſon médecin. Gabriel s'efforça de calmer ſes terreurs; &, pour bannir ces vains phantômes d'une imagination troublée, il lui conſeilla de ſe livrer aux plaiſirs, & aux ſoins de ſon expédition contre Rafé. Le Calife le crut: ſa marche fut une chaîne de fêtes; & durant quelque tems la diverſion fut heureuſe.

[808.]

Une nouvelle attaque oblige Haroun de s'arrêter à Tus, cette ville que la voix avoit déſignée comme le lieu de ſa ſépulture. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit appeller ſon médecin, & lui dit: « Te



MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Musa-Al-Hadi, avoit voulu, avant sa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, son second fils; mais Haroun, par une générosité peu commune, sur-tout entre des freres, avoit refusé de se prêter aux desirs de son pere, & défendu les droits de Musa, son aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit présidé, il soutint son action magnanime, en faisant proclamer Musa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faisoit couronner son frere à Bagdad, la ville de Cufa, sous la conduite d'Hossein, fils d'Ali, & petit-fils de Hassan, se révoltoit contre le nouveau souverain. Hossein, chef des Alides, avoit gagné, par ses vertus, les cœurs de tous les Musulmans parmi lesquels il vivoit. On parloit avec emphase de sa valeur héroïque; on prônoit sur-tout son excessive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les distribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

& qu'il en ſentoit le prix. Un jour, on le trouva verſant des larmes ſur une élégie qui lui rappelloit ſa derniere heure. Une autrefois, voulant ſe faire expliquer un livre très-ſçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de ſon appartement. « Non, ſeigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeſte hardieſſe qu'inſpiroient ſes bontés, » la ſcience n'eſt bonne aux grands, qu'autant qu'elle eſt communiquée aux petits. » Son ſceau portoit pour deviſe : » Ma grandeur & ma puiſſance viennent » de Dieu ; » ſentiment dont ſa conduite prouvoit la ſincérité. Il conſacroit chaque jour un tems conſidérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faiſoit cent inclinations. Il fit, pendant ſon califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorſqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fourniſſoit à trois cents perſonnes tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le remplir en ſon nom. Enfin, il diſtribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur miſere ne fût point une tache pour ſon règne.





MAHOMET-MUSA-AMIN.

[809.]

A PEINE ce prince eut-il succédé à son pere, qu'il résolut de dépouiller du droit au trône après lui, son frere Al-Mamoun, pour en revêtir son fils. Cependant jamais prince n'avoit été appellé à la couronne d'une maniere plus authentique; l'acte, qui le rendoit habile à posséder le sceptre après son frere, avoit été affiché aux portes sacrées de la Caaba, & à l'entrée de toutes les mosquées de l'empire. Mais des prétentions si solides ne furent pas capables d'arrêter le nouveau monarque. Il fit enlever du palais impérial tous les effets qui devoient être le partage d'Al-Mamoun, & il ordonna aux troupes du Korassan, dont son frere avoit reçu le gouvernement perpétuel, de se rendre incontinent à Bagdad. Ce procédé jetta Mamoun dans une furieuse colere. Il voulut retenir Fadel, fils de Rabi, général de ces troupes; mais Fadel refusa de l'entendre, & s'empressa d'obéir au Calife, qui, préférant l'ivrognerie & le jeu à l'administration de ses vastes états, récompensa sa prompte soumission de la

charge de premier Viſir, & ne retint pour lui que le ſeul nom de ſouverain.

Ce miniſtre étoit habile; mais, craignant le reſſentiment de Mamoun, ſi jamais ce prince ceignoit le diadême, il confirma ſon maître dans le projet de le lui arracher. Il lui fit entendre que Mamoun avoit gagné l'affection des peuples du Koraſſan, par le bon ordre & par la police qu'il avoit établis; que ſon application à rendre la juſtice lui avoit tellement captivé tous les cœurs, que toutes les forces de la province étoient à ſes ordres. « Pour vous, ſeigneur, ajoûta-t-il,
» vous n'avez pas le bonheur de votre
» frere. On eſt mécontent de votre con-
» duite : on n'eſt point affectionné pour
» vos intérêts ; on diroit que les Muſul-
» mans ne vous obéiſſent que par con-
» trainte : tel eſt l'effet des artifices de
» Mamoun. Croyez-moi, défaites-vous d'un
» rival ; &, quoique votre fils ſoit encore
» enfant, déclarez-le votre ſucceſſeur, au
» préjudice d'un prince ambitieux, qui ne
» vous voit ſur le trône qu'avec tout le
» déſeſpoir qu'inſpire la plus baſſe jalouſie. »
Pour ſon malheur, le Calife ſuivit de point en point les conſeils de Fadel. Il fit ſupprimer le nom de ſon frere dans les prieres publiques du vendredi, & dans les

discours que l'Iman faisoit au peuple. Ensuite il fit proclamer héritier présomptif du califat son fils Musa, qui n'étoit encore âgé que de cinq ans, & lui donna le surnom d'Al-Natik-Belhak, qui signifie celui qui raisonne ou qui parle selon Dieu & la vérité. Mais plusieurs se moquerent de cette proclamation; &, pour la tourner en ridicule, ils appellerent le jeune prince Natha-Billah, c'est-à-dire, celui qui, par la grace de Dieu, commence à parler. Enfin, Amin dépouilla encore son autre frere de tous les gouvernemens que son pere lui avoit donnés; & il appella Mamoun à la cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de ses lumieres dans ses conseils, mais en effet pour l'empoisonner, ou pour le faire assassiner.

Jusques-là Mamoun avoit soutenu l'autorité de son frere. Il lui avoit fait prêter le serment de fidélité par les peuples des provinces qu'il gouvernoit; il avoit mis à la raison quelques séditieux qui refusoient de le reconnoître; mais enfin, poussé à bout par les outrages réitérés du Calife, il résolut de prévenir ses perfides desseins. Au lieu de se rendre à Bagdad, comme Amin le lui commandoit, il ôta toute communication entre cette capitale & le Korassan, & lui fit sçavoir

que, ſôn pere Haroun ayant confié à ſa prudence l'adminiſtration de cette vaſte province, il ſeroit reſponſable de tous les déſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin ſur aucune des piéces d'or ou d'argent qui ſe frapperent dans ſes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes ſous le Calife precédent, à ſe joindre à lui avec ſes troupes: exemple qui fut bientôt ſuivi par Harthema, capitaine habile; de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de tout le Koraſſan, où il agit en ſouverain, officiant dans la moſquée en qualité d'Iman, & faiſant des diſcours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr ſon frere, & qu'il étoit ſur ſes gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, pour ſoumettre le Koraſſan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, choiſit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant ſi peu de trou-

pes, se flatte d'une victoire aisée; &, se livrant à la sécurité la plus présomptueuse, il affecte de se promener seul à l'entrée de son camp. Un des soldats de Taher l'apperçoit, court à lui, l'attaque, lui tranche la tête, qu'il apporte à son général. Taher à l'instant fond sur les retranchemens ennemis. C'est moins un combat qu'un horrible carnage; tout fuit, tout se disperse, ou devient la victime des vainqueurs. Mamoun, instruit de ce triomphe par un courrier qui fit en quatre jours un chemin de près de quatre cents lieues, prend aussi-tôt le titre de Calife, fait supprimer à son tour le nom d'Amin dans les prieres, & se dispose à porter la guerre dans le cœur de l'empire Musulman. Dans ce dessein, il partage ses forces en deux corps, l'un sous la conduite de Taher, & l'autre sous les auspices d'Harthéma, & leur ordonne de pénétrer par différentes routes jusqu'à Bagdad, pour y assiéger son frere. Ces deux généraux obéissent. Trois armées, de vingt mille hommes chacune, ne s'opposent à leur marche que pour la rendre, par leur défaite, plus formidable: les villes se soumettent; tous les peuples proclament Al-Mamoun souverain commandant des Fidèles; la puissance d'Amin est menacée d'une chûte prochaine,

[811.]

Cependant ce prince se livroit à la plus coupable indolence. Un courrier vint lui annoncer la triste nouvelle des progrès rapides de son rival, le funeste sort de ses armées, la conquête d'un grand nombre de provinces qui avoient cessé de le reconnoître. Il s'occupoit alors à la pêche : « Ne troublez point mon divertis» ment, lui dit-il ; car Kuthar, mon af» franchi, a déja pris deux gros poissons, » & moi je n'ai encore rien attrappé. » Une si honteuse négligence révolta les habitans de Bagdad. Excités par Hasan, fils de ce présomptueux général qui le premier avoit été vaincu par Taher, ils déposerent le Calife, pour se soumettre à Mamoun. Mais, s'étant bientôt repentis de cet emportement, ils chasserent Hasan, tirerent de prison le monarque, & le rétablirent sur le trône. Cette disgrace ne fut pas capable de l'instruire. Hasan, que l'on avoit arrêté dans sa fuite, lui fut amené chargé de chaînes. Loin de le punir comme le méritoit sa perfidie, il lui fournit de l'argent, des chevaux, des armes, & toutes sortes de munitions de guerre, & lui donna le commandement de ses troupes. Mais, aussi-tôt que le traître eut passé le Tigre, il prit la fuite une se-

conde fois. On le poursuivit ; on l'atteignit ; & l'on porta sa tête au Calife, qui la vit avec indifférence.

[812.]

L'Egypte, la Syrie, presque tout l'empire se déclare en faveur d'Al-Mamoun. Les autres contrées ou étoient soumises, ou attendoient la prise de Bagdad pour se déterminer. Taher & Harthéma l'assiégeoient avec vigueur. Mais les habitans, encouragés par la présence d'Amin qui étoit resté dans la capitale, disputoient la victoire avec une bravoure héroïque. Le siége dura près d'un an. La ville fut presque renversée par les machines des ennemis. Enfin, les habitans & les soldats, épuisés, réduits à un très-petit nombre, n'ayant plus de remparts, se virent contraints de se rendre. Ils déposerent une seconde fois Amin, qui se retira dans la forteresse, où Taher vint l'assiéger. Tandis que ceux qui lui étoient restés fidèles s'efforçoient de le défendre, il rêva qu'il étoit assis sur une muraille fort élevée & très-épaisse, dont Taher sappoit les fondemens. Comme les Arabes sont naturellement superstitieux, ce songe fit tant d'impression sur Amin, qu'il résolut de ne se jamais mettre au pouvoir de Taher. Le lendemain, il trouva une tigne dans ses

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préſerve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la fortereſſe, il fit venir une de ſes muſiciennes, pour le diſtraire par quelqu'une de ſes chanſons. Après s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, verſant des larmes, regarda cette poëſie comme un préſage ſiniſtre, & dit en ſoupirant : « Hélas ! quand le » deſtin ne ſeconde point nos deſſeins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un inſtant après, on entendit une voix ſur la rive voiſine du Tigre, qui dit clairement & diſtinctement : « Le » ſujet de votre délibération eſt déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une ſi grande terreur, qu'il tomba de ſon ſiége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroiſſoient des prodiges, & réduit à la néceſſité de ſe remettre entre les mains d'un des généraux de ſon frere, il choiſit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans ſa tente. Mais Taher, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquiſe ne ſeroit point complette, s'il ne ſe rendoit lui-même maître de la perſonne

du Calife, envoya quelques compagnies de ses gens, sur de petites chaloupes, afin de l'arrêter. Ils lancerent des pierres & du naphte, & coulerent bientôt le bâtiment à fond. On eut bien de la peine à sauver Harthéma, qu'on tira de la riviere par les cheveux. Amin, qui étoit bon nageur, prit terre non loin de Basra, n'ayant qu'un vieux manteau déchiré sur les épaules, ses caleçons & un turban sur sa tête. Comme on le poursuivoit, il fut arrêté dans ce lieu par les soldats de Taher, qui le massacrerent, & lui couperent la tête. Leur général l'envoya sur le champ à son maître, avec le sceau de l'empire, le sceptre & la robe impériale. Quand le courrier lui présenta ces précieux monumens de sa grandeur, Al-Mamoun se prosterna le visage contre terre, rendit graces à Dieu de ces succès fortunés, & fit présent d'un million de drachmes à l'heureux messager.

Amin n'avoit pas encore trente ans lorsqu'il reçut la mort. Il avoit le visage beau, les yeux petits, les cheveux épais; il étoit grand, replet, fort robuste, & bien fait; mais c'étoient-là toutes ses qualités. Imprudent, sanguinaire, entiérement adonné à ces voluptés honteuses qui déshonorent l'homme, & sur-tout l'homme couronné, il fut lui-même l'artisan de ses

diſgraces. Un trait qui prouve bien encore ſon extrême négligence, c'eſt qu'il s'amuſoit à jouer aux échecs avec Kuthar, ſon affranchi, ſans s'embarraſſer du danger qui le menaçoit, dans le tems que l'armée de Mamoun attaquoit ſi vigoureuſement Bagdad, que cette ville étoit ſur le point d'être emportée. L'inſcription de ſon ſceau étoit : « Mahomet ſe confie en Dieu ; » deviſe qui exprimoit aſſez ſon indolence. A ſon avènement à la couronne, il fit acheter un grand nombre d'eunuques, qu'on amena de toutes les provinces de l'empire à Bagdad, ainſi que les plus habiles joueurs tant aux échecs, qu'aux autres jeux alors en uſage parmi les Arabes. Cette foule d'eſclaves l'accompagnoit nuit & jour. Il leur donnoit ſon tems, ainſi qu'à ſes femmes, dont il étoit éperdument amoureux. Ils étoient le canal des graces ; il leur prodiguoit ſes bijoux & ſes tréſors. Enfin, pour mieux ſe jouer des richeſſes, il fit bâtir à grands frais des vaiſſeaux ſur le Tigre, dont les uns repréſentoient des lions, des éléphans, des tigres ; les autres, des vautours, des ſerpens, des chevaux, & il les faiſoit combattre les uns contre les autres.





AL-MAMOUN.

[813.]

EN montant sur le trône, Al-Mamoun choisit pour visir Fadel, fils de Sahal, qui depuis long-tems possédoit sa confiance. L'autorité sans bornes qu'il lui confere, irrite plusieurs peuples, & surtout les Cusiens, qui, sous la conduite de Mahomet, de la maison d'Ali, levent l'étendard de la révolte. Un officier d'Harthéma, mécontent de ce général, se joint aux rebelles, reconnoît Mahomet pour légitime successeur du prophète, remporte de grands avantages, & fait trembler le Calife dans Bagdad même. Mais la fortune l'abandonne bientôt. Défait dans une bataille, il prend la fuite. On le poursuit: on l'arrête, ainsi que Mahomet; & leur mort met fin à la rebellion. Le monarque y avoit été sensible. Ce fut pour Harthéma un prétexte d'accuser Fadel, qu'il haïssoit, de tromper son souverain, en lui cachant le véritable état des affaires. Mais il éprouva combien il est quelquefois dangereux de vouloir perdre un favori. Fadel, instruit du mauvais service que lui avoit rendu Harthéma, l'accusa lui-même d'a-

voir

excité sourdement la révolte ; la
ve qu'il en donnoit, c'est que la plû-
de ses soldats & des officiers s'é-
nt rangés du côté des rebelles. Il n'en
t pas davantage, pour allumer dans
œur de Mamoun la plus violente co-
Il fit arrêter Harthéma ; &, sans
oir l'entendre, on lui donna la baston-
:, & on le jetta dans une prison, où
iniſtre le fit bientôt assassiner. C'est
que le monarque commençoit son
e par la plus noire ingratitude.

[814.]

lamoun perd son précepteur, le fameux
l-Hassan, que plusieurs décisions cé-
es, qu'il donna contre le luxe, en
ur des loix somptuaires, firent sur-
mer Kossa. Le Calife Haroun-Al-
aid, rencontrant un jour ce sçavant,
lemanda, d'une maniere très-civile,
ment il se portoit? « Seigneur, ré-
ondit-il, en courtisan délié: quand je
aurois jamais recueilli d'autre fruit de
es études que la seule grace que vous
e faites de penser à moi, je me croi-
is très-heureux de m'être livré aux
iences. » Une autre fois, s'étant pré-
é à la porte de l'appartement de Ma-
in, pour lui donner leçon à l'ordinaire,
une prince, qui étoit à table avec ses

ire. Malec étoit pourtant puérilement le dans ce qui touchoit aux pratiques ieuſes.

ne fois on lui demanda s'il étoit per-le manger du pourceau de mer: « Non, ondit-il; car, bien que ce ſoit un iſſon, le nom qu'il porte le faiſant re-rder comme un pourceau, les vrais uſulmans doivent le déteſter autant le celui que l'Alcoran a prohibé. » Ha-regretta beaucoup ce docteur, pour el il avoit toujours eu une haute eſ-.

e prince l'ayant un jour prié de ve-au palais pour inſtruire ſes fils: « Sei-neur, répondit Malec, la ſcience ne it la cour à perſonne; on doit la lui ire. — Vous avez raiſon, repartit le alife; mes enfans ſe trouveront dans lieu où les autres jeunes-gens vont cevoir vos leçons. » Il tint parole; les jeunes princes furent conduits ré-érement à la moſquée où Malec débi-ſa doctrine. Ce ſçavant méritoit bien égard, s'il eſt vrai, comme il le it lui-même, que tous les maîtres lesquels il avoit étudié dans ſa jeu-e, vinrent avant ſa mort s'inſtruire à école, & ſe crurent honorés du titre ſes diſciples.

fons d'Abbas & d'Ali, il ordonne à ses troupes de quitter les habits noirs, livrée des Abbassides, & d'en prendre de verds, dont la couleur étoit celle de la famille de Mahomet. En même tems, il écrit à tous les gouverneurs des provinces, pour leur notifier qu'il n'avoit trouvé personne, ni dans la famille d'Abbas, ni dans celle d'Ali, plus digne, par sa piété, par sa sagesse & par ses lumieres, que le jeune & vertueux Ali, du trône du grand prophète.

[817.]

La démarche du Calife consterna les Abbassides, dont le nombre montoit à plus de trente mille, & mit tout l'empire en mouvement. On refusoit ouvertement d'obéir aux ordres du monarque. On parla de révolte; & les principaux chefs de la famille régnante tinrent une assemblée, dans laquelle ils résolurent de déposer Al-Mamoun, & de proclamer Ibrahim, fils de Mahadi, son oncle, empereur des Croyans. Ils gagnerent les troupes qui tenoient leurs quartiers dans les environs de Bagdad; elles reconnurent Ibrahim. Cufa, cette cité remuante, qui si souvent s'étoit déclarée en faveur des Alides persécutés & malheureux, embrassa cette fois le parti qui leur étoit contraire. Ibrahim s'y rendit; il y ceignit le diadême, & fit, après son ins-

s'assemblent les plus habiles médecins de [B]agdad, pour donner de prompts remè[de]s à leur pere. La saignée n'avoit point [en]core tout le crédit qu'elle a parmi nous; [&] les médecins Arabes, bien différens des [nô]tres, craignoient, en tirant du sang, [d']en appauvrir la masse, & d'attaquer le [pr]incipe de la vie animale. Cependant le [fa]meux Gabriel, malgré l'avis de ses con[fr]eres, osa conseiller ce moyen de soula[g]er promptement le Calife. Amin, qu'il [av]oit choisi pour successeur, s'y opposa vi[ve]ment: mais Al-Mamoun, son frere, sou[ti]nt avec tant de chaleur l'opinion de Ga[b]riel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Ha[r]oun fut saigné, & recouvra la santé. Al-[M]amoun lui conta ce qui s'étoit passé, & [s]on zèle lui valut la prédilection de son [p]ere; le courage de Gabriel ne demeura [p]oint non plus sans récompense: le Calife [l]ui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad: « Seigneur, répondit-il, c'est un

ſujets de reprendre le noir comme auparavant. Cette ordonnance rétablit auſſi-tôt le calme. Ibrahim eſt dépoſé par ceux mêmes qui l'avoient placé ſur le trône, & obligé de demeurer long-tems caché pour ſe ſouſtraire à leur fureur.

[819.]

Al-Safei, chef de la troiſieme ſecte prétendue orthodoxe des Sonnites, meurt en Egypte. Quand ſa mere le portoit encore dans ſon ſein, elle ſongea qu'une étoile tomboit d'entre ſes bras, pour répandre au loin ſa lumiere. Elle alla conſulter les interprètes, qui lui dirent qu'elle donneroit le jour à un fils, dont le profond ſçavoir ſeroit le flambeau des nations Muſulmanes. Que cette prédiction ait été faite pour donner du luſtre à ce fameux docteur, il eſt certain qu'il la vérifia. A l'âge de deux ans, on le porta à la Mecque, où il fut élevé ſous les meilleurs maîtres, qu'il ſurpaſſa bientôt. Il s'açquit de bonne heure une grande réputation, à laquelle cependant il fut toujours ſupérieur. Ebn-Hanbal, ſon contemporain, diſoit : « Safei eſt pour les hommes ce que le ſoleil eſt pour l'univers. » Toutefois ce docteur avoit d'abord eu ſi mauvaiſe opinion de Safei, qu'il défendit à ſes diſciples de l'aller entendre ; mais, quelque tems après, un d'eux rencontra ſon

maître, suivant à pied Safei, qui étoit monté sur une mule. Frappé d'étonnement, il lui demanda pourquoi il leur avoit défendu d'écouter un homme qu'il suivoit lui-même avec tant d'humilité? « Taisez-vous, lui » répondit Hanbal, si vous suivez seulement sa mule, vous en tirerez du pro» fit. » Safei partageoit toutes les nuits en trois parties, destinées l'une à l'étude, l'autre à la priere, & la troisieme au sommeil. Jamais il ne jura par le nom de Dieu, soit pour confirmer une vérité, soit pour attester un fausseté. On le prioit un jour de dire son sentiment. Il garda quelque tems le silence; &, comme on lui en demandoit la raison: « J'examine, répondit-il, s'il » vaut mieux parler que de me taire. » Il disoit que, pendant seize ans, il ne s'étoit jamais levé de table entiérement rassasié, parce qu'il croyoit que c'étoit un obstacle à l'étude & à la priere. Il répétoit souvent à ses disciples cette maxime, que l'on croiroit prise dans les livres saints: « Quiconque » prétend aimer le monde & son Créateur » en même tems, est un menteur. » C'est lui qui le premier, parmi les Musulmans, réduisit la jurisprudence en systême. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur cette science si utile aux hommes; & ses décisions sont encore respectées aujourd'hui, comme elles l'étoient dans son siécle.

[820.]

Un jeune Grec, que les Arabes avoient fait priſonnier, ſuivit un jour l'officier dont il étoit l'eſclave, juſques dans l'appartement du Calife. La ſalle, quoique ſpatieuſe, étoit remplie de mathématiciens, qui ſe marteloient le cerveau pour trouver la ſolution d'un problême difficile, propoſé par le monarque. Le Grec, en voyant leur embarras, ne put s'empêcher de rire. Mamoun s'en apperçut, l'interrogea, &, reconnoiſſant en lui de grandes lumieres, le pria d'éclairer ſes docteurs. Le jeune philoſophe le fit avec un ſuccès qui mérita l'approbation de toute l'aſſemblée. Le Calife, enchanté du ſçavoir de cet eſclave, lui demanda s'il y avoit à Conſtantinople d'autres mathématiciens auſſi habiles que lui : » Oui, Seigneur, répondit-il, j'ai une foule » de ſupérieurs en ce genre. Mais celui qui » l'emporte ſur tous les autres eſt Léon, » mon maître, dont le profond ſçavoir, ce- » pendant, n'eſt point favoriſé de la for- » tune. » Le prince, qui aimoit les ſciences, & qui vouloit les faire fleurir de plus en plus dans ſes états, deſira paſſionnément d'attirer un ſi fameux mathématicien à ſa cour. Il donna la liberté au Grec, & le chargea pour Léon d'une lettre, par laquelle il l'invitoit à ſe rendre auprès de lui,

en parler au monarque; & lui dit: « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'instant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver; &, de peur que dans la suite la vie de ses sujets ne fût exposée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chassa tous, par un édit solemnel, de l'étendue de son empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le souverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de son extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puissant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par sa conversation, si ce n'étoit pas un imposteur, le fit venir, & lui dit: « On » me présenta, il y a quelques jours, un » homme qui faisoit l'insensé, & qui vou» loit passer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en prison; on lui » fit son procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit: « Vous avez agi comme le de» voit un de mes fidèles serviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce misérable; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit son audace. » Le

de deux grands monarques, l'un pour conserver, l'autre pour obtenir un philosophe digne de leur vénération mutuelle, est le triomphe des sciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Hassan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouse solemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonstance. Ce seigneur donna à tous les courtisans des bourses de musc, des œufs d'ambre gris, & des esclaves de l'un & de l'autre sexe. Lorsque le monarque alla prendre la princesse pour la conduire au palais impérial, Hassan fit couvrir le chemin par où il passa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit assise sur un trône d'or; mille perles, grosse comme un œuf de pigeon, chargeoient sa tête, & sembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Hassan, pendant tout le tems qu'il séjourna dans la capitale de son gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de son mérite : elle les relevoit par un esprit enjoué, capable de

distraire son auguste époux après les pénibles soins du gouvernement. Aussi ce prince l'aima-t-il toujours avec excès. Un jour qu'il vouloit lui donner des preuves de sa tendresse, la princesse, qui avoit pour-lors quelqu'empêchement légitime, lui dit: » Arrêtez, Seigneur; car il est écrit dans » le livre du prophète : ne faites point » l'œuvre (a) de Dieu avec précipitation. » Ce passage cité à propos réprima la convoitise trop ardente du monarque.

Le pere de Touran-Dokht étant mort, Mamoun défendit qu'on lui en donnât la nouvelle, de peur de l'attrister. Mais la princesse étant entrée dans l'appartement de son époux, & s'appercevant que le Calife ne s'étoit point levé pour la recevoir, elle s'écria sur le champ : « Ah! mon » pere! — Qui vous a dit qu'il étoit mort, » demanda Mamoun effrayé? — Je m'en » suis doutée, répondit-elle, par la ma» niere dont vous m'avez reçue. »

[822.]

Afin de récompenser les grands services de Taher, le Calife confere à ce général,

(*) C'est ainsi que les Musulmans appellent le mariage & ses fonctions.

pour lui & pour sa postérité, le gouvernement du Korassan avec un pouvoir presque sans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle son mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans sa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le souverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & possédoit toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme les héros. Un jour il fit présent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muses Sarasinnes célébroit quelques-uns de ses exploits : « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, si votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'est peut-être pas là le plus beau trait de sa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroissoient n'avoir qu'une seule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiaristan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui sont bons dans tous les tems; car dans la prospérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du secours & de la consolation dans l'adversité : ils font honneur à la religion, & assaisonnent en même tems tous les plaisirs de la vie. L'un

plus illustres de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans son sein que Mahadi avoit choisi un gouverneur pour Haroun, son fils bien-aimé; le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la sienne. Il l'associa, pour ainsi dire, à sa fortune; & Giafar, fils de son gouverneur, devint son favori, son visir, & son plus cher confident. Il avoit une sœur qu'il aimoit avec passion: afin de voir plus souvent ensemble ces deux personnes qu'il chérissoit le plus au monde, il la donna pour épouse à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractérisent les despotes, il défendit à l'époux d'user avec sa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant seulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbassa (ainsi s'appelloit la princesse) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une passion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils se trouvoient seuls, ils oublierent les menaces du Calife: leur amour triompha de la crainte; & les momens furent si bien employés, que, neuf mois après, Abbassa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

ins. » Trouveroit-on beaucoup d'a-
le cette eſpece ? Et cependant com-
ſeroient-ils néceſſaires aujourd'hui !

[825.]

rahim, ce prince que les rebelles
ent proclamé Calife, ſe tenoit caché
is près de ſept ans, pour éviter le
ntiment d'Al-Mamoun. Cette priſon,
que volontaire, lui déplut enfin; &,
ant tenter la fortune, il ſe déguiſa en
ne, & s'achemina de nuit vers les
es de Bagdad. Mais ſon deſtin ne
ıt pas plus favorable que dans le court
valle de ſa grandeur. Arrêté, inter-
par une ſentinelle, & n'ayant pas
ıé une réponſe ſatisfaiſante, on le
luit au palais du Calife, où, juſqu'au
r du monarque, il reſte ſous bonne &
garde. Al-Mamoun n'abuſa point de
bonheur. Content de voir ſon ennemi
d'état de lui nuire, & le croyant aſ-
ɔuni par les triſtes ſuites de ſa rebel-
, non-ſeulement il lui pardonna, mais
dmit encore dans ſes plaiſirs, & lui fit
ent de dix mille piéces d'or.

[826.]

'eſt au règne de Mamoun qu'il faut rap-
er l'origine de ces alliances contrac-
pour un tems, ſi communes mainte-

» votre sçavoir, répliquerent les docteurs ; » &, puisque vous excellez, dites-vous, » dans la divination, voyons ce que vous » sçavez faire. » Alkindus accepte le défi. Le plus habile des docteurs est choisi pour lutter contre ce redoutable adversaire. L'un & l'autre décrivent un cercle, au milieu duquel ils se placent ; & le Musulman écrit deux mots sur un papier qu'il ferme, & qu'il présente au Calife, afin que Jacob devinât ce qu'il contenoit. L'épreuve étoit difficile ; l'hébreux paya d'audace. Il prend ses livres & ses instrumens de mathématiques, calcule, combine ; &, après quelques instans de méditation, il dit hardiment au docteur : « Des deux » mots que vous avez écrits sur le papier, » le premier signifie une plante, & le se» cond un animal. » Al-Mamoun ouvre aussi-tôt le papier, & y voit ces mots : » Assa Moussa, la verge de Moyse. » Plein d'admiration pour Jacob, il lui prouva sur le champ son estime ; & le soin que prit le monarque de publier sa victoire, fut pour les docteurs une nouvelle mortification, qui mit le comble à leur haine. Afin de se défaire d'un rival si terrible, ils susciterent un de leurs disciples pour le poignarder. Le disciple, armé d'un couteau, vint trouver Jacob, sous prétexte d'apprendre, sous lui, les sciences qu'il cultivoit

cultivoit avec tant de succès. Alkindus étoit instruit des mauvais desseins de ce Musulman. « Mon ami, lui dit-il d'un » ton ferme, en l'appercevant, vous êtes » entré ici dans l'intention de me tuer ; » mais quittez promptement cette résolu- » tion avec le couteau que vous portez ; » & je vous recevrai dans mon école. » Cet homme, frappé du dernier étonnement, jetta son couteau, lui demanda pardon, & devint un de ses plus zélés disciples.

[832.]

La guerre s'allume entre l'empire Grec & celui de Mahomet. Théophile, on ne sçait pour quelle raison, avoit fait passer au fil de l'épée près de seize cents citoyens d'une ville qui vivoit sous la protection des Califes. A la nouvelle de cet attentat, Al-Mamoun, plein de fureur, se met à la tête de ses troupes, entre sur les terres des Chrétiens, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, prend plus de trente villes ou forteresses, emporte la riche cité de Lulua, défait l'empereur, & l'oblige de se soumettre de nouveau au tribut imposé à ses prédécesseurs.

[833.]

Le Calife revenoit triomphant dans ses

» tu oublié le serment que tu m'as fait de
» ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant
entendu ces plaintes, dit au vendeur :
» Attestez seulement que cette fille est li-
» bre & que vous l'avez épousée, & je
» vous laisse l'argent que vous avez reçu. »
Les biens de cet infortuné seigneur,
& ceux de tous les Barmécides, furent
confisqués dans toutes les provinces de
l'empire, par l'ordre exprès du prince,
qui mit le comble à ces exécutions barbares,
en faisant jetter sa sœur Abbassa
& ses deux enfans dans un puits que l'on
combla ensuite. Enfin, pour qu'il ne restât
pas le moindre vestige de cette illustre maison,
le Calife défendit, sous peine de la
vie, de jamais parler des Barmécides. Mais
ce nouvel acte de tyrannie ne servit qu'à
donner plus de lustre à la magnanime liberté
d'un vieillard Musulman, créature
de la famille persécutée. Il vint à Bagdad,
& se plaça sur une motte de terre, qui lui
servoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs
maisons, qui étoit abandonnée. De-là,
il entretenoit tous les passans des plus belles
actions de ces seigneurs, qu'il détailloit
avec complaisance. Haroun, instruit
de la hardiesse de cet homme, le fait arrêter,
& le condamne à la mort. Mondir
(ainsi se nommoit ce généreux vieillard)
entend avec joie son arrêt, & de-

& sur-tout quel despote a jamais ignoré le joug des passions ? Il disoit souvent : « Si les hommes sçavoient quel fonds de » clémence je possede, les plus coupables » s'empresseroient continuellement autour » de moi ! » Il combla de faveurs les descendans d'Ali, & leur rendit les biens dont ses prédécesseurs les avoient dépouillés. C'est lui qui fut véritablement le pere des sciences parmi les Sarasins. Il suffisoit qu'on fût instruit dans quelque art, & qu'on s'y distinguât, pour tenir un rang honorable à sa cour, pour participer à ses bienfaits. Il épuisa ses trésors, pour attirer à Bagdad tous les sçavans personnages dont le mérite illustroit son empire ou les états voisins ; &, curieux de s'instruire sous de si grands maîtres, il leur donnoit tout le tems que lui laissoient les affaires. Quel bonheur pour l'esprit humain, si un tel prince eût siégé sur le trône de Mahomet, lorsque pour la premiere fois les Sarasins prirent Alexandrie, & brûlerent la fameuse bibliotheque de cette métropole ! La devise d'Al-Mamoun étoit : « Demandez à Dieu, & il vous donnera. »



MOTASEM-BILLAH.

[834.]

AL-MAMOUN, avant sa mort, avoit déclaré pour son successeur Motasem, son frere, au préjudice d'Al-Abbas, son fils, & de son autre frere Kasem, qui, suivant l'ordre de l'hérédité établi par Haroun-Al-Rashid, devoit monter sur le trône après lui. On murmura d'abord contre cette espece de désobéissance aux volontés paternelles; mais la soumission volontaire des deux princes étouffa toute semence de discorde, & leur exemple fut bientôt suivi par tous les officiers de l'armée, & par toutes les personnes de la cour, qui, d'une voix unanime, proclamerent Motasem.

[835.]

A peine le nouveau monarque étoit-il assis sur la chaire de Mahomet, qu'on vint lui annoncer qu'une troupe de rebelles commettoit depuis long-tems d'horribles ravages dans la Perse & dans l'Irac-Persienne. Elle avoit pour chef un imposteur, appellé Babec, qui prenoit le titre de Pro-

, ſe déchaînoit contre la conſtitution
& eccléſiaſtique du Muſulmaniſme,
nnoit au culte nouveau qu'il annon-
e nom de religion de joie & de plai-
es maximes voluptueuſes lui firent
ıultitude de proſélytes. Il les débi-
abord dans le ſecret ; mais bientôt,
yant aſſez fort pour les prêcher l'é-
la main, il amaſſa trois cents mille
ıes, à la tête deſquels il eſſaya de
ger ſa doctrine, en ruinant les vil-
:n déſolant les provinces. Motaſem
rcher contre lui des troupes moins
reuſes que les ſiennes, mais plus aguer-
Babec oſa voler à leur rencontre.
nte mille fanatiques, qu'il avoit ſé-
, furent les victimes de ſa témérité
un premier combat. Une ſeconde
;e lui enleva plus de cent mille hom-
enfin une troiſieme acheva d'épui-
; forces, & l'obligea de chercher un
lans les monts Gordiens, avec les
de ſa puiſſance.

[836.]

Calife, ſuivant le projet de ſon frere,
.pport aux matieres de religion, per-
: avec fureur tous ceux qui nient la
on. de l'Alcoran. Hanbal, chef de
.trieme ſecte des Sonnites, ayant re-
e ſe ſoumettre à l'édit, fut fouetté,

bords du tombeau. Le fameux Ga-
employa toutes les ressources de son
pour l'arracher aux bras de la mort;
en seroit venu à bout, sans un songe
e qui vint troubler pour toujours
gination du monarque. Dans le transf-
que lui avoit causé la fiévre, il crût
étendue sur sa tête, une main qui
: une poignée de terre rouge; en
e tems une voix cria: « Voici la terre
doit servir de sépulture à Haroun! »
ince, effrayé, demanda quel étoit le
du lieu où il seroit inhumé: « C'est
us, répondit la voix. » Cette vision
a tellement le despote, que, revenu
, il la raconta à son médecin. Ga-
s'efforça de calmer ses terreurs; &,
bannir ces vains phantômes d'une
nation troublée, il lui conseilla de
rer aux plaisirs, & aux soins de son
lition contre Rafé. Le Calife le
sa marche fut une chaîne de fêtes;
urant quelque tems la diversion fut
use.

[808.]

ne nouvelle attaque oblige Haroun
arrêter à Tus, cette ville que la voix
désignée comme le lieu de sa sépul-
Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit
ler son médecin, & lui dit: « Te

grandes marques de reſpects à ſe remettre entre ſes mains. Il le traita en grand roi, juſqu'au moment où la table étant ſervie, Sahel ſe mit à ſon côté. Babec ſurpris, lui demanda comment il oſoit prendre la liberté de ſe placer à ſa table, ſans y être invité ? « Il eſt vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » ſuis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majeſté ? » &, faiſant venir ſur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie ſanglante : « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya enſuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une ſomme conſidérable pour ſa rançon, après avoir fait violer en ſa préſence ſa mere, ſa ſœur & ſa femme, comme cet impoſteur le pratiquoit à l'égard de ſes priſonniers. On le conduiſit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & enſuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit réſiſté, durant près de vingt ans à toute la puiſſance des Califes. Dans le tems de ſa domination, il avoit cruellement maſſacré deux cents cinquante mille perſonnes, parce qu'il ne reſpectoit ni âge, ni ſexe, ni condition. Un de ceux dont il ſe ſervoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait priſonnier, avoua

& qu'il en sentoit le prix. Un jour, on le trouva versant des larmes sur une élégie qui lui rappelloit sa derniere heure. Une autrefois, voulant se faire expliquer un livre très-sçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de son appartement. « Non, seigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeste hardiesse qu'inspiroient ses bontés, » la science n'est bonne aux grands, qu'autant qu'elle est communiquée aux petits. » Son sceau portoit pour devise : » Ma grandeur & ma puissance viennent » de Dieu ; » sentiment dont sa conduite prouvoit la sincérité. Il consacroit chaque jour un tems considérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faisoit cent inclinations. Il fit, pendant son califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorsqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fournissoit à trois cents personnes tout ce qui leur étoit nécessaire pour le remplir en son nom. Enfin, il distribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur misere ne fût point une tache pour son règne.



paroit de Malatia, en Cappadoce, & de plusieurs autres villes, dont il traitoit les habitans avec la plus affreuse barbarie, immolant les uns, faisant arracher aux autres le nez, les yeux, les oreilles & la langue. Enfin le Calife le joignit, avec une armée plus formidable encore qu'aucune de celles que ses prédécesseurs avoient mises en campagne contre les Chrétiens. Il la partage en plusieurs corps, qui pénetrent dans l'empire Grec, par différens côtés, & qui ruinent un grand nombre de forteresses & de villes, avant qu'il paroisse personne pour leur disputer le terrain. Ancyre fut réduite en cendres; & Théophile n'apprit ces tristes représailles, que lorsqu'il n'étoit plus tems de s'y opposer. Mais ce n'étoit encore que le prélude de la vengeance que Motassem méditoit. L'empereur avoit détruit Zabatra, patrie de ce prince. Le Calife fit graver sur les boucliers de tous ses soldats le nom d'Amorium, ville de Phrygie, où le monarque Chrétien étoit né, dans le dessein de la renverser de fond en comble. Théophile, instruit de ce projet, voulut le prévenir. Il accourt avec ses troupes vers Dorylée, à trois lieues d'Amorium. Ses officiers lui conseillent d'éviter une action générale avec les Arabes, dont les forces étoient plus redoutables que celles des

siens, il lui fait donner quatre mille pièces d'or.

[840.]

Salmavia, médecin de Motasem, tombe dangereusement malade. Le Calife, apprenant qu'il est à l'extrémité, vient le voir tout en pleurs, & lui demande qui prendra soin de sa santé s'il vient à mourir. » L'intriguant Yahya, répondit l'Esculape moribond; mais, seigneur, gardez-vous bien de ses remèdes composés. » Salmavia étant mort, Motasem fut si affligé de l'irréparable perte qu'il faisoit, qu'il s'écria douloureusement: » Ah! je le suivrai bientôt, car c'est à son » habileté que je suis redevable de ma » conservation & de ma vie. » Il refusa de prendre aucune nourriture le jour que ce médecin mourut; &, faisant apporter une bière dans son appartement, il lui fit des funérailles avec des cierges allumés & des parfums, à la maniere des Chrétiens.

[841.]

Ce n'étoit pas sans raison que Motasem pleuroit son médecin: Salmavia, qui connoissoit parfaitement son tempérament, le faisoit saigner deux fois par an, & lui

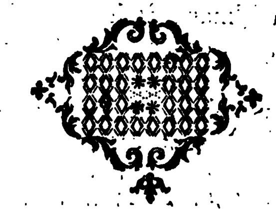
donnoit quelques remèdes fort doux, à la faveur desquels il jouissoit d'une santé ferme & solide. Yahya, qui lui succéda, suivit une méthode opposée : la constitution du monarque s'altéra, & ce changement de régime le mit, en moins de vingt mois, au tombeau. On remarque qu'il étoit âgé de quarante-huit ans lorsqu'il mourut; qu'il étoit pere de huit fils & de huit filles ; qu'il étoit le huitieme Calife de la maison des Abbassides ; qu'il étoit né le huitieme jour du huitième mois de l'année Arabique ; qu'il régna huit ans, huit mois & huit jours ; qu'il avoit donné huit batailles ; qu'il avoit huit mille esclaves, & qu'il laissa huit millions d'or dans ses coffres. Les fréquentes séditions du peuple de Bagdad l'obligerent à fixer son séjour à Samarra, dont il étoit le fondateur. Il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies. Un jour il lui prit fantaisie de faire pendre au cou de chacun un sac plein de terre, & la leur fit porter à une place de la ville qu'il avoit marquée. Toute cette terre, ainsi amassée, forma une terrasse assez élevée, sur laquelle il fit bâtir un grand sallon, d'où il pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la ville ; & c'est cette terrasse qui fit appeller Colline des sacs, le magnifique palais de Samarra.

que, sôn pere Haroun ayant confié à sa prudence l'administration de cette vaste province, il seroit responsable de tous les désordres qui pourroient y arriver, s'il s'en absentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin sur aucune des piéces d'or ou d'argent qui se frapperent dans ses états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes sous le Calife precédent, à se joindre à lui avec ses troupes: exemple qui fut bientôt suivi par Harthema, capitaine habile; de sorte qu'il se vit maître absolu de tout le Korassan, où il agit en souverain, officiant dans la mosquée en qualité d'Iman, & faisant des discours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr son frere, & qu'il étoit sur ses gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, pour soumettre le Korassan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de son siécle, choisit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant si peu de trou-

ques, dont l'insolence, croissant de jour en jour par la protection du souverain, alla jusqu'à tyranniser le souverain même, & à renverser sa puissance. Il aimoit le faste. Il multiplia prodigieusement le nombre des valets de sa cour, pour lesquels il fit faire cinquante mille petits paniers, dont ils se servoient quelquefois pour porter leurs provisions. Mais toutes ces profusions n'épuiserent point ses peuples : les revenus immenses des Califes ne pouvoient tarir qu'entre les mains d'un monarque excessivement prodigue, & ce n'étoit pas le défaut de Motasem ; puis qu'outre les huit millions d'or dont on a parlé, on en trouva quatre-vingt mille d'argent dans ses trésors lorsqu'il mourut.



[811.]

ndant ce prince se livroit à la plus
e indolence. Un courrier vint lui
r la triste nouvelle des progrès
de son rival, le funeste sort de
ies, la conquête d'un grand nom-
provinces qui avoient cessé de
noître. Il s'occupoit alors à la
« Ne troublez point mon divertis-
lui dit-il; car Kuthar, mon af-
i, a déja pris deux gros poissons,
i je n'ai encore rien attrappé. »
onteuse négligence révolta les ha-
e Bagdad. Excités par Hasan, fils
résomptueux général qui le pre-
oit été vaincu par Taher, ils dé-
le Calife, pour se soumettre à
. Mais, s'étant bientôt repentis de
ortement, ils chasserent Hasan,
de prison le monarque, & le ré-
sur le trône. Cette disgrace ne
apable de l'instruire. Hasan, que
it arrêté dans sa fuite, lui fut
chargé de chaînes. Loin de le pu-
me le méritoit sa perfidie, il lui
de l'argent, des chevaux, des ar-
toutes sortes de munitions de
& lui donna le commandement
oupes. Mais, aussi-tôt que le traître
é le Tigre, il prit la fuite une se-

passa point six mille. Les autres, dont la multitude étoit immense, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conscience, en souscrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah persécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire sont remplies d'échafauds, les prisons sont comblées; on compte plus de quatre millions de Musulmans immolés ou chargés de fers pour cette cause. Tant de rigueur pour une question chimérique, qu'il eût mieux valu laisser dans le silence où elle restoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la secte opposée au Calife, & que l'on appelloit le conservateur des traditions prophétiques, anime ses disciples à conspirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ses peuples. Il gagne un grand nombre des principaux seigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui se trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces prosélites forment la

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préſerve de quelque grand malheur! » La nuit qui précéda la reddition de la fortereſſe, il fit venir une de ſes muſiciennes, pour le diſtraire par quelqu'une de ſes chanſons. Après s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, verſant des larmes, regarda cette poëſie comme un préſage ſiniſtre, & dit en ſoupirant : « Hélas ! quand le » deſtin ne ſeconde point nos deſſeins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un inſtant après, on entendit une voix ſur la rive voiſine du Tigre, qui dit clairement & diſtinctement : « Le » ſujet de votre délibération eſt déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une ſi grande terreur, qu'il tomba de ſon ſiége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroiſſoient des prodiges, & réduit à la néceſſité de ſe remettre entre les mains d'un des généraux de ſon frere, il choiſit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans ſa tente. Mais Taher, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquiſe ne ſeroit point complette, s'il ne ſe rendoit lui-même maître de la perſonne

s'expose. Le Calife ne veut rien entendre ; il le menace, & l'Esculape intimidé l'assure que s'il veut prendre seulement trois onces de chair de lion, préparée dans du vinaigre rouge, il sera satisfait au-delà de ses desirs. Le voluptueux Vathek fait usage de cette étrange recette ; mais bientôt l'hydropisie renaît avec plus de malignité. Envain on a recours à toutes les ressources de l'art : la maladie devient mortelle, & ce prince expire victime de son infâme débauche, à l'âge de trente-quatre ans. Quelques instans avant que de rendre l'ame, il se prosterna le visage contre terre, & s'écria : « Roi céleste, dont » le règne ne finira jamais, ayez pitié » d'un pauvre prince, dont le règne est » passager & de courte durée ! » Malgré ses vices, Vathek avoit quelques vertus. Il étoit généreux, vaillant, grand admirateur de la poësie Arabe, récompensant avec une libéralité vraiment royale tous ceux qui y excelloient. Il étoit très-charitable ; &, sous son règne, on ne vit point de ces êtres inutiles, dont l'unique occupation est de séduire les citoyens, en affectant une indigence trompeuse ou des infirmités factices. Il fut aussi le protecteur des sciences, qu'il cultivoit lui-même avec succès. Il excelloit sur-tout dans l'astrolo-

voir excité sourdement la révolte ; la preuve qu'il en donnoit, c'est que la plûpart de ses soldats & des officiers s'étoient rangés du côté des rebelles. Il n'en fallût pas davantage, pour allumer dans le cœur de Mamoun la plus violente colere. Il fit arrêter Harthéma ; &, sans vouloir l'entendre, on lui donna la bastonnade, & on le jetta dans une prison, où le ministre le fit bientôt assassiner. C'est ainsi que le monarque commençoit son règne par la plus noire ingratitude.

[814.]

Mamoun perd son précepteur, le fameux Abul-Hassan, que plusieurs décisions célèbres, qu'il donna contre le luxe, en faveur des loix somptuaires, firent surnommer Kossa. Le Calife Haroun-Al-Rashid, rencontrant un jour ce sçavant, lui demanda, d'une maniere très-civile, comment il se portoit ? « Seigneur, répondit-il, en courtisan délié : quand je » n'aurois jamais recueilli d'autre fruit de » mes études que la seule grace que vous » me faites de penser à moi, je me croi» rois très-heureux de m'être livré aux » sciences. » Une autre fois, s'étant présenté à la porte de l'appartement de Mamoun, pour lui donner leçon à l'ordinaire, le jeune prince, qui étoit à table avec ses



MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſ-ſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Ma-homet, viſir de Vathek, voulut s'oppo-ſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſou-verain fit de ſa puiſſance, fut de ſe ven-ger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit ar-rêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâ-ton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

dormir. On lui permit enfin de prendre quelque repos ; Mahomet dormit durant vingt-quatre heures, & ne se réveilla que pour être précipité dans un fourneau de fer, garni intérieurement de pointes qu'on avoit fait rougir. Supplice horrible, mais que les vices de ce ministre semblent excuser. Il étoit hautain, plein d'un sot orgueil, sans honneur, impitoyable : il joignoit à la plus sordide avarice une ambition sans bornes. Jamais il n'avoit rendu service à personne ; & sa maxime favorite étoit que la pitié est une foiblesse, & la libéralité une sottise.

[849.]

Les Chrétiens & les Juifs, répandus dans l'empire, jouissoient depuis long-tems d'un calme assez profond ; &, quoiqu'ils fussent obligés de payer régulièrement le tribut, leur servitude étoit assez douce, lorsqu'un démon, ennemi de leur bonheur, inspire au Calife le dessein d'appesantir leur joug. Il leur ordonne de porter, outre les marques distinctives imposées par ses prédécesseurs, une large ceinture de cuir, semblable à celle qu'on mettoit aux esclaves ; d'avoir sur leurs portes des figures peintes de diables, de pourceaux & de singes ; & il leur défend de se servir d'étriers de fer, & d'aller à cheval, ne

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi est encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux imposteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyse ressuscité, & joua si bien son personnage, qu'il se fit un grand nombre de partisans. On l'arrêta; & tous ses prosélytes l'accompagnerent lorsqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix soufflets de chacun de ses sectateurs; ensuite il lui fit donner la bastonnade sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il expirât. Tous ses disciples furent mis en prison, d'où ils ne sortirent qu'après avoir recouvré leur bon sens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la succession au Califat entre ses trois fils, Montaser, Motaz & Moaviad, suivant l'ordre de leur naissance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier destiné à les faire reconnoître pour héritiers présomptifs de la couronne; & le second, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur assigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

de reprendre le noir comme aupa-
t. Cette ordonnance rétablit aussi-tôt
lme. Ibrahim est déposé par ceux
s qui l'avoient placé sur le trône, &
: de demeurer long-tems caché pour
strаire à leur fureur.

[819.]

Safei, chef de la troisieme secte pré-
e orthodoxe des Sonnites, meurt en
e. Quand sa mere le portoit encore
on sein, elle songea qu'une étoile tom-
'entre ses bras, pour répandre au loin sa
re. Elle alla consulter les interprètes,
ii dirent qu'elle donneroit le jour à
, dont le profond sçavoir seroit le
eau des nations Musulmanes. Que
prédiction ait été faite pour donner
tre à ce fameux docteur, il est certain
a vérifia. A l'âge de deux ans, on le
à la Mecque, où il fut élevé sous les
urs maîtres, qu'il surpassa bientôt.
quit de bonne heure une grande ré-
on, à laquelle cependant il fut tou-
supérieur. Ebn-Hanbal, son contem-
, disoit : « Safei est pour les hom-
e que le soleil est pour l'univers. »
is ce docteur avoit d'abord eu si
opinion de Safei, qu'il défendit
iples de l'aller entendre; mais,
ems après, un d'eux rencontra son

[853.]

Un chrétien Arabe, appellé Honaïn, devient, par son habileté dans la médecine, le favori du Calife. Honaïn, après s'être formé sous les plus célèbres maîtres dans sa patrie, avoit séjourné long-tems parmi les Grecs, où il avoit acquis les plus rares connoissances. Revenu dans son pays, il avoit surpassé tous ses compatriotes, qui le regardoient comme le prodige de son siécle. La renommée le fit connoître à Motavakkel. Ce monarque voulut le voir; &, l'ayant mandé à sa cour, il fut si satisfait de sa conversation, qu'il résolut de se l'attacher par ses bienfaits. Cependant, comme il étoit chrétien, & qu'il avoit demeuré bien du tems à Constantinople, le Calife, soupçonnant qu'il pourroit entreprendre quelque chose en faveur de l'empereur, craignoit de se fier à lui. Il crut qu'il étoit prudent de l'éprouver avant que de lui donner sa confiance. Il le fit donc revêtir d'une robe magnifique; &, après lui avoir assigné une pension de cinquante mille drachmes par an, il exigea, pour premier service, qu'il lui préparât un poison subtil, pour faire périr un de ses ennemis si secrettement, qu'on

ne pût le soupçonner d'avoir part à sa mort. Honaïn refuse de se prêter à ce crime. « Seigneur, lui dit-il avec une » noble hardiesse, je ne sçais préparer que » des remèdes utiles au genre humain. » Le monarque, n'ayant pu, ni par promesses ni par menaces, le faire condescendre à ses desirs, l'envoye en prison. Il y reste durant un an, exposé à toutes les rigueurs qu'entraîne après soi la disgrace du souverain. Enfin, après ce terme, le Calife le fait amener devant lui, & le menace de le faire mourir sur le champ s'il refuse davantage de lui obéir. Honaïn demeure inébranlable. « Homme généreux, » lui dit alors le despote, prends courage, » ta rare vertu me charme; je m'abandonne à toi pour toujours. Mais, dis-» moi, qui a pu t'inspirer tant de constan-» ce, à la vue des supplices dont je te » menaçois? — Deux choses, Seigneur, » répondit le vertueux médecin : ma re-» ligion & ma profession. La premiere » m'ordonne de faire du bien à mes en-» nemis, & de ne point faire de mal à » mes amis. La seconde n'a été établie que » pour l'avantage du genre humain; &, » en y entrant, j'ai juré solemnellement » de n'avoir jamais part à aucune prépa-» ration nuisible ou mortelle. » Cette réponse mit le comble à l'admiration du

Califeſe, qui lui fit préſent d'une riche garde-robe & d'une ſomme conſidérable; de ſorte que, durant quelque tems, il parut être le premier homme de la cour. Mais un Chrétien, jaloux de ſa fortune, l'accuſa de profanation & d'infidélité auprès du monarque, & anima tellement le clergé contre lui, qu'il fut excommunié. Cette diſgrace fut ſi ſenſible à Honaïn, qu'il mourut ſubitement la nuit ſuivante; & l'on crut généralement qu'il avoit abrégé ſes jours par le poiſon.

[854.]

La ſupercherie d'un prêtre induſtrieux excite dans l'empire Grec une violente perſécution contre les images. Par le moyen d'un tuyau de plomb, il faiſoit croire au peuple qu'il ſortoit du lait du ſein d'une figure de la ſainte vierge. On couroit en foule à cette image miraculeuſe; & la piété publique enrichiſſoit l'impoſteur ſacré. La fraude fut découverte; & l'empereur en fut ſi fort irrité, qu'il fit décapiter le prêtre, & défendit à tous ſes ſujets d'adorer les images: ce qui lui paroiſſoit une véritable idolâtrie. Cet édit alluma le zèle des Chrétiens Arabes, & des évêques qui vivoient ſous l'empire du Calife. Quelques Muſulmans mêmes entreprirent de prouver, au mépris des principes de leur religion, que le culte

de deux grands monarques, l'un pour conſerver, l'autre pour obtenir un philoſophe digne de leur vénération mutuelle, eſt le triomphe des ſciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Haſſan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouſe ſolemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonſtance. Ce ſeigneur donna à tous les courtiſans des bourſes de muſc, des œufs d'ambre gris, & des eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Lorſque le monarque alla prendre la princeſſe pour la conduire au palais impérial, Haſſan fit couvrir le chemin par où il paſſa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit aſſiſe ſur un trône d'or; mille perles, groſſe comme un œuf de pigeon, chargeoient ſa tête, & ſembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Haſſan, pendant tout le tems qu'il ſéjourna dans la capitale de ſon gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de ſon mérite: elle les relevoit par un eſprit enjoué, capable de

bruit épouvantable, qui ruinerent quantité de villes & de bourgs, & ensevelirent sous les décombres des maisons quarante-cinq mille quatre-vingt-seize personnes, dont la plus grande partie périt à Damegan, capitale de la province. La Syrie, la Perse, le Korassan, l'Arabie-heureuse, & presque toutes les contrées de l'empire Sarasin furent affligées du même fléau. Le mont-Pelé, près de Laodicée, s'écroula dans la mer; & sa chûte fit périr la plûpart des habitans de cette ville. A Bagdad, le palais impérial fut ébranlé visiblement. A Antioche, quinze cents maisons, & plus de quatre-vingt-dix tours qui défendoient les murailles de la ville, furent renversées, ce qui, joint aux bruits extraordinaires qu'on entendit sous les ruines, remplit les habitans d'une si grande terreur, qu'ils se sauverent dans les campagnes voisines. A la Mecque, les sources se desfécherent à un tel point, que l'eau s'y vendit cent drachmes la bouteille. Une riviere qui étoit environ à deux lieues du mont Pelé, disparut sans que depuis on en ait pu retrouver aucune trace. Dans le Khairvan, la Cyrénaïque des anciens, la terre s'ouvrit & engloutit une foule de peuple. Dans l'Yémen, un grand champ labouré fut transporté de dessus une colline à un autre endroit assez éloigné, sans qu'il y manquât

pour lui & pour sa postérité, le gouvernement du Korassan avec un pouvoir presque sans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle son mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans sa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le souverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & possédoit toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme les héros. Un jour il fit présent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muses Sarasines célébroit quelques-uns de ses exploits: « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, si votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'est peut-être pas là le plus beau trait de sa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroissoient n'avoir qu'une seule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiaristan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui sont bons dans tous les tems; car dans la prospérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du secours & de la consolation dans l'adversité: ils font honneur à la religion, & assaisonnent en même tems tous les plaisirs de la vie. L'un

ble. On assure que l'on conserva longtems de ces pierres au Caire, & à Beths en Géorgie. Enfin, deux personnes ayant été frappées de la foudre en même tems, elles demeurerent noires tout le reste de leur vie, sans avoir reçu aucun autre dommage.

[860.]

Le monarque Sarasin ayant ouï-dire qu'il y avoit à Basrah une épée fameuse, envoye ordre au gouverneur de cette ville de l'acheter à quelque prix que ce soit. Comme elle étoit déja vendue, pour l'avoir, le Calife donna dix mille piéces d'or. Un jour, la tenant entre ses mains, il dit à Fatah, son visir : « Je voudrois bien » trouver parmi mes esclaves Turcs un » vaillant homme, à qui je pusse confier » cette épée pour la conservation de ma » personne. » En ce moment, Bager, général des Turcs au service du Calife, entroit dans l'appartement de ce prince. » Seigneur, voici Bager, lui répondit » Fatah, le plus brave de tous vos Turcs, » & le seul digne de recevoir un présent » si glorieux. » Le monarque la lui donne avec de gros apointemens; mais cet infâme favori ne la tira du fourreau que pour en tuer son souverain, son bienfaiteur.

» muns. » Trouveroit-on beaucoup d'amis de cette espece ? Et cependant combien seroient-ils nécessaires aujourd'hui !

[825.]

Ibrahim, ce prince que les rebelles avoient proclamé Calife, se tenoit caché depuis près de sept ans, pour éviter le ressentiment d'Al-Mamoun. Cette prison, quoique volontaire, lui déplut enfin; &, voulant tenter la fortune, il se déguisa en femme, & s'achemina de nuit vers les portes de Bagdad. Mais son destin ne lui fut pas plus favorable que dans le court intervalle de sa grandeur. Arrêté, interrogé par une sentinelle, & n'ayant pas donné une réponse satisfaisante, on le conduit au palais du Calife, où, jusqu'au lever du monarque, il reste sous bonne & sûre garde. Al-Mamoun n'abusa point de son bonheur. Content de voir son ennemi hors d'état de lui nuire, & le croyant assez puni par les tristes suites de sa rebellion, non-seulement il lui pardonna, mais il l'admit encore dans ses plaisirs, & lui fit présent de dix mille piéces d'or.

[826.]

C'est au règne de Mamoun qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, si communes mainte-

les grands de la cour cherchoient à se défaire d'un prince qui se jouoit ainsi de leur vie. Il mit le comble à ce ressentiment, par la maniere injuste dont il traita Vasif, ce capitaine Turc, auquel il devoit surtout son élévation. Sans aucune raison, sans pallier sa conduite d'aucun prétexte, il le dépouilla de quelques domaines qu'il possédoit dans l'Irac-Persienne, pour les donner à Fatah, son confident & son ministre. Vasif ne put dévorer cette injustice. Bager, & tous les officiers Turcs que le Calife avoit traités avec mépris, l'exciterent à la vengeance. Ces hommes, alors tout-puissans dans l'empire, complotterent la perte du souverain. La conjuration étoit formée; il ne lui manquoit plus qu'un chef pour lequel on pût agir. Motavakkel le leur fit bientôt trouver en la personne de Montaser son fils.

Ce jeune prince étoit, comme les autres Musulmans, le jouet des brutales fantaisies de son pere. Il lui donnoit souvent des noms injurieux. Quelquefois il le faisoit boire avec excès, pour le rendre méprisable; &, quand le vin avoit troublé la raison de l'héritier de l'empire, il le souffletoit d'une maniere cruelle. Souvent aussi il lui faisoit endurer des supplices plus rigoureux, pour des choses qui avoient à peine l'apparence d'un crime,

phète, se déchaînoit contre la constitution civile & ecclésiastique du Musulmanisme, & donnoit au culte nouveau qu'il annonçoit, le nom de religion de joie & de plaisir. Ses maximes voluptueuses lui firent une multitude de prosélytes. Il les débitoit d'abord dans le secret ; mais bientôt, se voyant assez fort pour les prêcher l'épée à la main, il amassa trois cents mille hommes, à la tête desquels il essaya de propager sa doctrine, en ruinant les villes, en désolant les provinces. Motasem fit marcher contre lui des troupes moins nombreuses que les siennes, mais plus aguerries. Babec osa voler à leur rencontre. Soixante mille fanatiques, qu'il avoit séduits, furent les victimes de sa témérité dans un premier combat. Une seconde bataille lui enleva plus de cent mille hommes ; enfin une troisieme acheva d'épuiser ses forces, & l'obligea de chercher un asile dans les monts Gordiens, avec les débris de sa puissance.

[836.]

Le Calife, suivant le projet de son frere, par rapport aux matieres de religion, persécute avec fureur tous ceux qui nient la création de l'Alcoran. Hanbal, chef de la quatrieme secte des Sonnites, ayant refusé de se soumettre à l'édit, fut fouetté,

» oh ! ce n'est plus la journée des lions, » des serpens, ni des scorpions, c'est celle » des épées. » Le monarque, à ce mot d'épée, s'écria : « Que veux-tu dire? » &, se retournant, il se sent arrêter par Bager. Les courtisans fuient : Fatah seul & le bouffon du prince restent dans la salle. Fatah, voyant qu'on terrassoit son maître, s'écrie : « Que faites-vous ? c'est le com- » mandant des fidèles ! » — Tiens-toi » tranquille, ennemi, » lui répond Bager; & aussi-tôt un de ses soldats frappe le Calife, & lui abbat le derriere des épaules. Motavakkel fait des efforts; il se relève, se met en défense contre l'assassin, & lui dit : « Arrête, Dieu te coupe la main! » Fatah se dispose à seconder le monarque : & criant de toute sa force : « Au meutre! Au » meutre ! . . . O Motavakkel, je ne veux » pas vous survivre, » il saisit une épée. Mais les conjurés lui donnent la mort, & vont ensuite massacrer le Calife, qui vouloit en vain repousser les meurtriers. Le bouffon s'étoit caché à la vue de ce carnage : quand il vit que son maître étoit mort, il se montra en criant : « O Motavakkel, je suis char- » mé de vous survivre ! » Cette saillie lui valut la vie ; les conjurés l'épargnerent, en lui demandant le secret pour prix de ce bienfait. Ensuite ils allerent trouver Montaser qu'ils proclamerent Calife.

grandes marques de respects à se remettre entre ses mains. Il le traita en grand roi, jusqu'au moment où la table étant servie, Sahel se mit à son côté. Babec surpris, lui demanda comment il osoit prendre la liberté de se placer à sa table, sans y être invité? « Il est vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » suis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majesté? » &, faisant venir sur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie sanglante: « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya ensuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une somme considérable pour sa rançon, après avoir fait violer en sa présence sa mere, sa sœur & sa femme, comme cet imposteur le pratiquoit à l'égard de ses prisonniers. On le conduisit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & ensuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit résisté, durant près de vingt ans à toute la puissance des Califes. Dans le tems de sa domination, il avoit cruellement massacré deux cents cinquante mille personnes, parce qu'il ne respectoit ni âge, ni sexe, ni condition. Un de ceux dont il se servoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait prisonnier, avoua

MONTASER-BILLAH.

[861.]

AUSSI-TÔT après la mort de ſon pere, Montaſer aſſemble les grands de l'empire; &, par ſon ordre, on fait la lecture d'une déclaration qui contenoit en ſubſtance, qu'il n'avoit aucune part au meurtre du Califе, & qu'on devoit l'imputer à Fatah, ſon favori, qu'il avoit fait maſſacrer ſur l'heure, pour punir un crime auſſi déteſtable. On parut ſe contenter de cet aveu; & Montaſer-Billah fut proclamé commandant des Fidèles.

Quelques jours après ſon avènement à la couronne, le monarque, viſitant un de ſes palais, fut frappé de la beauté d'une tapiſſerie ſur laquelle on voyoit un homme à cheval, dont la tête étoit couronnée d'un diadême. Une inſcription perſane indiquoit le nom & l'hiſtoire de ce perſonnage. Montaſer fit appeller ſon interprète. En vain cet homme voulut ſe diſpenſer de l'expliquer: il fallut obéir. « Seigneur, dit-il, » cette tapiſſerie, qui vient des rois de » Perſe que vos prédéceſſeurs ont vaincus, » repréſente l'un de ces monarques. L'inſ-

moit quelques remèdes fort doux ; à
aveur desquels il jouissoit d'une santé
ne & solide. Yahya, qui lui succéda,
it une méthode opposée : la constitu-
i du monarque s'altéra ; & ce change-
it de régime le mit, en moins de vingt
is, au tombeau. On remarque qu'il étoit
de quarante-huit ans lorsqu'il mourut ;
il étoit pere de huit fils & de huit fil-
; qu'il étoit le huitieme Calife de la
son des Abbassides ; qu'il étoit né le
ième jour du huitieme mois de l'an-
Arabique ; qu'il régna huit ans, huit
s & huit jours ; qu'il avoit donné
batailles ; qu'il avoit huit mille escla-
; & qu'il laissa huit millions d'or dans
coffres. Les fréquentes séditions du
ple de Bagdad l'obligerent à fixer
séjour à Samarra, dont il étoit le fon-
eur. Il avoit dans les écuries de cette
e cent trente mille chevaux pies. Un
r il lui prit fantaisie de faire pendre
cou de chacun un sac plein de terre,
la leur fit porter à une place de la ville
il avoit marquée. Toute cette terre ;
i amassée, forma une terrasse assez
rée, sur laquelle il fit bâtir un grand
on, d'où il pouvoit découvrir tout ce
se passoit dans la ville ; & c'est cette
asse qui fit appeller Colline des sacs,
magnifique palais de Samarra.

s'y rendirent ſans conducteur. Séduit par cette induction, le Cadi croit le crime avéré. Il appelle les bourreaux, & condamne le criminel à périr ſous les coups de fouets. Mais l'Arabe, qui ne manquoit pas d'eſprit, s'aviſe d'une ruſe plaiſante pour éviter la mort. Il demande une derniere audience : on la lui accorde ; &, ſe jettant aux pieds du juge : « Seigneur, lui » dit-il, quand vous m'aurez fait écorcher » avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un » coupable ; mais vous couvrirez toute la » nation d'un opprobre éternel. Car on dira » par-tout que, quand le témoignage des » hommes nous manque, nous avons recours à celui des ânes. » Cette ſaillie fut ſi bien reçue, que toute l'aſſemblée, d'une voix unanime, opina qu'il fût renvoyé abſous.

[862.]

Bager, Vaſif, & les autres officiers Turcs qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Motavakkel, tiennent conſeil entr'eux ; &, pour ſe dérober au juſte châtiment que méritoit leur attentat, ils obligent le nouveau Califf d'exclure ſes freres Motaz & Moaviad de la ſucceſſion au Califat, perſuadés que ces princes vengeroient la mort de leur pere, ſi jamais ils montoient ſur le trône. Mais les freres du

es, dont l'insolence, croissant de jour jour par la protection du souverain, a jusqu'à tyranniser le souverain même, à renverser sa puissance. Il aimoit le te. Il multiplia prodigieusement le nome des valets de sa cour, pour lesquels il faire cinquante mille petits paniers, nt ils se servoient quelquefois pour po leurs provisions. Mais toutes ces profions n'épuiserent point ses peuples: les venus immenses des Califes ne pouvoient ir qu'entre les mains d'un monarque cessivement prodigue, & ce n'étoit pas défaut de Motasem; puis qu'outre les it millions d'or dont on a parlé, on trouva quatre-vingt mille d'argent dans trésors lorsqu'il mourut.

veut trouver dans les bras de la molleſſe un calme qui le fuit : une ſombre mélancolie le dévore ; & la fiévre, qui la ſuit bientôt, le conſume en peu de jours, à l'âge de vingt-cinq ans, ſix mois après la mort de ſon pere. Quelques momens avant qu'il expirât, ſon médecin voulut lui donner l'eſpérance d'une prompte guériſon : « Non, non, répondit-il, ceſſez » de me tromper ; j'ai vu durant mon » ſommeil un perſonnage dont la prédic» tion s'accomplira. » Ce perſonnage étoit ſon pere, dont le ſpectre ſembloit perpétuellement le pourſuivre.

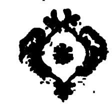
Montaſer étoit d'une taille médiocre ; il avoit de grands yeux noirs, le nez aquilin, le port majeſtueux, la barbe fournie. Naturellement brave, prudent & juſte, il eût honoré le trône, ſi, pour y monter, il n'eût pas commis le plus grand de tous les crimes. Il avoit du goût pour la poéſie ; & ſes vers furent admirés dans un ſiécle où les lettres Saraſines, protégées par les ſouverains, étoient parvenues à leur dernier période. Il aimoit un peu trop l'argent ; mais cette paſſion, ſi capable d'étouffer les vertus bienfaiſantes, n'altéra point en lui ſa générosité. Il en donna des preuves dès les premiers jours de ſon règne. Un officier, qu'il avoit chargé d'aller régler les affaires de l'E-

ssa point six mille. Les autres, dont la multitude étoit immense, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conscience, en souscrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah persécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire sont remplies d'échafauds, les prisons sont comblées; on compte plus de quatre millions de Musulmans immolés ou chargés de fers pour cette cause. Tant de rigueur pour une question chimérique, qu'il eût mieux valu laisser dans le silence où elle restoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la secte opposée au Calife, & que l'on appelloit le conservateur des traditions prophétiques, anime ses disciples à conspirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ses peuples. Il gagne un grand nombre des principaux seigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui se trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces prosélites forment la

lui demanda la cauſe de ſon émotion, & s'il connoiſſoit la voix de la perſonne qui chantoit? L'officier lui avoua naturellement qu'il la prenoit pour celle de l'eſclave dont il lui avoit parlé. « L'aimez-» vous encore? — Seigneur, je dois reſ-» pecter votre goût : ma paſſion eſt plus » vive que jamais; mais je dois l'étouffer » pour ne point allarmer la vôtre. — Mon » ami, je le jure par le grand prophète, » cette belle eſclave n'a été achetée que » pour vous ſeul; &, depuis qu'elle eſt » arrivée dans mon palais, je n'ai jetté » qu'un ſeul regard ſur elle. Prenez-la, » c'eſt le prix que je dois à votre obéiſ-» ſance. » En finiſſant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de l'officier, parée de tous les joyaux qu'il lui avoit donnés, pour relever la grandeur d'un tel préſent. L'inſcription du ſceau de Montaſer portoit : « Celui qui » s'efforce de bannir la crainte, s'y livre. » Cette deviſe marquoit bien l'état de ſon ame.



[illegible]pose. Le Calife ne veut rien enten-
[illegible]; il le menace, & l'Esculape intimidé
[illegible]sure que s'il veut prendre seulement
[illegible]is onces de chair de lion, préparée dans
[illegible] vinaigre rouge, il sera satisfait au-delà
[illegible] ses desirs. Le voluptueux Vathek fait
[illegible]ge de cette étrange recette ; mais bien-
[illegible] l'hydropisie renaît avec plus de mali-
[illegible]ité. Envain on a recours à toutes les
[illegible]sources de l'art : la maladie devient
[illegible]rtelle, & ce prince expire victime de
[illegible] infâme débauche, à l'âge de trente-
[illegible]atre ans. Quelques instans avant que de
[illegible]ndre l'ame, il se prosterna le visage con-
[illegible] terre, & s'écria : « Roi céleste, dont
[illegible]e règne ne finira jamais, ayez pitié
[illegible]l'un pauvre prince, dont le règne est
[illegible]passager & de courte durée ! » Malgré
[illegible] vices, Vathek avoit quelques vertus. Il
[illegible]oit généreux, vaillant, grand admira-
[illegible]ur de la poësie Arabe, récompensant
[illegible]ec une libéralité vraiment royale tous
[illegible]ux qui y excelloient. Il étoit très-cha-
[illegible]able ; &, sous son règne, on ne vit point
[illegible] ces êtres inutiles, dont l'unique occu-
[illegible]tion est de séduire les citoyens, en af-
[illegible]ctant une indigence trompeuse ou des
[illegible]firmités factices. Il fut aussi le protecteur
[illegible]s sciences, qu'il cultivoit lui-même avec
[illegible]ccès. Il excelloit sur-tout dans l'astrolo-

Turc, grand-viſir, & ſe repoſe ſur ce miniſtre des ſoins du gouvernement. Atamesh, ébloui par ſa fortune, veut aſſervir ſes collégues à ſes caprices. Tous les officiers Turcs, choqués de ſes manieres hautaines, conjurent la perte de cet inſolent favori. La milice Turque, excitée par Vaſif & Boga ſes chefs, que le viſir avoit exclus du miniſtère, ſe révolte. Atamesh ſe montre pour appaiſer la ſédition; on le maſſacre: on ſe jette ſur ſon palais, on en briſe les portes, on en pille les richeſſes immenſes. Le peuple s'unit aux ſoldats; le déſordre eſt général. On renverſe, on détruit les édifices, on brûle un des ponts du Tigre, on ſaccage les maiſons des plus riches citoyens, ſans ſçavoir pourquoi, juſqu'à ce que, fatigués de butin & de carnage, les mutins s'arrêtent d'eux-mêmes pour déplorer les triſtes ſuites de leur aveugle fureur.

[865.]

Les Turcs ſe diviſent en deux factions redoutables. Bager, ayant eu quelque différend avec Vaſif, s'adreſſe au monarque pour en avoir juſtice. Mais ce prince, loin de l'entendre, favoriſe ouvertement ſon rival. Bager, irrité de cette préférence, aſſemble ſes amis, dans le deſſein d'aſſaſſiner Vaſif, & de dépoſer Moſtain. La conjura-



MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, viſir de Vathek, voulut s'oppoſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſouverain fit de ſa puiſſance, fut de ſe venger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit arrêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

taser, qu'ils tirent de la prison où l'avoit jetté Mostain. Ce prince se voit à peine sur le trône, qu'il ordonne le siége de Bagdad. Le Calife dépossédé se défend avec courage; mais, trahi par le gouverneur de la place, il consent d'abdiquer le Califat, si l'on veut lui conserver la vie. On souscrit à cette condition; & Motaz est reconnu dans tout l'empire souverain commandant des Fidèles. Il traita d'abord son rival avec quelques égards; mais bientôt, par un ordre secret, un de ses ministres lui fit trancher la tête, qui lui fut envoyée comme un agréable présent. Lorsque Motaz la reçut, ce prince jouoit aux échecs, & ne voulut la regarder qu'après avoir fini sa partie. Alors il la contempla avec un plaisir barbare, puis ordonna qu'on l'ensevelît avec honneur. Mostain avoit régné près de quatre ans. Prince foible, timide, sans caractere, né pour être gouverné, l'aveugle confiance qu'il donnoit à ceux qui l'approchoient, fut la cause de ses disgraces.



leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi eſt encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux impoſteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyſe reſſuſcité, & joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il ſe fit un grand nombre de partiſans. On l'arrêta; & tous ſes proſélytes l'accompagnerent lorſqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix ſoufflets de chacun de ſes ſectateurs; enſuite il lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il expirât. Tous ſes diſciples furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'après avoir recouvré leur bon ſens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la ſucceſſion au Califat entre ſes trois fils, Montaſer, Motaz & Moaviad, ſuivant l'ordre de leur naiſſance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier deſtiné à les faire reconnoître pour héritiers préſomptifs de la couronne; & le ſecond, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur aſſigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

vantage, le Calife leur confere les premiers emplois de l'empire, quoiqu'en montant sur le trône il eût formé le beau projet d'anéantir ces troupes séditieuses qui faisoient la loi à leurs maîtres.

[867.]

Les bienfaits du Calife n'avoient point étouffé la discorde. Plus il combloit de graces ces soldats audacieux, plus ils devenoient entreprenans. On avoit retardé leur paye de quelques mois; aussi-tôt ils s'assemblent tumultuairement, & demandent à grands cris le salaire de leurs travaux. Vasif, leur général, qui conversoit alors avec le monarque, court à ces mutins, & leur reproche leur rebellion. Mais, loin de les ramener à leur devoir, les plus coupables se précipitent sur cet homme qui tant de fois les avoit conduits aux combats, & lui donnent la mort.

[868.]

Boga le Turc, que l'on appelloit l'Ancien, pour le distinguer d'un autre officier de même nom, qui étoit plus jeune, mécontent du Calife, quitte brusquement la cour. A peine fut-il parti, que les gardes de Motaz pillerent la maison de ce général. A cette nouvelle, Boga furieux marche vers Samarra, où résidoit le monar-

que, sous prétexte de châtier les séditieux, mais en effet pour se venger du Calife. Motaz ordonne aux soldats qui lui étoient fidèles d'aller à la rencontre d'un sujet perfide, qui en vouloit à ses jours. Les deux partis se rencontrent. On s'attaque, on se bat avec fureur; la fortune chancelle long-tems, & se déclare enfin pour le despote. Boga est fait prisonnier, & sa tête est envoyée à Motaz. Ce prince, persistant dans le dessein secret d'affoiblir les Turcs, fait encore périr Boga le Jeune, & une foule d'officiers qui paroissoient avoir trempé dans la rebellion de leur chef.

[869.]

Les Turcs, s'appercevant que le Calife vouloit les détruire, prennent la résolution de le prévenir. Ils choisissent pour chef Saleh, fils de Vasif qu'ils avoient massacré, & dont ils regrettoient la perte; ils courent au palais du visir, le mettent au pillage, & viennent en foule investir Motaz, en lui demandant insolemment leur paye. Ce prince n'avoit rien dans ses trésors. Il s'adresse à Cabihah, sa mere, qui, sous le règne de Motavakkel, son époux, avoit amassé des richesses immenses. Il en fut cruellement refusé: les séditieux, qui avoient demandé cinquante mille piéces

d'or, voyant que le Calife ne se dispofoit point à les satisfaire, n'écoutent plus que leur brutale fureur. Ils enfoncent le palais, saisissent l'infortuné monarque, l'exposent, après l'avoir cruellement battu, aux ardeurs brûlantes du soleil, & l'obligent, par ce traitement indigne, à signer lui-même sa déposition en faveur de Mahomet-Abu-Abdallah, fils du Calife Vathek, qui prit ensuite le nom de Mohtadi. Ils ne se bornerent pas à ces excès barbares. Après l'avoir dépouillé de la souveraine puissance, ils empêcherent que, pendant trois jours entiers, on ne lui donnât aucune nourriture; ils le précipiterent dans un noir cachot, dont l'air empoisonné le fit mourir, & l'enterrerent auprès de Montaser à Samarra. Motaz passoit pour le plus bel homme de l'empire; mais il n'avoit sur ses sujets que ce foible avantage. Prince voluptueux, l'amour des plaisirs lui fit plus d'une fois oublier ce qu'il devoit à son rang & aux affaires.



MOHTADI-BILLAH.

[869.]

MOHTADI-BILLAH étoit digne du trône. Il aimoit la justice ; il la rendoit lui-même tous les jours à ses sujets. Le premier acte qu'il fit de son autorité, fut de réformer les mœurs. Il examina la conduite des juges & tous les comptes publics ; & il prit deux jours de la semaine, le lundi & le jeudi, pour écouter les plaintes, & pour redresser les griefs. Il défendit l'usage du vin & des jeux, si expressément interdits par le prophète, dont il étoit le vicaire ; &, pour donner lui-même l'exemple de l'austérité Musulmane, il bannit de sa cour tous les musiciens, tous les baladins, tous les bouffons, les lions, les chiens, & tous ces vains objets de luxe dans lesquels les rois font souvent consister leur grandeur, & pour lesquels ses prédécesseurs avoient épuisé les finances. Enfin, pour mériter de plus en plus la reconnoissance de la patrie, il supprima la moitié des tributs sous lesquels les peuples gémissoient depuis tant d'années. Heureux l'empire de Mahomet,

ſi un prince ſi capable d'en conduire les rênes, eût ſiégé plus long-tems ſur la chaire de ce légiſlateur !

Après la mort tragique de Motaz, on accorda la vie à Cabihah, ſa mere, à condition qu'elle découvriroit ſes tréſors, & qu'elle les remettroit au nouveau ſouverain. Saleh, fils de Vaſif, qui avoit été l'amant de cette princeſſe, mais qui depuis les diſgraces de ſa maiſon l'avoit abandonnée, alla lui-même la contraindre de déceler les précieux objets de ſon avarice. On trouva en argent monnoyé un million & trois cents mille dinars, un boiſſeau d'émeraudes, un autre de perles, & un demi-boiſſeau de rubis, couleur de feu. A l'aſpect de ces prodigieuſes richeſſes, Saleh ſe rappella le refus inhumain qu'elle avoit fait à ſon fils, & s'écria : » Que Dieu maudiſſe cette femme qui » porte le nom de laide (*), quoiqu'elle » ſoit très-belle ; car, quoiqu'elle poſſédât tant de biens, elle a mieux » aimé laiſſer dépoſer & maſſacrer ſon » fils, que de donner cinquante mille di- » nars qui pouvoient contenter la milice

(*) Cabihah ſignifie laide. Motavakkel donnoit ce nom à cette épouſe bien aimée, pour plaiſanter.

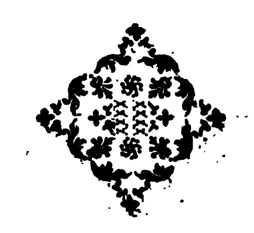
Turque ! » A ces justes reproches, Cabihah répondit : « Que Dieu maudisse le » fils de Vasif ! il a rompu mon voile; il » a joui de moi; il a tué mon fils; il m'a » chassée de mon pays, & m'a quittée enfin pour courir après une femme publique. »

[870.]

Mohtadi choisit pour visir ce même Saleh qui l'avoit placé sur le trône. Cette élection irrite la jalousie de Musa, fils de Boga, qui étoit alors à la tête des troupes. Ce capitaine se croyoit plus digne des faveurs du Calife qu'un homme qu'il avoit toujours regardé comme un rival. Sous prétexte de venger la mort de Motaz, il s'avance, à la tête de ses soldats, jusqu'à Samarra. Saleh, à cette nouvelle, trop foible pour résister, prend la fuite; mais Musa le découvre, & lui donne la mort. Puis il fait porter sa tête par toutes les rues de la ville, en criant: » Voici la tête d'un traitre qui a trempé » ses mains dans le sang de son prince. » Le Calife, outré de cette insolence, se dispose aussi-tôt à la réprimer. Sa sévérité aigrit les mutins. Bankial & Musa, leurs généraux, se liguent pour perdre un prince qui osoit employer la rigueur à leur égard.

La conſpiration ſe découvre. Bankial, qui devoit y jouer le principal rôle, eſt arrêté. Toute la milice Turque s'aſſemble à l'inſtant en tumulte, inveſtit le palais impérial, & demande à grands cris l'élargiſſement de ſon capitaine. Mohtadi, loin d'être intimidé par ces clameurs ſéditieuſes, fait décapiter dans le moment le rebelle qui en étoit l'objet, & jette ſa tête au milieu de cette ſoldateſque imprudente. Les Turcs, au comble de la fureur, veulent enfoncer les portes du palais; la nombreuſe garde du ſouverain le défend avec courage. Le combat eſt terrible; &, de part & d'autre, quatre mille hommes demeurent ſur la place. Enfin les Turcs, retournant à la charge au nombre de dix mille, triomphent & pourſuivent le Calife dans une maiſon voiſine, où les plus barbares lui crachent au viſage, & le chargent de coups pour le contraindre d'abdiquer la couronne; mais, plus ferme que ſon prédéceſſeur, il brave leur rage inhumaine, & refuſe conſtamment de ſe prêter à ſa dépoſition. Il avoit reçu deux bleſſures dans le combat. Il n'avoit plus qu'un ſouffle de vie. Un des parens de Bankial, qui depuis long-tems lui ſerroit les parties naturelles pour le forcer de ſe rendre à leur injuſte demande, lui

arracha le jour d'un coup de poignard; &, pour qu'il ne manquât rien à cet acte de férocité, il avala un trait de son sang. Ce prince n'avoit que trente-huit ans lorsqu'il termina si tristement sa carriere. Sobre, dévôt, grand justicier, doux, donnant lui-même l'exemple des vertus dont il prêchoit la pratique, il eût sans doute rappellé l'âge d'or du Musulmanisme, s'il eût paru dans un siécle plus heureux. L'inscription de son sceau étoit pour lui une régle de conduite. « C'est s'égarer que de » violer la justice. »



MOTAMED-BILLAH.

[870.]

APRÈS avoir immolé leur souverain à leur coupable fureur, les rebelles éleverent sur le trône, Motamed, fils de Motavakkel, qui, malgré sa haute naissance, vivoit dans une tranquille obscurité. Ce prince n'avoit pour tout mérite que ce discernement qui fait connoître les hommes, qualité souvent préférable, dans ceux qui gouvernent, à ces vertus trop éclatantes qui les portent à concentrer, pour ainsi dire, en eux seuls tous les détails de l'administration publique. Motamed-Billah sentoit ce qui lui manquoit pour bien régir ses vastes états par lui-même. Il partagea l'autorité suprême avec Monaffa, son frere, qui, sous le titre de visir, devint en effet le véritable Calife: Motamed ne s'en réserva que le nom & l'éclat extérieur.

[871.]

Mohammed-Abulcassem, surnommé Mahadi, douzieme & dernier Iman, ou chef souverain de la maison d'Ali, naît à

Samarra. Motamed l'apprend, & veut lui ôter la vie. Mais la mere du jeune prince l'enferme dans une grotte, & le soustrait à la barbarie du Calife.

Comme les Perses & une grande partie des Musulmans ont eu pour cet Iman & pour ses prédécesseurs une vénération profonde, & que d'ailleurs leur histoire offre des traits curieux, le lecteur nous permettra d'en tracer ici une légere esquise.

Ali, Hassan & Hossein, suffisamment connus par ce que l'on en a déja dit dans cet ouvrage, sont mis à la tête de ces souverains spirituels que l'on regardoit comme les seuls légitimes successeurs de Mahomet. Leurs sectateurs faisoient consister le principal point de leur religion dans la soumission que l'on devoit avoir pour tout ce qui sortoit de leur bouche; plusieurs mêmes regardoient toutes les pratiques Musulmanes, telles que les cinq prieres par jour, l'aumône, le pélerinage, comme des allégories de l'obéissance qui leur étoit dûe.

Après le triste sort d'Hossein à la journée de Kerbela, Ali, son fils aîné, fut déclaré Iman, sous le titre de Zinalabedin, c'est-à-dire l'ornement des serviteurs de Dieu, par les partisans de sa maison. Son équité sa douceur le faisoient ado-

rer de tous les Musulmans. Un de ses oncles voulut lui disputer sa dignité. Ali se contenta de lui répondre : « Mon oncle, » craignez le seigneur, & cessez de vous » rendre blâmable en soutenant un droit » injuste. » Cette rare modération fut sans effet ; & l'oncle, persistant dans son opiniâtreté, voulut que la pierre noire de la Caaba décidât la querelle. Cette pierre noire qui est attachée à l'une des murailles du temple de la Mecque, est singuliérement respectée de tous les disciples du prophète, qui lui attribuent des qualités merveilleuses. Aussi tous ceux qui vont visiter la Mecque, ont-ils soin de la baiser plusieurs fois durant leur pélerinage, afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, & de mériter les grandes indulgences qui y sont attachées. Les deux rivaux allerent donc se prosterner devant la pierre ; &, lorsque le fils d'Hossein eut fait sa priere, elle prononça, dit-on, ces mots qui affirmoient son droit : « Ali, Hassan, Hossein & Ali, fils d'Hossein, premier, second, troisieme & quatrieme Iman. » Ce miracle fit cesser la contestation.

Ali mourut dans un âge avancé, laissant une postérité nombreuse. Mohammed I, son fils aîné, que son vaste sçavoir fit surnommer Baker, hérita de sa dignité & de ses vertus. On rapporte de lui une déci-

ſion remarquable. On lui demandoit ſon ſentiment ſur le décret de Dieu & ſur la liberté de l'homme : « Le décret de Dieu, » répondit-il, ne nous contraint pas ; mais » il ne nous permet pas auſſi toutes cho- » ſes. Dieu veut quelque choſe en nous » & quelque choſe de nous. Ce qu'il veut » en nous eſt caché ; & ce qu'il veut de » nous, nous eſt révêlé dans ſa parole. » Mais notre aveuglement eſt tel, que nous » diſputons ſans ceſſe ſur ce qu'il veut en » nous, tandis que nous négligeons ce qu'il » demande de nous. O mon Dieu ! ſi je » vous obéis, la gloire vous en eſt due ; » & ſi je ne vous obéis pas, il eſt juſte » de me punir ; car aucun mortel ne peut » ni s'attribuer le bien qu'il fait, ni s'ex- » cuſer du mal qu'il commet. »

Mohammed eut pour ſucceſſeur Giafar le Juſte, ſon fils aîné, prince d'une telle autorité pour ſa doctrine, que l'on tenoit pour authentique ce qu'il diſoit aux Muſulmans : « Interrogez-moi ſouvent, diſoit- » il, tandis que je ſuis avec vous, car il ne » viendra perſonne après moi qui puiſſe » vous inſtruire comme moi. » On lui demandoit un jour s'il n'y avoit point eu d'autre Adam en ce monde, avant celui dont parle Moyſe. « Il y en a eu trois, répon- » dit-il, & il y en aura encore dix-ſept » dans autant de grandes révolutions d'an-

» nées. — Mais, quand ce monde finira, » Dieu créera-t-il d'autres hommes ? — » Voulez-vous que le royaume de Dieu » demeure vuide & sa puissance oisive ? » N'est-il pas créateur de toute éternité ? » Une autre fois, on lisoit en sa présence un verset de l'Alcoran où il est dit que Dieu a acheté nos ames & nos biens au prix du paradis ; il s'écria : « O vous tous » qui êtes fidèles ! puisque le prix de vo- » tre achat est le paradis, gardez-vous » bien de vous vendre pour toute autre » chose. » Cet Iman avoit sept fils. Ismaël, l'aîné, fut déclaré pour son successeur ; mais, étant mort avant son pere, Giafar choisit Moussa, le second de ses enfans. Toutefois, malgré cette espece de proclamation, les enfans d'Ismaël eurent une foule de sectateurs qui prétendoient, avec quelque raison, que l'Imamat leur appartenoit. Cette faction s'étendit avec le tems, jusqu'à ce que, dégénérant en rebellion manifeste, elle forma une dynastie ou principauté, sous le nom d'Ismaëliens, dont Hassan-Sabah fut le fondateur en Asie. Les Califes Fatimites d'Egypte, dont il sera bientôt parlé, furent aussi regardés par les Musulmans orthodoxes, comme descendans de cet Ismaël ; & c'est pour cette raison qu'on leur donne comme

aux premiers, le nom d'Ismaëliens d'Afrique.

Après la mort de Giafar, Moussa remplit sa place, & choisit Médine pour le lieu de sa résidence. Mais la jalousie d'Haroun-Al-Rashid ne l'y laissa pas longtems. Ce Calife, craignant qu'il ne donnât quelques prétextes aux factieux d'Arabie, le fit arrêter, & le mit entre les mains de quelques officiers fidèles, qui devoient le représenter, sous peine de la vie. Peu content de cette précaution, il le fit bientôt après empoisonner par son visir. Dans toutes ces disgraces, Moussa se montra digne de son rang & de sa naissance; & la douceur qu'il témoigna toujours à ses plus cruels ennemis, & la patience avec laquelle il supporta leurs traitemens barbares, lui mériterent le surnom de Débonnaire & de Courageux.

Ali-Riza, son fils & son successeur, fut plus heureux. Le Calife Al-Mamoun, comme on l'a vu, le déclara héritier présomptif de l'empire. Mais il mourut peu de tems après ce choix honorable; le monarque lui fit faire de magnifiques funérailles, & son tombeau fut regardé comme le lieu le plus saint de la Perse. On y alloit en pélerinage; & ce pieux voyage étoit estimé comme équivalent à quatre-vingt carava-

nes faites à la Mecque par dévotion, au-delà de celle dont l'obligation est prescrite par la loi.

Mohammed II fut Iman après son pere Ali, & fut aussi chéri d'Al-Mamoun, que l'avoit été ce prince. Le despote lui donna sa fille en mariage, mais il ne jouit pas long-tems de cette faveur. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans; & les regrets de tous ses sectateurs furent le plus bel ornement des superbes obsèques que lui fit son beau-pere.

Il eut pour successeur Ali, surnommé l'Innocent, qui, pour ne donner aucun soupçon au Calife Motavakkel prévenu contre les Alides, s'appliqua uniquement à la priere & à l'étude.

Hassan, son fils, fut moins paisible. Ses vertus guerrieres donnerent une vive jalousie à Motamed, qui le fit empoisonner à l'âge de vingt-huit ans. Il ne laissoit qu'un fils, appellé Mohammed-Abul-Cassem, & surnommé Mahadi ou directeur des Fidèles par excellence. Les Musulmans superstitieux, & particuliérement les Perses, rapportent de lui mille choses merveilleuses. Il naquit, disent-ils, le nombril coupé; & sur sa main droite étoit écrit: » La vérité s'est manifestée, & son éclat » a dissipé les ténèbres du mensonge. » Il reçut, avec le premier soupir, la sagesse

la plus profonde, & le don de prophétie. Persécuté dès sa naissance, sa mere se réfugia dans une sombre caverne, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie qui fut assez longue. Il ne se laissa voir qu'à un très-petit nombre de croyans; il ne se communiquoit aux autres que par le moyen d'un messager, après la mort duquel il disparut. Mais il doit revenir à la fin du monde, & se joindre à Jesus-Christ pour combattre l'Antéchrist, & ne faire du Christianisme & du Musulmanisme qu'une même religion. Alors il portera par-tout la lumiere; il manifestera aux nations tous les mysteres de l'écriture, & il remplira l'univers de justice & de sainteté. Ces pieuses extravagances sont aussi propres que les faits mêmes, à peindre le génie d'un peuple dont on veut écrire l'histoire; & les passer sous silence, est, dans un historien, une omission digne de blâme.

[874.]

Sous le règne précédent, un imposteur, appellé Ali, qui se disoit faussement de la famille du prophète, s'étoit mis à la tête d'une troupe de brigands, rassemblés des pays que nous nommons Zanguebar; &, sous le titre de prince des Zinges, il s'étoit rendu maître des places fortes de l'Irac & de l'Arabie. La fortune qui sui-
voit

voit ses drapeaux, & la barbarie dont il usoit dans ses victoires, rendirent en peu de tems sa puissance formidable. Déja même il menaçoit les Califes jusques dans leur capitale. Monassec, qui régnoit sous le nom de son frere, crut qu'il étoit tems enfin d'agir contre ce rebelle. Mais Ali, dont l'armée montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, craignoit peu ses efforts. Vingt-deux batailles consécutives furent pour ses guerriers vingt-deux triomphes, qui lui ouvrirent les portes de Basra, & d'une infinité d'autres villes aussi importantes, & qui forcerent le Calife à conclure une espece de trève.

[876.]

Jacob, fils de Léit, qui, de chaudronnier & de chef de voleurs, étoit devenu un conquérant rédoutable, avoit enlevé le Khorassan sur les enfans du célèbre Thaher, le premier qui fonda sa puissance sur les débris du Califat; & cette principauté, qui subsistoit depuis cinquante-six ans, avoit fait place à celle des Soffarides. Jacob, encouragé par le succès, voulut pousser plus loin ses victoires. Adoré des soldats qui marchoient sous ses drapeaux, il ne croyoit rien d'impossible à leur bravoure. Il n'envisage rien moins que la conquête de Bagdad. Il marche



avoit usurpés. Croyant rappel[...]
tune, il rassemble de nouveaux
& s'avance une seconde fois
métropole de l'empire Sarasin. [...]
former le siége, lorsqu'une vio
que lui arrache le jour, & fai
ses ambitieux projets.

[877.]

On comptoit déja dans l'em
puissances indépendantes du Cali
dans l'Irac, avoit pour chef &
dateur Ali, dont les rapides su
missoient l'autorité ; l'autre, dan
rassan, reconnoissoit pour princ
frere de Jacob & son successeu
forme une troisieme en Egypte
conduite d'Ahmed, fils de Tolu

[878.]

obéiſſance. Pour récompenſer tant de ſervices, Motamed déclare ſon frere, & Motadhed ſon neveu, héritiers préſomptifs de la couronne, au défaut de Giafar, ſon propre fils.

[882.]

Depuis quatorze ans, Ali luttoit contre toutes les forces de l'empire. Monaffec entreprend enfin de détruire un ennemi dont la vaſte ambition menaçoit de tout envahir. Accompagné de Motàdhed, ſon fils, & de Giafar, fils du Calife, il marche avec plus de deux cents mille hommes contre les remparts de Mabiya, dont le rebelle avoit fait ſa capitale, & qui le reconnoiſſoit pour fondateur. Trois fois cette ville fut emportée l'épée à la main, & livrée à toutes les horreurs de la guerre. Trois fois Ali fut vaincu; toutes ſes troupes, qui montoient à plus de trois cents mille guerriers, furent maſſacrées ou diſſipées; & lui-même devint bientôt le priſonnier d'un prince dont il avoit voulu briſer le ſceptre. Sa tête fut portée au haut d'une lance dans la plûpart des contrées dont il avoit ſi long-tems troublé la paix, & expoſée enſuite ſur l'une des principales portes de Bagdad.

[883.]

Ahmed, fils de Tolun, qui s'étoit rendu ſouverain de l'Egypte, & qui avoit fait maudire le Calife dans les prieres publiques, meurt dans ſes états, avec la gloire d'avoir été le prince le plus libéral & le plus magnifique de ſon ſiécle. Ses revenus montoient à plus de trois cents millions de dinars ; mais il faiſoit un noble uſage de ces immenſes richeſſes. Tous les mois, il diſtribuoit en aumônes trois cents mille piéces d'or ; il en donnoit mille aux eccléſiaſtiques dont les mœurs étoient irréprochables ; &, durant ſon règne, il envoya à Bagdad deux millions deux cents mille dinars, pour être diſtribués aux pauvres, aux infirmes, & à tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences. Cependant il laiſſa dans ſes coffres dix millions peſans d'or ; ſomme prodigieuſe, ſi l'on conſidere les dépenſes ſurprenantes qu'il avoit faites pendant ſa vie. Il dépenſoit par mois trois cents mille dinars pour ſa cuiſine ; il avoit ſept mille eſclaves, autant de chevaux ; huit mille mulets, & autant de chameaux, & trois cents chevaux de bataille : tout cela lui appartenoit en particulier, & n'avoit rien de commun avec ce qui regardoit le public.

Il laissa trente-trois enfans mâles, dont l'aîné, nommé Kamaraviah, fut son successeur. Avant de rendre l'ame, il leva les mains & les yeux vers le ciel, & s'écria : « O mon Dieu ! pardonnez à votre » serviteur, qui est chargé d'un poids de » péchés qui surpasse ses conceptions, & » jettez sur lui, dans ce dernier moment, » un regard de miséricorde. »

[885.]

Abu-Maascar, que nous appellons Albumasar, le prince des astronomes de son siécle, termine à Bagdad sa carriere sçavante, à l'âge de plus de cent ans. Al-Mamoun, pour éprouver son sçavoir, fit cacher un de ses courtisans dans une chambre, & le fit asseoir sur un mortier d'or, posé dans un bassin plein de sang; puis il lui demanda où cet homme pouvoit être ? Albumasar, ayant fait ses observations astronomiques, répondit. « Seigneur, je le » vois placé sur une montagne d'or, au » milieu d'une mer de sang. » Une dame de la cour, ayant perdu son cachet, vint consulter ce docteur célèbre, qui, l'ayant regardée, lui dit que le sceau de Dieu avoit pris le sien ; & il arriva qu'après l'avoir long-tems cherché, elle le trouva dans son Alcoran, que les Musulmans appellent le sceau de Dieu. Dans un de ses

traités aſtronomiques, ce ſçavant ſo
que le monde a été créé lorſque l
planettes ſe trouvoient placées au p
point du ſigne du bélier, & qu'il
lorſque ces mêmes planettes ſe renc
ront enſemble au dernier point du
des poiſſons, en leur exaltation, o
du dragon. Il expoſe auſſi, dans ce
ouvrage, les époques des empires
religions, avec le terme de leur
Suivant ſon ſyſtême, la religion
tienne, par exemple, ne devoit
qu'un millier & demi d'années lun
c'eſt-à-dire mille cinq cents ans. S
compte du premier moment de l'i
tion du Chriſtianiſme, il eſt clai
cette prédiction eſt fauſſe; mais,
date de l'inſtant où l'auteur l'a fai
voir nos mœurs, à voir l'eſprit d'
dulité qui règne parmi nous, n'aur
pas lieu de craindre qu'elle ne ſe v
bientôt, ſi ſon divin fondateur n
aſſuré qu'elle ſeroit immortelle comn
même?

[890.]

Une nouvelle ſecte ſort tout-à
des ténèbres, où, durant près de cen
elle s'étoit fortifiée, & s'empare
Chaldée, de l'Arabie, de la Syrie
de la Méſopotamie, qu'elle remplit d

nage, n'épargnant aucun Muſulman, dont elle ſe déclaroit l'implacable ennemie. Elle avoit pour auteur un homme d'une naiſſance ignoble, appellé Carmata, dont elle prit le nom. Cet impoſteur, voulant marcher ſur les traces du faux prophète, & fonder, comme ce légiſlateur, un puiſſant empire, affectoit de mener une vie auſtere; &, faiſant l'inſpiré, il publia que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prieres par jour. Il eut même l'impudence d'ajoûter que le Chriſt lui avoit apparu ſous une forme humaine, & lui avoit dit: » O mon bien aimé! tu es l'invitation, » tu es la démonſtration : tu es le cha- » meau ; tu es la bête ; tu es Jean, fils de » Zacharie ; tu es le Saint-Eſprit. » Il preſcrivit une nouvelle eſpèce de jeûne ; il permit l'uſage du vin, & condamna pluſieurs pratiques preſcrites dans l'Alcoran ; enfin, pour mieux ſe conformer au fondateur du Muſulmaniſme, il exigea de ſes proſélites l'obéiſſance la plus prompte & la plus aveugle. Malgré l'abſurdité de ſes dogmes, il ſe fit une foule de diſciples, parmi leſquels il choiſit douze apôtres, qu'il chargea de gouverner les nouveaux fidèles, & de propager ſa doctrine. Enfin, pour ſatisfaire l'ambition qui l'avoit rendu prophète, il prit le titre de prince,

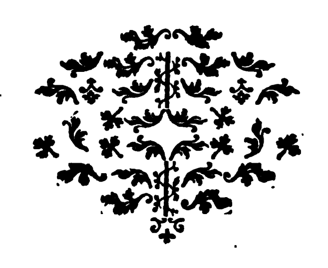
& obligea ses sectateurs à lui payer un dinar par tête. Le peuple couroit en foule se prosterner aux pieds de ce séducteur; &, comme tout ce qui est nouveau séduit toujours, sur-tout dans un pays où la superstition est extrême, on le regardoit comme un ange descendu du ciel, & l'on s'empressoit de faire tous les jours les cinquante prieres qu'il prescrivoit. Mais le gouverneur de la province qui étoit le théatre de ce fanatisme, s'appercevant que ces oraisons, trop multipliées, faisoient négliger la culture des terres, fit arrêter le prétendu prophète, & jura de lui ôter le jour, comme à un vil imposteur. Une jeune fille, qui servoit ce ministre, ayant entendu le serment, eut compassion du malheureux qui en étoit l'objet; &, tandis que son maître dormoit, elle alla prendre la clef de la prison sous le chevet de son lit, délivra Carmata, & vint remettre la clef où elle l'avoit prise. Le lendemain matin, le gouverneur envoie chercher le prisonnier pour lui donner la mort. Quelle est sa surprise, lorsqu'on lui rapporte qu'il a disparu! Le bruit s'en répand aussi-tôt; l'imposture s'accrédite, & l'on publie que le Tout-Puissant a retiré son ange du milieu des hommes, qui n'en étoient pas dignes.

[891.]

Monaffec meurt à Samarra de la lèpre, qui lui avoit dévoré toutes les chairs. » Non, difoit-il, au milieu des fouffran- » ces qui le confumoient, de tant de mil- » liers d'hommes auxquels je commande, » il n'en eft pas un feul qui éprouve les » maux que j'endure. » Prince fage, habile politique, général heureux, excellent fouverain, ami fidèle, il rétablit dans leur vigueur primitive les loix de l'empire, que les diffenfions publiques avoient énervées; il déconcerta l'audace des mutins, & fçut, par des voies fecrettes, faire échouer les projets des puiffances rivales; il triompha prefque toujours des ennemis qu'il combattit; il emporta les regrets des peuples; & les larmes qui coulerent fur fa tombe, firent affez fon panégyrique. Il avoit fans ceffe à la bouche ces belles paroles: » Tous mes amis font mes freres; leurs » intérêts font les miens : que ne puis-je » les appeller comme mon cœur le defire? » Motaded lui fuccéda dans fes dignités, & ce jeune prince, digne héritier de fon pere, n'employa fa puiffance que pour éloigner du trône Giafar, fon coufin-germain, qui en paroiffoit incapable, & contraindre le Calife fon oncle, qu'il gouvernoit, à le déclarer fon fucceffeur immédiat.

[892.]

Motamed s'étant abandonné à la bonne chere dans une partie de débauche, une indigestion l'emporte à l'âge de cinquante ans. L'empire ne perdit qu'un fantôme de souverain. Indolent & voluptueux, il sacrifioit tout à ses plaisirs ; le jeu, le vin, les entretiens agréables, la musique & les lettres partagerent tous les instans d'un règne de vingt-trois ans. Il se laissa dominer par son frere & par son neveu au point qu'il ne put, malgré les plus vives instances, en obtenir trois cents piéces d'or qu'il leur demandoit. L'inscription de son sceau portoit : « Heureux celui qui s'instruit par » l'exemple d'autrui ! »



MOTADED-BILLAH.

[893.]

LE jour même de la mort de Motamed, son neveu Motaded-Billah fut proclamé Calife, sous les plus heureux auspices. La paix & l'abondance règnoient dans tout l'empire ; les puissances rivales n'osoient troubler ce calme profond ; & les Musulmans se promettoient de goûter encore les douceurs des premiers âges. Le nouveau souverain ne démentit point leur attente ; & son administration sage rendit au Califat cette antique majesté qui le faisoit respecter des nations.

[894.]

Motaded sçavoit combien la licence des troupes avoit produit de désordres, sous le règne de ses prédécesseurs. Afin de les prévenir désormais, il veille avec le plus grand soin au maintien de la discipline militaire ; & un exemple de sévérité, qu'il donne en même tems, annonce aux soldats tout ce qu'ils ont à redouter d'un monarque assez magnanime pour ne point les craindre. Un guerrier avoit cueilli

par force quelques grapes de raiſin dans la vigne d'un particulier. Cet homme vient s'en plaindre au Calife, qui commande auſſi-tôt que l'on amène en ſa préſence le ſoldat & ſon capitaine; & il les condamne à la mort. Quelques-uns de ſes conſeillers, ſurpris de cette rigueur, lui demandent avec reſpect, quelle faute avoit pu commettre le capitaine? « Il devoit » veiller ſur ſon ſoldat, répondit-il; d'ail» leurs, je l'ai vu tuer un homme injuſte» ment ſous le règne de mon oncle; & je » fis vœu alors de punir ce crime, ſi jamais » le califat tomboit entre mes mains, & » qu'il fût trouvé coupable de quelque » nouveau délit. » Il n'en fallut pas davantage pour jetter la terreur parmi les troupes; elles ſe renfermerent dans de juſtes bornes, & ne ſongerent plus qu'à bien défendre la patrie qui les avoit armées.

[895.]

Un Turc veut forcer une fille dans la ville de Bagdad; cette infortunée réclame le ſecours de ſes voiſins contre cette violence. Le Scheic Caïat vole à ſes cris, & ſupplie le Turc de s'abſtenir d'une action ſi barbare. Ce brutal ne lui répond que par des injures. Le Scheic, ne ſçachant quel parti prendre pour prévenir le

désordre, monte sur la grande tour de la mosquée, & de-là convoque le peuple à la priere, quoique ce ne fût pas le tems prescrit par la loi. On accourt. Il instruit ses concitoyens de l'attentat du Turc; la jeune fille est délivrée des mains insolentes de ce barbare. Le Calife apprend l'action du Scheic; &, ignorant le motif qui l'avoit produite, il le fait venir, & le réprimande avec sévérité d'avoir annoncé la priere à contre-tems. Pour se justifier, le Scheic expose la raison de sa conduite. Motaded, rempli d'admiration, le comble d'éloges, & pour récompenser son zèle, il lui ordonne d'en user de même toutes les fois qu'il verroit commettre quelque violence ou quelque injustice, afin que, par ce moyen, les coupables fussent aussi-tôt punis comme ils le méritoient. Dès ce moment l'autorité du Scheic Caïat devint si grande, qu'il n'y avoit personne dans Bagdad qui osât mépriser ses conseils, de peur qu'il ne convoquât le peuple, & qu'il n'exposât leurs crimes au grand jour.

[896.]

Toutes les portes du palais & des appartemens étant fermées, un phantôme se présente tout-à-coup aux yeux du Calife, & remplit son ame de terreur. Il prenoit

différentes figures. Tantôt ſous l'habit d'un marchand, tantôt ſous celui d'un ſoldat, quelquefois affublé en derviche, ſon viſage changeoit à chaque inſtant de couleur : éclatant & ténébreux tour à tour, il paroiſſoit pendant un moment auſſi lumineux qu'une face angélique ; & le moment d'après il ſe couvroit de la livide pâleur de la mort. Le bruit de cette apparition, s'étant répandu dans Bagdad, donna lieu à diverſes conjectures. Les uns crurent que c'étoit un diable que la juſtice divine envoyoit pour tourmenter ce prince ; les autres, que c'étoit un de ces eſprits follets que les Arabes appellent Ginnes, qui tiennent de la nature des eſprits & des hommes. Il y en eut qui s'imaginerent que c'étoit un ange que Dieu envoyoit au monarque, pour le faire renoncer à ſes mauvaiſes habitudes & pour le convertir. Mais les plus ſenſés ſoupçonnerent quelque domeſtique adroit d'être l'auteur de cette ſupercherie, pour faire réuſſir quelque deſſein ſecret. Peut-être ne faut-il chercher la cauſe de cette viſion que dans l'imagination foible du Calife. Il en eut pluſieurs de cette eſpèce avant & après ſon élévation ſur le trône. Lorſqu'il n'étoit encore que ſimple particulier, il crut voir en ſonge un homme qui, ayant plongé ſa main dans le Tigre, l'en retira tout auſſi-

tôt, ce qui fit demeurer le fleuve à ſec, comme s'il en eût tenu toute l'eau dans ſa main ; &, l'ayant ouverte un inſtant après, le fleuve reprit ſon cours ordinaire : «Sçais» tu qui je ſuis ? lui demanda ce perſonnage. » — Non, répondit le prince. — Je ſuis » Ali, & je viens te prier de bien traiter » ma famille, lorſque tu ſeras aſſis ſur la » chaire du prophète. » Motaded en fit ſerment, & tint ſa promeſſe ; car, durant tout ſon règne, les Alides eurent beaucoup de part à ſes graces. Le prévôt de Bagdad ayant un jour arrêté entre les mains d'un marchand la ſomme de trente mille dinars, que Mahomet, prince du Tabeſtan, de la race d'Ali, avoit coutume d'envoyer, tous les ans, aux chefs des Alides, qui faiſoient leur demeure dans cette ville, ceux-ci en porterent leurs plaintes au Calife, qui leur fit rendre cet argent. Mais, comme cette action paroiſſoit étrange aux Sonnites ou Muſulmans orthodoxes, qui regardoient les Alides comme des hérétiques, un nouveau ſonge juſtifia Motaded. « Je croyois, leur dit-il, paſſer ſur » un pont, lorſque tout-à-coup j'apperçus » un homme d'une taille extraordinaire, » qui ſembloit vouloir m'arrêter. Je me » préparois à me défendre, lorſque je le » vis venir à moi avec un air de bonté, » & me préſenter une bêche qu'il tenoit

» à la main, en m'ordonnant de bêcher
» la terre. J'obéis ; &, après avoir donné
» quelques coups de bêche, il me dit
» qu'il étoit Ali, & que j'aurois autant
» de fils qui règneroient après moi, que
» j'avois donné de coups de bêche. Il
» m'enjoignit ensuite de bien traiter sa fa-
» mille, & particuliérement ceux de ses
» descendans qui vivoient sous ma domi-
» nation. C'est donc en conséquence de
» la promesse que je lui fis, & pour ad-
» ministrer la justice avec impartialité, que
» je me suis cru obligé de restituer à ceux
» de sa famille les trente mille dinars qui
» leur appartiennent naturellement. »

[897.]

On voit en Egypte un phénomène singulier, ou plutôt un assemblage de phénomènes extraordinaires. Le jour de l'Ascension, qui fut cette année le vingt-huit du premier Rabi, ou troisieme mois de l'année Arabique, qui répondoit au quinze ou seize du mois de Mai, il s'éleva vers le soir un grand vent, qui dura jusqu'à minuit. L'air demeura fort clair jusqu'à cette heure ; mais tout d'un coup il s'obscurcit à un tel point, qu'on ne pouvoit distinguer les objets, même avec des flambeaux. A cette obscurité profonde, succede une terrible tempête, qui ren-
verse

verſe une multitude prodigieuſe de maiſons, & répand par-tout un affreux ravage. Pendant l'orage, il tomba une quantité ſurprenante d'une eſpèce de ſable rouge, qui ſurprit & effraya ceux qui en furent couverts ; & tout l'hémiſphère paroiſſoit rempli de colomnes de feu. Cela continua juſqu'au matin, que le vent ſe calma un peu. Le ciel parut alors d'un rouge très-foncé, & cette couleur ſe communiqua à la terre, aux montagnes, aux arbres, aux hommes, & à tous les objets viſibles, pendant l'eſpace de deux heures ; le vent étant toujours très-frais. Au bout de ce tems-là, le rouge ſe changea en jaune, qui continua juſqu'à midi ; & à cette couleur ſuccéda une nuée noire & épaiſſe, qui demeura juſquès vers le milieu du jour ſuivant, de ſorte que le ciel fut obſcurci & le ſoleil caché pendant un jour & demi.

[898.]

Un marchand, qui avoit prêté une aſſez groſſe ſomme à l'un des principaux ſeigneurs de la cour du Calife, après avoir fait inutilement ſes pourſuites pour en être payé, & comptant ſon argent perdu, forme la réſolution de ne plus s'en inquiéter, & de quitter la cour pour faire un voyage. Un de ſes amis, à qui il communique ce

dessein, lui conseille de s'adresser au Scheic Caïat pour se faire payer. Ils vont le trouver; & le Scheic, instruit de l'affaire, n'eut pas plutôt parlé au seigneur avec ce ton d'autorité qu'il sçavoit prendre, que le marchand reçut la somme qu'il avoit prêtée.

[899.]

Les Carmates, sous la conduite d'Abu-Saïd, leur chef, envahissoient de jour en jour les provinces de l'empire, & menaçoient celles qui obéissoient encore au Calife. Motaded, effrayé à l'approche d'un ennemi si redoutable & si fortuné, assemble une armée considérable pour arrêter ses progrès, & lui donne pour général Abul-Abbas, capitaine expérimenté. On en vient plusieurs fois aux mains. La victoire, constamment attachée aux drapeaux d'Abu-Saïd, couronne ses guerriers dans six batailles consécutives. La derniere est funeste à Abul-Abbas : ce capitaine est fait prisonnier avec huit cents de ses soldats, qui sont massacrés en sa présence. Il attendoit le même sort, lorsque le vainqueur entre dans sa tente, & lui dit : « Je » te rends la vie & la liberté, à con» dition que tu donneras au Calife, de ma » part, cette utile leçon : je suis un ha» bitant du désert, accoutumé à me con-

» tenter de peu de choſes. Je ne vous ai
» enlevé ni villes, ni bourgades. Toutes
» les troupes que vous avez armées juſ-
» qu'ici contre moi, ont été défaites.
» Mes ſoldats ſont laborieux & robuſtes;
» les vôtres ſont délicats & énervés par
» les délices. Je ſuis fort, vous êtes foi-
» ble : commandant des Fidèles, ne luttez
» point, brebis timide, contre des lions af-
» famés. » Le Calife, étonné de la fierté de
ce diſcours, & touché des conſeils d'A-
bul-Abbas, ceſſa durant quelque tems les
hoſtilités; mais, les Carmates étendant
ſans ceſſe leur domination, il recommença
bientôt la guerre. Ayant appris qu'un de
leurs corps s'étoit poſté aux environs de
Cufa, il envoie un détachement pour
les reconnoître. Celui qui commandoit
le détachement ſurprend les ennemis,
fait priſonnier le capitaine qui les con-
duiſoit, & l'amène auſſi-tôt à Bagdad.
Dès que le Carmate fut en préſence de
Motaded, ce prince lui demanda s'ils
croyoient que l'eſprit de Dieu réſidoit en
eux, ou non? « Suppoſé que l'eſprit de
» Dieu réſide en nous, répondit le barbare,
» quel mal cela vous fait-il? ou, ſi l'eſprit
» du diable a choiſi ſa demeure en nous,
» quel avantage vous en revient-il? Mê-
» lez-vous de vos affaires, ſans vous em-
» baraſſer de celles des autres. — Mais,



» offert par quelqu'un des comp
» l'apôtre de Dieu ? Abubècre n
» élu d'un consentement unanim
» successeur ? Après sa mort,
» placerent Omar sur le trône, sa
» bècre fît la moindre mentio
» dans son testament. Omar, er
» nomma six personnes pour éli
» veau Calife, sans mettre Al
» nombre. Quel droit avez-vou
» Califat, puisque votre aïeul
» en a été exclu par les compa
» prophète ? » Motaded ne put
cet insolent discours sans se livre
violens accès de fureur. Il fit sa
sincere Carmate, & commanda
teur de lui casser les os, de lui
mains & les pieds, & enfin la
fut exposée sur l'une des portes d

» dez-vous? reprit le Calife. — Aucune ; » car pourquoi craindrois-je de confier » mon argent à un prince à qui Dieu a » confié le gouvernement de ſes terres & » de ſes ſerviteurs, & qui s'en montre ſi » digne par la ſageſſe de ſon adminiſtra- » tion? » Motaded fut ſi touché de ce trait de généroſité, qu'il ne put retenir ſes larmes. « Mon ami, lui dit-il, je ne prendrai » rien ; mais, ſi dans la ſuite vous vous » trouviez dans le beſoin, ſongez que tous » les revenus de l'empire ſont à vous. »

[901.]

Motaded choiſit pour ſon ſucceſſeur Moctafi, ſon fils aîné, & meurt peu de tems après, à l'âge de quarante-huit ans. Prince digne du trône qu'il avoit occupé avec gloire durant près de dix années, mais d'un caractere inconſéquent. Plein d'eſprit & de pénétration, habile dans le grand art de manier les affaires, fertile en expédiens, ami de la juſtice, protecteur des lettres, d'une bravoure ſage & prudente, il oublioit quelquefois l'heureuſe pratique de ces vertus royales, pour tomber dans les défauts oppoſés. On rapporte un trait bien frappant de ſa douceur & de ſa modération envers ſes domeſtiques. Un eſclave, qui chaſſoit les mouches qui incommodoient le monarque, fit tomber le

bonnet de ce prince d'un coup du bâton, auquel étoit attachée la frange. Le visir, qui étoit alors avec le Calife, tomba presque évanoui à la vue de cette mal-adresse; mais Motaded, sans s'émouvoir, dit tranquillement : « Cet esclave est bien peu at- » tentif. » Le visir, étonné, se jette à ses pieds, & lui dit : « Quoi ! seigneur ! est- » il possible qu'un grand prince, comme » vous, porte la modération si loin ? — » Eh quoi ! reprit le Calife, devois-je » punir une faute involontaire ? » Mais, dans d'autres circonstances, ce prince n'étoit plus le même. Il poussoit quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie : cruel par intervalles, il aimoit à répandre le sang, & punissoit de mort les fautes les plus légères. Aussi dit-on que, dans ces accès, quand quelqu'un de ses domestiques encouroit sa disgrace, il le faisoit brûler tout vif. Le peuple fut heureux sous son règne. Il le déchargea d'une grande partie des impositions publiques, & le garantit des déprédations de ceux qui gouvernoient pour lui. Il avoit pris cette devise pour l'inscription de son sceau : « La nécessité » exclut tout choix & toute liberté. »



MOCTAFI-BILLAH.

[902.]

MOCTAFI n'étoit point à Bagdad, lorſque ſon pere expira. A peine eut-il appris la nouvelle qui le plaçoit ſur le trône, qu'il ſe fit proclamer par les troupes qu'il commandoit alors contre les Carmates, & ſe hâta de ſe rendre dans la capitale. Il y fut reçu avec une pompe digne de ſon rang ; & tous les grands de l'état, les députés du peuple, & les ambaſſadeurs des princes qui vouloient bien prendre le titre de vaſſaux de l'empire, vinrent lui prêter ſerment de fidélité.

[903.]

Les Carmates occupoient depuis bien des années toutes les forces de la monarchie. Sous les auſpices d'Houſſain, ils commettoient les plus horribles ravages. Le Calife veut les réprimer. Pluſieurs fois ſes généraux avoient été vaincus. Il crut que ſes guerriers ſeroient plus fortunés s'il combattoit lui-même à leur tête. Cent mille hommes s'avancent ſous ſes ordres juſqu'à Moſul. Cinquante mille Carmates,

qui campoient près de cette ville, prennent la fuite au bruit de sa marche. On les poursuit, on les atteint; on les taille en piéces, lorsqu'ils étoient près de traverser l'Euphrate. Hossein lui-même est arrêté avec plus de six mille soldats, & amené au Calife. Ce prince, content d'avoir rappellé la victoire sous ses étendarts, retourne en triomphe à Bagdad, où il fait massacrer ses prisonniers, en représailles du traitement que les Barbares avoient fait à ses sujets, & laisse à ses généraux la conduite d'une guerre qu'il avoit si heureusement commencée. Mais, contre son attente, les succès furent partagés. Tantôt vaincues, tantôt victorieuses, ses armées ne purent anéantir un peuple opiniâtre, qui ne connoissoit ni le danger, ni la mort, & qui sembloit tirer des forces de ses défaites mêmes.

[905.]

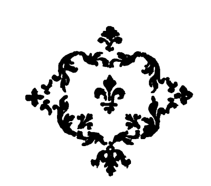
Depuis long-tems, l'Egypte & la Syrie reconnoissoient un autre souverain que le Calife. Ce prince entreprend de réunir à ses domaines ces deux vastes provinces, qui avoient été l'apanage de ses peres. Haroun, petit-fils d'Ahmed, fondateur de cette monarchie nouvelle, avoit eu de longues guerres à soutenir; la fleur de ses guerriers avoit été moissonnée dans les

combats livrés pour ſoutenir ſon ſceptre chancelant. Il avoit triomphé de ſes rivaux; les ſéditieux, cachés dans les ténèbres, n'oſoient plus en ſortir pour troubler un calme qui étoit le fruit de ſes victoires; mais ſa puiſſance, ébranlée par ce grand effort, n'avoit plus beſoin que d'une foible ſecouſſe pour être renverſée. La circonſtance étoit favorable. Moctafi, en prince habile, la ſaiſit; &, ſans conſidérer que ce nouvel ennemi, dont ſon pere avoit épouſé la ſœur, étoit l'allié de ſa maiſon, il lui déclare la guerre. Elle commence avec fureur. Tout céde aux premiers efforts des troupes Muſulmanes; les Egyptiens, trop foibles, ſe confinent dans leurs places fortes. On les y aſſiége; les remparts s'écroulent; Damas, Emeſſe, les plus célèbres cités ſe ſoumettent au Calife. En vain Haroun épuiſe toutes les reſſources. Un de ſes oncles l'aſſaſſine pour régner en ſa place: mais l'uſurpateur ſe rend odieux; & les Egyptiens, pour prévenir ſa tyrannie, appellent eux-mêmes à leur ſecours, Mahomet, général de Moctafi. Ce capitaine accourt; & l'Egypte devient un des fiefs du Califat.

[907.]

Le Calife étoit attaqué d'une eſpèce de mélancolie dont on n'avoit pu décou-

vrir la cause. Les remèdes avoient augmenté la maladie. Enfin, après quelques années de langueur, il termina ses jours & son règne, à l'âge de trente-deux ans. Dévot, généreux, il avoit toutes les vertus que ces qualités inspirent. Plein d'horreur pour l'effusion du sang humain, il punissoit pourtant, avec une juste sévérité, tous les crimes qui entraînoient nécessairement avec eux la perturbation publique; ceux qui n'attaquoient que sa personne étoient toujours pardonnés. Il avoit hérité de son pere une tendre affection pour les Alides, qu'il ne se contenta pas de protéger ouvertement, mais qu'il combla de faveurs. Il laissa d'immenses richesses, & une belle armée sur pied, sans avoir pu cependant réunir à l'empire toutes les provinces que ses prédécesseurs s'étoient laissé ravir.



MOCTADER-BILLAH, ET MAHADI, *premier Prince Fathimite.*

[908.]

MOCTADER-BILLAH, frere du Calife défunt, étoit son plus proche héritier; &, quoique ce prince n'eût encore que treize ans, il fut proclamé d'un consentement unanime. Mais bientôt les grands de l'empire, mécontens de ce choix, résolurent de placer sur le trône un prince qui pût conduire par lui-même les rênes de l'état. Ils jetterent les yeux sur Abdallah, fils de Motaz, auquel ils donnerent le nom de Mortadi-Billah. C'étoit un prince estimé pour ses sentences, son caractere égal & tranquille, son amour pour les choses divines, & la beauté de son esprit. Il refusa d'abord le diadême; mais, entraîné par ses amis, il se laissa couronner. A peine eut-il le tems de se croire souverain. Sa grandeur s'évanouit comme un songe; &, au bout de vingt-quatre heures, délaissé de tous ses partisans, il se vit contraint d'abandonner le sceptre, & de chercher un asyle dans les déserts,

Il n'y fut pas caché long-tems; on se saisit bientôt de sa personne, & on le conduisit aux pieds de Moctader, qui le fit étrangler.

[909.]

Un ambitieux, qui prétendoit descendre d'Ismaël, fils aîné de l'Iman Giafar, mais que plusieurs disoient n'être qu'un misérable serrurier de Syrie, & petit-fils d'un Juif, entreprend de se faire un état, & fonde la célèbre dynastie des Califes Fathimites. D'abord il débita mille impostures; l'austérité qu'il affectoit inspira de la vénération pour lui. Une prophétie de Mahomet portoit : « Qu'au bout » de trois cents ans, le soleil se leveroit du » côté du couchant. » Il sçut adroitement se l'appliquer, & les peuples se laisserent séduire. Quand il se vit à la tête d'un grand nombre de prosélytes, il prit le nom de Mahadi, qui signifie directeur des Fidèles, & commença à publier son droit, les armes à la main, dans le Khaïrvan, où commandoit, sous la protection des Califes, la famille des Aglabites. Un capitaine fameux, irrité contre les souverains de cette province, vint se joindre à lui avec ses troupes. Abdallah, (c'étoit le nom de ce guerrier,) lui prêta serment de fidélité, & lui promit de com-

battre jusqu'à la mort pour augmenter sa puissance. Les manieres nobles de Mahadi, les égards avec lesquels il en fut reçu, captiverent son cœur. Ayant rassemblé ses soldats, & calculé ses forces, il crut pouvoir sans peine anéantir une principauté qui subsistoit depuis cent douze ans avec une autorité précaire, & dont il connoissoit la foiblesse. L'évènement vérifia ses conjectures. En moins d'un an, Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, fut vaincu dans trois batailles, & dépouillé de ses états. La conquête du Khaïrvan fut suivie de celle d'une grande partie de l'Afrique; & Mahadi y fut reconnu pour souverain spirituel & temporel, sous le nom de Calife, descendant de Fathime & d'Ali, gendre de Mahomet.

[912.]

Mahadi, encouragé par les succès rapides de son général, envoie trois armées en Egypte, pour soumettre ce vaste état à sa puissance. Mais trois fois elles sont vaincues par les troupes de Moctader. Sans être intimidé par ces disgraces, il lève de nouveaux guerriers, au nombre de cent mille hommes, & met à leur tête un général habile, appellé Habbasah. Ce capitaine vole à la rencontre des vainqueurs, & leur livre bataille. La mêlée est san-

étrangers l'opulence merveilleuſe des Califes. On tendit au-dedans & au-dehors du palais douze mille piéces de ſoie, cinq cents de brocard, avec douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis & d'un prix ineſtimable. Au milieu de la ſalle d'audience, on fit paroître un arbre d'or maſſif, qui avoit dix-huit branches principales, ſur leſquelles un grand nombre d'oiſeaux d'or & d'argent voltigeoient, & paroiſſoient chanter harmonieuſement. Les ſoldats de la garde du Calife furent rangés en ordre de bataille, au nombre de cent ſoixante mille hommes, & on leur paya leur ſolde dans des bourſes d'or. Enfin, quarante mille eunuques blancs, & trente mille eunuques noirs, avec ſept cents huiſſiers, étoient placés ſur les avenues & aux portes du palais, pour recevoir les députés Chrétiens. Le ſoir, on leur donna une fête ſur le Tigre. Le fleuve étoit couvert d'un nombre infini de bâtimens peints & dorés, dont tous les agrès étoient figurés avec de petites lanternes. Enſuite on les introduiſit dans la ſalle du feſtin, dont la magnificence ſurpaſſoit encore ce qu'on avoit vu; & le repas, qui dura juſqu'au lendemain, coûta un million & demi de dinars. Il n'en coûta que cent vingt mille pour le rachat des Muſulmans captifs. Que d'heureux on eût fait, ſi l'on eût répandu

répandu ces richeſſes ſi follement prodiguées, ſur les pauvres habitans des campagnes !

[919.]

Mahadi tente une ſeconde fois la conquête de l'Egypte. Abulcaſſem, fils de ce prince, entre dans cette contrée fameuſe à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. Il y trouve l'eunuque Munès qui marche à ſa rencontre. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La victoire ſe déclare pour le général Abbaſſide. Le prince Magrébien prend la fuite & ſe cantonne dans Alexandrie, qu'il abandonne peu de tems après, pour éluder la pourſuite du vainqueur juſqu'à ce qu'il ait reçu des renforts. Mahadi, inſtruit du danger de ſon fils, envoie de nouvelles troupes à ſon ſecours. Elles ne ſont pas plus heureuſes que les premieres. Une ſeconde défaite chaſſe Abulcaſſem de l'Egypte, & l'oblige à chercher une retraite dans les états de ſon pere, après avoir perdu les deux tiers de ſes ſoldats, tout ſon bagage, & le butin immenſe qu'il avoit fait.

[921.]

Un célèbre docteur, nommé Hallage, floriſſoit à Bagdad, & s'étoit fait un nom

immortel & bien des jaloux. Les uns le regardoient comme une espece de Dieu, les autres comme un imposteur. Il faisoit paroître aux regards de la multitude des fruits d'hiver en été, & des fruits d'été en hiver. En étendant ses mains en l'air, il en faisoit tomber des drachmes d'argent, qu'il appelloit les drachmes de la Toute-Puissance, & dont l'inscription étoit : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » Il sçavoit tout ce qui se passoit dans le plus secret des maisons, & pénétroit même les pensées les plus cachées. Il jeûnoit souvent pendant plusieurs jours ; &, lorsqu'il rompoit son abstinence, ce n'étoit qu'avec trois bouchées de pain & un peu d'eau. Etant venu du Khorassan dans l'Irac, il passa de-là à la Mecque, où il demeura pendant un an dans une caverne. On le vit sur une montagne, se tenir debout & nuds pieds au haut d'une colomne, & s'y livrer à toutes sortes de macérations ; enfin il vint s'établir à Bagdad, où le nombre de ses sectateurs s'étant considérablement accru, le visir Ahmed le fit venir chez lui pour l'examiner. Quand il parut devant ce ministre, il ne prétendit ni au don de prophétie, ni au pouvoir de faire des miracles, ni à l'habitation de la divinité en sa personne ; disant qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en lui, & qu'il ser-

voit Dieu comme les autres hommes. Le visir, content de cette réponse, alloit le renvoyer, lorsqu'on produisit un de ses ouvrages dans lequel il enseignoit : « Que, » si un Musulman ne pouvoit pas faire le » pélerinage de la Mecque, il devoit choi- » sir un lieu dans sa maison pour y prati- » quer seul & sans témoins toutes les cé- » rémonies prescrites ; qu'ensuite, il fal- » loit qu'il assemblât trente orphelins, aux- » quels il donneroit à manger, les habil- » leroit, & leur feroit une aumône de » sept drachmes par tête ; & qu'en accom- » plissant toutes ces choses, il acquerroit » autant de mérite que s'il avoit visité la » sacrée Caaba. » Le visir, étonné d'une doctrine qui détruisoit si ouvertement les préceptes de l'apôtre du Musulmanisme, fait assembler les docteurs de la loi, qui, après avoir mûrement examiné ses principes hétérodoxes, le condamnent à la mort. Hallage entendit son arrêt en héros. Il se contenta de dire à ses juges : « Vous condamnez un » innocent ; prenez garde que le ciel ne » prenne soin de me venger un jour. » Le Calife confirma la sentence, & le docteur fut conduit au supplice. Il reçut d'abord mille coups de fouet sans jetter un seul soupir ; ensuite on lui coupa une main, & puis un pied ; après cela, l'autre main & l'autre pied, & enfin la tête ; on



que tous les rivaux cherchoient
dre. Un jour, il s'avisa de dire à
tr'eux : « Croyez en moi, Ab
» je vous donnerai une plante
» (espece de safran bâtard,)
» mence sera de cuivre, & se
» en autant de grains d'or. »
» en moi, vous-même, répond
» cre, & je vous enverrai un
» couché sur le dos, dont les
» cheront au ciel ; &, lorsque
» le faire disparoître, je le cac
» votre œil. » Cette replique
Hallage, parce quelle lui fit con
ce docteur prenoit toutes ses
merveilles pour des prestiges ; &
qu'en pensoient les plus sages M

[922.]

Razi, le plus célèbre médec

miere jeunesse, il s'étoit appliqué à la musique. Dégoûté bientôt de cet art frivole, & voulant être utile aux hommes, il s'enfonça dans l'étude des ouvrages qui enseignoient le grand art de connoître les simples, & d'en tirer des liqueurs salutaires capables de prolonger nos jours. Ses longues méditations produisirent une foule de chefs-d'œuvre : on vit sortir presqu'à la fois de son muséum de sçavans traités sur la philosophie hermétique, dans lesquels il prouvoit d'une maniere évidente la possibilité de la transmutation des métaux par la simplicité du grand œuvre ; sur l'astrologie judiciaire, qui paroissoit, sous sa plume, un art d'une utilité jusqu'alors inconnue ; sur la botanique, où la nombreuse famille des végétaux étoit distribuée par classes, selon l'analogie de leurs qualités respectives & leur degré de vertu ; sur l'anatomie, où toute l'harmonie du corps humain étoit développée avec des traits lumineux propres à diriger les artistes dans ce labyrinthe, où jusqu'alors ils n'avoient fait qu'errer. En un mot, il n'omit aucune partie essentielle de sa profession ; mais tant de productions, enfantées souvent dans le silence de la nuit, lui firent perdre la vue. Un oculiste entreprit de le guérir. Razi lui demanda combien l'œil avoit de tuniques : l'Esculape ne

put répondre. « Mon ami, lui dit alors » le médecin, réservez votre zèle pour » quelqu'autre. Je ne souhaite pas, autant » que vous le croiriez, de recouvrer la » vue; j'ai déja assez vu le monde pour » en être dégoûté & pour le haïr. » Il étoit libéral, bienfaisant, affable à tout le monde. Les pauvres sur-tout trouvoient en lui un pere. Il leur donnoit des avis comme médecin, & leur distribuoit ce qu'il gagnoit avec les riches, & les pensions que lui faisoit Moctader. Toutefois, malgré son mérite éminent, Razi eut des rivaux, qui, ne pouvant l'atteindre, cherchoient au moins à ridiculiser son sçavoir. Ils lui reprochoient de n'être ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pu conserver sa vue, ni bon astrologue, parce qu'il n'avoit pas prévu divers accidens fâcheux qui lui étoient arrivés, ni bon chymiste, parce qu'il étoit indigent. Mais l'estime publique dédommageoit bien ce grand homme des vains sarcasmes de ses envieux.

[927.]

Le Calife ordonne à Sénan, son premier médecin, d'examiner tous ceux de sa profession qui exerçoient à Bagdad, pour connoître leur capacité, & pour sçavoir s'ils ne trompoient pas ses sujets. Tous les

médecins comparoiſſent devant Sénan. Il ſe préſente, dans la foule, un homme d'un maintien grave & très-bien mis. Sénan le reçoit avec les égards qu'il paroît mériter, le prie de lui donner quelque preuve de ſon habileté dans la médecine, & de lui dire ſous quel docteur il en a étudié les principes. A cette queſtion, l'Eſculape tire de ſa manche un papier dans lequel il y avoit un certain nombre de dinars, & lui avoue ingénuement qu'il n'entendoit rien à la médecine; qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire, mais que, comme il s'étoit entretenu avec ſa famille en l'exerçant, il le ſupplioit de ne pas le ruiner en découvrant la vérité au commandant des Fidèles. Sénan, qui ne put s'empêcher de rire, lui promit de ne pas le déceler, pourvu qu'il lui jurât de ne jamais traiter de malade dont le mal lui ſeroit inconnu, & de ne preſcrire de ſaignées ni aucun autre remède ſemblable, que dans les cas où il ſeroit bien aſſuré de leur néceſſité. Le docteur n'eut pas de peine à s'y engager, en lui diſant qu'il ne preſcrivoit jamais à ſes victimes que de l'oxymel & un julep. Le lendemain parut un jeune médecin très-élégant. « Quel a été votre » maître, lui demanda Sénan? — Mon » pere. — Qui eſt votre pere? — Le doc» teur que vous avez vu hier. — Ordon-

» nez-vous comme lui ? — Toujours. —
» Ayez donc soin de suivre aussi la même
» méthode ; perfectionnez-vous dans votre
» profession, afin qu'il ait un fils qui lui
» ressemble. »

[929.]

L'eunuque Munès, mécontent de Moctader, entre tout-à-coup avec douze cavaliers dans le palais impérial, le pille, & emmene chez lui le Calife, sa mere, sa tante, ses enfans, ses femmes & ses concubines. Le lendemain, les soldats que l'eunuque avoit gagnés, proclament Calife Mahomet, surnommé Caher, frere de Moctader. La mere de ce prince perdit six cents mille dinars dans le pillage du palais. Après que Moctader eut abdiqué le Califat, on écrivit dans toutes les provinces pour informer les peuples du changement de souverain, & l'on se flatta de voir les choses établies sur un fondement solide. Mais à peine le nouveau monarque avoit-il régné trois jours, que les soldats s'assemblerent tumultuairement, demanderent insolemment leur paye, & rétablirent Moctader sur le trône. Aussi-tôt ce prince fit venir son frere, lui pardonna ce qui s'étoit passé, & lui témoigna qu'il s'intéressoit pour lui.

[930.]

Le rétablissement du souverain légitime fut pour Munès un signal de disgrace. Il prit la fuite afin de se soustraire à la fureur de ses ennemis, & se retira, suivi des troupes qui lui étoient restées fidèles, à Mosul, où régnoient trois freres, fils de Hamadan, croyant trouver une retraite sûre chez ces princes qui lui devoient leur grandeur. Mais les Hamadanides, bien loin de partager son infortune, prirent le parti de ses rivaux, & se mirent en campagne pour le chasser de dessus leurs terres. Daoud, cadet des princes de cette maison, ne pouvant approuver l'action de ses freres, refusa de les suivre; &, ces ingrats lui en ayant demandé la raison, il leur dit qu'ayant toujours vécu sous la protection de Munès, il appréhendoit de recevoir quelque coup de flèche, s'il combattoit contre lui : « Car, ajoûtoit-» il, si j'étois blessé à mort, j'aurois un » extrême regret de voir mes derniers ins» tans chargés du reproche & de l'infa» mie que porte avec soi l'ingratitude. » Ses freres, ne se payant point de cette raison, l'obligerent absolument de les accompagner. Ils marcherent tous trois, à la tête de trente mille hommes, contre l'eunuque qui n'avoit qu'une poignée de

gens. Mais ce petit nombre combattit avec tant de valeur, que les immenſes bataillons de Hamadan furent taillés en piéces. Daoud fut tué du coup de flèche qu'il avoit redouté, & ſes freres furent chaſſés de Moſul, où le victorieux Munès s'établit.

[932.]

Depuis que Caher avoit été proclamé ſouverain, le monarque, ſon frere, avoit conçu contre lui une haine d'autant plus redoutable, qu'il avoit ſoin de la cacher ſous l'extérieur de la plus tendre amitié. Mais Caher, qui ſçavoit auſſi diſſimuler, étoit trop habile pour prendre le change; &, ſe ménageant une reſſource contre les emportemens du Calife, dans la protection de Munès, il entretenoit avec ce général un commerce ſecret, dont l'objet étoit la chûte de Moctader. Ce prince précipita lui-même la fatale révolution. Soupçonnant les liaiſons de ſon frere, il le fait arrêter, dans le deſſein de lui ôter le jour. Munès, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour ſe venger, ſaiſit celui-ci, & vient avec une armée nombreuſe camper aux portes de Bagdad. Les favoris du Calife, ſe voyant ſur le point d'être étroitement reſſerrés avec leur maître, conſeillent au monarque de ſortir de la ville en habit de cérémonie, précédé des

docteurs de la loi & de toutes les perſonnes de marques, avec l'Alcoran ouvert à la main, & de ſe préſenter ainſi aux rebelles, s'imaginant qu'à ce ſpectacle auguſte, ils ſeroient frappés du plus profond reſpect, & rentreroient auſſi-tôt dans le devoir. Ce moyen lui parut une preuve de foibleſſe : il aima mieux combattre. Il ſe tint d'abord ſur une hauteur avec ceux qui l'accompagnoient, & ſembla vouloir attendre qu'on l'attaquât; mais, ayant enfin donné le ſignal de la mêlée, on en vint aux mains. A peine l'action fut-elle engagée, que l'élite de ſes troupes prit la fuite; lui-même voulut rentrer dans la ville avec les fuyards, mais il fut enveloppé par un corps de Magrébiens, dont un, après l'avoir chargé d'injures, le perça de ſon épée, & les autres l'acheverent. Ils lui couperent enſuite la tête, qu'ils porterent ſur une perche à leur général qui ne s'étoit point trouvé au combat. On dit que quand Munès l'apperçut, il ne put retenir ſes larmes. Il entra ſur le champ dans Bagdad, mit une garde au palais impérial pour empêcher qu'il ne fût pillé, & défendit à ſes gens de faire la moindre violence aux perſonnes de la famille du Calife défunt, ni à ſes domeſtiques.

Pieux, charitable envers les pauvres,



foible, il se laissa toujours go
ses ministres & par ses femme
rites eurent tant d'autorité, q
une, au grand scandale des M
présider dans le Divan, & re
tice aux peuples. Il est vrai qu
doit à fond tout le code Sa
étoit consultée par les plus ha
tes; mais c'étoit une innova
nelle, & peut-être la cause d
de Munès. Il nomma douze
qu'on n'avoit point encore vu
n'y eut pas un seul Musulman
pélerinage de la Mecque duran
de son règne, parce que les Ca
toient emparé de cette ville,
enlevé la pierre noire, objet u
vénération des Musulmans.

CAHER-BILLAH.

[932.]

APRÈS la mort de Moctader, Munès propoſa aux grands de la cour d'élever au Califat Abul-Abbas, fils de ce prince, qui avoit été ſon élève. Mais on repréſenta que ce dernier monarque avoit été gouverné abſolument par ſa mere, par ſa tante & par ſes eunuques; que les choſes ſe trouveroient encore ſur le même pied ſous une minorité; qu'ayant beſoin d'un prince en état de conduire & de gouverner par lui-même ſes ſujets, il falloit jetter les yeux ſur Caher, comme celui de tous les princes Abbaſſides, qui étoit le plus propre à porter la couronne. Munès témoigna d'abord beaucoup de répugnance pour l'élévation de Caher, dont il connoiſſoit bien l'humeur cruelle & avare; mais enfin il ſe laiſſa perſuader, & fut le premier à prêter ſerment au nouveau ſouverain. Caher ne tarda point à dévoiler ſon caractere féroce, & à juſtifier les craintes de Munès. A peine eut-il ceint le diadême, qu'il fit arrêter &



dropique, ne fut pas à l'abri d
manité. Il la fit appliquer à la
pour l'obliger à donner le reste
gent & de ses pierreries, quo
déja remis entre ses mains ses
meubles les plus précieux, &
piéces d'or. Elle persista dans
tion qu'elle avoit faite, sous ser
ne lui restoit plus rien de quelc
mais deux personnes déposoient l
ce qui mit le barbare Calife da
fureur, qu'il ordonna de la dépo
nue, & de la pendre par le
tête en bas, de façon que sc
couloit le long du corps. On
qu'il exposa non-seulement à
tout le monde les parties que
oblige de cacher, mais qu'il la
même. Mais, au milieu de ces a

[933.]

Après un règne de plus de vingt-quatre ans, Mahadi meurt dans ſa capitale, appellée de ſon nom Mahadia, & qu'il avoit fondée. Prince habile, qui ſçut défendre & aggrandir l'empire qu'il avoit établi ; mais qui ſouilla ſon trône par le meurtre des généraux qui les premiers avoient combattu pour lui. Caïem-Bemrillah, ſon fils, fut proclamé le jour même de ſes obsèques ; & ce nouveau monarque, craignant que le décès de ſon pere ne cauſât quelque déſordre en Sicile & en Italie, dont la conquête n'étoit point achevée, en cacha la nouvelle pendant une année entiere.

[934.]

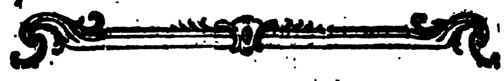
La férocité de Caher excite les murmures de tous les grands. Indignés de leur choix, ils forment le projet de lui arracher le ſceptre & de détruire leur ouvrage. La conjuration alloit éclater ; Munès en étoit l'ame, lorſqu'un des complices, touché du ſort de Caher, ſe gliſſe dans le palais déguiſé en femme, &, lâche déſerteur de ſon parti, vient inſtruire le deſpote de tout ce que l'on tramoit contre ſa perſonne. Le Calife, averti ſi



à-tour, cet homme qui avoit
de révolutions, & qui si long-
paru être le dispensateur du C
rir sur un échafaud, au milie
dad, autrefois le théâtre de sa
reçut la mort avec cette intré
avoit toujours montrée dans le
& tout le peuple, touché de sa
mité, se rappellant ses bienf
des larmes abondantes. On dit
pitaine étoit d'une taille extra
& qu'il avoit la tête si grosse,
velle seule qui en fut tirée
livres. Ses complices eurent le
mais leur supplice ne se passa
tumulte. Les domestiques de
prirent les armes, déclarant
détrôner le tyran, & placer l
sur la tête d'Abu-Ahmed, fil
Moctafi. Caher trouva moyen

malheureux prince étoit en cet état, le Calife fit appeller Abu-Yaia, homme de robe fort riche, & lui dit qu'il avoit besoin de deux cents mille dinars. Yaia répondit qu'il ne lui étoit pas possible de fournir une aussi grosse somme : « Bon ! » reprit Caher ; cependant Ahmed qui » est dans la chambre voisine, m'a assuré que vous pouviez le faire, & il » est d'avis que vous le fassiez. » Abu-Yaia entra dans la chambre pour parler à Ahmed ; mais qu'elle fut sa surprise quand il le vit cloué à la muraille ? Ce spectacle lui causa tant de frayeur, qu'il accorda tout, & même au-delà de ce que le Calife demandoit.

Moclaz, personnage fameux, que le Calife avoit déclaré son visir, mais qui avoit encouru la disgrace de ce prince, avoit eu part à la conjuration. Plus heureux que ses complices, il avoit pris la fuite, & s'étoit mis à l'abri du courroux d'un monarque qui ne sçavoit point pardonner. Cependant, comme il avoit tout à craindre, il entreprit de se faire un parti pour venger la mort de tant de victimes. Il s'adressa à Sima, général des milices Turcs, qu'il alloit trouver tantôt déguisé en femme, tantôt en gueux ordinaire, tantôt en aveugle mendiant. Il lui



RADI-BILLAH, ET CAIEM-BEMRILLAH, *second prince Fathimite.*

[934.]

APrès la déposition de Caher, les rebelles tirerent de prison Abul-Abbas-Ahmed, son neveu, & le placerent sur le trône de Moctader son pere, en lui donnant le nom de Radi-Billah. Moclaz, principal auteur de cette révolution, fut déclaré Visir, dignité suprême dont il partagea l'autorité avec Sima.

Ce nouveau ministre, à peine installé dans sa charge, fit arrêter un insigne imposteur appellé Salmagani, dont la pernicieuse doctrine troubloit la tranquillité de Bagdad. Ce fourbe enseignoit que la divinité résidoit dans toutes les créatures, & particuliérement dans les hommes, autant que leur nature différente le comportoit; que les ames passoient d'un corps dans un autre pendant une suite de siécles indéterminée; qu'Ali étoit le plus excellent des mortels, & même qu'il étoit Dieu. Ces erreurs furent d'abord prêchées

dans les ténèbres ; mais, quand Salmagani ſe vit une foule de diſciples, il oſa paroître au grand jour, & publier qu'il étoit Dieu. Tout le peuple le ſuivoit ; il ſe rendoit redoutable par les violences qu'il exerçoit envers les incrédules. Moclaz, inſtruit de ce déſordre commis en quelque ſorte ſous ſes yeux, voulut l'étouffer dès ſa naiſſance. Salmagani fut conduit en ſa préſence avec deux de ſes proſélytes, auxquels il ordonna de donner des coups de poing à leur maître. L'un obéit, quoiqu'avec répugnance ; mais l'autre, loin de le frapper, lui prit la main, la baiſa, & ſe proſternant à ſes pieds : « Mon appui, » mon Seigneur & mon Dieu ! s'écria- » t-il. » Salmagani ſoutint que jamais il ne s'étoit arrogé les honneurs divins, & parut blâmer l'extravagance de ſon diſciple. Mais le viſir, peu content de ce déſaveu, fit aſſembler les docteurs, qui, après un ſérieux examen, dans lequel l'impoſteur ſe contredit pluſieurs fois, le jugerent digne de mort. Alors le viſir le fit conduire au ſupplice. On le crucifia avec ſon adorateur ; & leurs corps furent réduits en cendres, afin d'inſpirer plus d'horreur au peuple pour leurs impiétés.

[935.]

L'empire de Mahomet, cette vaſte mo-

narchie, ouvrage de la valeur la plus intrépide, déclinoit de jour en jour par la foiblesse des souverains. Dépouillés par une foule d'usurpateurs, les successeurs du prophète ne possédoient plus que Bagdad, & quelques provinces voisines menacées sans cesse, & qui n'attendoient qu'un ambitieux pour se soumettre à sa puissance. Les villes de Vaset, de Basra & de Cufa, avec le reste de l'Irac-Arabique, obéissoient à Ebn-Rayek. La Perse proprement dite étoit soumise à Amadaldoula, prince & chef de la dynastie des Bovides. Une partie du canton appellé Al-Jébal, & le reste de l'Irac-Persienne qui est la partie montagneuse de la Perse, & le pays des anciens Parthes reconnoissoient pour maître Rucnoddaula, frere d'Amadaldoula. L'autre partie de la Perse étoit entre les mains de Vasmakin, prince de la dynastie des Dilémites. Mosul & les grandes cités qui l'environnent avoient pour souverains les sultans Hamadanites. L'Egypte & la Syrie n'étoient plus soumises aux Califes, mais à Mohammed, fils de Tagai, surnommé Al-Akhsid, que ces monarques en avoient fait autrefois simple gouverneur. L'Afrique avoit été subjuguée par les Fathimites. Caïem-Bemrillah en étoit pour-lors souverain; & ses successeurs fonderent peu

de tems après en Egypte un nouveau Califat, qui soutint durant quelque tems la réputation & l'honneur du nom Sarasin. L'Espagne, ou du moins la partie de cette vaste contrée soumise aux Mahométans, étoit gouvernée par Abdalrahman, sous le titre d'empereur des Fidèles, qualification usurpée encore aux Califes d'Asie. Les provinces Musulmanes en Sicile étoient dominées par l'Emir Salem, au nom de Caïem, dont il étoit le lieutenant. Les cantons conquis dans l'isle de Crète, suivoient la loi d'un souverain qui s'y étoit établi vers l'an 812 de Jesus-Christ. Le Khorassan & la Transoxane étoient sous la domination d'Al-Naser, de la dynastie des Samanides. Le Tabrestan, le Giorgian & le Mazanderan avoient des rois de la premiere dynastie des Djlémites. Le Kerman étoit occupé par Abu-Ali-Mohammed, fils d'Eli-Al-Sammani. Enfin l'Yamana, le Bahrein & le canton de Haïr en Arabie, étoient envahis par Abu-Thaher, prince des Carmates. Il est vrai que dans tous ces grands états on révéra d'abord le nom du Calife, qui étoit gravé sur les monnoies, & publié dans toutes les mosquées. Mais peu-à-peu les princes particuliers de ces provinces abolirent même jusqu'à ces foibles marques d'un respect stérile, & ne laissérent subsister

qu'une légère ombre de cette dignité autrefois si redoutable au genre humain.

Pour relever cette puissance affoiblie, il eût fallu un prince dont l'ame vigoureuse eût imprimé à son peuple cette ardeur martiale qui caractérisoit les premiers Musulmans, & donné aux affaires un branle analogue à la supériorité de son génie. Mais Radi-Billah, bien loin de soutenir les débris de sa grandeur, travailla lui-même à les renverser pour toujours. Pressé de tous côtés par les usurpateurs, il crut rétablir l'ancienne splendeur du Califat, en nommant un ministre qui concentrât en sa personne toute l'autorité spirituelle & temporelle du souverain, sous le nom d'Emir-Al-Omra, c'est-à-dire commandant des commandans. Il croyoit se donner un adjoint: il se donna un maître; &, dès ce moment, le Califat ne fut plus qu'un vain titre, dont l'Emir-Al-Omra possédoit la réalité. Le choix même qu'il fit pour remplir cette importante charge, fut une faute irréparable. Il prétendoit se garantir de l'ambition des princes qui démembroient ses états; &, le plus ambitieux d'entr'eux, Ebn-Rayek, qui s'étoit emparé de Vaset & de plusieurs autres places, fut celui qu'il déclara souverain sous son nom. Ce ministre eut l'administration de toutes les affaires militaires, & le maniement des

finances d'une maniere plus abſolue que le monarque même qui l'avoit créé. Ils officioit même pour le Calife dans la grande moſquée de Bagdad, & ſon nom étoit nommé dans le ſervice divin par-tout l'empire. En un mot, Radi fut entiérement gouverné par Rayek & par ſon ſecrétaire, enſorte qu'il ne pouvoit pas diſpoſer d'un ſeul dinar ſans leur permiſſion.

[936.]

La premiere démarche de l'Emir-Al-Omra, fut l'opprobre de l'empire. Il fit avec Abu-Thaher, prince des Carmates, un traité de paix par lequel le Calife s'obligeoit de payer chaque année à ce conquérant un tribut de cent vingt mille dinars; de ſon côté, Abu-Thaher s'engageoit à laiſſer paſſer en toute ſûreté les caravanes qui iroient à la Mecque.

[937.]

Moclaz n'avoit vu qu'avec déſeſpoir la faute de ſon maître, en créant un Emir-Al-Omra. Fatigué de vivre dans la dépendance de ce miniſtre impérieux, il entreprit de le dépoſſéder de ſa charge, & de la faire donner par le Calife à Iahkem le Turc, autrefois eſclave de Mardavige, roi de Dilem, qu'il avoit tué de ſa propre main pour envahir ſes états. En

conséquence, il écrit à cet usurpateur une lettre par laquelle il l'exhorte à s'avancer promptement vers Bagdad, afin de délivrer le Calife de la tyrannie de Rayek, & pour occuper sa place. La lettre est interceptée. Rayek fait sçavoir au monarque la trahison du visir, qui avoit écrit à son insçu & contre ses ordres à l'ennemi de l'empire. Moclaz nie d'abord le fait; mais, convaincu par sa propre lettre, on le conduit en prison; on lui fait son procès, & on le condamne à perdre la main droite. A la lecture de cette sentence, l'infortuné visir se récria sur ce que l'on alloit couper la main à un homme qui avoit inventé les plus beaux caracteres qu'on eût vus jusqu'alors, & qui avoit copié plusieurs exemplaires de l'Alcoran, qui passoient pour des chefs-d'œuvre d'écriture. Mais, comme il ne se contentoit pas de se plaindre, & qu'il invectivoit encore vivement ses juges, Rayek & le Calife même, on lui coupa non-seulement la main droite, mais encore la langue; puis on le confina dans une des caves du palais impérial, où, n'ayant personne pour le servir, il puisoit de l'eau lui-même, en tirant la corde de la main gauche, & l'arrêtant ensuite avec ses dents pour la reprendre, jusqu'à ce que le sceau fût à sa portée. Enfin il termina ses

jours dans cet affreux ſépulcre, & fut enterré trois fois ; la premiere dans la maiſon où il mourut, la ſeconde dans la maiſon d'Abul-Haſan, ſon fils, & la troiſieme dans la ſienne même.

La mort de Moclaz fit renaître une eſpece de calme, mais ne mit pas Rayek entiérement en ſûreté. Iahkem, réſolu de ne point perdre l'occaſion que lui offroit la trahiſon du viſir, marcha vers Bagdad, défit les troupes du Califе, commandées par l'Emir, & ſe rendit maître de cette capitale. Rayek fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner la charge d'Emir-Al-Omra, dont le vainqueur s'empara auſſi-tôt. Radi ne gagna rien à ce changement, & continua de vivre eſclave de ſon miniſtre.

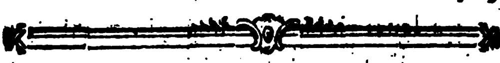
[938.]

Les Siciliens, irrités de la cruauté de l'Emir Salem, aſſemblent une armée nombreuſe, & livrent bataille aux troupes Africaines, commandées par l'Emir en perſonne. Mais, après avoir combattus en héros, & diſputé long-tems la victoire, il ſont vaincus, & pourſuivis juſqu'aux portes de Palerme, où les vainqueurs entrent avec eux, & font le ſiége de la citadelle. Caïem-Bemrillah, inſtruit de cette révolte, envoye un général appellé Ca-

lil, avec une puissante flotte & des troupes pour l'étouffer. Calil, en arrivant, renverse Palerme, & se présente devant Gergenti, qui, depuis bien des années, disputoit au Calife Fathimite la gloire de sa conquête. Les citoyens de cette ville redoublent leurs efforts. Animés à la vue du péril, ils combattent comme des lions. Plus d'une fois ils taillerent en piéces les guerriers Musulmans : & ce ne fut qu'après quatre ans de la défense la plus intrépide, qu'ils se rangerent au nombre des sujets de Caiem.

[940.]

Radi-Billah meurt d'hydropisie à Bagdad, à l'âge de trente ans. Prince libéral, affable, généreux, très-versé dans la littérature Arabe, éloquent, bon poëte, ami des sçavans, il fut le dernier Calife qui fit des vers, ou du moins qui en fit que l'on jugea dignes de trouver place dans les Annales Musulmanes. Il fut aussi le dernier des successeurs de Mahomet qui ait officié constamment dans la mosquée, commandé les armées, disposé des fonds de l'état, en un mot qui ait encore eu quelque autorité réelle sur les Arabes. Ceux qui régnerent après lui, n'eurent pendant bien des années qu'un phantôme de souveraineté, dont les tartares les dépouillerent aussi enfin.



MOTTAKI-BILLAH.

[940.]

LE trône étoit vacant ; Iahkem ordonne au visir d'assembler les Alides, les juges, les Abbassides, & tous les principaux officiers de l'état, pour procéder à l'élection d'un nouveau souverain. Le ministre obéit à l'ordre suprême de l'Emir, & tous les électeurs déposent le sceptre entre les mains d'Ibrahim-Abul-Ishak, fils de Moctader, dont Iahkem ratifie l'élection en lui donnant le nom de Mottaki-Billah. Le nouveau Calife, esclave comme son prédécesseur, ratifie à son tour la dignité du Turc qui avoit approuvé sa proclamation.

[941.]

L'Emir-Al-Omra faisoit la guerre à l'un de ses rivaux. Après l'avoir vaincu, il prit la route de Bagdad, se divertissant, sur sa route, à chasser dans les forêts qu'il rencontroit. Arrivé près d'une riviere qui arrosoit un pays habité par une riche & nombreuse tribu de Curdes, il se mit à la tête de ses gens, dans le dessein de le piller. Il surprit les Curdes, les dissipa,



ſut un motif de triomphe pou
A peine en eut-il reçu la nouv
ſe croyant déſormais hors de ſ
s'empara du palais de l'Emir,
les richeſſes qui y étoient accu
couvra les meubles de la couro
kem avoit enlevés: mais il fut
pouillé de tous ces effets précieu
voiſin ſe rendit à Bagdad, &
mide Califé à lui donner cinq
dinars pour payer les troupe
quelles il faiſoit des courſes ju
tes de cette capitale.

[942.]

Le célèbre Aſchari, chef
Muſulmane qui porte ſon nom
Bagdad. Il fut inhumé ſecret
ſes diſciples, de peur que les d

voir pour auteur. Mais un jour il proposa à Jobbaï, son maître, une question qui lui fit naître l'envie d'être lui-même docteur & d'avoir des disciples. Il s'agissoit de déterminer le sort spirituel de trois freres; dont l'un vit dans l'obéissance dûe à Dieu, l'autre dans la rebellion à ses commandemens, & le troisieme meurt en bas âge. » Le premier, répondit Jobbaï, sera récompensé dans le ciel; le second puni dans » l'enfer, & le troisieme ne sera ni récompensé ni puni. » Mais, objecta Aschari, le troisieme ne pourroit-il pas dire: « Seigneur! si vous m'aviez laissé vivre plus » long-tems, j'aurois pu entrer, avec mon » frere, dans votre auguste séjour, & j'aurois été plus heureux. » Jobbaï repartit que Dieu répondroit: « Je sçavois que, » si ta vie eût été plus longue, tu aurois » été méchant, & par conséquent digne » de l'enfer. » En ce cas, insista Aschari, le second dira: « Seigneur! pourquoi ne » m'avez-vous pas enlevé dans mon enfance, comme mon frere? je n'aurois » pas mérité d'être puni pour mes péchés, » ni précipité dans les flammes éternelles. » Jobbaï se trouvant trop pressé par son disciple, lui dit: « Votre raisonnement est une tentation du démon. » Aschari se contenta de répliquer: « La dispute est finie. » L'avantage qu'eut Aschari

dans cette circonſtance, fit que l'opinion des Motazalites parut inſoutenable ; & l'on ſuivit en foule le nouveau maître. Le concours de ſes diſciples irrita tellement ſes rivaux, qu'ils allerent juſqu'à dire qu'il étoit non-ſeulement permis, mais que ce ſeroit une action méritoire de le tuer.

[943.]

Depuis la mort d'Iahkem, une foule d'ambitieux prétendoient au titre d'Emir-Al-Omra ; & le Calife, incertain, héſitoit ſur le choix de ſon maître. Les milices Turques voulurent qu'il proclamât un de leurs capitaines ; &, comme le monarque tergiverſoit, elles oſerent même, après avoir pillé la capitale, inveſtir le palais. Mottaki, ne ſçachant quel parti prendre dans cet affreux tumulte, abandonne Bagdad, & ſe retire à Moſul, pour implorer la protection des princes de la maiſon de Hamadan qui y régnoient. Naſſer-Aldoula, chef des Hamadanites, le reçut avec les plus grands honneurs. Il ſortit à ſa rencontre, mit pied à terre, ſe proſterna devant lui, lui tint l'étrier juſqu'à ſon palais, & lui céda la moitié de la ville pour y faire ſa réſidence. Le Calife, plein de reconnoiſſance, nomma ce prince Emir-Al-Omra ; & Naſſer ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſes troupes, marcha vers Bagdad,

ramena le calme dans cette ville, y rétablit le souverain : mais, pour prix de ce service, il épuisa les coffres de ce prince, & retourna, chargé de toutes les richesses du califat, dans sa principauté, s'inquiétant peu du vain titre qu'il venoit de recevoir.

[944.]

La retraite de Nasser redoubla l'audace des Turcs ; Mottaki, pour les gagner enfin, déclare Emir, Tozun, leur général. Mais, bientôt fatigué de la tyrannie de ce ministre, il entreprend de le dépouiller de sa dignité. Tozun, indigné de la hardiesse de son maître, le chasse de la capitale, & l'oblige à chercher un asile auprès d'Al-Akhsid, prince d'Egypte. Mottaki en fut reçu avec des démonstrations qui n'étoient rien moins que sincères. S'appercevant qu'il étoit incommode, il écrivit à Tozun pour lui faire des ouvertures d'accommodement, en lui marquant que s'il les agréoit, il reprendroit aussi-tôt le chemin de Bagdad. L'Emir, charmé de voir le monarque se livrer de lui-même entre ses mains, répond qu'il consent à tout, qu'il ne desire que la paix, qu'il est prêt à s'engager par serment à remplir toutes les conditions qu'il voudra prescrire ; & que, quand il voudra revenir dans son palais, il le recevra à la tête des troupes & des citoyens de la

capitale, avec tous les honneurs dûs à son rang suprême. Séduit par ces trompeuses promesses, Mottaki retourne à Bagdad. Tozun, accompagné de ses principaux officiers, vient à sa rencontre, se prosterne en l'appercevant, lui tient l'étrier, & le conduit dans une tente superbement parée, où il le traite lui & sa famille avec toutes les marques du plus profond respect: mais ces vains dehors cachoient la perfidie la plus noire. A peine se vit-il maître de la personne de cet infortuné prince que, s'imaginant avoir accompli ses promesses, il fit venir au camp Abul-Cassem-Abdallah, fils de Moctafi, & le fit déclarer Calife en présence même de Mottaki, sous le nom de Mostacfi-Billah. Le monarque déposé eut bientôt après les yeux crevés, & il vécut privé de la couronne & de la lumiere vingt-cinq ans, n'ayant qu'une modique pension pour soutenir ses tristes jours. Il n'avoit guère que le simple titre de Calife, le privilége de voir son nom sur la monnoie, & la liberté d'officier en qualité d'Iman dans la mosquée.



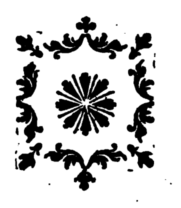
MOSTACFI-BILLAH.

[944.]

A SON avènement à la couronne, Moſtacfi confirme ſon bienfaiteur dans la charge d'Emir; mais ce deſpote meurt peu de tems après, & laiſſe ſa dignité ſuprême entre les mains de Zaïrac, autre Turc, homme plus violent & plus impérieux encore, qui oblige les troupes à lui prêter ſerment de fidélité comme au Calife. Bientôt ſon gouvernement tyrannique déplaît au peuple de Bagdad, qui, pour s'affranchir de la ſervitude, appelle à ſon ſecours Moëz-Aldoula, prince de la maiſon des Bovides. Auſſi-tôt ce nouvel ambitieux marche vers la capitale: les Turcs prennent la fuite à ſon approche. Le Calife lui-même ſe cache; mais, raſſuré par la clémence qu'affectoit le Bovide, il ſe préſente devant lui revêtu de ſes habits royaux, & Moëz-Aldoula le reconnoît pour ſon maître. Moſtacfi, que cette ſoumiſſion ineſpérée met au comble de la joie, prodigue à ſon prétendu protecteur les qualifications les plus honorables. Il le déclare

ſon Emir, il l'appelle le ſoutien & l'épée de l'état, la colomne de la religion; &, peu ſatisfait de ces démonſtrations de reconnoiſſance, il fait graver ſon nom & celui des autres princes Bovides ſes freres, ſur la monnoie à côté du ſien, & ordonne que déſormais on les inſerrera dans les prieres publiques. Enfin il lui confie la garde des dehors de ſon palais, comme pour lui faire entendre qu'il ſe livroit entiérement à lui. Moëz-Aldoula, pour payer de retour, aſſigne au monarque une penſion de cinq mille drachmes par jour, & le calme ſemble enfin rétabli dans les états du Calife de Bagdad. A peine en goûtoit-on les douceurs, que la diſcorde ſeme ſon funeſte poiſon ſur les deux princes qui vouloient uſer chacun d'un pouvoir abſolu, & qui ſe croyoient indépendans l'un de l'autre. Moſtacfi, irrité de s'être donné un maître plutôt qu'un miniſtre, conçoit, ſans conſulter ſa foibleſſe, le hardi projet de renverſer l'uſurpateur, dont les ſoldats rempliſſoient ſa capitale. Moëz-Aldoula eſt inſtruit de ce deſſein, & forme la réſolution de le prévenir. Le Calife alloit donner audience à des ambaſſadeurs; il ſe tranſporte au palais, entre dans la ſalle, ſe proſterne, ſelon l'uſage, devant le monarque, & va s'aſ-

ſeoir auprès de lui. Un inſtant après, deux de ſes officiers s'approchent du trône : Moſtacfi leur tend les mains pour les leur préſenter à baiſer : ces perfides le ſaiſiſſent chacun par un bras, le précipitent du haut de ſon trône, le garottent avec ſon propre turban, & l'emmenent dans le palais de l'Emir, où on le charge de chaînes. Enſuite on lui crève les yeux, & on le confine dans une priſon, où il ſurvécut encore près de cinq ans à ſa diſgrace. Ainſi l'on voyoit alors à Bagdad trois Califes dépoſés, privés tous trois de la vue, & réduits tous trois aux mêmes extrémités.



MOTI-LILLAH, ET MANSOR-BILLAH, *troisieme prince Fathimite.*

[944.]

MOEZ-ALDOULA aimoit les Alides, qu'il regardoit comme les seul héritiers légitimes du prophète; &, sans doute, Abul-Hassan, chef de cette maison illustre, eût été nommé Calife, si le visir de l'Emir ne lui eût représenté qu'un tel choix bouleverseroit l'état, & pourroit ruiner sa puissance. Frappé des raisons de son ministre, il jette les yeux sur Abul-Cassem, fils de Moctader, le déclare commandant des Fidèles, & lui donne le nom de Moti, par dérision sans doute, puisqu'il signifie redouté, & que jamais prince ne le fut moins. Il le dépouilla même des apparences de l'autorité suprême; il ne lui permit pas seulement d'avoir un visir ni aucun autre ministre. Il ne lui accorda qu'un secrétaire, dont le soin étoit de tenir compte de ses revenus & de la dépense de sa maison.

[945.]

Abu-Yézid, qui, de la condition la plus baſſe, s'étoit élevé juſqu'à la dignité de chancelier de Caïem-Bemrillah, peu content de l'autorité ſans borne dont il jouiſſoit dans l'empire Fathimite, & dévoré d'une ambition criminelle, oſe attenter contre la puiſſance de ſon maître, forme un parti redoutable, prend les armes, lui déclare la guerre, diſſipe ſes armées dans pluſieurs batailles, s'empare d'un grand nombre de places, & aſſiége ſon ſouverain dans Mahadia, ſa capitale. Caïem s'y défendit avec un courage digne de ſon rang, durant ſept mois; mais, ſe ſentant près de mourir, il déclara ſon fils aîné, Iſmaël-Al-Manſor, pour ſon ſucceſſeur, & le chargea du ſoin de le venger. Il expira bientôt; & ſon fils, dérobant la connoiſſance de ſa mort aux rebelles, ſe hâta de raſſembler des forces capables de les réprimer. La fortune ſeconde les armes de ce monarque; deux victoires complettes accablent tellement Yézid, qu'il eſt contraint de ſe renfermer à ſon tour dans les villes qu'il avoit uſurpées. Manſor les enleve les unes après les autres, & l'inveſtit dans Catama, la derniere qui lui reſtât. Yézid ſoutint durant pluſieurs mois toutes les attaques avec

la bravoure la plus intrépide ; enfin, obligé de se rendre, il voulut au moins se dérober, par la fuite, au supplice qu'il méritoit. Mais un détachement des troupes Fathimites le poursuivit de si près, qu'il fut arrêté, chargé de fers, & jetté dans une prison où il mourut bientôt de ses blessures. Mansor le fit écorcher, & fit remplir sa peau de foin ; afin qu'en exposant aux regards des peuples ce spectacle hideux, les rebelles craignissent un pareil sort. Ensuite il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de son obéissance, pour notifier l'heureux succès de ses armes, le décès de son pere, & son avènement au trône.

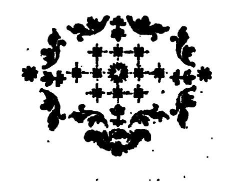
[950.]

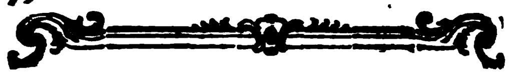
Un prédicateur Musulman, déclamant dans la mosquée contre l'usage du benge, plante dont la principale qualité est d'envyrer & d'endormir, s'emporte avec tant de violence dans son discours, qu'un papier, où il conservoit de cette drogue prohibée dont il se servoit souvent, tombe de son sein au milieu de son auditoire. Le prédicateur, sans perdre contenance, s'écrie aussi-tôt : « Le voilà cet ennemi, » ce démon dont je vous parle ; la force » de mes paroles l'a mis en fuite : prenez » garde qu'en me quittant il ne se jette

» ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſède.» Perſonne n'oſa y toucher ; &, après la prédication, le zélé Sophi ramaſſa ſon benge : on voit de pareils traits dans toutes les religions.

[952.]

Manſor meurt à Mahadia à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné ſept avec gloire. Il augmenta les conquêtes de ſes prédéceſſeurs ; la Sicile fut entiérement ſubjuguée par ſes armes, & l'Italie rendue tributaire. Tous les hiſtoriens s'accordent à louer ſa grandeur d'ame, & l'heureux talent qu'il poſſédoit d'exprimer ſes penſées avec toutes les graces de l'éloquence. Auſſi, quand il prêchoit dans la moſquée, ne préparoit-il jamais ſes diſcours, & cependant il enchantoit & pénétroit tous ſes auditeurs.





MOEZ-LEDINILLAH, *premier Calife Fathimite d'Egypte,*

ET

MOTI-LILLAH, *Calife de Bagdad.*

[955.]

APRÈS les obsèques de Manſor, *Moëz-Ledinillah*, ſon fils, fut proclamé dans la capitale; &, le premier de ſa race, prit le titre d'Emir-Al-Moumenin, qui n'étoit réſervé qu'aux Califes de Bagdad. A peine ſe vit-il affermi ſur le trône, qu'un ennemi redoutable, jaloux de ſa puiſſance, lui déclara la guerre. Abdalrahman, Calife d'Andalouſie, fit attaquer les vaiſſeaux Fathimites qui négocioient ſur les mers, & força Moëz à équipper une flotte nombreuſe pour uſer de repréſailles. Il y eut pluſieurs combats entre les deux eſcadres, tous au déſavantage du prince Eſpagnol, qui fut contraint de demander la paix.

[959.]

Moëz faiſant un jour la revue de ſes troupes en préſence d'un envoyé d'Abdalrahman, cet ambaſſadeur, qui avoit ordre de ſon maître de mortifier le mo-

narque Fathimite, lui demanda de quelle race il étoit, & de quelle branche des Alides il tiroit ſon origine : « Voici ma » généalogie, répondit le Calife, en ti- » rant ſon épée du fourreau ; » puis jettant l'or à pleines mains à ſes ſoldats : « Voici » ma race, ajoûta-t-il. »

[961.]

Moti-Lillah, par l'ordre de ſon miniſtre qui avoit beſoin d'argent, rend vénales toutes les charges de l'empire, & ſur-tout celles de la magiſtrature, qui juſqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. La dignité de Cadi de Bagdad, entr'autres, fut achetée pour la ſomme annuelle de deux cents mille drachmes, payables entre les mains de l'Emir-Al-Omra. C'étoit une innovation ſcandaleuſe, qui ſappoit les fondemens de l'état ; mais elle fut bientôt imitée par tous les princes Muſulmans, plus curieux de remplir leurs tréſors, que de la félicité de leurs peuples.

[962.]

Moëz-Aldoula donne une preuve authentique de ſon attachement pour les Alides, en faiſant graver ſur la porte des moſquées de Bagdad cette formule de malédiction contre les Ommiades : « Dieu



inſcription, & mettre en ſa
violente ſatyre: « Dieu maudi
» tyranniſent les véritables Cal

[966.]

Une violente dyſſenterie é
puis long-tems l'Emir Al-Omra
meurt après vingt-deux ans d'
tion, & laiſſe ſa puiſſante di
les mains d'Azaldoula, ſon fi
traite pas mieux le Calife, &
traint d'approuver ſon uſurpati
de Moëz-Aldoula fut édifiante
de la componction la plus v
frappa la poitrine, exagéra la g
ſes fautes, &, afin de les expi
la plus grande partie de ſes in
cheſſes pour être répandue d
des indigens qu'il avoit faits,
liberté à ſes eſclaves. C'eſt lui

rier Sonnite, & l'autre pour le courrier Schite, circonſtance qui prouve juſqu'à quel point l'eſprit de parti régnoit à Bagdad.

[968.]

Depuis long-tems les princes Fathimites projettoient la conquête de l'Egypte ; mais la néceſſité d'affermir leur trône, de ſoumettre les rebelles de Sicile, & de réprimer les ambitieux voiſins qui oſoient lutter contre leur puiſſance, avoit juſqu'alors occupé toutes leurs forces. Moëz, voyant ſon empire ſolidement établi, redouté de ſes voiſins, aimé de ſes ſujets, entreprend d'exécuter enfin ce grand deſſein formé par ſes ancêtres. Il envoie en Egypte une armée nombreuſe ſous les ordres de Giauhar, Grec de nation, & affranchi de ſon pere, qui, pour récompenſer ſon mérite, l'avoit élevé juſqu'aux premieres charges de la milice. Les circonſtances étoient favorables. En proie aux diſſentions civiles, les Egyptiens s'épuiſoient eux-mêmes, & préparoient en quelque ſorte les ſuccès du prince Fathimite. A peine Giauhar ſe fut-il préſenté, que les villes les plus fortes ſe ſoumirent aux loix de ſon maître. Il s'empara de l'ancienne Babylone, que l'on appelloit Meſr, & jetta en ce lieu les fondemens de la ville que l'on nomme maintenant le

Grand-Caire, & qui devint bientôt le siége de l'empire Fathimite. Alexandrie, Damas, toutes les places qui voulurent résister, furent emportées l'épée à la main, & traitées avec la derniere rigueur. Les enfans d'Al-Akhsid, souverains de ces vastes pays, ramasserent quelques troupes pour les défendre : leur défaite fut l'ouvrage d'un instant, & l'Egypte, la Syrie, toutes les provinces qui en dépendoient, reconnurent pour souverain, en moins de six mois, Moëz-Ledinillah.

[969.]

Les Grecs, étant entrés en Mésopotamie, ravagerent tout le pays jusqu'aux frontieres du territoire de Bagdad ; & les peuples effrayés se réfugierent dans cette capitale. L'Emir Al-Omra feignant d'être touché des cris de ces malheureux, vint chez le Calife, & lui demanda une somme considérable, afin de lever des troupes pour résister à l'ennemi. Le monarque lui répondit qu'étant dépouillé de son autorité & de ses revenus, il manquoit presque lui-même du nécessaire, & qu'il n'avoit point d'argent à donner. L'Emir, irrité d'un refus si formel, le menace ; le pauvre Calife effrayé, fait vendre les meubles de son palais, qui ne lui produisent cependant que la somme modique de quarante mille drachmes, qu'il

remet auſſi-tôt à ſon miniſtre. Ce tyran la diſtribua ſur le champ à quelques favoris, ce qui fit dire : « L'Émir a mis le Calife à » l'amende, au profit de ſes mignons. »

[970.]

Paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, où ſon autorité étoit abſolument reconnue, Moëz quitte l'Afrique, où lui & ſes prédéceſſeurs avoient déja régné l'eſpace de ſoixante-cinq ans, pour fixer ſon ſéjour dans la magnifique cité du Caire, élevée par ſes ordres. Il avoit fait fondre tout ſon or & ſon argent en lingots ou maſſes de la groſſeur d'une meule de moulin, qu'il fit tranſporter ſur des chameaux. Il emporta de plus les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle capitale. Les principaux ſeigneurs de l'Egypte vinrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de la ſoumiſſion la plus parfaite & du reſpect le plus profond. La premiere démarche du monarque Fathimite après ſon entrée au Caire, fut de ſupprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Moti, pour y faire publier le ſien, ce qui fut reçu non-ſeulement en Egypte, mais encore dans la Syrie, dans l'Arabie, & même juſques dans la ville de Médine. La Mecque ſeule refuſa de le reconnoître. Ainſi l'on vit alors, pour la

premiere fois, un ſchiſme formel dans le Muſulmaniſme. Moëz, pour mieux établir parmi les peuples ce qu'il prétendoit qu'on crût ſur l'origine de ſa famille & ſur ſon droit au Califat, ordonna que l'on ajoutât à la publication de la priere ſolemnelle, les paroles ſuivantes: « Vive Ali, dont tou- » tes les actions ont été louables!» & qu'on la commençât par cette formule: » Au nom du Dieu des Miſéricordes!» qui ſe trouve à la tête de tous les chapitres de l'Alcoran, ſi l'on en excepte le neuvieme, & qui eſt, pour les Muſulmans, ce que le ſigne de la croix eſt pour nous.

[973.]

Moti, attaqué depuis bien des années d'une paralyſie qui lui avoit ôté preſqu'entiérement l'uſage de la parole & celui de ſes membres, renonce, par l'ordre de ſon Emir, au Califat, qu'il dépoſe entre les mains de Tay-Lillah, ſon fils, après l'avoir poſſédé vingt-neuf ans. Deux mois après cette abdication, il termina ſes jours avec la réputation d'un prince doux, affable, modéré dans la diſpute, pacifique, honnête, droit, charitable, exact à remplir tous les devoirs de la religion dont il étoit le pontife.

[975.]

Le conquérant de la Syrie & de l'Egypte, après

Après avoir triomphé d'abord des Espagnols, des Grecs, des Siciliens, des Italiens, puis des Carmates & de tous les potentats Sarasins qui l'avoient attaqué, termine sa glorieuse carriere dans sa capitale, devenue par ses soins l'une des plus belles cités du monde, à l'âge de quarante-six ans, dont il avoit passé plus de la moitié sur le trône. Monarque vertueux & sçavant, digne des beaux siécles du Musulmanisme; généreux, libéral par goût, juste, équitable par devoir, pieux, dévot par principe de raison, il aima sur-tout ses sujets, il leur témoigna sans cesse la tendresse la plus vive, il les gouverna toujours avec la douceur & la modération d'un pere. Peut-être pourroit-on reprocher à ce prince d'avoir trop aimé l'astrologie judiciaire, puisqu'il n'entreprenoit rien sans avoir consulté ceux qui se vantoient d'être habiles dans cet art séducteur; mais c'étoit la manie de son siécle & de son pays.





AZIZ-BILLAH, *en Egypte*, ET TAY-LILLAH, *à Bagdad.*

[975.]

APrès la cérémonie des obsèques de Moëz, Aziz-Billah, son fils, âgé de vingt-un ans, fut placé sur le trône par son oncle, son grand oncle, & l'oncle de son grand pere; & le nom de ce prince fut proclamé dans les prieres publiques, même à la Mecque. Ce nouveau monarque donna la conduite des affaires au célèbre Giauhar, qui avoit été le premier ministre de son pere, & fit prendre à tous ses sujets la couleur blanche, au lieu de la noire qu'avoient toujours prise les Califes Abbassides. C'étoit appuyer le schisme sur un nouveau fondement, lui donner pour ainsi dire une enseigne, & rendre les deux partis irréconciliables.

[976.]

Abul-Fathi, visir de l'Emir-Al-Omra, s'étoit rendu redoutable à son maître par ses intrigues secrettes. Ce prince en est instruit, & veut l'en punir. Le visir don-

noit à ſes amis un ſuperbe feſtin durant la nuit. Les tables étoient chargées de vaiſſelle d'or & d'argent, remplie des mets les plus exquis ; on buvoit dans des criſtaux précieux les liqueurs les plus rares. Une muſique délicieuſe excitoit les convives aux douces voluptés. Au milieu de la joie, le bourreau ſe montre avec quelques gardes, ſaiſit l'opulent miniſtre, & lui creve un œil avec un fer rouge. Abul-Fathi ſupporte cette diſgrace avec conſtance, & ſe remet à table avec les compagnons de ſes plaiſirs, comme s'il eût été le ſpectateur, & non l'objet du ſupplice qu'il venoit de ſubir.

[978.]

Al-Aftekin, que les milices Turques avoient mis à leur tête, chaſſé de Bagdad par la faction de l'Emir-Al-Omra, ſe joint avec ſes troupes, aux Carmates, ſe répand dans la Syrie, enleve les plus fortes places, & vient aſſiéger Damas, qui obéiſſoit à Aziz. Ce Calife, accompagné de Giauhar, marche à ſa rencontre avec une armée formidable, lui livre bataille, & le met en fuite, après avoir maſſacré toutes ſes troupes. Al-Aftekin échappe au carnage ; le vainqueur promet cent mille dinars à quiconque lui livrera ce général en vie. Un ami du fugitif, compagnon de

L'Emir se servoit de ce personnage pour semer la division entre les puissances rivales de l'empire ; & ce bas artifice réussissoit presque toujours par l'habileté d'Al-Ahdah.

[983.]

L'empereur Basile avoit écrit à Adadoddaula, pour terminer quelques différends survenus entre les deux nations. L'Emir répond au nom du Calife, & charge le Cadi Abubècre-Mohammed, que l'on nommoit le fils du Jardinier, parce que son pere avoit exercé cette profession, d'aller trouver le monarque Chrétien à Constantinople. L'ambassadeur Musulman, ayant été admis à l'audience, eut ordre de se prosterner devant l'empereur. Il le refusa ; & cette fierté Sarasine piqua les courtisans, qui voulurent, à quelque prix que ce fût, l'obliger à s'humilier devant leur prince. Le lendemain, ils le firent entrer par une porte où il ne pouvoit passer sans se courber, ou plutôt sans se traîner presque par terre. Le Cadi, qui sentit le dessein de la cour, passa à reculon, & se retourna ensuite tout droit du côté de Basile. Cette ambassade fut la derniere action de l'Emirat d'Adadoddaula, qui cessa de vivre peu de tems après, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir

tienne, de la secte des Melchites ou Orthodoxes ; &, en sa considération, nomme les deux freres de cette princesse, l'un patriarche de Jérusalem, & l'autre patriarche du Caire. Il leur donne un grand pouvoir sur son esprit ; mais ces deux prélats n'en font usage que pour le bonheur de leurs ouailles, & la propagation de leur religion, qui fit, sous ce règne, de grands progrès en Egypte.

[981.]

Un fameux criminel, appellé Omran, ayant quitté furtivement sa patrie pour se soustraire à la rigueur de la justice, chercha une retraite dans les marécages formés par les débordemens du Tigre. Il y demeura quelques années, vivant de sa pêche & des oiseaux aquatiques qu'il prenoit. Des voleurs & d'autres scélérats se joignirent à lui ; il les instruisit à la pêche & aux exercices des armes, dans le dessein d'abord de soutenir & de défendre leurs jours. Mais, se voyant bientôt à la tête d'un corps nombreux & intrépide, il osa consulter l'ambition qui dévoroit son cœur, & former le hardi projet de se rendre souverain. Tout lui parut possible dans la confusion où étoient alors les régions Musulmanes ; & d'autres avoient réussi avec des compagnons moins déter-

épargné le prince lui-même. Les deux officiers lui en porterent leurs plaintes, & lui demanderent avec instance le châtiment du téméraire. Le monarque, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai » part avec vous à l'injure, je desire que » vous preniez part avec moi au mérite » du pardon que je lui accorde. »

[991.]

Scherfaldoulat meurt, & Baha-Aldoula, son frere, s'empare de son trône, au mépris des droits du fils de cet Emir, qu'il immole à son ambition. Aussi altéré d'argent que d'honneurs, il entreprend de dépouiller le Calife de ses richesses ; &, pour cet effet, il lui envoye demander par un officier la permission de lui rendre visite dans son palais. Tay-Lillah, qui n'avoit aucun mauvais soupçon, fait préparer une fête magnifique pour le recevoir avec plus d'honneur. Au jour marqué, l'Emir se rend auprès du monarque, qu'il trouve assis sur sa chaire impériale ; il se prosterne, & s'assied ensuite sur le siége qu'on lui avoit préparé. En même tems, il entre dans la salle une grande foule de gens, dont le flux & reflux cause un grand tumulte. Pendant cette espece de trouble, un officier Dilémite, qui avoit suivi l'Emir, s'approche du commandant des Fidèles,

avoient coutume de recevoir leur subsistances des mosquées ; &, quoiqu'il employât des sommes immenses pour ces grands objets, elles ne l'obligerent point de fouler ses peuples.

[982.]

Deux hommes également singuliers, quoique dans des arts différens, meurent à Bagdad, presqu'en même-tems. L'un, qui s'appelloit Thabet, excelloit dans la médecine, & sur-tout dans la partie de cet art utile, qui apprend à connoître les maladies par le simple tact du pouls, ou par la seule inspection du malade. Etant un jour dans le palais de l'Emir, un astrologue & un poëte vinrent le consulter. Après leur avoir tâté le pouls, il dit au premier. « Vous avez mangé du veau accommodé avec du lait aigre, & vous » en avez trop mangé. » Au second il répondit : « Vous avez mangé onze grena- » des en une seule fois, & voilà la cause » de votre mal. » Ils en convinrent ; il leur indiqua des remèdes ; ils recouvrerent la santé. L'autre, qui se nommoit Al-Ahdah, étoit le plus habile faussaire qui eut peut être existé. Il possédoit le dangereux talent de contrefaire les écritures, au point que ceux-mêmes dont il imitoit le caractere, y étoient trompés.

» du côté de l'eau, la crainte me saisit à » la vue de cet homme; mais il me rassura en me disant : Je suis Ali, je » viens pour vous annoncer que vous ré» gnerez bientôt, & que vous siégerez » long-tems sur la chaire du prophète : » souvenez-vous alors de prendre soin de » ma postérité. » A peine finissoit-il ces mots, que les députés de l'Emir vinrent lui annoncer son élévation. Le prince, qui l'avoit si bien reçu dans son palais, n'apprit cette nouvelle qu'avec les transports de cette joie pure qu'inspire la sincère amitié. Il donna à Cader un magnifique équipage pour le conduire jusqu'à Bagdad; &, pour qu'il ne manquât rien à ses procédés généreux, il voulut l'accompagner en personne avec toutes ses troupes jusqu'aux frontieres de ses états. Baha-Aldoula l'y vint recevoir avec tous les grands de la cour, & lui prêta publiquement le serment de fidélité. Ensuite le Calife fit son entrée dans la capitale, où il ordonna toutes choses avec beaucoup plus d'autorité que n'avoient fait depuis long-tems ses prédécesseurs. L'Emir qui avoit déposé Tay-Lillah, parce qu'il en prenoit trop, trouva la sienne beaucoup affoiblie sous le long règne de ce prince qu'il avoit élevé lui-même; & les discors

des de ses enfans, qui se disputerent vivement son héritage après sa mort, rendirent enfin au califat la plus grande partie de sa puissance.

[996.]

Aziz-Billah meurt dans le tems qu'il projettoit une grande expédition contre les Grecs, qui avoient souvent troublé la tranquillité de ses états. Prince digne du trône par ses qualités vraiment royales, bon & sage par caractere, il regardoit son peuple comme la plus chere portion de sa famille; & il le gouverna toujours avec cette douceur, cette équité, cette modération qui font couler les larmes sur les tombeaux des bons rois, & qui font le plus bel éloge des souverains. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir donné trop d'empire au Chrétien Isa, qui fut son secrétaire d'état, & au Juif Manassé, qui remplissoit la charge de trésorier de Syrie. Ces deux ministres, abusant de leur fortune, protégeoient ceux de leur religion, qui, fiers d'un tel appui, insultoient les Musulmans, & poussoient même l'excès jusqu'à s'attrouper pour les maltraiter. Le Calife n'étoit pas instruit de ces désordres: les citoyens de Mesr eurent recours à un innocent stratagême

un chef qui ne relevoit que de lui ; &, pour que ce titre ne fût pas un vain nom, il décore ce chef de la charge de second Iman, & de premier Cadi de la province de Bagdad. Jamais les princes de la maison d'Abbas n'avoient tant fait pour les Alides.

[1006.]

Un rebelle, qui se disoit descendant de Hésham ; fils d'Abdalmélec, un des Califes Ommiades, prend les armes en Egypte, & prétend détrôner Hakem, qu'il traite d'usurpateur. Comme il distribuoit auparavant de l'eau dans des bouteilles, on l'appelloit le Pere de la Bouteille. Il commença par s'ériger en réformateur, à l'exemple de tous les séditieux qui l'avoient précédé. Il prêchoit dans les rues, sur les grands chemins, dans tous les lieux publics, exhortant ses auditeurs à renoncer à leurs péchés & à vivre saintement. Par cette dévotion apparente, il se fit une multitude de sectateurs, avec lesquels il essaya de dogmatiser, le cimeterre à la main, comme avoit fait le grand apôtre, dont il voulut être le vicaire. La fortune seconda son audace. Il s'empara de la ville de Barka, défit un des généraux du Calife Fathimite, & se rendit maître de toute la Haute-Egypte. Tant de succès rapides

pides le rendirent redoutable. Hakem, alarmé pour sa couronne, crut devoir employer contre lui toutes les forces de l'empire. Plusieurs armées marcherent contre les rebelles, qui se défendirent avec une valeur héroïque, & qui ne céderent qu'au grand nombre. Leur derniere défaite fut si complette, qu'il n'en resta pas deux cents; & le Pere de la Bouteille lui-même fut fait prisonnier. On le conduisit au monarque, qui le fit mettre pieds & poings liés sur un chameau, avec un singe derriere lui, qui, lui frappant continuellement la tête, lui donna la mort. Son cadavre fut mis en piéces, & l'on en exposa les membres dans les divers quartiers de Mesr.

[1010.]

Hakem fait maudire les Califes qui avoient précédé Ali, & sur-tout les monarques Abbassides. Cader-Billah, pour lui répondre, publie un manifeste, signé des chefs de la famille du prophète, d'un grand nombre de Cadis, & de divers sçavans du plus grand mérite. « Voici ce » que pensent & assurent ceux qui ont » souscrit ici, disoit le souverain de Bag- » dad; ils sont dignes de foi en tout ce » qu'ils avancent. Ils affirment que Moëz, » fils d'Ismaël, tiroit son origine de Di-

» ſan, fils de Saïd, pere & fondateur
» d'une ſecte impie. Ils affirment auſſi
» qu'Almanſor, qui prétend régner maintenant en Egypte, ſous le nom de Hakem, eſt un homme de néant, ſorti de la baſſeſſe, & venu comme un champignon, ſur lequel puiſſent tomber toutes les plaies & malédictions de Dieu!
» & que, comme il eſt petit-fils de Moëz, il eſt iſſu des mêmes ancêtres, qui étoient l'écume du genre humain, l'opprobre du Muſulmaniſme, les peſtes de la ſociété, des infames, des impoſteurs, entiérement indignes de l'illuſtre famille dont ils prétendent tirer leur origine.
» Dieu veuille damner éternellement ces réprouvés & ces rebelles, & puiſſent-ils être à jamais maudits de ceux qui aiment la vérité & la vertu! »

[1011.]

Le Néron de l'Egypte, Hakem donne dans toutes les cruelles extravagances que peut inſpirer le deſpotiſme. Mortel ennemi des femmes, il en fait périr un grand nombre, & défend aux autres de jamais quitter leurs maiſons, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & même de monter ſur les terraſſes pour y prendre le frais ſuivant la coutume de l'Orient. Il prohiba, ſous des peines très-ſévères, toutes

les chaussures à leur usage ; & les ouvriers qui osoient enfreindre cet édit, étoient punis de mort. Il falloit présenter à ces infortunées recluses ce qui leur étoit nécessaire, avec des especes de pelles à manches longs, pendant que leurs portes étoient entr'ouvertes, & qu'elles se tenoient derriere, sans se faire voir, même à leurs époux. Les maris murmurerent d'un pareil acte de tyrannie, sur-tout à cause de la nécessité où ils se voyoient réduits d'aller eux-mêmes aux marchés, faire les provisions de la famille ; le despote appaisa leurs clameurs, en rendant un nouvel arrêt qui ordonnoit de laisser les boutiques ouvertes & très-éclairées pendant la nuit, & qui permettoit de débiter désormais par les rues toutes les denrées nécessaires au soutien de la vie.

[1015.]

Un imposteur, suscité sans doute par le tyran Fathimite, prend la qualité de prophète, & se fait connoître sous le nom de Darari. Il enseignoit que Hakem étoit Dieu, que sa main puissante avoit créé l'univers, & qu'on devoit l'adorer. Le monarque, bien loin de s'opposer à cette extravagante doctrine, s'efforça de l'appuyer, en se rendant tous les matins, avant le jour, sur une montagne, où il

disoit avoir des entretiens familiers avec l'Être suprême. Le fourbe qui s'annonçoit comme son apôtre, ayant fait une liste de seize mille adorateurs, qui déja le reconnoissoient pour leur divinité, vint la lui présenter; le Calife le combla de caresses, & lui assigna pour prix de son zèle, le premier rang à sa cour. Mais un jour qu'il étoit assis dans le char du monarque, un Turc lui donna la mort, ce qui causa le plus grand trouble au Caire. La populace pilla, durant trois jours, la maison de Darari, & mit en piéces plusieurs de ses prosélytes. Comme les portes de la ville demeurerent fermées pendant le tumulte, l'assassin ne put échapper; il fut pris, mis en prison, & exécuté pour le crime qu'il avoit commis. Le supplice de cet homme inspira une nouvelle audace aux sectateurs de Darari; un de ses disciples, nommé Hamza, osa propager ses sentimens abominables; &, prenant le titre de directeur des Fidèles, il outra encore la doctrine impie de son maître, en permettant le mariage entre les freres & les sœurs, les peres & leurs filles, les meres & leurs enfans. Il envoya des prédicateurs à Mesr & dans tout son territoire, aussi-bien qu'en divers cantons de Syrie, où leur morale douce & commode fit de rapides progrès. Hakem, instruit de ces

ſuccès, manda ſon précurſeur; &, voyant que le nombre de ſes adorateurs ſe multiplioit tous les jours, il ceſſa de remplir toutes les fonctions publiques, de faire la priere, de prêcher le vendredi, d'obſerver les jeûnes & les fêtes preſcrites dans l'Alcoran ; il abolit le pélerinage de la Mecque, & fit lui-même celui du temple de Thaalab, dans l'Arabie-Heureuſe. Enfin il ceſſa d'envoyer, tous les ans, à la Caaba, une riche piéce de damas, comme ſes prédéceſſeurs. Ces innovations furent un terrible ſcandale pour tous les ſages Muſulmans de ſa domination, qui craignirent que l'Iſlamiſme ne ceſſât bientôt d'être la religion de l'empire Fathimite.

[1018.]

Les Egyptiens gémiſſoient ſous le joug de la plus dure & de la plus cruelle tyrannie. Pluſieurs écrivirent au deſpote des lettres anonymes, remplies de plaintes ameres & de terribles imprécations. D'autres allerent juſqu'à mettre ſur un grand chemin une figure de femme, ayant une ceinture & des ſouliers, & tenant un papier cacheté à la main. Hakem, ayant paſſé peu après dans cet endroit, prit ce papier & le lut; mais il fut ſi irrité de ce qu'il contenoit, qu'il commanda qu'on réduiſit la ville de Meſr en cendres, & qu'on maſſacrât

tous les habitans de cette malheureuse cité. Les citoyens, instruits de ces ordres barbares, se mirent en défense, & repoussèrent les satellites du tyran. Hakem, irrité à proportion de la résistance, ordonna de mettre le feu à quelques quartiers de la ville. Il ne fut que trop bien obéi; &, pendant l'incendie qui dura trois jours, il mit toutes les maisons au pillage. Cependant il feignoit d'ignorer la cause & l'auteur de cette calamité; il affectoit une compassion insultante. Enfin une foule d'habitans se réfugia dans la principale mosquée, tenant l'Alcoran à la main, & implorant le secours du ciel; & ces infortunés envoyerent au barbare Calife une requête conçue en ces termes: « Nous sommes tous vos esclaves: notre ville est à vous: nos » femmes, nos enfans sont votre famille. » Nous ne nous sentons coupables d'aucun crime qui puisse mériter le châtiment » que nous subissons en ce jour. Voulez-vous que nous abandonnions notre patrie? nous sommes prêts à le faire. Hélas! » seigneur, si nos malheurs vous sont inconnus, si vous en ignorez l'auteur, permettez-nous du moins de chasser ceux qui » en sont les instrumens.» Hakem répondit qu'il n'avoit ni commandé ni permis ces désordres; &, toutefois, il ordonna secrettement aux dignes ministres de ses fureurs

d'étendre de plus en plus l'incendie, & d'immoler tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Le quart de la ville étoit déja dévoré par les flammes; les citoyens déſeſpérés, ruinés par le pillage, formerent la réſolution de ſe réfugier au Caire. Le Calife, ſurpris de ce deſſein, fit ceſſer alors le ravage, & arrêta l'inſolence des incendiaires. Ces monſtres avoient non-ſeulement pillé & maſſacré une multitude incroyable de Juifs, de Chrétiens & de Muſulmans de tout âge & de tout ſexe; ils avoient encore enlevé quantité de femmes, & forcé leurs maris à les racheter par de groſſes ſommes: quelques-uns ſe donnerent la mort pour éviter la violence de ces bêtes féroces. Pendant cette triſte cataſtrophe, les Duraſiens & la plus grande partie de la populace s'écrioient, en voyant Hakem qui alloit par les rues monté ſur un âne: « O toi, qui es notre » Dieu, toi qui es l'auteur de la vie & de » la mort, répands ſur nous la roſée de tes » regards! » Un peuple capable de porter à ce point la folie, méritoit preſque qu'on le traitât d'une maniere ſi barbare.

[1020.]

Le Calife Fathimite ayant eu avec ſa ſœur un différend très-vif, cette princeſſe offenſée des termes outrageans qu'il avoit

employés à ſon égard, forme le deſſein de venger ſon orgueil humilié. Elle engage Ebn-Davas, par l'eſpoir des premieres dignités de l'empire, à poignarder le monarque. L'ambitieux Muſulman, qui avoit auſſi à ſe plaindre du deſpote, charmé de faire ſa fortune en ſatisfaiſant ſa haine, entre ſans peine dans le reſſentiment de la ſœur du prince ; &, ſuivi de deux domeſtiques, auxquels la princeſſe donne deux mille dinars pour animer leur courage, il ſe met en embuſcade ſur la montagne où Hakem ſe rendoit ordinairement pour jouir, diſoit-il, de la familiarité du Ciel. A peine fut-il apperçu, que les aſſaſſins ſe jetterent ſur lui ; &, d'un coup de poignard, terminerent ſes jours & ſes crimes. Ainſi finit ce tyran dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Prince impie, léger, inconſtant, emporté, cruel, capricieux : il ne poſſédoit pas même l'ombre des vertus. Tous les traits de ſon viſage, tous ſes geſtes, toutes ſes attitudes, annonçoient les vices honteux qui défiguroient ſon ame. Soupçonneux à l'excès, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit déteſté, il ſe promenoit ſouvent la nuit, déguiſé, pour découvrir ce qu'on penſoit de lui. Il employoit auſſi de vieilles femmes qui lui ſervoient d'eſpionnes, & qui alloient de maiſons en maiſons afin de pénétrer dans le ſecret des familles, &

rapporter au Calife les dispositions de ses sujets à son égard. Il persécuta cruellement les Chrétiens & les Juifs, & fut durant ce tems le plus zélé protecteur du Musulmanisme ; il les obligea de porter des marques distinctives ; il fit démolir la fameuse basilique de la résurrection à Jérusalem, & plus de trente mille autres églises en Syrie & en Egypte, & confisqua tous les vases sacrés, les riches ornemens & les biens qui leur appartenoient ; enfin, il contraignit le plus grand nombre à se faire Mahométans ; puis, changeant tout-à-coup de conduite, il déchargea sa fureur sur les Musulmans, permit aux Chrétiens de rebâtir leurs temples, leur restitua les richesses dont il les avoit dépouillés & tous les priviléges dont ils avoient jouis : enfin il leur rendit le libre exercice de leur religion, & ne sévit point contre ceux qui quitterent l'Islamisme pour l'embrasser. Ce fut par une suite de cette même inconséquence, qu'après avoir fait maudire solemnellement les Abbassides, il révoqua son édit, & combla de faveurs les princes de cette famille, qui vivoient dans ses états.



DHAHER-LEEZAZ - DINILLAH, *en Egypte,*
ET
CADER - BILLAH, *à Bagdad.*

[1021.]

LEs aſſaſſins de Hakem, après avoir commis leur crime, avoient rapporté ſecrettement le cadavre du monarque à la princeſſe ſa ſœur, qui le fit inhumer dans ſa maiſon ; & cacha quelque tems ſa mort. Mais à la fin, le peuple commençant à s'émouvoir, elle aſſembla les grands & les principaux de la cour, leur apprit que ce prince ne vivoit plus, & fit proclamer Abul-Haſſan-Ali, fils du monarque défunt, ſous le nom de Dhaher-Leezaz-Dinillah. Comme le nouveau ſouverain étoit trop jeune, la princeſſe prit en main la régence de l'empire, qu'elle remplit durant quatre ans avec une ſageſſe capable de faire oublier les excès de ſon frere. Le premier uſage qu'elle fit de ſa puiſſance, fut d'ordonner le ſupplice d'Ebn-Davas & de ſes deux domeſtiques, qui apprirent alors, mais trop tard, que les traîtres ne trouvent ordinairement le ſalaire de leurs forfaits que ſur un échafaud.

[1026.]

Un poëte Perſan, nommé Ferduſſi, ayant quitté pour quelque mécontentement la cour du ſultan Mahmoud, en l'honneur duquel il avoit compoſé un poëme de ſoixante mille vers, qui lui avoit été payé ſoixante mille piéces d'argent, ſe retire à Bagdad, & ſe met ſous la protection du Calife. Mahmoud, l'ayant appris, écrit auſſi-tôt au prince Abbaſſide, & le prie de lui renvoyer Ferduſſi, le menaçant, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Cader, dont la modération étoit la principale vertu, ſe contenta de répondre au Sultan par ces paroles tirées du chapitre cent cinq de l'Alcoran : « Ne ſçavez-vous pas » comment Dieu a traité les gens de l'é» léphant? » Ce chapitre eſt intitulé l'Éléphant, & il y eſt parlé de la miraculeuſe défaite d'un roi d'Éthiopie, qui étoit entré dans l'Arabie avec de puiſſantes troupes & un grand nombre d'éléphans, pour détruire la ville & le temple de la Mecque. Il crut trouver dans ce paſſage une alluſion délicate, capable de déſarmer le courroux du ſultan, qui, s'étant emparé des Indes, poſſédoit une multitude d'éléphans ; il ne ſe trompa point.

[1028.]

Le célèbre Abou-Rihan se fait, par ses profondes recherches sur la géométrie, sur l'astronomie & sur la médecine, un nom immortel, & surpasse dans ces sciences tous ceux qui avoient illustré le Musulmanisme avant lui. Il excelloit sur-tout dans l'astrologie judiciaire ; & toujours, dit-on, l'évènement vérifioit ses prédictions. Le sultan Mahmoud l'ayant fait venir à sa cour pour éprouver son sçavoir, lui donna audience au milieu d'un sallon qui étoit ouvert de quatre côtés, & lui demanda s'il pourroit bien deviner par quel endroit il sortiroit de ce lieu ? Abou-Rihan prit du papier & de l'encre, & écrivit sur un billet, qu'il cacha sous le coussin du Sultan, ce qu'il en pensoit. Alors le monarque ordonna d'abattre une partie de la muraille du sallon, par laquelle il sortit ; & l'on trouva précisément dans la scédule de l'astrologue, que le sultan devoit sortir de ce sallon par une brèche. Aussi-tôt Mahmoud commanda qu'on le jettât par la fenêtre comme magicien ; mais il avoit fait préparer sous la fenêtre du sallon un apentis, par le moyen duquel Abou-Rihan glissa jusqu'en bas sans se faire aucun mal ; puis, l'ayant fait remonter, il lui dit : « Je suis » assuré que vous n'aviez pas prévu aujour- » d'hui cet accident ? » L'astrologue en-

voya chercher dans le moment ses éphémérides, & l'on trouva, dans la direction qu'il avoit dressée de ce jour-là, que cette aventure même y étoit pronostiquée.

Ce docteur étant venu à Bagdad pour converser avec les sçavans personnages qui peuploient, sous la protection de Cader, les célèbres académies de cette capitale, apperçut un paysan qui contemploit avec surprise une carte astronomique, sur laquelle on voyoit les douze signes du zodiaque. Abou-Rihan lui demande sous lequel de ces signes il est né. « Sous le bouc, » répond le rustique. — Mais reprend le » philosophe, il n'y a pas de telle constel- » lation dans le ciel. — Je n'en sçais rien, » réplique l'Arabe ; on m'a dit autrefois » que j'étois né sous le chevreau ; &, » comme je suis très-vieux, je m'imagine » que ce chevreau est maintenant un vieux » bouc. »

[1030.]

Cader-Billah avoit déclaré son fils Abu-Joafar-Abdallah, pour son successeur, sous le nom de Cayem-Bemrillah. Il confirme de nouveau cette élection, & termine une carriere de quatre-vingt-sept ans, dont il avoit régné quarante. C'étoit un prince juste, droit, religieux, charitable, que sa douceur & sa bienfaisance firent adorer de



toit souvent en habit d'homm
mun, les tombeaux des prétendu
sulmans, le firent respecter par
audacieuses qui ne respectoie
piété les pénétroit de la vé
plus profonde ; &, quand la
animoit les uns contre les autre
qu'il se montrât pour calmer a
aveugle fureur, & les ramene
Après ses obsèques, son fils fu
& confirma tous les officiers
administré l'empire sous le r
pere.

[1035.]

Après avoir gouverné sage
quinze ans, la Syrie & l'Egyp
meurt au Caire, regretté de ses s
plus semblable à son aïeul qu'à



MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte*, ET CAYEM-BEMRILLAH, *à Bagdad*.

[1036.]

LE monarque Fathimite ne laiſſoit qu'un fils, à peine âgé de neuf ans, mais dont les diſpoſitions précoces ſtattoient les Egyptiens des plus douces eſpérances. Les miniſtres de l'empire firent proclamer ce jeune prince ſous le nom de Moſtanſer-Billah, le montrerent aux troupes & aux peuples, & s'appliquerent à développer les heureuſes qualités qu'il avoit reçues de la nature. On lui donna les maîtres les plus habiles, & principalement ceux dont l'objet eſt de former les mœurs. Le jeune ſouverain profita de leurs leçons ; & l'on remarque qu'avant l'âge de douze ans, il étoit déja Muſulman exemplaire, & poëte excellent.

[1037.]

Le fameux Ebn-Sina, que nous appellons Avicenne, termine ſes jours, après avoir été regardé comme le prodige de ſon ſiécle. A dix ans, il ſçavoit l'Alcoran

par cœur ; il avoit lu & commenté Euclide & l'Almageste de Ptolémée, & se distinguoit déja dans toutes les parties de la littérature. Il se livra dès-lors à l'étude de la médecine ; & les progrès qu'il fit dans cet art furent si rapides, qu'à seize ans, il avoit déja fait un grand nombre de cures merveilleuses. Quand sa réputation se fut établie, il se renferma durant dix-huit mois, consacrant tout ce tems à la méditation & à la lecture. Quand il trouvoit quelques questions difficiles qu'il ne pouvoit résoudre dans l'instant, il se transportoit à la mosquée, & ne cessoit de prier Dieu qu'il ne fût éclairci sur ce qu'il desiroit sçavoir. Il lisoit & écrivoit principalement la nuit, à la lueur d'une lampe ; &, quand il se sentoit épuisé, il avaloit un verre de vin, dont la chaleur douce & cordiale ranimoit ses forces abattues. Il trouva en songe la solution de plusieurs problèmes qui l'avoient arrêté étant éveillé. Après avoir parcouru pour ainsi dire toute la domination des sciences, durant ce court intervalle ; après avoir approfondi tous les secrets de la médecine, de la chymie ; sondé la nature, interrogé tous les êtres ; après avoir enfin étudié tour-à-tour la logique, les mathématiques, la haute géométrie, la théologie, la poësie & l'histoire, on le vit donner au public, avant

avant l'âge de dix-neuf ans, des Traités sur toutes ces matieres ; & la solidité de ces ouvrages, lus encore aujourd'hui avec admiration, ne fut pas ce qui causa la moindre surprise. Son nom devint bientôt célèbre dans tout l'empire Sarasin. Le prince de Hamadan, pour l'attacher à sa cour, le déclara son visir ; & sans doute Avicenne eût réussi dans ce poste aussi-bien que dans son Muséum, si les soldats, craignant sa sévérité, n'eussent pillé son palais, & forcé leur souverain à le dépouiller d'une dignité qu'il eût trop bien remplie. On voulut la lui rendre quelque tems après ; on fit même violence à sa modestie ; &, pour se soustraire aux instances pressantes des Hamadanites, il se vit contraint de prendre la fuite. De visir, il devint apothicaire, chymiste & médecin. Le sultan Mahmoud le fit venir dans ses états ; mais, se voyant en but à la jalousie des sçavans du pays, il prit encore la fuite. Cette évasion mit le sultan en fureur ; &, comme ce monarque étoit alors le plus puissant prince de l'Orient, il fit crayonner un portrait d'Avicenne, qu'on distribua dans toutes les cours, avec ordre de lui renvoyer le fugitif. Avicenne échappa aux poursuites de Mahmoud, & se rendit dans le Géorgian, où, sous un nom supposé, il exerça la médecine avec un succès mi-

raculeux. Kabus, qui régnoit dans ce pays, ayant oui parler de son habileté, le manda pour visiter son neveu, attaqué d'une maladie qu'aucun médecin n'avoit pu connoître. Avicenne n'eut pas plutôt tâté le pouls du malade, & examiné son urine, qu'il jugea que sa maladie étoit causée par une violente passion pour quelque personne, dont il avoit fait un mystere au roi son oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de son malade, il fit venir le concierge du palais, & le pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle maison. Le concierge satisfit à sa demande, & le médecin s'apperçut, quand il nomma un certain appartement, d'une plus grande émotion dans le jeune prince. Alors il s'informa des personnes qui occupoient cet appartement, & au nom d'une d'entr'elles, le pouls du malade battit avec tant de violence, qu'Avicenne ne douta plus que la passion qu'il avoit pour cette personne ne l'eût réduit dans l'état où il se trouvoit; & il déclara dans le moment que l'unique moyen de le guérir étoit de lui donner la personne qu'il aimoit. Kabus, instruit de cette découverte, eut la curiosité de voir le médecin de son neveu; &, comme il avoit reçu un de ces portraits que le sultan avoit fait courir, il

le reconnut auſſi-tôt pour l'immortel Ebn-Sina ; il le combla de careſſes & de préſens, & ſe garda bien de le renvoyer à Mahmoud. Durant un ſéjour qu'il fit à Iſpahan, les ſçavans qui compoſoient l'académie de Schiraz lui envoyerent des objections contre un de ſes ouvrages ſur la logique & la métaphyſique, le priant d'y répondre. Le député paſſa une grande partie de la nuit avec Avicenne, & ne ſe retira que vers le lever de l'aurore. Avicenne, au lieu de ſe mettre au lit, travailla ſur le champ à la réfutation exigée, avec tant d'application, qu'il l'acheva en moins de trois heures, & la remit au porteur des objections. Les docteurs de Schiraz en furent ſi ſatisfaits ; ſa promptitude merveilleuſe, & la ſublimité de ſon génie les étonnerent de telle ſorte, que la plûpart n'oſoient le regarder comme un homme, & ſoutenoient que c'étoit une intelligence céleſte, revêtu du voile de l'humanité. Mais la vie voluptueuſe de ce ſçavant démontroit bien le contraire. Aveuglément livré aux femmes & au vin, l'exceſſive débauche dans laquelle il vécut, conſuma des forces déja altérées par l'étude. Un jour qu'il fut attaqué d'une violente colique, il ſe fit donner, pour s'en délivrer plus promptement, huit lavemens qui lui cauſerent une ulcération dans les

inteſtins, ſuivie d'une excoriation & d'une attaque d'épilepſie. Ce mal, qui eſt aſſez ſouvent une ſuite de la colique, l'affoiblit à un tel point qu'il fut quelque tems ſans pouvoir ſe lever. Enfin, une langueur mortelle s'étant emparé de tous ſes membres, il expira, victime de ſes excès, mais comblé d'une gloire immortelle. Un poëte ſatyrique fit graver ſur ſa tombe cette épitaphe : «Ici repoſe un philoſophe qui a enſei-
» gné la ſageſſe ſans la pratiquer lui-même,
» & qui a cultivé la médecine ſans ſon-
» ger à conſerver ſes jours. »

[1041.]

Abu-Thaher, célèbre aſtronome, ſe trouvant dans Tabriz, que nous appellons vulgairement Tauris, & qui reconnoiſſoit pour fondatrice Zobéïdah, femme d'Haroun-Al-Raſchid, dreſſe l'horoſcope de cette ville, & prédit que, le vendredi, quatrieme jour du ſecond mois Arabique, appellé Safar, entre l'heure de vêpres & celle du coucher, un tremblement de terre la renverſera de fond en comble. Ce funeſte accident arriva préciſément comme l'avoit annoncé l'aſtrologue ; & les habitans de Tabriz furent enſevelis ſous ſes ruines au nombre de plus de quarante mille. Deux ans après, on voulut relever cette cité malheureuſe. Thaher fut prié de déſigner

lui-même le tems le plus propre pour entreprendre ce grand ouvrage sous de plus heureux auspices. Il choisit l'ascendant du scorpion pour en jetter les fondemens, & dit alors aux citoyens : « Je vous réponds » du tremblement de terre, mais non pas » de l'inondation. » En effet, l'auteur du Nighiaristan, ouvrage d'une assez grande autorité, composé plus de quatre siécles après ce triste événement, remarque que la ville de Tabriz n'avoit éprouvé jusqu'à son tems aucun tremblement de terre considérable. Si tout cela est vrai, il falloit, ou que cet astrologue fut très-heureux dans ses conjectures, ou son art n'étoit pas absolument une chimère.

[1058.]

Abul-Hareth, plus connu sous le nom de Basasiri, qui d'esclave étoit devenu général des Turcs ses compatriotes, ayant eu de grands différends avec le visir de Cayem, est obligé de quitter Bagdad, & de se mettre avec ses troupes sous la protection de Mostanser. Le prince Fathimite, charmé d'avoir une occasion de nourrir la discorde dans les états de son rival, prodigue au rebelle l'argent & des guerriers. Basasiri fait des conquêtes : l'Irac-Arabique se soumet à ses loix ; il fait des courses jusqu'aux portes de la capitale ;

le monarque Abbaſſide implore l'aſſiſtance de Togrul-Bek, chef des Selgiucides. Ce prince accourt, défend le Calife, pour l'aſſervir à ſon tour, & réprime les hoſtilités de Baſaſiri, qu'il circonſcrit dans les domaines qu'il avoit uſurpés. Mais, ayant été obligé d'aller faire la guerre à l'un de ſes freres qui vouloit s'emparer de ſes états, le général Turc profita de ſon abſence pour ſe rendre maître de Bagdad & de la perſonne de Cayem. Baſaſiri entra dans cette cité célèbre avec l'appareil formidable d'un conquérant vindicatif. A la tête des troupes marchoient les enſeignes Egyptiennes, ſur leſquelles on liſoit ces mots: « Moſtanſer-Billah eſt l'unique em» pereur des Fidèles. » C'étoit annoncer à Cayem le triomphe de ſon plus cruel ennemi, & la chûte de ſa puiſſance. En effet, Baſaſiri fit proclamer le monarque Fathimite dans toutes les moſquées de l'empire Abbaſſide; & Cayem, dépoſé ſolemnellement, fut jetté dans les fers. Le viſir de ce prince, ce miniſtre qui avoit porté par ſa fermeté le capitaine Turc à la révolte, fut arrêté, chargé de chaînes, & promené, monté ſur un chameau, par toutes les rues de la ville, vêtu d'un habit de laine, un grand bonnet rouge ſur la tête, & un collier de cuir au col, pendant qu'un homme le fouettoit tout le long du chemin. Ce n'é-

toit-là que le prélude de son supplice. Après l'avoir donné de la sorte en spectacle, le barbare le fit coudre dans une peau de bœuf fraîche, avec les cornes sur sa tête ; puis on le suspendit à des crochets, & l'on continua de le frapper jusqu'à ce qu'il expirât.

[1060.]

La domination de Basasiri fut de courte durée. Tandis que Cayem languissoit dans un cachot, Togrul-Bek, son Emir-Al-Omra, triomphoit de son frere, & rétablissoit sa puissance. Le bruit des succès de ce ministre pénètre jusqu'aux oreilles de l'auguste prisonnier ; il trouve un sujet fidèle qui ose se charger de remettre au prince Selgiucide une lettre conçue en ces termes : « Cherchez un Musulman qui me » délivre ; car je suis entre les mains du » plus cruel ennemi de la religion que » nous professons. » Le sultan Selgiucide se contenta de répondre par ce verset de l'Alcoran : « Je viens à eux, je les chasserai, & ils n'en auront que la honte. » Il part aussi-tôt, & prend la route de Bagdad ; à son approche, Basasiri se retire ; Cayem recouvre sa liberté ; son Emir le comble de présens, le conduit dans la capitale, tenant la bride de son cheval, & le venge de l'usurpateur, contre lequel il fait

marcher ses troupes. Les deux armées se rencontrerent ; la bataille fut sanglante, & finit par la mort de Basasiri, qui fut tué dans la chaleur du combat.

[1063.]

Togrul-Bek, malgré ses grands services, ne peut obtenir en mariage la fille de Cayem. Le fier Calife, croyant être encore ce qu'avoient été ses prédécesseurs, refusa constamment de se prêter à ses vives instances. Le prince Selgiucide, las de prier inutilement, comme ministre, voulut enfin agir en souverain. Par l'avis de son visir, il défendit aux officiers du monarque Abbasside de lever aucuns deniers publics; ce qui mit le Calife dans une telle indigence, qu'il consentit enfin à donner la belle Séida, sa fille, à l'Emir-Al-Omra. La princesse partit pour se rendre à Tauris, auprès de son époux, & le sultan fit pour la recevoir des préparatifs dignes d'elle & de lui. Mais la surveille de ses nôces, une perte de sang le mit au tombeau, à l'âge d'environ soixante-dix ans, & Séida revint auprès de son pere. Alp-Arslan, neveu de Togrul-Bek lui succéda dans la dignité d'Emir, & fut confirmé par le Calife.

[1066.]

Le Nil n'ayant point eu ses débordemens ordinaires, l'Egypte est affligée d'une fa-

mine ſi affreuſe, que trois boiſſeaux de farine ſe vendoient quatre-vingt dinars. Un chien en coûtoit cinq, un chat trois. Les ordures les plus fétides, les animaux les plus immondes, devenoient des mets pour les gens mêmes les plus délicats. Ce terrible fléau n'épargna perſonne. Le viſir vit périr de misère ſes nombreux domeſtiques; il ne lui en reſtoit plus qu'un ſeul, qui pouvoit à peine traîner ſes membres languiſſans. Un jour qu'il s'en fit accompagner pour ſe rendre au palais du Calife, il lui laiſſa ſon cheval, avec ordre de l'attendre à la porte; mais trois indigens enleverent l'animal & ſon gardien, & les dévorerent; le miniſtre ſe plaignit de cette inſolence; les trois coupables furent arrêtés, & condamnés à expier leur crime ſur un gibet. On les ſuſpendit hors de la ville, & le lendemain on ne trouva que leurs os; les triſtes habitans des environs en avoient dévoré les chairs; car, dans cette déplorable calamité, on avoit converti en alimens les cadavres mêmes des hommes, des femmes & des enfans; on en faiſoit bouillir, & l'on en vendoit publiquement. Le Calife épuiſa ſes reſſources, pour diminuer les rigueurs de cette déſeſpérante déſolation; il ſacrifia dix mille deux cents chevaux qu'il nourriſſoit dans ſes écuries; il vendit toute ſa vaiſſelle, ſes joyaux, ſes meubles

de prix, ses riches gardes-robes ; il prodigua tous les trésors amassés par ses prédécesseurs, & ceux que Basasiri lui avoit envoyés après le pillage de Bagdad : jamais on n'avoit mieux employé les richesses. Afin de prévenir toute mutinerie parmi les troupes, on leur distribua, au lieu d'argent & de vivres, quatre-vingt mille vestes de prix, vingt mille cottes de mailles, & vingt mille épées richement garnies, & même tous les magnifiques meubles du sérail. Plusieurs Noirs des gardes du monarque tuerent secrettement des femmes, dont ils dévoroient la chair ; ils furent découverts par une de ces victimes de leur voracité. C'étoit une femme fort replette ; pendant qu'ils avaloient une de ses fesses qu'ils lui avoient coupée, elle s'échappa de leurs mains, & se réfugia chez le visir. Ce ministre fit arrêter les coupables, & les condamna au dernier supplice. La peste, suite ordinaire de la famine, vint mettre le comble aux désastres de l'Egypte, & moissonna la plus grande partie de ses infortunés habitans.

Bagdad & son territoire ne furent point exempts non plus de calamités. Les pluies furent si grandes dans la Chaldée, ou Irac-Arabique, qu'elles firent grossir & déborder extraordinairement le Tigre, de sorte que l'on voyoit les animaux sauvages & domestiques, emportés pêle-mêle par le

courant des eaux. Le Calife lui-même, étant assis sur son trône, en fut tellement environné, qu'il fallut qu'un esclave hardi & vigoureux le prît sur ses épaules pour le sauver.

[1074.]

Après avoir siégé sur la chaire du prophète quarante-quatre ans & neuf mois, Cayem termine sa carriere dans sa soixante-seizieme année. Prince digne de son rang, digne de régner par lui-même; sa douceur, sa bonté donnoient du prix à toutes ses actions; sa piété les sanctifioit; son équité, sa bonne foi les rendoient aimables; ce fut un malheur pour l'empire de Mahomet, qu'il n'eût que le nom de souverain, sans en avoir la réalité. Ses conseils & sa profonde capacité dans les affaires dirigerent toujours les démarches de ses Emirs: c'est à sa prudence que les Selgiucides doivent une partie de leurs succès. Il supportoit avec la patience d'un sujet fidèle leur odieux despotisme, & se consoloit, dans le sein des belles-lettres & surtout de la poësie qu'il chérissoit, de la tyrannie de ses ministres.





MOCTADI-BEMRILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte.*

[1074.]

CAYEM, sentant approcher le terme de ses jours, avoit assemblé les principaux seigneurs, le grand Cadi ou chancelier, & son visir, pour leur notifier le choix qu'il faisoit de son petit-fils Abul-Kassem-Abdallah, fils de Mahomet, pour lui succéder. Après que le monarque eut rendu l'esprit, le nouveau souverain prit le nom de Moctadi-Bemrillah, se fit prêter serment par tous les grands de l'empire, & fut reconnu en Syrie, en Arabie, en Palestine & dans l'Irac. Jamais prince ne fut plus respecté par les Emirs-Al-Omra. Malec-Scha, qu'il revêtit de cette dignité, s'empressa dans toutes les occasions de lui prouver sa dépendance; & ce sultan, contre l'usage de ses prédécesseurs, ne se crut à la tête des Selgiucides & de l'empire, que pour en faire aimer ou redouter le chef unique & véritable.

[1075.]

Moctadi aimoit & cultivoit les sciences, comme son aïeul. Malec-Scha, qu'un même goût caractérisoit, agissoit de concert avec

le Calife, pour fixer les ſçavans dans leurs états. Les deux princes raſſemblerent les plus habiles aſtronomes, & leurs bienfaits produiſirent la fameuſe réforme du Calendrier Perſan. Après de mûres obſervations, on fixa le premier jour de l'année ſolaire au premier degré du bélier. Ce jour ſe trouvoit pour-lors, par la négligence des aſtronomes, ou, pour mieux dire, par la ſucceſſion des années, reculé juſqu'au quinzieme degré des poiſſons; de ſorte qu'ils furent obligés de ſupprimer quinze jours entiers, de la même maniere qu'on a été dans la néceſſité d'en retrancher dix, dans la réforme du Calendrier Julien, l'an de J. C. 1582, pour ramener l'équinoxe du Printems à ce premier degré du bélier.

[1087.]

Le monarque Abbaſſide épouſe la fille de Malec-Scha, princeſſe douée d'une très-grande beauté. Les fêtes qui ſe donnerent à Bagdad, lorſqu'elle y fit ſon entrée, ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le Muſulmaniſme. Toutes les rues de la ville furent éclairées de flambeaux de cire & de fanaux. Au deſſert du feſtin, on employa quatre-vingt mille livres de ſucre, & tout le reſte des profuſions répondit à celle-ci. Cependant la princeſſe ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec ſon époux. Deux ans après ſon mariage,

elle voulut retourner auprès de son pere; & le Calife, fatigué de son humeur acariâtre, la renvoya sans regret.

[1088.]

Le fils du visir de Mostanser avoit été fait gouverneur d'Alexandrie. Ce jeune homme, séduit par les conseils de quelques officiers séditieux, se révolte contre le Calife son bienfaiteur, & substitue son nom à celui de son souverain dans les prieres publiques. Le visir se met à la tête des troupes Fathimites, pour aller punir son fils rebelle. Il l'assiége durant deux mois dans Alexandrie, & l'oblige enfin de se remettre à sa discrétion. La ville ne se préserva du pillage qu'en donnant cent vingt mille dinars. Le jeune audacieux, auteur de la rebellion, fut jetté dans les fers. Mais, peu capable de fléchir sous la main qui le châtioit, il conçut, dans l'obscurité de son cachot, le noir dessein de poignarder son pere. Ce ministre en fut instruit; &, comme un autre *Brutus*, oubliant alors qu'il étoit pere, pour ne songer qu'à sa qualité de citoyen, il ordonna la mort de ce fils incorrigible.

[1094.]

Au sortir d'un festin, où cependant on n'avoit fait aucun excès, Moctadi étant entré dans son cabinet avec une de ses femmes pour expédier quelques affaires, il lui demanda tout-à-coup : « Que veulent ces

» gens qui s'introduisent ici sans se faire » annoncer ? » La princesse, étonnée, se tourne du côté où le Calife croyoit voir du monde, & n'appercevant rien, elle jetta les yeux sur ce prince, qu'elle vit subitement chanceler, perdre connoissance & tomber mort à ses pieds. Monarque estimable, il aimoit la justice; il corrigea pendant son règne une infinité d'abus que l'anarchie avoit introduits, & rendit aux loix leur premiere vigueur. On dit qu'il étoit très-versé dans tous les rits & dans toutes les pratiques du Mahométisme, qu'il avoit de la piété, qu'il chérissoit les gens de bien, qu'il étoit brave, affable, charitable & bon poëte.

Onze mois après, mourut au Caire Mostanser-Billah, après un règne d'environ soixante ans. Il se laissa gouverner par ses visirs, qui heureusement n'employerent leur puissance que pour le bonheur des peuples. Comme ce prince avoit du goût pour la poësie, il passoit apparemment son tems à lire ou à composer; mais étoit-ce pour cela qu'il avoit été placé sur le trône ? On a conservé des vers qu'il adressa à son visir, au sujet de la punition de quelques séditieux, auxquels il jugea à propos de pardonner contre l'avis de ce ministre. Si toutes ses poësies avoient eu de pareils objets, au moins on le placeroit au nombre des princes clémens, & alors il eût figuré parmi le peu de despotes qui ont sçu pardonner.



MOSTADER-BILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTALI-BILLAH, *en Egypte*.

[1094.]

AUSSI-TÔT que la nouvelle de la mort de Moctadi se fût répandue, Abul-Abbas-Ahmed, son fils, fut proclamé dans Bagdad, & placé sur le trône de Mahomet, avec l'approbation de Barkiarok, fils de Malec, qui se fit déclarer Emir-Al-Omra, prit le titre de sultan des Selgiucides, & se rendit maître, comme ses prédécesseurs, non-seulement de la personne du Calife, mais du Califat même.

Tandis qu'on donnoit paisiblement un chef à la souveraineté de Bagdad, l'intrigue & la politique faisoient agir leurs ressorts en Egypte, pour assurer la couronne Fathimite au plus jeune des fils de Mostanser. Ce monarque, avant son décès, avoit eu dessein de déclarer Nézar, son fils aîné, pour son successeur. Mais le visir Afdal, qui régnoit sous le nom du Calife, fit échouer ce projet par haine pour le jeune prince qui l'avoit insulté. Un jour qu'il parut devant lui sans descendre de cheval,

cheval, Nézar qui se crut outragé par cet oubli de l'étiquette, lui cria d'un ton de mépris : « A bas, Arménien ! » Le tout-puissant ministre obéit ; mais il promit dès ce moment de se venger, & tint parole. Il vint à bout d'engager tous les officiers de l'armée, les docteurs de la loi, & ceux qui occupoient les premieres places de l'état, à reconnoître pour souverain Abul-Cassem-Ahmed : il assura publiquement qu'avant d'expirer, Mostanser avoit destiné le sceptre à ce prince ; il produisit des témoins qui attesterent la même chose : Nézar, qui déja agissoit en maître, fut contraint de céder, & de proclamer avec les autres son jeune frere, qui prit le nom de Mostali-Billah. Sa soumission étoit simulée ; au premier instant, il se réfugia à Alexandrie, prit les armes, gagna les habitans, & prétendit recouvrer l'héritage qu'on lui ravissoit. Afdal alla l'assiéger dans son asile, le fit prisonnier, & lui pardonna. Une nouvelle rebellion, aussi malheureuse que la premiere, étouffa dans le ministre les sentimens de miséricorde. Il le fit précipiter dans un noir cachot, affreux sépulcre dans lequel on le laissa mourir de faim.

[1095.]

Les astrologues de Bagdad annoncent

au Calife une inondation, qui, par son étendue & ses effets, approcheroit fort du déluge arrivé du tems de Noé. Cette prédiction jette les habitans de la capitale & la cour même dans les plus vives allarmes. Mostader appelle aussi-tôt Ebn-Aysun, le plus habile astronome de son siécle, & le prie de vérifier cette redoutable menace. Après avoir fait ses calculs & opéré ses combinaisons, Aysun répondit: » Seigneur, au tems de Noé, les sept planettes se sont rencontrées dans le signe » des poissons; mais cette année il ne s'en » trouvera que six, parce que saturne est » dans une autre partie du ciel. Si cette » derniere planette s'étoit trouvée dans le » même signe avec les six autres, la proximité de ces corps célestes auroit nécessairement produit un déluge universel. » Ainsi la prédiction est fausse. Cependant » il y aura certainement une terrible inondation, qui ensevelira sous les eaux » quelque ville ou contrée considérable, » où il y aura une grande multitude de » peuple de différens pays rassemblée. » Comme il y avoit à Bagdad un prodigieux concours de marchands & d'autres personnes qui venoient des régions même les plus reculées de l'Orient, cette prédiction effraya tellement les habitans de cette capitale qui étoit fort peuplée, qu'ils éleverent des

digues dans les endroits les plus exposés au débordement des eaux, & prirent toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté. La prédiction s'accomplit à l'égard de la caravane de la Mecque, qui étoit campée dans la vallée d'Al-Manakeb. La plûpart de ceux qui la composoient furent emportés & noyés par un torrent, avec leurs bêtes de somme, leurs bagages & tout ce qu'ils avoient avec eux; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauverent sur les montagnes voisines. Il est bon de rapporter de pareilles histoires, pour montrer quel fond on doit faire sur le grand art de l'astrologie judiciaire.

[1098.]

Une inondation que les astrologues n'avoient point prédite, & qu'il importoit cependant aux Musulmans de prévoir, fut celle des Chrétiens qui enleverent Jérusalem au monarque Egyptien qui venoit d'en faire la conquête sur les Selgiucides: on ne sçauroit décrire les excès des vainqueurs. Pendant une semaine entière, ils ne cesserent de massacrer les Musulmans, sans être retenus par la sainteté du lieu. En un seul jour, ils en immolerent plus de soixante-dix mille dans une vaste mosquée. Ils chasserent tous les Juifs dans leur temple, & les y brûlerent. Parmi le

for, que portoit ce jeune prince, en celui d'Amer-Béahkam-Allah.

[1107.]

Les Chrétiens d'Egypte se servoient, surtout dans les affaires eccléfiaftiques, de l'ère des martyrs, appellée auffi l'ère de Dioclétien, qui commençoit l'an 284 de Jesus-Christ; & pour le civil, ils se servoient de l'hégire, ainsi que les Mahométans. Mais, comme les derniers comptoient par années lunaires, & les autres par années solaires, il se trouva à la longue une grande différence entre le calcul que l'on appelloit Coptique, parce que les Chrétiens Egyptiens, ou Coptes, le suivoient, & celui des disciples de Mahomet. Après la révolution de trente-trois ans, les Musulmans ajoutoient un an, pour suppléer aux jours que chacune de leurs années lunaires avoit de moins que celles qui sont réglées sur le cours du soleil. Le tribut que les Arabes appelloient Kharaï, & que les Mahométans levoient sur les Chrétiens Coptes, se payoit selon l'ordre des mois qui formoient l'année Egyptienne ou solaire, qui, pour cette raison, se nommoit l'année Karaïenne. La politique n'y trouvoit point son compte. Le visir Afdal donne un édit pour l'abolir; enjoint aux Chrétiens de payer les impositions suivant

l'ordre des années Arabiques, &, par ce moyen, augmente d'un trentieme les revenus de son maître.

[1116.]

Un astrologue, appellé Rezkallah, s'érige en devin en Egypte. Une femme, trompée par le bruit que faisoit l'imposteur, vient à lui, & le supplie de tirer son horoscope. Rezkallah dresse aussi-tôt sa figure; mais il réfuse de parler, jusqu'à ce qu'on ait payé son sçavoir. La dame lui donne une petite piéce d'argent; & l'astrologue, mécontent d'avoir reçu si peu: « Madame, lui dit-il, » les astres m'apprennent qu'il y a dans » vos coffres une grande disette d'argent. » --- Jamais ils n'ont dit si vrai, répond la » consultante. --- Mais, ajoute l'oracle, » n'auriez-vous point perdu quelque chose? » --- Vous l'avez dit: ce que je viens de » vous donner. » L'Egypte étoit alors remplie de pareils empiriques.

[1118.]

Mostader-Billah meurt à Bagdad, à l'âge de quarante-deux ans, & dans la vingt-cinquieme année de son règne. Il avoit toutes les qualités nécessaires à un subalterne: doux, libéral, éloquent; il aimoit la justice;

il protégeoit les gens de lettres. C'eût été un bon ministre sous un monarque en état d'agir par lui-même. Son fils Abu-Mansor succéda à ses titres & à son esclavage; mais sa proclamation ne fut pas paisible. Hassan, son frere, prit les armes, s'empara de Vaset, se décora du nom de Calife, en exerça la puissance. Les troupes d'Abu-Mansor marcherent contre le rebelle; le vainquirent; le firent prisonnier, & le conduisirent, chargé de chaînes, au monarque qui lui pardonna, & prit le nom de Mostarshed-Billah.

[1121.]

Le visir Afdal est assassiné par deux Bathaniens (*), envoyés, dit-on, par le Calife Amer. Ce prince voyoit depuis long-tems avec jalousie l'excessive autorité de ce ministre. Il ne porta point la vengeance au-delà du trépas; il lui fit faire de magnifiques obsèques auxquelles il assista lui-même. Seulement il s'empara de tout l'argent du visir, qui montoit à quatre cents mille dinars, de sa riche gar-

(*) Les Bathaniens, ou Ismaëliens de Perse, fonderent leur puissance sous la conduite de Hassan-Sabath, l'an 1090 de J. C. On verra leur histoire dans le volume suivant.

derobe, de ſes meubles, de ſes pierreries, & de tout ce qu'il poſſédoit.

[1129.]

Le monarque Fathimite éprouva bientôt le ſort de ſon miniſtre. Dix Bathaniens, armés par les amis d'Afdal, le poignardent au retour d'une promenade, pour venger la mort du digne viſir. Amer ne fut ni plaint, ni regretté de ſes ſujets. Il étoit ſçavant, il écrivoit bien; mais ces qualités ſtériles, & quelquefois dangereuſes dans un deſpote, ne peuvent éclipſer la cruauté, la diſſimulation, l'orgueil, les débauches, l'amour des voluptés brutales, & ſur-tout l'ingratitude qu'on lui reproche.



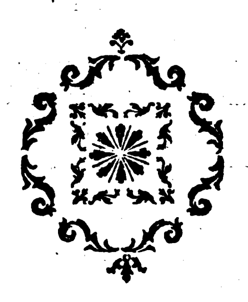
[1132.]

Le triomphe de Moſtarshed avoit ſinguliérement animé ſa valeur. Zenghi, depuis ſa défaite, n'oſoit agir. Le Calife lui envoye un ambaſſadeur pour le ſommer de le reconnoître. Le député, par des manieres hautaines, réveille le courroux du fier Atabek; il eſt arrêté & mis en priſon. A cette nouvelle, le ſouverain de Bagdad entre en fureur. Réſolu de venger l'inſulte faite à ſon repréſentant, il ſe met à la tête de trente mille hommes, & vole aux portes de Moſul pour y aſſiéger Zenghi. Ce dernier, trop foible pour réſiſter au monarque en plaine campagne, n'oublie rien du moins pour ſe défendre dans ſes murs. Mais, malgré ſes efforts, il alloit être la victime d'une conjuration faite pour introduire le Calife dans la place, ſi ſon heureux deſtin ne la lui eût fait découvrir. Les complices expierent leur perfidie ſur un échafaud; & Moſtarshed, trompé dans ſes eſpérances, fut obligé de lever le ſiége après trois mois de travaux. A peine futil rentré dans Bagdad, qu'une députation honorable vint, de la part du prince ennemi, lui demander humblement la paix. Il l'accorda ſans peine; & ce traité mit le comble à la gloire de ſon règne.

[1133.]

Le monarque Abbaſſide avoit déclaré
ıltan, & Emir-Al-Omra, Maſoud, prince
:lgiucide. Mais, quelques mécontente-
ens l'ayant indiſpoſé contre ce miniſtre,
avoit fait ſupprimer ſon nom dans les
ieres publiques, & l'avoit dépouillé de
us les titres dont il l'avoit revêtu. Ma-
ud apprend cet outrage. Plein de colere,
part avec de nombreux bataillons, &
ent camper dans le territoire de Bagdad.
oſtarshed, accompagné de toute ſa cour
ſuivi de troupes immenſes, vole à ſa
ncontre. S'appercevoir & s'attaquer ne
nt qu'une même choſe. Au milieu du
mbat, une partie des troupes du Calife
ſſe ſous les drapeaux du Sultan: la vic-
ire, qui commençoit à ſe déclarer pour
i, l'abandonne auſſi-tôt. Il eſt fait pri-
nnier; ceux qui le défendent encore ſont
ſſipés: Bagdad ouvre ſes portes à Ma-
ud. Le Calife y fut conduit par ſon vain-
eur, qui l'obligea de ſigner un traité
r lequel il promettoit de payer annuel-
nent au Sultan quatre cents mille di-
rs, & de demeurer à Bagdad avec ſa garde
ıle, ſans jamais lever d'autres troupes.
ıtifier de pareilles conditions, c'étoit ra-
ier ſon eſclavage. Mais la force l'ordon-

rebelle. Après deux mois de résistance, le Calife, abandonné de tout le monde, prend la fuite. Masoud entre dans la ville, assemble les juges, les docteurs de la loi, & les plus habiles juristes Musulmans, & leur remet un écrit de la propre main de Rashed, conçu en ces termes : « Si j'assemble jamais des troupes, si je sors de » Bagdad, & si j'attente aux jours de » ceux qui sont au service du sultan Ma» soud, je me dépose moi-même. » L'assemblée le déclara donc déposé, & l'on supprima son nom dans les mosquées de Bagdad, & dans celles des provinces dépendantes de cette capitale.



MOCTAFI-



MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad*; ET HAFEDH-LEDIMILLAH, *en Egypte*.

[1135.]

AVANT même la détrônisation de Rashed, le sultan Masoud avoit choisi son successeur : c'étoit Mohammed, fils de Mostader, oncle du Calife déposé, que son visir lui avoit représenté comme un prince rempli de prudence, de bonté, de vertus, digne enfin du trône de Mahomet. Une nouvelle assemblée des docteurs le proclama : le sultan, toute la cour, tous les ordres de l'état lui jurerent obéissance; & le nouveau monarque prit le nom de Moctafi-Béamrillah. Comme ce prince étoit entiérement redevable de son élévation au despote Selgiucide, il ne songea point à faire usage de son autorité tant que ce sultan vécut; mais, après sa mort, il rentra dans tous les droits de la souveraineté, & régna absolument tout le reste de sa vie.

[1137.]

Barham, visir d'Egypte, professoit la

religion Chrétienne, & favorisoit tous ceux qui, comme lui, adoroient le même Dieu, adoptoient les mêmes principes. Il les élevoit aux charges de l'état, il les combloit de graces; il suffisoit de suivre les étendards de Jesus-Christ, pour être protégé. Plusieurs Musulmans se faisoient baptiser pour parvenir à la faveür du ministre; mais le grand nombre murmüroit; &, quoique l'administration du visir fût irréprochable, les dévots étoient vivement allarmés de voir gouverner l'empire de Mahomet par les plus mortels ennemis de son culte. On se lassa bientôt de murmurer; & les mécontens, excités par l'ambitieux Redwan, qui s'étoit déclaré leur chef, prirent les armes, & vinrent, armés de piques au bout desquelles ils avoient attaché l'Alcoran, investir le palais impérial. Barham, qui avoit toute l'armée à ses ordres, auroit pu facilement dissiper ces mutins; mais, craignant d'augmenter le désordre par l'effusion de tant de sang Musulman dans la capitale, il aima mieux transporter plus loin le théâtre de la guerre, & se retira avec l'élite de ses troupes Arméniennes dans la Haute-Egypte, où Yasal, son frere, étoit gouverneur de la province & de la ville de Kur, laissant à son rival, auquel il ne se sentoit plus en état de résister, la liberté de pousser ses

perfides projets. Mais le barbare l'avoit prévenu par ses artifices : il avoit tellement aigri les Mahométans de Kur, qu'ils avoient massacré le malheureux Yasal ; &, après avoir chargé d'outrage son triste cadavre, ils l'avoient laissé sans sépulture, sur un fumier. Quand Barham parut, ils fermerent leurs portes. Leur résolution intimida les guerriers de l'infortuné visir ; ils l'abandonnerent. Le ministre, resté seul, crut dès ce moment ses affaires désespérées. Il se retira dans un monastere, & se plongea dans la solitude. Redwan, qui avoit forcé le Calife à le déclarer visir, le poursuivit avec la rapidité de la foudre, &, peu de tems après, le fit prisonnier. Mais, ayant appris qu'il avoit embrassé la vie monastique, il le relâcha & lui laissa la vie, par respect pour les préceptes du prophète, qui ordonnoit d'épargner les moines. Cette indulgence n'empêcha pas néanmoins Redwan d'assouvir sa haine implacable contre les Chrétiens, principalement au Caire. Il y entra avec son armée, ruina la plus grande partie de cette ville, & abandonna au pillage les maisons, les églises, les monasteres habités par les disciples de Jesus-Christ. Ce ne furent encore que les premiers coups de son ressentiment. Comme il s'étoit rendu si puissant, que tout le monde, jus-

qu'au Calife, trembloit à ses regards, il exclut, de sa propre autorité, tous les Chrétiens des conseils & des charges civiles & militaires, leur enjoignit de porter des ceintures particulieres, pour les distinguer ignominieusement; les accabla, ainsi que les Juifs, de tailles exorbitantes; &, pour en faciliter le payement, les divisa en quatre classes. En un mot, il porta si loin le despotisme, que le Calife son maître, soit par une basse adulation, soit par une ironie piquante, lui conféra le titre de Roi d'Egypte; qualification inconnue jusqu'alors dans l'empire Fathimite, & que ce monstre pourtant croyoit mériter.

[1141.]

Fiers de la protection du nouveau visir, les Mahométans triomphoient à leur *tour*, & se vengeoient avec usure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens, sous son prédécesseur. Ils devinrent si insolens, par l'appui qu'ils trouvoient auprès de Redwan, que les Chrétiens, ne pouvant plus supporter leur implacable persécution, formerent peu-à-peu un parti puissant contre le visir, qui fut enfin obligé de se réfugier dans la Syrie. Il y rassembla un corps de troupes, & défit ses ennemis dans une premiere bataille; mais, dans une seconde, il fut en-

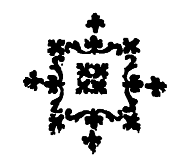
tiérement vaincu, & forcé, pour se dérober à leur fureur, de chercher un asile dans le palais du Calife, qui lui accorda sa protection. Cependant, pour ne pas s'exposer au ressentiment des Chrétiens, à cause des églises que Redwan avoit ruinées, & des évêques & des moines qu'il avoit fait massacrer, il jugea à propos de dépouiller ce ministre impérieux de toutes ses charges, & rendit aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs priviléges.

[1146.]

Le séditieux Redwan se fatigua bientôt de sa retraite; &, désespéré de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Calife le traitât avec toute l'honnêteté possible, il chercha les moyens de s'échapper du palais. Il y réussit, en faisant un trou à la muraille; &, s'étant rendu à Mesr, les Noirs & ses anciens partisans se déclarerent en sa faveur. Mais la division se mit bientôt parmi les séditieux: Redwan voulut l'appaiser; &, lorsqu'il parloit, un des Noirs lui fendit la tête d'un coup de cimeterre, ce qui épargna au monarque Fathimite la peine d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

[1149.]

Après la mort de cet ambitieux, Hafedh gouverna ſans miniſtre. Seulement, il fit ſolliciter Barham de quitter ſon monaſtere, & de revenir à la cour reprendre la charge que Redwan lui avoit enlevée. Le vertueux Barham conſentit à venir au palais, pour aſſiſter le Calife de ſes conſeils, mais ſans vouloir accepter le viſiriat. Le prince Fathimite ne fit rien de mémorable juſqu'à ſa mort, qui termina ſa carriere à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, dont il en avoit régné vingt. Monarque ordinaire ; foible dans la vertu, inconſéquent dans le vice, peu capable de tenir le ſceptre ; s'il parut avoir une ombre d'autorité, il la dût aux diviſions de ſes miniſtres, qui plongeoient ſes états dans une eſpece d'anarchie.





DHAFER-BEAMRILLAH, *en Egypte.*

[1150.]

HAFEDH laissoit un fils, appellé Abu-Mansour-Ismaël, qui commençoit alors sa dix-septieme année. Ce jeune prince monta sans contradiction sur le trône Fathimite, prit le titre de Dhafer-Béamrillah, & déclara visir, ou plutôt souverain sous son nom, Naimoddin, l'un des plus grands favoris de son pere. Mais Ali, fils de Sélar, un des premiers seigneurs de la cour, qui étoit Emir d'Alexandrie & de son territoire, assembla, dans les provinces occidentales de l'empire, un corps de troupes, qu'il renforça des garnisons voisines, & forma une armée puissante, à la tête de laquelle il s'avança vers le Caire. Rien ne s'oppose à son approche; les portes de la capitale tombent à l'aspect de ses guerriers: Naimoddin prend la fuite; & l'heureux Ali met le comble au triomphe de son ambition, en forçant son souverain de le déclarer son collégue.



FAYEZ-BENASRILLAH, *en Egypte*, ET MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad.*

[1155.]

LE lendemain de l'aſſaſſinat de Dhafer, Al-Abbas ſe rendit au palais, où tout étoit dans le trouble, parce que le Calife ne paroiſſoit point. Il feignit d'être allarmé lui-même, & s'empreſſa de le chercher de toutes parts. Après d'inutiles perquiſitions, le perfide viſir, pour mieux cacher ſon crime, prit l'extérieur d'un homme pénétré de douleur & d'indignation, & condamna les deux freres du monarque défunt & leur couſin-germain à périr ſur un échafaud, comme coupables du meurtre de leur ſouverain. Enſuite il tira du ſérail & d'entre les mains des femmes, le fils de Dhafer, qui n'avoit pas cinq ans; le fit proclamer Calife, ſous le nom de Fayez-Benaſrillah, & contraignit tous les grands à lui prêter le ferment de fidélité. Cette conduite n'empêcha pas que le jeune prince ne fût tellement ſaiſi à la vue des corps de ſes oncles & de tous

voir long-tems, ſans un vif intérêt, le fils de ſon viſir. Bientôt cette inclination devint une paſſion auſſi violente que déteſtable. Il oſa faire au jeune homme les propoſitions les plus monſtrueuſes. Les refus, loin de rallentir ſes infâmes pourſuites, ne firent qu'allumer davantage les flammes abominables qui dévoroient ſon cœur. Il lui propoſa de tuer ſon pere, avec promeſſe de le déclarer viſir à ſa place, & de le combler de toutes les faveurs capables de ſéduire un ſujet. Al-Abbas fut inſtruit, par ſon fils, des inſtances du Calife, des conſeils qu'il lui donnoit, du prix qu'il attachoit à leur exécution. Tous deux en eurent horreur; tous deux convinrent d'immoler un prince dont les vices déshonoroient le ſceptre du grand prophète. Ils inviterent Dhafer, avec deux de ſes favoris, à une fête ſecrette; &, profitant de l'occaſion, ils les maſſacrerent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Mort déplorable, mais que l'on pourroit excuſer, ſi les attentats & les déſordres des ſouverains étoient des titres ſuffiſans pour armer leurs ſujets, au mépris de l'obéiſſance qu'ils leur ont jurée!

ces, rassemble ses guerriers, & se met en devoir d'arrêter le visir & son fils. Ils le préviennent par la fuite, & se réfugient dans les pays que les Croisés avoient conquis depuis quelques années. La sœur de Dhafer s'adresse à eux; &, à force de présens & de promesses, elles les engage à s'assurer des deux traîtres. Les Croisés font aussi-tôt marcher quelques détachemens qui les rencontrent & attaquent leur escorte. Le combat est sanglant. Les deux assassins & les compagnons de leur fortune se défendent en désespérés. Al-Abbas perd la vie : son fils est chargé de fers; & les Francs le font conduire au Caire, après s'être emparé des richesses immenses que ces fugitifs avoient emportées avec eux. Le malheureux Nasr fut livré à l'implacable ressentiment de la princesse dont il avoit excité la juste vengeance. Elle lui écrasa, dit-on, & lui mit en piéces la main droite, tandis que les autres dames de la cour lui arrachoient, avec des tenailles rouges, la chair de dessus les os. On ajoute même qu'elles en mangerent. Il respiroit encore, malgré ces affreux tourmens, lorsqu'on l'attacha à un gibet, au milieu de la capitale; &, quand il eut cessé de vivre, on réduisit son cadavre en cendres,

[1157.]

Après cette terrible exécution, Fayez conféra la dignité de visir au général de l'empire. Un des premiers soins de ce nouveau ministre fut de faire chercher le corps de Dhafer ; & il le découvrit par le moyen d'un des domestiques d'Al-Abbas, qui lui indiqua le puits où il avoit été jetté avec les corps de ses deux favoris. Il fit inhumer celui du malheureux prince avec toute la magnificence convenable à un si grand monarque ; & le zèle du visir pour la mémoire de ce despote lui concilia les cœurs de tous les Egyptiens.

[1158.]

Moctafi-Béamrillah meurt à Bagdad, à l'âge de soixante-six ans, dont il en avoit régné vingt-quatre. Comme il devoit son élévation au crédit de Masoud, il ne prit aucune part au gouvernement tant que ce Sultan vécut ; mais, après sa mort, il recouvra son autorité, & n'en laissa aucune à Malec Shah II, successeur du prince Selgiucide, & demeura seul maître dans ses états, qui comprenoient l'Arabie & l'Irak Babylonienne. Peu de tems avant sa mort, ce prince avoit dé-

MOSTANJED-BILLAH, *à Bagdad*; ET ADED-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1160.]

LE ſucceſſeur d'Al-Abbas dans le viſiriat avoit, comme preſque tous ceux qui l'avoient précédé, porté le deſpotiſme à ſon comble, ſous le nom du ſouverain. Revêtu du titre faſtueux de Seigneur des Seigneurs, il aſſerviſſoit les grands de l'empire, il tyranniſoit les peuples, il multiplioit les impôts & les charges des ſujets; en un mot, il n'oublioit rien pour ſe rendre exécrable. La mort de Fayez lui donna lieu d'affermir encore ſon odieuſe puiſſance, en le laiſſant maître du choix du ſouverain. La ſucceſſion au trône ne pouvoit regarder que des princes collatéraux : pluſieurs avoient droit d'y prétendre; le viſir élut Abdallah, fils de l'Emir Yuſep, (Joſeph) qui deſcendoit du Calife Hafedh, & le fit proclamer ſous le nom d'Aded-Ledinillah.

Le tout-puiſſant miniſtre devoit, ce ſemble, ſe promettre des jours heureux & floriſſans ſous le règne d'un monarque qu'il

ı'il avoit élevé lui-même. Ses espéran-
es furent tristement déçues. Un jour qu'il
ntroit dans le palais, quelques scélérats,
postés, dit-on, par la tante du nou-
eau Calife, le poignarderent. Il ne fut
as tué sur la place; on le transporta chez
ıi, d'où il envoya un de ses favoris au
Calife, pour lui reprocher sa mort. Aded
: justifia par les plus grands sermens; &,
our prouver qu'il n'avoit aucune part à
et attentat, il livra sa tante au visir,
ui lui fit aussi-tôt trancher la tête en sa
résence. Content de cette vengeance,
: ministre expira, après avoir eu le cré-
.it de faire déclarer son fils héritier de
ı dignité. Les historiens conviennent
u'il possédoit dans un degré supérieur
art de la guerre; qu'il étoit habile poli-
ique; qu'il entendoit le détail difficile
lu gouvernement; qu'il joignoit à la
lus séduisante éloquence un talent dé-
idé pour la poësie: mais son orgueil,
on avarice, ses cruelles exactions éclip-
oient tellement l'éclat de ses bonnes qua-
ités, qu'il étoit universellement detesté,
& que sa mort fut regardée comme un
événement heureux pour l'Egypte.

[1162.]

Son fils, nommé Zaric, prit le titre
le Roi juste, & le démentit dès le com-

mencement de ſon miniſtere. Un officier d'un grand mérite, appellé Shawer, fut inſulté par Haſan, neveu du nouveau viſir. Shawer ſe plaignit, ſans être écouté. Haſan même, fier du crédit dont il jouiſſoit auprès de ſon oncle, ajouta l'outrage à l'inſulte; &, pour faire connoître au complaignant juſqu'où alloit le mépris qu'il lui portoit, il lui envoya une boëte qui renfermoit un de ces fouets dont on ſe ſervoit pour châtier les eſclaves. Shawer alors ſortit du Caire, & ſe retira avec ſes amis & ceux qui lui étoient attachés dans les déſerts voiſins d'Alexandrie. Là, tous les Muſulmans qui avoient quelques ſujets de mécontentemens contre le miniſtre actuel, ou que l'amour de la nouveauté tranſportoit, vinrent ſe joindre à lui; & bientôt il ſe vit à la tête d'une armée de dix mille chevaux, avec laquelle il entra ſur les terres du viſir, les mit au pillage ſans oppoſition; puis, s'avançant vers le Caire, il menaça cette capitale & la cour de porter dans leur ſein l'incendie, le carnage & la mort.

A l'approche de ce terrible ennemi, Zaric, ſaiſi d'effroi, loin de prendre les meſures néceſſaires pour lui réſiſter, ne penſa qu'à ſe réfugier avec ſa famille & ſes richeſſes dans quelque place ſûre.

Sa fuite fut auſſi ſecrette que honteuſe. Il jetta ſes pierreries, qui étoient d'un prix ineſtimable, & qui égaloient preſque le revenu annuel de l'Egypte, dans une bourſe, & mille dinars dans une autre, les mit ſous la ſelle de ſon cheval, & diſparut à toute bride dans le déſert, ſans oſer ſe fier à perſonne pour l'accompagner ou lui donner connoiſſance de ſon évaſion.

Cependant le Calife & ſa cour, également allarmés des progrès de Shawer, & de la puſillanimité du miniſtre, étoient dans la derniere conſternation. Afin de prévenir de plus fâcheuſes ſuites de la part de ce capitaine, Aded eut recours à un expédient efficace qui l'appaiſa : ce fut d'élever ce guerrier à la dignité de viſir, en la place du fugitif Zaric. Ce malheureux miniſtre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des troupes de Shawer; ils le pillerent, le dépouillerent, & le laiſſerent tout nud dans le déſert, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût preſque mort de faim & de froid. A la fin néanmoins, ayant été reconnu, Jacob, l'Emir des Arabes, le fit conduire dans ſa tente, & l'envoya, ſous bonne eſcorte, au Caire.

Quelle dut être ſa ſurpriſe & ſa con-

fusion, en trouvant un asyle dans un séjour où il ne devoit trouver que des fers! Shawer, qu'il avoit si indignement offensé, le reçut en ami, lui prodigua les marques de la plus généreuse pitié, & des appartemens dans son palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté possible. Une bienfaisance si peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahison contre son bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte; tandis que le trop humain Shawer, bien loin de soupçonner sa perfidie, le traitoit plutôt en frere qu'en prisonnier coupable, l'admettoit à sa table, & ne faisoit pas difficulté de le consulter sur les affaires d'état les plus importantes. A la fin, cet homme dangereux ayant tenté de se sauver, Tay, fils du visir, en eut bientôt connoissance, conçut des soupçons; &, s'en étant éclairci, il découvrit tant de trames criminelles, que, dans un transport de colere, il courut à l'appartement du traître, & lui trancha la tête d'un coup de sabre. Ensuite il révéla le crime & l'ingratitude de Zaric à toute la cour. Shawer eut encore la générosité de le pleurer & de blâmer la trop prompte indignation de son fils.

[1163.]

A peine le visir étoit-il délivré de cet ennemi secret, qu'un nouveau rival, nommé Dargan, prit ouvertement les armes pour le dépouiller de sa dignité. La fortune seconda l'audace du rebelle; Shawer fut vaincu dans une bataille, & contraint de se sauver en Syrie, après avoir vu périr Tay, son fils, à ses côtés. L'infortuné ministre implora la protection de Noraddin, l'Emir Atabech de Damas; il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte, s'il vouloit l'assister de toutes ses forces, & le rétablir dans le visiriat, dont Dargan venoit de s'emparer; &, comme il connoissoit la haine implacable de Noraddin contre les Chrétiens, il lui peignit l'Egypte en proie aux nombreux bataillons des Croisés, qui, fiers de leurs succès, menaçoient de leur joug tous les états des princes Musulmans. Le monarque, séduit par ces raisons, promit tout au fugitif Shawer; &, par son ordre, Asadoddin, surnommé Shairamb, entra en Egypte avec une armée nombreuse, destinée à chasser les Chrétiens, & à déposséder Dargan.

Cet usurpateur s'étoit affermi dans sa dignité, Toutes les charges de l'empire

étoient au pouvoir de ses freres, de ses parens & de ses créatures ; tout trembloit devant lui. Mais, pour rendre son autorité durable, il avoit fait une faute qui entraîna sa ruine, & qui causa bientôt la chûte de l'empire Fathimite. Tous les officiers, tous les gens de guerre, tous les Emirs attachés aux intérêts de Shawer avoient été immolés à l'ambition de son rival ; attentat funeste, qui dépouilloit l'Egypte des seuls citoyens qui pouvoient la défendre, & qui offroit, pour ainsi dire, la conquête de cette riche contrée à la premiere puissance qui voudroit l'entreprendre. Dargan fut vaincu, & Shawer rétabli ; mais, dès qu'il se vit en possession de sa premiere autorité, au lieu de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Noraddin, au lieu de lui rembourser les frais de l'expédition, il fut assez peu politique & assez ingrat pour refuser de payer la moindre partie de la somme stipulée, & pour contracter avec les Chrétiens croisés une alliance qui ne pouvoit que déplaire au souverain de Damas.

Aded voyoit avec une sorte d'indifférence toutes ces grandes révolutions qui agitoient son empire ; il lui importoit peu qui régnât sous son nom. Quel que fût le visir que lui donnât le sort, il en étoit l'esclave ; & c'eût été fait de lui, s'il eût

oſé tenter de briſer ſes fers. Un trait prouvera combien ſa dépendance étoit ſervile. Zaga, empereur d'Abiſſinie, avoit uſurpé le trône ; l'Abuna, ou métropolitain de ce vaſte état, ne ceſſoit de lui reprocher ſon injuſtice. Le zèle du prélat devint odieux, & le monarque réſolut de le dépoſſéder de ſon ſiége. Un ambaſſadeur vint de ſa part ſolliciter le Calife & ſon viſir d'obliger Marc, patriarche d'Alexandrie, de qui dépendoit l'égliſe d'Abiſſinie, à lui envoyer un nouvel Abuna, au lieu de celui qui occupoit cette dignité, dont il le jugeoit indigne. Marc refuſa généreuſement de ſe prêter à cette iniquité ; & cette affaire cauſa une conteſtation fort vive entre le Calife & ſon viſir. Le deſpote prétendoit, avec raiſon, qu'on ne pouvoit, ſans violer les loix les plus ſacrées, contraindre un patriarche d'agir contre les canons de ſon égliſe ; & le miniſtre ſoutenoit que c'étoient-là des ſcrupules auxquels on ne devoit pas avoir égard quand il s'agiſſoit d'obliger un ſouverain puiſſant ; & qu'il falloit ordonner au patriarche de céder à ſes inſtances. Le Calife répliqua que, loin de l'y contraindre, il lui défendoit de ſe rendre. Le viſir menaça, le monarque ſe tut ; & Marc fut jetté dans une priſon, juſqu'à la mort du miniſtre.

[1167.]

Shawer ratifie les traités faits avec les Francs, & se ligue avec eux contre Noraddin, pour l'attaquer dans ses propres états, pendant qu'il y étoit occupé à calmer quelques révoltes. Le visir regardoit cette démarche comme le seul moyen d'empêcher ce conquérant d'envoyer davantage ses troupes en Egypte. A cette nouvelle, Asadoddin, général du monarque Syrien, fier des avantages qu'il avoit remportés, rentre dans les domaines Fathimites, prend quelques villes; mais, attaqué tout-à-la-fois par le ministre du Calife & par les Chrétiens, il se voit assiégé dans son propre camp. Noraddin l'apprend, traite avec les Croisés, & délivre son général, qui, plein de vengeance, ne songe qu'à punir l'ingratitude & la perfidie de Shawer. Une victoire complette le conduit aux portes d'Alexandrie, qui lui sont ouvertes. Il confie cette place importante au fameux Saladin, son neveu, pour voler à d'autres triomphes, & pour accabler d'un même coup, s'il étoit possible, les Egyptiens & les Francs.

Ces derniers s'étoient rendus maîtres de Belbéis ou Péluse, dont ils avoient massacré ou chargé de fers la plûpart des habitans. Encouragés par ce succès, ils

aſſiégeoient le Caire, où Shawer & le Calife s'étoient renfermés, réſolus de s'y défendre juſqu'au dernier ſoupir. Malgré la plus héroïque réſiſtance, cette capitale alloit ſuccomber ſous les efforts des Croiſés, ſi Aded n'eût imploré le ſecours de Noraddin. La priere du monarque Fathimite fourniſſoit au ſouverain de Damas la plus belle occaſion de conquérir l'Egypte, & d'en chaſſer les Chrétiens. Une armée de quatre-vingt mille chevaux vint renforcer celle d'Aſadoddin, & marcha vers la place aſſiégée, ſous les auſpices de ce capitaine. A ſon approche, les Croiſés diſparoiſſent ; & le général Syrien eſt reçu dans le Caire comme un libérateur. Le Calife l'invite à ſe rendre au palais, où il le reçoit avec les plus grandes marques de diſtinction & de reconnoiſſance. Il lui donne le titre & le pouvoir de Sultan ; le comble de dons magnifiques, & prodigue à Saladin qui l'avoit ſuivi dans cette expédition, & à tous les officiers Syriens, toutes les richeſſes accumulées dans ſes tréſors. Shawer lui-même, à qui ſa conſcience reprochoit la violation de tous ſes engagemens, le diſputoit à ſon maître en attentions & en égards. Il invite Aſadoddin, ſon neveu, & les autres chefs de l'armée à un feſtin ſplendide qu'il avoit préparé, diſoit-il, pour ſes protecteurs &

ſes vengeurs. Mais ces dehors trompeurs cachoient le perfide deſſein de les faire périr. Le général en fut inſtruit, & fit arrêter le traître, que, par ſon ordre, Saladin jetta dans un cachot. A cette nouvelle, Aded envoya un de ſes miniſtres au capitaine Syrien, non-ſeulement pour lui proteſter qu'il n'avoit aucune part au complot de Shawer, mais auſſi pour lui demander la tête de cet indigne viſir. On la lui coupa ſur le champ, & on l'envoya ſur la pointe d'une lance au Calife. Pour reconnoître ce ſervice, le ſouverain Fathimite honora Aſadoddin de la robe de viſir, & des autres marques de cette dignité, & lui donna le titre de Roi victorieux. Ce général prit auſſi-tôt poſſeſſion du palais de ſon prédéceſſeur, & fit ſon entrée ſolemnelle dans la capitale, avec un cortège convenable ; ce qui n'empêcha pas que la populace & les ſoldats ne ſe ſoulevaſſent contre lui, & ne l'attaquaſſent avec beaucoup de furie, lorſqu'il traverſoit la ville ; de ſorte que, pour prévenir leurs inſultes, il ne trouva pas de meilleur expédient que de leur crier : « Le » Calife vous abandonne les immenſes ri» cheſſes que Shawer a amaſſées durant » ſon miniſtere. » On s'empreſſa de courir au palais de ce miniſtre ; on le pilla ; on le dépouilla de tout ce qui étoit de

quelque valeur, & le nouveau visir fut reçu avec de grandes acclamations, & les démonstrations de la joie la plus vive & la plus sincère. Les poëtes & les orateurs célébrerent à l'envi son élévation à la dignité suprême; mais il n'en jouit pas long-tems, puisqu'il mourut d'un excès de débauche, deux mois & cinq jours après.

[1169.]

Saladin étoit le plus jeune des Emirs qui aspiroient à la dignité de visir; mais ses brillantes qualités, ses vertus, son courage & sa prudence dont il avoit donné mille preuves éclatantes, lui assuroient la supériorité sur tous ses compétiteurs. Aussi le Calife, soit par estime pour son rare mérite, soit par crainte de son ressentiment, lui conféra-t-il la place de son oncle; & ce choix fut généralement approuvé, à l'exception de quelques Emirs que le nouveau ministre gagna bientôt, en leur distribuant les trésors de son prédécesseur, & la plus grande partie des richesses du monarque qui venoit de le proclamer Roi & Défenseur de l'empire de Mahomet. Le premier usage que Saladin fit de sa puissance, fut de la rendre absolue, sans paroître néanmoins agir autrement que comme général de No-



MOSTADI-BEAMRILLAH.

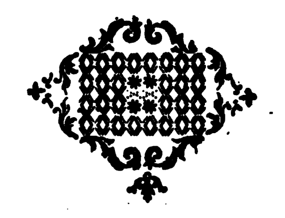
[1170.]

LE jour même de la mort de Mostanged, Abu-Mohamed-Hassan, son fils, fut proclamé par tous les domestiques de son pere; &, le lendemain, les principaux seigneurs de la cour & les députés du peuple lui prêterent le serment de fidélité. Il prit alors le nom de Mostadi-Béamrillah, & confirma dans leurs charges ce même Kimar & ce même visir qui avoient sacrifié l'auteur de ses jours. Ces deux ministres étoient trop puissans pour être dépossédés & punis sans danger. Le nouveau souverain attendit du tems & de sa politique le soin de châtier leur horrible attentat.

[1171.]

Noraddin étoit Sonnite, c'est-à-dire, de la secte opposée à celle qui reconnoissoit les descendans d'Ali & les Califes Fathimites pour seuls & véritables Imans de la religion de Mahomet, & qui traitoit d'hérétiques les Ommiades & les Abbassides. Afin de complaire au monarque

amis, l'enleverent par force, & l'enfermerent dans un bain, où cet infortuné monarque expira, après avoir gouverné, ſans miniſtre, l'eſpace de onze ans. Prince digne des plus grands éloges, & d'un meilleur ſort, par ſon amour pour la juſtice. Ayant fait mettre en priſon un calomniateur, un des grands de ſa cour lui offrit deux mille dinars pour la délivrance du coupable : « Je vous en donnerai dix mille,
» lui répondit l'équitable Calife, ſi vous
» pouvez découvrir un autre homme qui
» ait toutes les mauvaiſes qualités de celui
» pour lequel vous intercédez ; car je
» deſire extrêmement purger mes états de
» cette peſte. »



ſa dépoſition, Aded vit en ſonge un ſcorpion, qui, ſortant d'une moſquée qu'il avoit fait bâtir, & qui portoit ſon nom, vint à lui & le piqua. Cette viſion nocturne jetta dans ſon ame une telle terreur, qu'il ſe réveilla tout tremblant, & fit aſſembler tous ceux qui paſſoient pour habiles dans l'art d'interpréter les ſonges. Ils convinrent unanimement qu'il ſortiroit de cette moſquée quelqu'un qui lui feroit du mal. Le Calife, encore plus effrayé de l'explication que du ſonge même, ordonne de lui amener celui qui préſidoit dans le temple. On conduit à ſes pieds un religieux nommé Nagmeddin; le monarque l'interroge : le Sofi répond avec préciſion & ſimplicité; & ſes paroles naïves diſſipent les ſoupçons & les craintes du deſpote. Il le crut trop foible & trop ſincère pour être capable de jamais lui nuire; il le combla de préſens, le renvoya & ſe recommanda à ſes prieres. Cependant, lorſque Saladin entreprit d'anéantir le règne des Fathimites, & que, pour colorer ſa démarche des dehors de la juſtice, il eut convoqué dans ſon palais tous les docteurs & tous les Imans de la capitale, ce même Nagmeddin fut le premier qui oſa dire : « Que » les deſcendans d'Ali étoient indignes du » califat, par les excès dont ils avoient dés-

»honoré

» honoré cette dignité ſuprême, & qu'on » devoit les mettre au nombre des infidèles.» Cet avis fut généralement approuvé, & l'on regarda cet événement comme l'accompliſſement du ſonge du ſcorpion.

Après la mort d'Aded, que le Sultan fit inhumer en grande pompe, la famille de cet infortuné monarque fut enfermée dans un endroit écarté du palais, ſous une forte garde; & tous ſes eſclaves furent donnés, vendus, ou mis en liberté. Saladin s'empara de tous ſes tréſors & des richeſſes immenſes que deux ſiécles de faſte avoient accumulées dans les appartemens des Califes. Sans parler d'une infinité de riches tapis, d'habillemens magnifiques, de vaſes de porcelaine & de cryſtal de grand prix, de joyaux & de perles d'une valeur ineſtimable, on remarquoit une émeraude qui avoit une palme & demie de long; un rubis qui peſoit dix-ſept drachmes arabiques, & qu'on appelloit, à cauſe de ſon extrême volume, la montagne de rubis, & une perle de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Il y avoit encore dans le palais un tambour bien ſingulier, qui guériſſoit de la colique ceux qui le frappoient, & qui fut briſé par des gens qui n'en connoiſſoient pas l'admirable vertu. Enfin la bibliothèque ſeule ſuffiſoit pour donner une juſte

idée de l'opulence des princes Fathimites. Elle étoit composée de cent mille gros volumes, ouvrages des seuls auteurs Musulmans, & que l'on communiquoit aux sçavans curieux de les consulter.

Aussi-tôt qu'on eut appris à Bagdad la nouvelle de l'abolition du califat en Egypte, & que l'on y avoit prié dans toutes les provinces pour Mostadi, on fit des réjouissances publiques pendant plusieurs jours dans cette capitale. Le monarque Abbasside, plein de reconnoissance, envoya à Noraddin & à Saladin des vestes d'étoffes précieuses, & de riches présens. Par son ordre, on distribua la moitié de ses trésors à tous les Sofis, qui les premiers avoient opiné & agi en sa faveur ; & l'on porta au Caire les étendards noirs, dont les Abbassides se servoient. Une chose bien digne de remarque, c'est que cette grande révolution s'opéra sans la moindre effusion de sang, quoique les Egyptiens fussent attachés aux Alides depuis tant d'années. Afin de rendre cette innovation durable, Saladin dépossédа tous les Cadis qui faisoient profession de la secte d'Ali, & les remplaça par ceux qui suivoient les principes contraires. Il révoqua aussi tous les gouverneurs qui étoient Shiites, & donna leurs postes aux Emirs qui pensoient comme lui.

[1173.]

Mohammed, fameux poëte Perſan, meurt à Samarcande, à l'âge de quatre-vingts ans. Né avec un eſprit vif & enjoué, il ſe fit rechercher dès ſa plus tendre jeuneſſe par les plus belles ſociétés ; & il n'y avoit point de Muſulmans riches qui ne l'admiſſent dans leurs parties de débauches qu'il animoit en les partageant, & qu'il égayoit par ſes plaiſanteries. Il s'aviſa d'aimer une jeune fille qui étoit inacceſſible, & que d'auſtères parens prenoient ſoin d'éloigner de tous les piéges ſéducteurs de l'amour. Le deſir de dévoiler ſes feux à cette belle captive rendit le poëte ingénieux : il ſe mit à faire des aiguilles ; il les alla débiter à l'idole de ſon cœur ; & l'heureux ſuccès de ce ſtratagême lui fit donner le ſurnom de Souzeni, c'eſt-à-dire faiſeur d'aiguilles, qu'il ſe fit gloire de porter dans la ſuite. Il eſt des hommes qui, dans les plaiſirs même les plus piquans & les plus variés, éprouvent une ſorte de ſatiété qui les en éloigne enfin. Souzeni fut de ce nombre. Il abandonna tout-à-coup les vains amuſemens qui l'avoient tant occupé, pour ſe livrer aux pénibles exercices de la pénitence, ſous la conduite de quelques docteurs célèbres. Il commença cette nouvelle carriere par le pélerinage de la Mec-

que ; puis, se confinant dans une solitude, il immortalisa ses austérités par un ouvrage fameux, composé de huit mille vers, dans lesquels sa verve féconde répand ce qu'il y a de plus pathétique & de plus touchant pour déplorer les égaremens de sa jeunesse. On en peut juger par cette priere qu'il adresse au Très-Haut. « Seigneur, j'offre à ta majesté souveraine » quatre choses qui ne se trouvent point » dans tes trésors : le néant, l'indigence, » le péché & le regret. »

Cet enfant des Muses Musulmanes avoit le talent singulier de faire des reparties soudaines, que ses contemporains estimoient beaucoup, mais dont peut-être nous ne ferions point le même cas. Il tenoit une coupe remplie d'une liqueur toute bouillante. « Le hamin (*) qu'on te » fera bientôt avaler dans l'enfer, lui dit » un mauvais poëte, sera bien plus chaud » encore. — Je le crois, répondit Souzeni ; mais alors il me suffira de lire un » seul de tes vers, pour le rendre plus » froid que la glace. » Un de ses rivaux, très-disgracié de la nature, avec lequel il venoit d'avoir une contestation fort vive, ayant remarqué le coloris enflammé de son

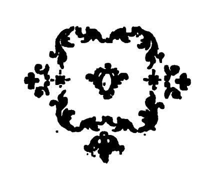
(*) Boisson des damnés, suivant les rêveries de l'Alcoran.

viſage, & regardant cette rougeur comme un préjugé favorable à l'opinion qu'il avoit ſoutenue, le preſſa de lui en dire la raiſon: » Je crains, dit Mohammed, que Dieu, » pour me punir de mes crimes, ne me » faſſe auſſi laid que vous. » Un autre verſificateur, dont le nez étoit fort long, ſe plaignit un jour de ce qu'il l'avoit déſigné, dans un de ſes ouvrages, par une épithète fort injurieuſe. « Au reſte, ajouta-t-il, je » ne ſuis point vindicatif, & je ſçais ſup» porter les outrages ſans reſſentiment. » — On le voit bien, repartit Souzeni, » puiſque depuis quarante ans vous ſup» portez, ſans murmure, un nez auſſi long » & auſſi incommode que le vôtre. » Ce poëte tiroit ſon origine d'un des premiers compagnons de Mahomet.

[1178.]

Des deux ſcélérats qui avoient arraché le jour à Moſtanged, Moſtadi n'avoit pu ſacrifier à la mémoire de ce prince que le ſeul viſir : Kimar, loin de redouter le courroux du monarque, bravoit de jour en jour ſa puiſſance, en augmentant celle qu'il avoit uſurpée. Aimé des troupes de l'empire qu'il commandoit en chef, il auroit à la fin aſſervi de nouveau le califat, ſi le nouveau viſir, miniſtre habile, n'eût réſiſté, avec le plus intrépide courage, aux

des meilleurs princes qui aient jamais illustré le trône. Plein de générosité & de clémence, il pardonnoit toutes les fois que la justice n'enchaînoit point la miséricorde. Persuadé de l'excellence de la religion dont il étoit le pontife, sa piété fervente étoit la plus belle preuve de la conviction de son cœur. Ami des lettres, il les protégea ; & les arts & les sciences, amis de la paix, abandonnerent les contrées où régnoit la guerre, pour trouver dans Bagdad une tranquille retraite. On a remarqué que ce prince a été le seul Calife qui ait porté le nom de Hassan, après le fils aîné d'Ali, & que ce second Hassan imita parfaitement les vertus du premier. Ce seul trait suffit pour faire son éloge.





NASER-LÉDINILLAH.

[1180.]

DÈS qu'on eut publié le décès du monarque, Dhahiroddin, son visir, travailla avec tant de diligence & d'adresse, qu'il engagea les grands de la cour & les principaux de Bagdad à prêter serment de fidélité à Naser-Lédinillah, fils de ce prince. Mais à peine ce nouveau souverain fut-il assis sur la chaire de Mahomet, que ce même visir qui l'y avoit placé devint la victime de son zèle. Naser donna la charge de maître du palais & de juge de l'empire à Maidoddin, qui, s'arrogeant l'autorité suprême, fit arrêter Dhahiroddin qu'il haïssoit, l'obligea de se dépouiller de tout son bien en sa faveur, & lui donna la mort. On jetta son corps dans la rue, & ce cadavre livide devint le jouet de la populace de Bagdad; elle attacha une corde aux parties naturelles, & le traîna de la sorte par les places publiques; puis, lui mettant dans une des mains une vieille cuiller pleine d'ordure, au lieu de plume : « Signez, seigneur & maître, » lui disoit-elle, signez la patente dont

» nous avons besoin. » Enfin Naser vint à bout d'arracher d'entre les serres de ces bêtes féroces, ces tristes restes d'un ministre vertueux, habile & fidèle, & les fit inhumer avec une pompe égale à la vivacité de sa douleur.

[1181.]

Le Calife envoye à Saladin la patente d'investiture, le titre de Sultan, & toutes les autres marques de la dignité royale, avec le pouvoir d'Emir Al-Omra. Le prince Egyptien, par reconnoissance, continue d'humilier les Shiites, & menace de traiter comme criminels de lèze-majesté ceux qui oseront, dans la suite, écrire ou parler en faveur de la faction Fathimite.

[1182.]

Quelle que fût la sévérité de Saladin, elle ne put étouffer, dans le cœur de la plûpart des Egyptiens, les sentimens de respect & de tendresse qu'ils éprouvoient pour la famille de leur dernier Calife. Le mauvais succès d'une conjuration formée pour la rétablir, mais qui avoit été découverte la veille de son exécution, & dont les principaux complices avoient été, les uns crucifiés & les autres bannis, ne fut pas capable de rallentir leur zèle. Sous la conduite du gouverneur de la Haute-Egypte, ils pri-

rent les armes en grand nombre, firent quelques conquêtes ; mais le sultan vint aisément à bout de les dissiper. Quelque tems après, un nouvel aventurier, nommé Abdalkuah, qui se donnoit pour David, fils d'Aded, essaya, sous ce nom respectable, d'opérer une révolution. Il prit le titre de Calife, & aussi-tôt plus de cent mille Egyptiens se rangerent sous ses enseignes ; mais il fut surpris par les troupes de Saladin, avant d'avoir eu le tems de fortifier sa puissance, & tué dans le premier choc : tous ceux qui avoient voulu partager sa fortune, ou furent tués dans le combat, ou périrent dans les supplices, après la bataille, au nombre de quatre-vingt mille.

[1207.]

Naser fait un acte de bienfaisance. Il supprime, dans tous ses états, tous les impôts qu'on levoit ordinairement sur les marchandises qui se débitoient en détail, & ne permet d'exiger d'autres droits que ceux de la douane, sur celles qui se vendoient en gros.

[1217.]

Mohammed, sultan du Kharizme, s'étant rendu maître de Gazna, trouva dans les archives de Schahabeddin, sultan de la

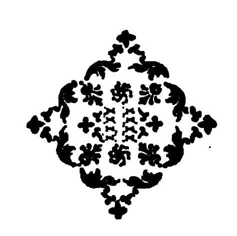
dynaſtie des Gaurides, des patentes adreſſées à ce prince, par leſquelles Naſer, après l'avoir décoré des titres les plus pompeux, l'exhortoit à faire vivement la guerre à Mohammed, & à ſes ſujets qui étoient ennemis déclarés du califat. Le ſultan, plein de colere, réſolut auſſi-tôt de dépoſer le ſouverain de Bagdad. Il aſſembla tous les Imans & les principaux docteurs de ſes états, & tous déclarerent unanimement que la dignité de vicaire du prophète appartenoit de plein droit aux deſcendans de Hoſſein, ſecond fils d'Ali; que les Abbaſſides s'en étoient rendus indignes, & par leur uſurpation, & par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables; qu'enfin il falloit ſe ſouſtraire à leur obéiſſance, & reconnoître un autre pontife. Ainſi l'on dépoſa ſolemnellement Naſer, & l'on proclama en ſa place Alaoddin, ſurnommé Al-Malec-Al-Termedi. Non-content d'avoir formé ce grand ſchiſme parmi les Mahométans, Mohammed marcha, avec une armée de trois cents mille hommes, vers Bagdad, pour ſe rendre maître de cette capitale & de la perſonne du Calife. A peine Naſer eut-il appris cette fâcheuſe nouvelle, qu'il ſe hâta d'appaiſer le ſultan, & de s'humilier devant lui pour arrêter ſon courroux. Ses avances furent inutiles. Son ambaſſadeur,

chaſſé ignominieuſement, vint lui annoncer qu'il n'avoit plus de reſſources que dans un généreux déſeſpoir. Alors il s'empreſſa de mettre Bagdad en état de déſenſe, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir un ſiége, n'ayant point d'armée en état de réſiſter à celle de Mohammed, qui commençoit à le ſerrer de près. Mais, heureuſement pour lui, les neiges tomberent en ſi grande abondance au commencement de l'automne, contre l'ordinaire, que les détroits & les défilés des montagnes de Hamadan en furent remplis. Les paſſages s'étant entiérement bouchés, les troupes Khariзmiennes ne purent avancer ni reculer; la plus grande partie périt miſérablement; & le ſultan lui-même, qui ſe trouva en grand danger, fut obligé de regagner preſque ſeul ſes états, & de laiſſer preſque tous ſes équipages au milieu des neiges. Cette diſgrace ne le fit cependant point changer de deſſein; au contraire, il ſe promit bien de reprendre ſon expédition, dans une ſaiſon plus favorable. Mais l'irruption que les Mogols firent, ſous la conduite de Gengis-Khan, dans ſes états, l'obligerent enfin de renoncer à ſes projets de vengeance.

[1225.]

Le Calife expire à l'âge de ſoixante &

» voulez que je règne. » Il en étoit digne; mais malheureusement il ne fit que paroître. Il mourut neuf mois après son intrônisation, ayant mérité, durant ce court intervalle, l'amour de ses peuples par sa douceur & par sa modération, & le titre glorieux de Pere de la Justice, pour son austère équité. A son avénement à la couronne, il fit restituer à plusieurs de ses sujets les biens dont ils avoient été dépouillés par force; il les déchargea aussi d'un nouveau tribut que le dernier souverain leur avoit imposé, & fit construire à grands frais un pont sur le Tigre, à Bagdad.



MOSTANSER-BILLAH.

[1227.]

ABU-JAAFAR-AL-MANSOUR est installé sur le trône de son pere, & prend le nom de Mostanser-Billah. Aussi-tôt qu'il eut reçu l'hommage de ses sujets, il monta à cheval & parut en public; ce qu'il continua de faire durant un tems assez considérable, pour gagner l'affection de ses peuples. Ce monarque fit connoître, dès le premier instant qu'il eut reçu le diadême, qu'il étoit & qu'il seroit toujours souverainement libéral. Le lendemain de son intrônisation, il fit jetter les fondemens du fameux collège qu'il nomma comme lui; monument unique dans tout le Musulmanisme, tant pour l'étendue, la beauté & la richesse de l'édifice, que pour le nombre des écoliers qui y étoient instruits, & les revenus immenses que l'auguste fondateur y avoit attachés. Il y établit quatre professeurs, un pour chaque secte orthodoxe, & qui étoient chargés de former chacun soixante-quinze disciples dans les principes qu'ils admettoient. On comptoit en tout dans cette superbe maison trois cents

étudians qui, tous les mois, recevoient du Calife une forte pension, apparemment pour leurs menus plaisirs, puisque le monarque se chargeoit du soin de pourvoir à leur subsistance & à la conservation de leur santé. Enfin, pour animer les études par sa présence, le prince se réserva un appartement qui joignoit les écoles; & tous les jours il y venoit présider au conseils des régens, & entendre par des jalousies les disputes des docteurs & de leurs disciples.

[1230.]

Un jour Mostanser, se promenant sur la plus haute galerie de son palais, apperçut sur les terrasses de la plûpart des maisons de la capitale, une infinité d'habits de diverses sortes. Il en demanda la raison à son visir qui l'accompagnoit: « Seigneur, lui répondit le ministre, ce sont » les habits des habitans de Bagdad; ils » les ont lavés, & les font sécher au soleil, » pour solemniser avec plus de décence » la fête qui approche. » Ces paroles toucherent l'ame généreuse du Calife. » Hélas! s'écria-t-il, il y a déja trois ans » que je règne, & j'ignorois que mes » sujets fussent si pauvres! » Aussi-tôt on fondit, par son ordre, des balles d'or, que lui & les siens tiroient, de la galerie du

palais, ſur toutes les terraſſes de la ville, où l'on voyoit des habits expoſés.

[1236.]

Le Calife, ſuivi d'un de ſes amis, va viſiter ſon tréſor. Il trouve une citerne remplie d'or & d'argent, & dit en l'appercevant : « Que ne puis-je vivre aſſez » long-tems pour faire de ces monceaux » de richeſſes un uſage digne de moi ! » A ces mots, l'ami du prince ſe met à rire ; &, le monarque lui en ayant demandé la raiſon : « Seigneur, lui répondit-il, je me » rappelle qu'accompagnant un jour Naſer, votre aïeul, en ce même lieu, il » s'en falloit deux braſſes que cètte ci- » terne ne fût remplie. Ah ! s'écria Na- » ſer, je ſuis trop vieux pour la voir ja- » mais à ſon comble ! Voilà ce qui a fait » naître en moi le ris qui m'eſt échappé. » Votre aïeul ne ſongeoit qu'à remplir » cètte citerne, & vous, ſeigneur, vous » ne ſongez qu'à la vuider. » Auſſi dit-on qu'en moins de vingt années, Moſtanſer diſtribua à ſon peuple les fruits d'une avarice de cinq cents ans. C'étoit, en quelque ſorte, une reſtitution qu'il faiſoit au nom de ſes prédéceſſeurs.

[1238.]

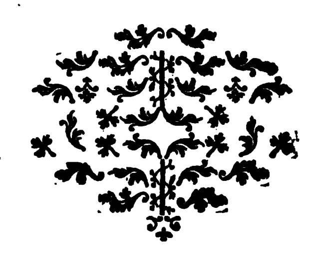
Les Tartares, qui ravageoient depuis plu-

ſieurs années les pays Muſulmans, ſe répandent dans l'Irak, & portent la mort & la déſolation juſqu'aux portes de Bagdad. Mais ces nouveaux conquérans furent mal accueillis par les troupes du Calife, qui les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Moſtanſer, craignant qu'ils ne revinſſent, fit planter un grand nombre de machines ſur les murailles de la capitale; précaution qui ne fut pas inutile, puiſque, deux ou trois mois après, les Mogols la menacerent avec plus de ſuccès. Il ſe contenterent cette fois d'avoir fait un riche butin; mais un furieux débordement du Tigre acheva ce qu'ils avoient commencé, & ces fléaux accumulés ſemblerent préſager à l'infortunée Bagdad les maux qui devoient ſuivre le règne du meilleur des princes.

[1242.]

Moſtanſer-Billah meurt avec la réputation d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle. On ne voit pas ſous ſon règne de ces révolutions étonnantes, de ces cataſtrophes terribles qui illuſtrent la plûpart des princes; mais on y remarque une bienfaiſance ſans bornes, & cette vertu peut ſeule immortaliſer les rois. Moſtanſer en relevoit l'éclat par un zèle ardent pour la juſtice, par l'amour

du bon ordre, & par cette affabilité paternelle qui caractérise les véritables souverains. Ami des sciences, son palais étoit celui de tous ceux qui les cultivoient; mais plus ami des misérables, c'étoit pour eux sur-tout qu'il ouvroit ses trésors. Souvent il faisoit dresser dans les principaux quartiers de la capitale un grand nombre de tables somptueusement servies: tout le peuple, & particuliérement les pauvres, y étoient traités; &, durant le festin, le prince parcouroit les rangs des convives, exhortoit les uns à boire, les autres à manger; par-tout c'étoit un bon pere qui excitoit ses enfans à la joie.





MOSTASEM-BILLAH.

[1243.]

RAREMENT un grand monarque eſt effacé par ſon ſucceſſeur ; & ſouvent un trône illuſtré par d'éclatantes vertus, eſt l'écueil du prince vicieux ou incapable qui oſe y monter. Ce fut préciſément ce qu'on vit arriver à la mort de Moſtanſer. Le ſceptre de Mahomet, que ce prince avoit honoré, paſſa dans des mains indolentes ; & Moſtaſem-Billah, ſon fils, hérita de ſa puiſſance & de ſes titres, ſans hériter de ſes vertus royales. Il fut le plus riche, le plus puiſſant, le plus reſpecté, & tout-à-la fois le plus infortuné ſouverain de ſa race, & le plus digne de l'être. Il annonça, dès l'inſtant même de ſa proclamation, le faſte puérile qui devoit caractériſer ſon règne, & que les eſprits ſuperficiels prennent quelquefois pour la véritable magnificence. Pour aller à la moſquée rendre graces à Dieu de ſon exaltation ſur la chaire de ſon prophète, il ne voulut marcher que ſur des tapis d'or ; il ne voulut point deſcendre de cheval en entrant dans le temple ; enfin il ſe voila

le viſage, afin de ne point ſouiller ſes traits auguſtes, en les proſtituant, diſoit-il, aux regards avides d'une vile populace.

[1247.]

Plus le fier deſpote affectoit de hauteur à l'égard de ſes ſujets, plus la fortune paroiſſoit prendre à tâche de l'avilir aux yeux des princes voiſins. Une ambaſſade ſolemnelle, que le faſtueux Calife ſe vit contraint d'envoyer à Cayûk-Khan, empereur des Mogols, fut pour ſon orgueil une ſource d'humiliation. L'ambaſſadeur venoit féliciter le prince de ſon avénement au trône de ſes peres : à peine Cayûk daigna-t-il l'entendre ; à peine permit-il qu'on le laiſſât loger dans ſon palais : il traita le monarque, que repréſentoit ce miniſtre, avec le dernier mépris ; &, quoique Moſtaſem fût révéré de tous les Muſulmans, comme le ſouverain pontife & le guide ſpirituel de tous ceux qui profeſſoient la religion de Mahomet, il oſa lui donner des avis, & le menacer de ſa colere, s'il négligeoit de les ſuivre.

[1252.]

Cette mortification ne fut pas la ſeule qu'éprouva le monarque Abbaſſide ; mais rien ne pouvoit toucher ſon ame indifférente. Entiérement livré aux courtiſanes

de son sérail, il leur abandonnoit le timon de l'état, pour se plonger à loisir dans le sein de la mollesse. Aussi voyoit-on se former de jour en jour cette horrible tempête qui devoit enfin renverser les débris du califat, dont la foible puissance, méprisée au dehors, étoit encore ébranlée par les séditions domestiques.

Les Sonnites & les Shiites, ou sectateurs d'Ali, ne pouvoient se souffrir, comme on l'a déja remarqué. Abubècre, fils aîné du Calife, protégeoit les premiers; & Movayadoddin, visir de ce prince, avoit avec les seconds les liaisons les plus étroites. Les Shiites, fiers de la protection du premier ministre, & forts de la foiblesse du monarque, insultoient avec la plus extrême arrogance tous ceux qui ne pensoient point comme eux. Abubècre, fatigué de leur audace, voulut enfin la réprimer. Il arma tous ses partisans, & fit arrêter les principaux chefs de la secte d'Ali, que, par son ordre, on jetta dans les prisons publiques. Le visir, à cette nouvelle, devint furieux; il outragea le prince, & forma dès ce moment le cruel dessein de faire périr tous les Abbassides, pour venger ceux qu'il regardoit comme les victimes de leur despotisme odieux: projet funeste, qu'il exécuta peu de tems après l'avoir conçu.

[1252.]

Un mathématicien, nommé Naſroddin, engage Holagu-Khan, frere de l'empereur des Mogols, à faire la conquête de Bagdad. Ce ſçavant avoit quitté la cour de Moſtaſem, pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu, & s'étoit mis au ſervice du prince Tartare, qui employoit utilement ſes talens, pour accélérer les ſuccès de ſes armes. Le plan du mathématicien, qui offroit une exécution facile, fut agréé ſur le champ; mais, comme le capitaine Tartare avoit alors d'autres projets en tête, il réſolut de cacher ce nouveau deſſein, afin de rencontrer moins de réſiſtance. Cependant les miniſtres du Calife la ſoupçonnerent, & exciterent ce deſpote à prévenir Holagu, ſoit en marchant le premier contre lui, ſoit en gagnant ſon amitié, & en ſe rendant ſon vaſſal. Mais le monarque, endormi dans les bras de la plus baſſe volupté, ſe contenta de répondre: « Bagdad me ſuffit: les Tartares ne » m'envieront point cette ville & ſon ter- » ritoire, ſi je leur abandonne toutes les » autres provinces; & ſûrement ils ne m'y » attaqueront pas, parce que c'eſt le lieu » de ma réſidence. » Telles furent, dit Abulfarage, les chimériques idées qui précipiterent Moſtaſem dans un abyme d'in-

fortunes si cruelles, qu'il n'auroit jamais pu les imaginer même en songe.

[1257.]

Holagu se prépare enfin à la conquête de Bagdad. Il venoit de détruire ce peuple brigand & féroce, connu dans l'histoire sous le nom d'Assassins. Tandis que ses troupes étoient encore occupées à réduire les châteaux de cette nation cruelle, il avoit envoyé un ambassadeur au Calife, pour lui demander du secours ; & Mostasem, qui ne s'appercevoit point du piége que le rusé Tartare vouloit lui tendre, penchoit assez à le satisfaire. Mais ses plus fidèles ministres, qui découvroient clairement les pernicieux desseins d'Holagu, n'avoient jamais voulu y consentir. Ils avoient représenté au monarque Abbasside, que le prince Mogol n'avoit aucunement besoin de son assistance, & qu'il vouloit seulement dépouiller Bagdad des troupes capables de la défendre, afin de s'en rendre plus aisément le maître. Le refus du Calife fut pour Holagu un prétexte spécieux dont il se servit pour autoriser la guerre qu'il alloit lui déclarer. Après l'entiere ruine des Assassins, il lui reprocha, par la bouche d'un ambassadeur, de n'avoir point contribué à extirper un peuple devenu l'ennemi commun & la peste

du genre humain ; il lui peignit l'horreur que lui inſpiroient ſes débauches, & finit par lui annoncer qu'il ceſſeroit plutôt de vivre, que de voir plus long-tems déshonorer la puiſſance du vicaire de l'apôtre, par les plus coupables excès.

Le viſir Mowayadoddin, qui, depuis la diſgrace des Shiites, cherchoit l'occaſion de les faire triompher par la perte de ſon maître & de toute ſa famille, réſolut de ſeconder le projet du Tartare. Ce perfide miniſtre conſeilla à Moſtaſem de licentier ſes troupes, comme inutiles dans un tems ſur-tout où tous les rois & tous les ſouverains qui faiſoient profeſſion de l'Iſlamiſme le craignoient & le reſpectoient. « En » vain, ſeigneur, ajouta-t-il, veut-on vous » faire appréhender les mauvais deſſeins » des Tartares : ces mauvais deſſeins ſont » imaginaires, & n'exiſtent que dans l'eſ- » prit des ennemis de votre repos. Les » Tartares tourneront leurs armes vers le » Nord, plutôt que vers le Midi. La con- » quête de Bagdad leur ſeroit plus nuiſi- » ble qu'utile ; & le premier ſoin d'Ho- » lagu doit être d'arrondir ſes domaines, » en dépouillant les puiſſances qu'il lui » reſte encore à ſubjuguer. Ainſi je crois » & que le plan d'économie que doit ſe » former tout bon gouvernement, & que » la tranquillité du monarque & de l'état,

» qui doit être l'unique objet de nos vœux,
» exigent que vous donniez congé à la plus
» grande partie de ces soldats dont le
» nombre excessif épuise vos trésors, &
» peut donner de l'ombrage au chef des
» Mogols. » Le Calife, qui aimoit l'argent, entendit avec plaisir un avis qui flattoit sa passion ; au lieu d'augmenter les troupes qu'il avoit sur pied, & qui montoient à soixante-dix mille hommes, il ordonna de les réformer ; &, sans songer davantage aux moyens de se défendre, il rentra dans son sérail, pour s'y livrer de nouveau à la joie & aux plaisirs.

[1258.]

Cependant Holagu, instruit par le traître, s'avançoit vers Bagdad. A son approche, une consternation soudaine s'empara de tous les cœurs. Les grands de la cour allerent en foule trouver le Calife, & lui représenterent vivement qu'il étoit tems qu'il abandonnât ses débauches, pour penser sérieusement à ses affaires. Mais le visir empêcha que ces sages remontrances ne fissent leur effet. « Vous n'avez rien
» à craindre, seigneur, dit-il à l'indo-
» lent monarque ; &, quand même les
» Mogols seroient entrés dans la ville,
» les femmes & les enfans seuls seroient
» en état de les assommer tous à coups

» de pierres de deſſus les terraſſes de leurs » maiſons. » C'eſt ainſi que ce miniſtre mettoit le comble à ſa trahiſon, en ſe jouant de la ſotte préſomption de ſon maître. Il parla plus clairement aux principaux ſeigneurs de Bagdad, qui vinrent le conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture auſſi critique. « Voulez-» vous détourner Holagu, leur répondit-» il ? Portez-lui tous vos tréſors, tous » vos joyaux, vos habits ſomptueux, vos » eſclaves, vos mulets, vos chameaux, » en un mot, tous vos biens & vos perſon-» nes ; c'eſt à ce prix ſeul qu'il épargnera » Bagdad. » On reconnut alors la perfidie du miniſtre ; & l'on ne douta plus qu'il n'eût obtenu de bonnes conditions pour lui-même, en livrant ſon ſouverain & ſes concitoyens aux Tartares.

Le Calife lui-même fut enfin détrompé ; &, pour réparer, s'il étoit poſſible, les ſuites de ſa trop crédule confiance, il chargea le général de ſes troupes d'aſſembler toutes les forces qu'il pourroit, & d'obſerver les mouvemens des Mogols. Pendant que les choſes étoient dans cette ſituation, Aybec, un des Emirs de Moſtaſem, tomba entre les mains d'Holagu, qui lui accorda la vie, à condition qu'il lui donneroit un expoſé fidèle de l'état des affaires dans Bagdad. Aybec, ayant conduit l'armée Mo-

les pieds pour le faire dormir. Un jour cet esclave, s'étant endormi dans cette noble fonction, fut reveillé par un coup de pied que son maître lui donna. L'esclave, pour s'excuser, & pour éviter quelque traitement plus févère, lui raconta un songe qu'il avoit eu. « Je rêvois, dit-il, que la » maison des Abbassides étoit tombée, & » que j'étois choisi pour commander dans » Bagdad à la place du Calife. » Ebn-Amram, (ainsi se nommoit l'esclave,) l'esprit toujours occupé de sa vision, chercha les moyens de la réaliser. Il quitta furtivement son maître, & chercha un asile à Bagdad. Voyant que cette capitale, étroitement serrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter sa faveur par un grand service. Il lui découvrit plusieurs endroits où l'on avoit caché des provisions; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pousser le siége avec une nouvelle vigueur. Pour le récompenser de ce service, Holagu le déclara gouverneur de Bagdad, & l'installa quand cette capitale fut prise.

Le Calife cependant n'en continuoit pas moins de se livrer à la débauche; il étoit sans cesse environné de femmes sans mœurs, ou de jeunes dissolus, qui, au milieu des plus honteux excès, animoient ses plaisirs, ou lui en offroient les dégoûtantes

tantes peintures. Le peuple même ſembloit avoir partagé la funeſte indolence de ſon ſouverain ; &, pour exprimer l'état où ſe trouvoit Bagdad & la coupable ſécurité dans laquelle vivoient ſes habitans, les Perſans diſent, « que le four s'y chauffoit » ſoir & matin à l'ordinaire. »

Enfin l'inſtant fatal arriva. Holagu, maître des principaux ouvrages qui défendoient la place, diſpoſa tout pour l'emporter l'épée à la main. Il en inſtruiſit les citoyens de cette capitale, en leur faiſant jetter par ſes archers un billet Arabe, qui portoit : « Que les grands, les deſcendans » d'Ali, les ſçavans, & enfin tous ceux » que l'on trouveroit ſans armes quand il » entreroit dans la ville, ſeroient épar- » gnés avec leurs familles & leurs biens. » Bagdad fut priſe le lendemain ſans réſiſtance. Moſtaſem, abandonné de tout le monde, ſe vit réduit à la triſte néceſſité de demander à Holagu la permiſſion de ſe rendre auprès de lui. Pour toute réponſe, on l'arrêta priſonnier, avec toute ſa famille, & on le conduiſit, chargé de chaînes, à l'empereur des Mogols ; tandis que Bagdad, devenue la proie d'un vainqueur avide & irrité, voyoit maſſacrer ſes citoyens, ravager ſes richeſſes immenſes, & renverſer ſes ſuperbes édifices. Le pillage dura ſept jours, après leſquels Ho-

lagu se fit amener le Calife, ses fils, leurs femmes, qui étoient au nombre de sept cents, avec trois cents eunuques chargés de les servir. Mostasem & ses fils furent liés dans un sac de cuir, & traînés par les rues de cette même ville où, durant seize années, il avoit étalé le faste le plus insolent. Prince sans génie & sans conduite, il croyoit cacher sa foiblesse sous les dehors trompeurs d'une vaine magnificence. A peine les plus grands princes Musulmans avoient-ils accès auprès de lui. Il avoit fait servir de seuil à la porte de son palais, un morceau de la fameuse pierre noire du temple de la Mecque. Au plus haut de cette porte, étoit suspendue, jusqu'à la portée d'un homme, une piéce de velours noir; & les plus grands seigneurs, pour faire leur cour au despote, s'arrêtoient avant d'entrer, afin de rendre à ces deux objets des honneurs presque divins : ils se frottoient les yeux & le front sur la pierre & sur l'étoffe, & les baisoient avec une humilité profonde. Lorsque Mostasem sortoit de son palais, il portoit ordinairement un masque ou un voile sur son visage, pour s'attirer un plus grand respect des peuples, qu'il n'estimoit pas dignes de le regarder, & dont la foule étoit néanmoins si grande, que les rues & les places étoient trop étroites, & qu'on louoit fort

chérement les fenêtres & les balcons des maisons qui étoient sur le chemin par où il devoit passer. Mostasem-Billah fut le dernier souverain reconnu pour vicaire de Mahomet par tous les disciples de ce législateur : avec lui expira le califat, qui avoit commencé en la personne d'Abubècre, & qui avoit été dans la maison des Abbassides environ cinq cents vingt-trois ans. Il est vrai qu'il s'éleva, trois ans après, en Egypte, une seconde dynastie de Califes de la famille d'Abbas ; mais, outre que l'autorité de ces nouveaux princes se bornoit aux affaires spirituelles, cette autorité même n'étoit avouée que par un petit nombre de Musulmans, sujets des sultans d'Egypte ; d'ailleurs leur histoire est si obscure, qu'à peine pourroit-on trouver la succession de ces pontifes. Ainsi, sans nous arrêter à des discussions étrangeres à cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter, sous leurs dates, les traits les plus curieux qui concernent ceux de ces princes qui sont les plus connus, jusqu'à l'extinction de leur puissance.

[1260.]

Quelques Arabes ayant amené au Caire un personnage nommé Ahmed, qui se disoit fils du Calife Dhaher-Billah, & qui étoit

échappé au ſaccage de Bagdad, Bibars, quatrieme ſultan de la premiere dynaſtie des Mamélus en Egypte, aſſembla ſolemnellement tous les pontifes & tous les docteurs du Mahométiſme, tant de la Syrie que de l'Egypte, pour délibérer ſur l'état & ſur la perſonne de cet Ahmed. Cet homme étoit fort brun de viſage, & ne paroiſſoit point être du ſang des Abbaſſides. Cependant, après avoir entendu pluſieurs témoins, après avoir mûrement examiné les mémoires de l'illuſtre maiſon que le Sultan vouloit relever, on décida qu'Ahmed étoit, par ſa naiſſance & par la mort de Moſtaſem, le légitime & véritable Calife des Muſulmans; &, ſur cette concluſion, Bibars le fit proclamer ſous le nom de Moſtanſer-Billah. Il fut le premier à lui rendre hommage, & dépenſa plus d'un million de piéces d'or pour lui donner un train convenable à ſa dignité; ce qui le fit appeller ironiquement par le peuple, le Calife d'or.

Non-content des honneurs qu'il lui faiſoit rendre par ſes ſujets, le Sultan, pour mettre le comble à ſon ouvrage, voulut encore le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & le faire rentrer dans Bagdad. Afin d'exécuter cette grande entrepriſe, il lui donna des troupes avec un de ſes généraux. Mais, lorſqu'il approchoit de

[redacted]

l'ancienne capitale du califat, les Tartares parurent, l'envelopperent avec ſon armée, & lui donnerent la mort, ſix mois après ſon inſtallation ſur la chaire de Mahomet.

[1261.]

Le monarque Egyptien n'apprit qu'avec la plus vive douleur le triſte ſort de Moſtanſer ; mais, réſolu de ſoutenir ſon projet, il lui donna pour ſucceſſeur un prince de ſa race, qu'il fit appeller Hakem-Béamrillah. Il lui aſſigna un magnifique palais au Caire, & les revenus de quelques villes pour ſon entretien. Hakem jouit du ſouverain pontificat plus de quarante ans, & laiſſa, en mourant, ſon autorité ſpirituelle à Moſtacfi-Billah, ſon fils.

[1303.]

Moſtacfi-Billah eut mille diſgraces à eſſuyer de la part du Sultan Al-Malec-Al-Naſſer, qui ne l'aimoit pas. Ce monarque s'étoit oppoſé d'abord à l'élection de ce Calife, & ne s'étoit rendu enſuite qu'à l'autorité des docteurs Muſulmans, qu'il reſpectoit. Mais, quand Moſtacfi décéda, en 1344, il ne voulut point permettre que Hakem-Billah, ſon fils, lui ſuccédât, & fit proclamer Vathek, malgré les vives repréſentations de ſon conſeil. Ce ſchiſme dura

faiteur, & y termina sa carriere en 1538; laissant deux enfans qui, sans jouir du titre & de l'autorité de Calife, tiroient pension du trésor royal.

Ainsi disparurent tour à tour & par les mêmes causes ces trois puissantes maisons qui régnerent successivement sur le vaste empire de Mahomet. La foiblesse des peuples avoit fait leur grandeur ; l'indolence & les vices des princes hâterent leur ruine. Semblables à ces pompeux édifices que le tems renverse, & dont il ne laisse pas même appercevoir le moindre vestige, depuis l'époque de leur chûte, on ne voit pas un seul Musulman qui ait pu prouver qu'il tiroit son origine de ces illustres familles ; & l'histoire semble ne parler d'un certain Al-Malek-Al-Dhafer, qui régnoit dans l'Yémen, que pour nous apprendre qu'il fut le dernier de la noble race des Ommiades, & qu'il fut dépouillé par Soliman, vers le commencement du siécle dernier.

FIN.

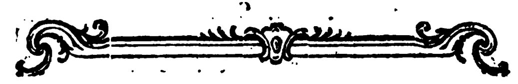


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

[redacted]

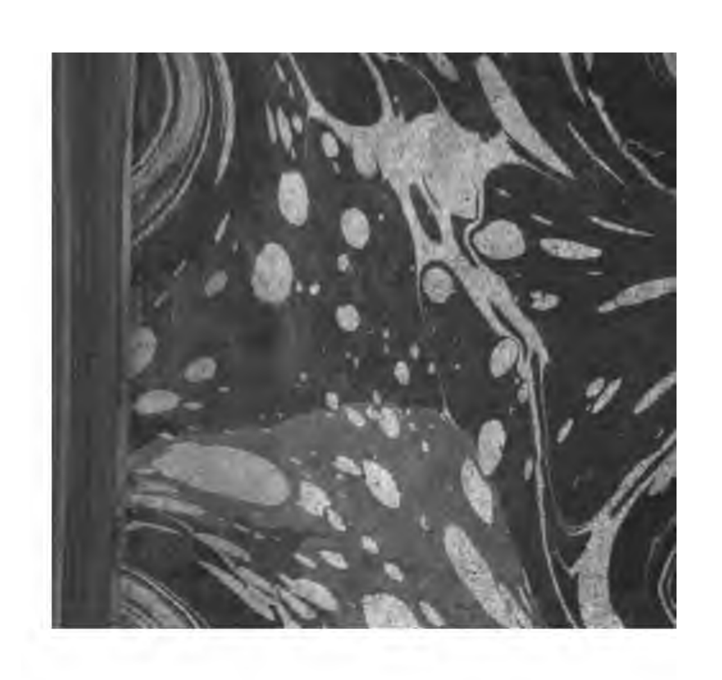
Fin de la Table des Matieres.

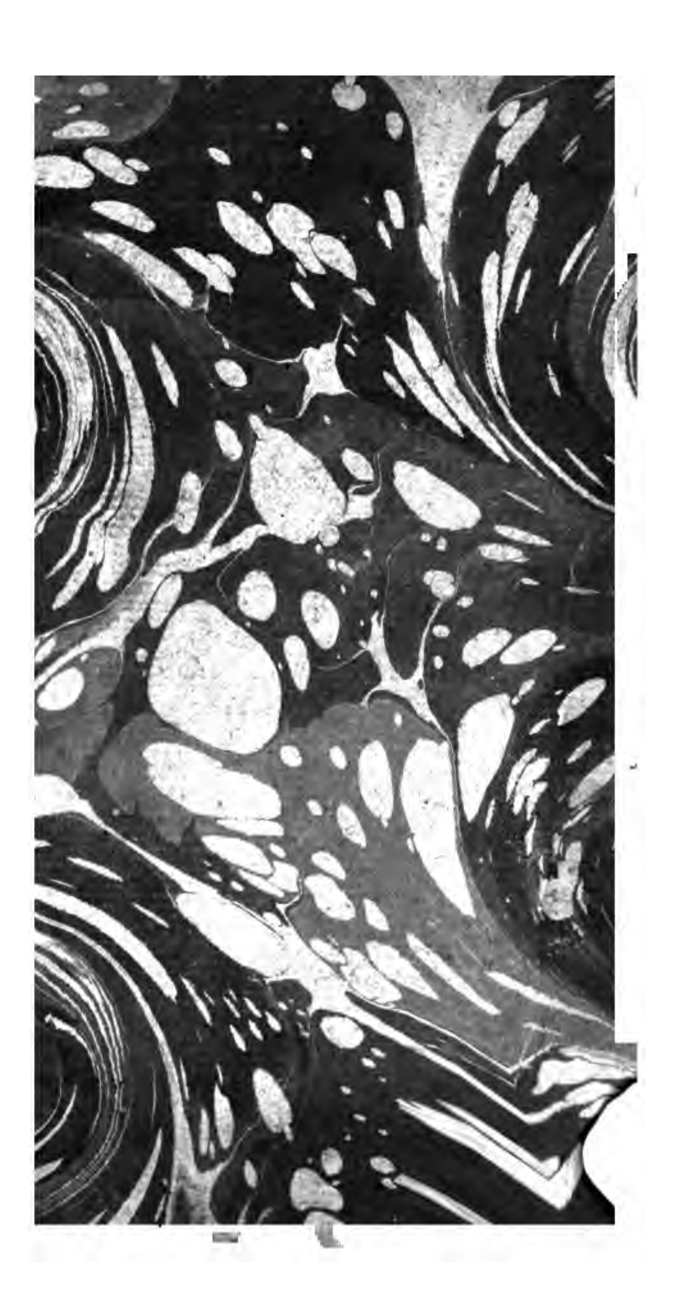


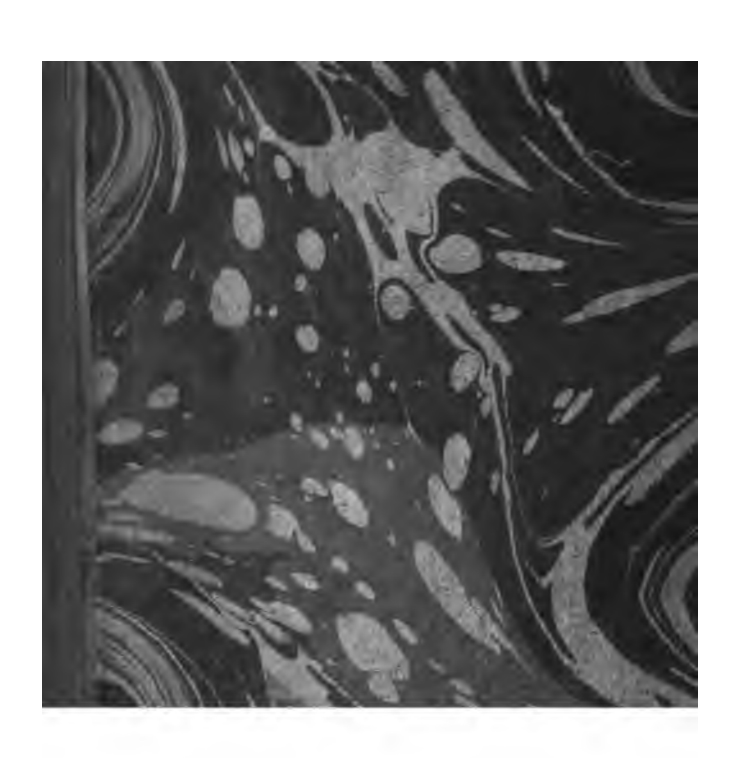
J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le présent volume des *Anecdotes Arabes & Musulmanes* ; & je pense qu'on peut en permettre l'impression. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

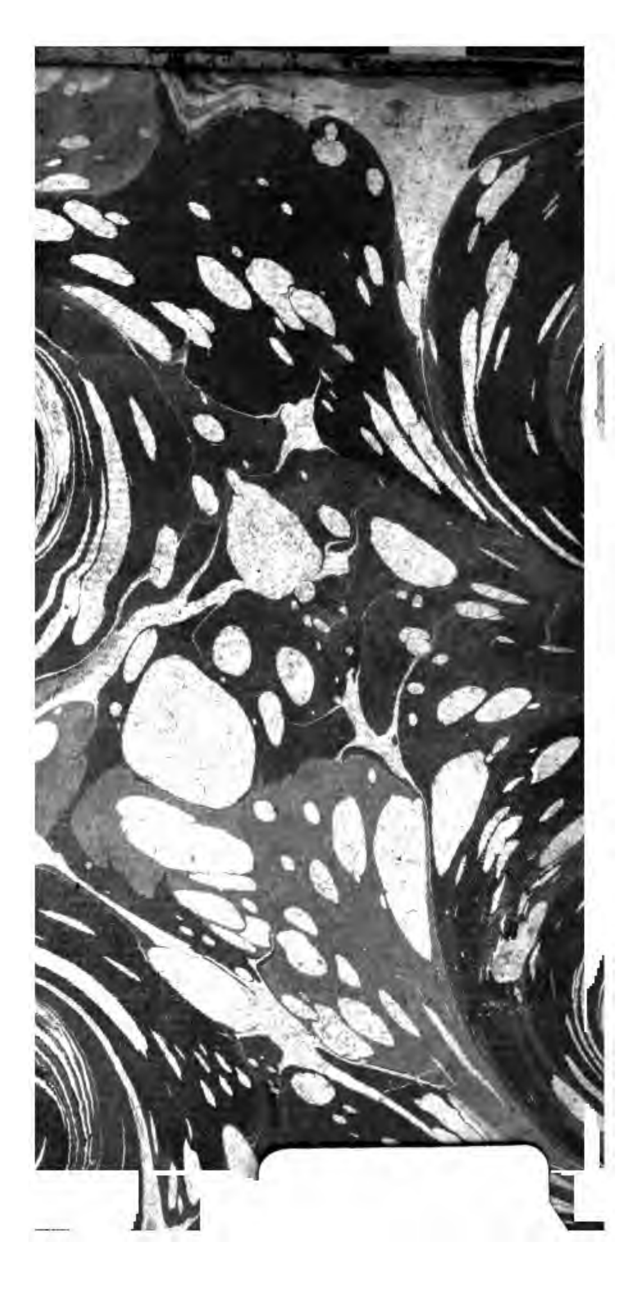
Signé LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

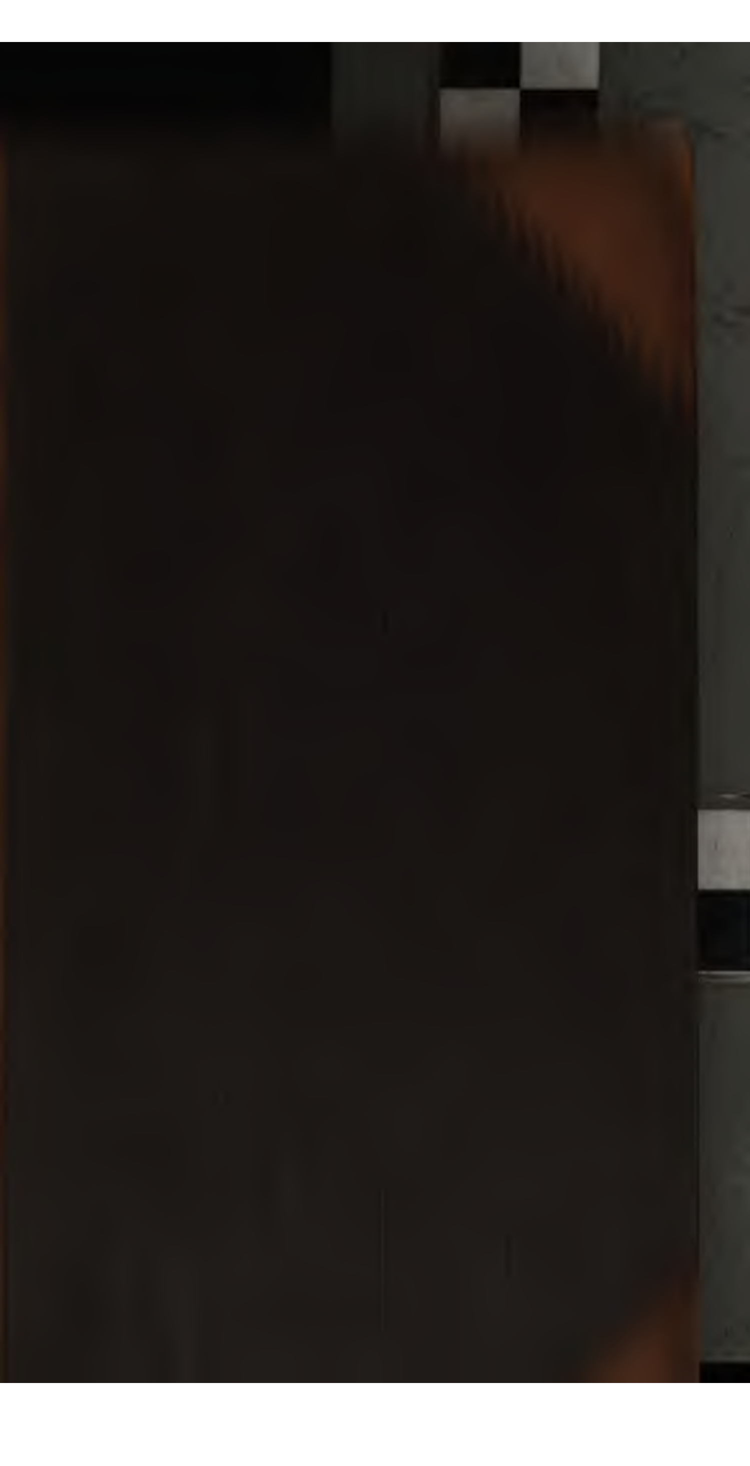
Le Privilège se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.

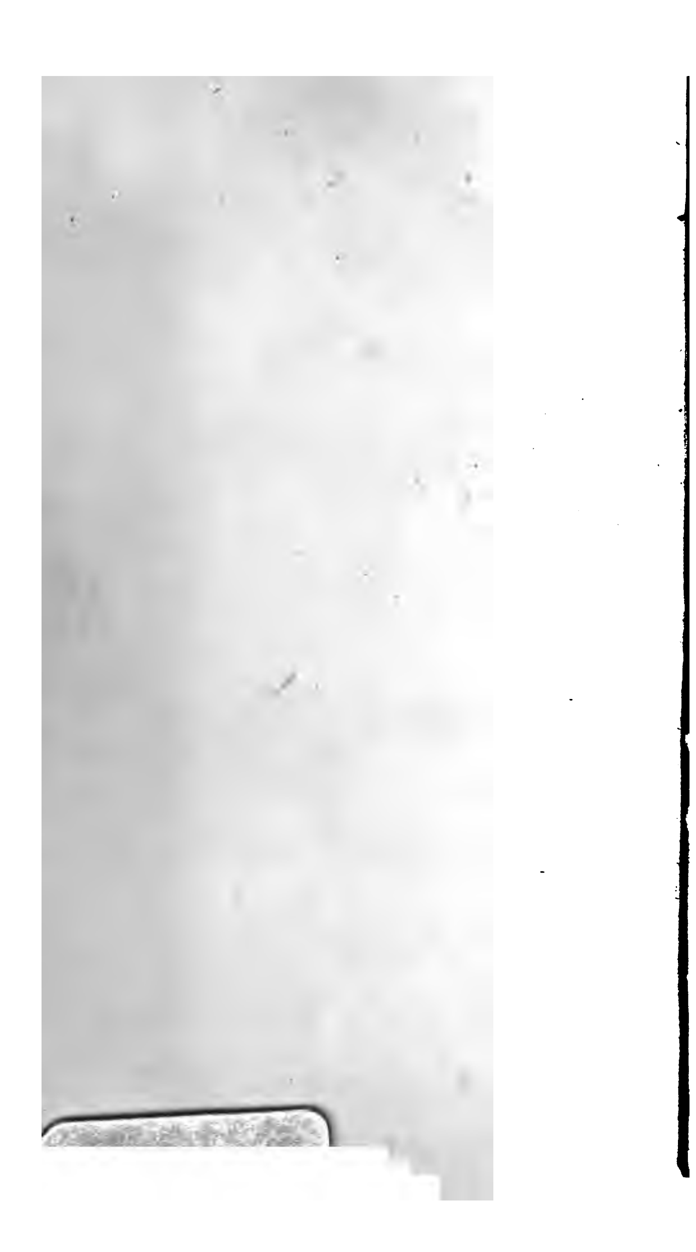














HISTOIRE GÉNÉRALE DE POLOGNE,

TOME TROISIEME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE POLOGNE,

Par Mr. le Chevalier DE SOLIGNAC,
Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez *HENRI DU SAUZET*,
M. DCC. LI.

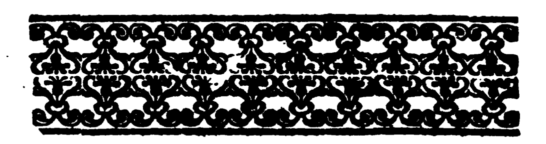


TABLE DES SOMMAIRES DU TOME TROISIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Depuis 1306. *jusqu'à* 1333.



LIVRE DIXIEME.

Depuis 1333. jusqu'à 1382.

Qualités héroïques du Roi Casimir. 70. *Il prolonge la tréve qu'Uladislas avoit faite avec les Chevaliers.* Ibid. *Les désordres qui s'étoient répandus dans l'Etat l'y obligent.* Ibid. *Il les punit sévérement.* 72. *Il fait la paix avec les Chevaliers par la médiation des Rois de Hongrie & de Boheme.* 73. *Il abandonne tous ses droits sur la Poméranie.* 75. *Les Chevaliers demandent que le Sénat ratifie cette cession.* 76. *Les Grands refusent d'y souscrire.* Ibid. *Sages motifs de leur refus.* 77. *Ils implorent le crédit du Pape contre les Chevaliers.* Ibid. *Sentence des Nonces envoyez par le Pape.* 78. *Les Chevaliers ont recours à l'Empereur, qui leur défend d'avoir égard au jugement des Nonces.* 79. *Casimir se choisit pour Successeur son neveu, Louis de Hongrie.* 80. *Veut le faire agréer à ses sujets.* Ibid. *Raisons qu'il allégue pour le leur faire accepter.* 81. *Conditions qu'il met à ce choix.* 82. *Mort de la Reine Anne son épouse.* 83. *Il prétend s'emparer de la Russie.* 85. *En joint la plus grande partie à ses Etats.* 86. *Epouse en secondes nôces la fille du Landgrave de Hesse.* 87. *S'en sépare presque aussi-tôt.* Ibid. *Affreux déréglement de ce Prince.* Ibid. *Louis est fait Roi de Hongrie.* 88. *Casimir veut conclure avec les Chevaliers la paix déja projettée.* 90. *Il trouve le secret d'y faire consentir tous les Ordres de l'Etat.* Ibid. *Rompt ses anciens traités avec les Princes de Silésie, & leur enléve Frauenstadt.* 92. *Attaqué par les Tartares,*



LIVRE

LIVRE ONZIEME.

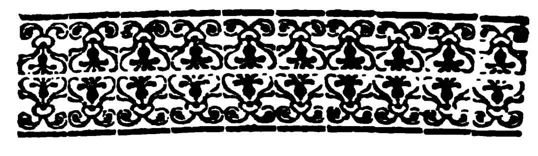
Depuis 1400. jusqu'à 1434.

Les Polonois refusent le thrône à Sigismond. 143. *Ils le déférent à Hedwige, fille cadette de Louis.* 145. *Sigismond est contraint de retourner en Hongrie.* Ibid. *Guerre dans l'Etat.* 146. *Elisabeth consent au choix d'Hedwige, & différe de l'envoyer en Pologne.* Ibid. *Rebutés de ses délais, les Polonois élisent pour Roi le Duc de Mazovie.* 147. *Jean de Tenczyn empêche l'Archevêque de Gnesne de le proclamer.* 148. *Les Polonois redemandent la Princesse Hedwige.* 149. *Elisabeth fait semblant de se rendre à leurs desirs.* 150. *Elle consent à un réglement de succession réciproque entre ses deux petites-filles.* Ibid. *Le Duc de Mazovie veut les armes à la main se rendre maître du Royaume.* 151. *Il indique une Diette à Siradie, pour s'y faire couronner.* 152. *Il y est proclamé par l'Archevêque de Gnesne.* 153. *La guerre s'allume de nouveau dans l'Etat.* Ibid. *Les Ducs de Glogaw y font une irruption.* Ibid. *Sigismond y pénétre à la tête d'une armée de Hongrois.* Ibid. *Jagellon, Duc de Lithuanie, y porte le ravage.* 154. *Les Polonois pressent le départ d'Hedwige.* Ibid. *Remontrances du Palatin de Kalisch à Elisabeth.* 155. *Conduite & pernicieux desseins de cette Princesse.* 156. *Elle renvoye Sigismond en Pologne, pour y gouverner en attendant l'arrivée d'Hedwige.* 157. *Les Polonois obligent ce Prince de retourner sur ses pas.* 158. *Arrivée d'Hedwige dans le Royaume.* 159.





HISTOI



HISTOIRE DE POLOGNE.

LIVRE NEUVIEME.

Depuis 1306 *jusqu'à* 1333.



A mort de Wenceslas III. fut comme un nouveau signal de révolte dans toute la Pologne. La (a) Poméranie jusqu'alors intimidée par les garnisons qui occupoient toutes ses places, ne balança plus de se donner à Uladislas. Il n'y eut (b) que les peuples de Posnanie & de Kalisch, qui ne pouvant oublier la tyrannie de ce Prince, refuserent de l'avoir pour Souverain. Ils se livrerent à Henri, Duc de Glogaw, fils d'une sœur de Przemyslas, leur dernier maitre. [illegible]

(a) DLUGOSS. *pag.* 915.
(b) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 277. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 270. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. Cap. XVIII. pag.* 103.

ULADISLAS LOKETEK. 1306. tre. Henri pouvoit être appuyé par (a) Albert, Duc de Brunswig, dont il avoit épousé une fille, nommée Mathilde; mais il n'eut besoin d'aucun secours étranger pour se soutenir dans ses nouvelles provinces. Sa prudence lui suffit contre les efforts que fit Uladislas, pour les lui enlever.

Le nouveau Duc tourna toutes ses vûes vers la Poméranie, qu'il sçavoit exposée à la jalousie des Marquis de Brandebourg, & des Chevaliers Teutoniques. Il s'y (b) transporta, & il y fut reçu avec des applaudissemens d'autant plus flatteurs qu'ils étoient sincères. Il voyoit renaître la confiance dans des sujets qui avoient osé le méconnoître, quand il avoit eu le malheur de ne plus mériter leur affection. Les loix qu'il leur donna furent comme autant de preuves de l'heureux changement de son caractère. Il établit pour Gouverneurs dans cette province (c) les deux fils du Duc Zemomisl son cousin; mais il voulut que la ville de Dantzig eût un Commandant particulier. Il la confia à un Gentilhomme, nommé Bugoss, homme de guerre & d'Etat, & qu'il connoissoit aussi propre à la défendre, qu'à la policer.

Ses sages dispositions furent regardées comme autant de chefs-d'œuvre de politique. Elles auroient eu le succès qu'il en espéroit, si tout ce que

(a) DLUGOSS. *pag.* 915. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 271. *Chron. Princip. Pol. pag.* 58.

(b) DLUGOSS. *ibid* CROMER. *pag.* 278. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. Lib. III. pag.* 177.

(c) DLUGOSS. *ubi suprà.*

(d) STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VI. Cap.* XXVI. *pag.*

il ne considéra point que s'il est grand à un Prince offensé de pardonner, il est rare que ceux qui l'ont offensé lui tiennent compte du pardon qu'il leur accorde.

Le Chancelier à peine échappé des horreurs d'une mort qu'il avoit dû croire inévitable, reprit ses premiers desseins; mais il les conduisit avec plus d'adresse. Il trouva les Marquis de Brandebourg plus portés que jamais à les suivre. Il se hâta de les leur faire exécuter. La Poméranie commençoit seulement à se mettre à l'abri de l'invasion, dont elle étoit menacée. Inondée tout à coup d'une foule de soldats étrangers, elle fut bientôt subjuguée. Les troupes destinées à la défendre, se trouverent surprises dans la confusion des mouvemens qu'elles faisoient pour la secourir. Les places, dont on abbatoit les fortifications pour en faire des nouvelles, se rendirent à discrétion; & celles dont les ouvrages subsistoient encore, n'osérent résister à un ennemi, qui la flamme à la main menaçoit de brûler tout ce qui balançoit à se soumettre.

Il n'y avoit que la ville de Dantzig capable d'arrêter de si grands progrès. Les Marquis de Brandebourg sentoient la difficulté de la réduire; mais il leur importoit de s'en emparer. Cette ville pouvoit leur garantir leurs autres conquêtes. Au hasard d'y consumer toutes leurs forces, ils (*a*) résolurent de l'assiéger. Les (*b*) habitans étoient presque tous Allemands de naissance. Assaillis par des hommes de leur nation, ils

(*a*) Dlugoss. *ibid.*
(*b*) Cromer. *pag.* 278. *in fine.*

rirent qu'à regret obligés de se défen- ULADIS-
aiss les craignoit. Il fut bientôt con- LAS LO-
les laisser inutiles. Ils ne cherchoient KETEK.
uir ses desseins, lors même qu'ils mar- 1307.
le plus d'empressement d'obéir à ses or-
a garnison occupée à les observer n'é-
toujours en état de veiller sur les ma-
s des assiégeans, qui dans la crainte de
ıdre sur eux toutes les forces du Royau-
rusquoient leurs attaques, & n'en fai-
resque point sans succès. Cependant U-
rassûré sur la bonté de la place ne se
t point à la secourir, & il regardoit
comme un coup d'Etat, que ses enne-
fussent attachés à une entreprise, où il
toit pas qu'ils n'eussent le malheur d'é-

ıoroit ce qui se passoit dans la ville. Bo-
trouvant le moyen d'en sortir, alla lui
ıter l'extrémité où elle étoit réduite. Il
que tout autre député n'osant offenser
istres du Prince, n'altérât des vérités dé-
es. Il résolut de les porter lui même
ıe Cour, où malgré les bonnes intentions
tre, il étoit aussi rare qu'on eût la force
er ce qui pouvoit déplaire, que le cou-
l'annoncer. Plus occupé des intérêts de
n que des siens propres, il apprit à Ula-
ue la garnison de Dantzig depuis long-
oins nombreuse qu'elle n'auroit dû l'être.

ULADISLAS LOKETEK. 1307.

clara que les provisions de bouche & de guerre pourroient à peine durer encore quelques jours. Il parla des citoyens difficiles à contenir, & il fit sentir qu'ils seroient peut-être moins portés à changer de maître, s'ils avoient plus de sujet d'être contens du gouvernement.

Sa hardiesse convenoit à sa probité. L'une & l'autre donnerent du poids à ses remontrances. Uladislas, qui n'avoit plus à cœur que son devoir & sa gloire, voulut d'abord marcher contre les Brandebourgeois. Il eut sur le champ éxécuté ce dessein, si Boguss ne lui eût fait appercevoir, que la ville seroit plutôt renduë qu'il n'auroit assemblé des troupes pour la sauver. Ce (a) Commandant fut d'avis qu'on eût recours aux Chevaliers Teutoniques, qui dès leur établissement dans le Royaume, s'étoient engagés à le servir, & à qui il importoit même de le défendre. Il dit qu'ils étoient voisins de la place investie, & qu'ils pouvoient en éloigner l'ennemi d'autant plus aisément, qu'ils formoient tout ensemble une armée toujours prête à agir; & depuis quelque temps presque aussi redoutable par sa réputation, que par la force même.

Ce conseil étoit donné de bonne foi; mais il n'en étoit point de plus dangereux à suivre. L'ambition des Chevaliers étoit extrême. Ils ramenoient tout à leurs intérêts, & il étoit à craindre que la reconnoissance & la fidélité qu'ils dévoient à la Pologne, ne fussent point à l'épreu-

ve

(a) *Ibid.*

(b) DLUGOSS. prétend que le Grand-maître d'alors étoit Henri de Ploczski. Il se trompe; c'étoit Sigfrid de Feuchtwangen, douzieme Grand-maître de l'Ordre, élû en 1307. ALEX.

WLADISLAS LOKETEK. bandonner leur entreprise, & de se réfugier dans les places qu'ils avoient conquises aux environs.

1308. La ville n'eut pas plutôt rouvert ses portes, que (a) les Chevaliers y aborderent de toutes parts. Ils la disoient menacée d'un nouveau siége, & ils prétendoient qu'après les engagemens qu'ils avoient pris pour la défendre, il étoit de leur devoir de ne rien négliger pour la conserver. Leur nombre croissoit tous les jours, & pour (b) avoir de nouveaux sujets de l'augmenter, ils ne cessoient de redoubler les craintes. Ils se sentirent à peine les plus forts, qu'ils s'emparerent de tous les postes de la ville, arrêterent (c) le Commandant, le mirent aux fers, & obligerent tous les soldats Polonois à poser les armes. Ils les accusoient eux & tous leurs Officiers de trahison, & ils se disoient les seuls incapables de manquer aux habitans, à qui ils ne demandoient que leur confiance pour prix de l'affection qu'ils leur portoient.

Il (d) fallut que Boguff pour ravoir sa liberté, souscrivit à un Acte, où il consentoit de leur abandonner la place sous le bon plaisir d'Uladislas; de leur côté, ils promettoient de la rendre à ce Prince dès qu'il voudroit y rentrer, à condition toutefois que sans égard au premier traité, on leur rembourseroit toutes les avances déja faites pour la secourir & toutes celles qu'ils se-

(a) *Id pag.* 924, 925.
(b) CROMER. *pag* 279. NEUGEBAVER *Histor. Pol. p.* 179.
(c) DLUGOSS. *pag.* 925. HARTKNOCH. *de rep. Pol. pag.* 160. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol pag.* 105. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1121.

„ une province de ses Etats ? Ce Prince, ajoûta-t-il, vous permit de vous étendre dans les contrées de la Prusse. Il ne les possédoit plus à la vérité ; mais elles lui appartenoient encore. Il pouvoit les subjuguer par ses armes ; du moins auroit-il dû les reserver à la valeur de ses descendans ; & il aima mieux les livrer à vos conquêtes. Aujourd'hui maîtres de ce pays, vous n'avez point encore rendu celui qu'on n'avoit fait, pour ainsi dire, que vous prêter dans votre infortune ; vous (a) nous avez même enlevé par de lâches trahisons des terres que vous n'osiez, ni ne pouviez nous arracher à force ouverte. Nous connoissons l'insatiable avidité qui vous domine, & jusqu'aux ressorts qu'elle employe pour nous asservir. Sous l'humble dehors d'un respect affecté, vous cachez le joug que votre orgueil nous prépare, & en nous forçant à nous remettre nous-mêmes sous votre empire, vous voudriez encore paroître étonnés de nous y voir assujettis."

Il continua, & après avoir fait un détail de leurs desseins, de leurs complots, de leurs manœuvres, il leur dit avec une espèce d'indignation :

(a) Ils s'étoient emparés du District de Michalow, au département de Culm. Ce pays leur avoit été engagé par Leszko, Duc de Cujavie, à qui ils avoient prêté 300. marcs d'argent, dont ce Prince avoit besoin pour se racheter des mains de Wenceslas, Roi de Boheme, qui l'avoit fait prisonnier en Hongrie. Il étoit porté par le contract, que si Leszko dans l'espace de trois ans ne rendoit point la somme avancée, la terre de Michalow avec toutes ses dépendances appartiendroit irrevocablement aux Chevaliers. Leszko n'eut garde de manquer à ses engagemens. Il offrit l'argent

ULADISLAS LOKETEK. 1309. tout, qui plein de droiture & d'équité, se trouvoit plus offensé des lâches sentimens des Chevaliers, que de leurs rapines mêmes. Le Grand-Maître prit la parole & il ne démentit ni cette douceur artificieuse, ni ce désintéressement simulé qui servoit à couvrir les sourdes démarches de son Ordre. Il prétendit (a) que ce n'étoit que pour les intérêts même de la Pologne, qu'il avoit obligé Boguff de sortir de Dantzig. Il dit, que les querelles qui s'élevoient tous les jours entre les Polonois & ses freres, exposoient cette ville à bien des dangers; qu'il falloit nécessairement que l'une des deux garnisons l'abandonnât à l'autre, & qu'il étoit plus convenable, que les Chevaliers se trouvant les plus forts, & se montrant les plus zélés à la defendre, fussent les seuls chargés de la garder. „ Après tout, „ ajoûta-t-il, cette place ne nous appartenant „ point, nous sommes prêts à la remettre aux „ conditions portées dans nos traités."

Celui que Boguff avoit fait avec eux, leur étoit sans contredit le plus favorable. Ils parurent tous résolus à s'y tenir, & le Duc (b) voulut bien en ratifier les articles. Mais les indemnités stipulées par cette convention, une fois accordées, le Grand-Maître (c) les porta si haut, qu'il étoit difficile de les rembourser, & même honteux d'y satisfaire. En vain Uladislas deman-

da

(a) DLUGOSS *ibid.* NEUGEBAVER. *ubi suprà.*
(b) DLUGOSS. *pag.* 928.
(c) Il demanda 100000. marcs en gros de Bohême. On ne sçauroit aujourd'hui évaluer cette somme au juste. Mais elle étoit excessive, sur-tout, pour ces temps là. DLUGOSS. *ibid.* On sçait seulement que le gros de Boheme, valoit alors quatre gros de Pologne. CROMER. *pag.* 281. STAN. SARNIC.

VLADISLAS LOKETEK. 1310.

n'eût cru leur entreprise encore plus aisée, qu'au temps où ils concertoient les moyens d'y réussir.

Ce nouveau chef n'eut pas plutôt appris que les troupes Polonoises étoient sur le point d'entrer dans la grande Pologne, qu'il fit marcher les siennes vers (a) Dirschaw. Jusques (b) alors il avoit vécu dans une étroite liaison avec les deux Gouverneurs de la Province, les fils de Zémomisl. Ces Princes sortant de la ville allerent à sa rencontre, & le prierent pour la gloire de son Ordre, & pour son propre honneur de balancer l'avantage qu'il se promettoit d'une usurpation injuste, avec la honte qu'il alloit s'attirer par son ingratitude envers les Polonois. Leurs reproches les plus vifs n'étoient que des plaintes respectueuses, qui paroissoient même plus capables de réchauffer, que d'éteindre les sentimens que le Grand-Maître leur avoit toujours témoignés. Ils en furent reçus avec d'aussi grandes marques de déférence & de bonté, que si touché de leurs demandes, il n'eût pû se défendre de les leur accorder. Il les retint à dîner avec toute leur suite; mais dans le temps que par de tendres épanchemens de cœur, il les laissoit dans une incertitude flatteuse du parti qu'il prendroit à leur égard, il faisoit attaquer la ville, & elle se trouva presque aux abois quand les Princes voulurent y rentrer pour la défendre.

Etonnés de cette trahison, ils ne garderent plus

(a) Les Polonois appellent cette ville Tsczow. DLUGOSS. pag. 930. CROMER. pag. 281. SARNIC. pag. 1122.

(b) DLUGOSS. ibid. CROMER. loc. cit. & pag. 282. NEUGEBAVER. Hist. Pol. Lib. III. pag. 180.

ULADISLAS LOKETEK. 1310.

Princes. Il (a) fit élever près des remparts deux Gibets, & leur fit dire qu'il les leur destinoit, & à chacun de ceux qui servoient sous leurs ordres, s'ils n'envoyoient au plutôt des ôtages pour demander composition. De pareilles menaces ne pouvoient être regardées que comme un effet d'impuissance ou de lâcheté. Le Grand-Maître s'en douta, & pour en imposer davantage aux assiégés, il ne se passa plus de jour où il ne fit pendre sous leurs yeux quelques paysans des campagnes voisines.

Cet excès de cruauté fut, sans doute, approuvé dans son armée. S'il faut en croire (b) aux Auteurs Polonois, le Commandeur de Gniew, nommé (c) Ziffrid de Weissenfelt, montoit tous les matins à cheval, & sortant du camp avec autant de cordes qu'il en avoit pû ramasser dans les tentes, il juroit de ne point manger, qu'il ne les eût toutes employées à faire étrangler les Poméraniens qu'il trouveroit sur sa route.

Les champs furent bientôt déserts; mais la sécurité régnoit toujours dans la ville. On (d) n'y craignoit point les Chevaliers, qui repoussés des murs aussi souvent qu'ils avoient essayé de les franchir, ou de les abbattre, désespererent enfin du succès de leur expédition. Ils étoient prêts à l'abandonner. Leur Grand-Maître soutint leurs espérances. Indifférent sur les moyens, de réussir, aussi peu sensible à l'infâmie, qu'à la

(a) *Id. pag.* 931. NEUGEBAVER. *Histor. Polon. Lib. III. pag.* 181.

(b) DLUGOSS *p.* 932. CROMER *p.* 282. SARNIC *p.* 1122.

(c) JOAN LEON. *Histor. Pruss. pag.* 128 Plusieurs Auteurs Allemands rapportent ce trait d'Histoire, & de la même

ULADISLAS LOKETEK. 1310.

plus qu'à en abattre les Ponts-levis, pour pénétrer dans la place, lorsque les Gouverneurs parurent & suppliérent qu'il leur fut permis d'envoyer demander du secours à Uladislas. Ce n'étoit pas, disoient-ils, qu'ils eussent lieu d'en attendre; mais ils ne pouvoient rien conclure sans informer le Prince de leur état; & pour la sûreté même de la capitulation qu'ils devoient faire, il importoit aux Chevaliers, qu'elle fût autorisée par le Souverain.

On convint d'une trêve d'un mois. Uladislas fut informé des circonstances du siége. Occupé dans la grande Pologne, il fut contraint d'abandonner Schwetza à son malheureux sort. Il laissa à la prudence des deux Princes à modérer les conditions ausquelles on voudroit les soumettre. Elles (a) furent moins dures, où moins injustes qu'ils ne l'avoient crû. Ils sauverent les habitans du pillage. Ils obtinrent la vie & la liberté pour leur garnison. Le terme expiré, ils rendirent la ville, & se pressant de ramasser le reste de leurs troupes, ils sortirent de la Province, où il ne leur étoit plus possible de se soutenir.

La perte de ce pays n'étoit point sans ressources. Le Due de Pologne se proposant de le

(a) *Id. ibid.*

(b) *Id. pag.* 934. CROMER. *pag.* 283.

(c) *Id. ibid.* OKOLSKI. *orb Polon. Tom. I. pag.* 48, PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 106.

(d) CROMER. *pag.* 284. DLUGOSS. *pag.* 936. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. II. pag.* 250. NEUGEBAWER. *p.* 182. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. VI. pag.* 93.

(e) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 271. Boleslas, étoit fils de Henri V. Duc de Breslaw & de Lignitz. Il vouloit tirer vengeance des mauvais traitemens faits à son pere par Conrad, Duc de Glogaw, pere du Prince

ULADIS-LAS LO KETEK. 1310. de ses malheurs, & il (*a*) mourut peu de temps après, laissant quatre fils dont aucun n'osa jamais aspirer à la possession de la grande Pologne.

Uladislas seul pouvoit y prétendre. Ses vertus déja reconnuës dans toute la province y avoient fait naître un regret extrême de ne s'être pas plutôt soumis à ses loix. On indiqua une (*b*) Diette à Gnesne, où les fils de Henri ayant été formellement exclus de la succession de leur pere, les Députés de Posnanie & de Kalisch se presserent de reconnoître Uladislas pour leur Souverain.

1311. Rien n'importoit tant que cette réunion de deux Palatinats considérables, si long-temps desirée dans l'Etat. La joie qu'elle y causa ne fut troublée que par la perte de la Poméranie, où les Chevaliers Teutoniques s'étendoient impunément. Plus politiques que valeureux, mais plus faux encore que politiques, ils eurent recours à leur souplesse ordinaire pour s'affermir dans un pays, où ils prévoyoient que leurs armes ne suffiroient pas pour les soutenir. Ils commençoient à craindre Uladislas, qu'ils voyoient plus en état que jamais de les faire répentir de leur perfidie. Ils (*c*) le prierent de leur accorder une seconde entrevûë. Ils espéroient de le séduire jusqu'à lui persuader qu'il trouveroit de l'avantage à leur céder par un traité ce qu'il

(*a*) *Chronic. Princip. Pol. p.* 58.

(*b*) DLUGOSS *pag.* 934. Cromer prétend, que cette Diette fut tenuë avant la mort de Henri, & que ce Prince y fut déposé. Ce sentiment est peu probable, & l'on ne sçait pourquoi CROMER s'est écarté en cela de DLUGOSS, qu'il

qu'il voudroit peut-être essayer de leur enlever à force ouverte. ULADISLAS LOKETEK. 1311.

La conférence (d) fut indiquée à Brzesczie dans le Palatinat de Cujavie. Le Grand-Maître y prévint par un sincère aveu de ses injustices tous les reproches qu'elles méritoient. Il dit, (e) qu'il n'étoit besoin pour le confondre que de la présence du Prince qu'il avoit offensé. Il le supplia de ne pas lui rappeller de nouveau, les bienfaits que son Ordre avoit reçus de la Pologne. Il assûra qu'ils étoient plus présens à son esprit qu'on n'avoit lieu de le croire. Ni lui, ni ses freres n'en avoient perdu le souvenir, & tous ensemble, ils déploroient leur conduite, quoiqu'il leur fût aisé de la justifier. Il insinua qu'ils n'avoient cherché à s'agrandir, que pour le maintien de leur Ordre encore à peine établi, que pour la gloire de la Religion qu'ils devoient étendre, que pour le bien même du Royaume, qu'ils seroient désormais plus en état de servir. Il s'efforça de faire excuser son ingratitude, peut-être aussi de la faire approuver, en la représentant comme l'ouvrage de sa piété, & par un contraste étonnant, comme un effet de sa reconnoissance. Il vouloit bien cependant en essuyer toute la honte aux yeux de ceux qui n'en pénétroient pas les motifs. „ Mais après tout, continua-t-il, avons-

qu'il fait assez fidellement dans tout le reste. CROMER. pag. 283.

(c) DLUGOSS. pag. 937. CROMER. pag. 284. NEUGEBAVER. pag. 182.

(d) DLUGOSS. pag. 938.

(e) Id. ibid.

ULADISLAS LOKIETEK. 1311.

de l'en supposer le maître, pour pouvoir lui acheter dans les formes, lors même qu'il ne tenoit qu'à eux de s'en emparer. Il prit le parti de céder avec avantage des biens qu'il risquoit de perdre sans fruit. On lui en offrit 10000 marcs en gros de Brandebourg. Il (a) les reçut, & le (b) contract de vente fut dressé & signé de part & d'autre aussi sérieusement que l'acte le mieux fondé & le plus autentique. Déja (c) l'Empereur l'avoit (d) approuvé par des lettres patentes, & on les y rappelloit expressément comme si ce Prince avoit pû l'autoriser au désavantage d'un Souverain plus indépendant alors dans ses Etats, que l'Empereur ne l'étoit dans les siens propres.

Uladislas reconnut aisément que les Chevaliers toujours (e) attentifs à se couvrir des dehors d'une exacte probité, n'avoient cherché qu'à sauver la honte de leur invasion par le marché qu'ils venoient de conclure; mais il auroit dû s'appercevoir aussi, qu'ils prétendoient faire craindre à la Pologne les forces réunies du Brandebourg & de l'Empire engagés dans la

(a) HARTKNOCH. de rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag. ... PASTOR. AB HIRTENB. Flor. Polon. Lib. II. Cap. XVIII. pag. 107. HERBURT DE FULSTIN. Lib. IX. Cap. VI. pag. 9...

(b) On le trouve tout au long dans DLUGOSS. pag. ... 941. Il est motivé assez singulierement, Waldemar assure ne s'y être déterminé que pour récompenser les grands & loüables services que les Chevaliers avoient déja rendus & qu'ils rendoient encore tous les jours à la religion. Ces Chevaliers y sont représentés comme autant de saints personnages, qui n'avoient à cœur que d'étendre la foi, & qui cherchant à la sceller par leur sang, vivoient dans le desir & dans une continuelle attente du martyre.

(c) C'étoit Henri, Comte de Luxembourg, qui avoit fue-

eur garantir leur nouvel établisse- ULADISLAS LOKETEK. 1311.
u'ils vouloient se faire un prétexte
int rendre qu'on ne leur restituât les
u'il leur en avoit couté pour l'ac-

f) sans doute à la priere d'Uladislas
Pape Clément V. leur envoya dans
emps Jean, Archevêque de Bremen,
le Milan, Chanoine de Ravenne. Je
mpêcher de rapporter sommairement
: lequel le Souverain Pontife charge
égats de se transporter en Prusse &
e pour informer des crimes, dont
utonique étoit accusé.
icipaux étoient (*b*) les mauvais trai-
s à plusieurs Evêques, que les Che-
oient outragés, frappés, emprison-
és même de leurs Siéges. Ils (*i*) a-
uit l'Archevêché de Riga à la moi-
Suffragans, & tellement rabaissé le
t la dignité de ceux qu'ils laissoient
icore, qu'il valoit presque autant qu'ils
entierement supprimés. Ils (*k*) s'é-
toient

lbert d'Autriche en 1308.
les termes mêmes du Contract: *Insuper profi-
mefatimus nos . . . . . à Serenissimo nostro Domi-
Dei gratia, Romanorum rege . . . . super hujusce-
contractu confirmationis literas impetrasse.* DLU-
541.
SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1122.
OR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. Cap. XVIII.*

ER. *pag.* 285. DLUGOSS. *pag.* 945.
g. 946.

ULADISLAS LOKETEK. 1311. toient arrogé le droit de chasser les Chanoines de la pluspart des Eglises pour mettre à leur place des Chevaliers, parmi lesquels ils choisissoient ensuite les Evêques. Assûrés de l'obéissance de ces Prélats, ils ne doutoient point que pour l'honneur de leur Ordre chacun d'eux ne méconnût hardiment toute autre Jurisdiction que celle de leur Grand-Maître, & ils (a) commençoient par leur enlever leurs fiefs & leurs terres avec une partie de leurs droits & de leurs immunités.

Dévoüés par leur état à faire la guerre aux infidelles, ils les incitoient au contraire, ils les aidoient à la faire aux Chrétiens. Ils (b) leur fournissoient des chevaux, des armes, des munitions & des vivres. Ils leur permettoient de réculer les bornes de leur pays. Ils les forçoient même d'acheter des terres qu'ils ne se soucioient plus de conserver, ou qu'ils comptoient leur ravir après les avoir cédées; mais les Prêtres & les fidelles qui s'y trouvoient établis, expioient bientôt par la mort, ou par l'esclavage, les maux que ces maîtres impitoyables avoient faits aux Payens, pour les contraindre à se libérer de leur tyrannie.

On a de la peine à concevoir que des Religieux, qui à peine fondés devoient être encore dans la premiere ferveur de leur institut, & à qui leur naissance devoit du moins inspirer des sentimens conformes à leurs devoirs, fussent capables d'aussi grands excès, que ceux dont le Pape

(a) Id. pag. 947.
(b) Ibid.
(c) Id. pag 948.

accuſe. Peut-être leurs ennemis avoient- é le portrait qu'ils en avoient fait au Saint ut-être auſſi y avoit-il dans leur corps un minant qui terniſſoit les vertus, dont nſtitutions ordonnoient la pratique. De part que vint leur corruption, elle four- tous les jours de nouveaux ſcandales. ent V. leur reproche encore (c) d'avoir le la Semigalle, tous les Eccléſiaſtiques préchoient la foi, & par je ne ſçais olitique, d'avoir (d) mieux aimé dé- ne ville entiere, que de lui permettre r ſes erreurs. En général, il les accuſe : fait une étude d'étouffer dans tous les : leur voiſinage les premieres ſemences ligion, ſoit (e) en inquiétant ſourde- s miniſtres, ſoit en les perſécutant ou- nt par des Emiſſaires, qui avoient or- les mettre à mort, ſi les outrages les iels ne ſuffiſoient pas pour réprimer leur

ULADISLAS LOKETEK. 1311.

ours prêts à verſer le ſang de leurs a- mes, dès qu'ils ne pouvoient les faire ir à leurs projets, ils (f) avoient fait tran- tête à une foule de nobles au milieu ſtin, où ils ne les avoient invités que uſer plus ſûrement de la ſécurité qu'ils leur inſpirée. Plus (g) de dix mille habitans de ;, eſtimés rebelles parce qu'ils déſiroient res, venoient tout récemment d'être é- gor-

l.
pag. 947. in fine.
pag. 948.
pag. 949.



gorgés de leurs mains, & ni les femmes, ni les enfans n'avoient été épargnés dans cet horrible massacre.

Ils (*a*) avoient défendu la sortie de leurs Etats à quiconque de leurs sujets voudroit porter aux pieds du Saint-Pere, ou ses propres plaintes, ou celles des malheureux opprimés. Ils avoient fermé tous les chemins, & donné ordre de faire main basse sur ceux de ces voyageurs qui auroient eu l'adresse de s'y ouvrir un passage. Plusieurs (*b*) personnes de distinction avoient eu le malheur de ne pouvoir échapper à la vigilance des gardes, & leurs cadavres répandus dans les campagnes y servoient, si j'ose ainsi parler, comme de nouvelles barrières plus sûres que celles qu'ils n'avoient pas craint de franchir.

Tels étoient les attentats qui avoient enfin obligé le Pape de s'armer de toutes ses foudres pour en arrêter le cours : foibles ressources contre des hommes, qui assûrés par leur orgueil voyoient cet orage d'un œil tranquille, & qui le craignoient moins que les armes, dont Uladislas les ménaçoit depuis quelque temps.

1312. Ce Prince s'occupoit à lever des troupes. Il espéroit les mener bientôt en Prusse, lorsqu'il (*c*) se vit contraint de s'en servir contre ses propres sujets, que les Chevaliers par leurs intrigues avoient sans doute soulevés, pour le détourner du dessein qu'il avoit de reprendre la Poméranie. Les taxes imposées à l'Etat pour les frais de la guerre,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Id. pag.* 948. *in fine.*
(*c*) *Id. pag.* 951. CROMER. *pag.* 285. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VI. Cap. XXVI. pag.* 1122.

urent le prétexte de la sédition. Elle
u point qu'on résolut de se donner un
ître; on jetta les yeux sur (d) Boleslas,
ppelen, qui frappé de l'éclat du trône,
ta point s'il auroit la force de s'y sou-
vint à la tête d'une puissante armée.
le reçut, mais le château refusa de se

UladisLAS LOketek. 1312.

nison en étoit assez forte. Elle pou-
une défense opiniâtre donner le temps
as de rassembler tous les corps qui a-
dre de le joindre. Content de ceux qu'il
a ramassés, ce Prince n'écouta que leur
son courage. Il y avoit long-temps
uccès à la guerre ne dépendoient plus
bre de ses soldats. Génie actif & pé-
ferme & décisif, aussi habile à prépa-
casions qu'à les saisir, il résolut sur le
'assiéger la capitale.

occupoit déja toutes les avenuës, lors-
s touché des malheurs de ses sujets,
ié de leur révolte, il essaya de ramener
ans par ses représentations, & d'intimi-
ic par ses menaces. Il leur (e) envoya
utés, qui s'apperçurent bientôt que Bo-
toit qu'un instrument sans force entre des
ui n'osoient plus s'en servir. La terreur
andue dans la ville. Boleslas se plaignoit
ieux qui l'avoient trompé; & ceux-ci,
hon-

NELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.*
OR. AB HIRTENB. *Flor Pol. p.* 106. HERBURT.
IN. *Lib. IX. Cap. VII. p.* 93. *vers.* NEUGEBA-
*Pol. Lib. III. p.*183.
GOSS. *ubi suprà.*

ULADISLAS LOKETEK. 1312. honteux du choix qu'ils avoient fait de Boleslas, lui reprochoient insolemment son peu de courage.

Le (*a*) Duc d'Oppelen offrit de remener ses troupes dans ses Etats. Il s'estima heureux d'abandonner des sujets, qu'il voyoit prêts à l'abandonner lui-même; plus heureux encore de n'avoir rien à démêler avec un Prince, qu'il ne lui étoit pas aisé de vaincre, & qu'il n'eût jamais pû dompter, même après l'avoir vaincu. Quelques chefs de son parti le suivirent. Ils (*b*) trouverent à sa Cour la punition de leur révolte. Accablés par les Silésiens & par le Duc lui-même, de toute la honte qu'ils méritoient, ils furent contraints de se retirer à Prague, où ils eurent à essuyer encore plus d'outrages & de mépris.

1313. Tout fut bientôt tranquille dans Cracovie; sur-tout (*c*) après qu'Uladislas y eut fait mettre à mort plusieurs des Conjurés, qu'il eût, sans doute, épargnés, s'il n'eût crû qu'il étoit aussi honteux de leur pardonner, que dangereux de les laisser vivre.

Il ne lui restoit qu'à tourner ses armes contre les Chevaliers. Une disette générale l'en empêcha. Déja (*d*) depuis deux ans les terres affoiblies, ou corrompuës par de fréquentes inondations, avoient cessé de produire. Ni la Boheme, ni l'Allemagne n'offroient de ressource

(*a*) *Id. pag.* 952.
(*b*) *Id. pag.* 953.
(*c*) *Id. pag.* 952.
(*d*) *Id. pag.* 936. 958. CROMER. *pag.* 284. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. Lib. III. pag.* 183.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 953. CROMER. *pag.* 285. ALB. KRANTZ.

1; elles le ressentoient elles-mêmes. ULADISLAS LOKETEK.
s publics sur le point d'être épuisés 1313.
it du bled qu'avec une extrême œ-
t à un prix excessif. Bientôt on al-
uit à ne se nourrir que de glands &

plus possible à Uladislas de mener
n Poméranie. Il en abandonna le
s toujours irrité contre les Cheva-
iques, il voulut du moins engager
s soumettre à leur devoir. Les (e)
enoient d'être abolis dans un Con-
Vienne en Dauphiné, & leur Grand-
t été brûlé à Paris à l'instigation du
glise. Le temps paroissoit propre à
d'un Ordre fondé à-peu-près sur
régles, & du moins semblable par
ui le portoit à tout envahir. La
fut entamée avec quelque espéran-
s. Elle languit bien-tôt après, soit
eurs de la Cour de Rome, soit (f)
ce du Siége, qui dura plus de deux
mort de Clément V.
II. ayant (g) été mis à sa place, le 1316.
Pologne lui envoya Gerard, Evé-
islaw. Il espéroit toujours que le
ge forceroit les Chevaliers à lui re-
oméranie, & il demandoit en mê-
me-

n. Lib. IX. Cap. III. p. 230. & id. Wandal.
LVII. p. 175.
es. pag. 956.
160.
959. CROMER. *pag. 286. in fine.* NEUGEBA-
Lib. III. pag. 184. STAN. LUBIENSKI. *Opera*
48.

me-temps qu'il lui fût permis de reprendre la qualité de Roi. Ce n'est pas (a) que pour recouvrer ce titre auguste, il crût avoir besoin des suffrages des Cardinaux. Il ne leur cédoit la gloire de le lui donner, que pour ne pas le devoir au Chef de l'Empire, qui en auroit pris sujet de faire valoir plus que jamais ses prétentions de supériorité sur le Royaume.

1317. Les desseins d'Uladislas ne purent échapper aux Chevaliers. Ils se presserent d'y mettre obstacle. D'abord (b) ils imposerent toutes sortes de charges sur la Province qu'ils risquoient de perdre. Leur intention étoit de l'épuiser avant que d'être forcés de la rendre; & ils vouloient du moins essayer de se la conserver, en répandant à la Cour du Pape une partie des sommes que leurs violentes exactions devoient leur procurer. Ce moyen étoit aussi honteux pour eux qu'il l'auroit été pour ceux qu'ils se proposoient de corrompre. Ils le suivirent pourtant, & de crainte qu'il n'eût point le succès qu'ils osoient en attendre, ils en imaginerent un nouveau.

Jean (c), fils de l'Empereur Henri VII. régnoit alors en Boheme. Ils lui persuaderent (d) d'aspirer au thrône d'Uladislas, & de ne pas souffrir que ce Prince s'y affermît par le titre qu'il solli-

(a) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. VIII. Cap. II. pag.* 179. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 71. 72.
(b) DLUGOSS. *pag* 962.
(c) CROMER. *pag.* 277. 287.
(d) DLUGOSS. *ubi suprà.*
(e) *Id. p* . 966. *in init.*
(f) On peut le voir tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 966. 967. 968.

uprès du Saint-Pere. Ils fondoient ULADISLAS LOKETEK.
lu Roi Jean sur son mariage avec E-
lle de Wenceslas II. qui avoit regné 1317.
nps en Pologne.
its ne pouvoient prévaloir sur ceux 1318.
; mais ils en imposerent au Pape,
gnorant point que le Roi de France,
: Bel, avoit promis Blanche sa nié-
e Charles de Valois, à Charles, fils
Boheme, n'osa se déclarer ouverte-
Uladislas.
ntenta de lui adresser un (f) Bref, 1319.
cusant de n'avoir rien prononcé sur
:, il lui donnoit pourtant à entendre,
oit prendre de lui-même le titre de
expliqua plus clairement dans l'affai-
evaliers Teutoniques. Il envoya (g)
t à l'Archevêque (h) de Gnesne,
: (i) de Posnanie, & à (k) l'Abbé de
par lequel il leur ordonnoit d'excom-
ut l'Ordre des Chevaliers, & d'im-
ne contre eux la puissance laïque, si
emieres sommations, ils ne rendoient
nie aux Polonois.
is Commissaires montroient déja une
npatience d'exercer sur ces ennemis
de

r. 966. Voyez ce rescript en entier dans DLU-
78.
: alors Janusf, de la maison de Sulima. *Id.*

pelloit Domarat, & il étoit de la maison de
l. pag. 675. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I. pag.* 267.
bbé s'appelloit Nicolas. L'Abbaye de Mogil-
Ordre de saint Benoît, & située dans le Dioce-
, DLUGOSS. *pag.* 974.

ULADISLAS LOKETEK. 1320.

de l'Etat l'autorité que le Pape leur avoit confiée. Uladiſlas contint quelque temps leur zéle. Il voulut auparavant ſe faire couronner.

Les circonſtances, peu propres à cette cérémonie, ne permirent pas de reſſentir la joie, qu'elle devoit naturellement exciter dans la nation. La famine étoit augmentée, & tout ſentiment éteint dans les cœurs, hors le déſir de vivre. Ce déſir devenoit même plus vif à meſure que le danger étoit plus preſſant. Pour ſurcroît de maux, la faim croiſſoit avec le beſoin & l'on éprouvoit tous les jours que ce qui pouvoit auparavant la ſatisfaire n'étoit plus capable de l'appaiſer. S'il faut en croire les Hiſtoriens, les (a) peres tuoient leurs enfans pour les manger, & les enfans affamés égorgeoient leurs peres mêmes On voyoit des hommes pâles & défaits, chercher leurs alimens dans l'infection des tombeaux, & ſe diſputer juſques ſous les Gibets, les reſtes affreux des malfaiſteurs, devenus une reſſource à leur miſère. Ce fut dans l'horreur de ces calamités, qu'Uladiſlas (b) ſe fit ſacrer à Cracovie, où depuis l'uſage a prévalu de couronner les Rois, malgré les Proteſtations de l'Archevêque de Gneſne.

Les premiers ſoins du nouveau Roi furent de travailler efficacement à la ſûreté des villes & des campagnes, où pluſieurs de ſes ſujets ayant épuiſé tous les moyens de ſubſiſter, réveilloient d'anciennes querelles, ou pour chaſſer du

(a) *Id. pag.* 970. CROMER. *pag.* 286. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 107. *Stan. Sarnic. Annal. Pol. pag.* 1123. SIGISM. ROSITZII. *Chron. & numer. Epiſcop. Wratiſlenſ. Tom. I. ſcript. rer. Sileſiac. pag.* 69. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 273.

ays, comme autant de bouches inutiles, de leurs voisins qu'ils n'aimoient point, pour assouvir tout à la fois sur eux leur faim ur haine, en les massacrant dans le dessein n' nourrir. Il eût été, sans doute, aussi udent, qu'inhumain de châtier avec trop at des désordres devenus si communs, & n'eût pas même eû le temps de punir les tres. La plusspart des coupables (*c*) trop essés à dévorer leur proye, mouroient presussi-tôt qu'ils s'en étoient rassasiés. Il fali imposer au crime & l'épargner en mêemps. C'est ce que fit Uladislas. Il sçut adroitement d'une rigueur sans dureté, & bonté sans foiblesse, & il arrêta le briage de ses peuples, en attendant que la terurnît à leurs besoins, ou qu'il pût y pourpar les subsistances, qu'il tâchoit à force ent de leur procurer des contrées les plus nées. ULADISLAS LOKETEK. 1320.

'étoit beaucoup qu'il pût faire espérer à la n des jours calmes & sereins; mais ces jours ux n'étoient pas venus encore, lorsqu'imnt de fléchir sous l'autorité du Pape les aliers ses ennemis, il donna (*d*) ordre aux missaires Apostoliques d'ériger leur Tribu & de les sommer d'y comparoître. Il nomui-même des Procureurs pour les y poursn en son nom.

La

CROMER. *pag.* 287. DLUGOSS *pag.* 971. ALEX. GUA-nr. *Pol. Tom. I. p.* 99. NEUGEBAVER. *pag* 185.
DLUGOSS. *pag.* 970. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib.* ap. *VIII. pag.* 94.
DLUGOSS. *pag.* 973.

ULADISLAS LOKETEK. 1320. La citation ayant été faite, le Grand-Maître n'y répondit qu'en déclinant la Jurisdiction à laquelle on vouloit le soumettre. Il (a) chargea de ses pleins pouvoirs, un Prêtre nommé Ziffrid de Papow, & l'envoyant à Brzeście où les Juges étoient assemblés, il leur fit signifier un acte par lequel il protestoit de nullité des procédures déja faites, & de tout jugement qui seroit rendu en conséquence dans les démêlés de son Ordre avec les Polonois. Cet acte examiné fut trouvé frivole & mis au néant; on intima de nouveau les Chevaliers pour défendre leur cause, & l'on continua de l'instruire avec une attention extrême sur les formalités, pour ne pas infirmer l'Arrêt qu'on vouloit rendre, de maniere que le Grand-Maître n'eût point lieu d'en appeller.

1321. Le jour vint enfin, où après tous les délais judiciaires accordés, & toutes les sommations faites & affichées successivement aux portes de l'Eglise de Thorn; l'Ordre Teutonique fut condamné à restituer la Poméranie à Uladislas, & à lui payer pour les dépens 150000. marcs en gros de Bohême, & pour les dommages & intérêts 30000. marcs en monnoye de Pologne. Cependant comme on ne pouvoit forcer les Chevaliers d'acquiescer à la sentence, les Juges donnerent (c) un Décret par lequel ils les excommunioient, & mettoient en interdit tous les lieux

(a) Id. pag. 974. CROMER. pag. 287.
(b) Id. pag. 288. DLUGOSS. pag. 977, 979. NEUGEBER. Hist. Pol. pag. 185.
(c) DLUGOSS. pag. 980. CROMER. ubi suprà.
(d) DLUGOSS. ibid.

ır dépendance, jusqu'à ce qu'ils eussent souf- ULADIS-
. leur condamnation. LAS LO-
: fut (*d*) en vain que l'Ordre employa son KETEK.
t & le crédit de plusieurs Princes pour en- 1320.
ɾ le Saint-Siége à casser ce Décret. Les
ommissaires le firent exécuter à la rigueur. Tout
xercice de Religion cessa dans la Prusse. Les
euples en gémirent, tandis que les Chevaliers
e se récrioient que contre le jugement qui dé-
ouvroit leurs injustices, & qu'ils osoient appel-
r le fruit d'une infâme subornation.

Il ne restoit contre eux d'autre ressource que les armes; mais la nation à peine délivrée de ses malheurs, n'étoit pas encore en état de leur faire la guerre. Des troubles survenus en Silésie l'empêchoient même de rien entreprendre, qu'elle n'eût connu quels en étoient les motifs, & quelle en pouvoit être l'issuë. Cette Province intéressoit les Polonois comme une ancienne portion du Royaume, & ils n'avoient pas perdu de vuë les droits qu'ils avoient sur les Princes qui la gouvernoient.

Le Roi de Boheme n'avoit pû parvenir par 1322.
ses intrigues auprès du Pape à se faire adjuger la couronne de Pologne; mais il avoit toujours le même désir d'étendre son pouvoir. Il forma (*e*) le dessein de s'emparer de la Silésie. La force ouverte lui parut inutile pour réussir. Il sentoit ses talens. Souple (*f*) avec adresse, mais avec dignité,

(*e*) *Id. pag.* 981. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1124. CHRISTOPH. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. III. pag.* 112. 113. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. Lib. III. pag.* 185.
(*f*) DLUGOSS. *ubi suprà*. CROMER. *pag.* 289. HENNELIS AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 275.

ULADISLAS LOKETEK. 1322.

té, il sçavoit se soumettre les coeurs, jusqu'à forcer ses ennemis à se prêter à ses entreprises, lors même qu'ils étoient le plus résolus à les faire échoüer. Habile à démêler les conjonctures les plus délicates, il manquoit rarement de les saisir, & souvent il les faisoit naître. Il devinoit, il pénétroit les passions même les plus cachées; & à force de les flatter, il les manioit à son gré. Il eût peut-être été regardé comme un des plus grands politiques de son siécle, s'il n'eût toujours usé de déguisemens & de feintes, où il n'auroit dû employer que des sentimens & de la raison.

La (*a*) Silésie n'avoit alors que des Princes inquiets & volages, qui ne pouvoient supporter la puissance des Polonois. Divisés entre eux par leur ambition & leur perfidie, ils vivoient dans une plus grande désunion avec leurs sujets, qu'ils écrasoient par leurs violences, & dont ils se faisoient mépriser par la grossiereté de leurs moeurs. Quelques-uns (*b*) d'entre eux s'étoient déja soumis

(*a*) DLUGOSS *ibid.*

(*b*) CROMER. *ubi suprà.* HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. III. pag.* 113. *Vid. Tom. I. script. rer. Silesiac. pag.* 277. *& Diploma CVII. pag.* 881. HENELII AB HENNENFELD. *ubi suprà.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol pag.* 186. STAN. LUBIENSKI. *Oper. posth. Lib. IV. pag.* 168.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 981. Je trouve dans les Ecrivains de Silésie, *Tom. I. Diplom. LXXI. pag.* 847. un hommage rendu par le Duc de Munsterberg au Roi Jean. Cet acte est de l'an 1336 Il est suivi d'un acte de vente de la ville de Franckenstein, passé l'année d'après. Ces dates ne s'accordent point avec celles des Auteurs Polonois, & feroient douter de l'exactitude de ces Historiens; mais le premier acte est un hommage de tout le Duché de Munsterberg, qui ne fut fait que long-temps après la vente des terres que le Roi de Boheme y avoit déja acquises; & le second peut n'avoir été dressé qu'en 1337, ou parce que l'argent promis

mis à la Boheme sous le régne de Wenceslas II. Tels étoient les Ducs d'Oppelen & de Ratibor. ULADISLAS LOKETEK. 1322.

Le Roi Jean voulant acquérir le reste de cet Etat, s'adressa (c) au Duc de Munsterberg, qui lui vendit une partie de ses Domaines, & permit à son fils de lui céder la ville de Franckenstein. Przemyslas, (d) Duc de Glogaw, fut bientôt inquiété par ce voisin redoutable, qui ne pouvant l'attirer dans ses piéges, prit le parti de le faire empoisonner. Les (e) freres de ce Duc plus traitables, & qui avoient peut-être contribué à sa mort, furent à peine en possession de ses terres, qu'ils en prêterent hommage au Roi Jean.

Des succès si heureux engagerent ce Prince à pousser plus loin ses projets. Le Duc (f) de Breslaw ne pût échapper à ses ruses Eblouï par ses dons, séduit par ses promesses, il n'hésita plus de se déclarer son vassal. Cet exemple fit impression. Les (g) Ducs de (h) Teschen, de (i) Sagan, d'Osswiecim (k), de (l) Zator, d'Ol-

mis pour la ville de Franckenstein ne fut livré qu'alors, ou pour ajoûter de nouvelles conventions à celles qui avoient d'abord été acceptées de part & d'autre.

(d) CROMER. *pag.* 289. NEUGEBAVER. *pag.* 186.

(e) *Scriptor. rer. Silesiac. Tom. I. pag.* 276. *Vid. Diplom. XCVI. pag.* 871.

(f) DLUGOSS. *pag.* 982. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1124. CROMER. *pag* 290. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 276. *Vid. Diplom. CXXVI. pag.* 893.

(g) CROMER. *pag* 290, 291. SARNIC. *pag.* 1125. DLUGOSS. *pag.* 991, 992.

(h) *Vid. Diplom. XXVII. & XXVIII. pag.* 804. *& CVIII. CIX. CX. CXI. pag.* 883, 884.

(i) *Diplom. LXVIII. pag.* 845.

(k) *Diplom. XXXIII. pag.* 807.

(l) *Diplom. XXXVI. pag.* 810.

ULADISLAS LOKETEK. 1322. d'Olsse (a), & de (b) Lignitz plierent sous le joug. Dès ce moment (c) la Silésie déja parvenuë à avoir ses maîtres particuliers, acheva de briser tous les liens qui la tenoient encore attachée à la Pologne, sans qu'il restât à la nation aucune espérance de reprendre un jour sa supériorité sur cette Province, & d'en tirer les secours, qu'elle avoit lieu d'en attendre dans ses besoins.

1325. Ce fut peut-être ce qui hâta le dessein qu'Uladislas avoit conçu depuis long-temps de recouvrer la Poméranie. Dans la crainte que le Marquis de Brandebourg ne vint au secours des Chevaliers, il (d) commença par ravager les terres de ce Prince. Il menoit des troupes propres à ce dessein : c'étoient des Russes, des Valaques, des Lithuaniens, tous gens incapables de livrer une bataille, mais âpres au butin; & d'autant plus dan-

(a) *Diplom.* L. *pag.* 832.

(b) *Diplom.* CXXX. CXXXI. *pag.* 898 899. PAUL. STRANK. *Reipub. Bohem. Cap.* VIII. *pag.* 352. Il n'y eut que le Duc de Schweidnitz, qui toujours attaché à la Pologne, refusa de reconnoître toute autre supériorité que celle d'Uladislas. CROMER. *pag.* 291. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 187. DLUGOSS. *pag.* 993.

(c) DLUGOSS. *pag.* 983. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 277. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib.* II. *pag.* 108. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib.* I. *Cap.* III. *pag.* 112.

(d) DLUGOSS. *pag.* 989, 990. CROMER. *pag.* 292. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib.* VI. *Cap.* XXVI. *pag.* 1126. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* I. *pag.* 99.

(e) Presque tous les Historiens Polonois rapportent une action héroïque d'une Religieuse Prussienne, qui étant à la discrétion d'un de ces barbares, préféra la mort à l'opprobre qu'elle étoit prête à subir. Elle lui dit qu'elle avoit un sécret à lui donner, s'il vouloit bien ne lui point faire insulte. Ce secret étoit de le rendre invulnérable. Pour preuve

ux qu'aguerris par leur seule férocité, ils nt pas assez d'expérience pour se mé- leurs succès avant que d'entreprendre, ur rien craindre après avoir entrepris. Ils rent toute la Marche Brandebourgeoise, firent plus de 6000. esclaves, sans qu'au- soldat du pays osât paroître devant eux. t se ressentoit de leurs affreuses brutalités, glises, les Monastères, les Prêtres, les (e) gieuses mêmes. Uladislas n'avoit pû répri- leur licence, & il avoit eu le courage de ndamner, quelque désir qu'il eût de (f) er la mort du Roi Przemyslas; que les quis de Brandebourg avoient fait assas-, de tirer raison de leur excursion dans oméranie, & de les faire repentir du droit s s'étoient arrogé de vendre tout ce qu'ils oient injustement envahi. Il ne vouloit que les

ULADISLAS LOKETEK. 1325.

ce qu'elle avançoit, elle lui proposa d'en faire l'é- e sur elle-même. Le soldat la crût, & d'un coup de lui ayant tranché la tête, il mit cette chaste fille à l'a- u danger qu'elle vouloit éviter. DLUGOSS. pag. 997. ISL. SARNIC. ubi suprà. CROMER pag. 292. HER-. DE FULSTIN. Lib. IX. IX. Cap IX. pag. 95. NEU- VER. Hist. Polon. Lib. III. pag. 189. Ce trait qui ne paroît pas original, peut avoir été copié sur un trait lable & plus ancien. Je ne voudrois pourtant pas le mer ici en doute. Si la pudeur ne l'a point imaginé me rencontre, elle peut l'avoir imité. Le courage est us les siécles & de tous les états. Jamblique fait men- d'une Pythagoricienne, appellée Timicha, qui se cou- langue avec les dents à la question, pour ne pas ré- le secret de sa secte. On vit depuis, mais par d'au- notifs, une pareille fermeté dans une Courtisanne, parle Tertullien, & dans un Martyr que saint Jérô- ite avec éloge. JAMBLICH. in Pathagor. TERTUL. serm. artyr. HIERONYM. in vit. Paul. Herem.

DLUGOSS pag. 989.

ULADISLAS LOKETEK. 1328.

les mettre hors d'état de soutenir les Chevaliers, auxquels il étoit enfin résolu de faire la guerre.

Il employa contre ceux-ci les (a) Lithuaniens, qui l'avoient déja servi dans la Prusse, & qui lui étoient dévoüés depuis que (b) Casimir, le seul fils qu'il avoit eu de sa femme Hedwige, avoit épousé la fille du Duc (c) Gedimin, leur Souverain. Il prit aussi des (d) Hongrois à sa solde. Ils lui furent offerts par leur Roi Charles Robert, de la maison de France, qui (e) avoit épousé depuis peu sa fille Elisabeth. Son armée étoit d'autant plus redoutable qu'il avoit eu l'art de lui inspirer toute la haine qui l'animoit contre les Chevaliers.

Il la mena dans le Palatinat de Culm, qu'il parcourut la flamme à la main jusqu'à la riviere d'Ossa. Il attendoit partout l'ennemi, qui (f) n'osa jamais paroître. Souvent il fut tenté de l'attaquer dans ses forts; mais (g) ses troupes n'en-

(a) CROMER. *pag.* 293. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1126.

(b) DLUGOSS. *pag.* 988. CROMER. *pag.* 292. *Anonym. Archidiac. Gueznens. Chron. Cracov. in scriptor. Silesiac. Tom. II. pag.* 96. STANISL. SARNIC. *pag.* 1128. NEUGEBAVER. *Lib. III. pag.* 188.

(c) Ce Prince avoit été grand Ecuyer du Duc de Lithuanie Vithen, qu'il avoit tué pour se rendre maître de ses Etats. Dlugoss, Cromer & quelques Historiens n'ont eu garde d'avoüer ce crime. Au contraire, ils font Gédimin fils de Vithen. Cela vient de ce que ces Auteurs vivoient dans la Cour des Rois descendans de ce Prince. Gédimin fut un des héros de son temps. Il étoit craint & respecté de tous ses voisins & des Tartares mêmes. Il fut presque toujours heureux dans ses guerres. L'alliance qu'il fit avec Uladislas prépara les voyes à l'union qui se fit dans la suite de la Lithuanie avec la Pologne au temps de Jagellon. Il fut tué d'un coup de mousquet ou de canon, au siége qu'il faisoit

ient point la manœuvre des siéges : & roient même sçû conserver les places zard leur eût fait conquérir. Uladislas que ce qu'il ne pouvoit insulter, & ina le pays, qu'après l'avoir ravagé au les champs même devenus incultes ne fournir de long-temps à la subsistan- eillards & des femmes, les seuls témoins soit dans cette contrée, des affreux dés- se ses troupes y avoient commis. ULADISLAS LOKETEK. 1328.

vages étoient trop grands pour des su- n'étoient point coupables des injustices de itres, & ils n'étoient pas assez pour des superbes, qu'il n'étoit pas aisé d'humi- scrupuleux dans le choix des ressour- Chevaliers ne désespérerent point de sur- eurs malheurs. Ils (b) eurent recours au Boheme, à qui ils offrirent le thrône las, comme s'ils avoient été les arbitres de 1329.

ielona dans la Samogitie. Ni lui, ni les Lithua- connoissoient encore les armes à feu nouvelle- ntées. Il étoit idolâtre, & son corps fut brûle à des Payens, mais d'une façon qui n'étoit pro- toute, qu'aux habitans de la Lithuanie. On le cheval de bataille avec un homme vivant, c'étoit s Gendarmes, qu'il avoit le plus aimé. On a- même bucher, deux éperviers, deux chiens de deux pieds d'ours, qui furent tous consumés avre. ALEXAN. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. I. pag. . STAN. SARNIC pag. 1127. & seqq. CHRIST. CH. de rep. Pol. Lib. I. Cap. IX. pag. 190.
IOOSS. pag. 994. Anonym. Archidiac. Gnesnens. tov. pag. 96.
OLOSS. pag. 975. CROMER. pag. 287.
GOSS. pag. 994.
MER. pag. 293.
GOSS. ibid.

ULADISLAS LOKETEK. 1329.

de la destinée d'un Prince, devant lequel ils n'avoient osé se montrer peu de temps auparavant. Il n'appartenoit qu'à eux seuls d'exagérer leur pouvoir dans l'excès même de leur foiblesse. Leur témérité fut heureuse; le Roi Jean n'attendoit qu'une occasion de justifier le titre de Roi de Pologne, qu'il (*a*) usurpoit depuis long-temps.

Il ne tarda pas d'arriver en Prusse à la tête de plusieurs corps de Bohemes & d'Allemands. L'avis des Chevaliers fut qu'on entreroit d'abord en Pologne, & que l'on fondroit inopinément sur le district de (*b*) Dobrzin, qu'Uladislas (*c*) venoit tout nouvellement de joindre à ses autres Provinces par la cession que lui en avoit fait un de ses cousins. Il ne fallut pas bien du temps pour lui enlever ce nouveau domaine; mais il importoit de s'y établir. On (*d*) entreprit le siége de la capitale, qui se défendit quelque tems avec courage, mais qui fut enfin contrainte de subir le joug des Chevaliers. Maîtres de cette place, ils (*e*) marcherent vers la ville d'Uladislaw, qu'ils surprirent & mirent en cendres sans épargner même les Eglises, qu'ils auroient dû respecter. Durant ce temps le Roi de Boheme s'avançoit vers la Mazovie, qu'il eût dévastée sans dou-

(*a*) *Id. pag.* 996.

(*b*) *Id. pag.* 995. Ce district est entre la Cujavie, la Prusse & le Palatinat de Ploczko. Il est divisé en trois Châtellenies, celle de Dobrzin, celle de Ripin, & celle de Slonsk. La ville, ou le bourg de Dobrzin, est située sur un rocher près de la Vistule, entre Ploczko & Uladislaw. ANDR. CELLAR. *regni Polon. Descript.* 603, 604. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 39.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 987. CROMER. *pag.* 291.

ce, si le (*f*) Souverain & le peuple de ce ULADISLAS LOKETEK. 1329.
hé, instruits de ses desseins, n'eussent pris
rti de se rendre, & de (*g*) lui faire homma-
le tous leurs biens.

Leur soumission fut regardée comme un heu-
t présage. Elle fit même illusion aux Cheva-
s qui ne doutant plus du succès de leur entre-
se, & voulant profiter du temps, où le Roi
n avoit encore besoin de leurs armes, se pres-
nt d'en obtenir ce qu'ils craignoient qu'il ne
r refusât, lorsqu'une fois établi dans le Royau-
, il pourroit se passer de leur secours. Il (*h*)
rierent de leur vendre la Poméranie. Ils a-
üoient de bonne foi que les Marquis de Bran-
bourg n'avoient pû leur donner aucun droit
r cette Province; & plus imprudens, ou plus
eugles, ils croyoient l'acquérir plus justement
s mains d'un Prince, qui ne l'avoit même pas
nquise, & qui n'avoit d'autre titre pour la leur
der, que l'espérance d'en être le maître dans
temps, où par la vente qu'il en auroit dé-
faite, il ne lui seroit plus permis d'en dis-
ser.

Deux motifs engagerent le Roi de Boheme à
ur accorder ce qu'ils désiroient: l'amour du
in, & le désir de se venger du Roi de Polo-
gne;

(*d*) *Id. pag.* 293.
(*e*) *Id. pag.* 294. DLUGOSS. *pag.* 995.
(*f*) *Id. pag.* 996. CROMER. *pag.* 294. STANIS. SARNIC.
nal. Polon. pag. 1129.
(*g*) *Accession. ad Hist. Ducum Piasteor. ad calcem. Tom. II.*
ipt. rer. Silesiac. pag. 5.
(*h*) STAN. SARNIC. *ibid.* CROMER. *ubi suprà.* PASTOR.
HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 108. NEUGEBAVER. *Hist.*
ol. Lib. III. pag. 190.

ULADISLAS LOKETEK. 1329. gne, s'il ne pouvoit réussir à lui faire la loi. (a) L'Acte de donation fut fait au nom du Roi Jean & d'Elisabeth son épouse, comme substituée aux droits de Wenceslas II. L'un & l'autre y conviennent d'avoir donné la Poméranie à Vernher de Orszela, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & à tous ses Freres en général, & de l'avoir cédée purement & simplement comme une aumône faite aux Chevaliers, & sans autre dessein que d'avoir part à leurs bonnes œuvres, & d'obtenir par leurs prieres les graces & les secours du ciel.

Cette (b) donation fut bientôt suivie de celle de Dobrzin: donation aussi peu gratuite que la premiere; Ce pays fut acheté par les Chevaliers 4800. gros de Prague, à condition qu'ils n'en payeroient aucune Dixme, & que le Roi de Boheme ne feroit sa paix avec les Polonois qu'après qu'Uladislas, qu'ils appelloient par dérision, Roi de Cracovie, auroit renoncé pour lui & pour les siens à tous ses droits sur cette portion du Royaume.

1330. De nouveaux intérêts, des sentimens même de reconnoissance engageoient les Chevaliers à se remettre en campagne. Renforcés (c) par les Livoniens, ils prirent les forts de (d) Nakiel, de (e) Viszegrad, de Raciasz, & de (f) Gniewkow. Ces exploits augmenterent leur insolence. Elle de-

(a) On le trouve tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 996 *& seqq.*

(b) CROMER. *pag.* 294. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol pag.* 1129.

(c) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 999.

(d) ANDR. CELLAR. *Pol. Descript. pag.* 500.

espèce de fureur. Ils n'épargnoient ni sexe, ni caractère, ni condition. at, ils brûloient les autels, après les du sang des Prêtres qui vouloient ; ils tuoient les enfans dans le sein es. La pudeur ne trouvoit point d'a- leurs brutalités, il n'en étoit point avarice ; & ils égorgeoient indiffé- s vierges qu'ils avoient souillées, & ux qu'ils avoient dépouillés de leurs

ULADISLAS LOKETEK. 1330.

souffroit impatiemment leurs désor- endoit des renforts du Roi de Hon- b) Guillaume, Duc d'Autriche, lui s ne furent pas plutôt arrivés, qu'il s la Prusse. Il (i) permit, il ordon- ses troupes, de ne mettre aucun frein ce, & de n'écouter ni remords, ni pouvoit manquer d'être obéï dans re, où les plus lâches se picquoient 'exemple. Tout fut bientôt dévasté ords de la Drwencza, au-delà de la- perçut les Chevaliers qui étoient ac- défense de leur Province. Tous leurs empêcherent pas de traverser le fleu- chasser devant lui. Les Chevaliers endre des villes. Ils ne sçavoient point batailles. N'osant risquer une action, ils

598.
ss. pag. 1000.

1001. Cromer. pag. 295.

ULADISLAS LOKETEK. 1330. ils (a) se retirerent dans leurs places, tandis qu'Uladislas, maître de la campagne, acheva de dévaster leur pays, & n'abandonna ses conquêtes que pour conserver son butin.

Il n'étoit pas encore hors du Palatinat de Culm, qu'il reçut des Députés du Grand-Maître de l'Ordre, qui n'osant lui demander la paix, l'envoyoit supplier de lui accorder du moins une trêve. Il offroit de rendre sur le champ le district de Dobrzin, & de remettre à un Congrès la discussion de ses droits sur la Poméranie, & l'entiere décision de tous les différends qui l'empêchoient de vivre en paix avec la Pologne.

Uladislas ne cherchoit qu'à terminer une guerre, où pour défendre ses sujets, il alloit être contraint de les épuiser par de nouvelles taxes. Il accepta les propositions des Députés. La (b) trêve fut déclarée, Dobrzin rendu, & le Congrès même indiqué. Le Roi de Hongrie devoit y soutenir les intérêts d'Uladislas, & le Roi de Boheme ceux des Chevaliers Teutoniques. Les Polonois n'ignoroient point la partialité du Roi Jean; mais la médiation de Charles Robert étoit également suspecte aux Chevaliers, contre lesquels il avoit fourni des troupes. Après tout, il y avoit lieu de présumer que les querelles que ces Princes n'avoient pû décider par leurs armes, ils essayeroient de les finir par leurs négociations. Ce qui est certain, c'est qu'ils étoient convenus de se liguer l'un avec l'autre contre celui

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 1002. *in init.* STAN. SARNIC. *pag.* 1126. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. Lib. III. pag.* 190.
(b) *Id. pag.* 191. DLUGOSS. *ubi suprà.* HERBURT DE FULSTIN. *Lib. IX. Cap. X. pag.* 96. *vers.*

les deux partis qui par entêtement, ou par ULADIS-
e, refuseroit de s'en tenir à leur jugement. LAS LO-
s malheurs arrivés presqu'en même temps KETEK.
i de Hongrie, firent échoüer ce projet. 1330
ir, fils d'Uladislas, étoit alors auprès de
nce. Né avec un cœur extrêmement ten-
l (c) devint amoureux d'une fille d'hon-
de la Reine Elisabeth sa sœur, & fut fort
é de la trouver à l'épreuve de ses recher-
Plein de sa passion, il n'écouta que l'ar-
d'une jeunesse effrenée & sans expérience.
nagina que la violence auroit plus de succès
a persuasion; & la (d) Reine, à ce qu'on
ouchée de son désespoir, approuva, favo-
nême l'emportement, qui le fit triompher
vertu qu'il n'avoit pû séduire.

ette fille appellée Claire, étoit (e) de la mai-
le Zaach. Renduë à elle-même, elle sentit
malheur, & osa l'avoüer au Baron Félician
ere, qui sur le champ résolut de la ven-
Soit que l'horreur qu'elle avoit marquée
l'entreprise de Casimir eût fait pressentir à
rince de funestes suites de sa brutalité; soit
déja auparavant, il eût eu ordre de retour-
uprès du Roi son pere, il ne parut plus
s son crime, & son absence ne fit qu'irriter
ntage la colère de Félician.

ansporté d'une fureur, dont il n'étoit pas
ître, ce malheureux pere conçut un dessein
ble, & il eut la hardiesse de l'exécuter. C'é-
toit

(c) DLUGOSS. pag. 1004.
(d) Id. pag. 1005.
(e) PETR. DE REWA. rer. Hungar. centur. IV. pag. 21.

WLADISLAS LOKETEK. 1330.

toit un autre Brutus, qui pour l'action infâme d'un nouveau Tarquin vouloit changer le gouvernement de l'Etat, & exterminer tous ceux qui avoient droit d'y éxercer l'autorité souveraine. Il épia le moment qu'il crut le plus favorable. Le Roi étant à table, & n'ayant auprès de lui que peu de gens pour le servir, Félician (*a*) lui porta précipitamment un coup de poignard, que le Prince sans être prévenu, évita par hasard ou par adresse. Frappée du cri perçant que jetta son époux, & plus encore de l'empressement du meurtrier à se précipiter sur elle, la Reine eut encore le temps de se défendre avec ses mains, qui furent cruellement blessées. Cependant Félician s'élançoit sur les fils du Roi, André & Loüis, lorsque les domestiques, revenus de leur surprise, tomberent sur lui le sabre à la main, le mirent à mort & le hacherent en piéces.

Presqu'aussi-tôt toute la maison du Roi ayant pris les armes, on courut à l'hôtel de l'assassin. On attacha son fils à la queuë d'un cheval, & on le traîna vivant dans les ruës. On (*b*) n'épargna point l'infortunée Claire. On lui coupa le nés, les lévres, tous les doigts des mains, & en cet état on la donna en spectacle à toute la ville, indignée d'un traitement si affreux. Charles n'avoit aucune part à ces mouvemens tumultueux, qui tenoient plus de la rage que du zéle; mais il parut les approuver par les peines qu'il

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 1003. STAN. SARNIC. *Annal Pol. Lib. VI. pag.* 1130. CROMER. *pag.* 295.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 1004.

gea dans la ſuite à tous les parens, à lliés, à tous les amis mêmes de Féli- 'il condamna, innocens ou coupables, l'exil, les autres à une mort honteuſe. i bientôt cherement tous ces injuſtes xcité (c) par le Woiewode de Tranſyl- ui étoit lui-même pouſſé par quelques e l'Etat, il réſolut de faire la guerre à Woiewode de Valaquie. Rien ne l'en- t inſulter ce Prince, qui aimoit d'ail- paix, & qui (d) ſur le champ lui en- Députés pour lui offrir 7000. marcs, toute ſa Souveraineté à foi & hom- t ſon fils même pour caution de ſes en- s, s'il vouloit bien renoncer à une atta- itime, & plus périlleuſe qu'il ne pen- la difficulté qu'il auroit de pénétrer dans bordé de montagnes preſque inacceſſi-

ULADISLAS LOKETEK. 1330.

ſoumiſſion alloit preſque juſqu'à la ſer- Charles la reçut pourtant avec dureté, itit en cette occaſion par des menaces e ridicules cet air de grandeur qui lui opre, & qui marquoit autant l'élévation génie, que celle de ſon rang. Il ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſon armée, qu'il ſans précaution dans les montagnes, lui avoit parlé. Il n'y trouva que des cultes, où il marchoit au haſard, & ne ſortoit que pour traverſer des marais pro-

pag. 1005.
p. 1006. PETR. DE REWA, rer. Hungar. Cent.
1.

ULADISLAS LOKETEK. 1330. profonds, au-delà desquels s'offroient encore des bois épais, où l'on n'appercevoit aucune route. Ses provisions furent bientôt sur le point d'être épuisées. Il sentit alors l'extrême danger où il étoit. Sa seule ressource fut de demander la paix au Woiewode, à condition qu'il lui fourniroit des gens pour le reconduire dans les plaines de Hongrie par les chemins les plus courts.

Bazarad moins hautain que Charles ne l'avoit été, mais plus fourbe, parut ne souhaiter que sa retraite. Il lui donna des guides sur la foi desquels les Hongrois se mirent en marche, sans se douter du piége qu'on leur préparoit. Impatiens de retourner chez eux, ils suivoient leur route avec joie, quand tout-à-coup dans un long défilé entre des rochers & un torrent, ils se virent investis & comme assiégés de tout côté par les Valaques. Leur premier dessein fut de combattre; mais ils s'apperçurent bientôt, qu'ils ne pouvoient éviter de périr. Les flêches, les pierres, des rocs entiers tomboient à tout moment sur ces malheureux, qui pressés, entassés les uns sur les autres, ne pouvoient faire usage de leurs armes, ni n'avoient le temps de s'en servir.

Le plus grand nombre fut tué. Tous les autres furent enchaînés, & réduits pour le reste de leurs jours à un honteux esclavage. On les employa d'abord à chercher leur Roi parmi les morts, ou à le démêler parmi eux; mais Charles, couvert (a) de quelques haillons, pris à la hâte, avoit trouvé le moyen d'échapper & se fai-

(a) DLUGOSS. *pag. ubi suprà*. CROMER. *pag.* 296.
(b) DLUGOSS. *pag.* 1008.

n asyle contre ses ennemis des rochers ULADISLAS LOKETEK.
ui avoient été l'occasion de sa défaite.
: à s'ouvrir un passage jusqu'aux fron- 1330.
ses Etats, où se reprochant sa témeri-
n imprudence, & mêlant ses larmes
les de ses sujets, il leur fit bientôt ou-
malheurs & les consola de leurs pertes.
ppé sérieusement à les réparer, il perdit 1331.
les anciens engagemens avec la Pologne.
evaliers le redoutoient, ils craignoient
e Roi de Boheme. Ils furent ravis que
rès n'eût point lieu; & malgré l'épuise-
il ils étoient encore, ils se préparerent à
ivelle guerre contre Uladislas.
5) Monarque étoit déja sur le retour de
c Casimir son fils montroit une extrême
le se signaler à la tête de ses armées. Il
, que (c) Casimir avoit des penchants
eut jamais la force de vaincre, ni la di-
1 de cacher. Il étoit voluptueux sans dé-
& sans délicatesse, & presque toujours
ssionné par débauche, que par sentiment;
des vices, que des siécles corrompus vou-
ne faire passer que pour une foiblesse,
oit d'excellentes qualités. Il avoit de l'é-
n dans le génie, du courage & de la for-
s l'esprit, des vuës, de l'adresse, de la
ition, un naturel doux & traitable. Sa
iomie étoit ouverte; & quoiqu'on y dé-
un air de finesse & de discernement, elle
oit la confiance sans prévenir contre sa
sincé-

pag. 1060. 1088. 1109, 1110. CROMER. *Lib. XII.*
. 328.

ULADISLAS LOKETEK. 1331. sincérité. Il aimoit la gloire, & à un peu de présomption près, qu'il tenoit de sa grande jeunesse & qui étoit peut-être moins un défaut qu'un heureux préjugé, il donnoit lieu d'espérer que plus grand que sa naissance & que sa fortune même, il ne devroit un jour à l'une & à l'autre que les occasions de faire éclater ses talens.

Son pere en connoissoit le prix. Il lui confia volontiers le soin de le venger des Chevaliers Teutoniques. Voulant même le former à la conduite des peuples, pendant qu'il pouvoit encore l'instruire à les gouverner, il (*a*) l'établit Souverain de la grande Pologne.

Samotuly en étoit Palatin depuis qu'elle avoit été réunie à la couronne. Il ne pût supporter qu'on lui ôtât le pouvoir qu'il y exerçoit. Il n'avoit pas oublié qu'il avoit contribué à la soumettre, & il se crut encore assez fort pour l'arracher des mains qui venoient s'en saisir. Son désespoir le porta à une trahison honteuse. Il eut recours aux Chevaliers à qui il offrit ses services, & l'appui de sa maison, qui par son crédit dans la province pouvoit la faire soulever en leur faveur. Il ne demandoit que de la confiance & des troupes. Le Grand-Maître étoit alors (*b*) Ludolphe, Duc de Brunswig. Son Prédécesseur Vernher de Orszela (*c*) avoit été assassiné l'année auparavant dans sa maison même, par

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1008. CROMER. *p.* 296. HERBURT. DE FULSTIN. *Lib.* IX. *Cap.* XI. *pag.* 97. NEUGEBAVER. *Hist. Pol pag.* 191.

(*b*) DLUGOSS. *p.* 1007. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* II. *pag* 125.

(*c*) *Id. pag.* 124. DLUGOSS. *ibid.*



Chevalier, nommé Jean de Bunsdorff. ULADISLAS LOKETEK. 1331.
the se pressa de mettre son armée en état
Il en (d) donna le commandement à deux
Maréchaux de l'Ordre, qui devoient sui-
actement les vuës & les conseils du Pa-
ii

passérent la Vistule à Thorn, & prenant
emins détournés qu'ils traversoient rapi-
t & sans bruit : ils fondirent tout d'un
lans la grande Pologne, où personne ne
douté qu'ils eussent dessein de pénétrer.
nirent d'abord en cendres la ville de (e)
a. Ils marcherent de-là vers (f) Pyzdry.
ir y étoit, & il eut à peine le temps d'en
Il n'avoit avec lui aucunes troupes pour
nse.
tés (g) de l'évasion de ce Prince, qu'ils
it résolu d'enlever, les Teutoniques se ré-
ent des deux côtés de la Warta, où ils
irent des désordres, que les droits même
guerre ne pouvoient autoriser. Leurs (h)
tés ordinaires étoient des assassinats, des
ges, des crimes, des horreurs qui n'offen-
pas moins la nature, dont ils méprisoient
x, que la religion qu'ils devoient du moins
ter par politique. N'espérant point se main-
dans ce pays, ils cherchoient uniquement
étruire. Leur audace augmenta par la fa-
qu'ils eurent à le dévaster.

Reve-

Id. pag. 1010.
ALEX. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. II. pag. 31.
I. ibid ANDR. CELLAR. Polon. Descript. pag. 224.
CROMER. pag. 297. DLUGOSS pag. 1011.
Id. pag. 1017. CROMER. pag. 300.

ULADISLAS LOKETEK. 1331. Revenus (a) à Thorn, ils formerent le projet d'envahir toute la Pologne. Ils engagerent des troupes en Allemagne. Ils en firent venir de Livonie, ils en leverent parmi leurs sujets. Jamais ils n'avoient eu une armée si nombreuse. Ils (b) entrerent d'abord dans la Cujavie, où ils ne firent aucun dégât. Ils la réservoient pour en tirer des subsistances, & ils se proposoient d'en faire la conquête à leur retour. Ils tomberent de-là sur Lencici, qu'ils forcerent à se rendre, & dont ils brûlerent le château. Cette place emportée, nulle autre de la province ne se crût en état de tenir; les Chevaliers n'eurent besoin, pour s'en rendre maîtres, que du temps qu'il leur falloit pour les investir. Ils les traiterent néanmoins aussi cruellement, que s'il leur en avoit coûté pour les réduire, ou qu'ils eussent voulu les punir de n'avoir pas eu le courage de leur résister.

Ils n'abandonnerent ce Palatinat que pour porter les mêmes ravages dans celui de Kalisch. Gnesne fut pris & son Eglise pillée. Ils pénétrerent ensuite dans la Siradie, où (c) quelques nobles qui s'étoient armés, moins pour défendre leurs biens, que pour conserver, ou pour venger l'honneur de leurs femmes, retarderent quelque temps leurs progrès. Uladislas (d) tout vieux & infirme qu'il étoit, venoit à eux pour les soutenir.

Il n'eut pas plutôt reconnu la situation & les for-

(a) DLUGOSS. *pag.* 1011.
(b) *Id pag.* 1012. CROMER. *pag.* 297. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. Lib. III. pag.* 192.
(c) CROMER. *pag.* 298. DLUGOSS. *pag.* 1013.
(d) *Id. pag.* 1014.

ievaliers, qu'il (*e*) ne jugea point à ULADIS-
venir à une action décisive. A com- LAS I.O-
es avec les leurs, il avoit peu d'hom- KESEK.
eut avoir beaucoup moins de sol- 1331.
luisit à les combattre en détail par
utiles. Les Polonois se surpassoient
ns ces rencontres ; mais leurs suc-
point de suites, & ne servoient
eurs espérances, sans abattre le cou-
ennemis.

rrible d'entre eux étoit Samotuly,
eins malignement concertés, mais
uits avec adresse, étoient plus per-
at, que tous les bras qu'il avoit
: perdre. Uladislas se proposa de
Il (*f*) lui envoya des Emissaires
senter le tort qu'il faisoit à sa na-
ille, à sa propre gloire. Il lui fit
ayant toujours été l'ornement &
patrie, il lui convenoit de la li-
valiers, qui les premiers le feroient
leur avoir soumise : ne fût-ce que
qu'ils auroient de n'en devoir la
sa trahison. Il lui promettoit d'ou-
crimes, sur-tout, s'il vouloit bien
pardon par quelque action d'éclat;
parti, qu'il avoit le malheur de
omme un gage assûré qu'il l'aban-
etour.

Le

B HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. pag.* 109.
pag. 1015. CROMER. *ubi suprà.* HER-
N. *Lib. IX. Cap. XI. pag.* 98. STAN SAR-
Lib. VI. Cap. XXVI. pag. 1130.

ULADISLAS LOKETEK. 1331.

Le Palatin, pressé de remords, sentoit depuis long-temps toute la honte de sa perfidie. Il voulut avoir une entrevuë avec Uladislas, & il se la ménagea sous prétexte d'aller reconnoître la position de son armée. Interdit à la vuë du Monarque, ses larmes furent quelque temps les seuls interprétes du regret qu'il avoit de l'avoir offensé. Sa confusion, ses sentimens toucherent le Prince, qui ne tarda pas de lui donner des marques de confiance aussi peu équivoques, que la douleur dont il le voyoit pénétré.

Samotuly (a) lui représenta les Teutoniques beaucoup moins redoutables qu'ils ne le paroissoient. Il dit, que leur nombre qui les faisoit respecter, mais qui ne causoit parmi eux que de l'embarras & du désordre, étoit précisément ce qui devoit le moins les faire appréhender. Ce n'étoient, ajoûta-t-il, que des troupes mercenaires, qui ne prenant aucun intérêt à la gloire des Chevaliers, n'avoient ni valeur, ni expérience, & étoient plus propres à affamer un pays qu'à le subjuguer. Leurs Généraux ne devoient leur emploi qu'à la faveur. Elevés dans les intrigues de leur Ordre, ils n'avoient aucun talent pour la guerre. Plus capables de craindre que de prévoir les événemens, rarement ils sçavoient profiter des occasions même les plus favorables. Le Palatin soutenoit que les Polonois pouvoient les vaincre. Il exhortoit Uladislas à ne pas différer de les attaquer. Il s'offroit de les combattre; mais ils

(a) DLUGOSS. *ubi suprà.*
(b) *Id. pag* 1016. CROMER. *pag.* 299. STAN. SARNIC. *pag.* 1131. NEUGEBAUER. *pag.* 193.

lus naturel qu'il laissât au Roi, ou au Uladislas Lokietek. 1331.
asimir, l'honneur de ce triomphe.
nvint que dès la nuit suivante on mar-
ux ennemis. Samotuly dressa lui-même
e bataille, & retourna vers les Teuto-
résolu de favoriser l'entreprise par tou-
nœuvres qui pourroient en procurer le

rapport qu'il fit aux deux Généraux
t qu'à leur donner une extrême assû-
l'entendre, il n'étoit plus besoin dans
ni de fossés, ni de retranchemens, ni
n, ni de vigilance. Il avoit vû cette
e les Polonois estimoient la ressource
trie; elle lui avoit paru si foible, qu'il
oit pas capable de disputer à une seule
russienne le peu de terrein qu'elle oc-
es Chevaliers, naturellement présomp-
'eurent point de peine d'ajoûter foi au
l'un homme qui entendoit la guerre, &
e soupçonnoient point la fidélité.
étoient alors campés à Plowcze, près
iow. Tout reposoit dans leur armée,
ardes même étoient peut-être endor-
sque le lendemain à la pointe du jour
ois arriverent près de leur camp. Un
lard épais le leur cachoit encore. Il é-
able à leurs approches; mais il ne l'é-
à leur attaque. Ils attendirent qu'il fut

ce temps Uladislas voulut animer ses
trou-

3033. ubi suprà.

ULADISLAS IOKETEK. 1231.

troupes. Il sentoit l'importance de l'action où il alloit s'engager. Tout étoit extrême pour lui & pour ses peuples dans ce qu'elle lui offroit à craindre, ou à espérer. Il (a) rappella à ses soldats les anciennes victoires de la nation, la nécessité où ils étoient d'en soutenir la gloire. Il n'oublia rien pour exciter en eux cet amour de la patrie, que l'instinct fait naître, que l'intérêt soutient, que la religion même autorise. Il leur représenta, qu'ils alloient combattre pour leur Roi, pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour eux-mêmes.

„ Plusieurs de vos concitoyens, leur dit-il, „ sont esclaves dans ce camp que nous allons „ forcer. Vous pourriez entendre d'ici leurs voix „ plaintives. Concevez du moins par les maux „ qu'ils endurent quel seroit leur empressement „ à vous en délivrer, s'ils vous sçavoient dans „ le même état, & que libres comme vous, il „ ne tînt qu'à leur valeur de rompre vos chaî- „ nes. Mais à quels ennemis avons-nous à fai- „ re? à des ingrats qui se servent de nos pro- „ pres bienfaits pour nous écraser: à des bri- „ gands qui nourris dans le sang & le meurtre, „ ne sçavent que désoler nos provinces pour les „ conquérir, & voudroient ne nous y laisser „ pour tous biens que l'air qu'on y respire: à „ des impies qui brûlent nos temples, dépoüil- „ lent nos autels, se joüent de tous les anathê- „ mes de l'Eglise: à un ramas confus de gens de „ dif-

(a) *Id. pag.* 1017. CROMER. *pag.* 299, 300. STANISL. SARNIC. *pag.* 1131. PASTOR. AB HIRTENB. *pag.* 110, 111, 112.

fférentes nations qui n'aiment que la licen- ULADIS-
, & que rien ne touche moins que l'hon- LAS LO-
eur. De tels hommes sont-ils si fort à crain- KETEK.
dre? Ne doutez point que le ciel ne demande 1331.
leur perte. La religion éplorée joint ses inté-
rêts à nos armes. Vengeons ses injures & les
nôtres. Ses vœux sont les présages de nos
succès."

Il eut à peine achevé son discours, qu'il dé-
ouvrit le camp des ennemis, & qu'il y apper-
ıt des mouvemens, comme si l'on y avoit été
verti de sa marche. Le (b) hennissement des
ievaux de son armée l'avoit décelé, & quel-
ıes Teutoniques effrayés couroient confusé-
ent aux armes. Uladislas se pressant d'avan-
r les surprit dans les premiers momens de leur
sordre, & les poussa avec une impétuosité
u'ils ne purent soutenir.

Les Généraux du fond de leurs tentes virent ce
remier choc, & n'en furent point allarmés. Ils
rurent que de nouvelles troupes, qui couroient
ır les Polonois, les mettroient bientôt en dé-
ıute. Ils se reposerent sur elles du soin de ré-
blir le combat, & leur abandonnerent tout
onneur d'une victoire, qu'ils estimoient trop
sée pour daigner y prendre part; mais ni ces
oupes, ni d'autres qui arrivoient successivement
e purent rallentir le feu de l'attaque. Témoins
e leur défaite, plusieurs Chevaliers accoururent
ent pour les rallier. Elles furent encore dissi-
ées.

Le

(b) CROMER. pag. 299. HERBURT. DE FULSTIN. pag. 8. vers.

ULADISLAS LOKETEK. 1331. teurs, elle n'alla tout au plus qu'à 500. hommes.

Quelque empressement que Casimir eût marqué de se signaler dans cette journée, il ne put avoir la gloire d'en partager les périls. Le Roi n'avoit osé l'exposer, & le réservoit pour rassûrer ses peuples & les défendre, au cas que la perte de la bataille eût mis la nation en danger.

Ce qu'il avoit craint pour son Royaume, les Chevaliers le craignoient alors pour leurs Etats. Dès le jour même du combat, ils (a) dépêcherent des courriers au Roi de Boheme, pour le prier de ne les point abandonner dans leur malheur. Ce (b) Prince plus jaloux de la gloire des Polonois que touché du désastre des Teutoniques, conçut d'abord le dessein d'une diversion, qui empêchant les uns de profiter de leurs avantages; maintiendroit les autres dans leurs possessions, & pourroit même servir à venger la honte de leur défaite. Il entra précipitamment dans la grande Pologne, & pénétrant jusqu'à la ville de Posnanie, il entreprit sérieusement de l'assiéger.

Cette attaque imprévuë fit échoüer les projets d'Uladislas. Il étoit à la poursuite des Chevaliers qu'il vouloit achever de détruire. Il espéroit leur enlever toutes leurs conquêtes. Il prétendoit même les chasser de leurs propres Etats, & les réduire à se chercher de nouveau quelque asyle chez des Souverains, s'ils en trouvoient encore d'assez imprudens pour les recueillir, ou d'as-

(a) DLUGOSS. pag. 1022.
(b) PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XVIII. pag.* 114. 115.

d'assez présomptueux pour ne pas les craindre. Rien ne fut comparable à son désespoir, quand il se vit contraint de retourner sur ses pas & d'abandonner des ennemis, qui ne pouvoient plus résister à ses armes. Le soldat Polonois fumant de leur sang, n'en étoit que plus animé à le répandre. Acharné sur les débris de leur armée, il ne leur laissoit ni le temps de se rallier pour se défendre, ni les moyens même d'éviter la mort en la fuyant. ULADISLAS LOKETEK. 1331.

Plus heureux qu'ils ne l'espéroient, les Teutoniques se rassemblerent, retournerent dans leur pays, conserverent tous leurs domaines, & furent bientôt en état d'insulter encore Uladislas.

Ce Prince marchoit vers la grande Pologne, & sa colère étoit d'autant plus vive qu'il désespéroit d'y trouver le Roi Jean, qui l'y rappelloit malgré lui. Il eut beau se hâter. Les Bohemes appréhendoient un vainqueur jaloux de sa gloire, & plus jaloux encore du plaisir d'assouvir sur eux sa haine & sa fureur. Ils (c) le sçurent à peine à quelques journées de Posnanie, que leur objet étant rempli, ils leverent le siége de cette place, & reprirent le chemin de Breslaw. Il n'étoit pas possible de les suivre. L'armée Polonoise étoit fatiguée & moins nombreuse qu'il ne le falloit pour une expédition en Silésie. Uladislas remit sa vengeance à des temps plus heureux, & lorsqu'il n'auroit plus sur les bras les Chevaliers, dont il craignoit les ressources.

Ils méditoient déja les moyens de réparer leurs per-

(c) *Ibid.* CROMER. *ubi suprà.*

ULADIS-LAS LO-KETEK. 1333. „ la pitié leur avoit ouvert, & qu'ils n'ont pas „ craint de profaner par la plus noire ingratitude. Ces sentimens d'Uladislas étoient justes, & ils ne blessoient point ceux que la Religion lui inspiroit en ces momens.

Ce (a) Prince après la mort de Leszko le Noir son frere, avoit disputé le throne à Henri, Duc de Breslaw. Il l'obtint d'abord par son courage, il le perdit presque aussi-tôt par la lâcheté de ses partisans. Przemyslas, Duc de Posnanie, y parvint malgré lui par ses intrigues. Wenceslas, Roi de Boheme, à la tête de ses troupes voulut l'enlever à Przemyslas. Aucun de ces rivaux ne l'étonna. Il combatit l'un & mit son armée en déroute; il réduisit l'autre à n'oser paroître devant lui. Forcé par les Tartares d'interrompre le cours de ses victoires, il céda à la fortune de Przemyslas, dont il reconnut le mérite, mais dont il n'imita point les vertus. Successeur de ce Monarque, il se montra plûtôt le tyran que le pere de ses sujets; on eut horreur de ses vices; il fut déposé. Wenceslas mis à sa place, le dépoüilla de tous ses appanages. Plus grand que ses malheurs, Uladislas apprit à rougir de ses désordres, reprit le Diadême, se l'assûra par sa valeur, & l'honora par son mérite. Instruit de ses devoirs & ferme dans ses desseins, il n'eut plus d'autres vûës que l'aggrandissement de ses Etats, & la félicité de ses peuples.

Il se (b) distingua, sur-tout, par un grand fonds de clémence & d'humanité. Il se plaisoit à

(a) STANISL. LUBIENSKI *Oper. posthum. de reb. Silesiac. Lib. IV. p. 167. 168.*

écompenser le mérite; & il pardonnoit aisé-ent les défauts. Il excusoit jusqu'à ces imper-ctions qui viennent d'un manque de politesse, choquent les bienséances, & que les Princes portent moins volontiers que des vices plus rqués. Les moindres vertus rachetoient au-ès de lui tout ce qui ne marquoit ni passion, malice. Familier, accessible, il recevoit avec nté les remontrances de ses sujets, & il n'es-noit pas indigne de lui de leur exposer quel-efois les motifs de sa conduite. Des dehors si ibles n'étoient pourtant pas le fruit d'une va-ostentation, ni d'une adroite politique. Il ne voit point amuser par de vaines espérances ux qui réclamoient ses faveurs, & il eût cru salter à leurs besoins par des promesses équi-iques, souvent moins désirables qu'un refus ompt & absolu. ULADISLAS LOKETEK. 1393.

Telles furent les principales vertus d'Uladislas: rtus mille fois plus estimables que tous ses grands ploits, & d'autant plus sûres qu'il ne les de-oit qu'à l'adversité; maîtresse habile, qui épu-: les passions, qui régle les desirs, & qui fait le seule plus de grands hommes, que la valeur t la prospérité ne peuvent faire de héros.

(b) DLUGOSS. *pag.* 1027 STANISL. SARNIC. *pag.* 1139. HEBURT. DE FULSTIN. *pag.* 100. NEUGEBAVER. *Hist.* *Pol. Lib. III. pag.* 197.

LIVRE

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1334.

ge de ses sujets, ennemis domestiques, plus funestes à l'Etat par leurs déréglemens, que les Teutoniques ne l'avoient été par tout l'effort de leurs armes. Il hésita cependant sur les moyens qu'il devoit employer pour les réduire. Il n'ignoroit pas que dans un commencement de régne, il étoit aussi dangereux de montrer une trop scrupuleuse sévérité, qu'une trop grande clémence. Il sentoit qu'en voulant être exactement juste, il risquoit de passer pour cruel, & que s'il n'étoit qu'indulgent, il seroit accusé d'impuissance ou de crainte. Dans ces perpléxités, il n'écouta que la justice & son devoir. N'osant hasarder la compassion & la douceur, où il falloit une rigueur infléxible, il (*a*) punit indifféremment, mais sans colère & sans passion, tous les coupables, & ils les punit presque tous par les supplices les plus affreux.

Ce coup d'autorité fit trembler toute la nation. Les

(*a*) *Id. pag.* 1031.

(*b*) *Id. pag.* 1032.

(*c*) CROMER. *Lib. XII. pag.* 306. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. Lib. III. pag.* 198. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 101. *vers.* PETR. DE REWA, *rer. Hungar. Centur IV. pag.* 22.

(*d*) Le traité de paix, qu'on peut voir en entier dans DLUGOSS. *pag.* 1033. *& seqq.* porte expressément que Casimir autant pour le bien de la paix que pour se rendre le ciel propice, & pour contribuer au repos de l'ame de ses prédécesseurs, céde & abandonne la Province de Poméranie, comme une aumône perpétuelle, *in perpetuam eleemosynam*, à l'Ordre Teutonique, &c. Ces paroles marquent bien naturellement que les Chevaliers n'y avoient aucun droit; mais elles font voir aussi qu'il regnoit alors un esprit de dévotion bien singulier, & que les Grands, qui devoient le plus respecter la Religion, ne craignoient point de l'avilir, en la faisant servir de prétexte & de voile à leur politique. Au reste, les Historiens de Boheme ont pretendu, que dans ce même Congrès la paix fut faite entre Casimir & le Roi Jean, & ils en rapportent ces conditions. Premié-

ces méchans qui prétendoient donner de la terreur, en furent saisis eux-mêmes. Et que peut une multitude, quelque effrénée qu'elle soit, quand elle commence à craindre? Le vice fut contraint de se cacher, & rendit du moins un hommage à la justice du Prince en la respectant, & à la probité en cherchant au plûtôt à se couvrir de ses apparences. CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1334.

Les sanglantes éxécutions qui se faisoient dans la Capitale & dans les Provinces, continuoient encore, lorsqu'on (*b*) apprit que la paix venoit d'être concluë par la médiation du Roi de Hongrie, qui dans un Congrès tenu à Vissegrad, une des villes de son Royaume, étoit (*c*) convenu avec le Roi de Boheme, que les Chevaliers rendroient à Casimir le Palatinat de Cujavie, & le District de Dobrzin, en lui payant 10000. florins pour les dommages causés à la Pologne, & que d'un autre côté Casimir (*d*) renon- 1335

premiérement, que Casimir renonceroit pour lui & pour ses successeurs à tous ses droits sur la Silesie. Secondement, que le Roi de Boheme ne prendroit plus le titre de Roi de Pologne, & troisiémement, qu'il n'exigeroit plus aucun tribut des Polonois. La contradiction qu'on remarque dans ces Historiens a donné lieu à CROMER de s'inscrire en faux contre tout ce qu'ils avancent. En effet DUBRAVIUS rapporte cette paix au régne d'Uladislas Loketek, à qui il prétend que le Roi de Hongrie voulut bien avancer 500. livres d'or, pour les donner au Roi de Boheme. ÆNEAS SYLVIUS la met au temps de Casimir, & soutient que ce Prince fut contraint de payer au Roi de Boheme 20000. livres d'argent. [illegible]CIUS dit au contraire, que ce fut le Roi Jean qui paya 20000. marcs d'argent au Roi de Pologne pour l'engager à renoncer à toutes ses prétentions sur la Silésie, & il ajoûte ce qu'aucun Historien n'avoit dit avant lui, que ces deux Rois & celui de Hongrie se liguerent alors contre l'Empereur Louis V.

nonceroit pour lui & pour ses successeurs à la Poméranie, & la céderoit purement & simplement aux Chevaliers.

Ce dernier article, le plus important de tous, avoit été long-temps contesté dans l'assemblée. Le Roi de Hongrie refusoit d'y souscrire, & prétendoit au contraire que les Chevaliers, détenteurs injustes, payassent avec usure de leurs propres biens la longue joüissance de leurs rapines, & tous les efforts qu'il en avoit couté pour se garantir, ou pour se délivrer de leur oppression. Un sentiment si équitable eût peut-être prévalu, si le (*a*) Roi de Boheme pressé par ses intérêts, régle ordinaire de sa justice, ne se fût crû obligé de maintenir ses amis dans une province qu'il leur avoit garantie, & qu'il ne pouvoit consentir à leur ôter, sans déclarer ouvertement, qu'il n'avoit pas été en pouvoir de la vendre, & sans leur donner droit de répéter sur lui le prix qu'il en avoit reçu.

Les

V. Malgré les contrarietés de ces Auteurs, HENNENFELD n'ose nier le tribut dont ils parlent: unique article qui obligeoit CROMER à réfuter leurs opinions. Il croit que les Polonois étoient obligés à quelque redevance envers les Bohemes, & il renvoye au traité même qui fut conclu alors; & qu'il dit avoir été mis au jour par GASP. SCHIFORDEGHER dans ses *vindiciæ pro Episcopatu Silesiæ*. Je n'ai point lu cet ouvrage; mais je trouve un Diplôme de la même année 1335. *Datum & actum in Trincinio*, dans lequel des Commissaires députés par Casimir renoncent pour ce Prince à tous ses droits sur la Silésie; & le Roi de Boheme & son fils aîné Charles, Marquis de Moravie, promettent solemnellement & sous peine d'excommunication de ne plus usurper le titre, ni la qualité de Roi de Pologne. Ce Diplôme fut confirmé par un autre de 1339. par lequel Casimir en son propre nom déclare n'avoir plus rien à prétendre dans la Silésie. Ces deux actes & le premier sur-tout donnent lieu de penser, qu'il n'avoit

Les empressemens de Casimir pour une paix solide qu'il demandoit au hasard même de l'acheter, déterminerent enfin le Roi de Hongrie à se relâcher sur la Poméranie, qu'il auroit desiré conserver à l'Etat. La facilité de ce Prince étonna les Teutoniques mêmes. Ils ne s'étoient point flattés d'un pareil accord; mais quelque désavantageux qu'il fût à la Pologne, Casimir (b) le ratifia, & malgré les conseils du Roi son pere, il abandonna une des plus belles portions de son Royaume à l'avarice des Chevaliers, sans penser que sa trop grande complaisance les autoriseroit à exiger de lui de nouveaux sacrifices, & que la paix qu'il leur accordoit étoit moins un motif qui dût les désarmer, qu'un plus sûr moyen qu'il leur fournissoit de lui faire la guerre. CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1335.

Il faillit à l'éprouver peu de temps même après la signature du traité, & du moment qu'il voulut se remettre en possession de la Cujavie. Tou- 1336.

voit encore été fait aucun traité pour le même sujet; car enfin, s'il y eût eû un traité, pourquoi ce nouvel acte dans le cœur de la même annee? & pourquoi dans cet acte n'eût-on point rappellé ce traité, comme la baze & le fondement d'une paix déja etablie? Il paroît donc que CROMER a eu raison de rejetter les sentimens des Ecrivains de Boheme, qui pour faire honneur à leur Patrie, vouloient la montrer supérieure à la Pologne, & faire voir celle-ci dans la triste nécessité de lui payer tribut. CROMER. *pag.* 306. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Silef. pag.* 276. Voyez les Diplômes que j'ai cites, *in script. rer. Silesiac Tom. I p.* 754 755. Au sujet du titre de Roi de Pologne que prenoit le Roi de Boheme, Voyez *Accession. ad Hist. Duc. Piast. Tom. II. emend. script. pag.* 4. 5.

(a) DLUGOSS *pag.* 1032.

(b) *Id pag.* 1033. CROMER. *pag.* 305. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 102. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 198.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. Toujours attentifs à leurs intérêts, les (a) Teutoniques lui firent signifier, qu'il eût auparavant à faire approuver sa convention par tous les Ordres du Royaume.

1336. Cet incident l'étonna; Il vit qu'il n'étoit plus aux yeux des Chevaliers qu'un Roi sans pouvoir, & qu'ils ne le regardoient que comme un Ministre accrédité par ses peuples, & qui ne pouvoit rien conclure sans leur aveu. Outré de cette insulte, il eût volontiers pris les armes pour s'en venger; mais ses ennemis ne le craignoient plus depuis qu'il avoit paru les craindre. Leur insolence même achevoit de le décourager. Il apprit dès-lors ce qu'il avoit ignoré jusqu'à ce moment, qu'il n'est point de fautes légères dans la politique, & que la moindre en attire souvent après elle de si indispensables, que quelque inconvénient qu'il y ait à les commettre, c'est la prudence elle-même qui oblige à ne les point éviter.

1337. Casimir avoit perdu l'occasion de faire la loi; il étoit contraint de la recevoir. Il prit le parti le plus sage. Il convoqua (b) une Diette générale, & y proposa la ratification du traité. De si grandes marques de déférence reveillerent l'ambition des Grands, & ce fut peut-être moins pour le bien de l'État, que pour empiéter sur l'autorité du Prince, qu'ils refuserent le consentement qu'il leur demandoit.

Ils

(a) DLUGOSS. *pag.* 1036. CROMER. *pag.* 306.
(b) *Id. ibid.* NEUGEBAUER. *ubi suprà.* DLUGOSS. *p.* 1038.
(c) *Id. pag.* 1039.
(d) SIMON. OKOLSKI, *orb. Polon. Tom. II pag.* 593.

Ils avoüerent que quelque honteuse que fût la paix déja concluë, rien ne convenoit mieux à la situation d'un Royaume épuisé; mais ils prétendirent, qu'un Souverain devoit porter ses vûes au-delà du temps où il régnoit, & ne pas régler sur des conjonctures sujettes à varier, la destinée éternelle d'une nation, que sa valeur, son désespoir, que la fortune elle seule pouvoient mettre un jour au-dessus de ses malheurs. CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1337.

Ces représentations étoient justes; mais les besoins de l'Etat étoient si pressans, qu'il falloit ou risquer de le perdre pour n'oser le démembrer, ou se résoudre à le sauver par l'abandon d'une partie de ses Domaines. Touché de cette triste alternative, le Roi ne cessoit de l'exposer à ses sujets; & dans le fonds nul autre motif ne l'avoit engagé à céder la Poméranie, que le desir de réparer les maux publics.

Tous ses efforts furent inutiles. On jugea mal de ses sentimens. On attribua à une pure indolence, peut-être même à une honteuse lâcheté, le peu de penchant qu'il montroit pour la guerre. On rejetta les conditions qu'il avoit acceptées, & l'on résolut (c) qu'en attendant qu'on pût prendre les armes contre les Teutoniques, on imploreroit de nouveau l'autorité du Pape, pour les mettre à la raison.

Jean (d) Groth de Slupcza, de la maison de Rawicz, Evêque (e) de Cracovie, fut (f) choisi presque aussi-tôt pour aller à Avignon, représen-

(c) DLUGOSS. *pag.* 991.
(f) *Id pag.* 1039. STANIS. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1140. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 102.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1338.

senter à Benoît XII. les injustices des Chevaliers. Il trouva tous les Cardinaux disposés à écouter ses plaintes & à venger l'honneur du Saint Siége, si souvent outragé par ces Religieux.

Les Commissaires nommés pour informer de leur conduite, furent (a) Galhard, Prévôt de Tulle, & Pierre Gervais, Chanoine du Puy en Vélay. Leur plein-pouvoir étoit extrêmement étendu. Ils sçûrent en faire usage. Arrivés en Pologne, ils établirent leur tribunal à Varsovie, & après un mûr éxamen de tous les chefs d'accusation formés contre les Teutoniques, sans égard à leurs subterfuges & à leurs protestations; ils (b) les condamnerent à restituer aux Polonois la Poméranie, le Palatinat de Culm, le territoire de Michalow, la Cujavie, le district de Brzescie & celui de Dobrzin. Ils leur enjoignirent en même temps de rétablir au plûtôt à leurs frais les Eglises & les Monastères de ces Provinces qu'ils avoient pillés & détruits, & de payer à Casimir pour dommages & intérêts 194500. marcs de Pologne, & 1600. pour les dépens du procès.

L'excommunication suivit de près cette Sentence. Les Chevaliers n'en furent ni étonnés, ni abbatus. Ils ne daignerent pas même s'en plaindre, & pour insulter davantage au Souverain Pontife, dont ils méprisoient les Décrets, ils

(a) DLUGOSS. *pag.* 1043.

(b) *Id. pag.* 1053. CROMER. *pag.* 307. NEUGEBAVER. *Hist Pol pag.* 199. On peut voir dans DLUGOSS. *pag.* 1045. *& seqq.* le jugement tout au long des Commissaires Apostoliques, & le plein pouvoir qu'ils avoient reçu du Pape, & qu'ils y rapportent mot pour mot.

ils lui (c) opposerent le pouvoir d'un Prince, ennemi déclaré du Saint Siége, & frappé d'anathême comme eux. C'étoit l'Empereur (d) Loüis V. Duc de Baviere, qui leur accorda volontiers un Rescript, par lequel il défendoit sous de griéves peines à (e) Thierry d'Aldemburg, leur Grand-Maître, de se déssaisir des biens de l'Ordre sans son consentement; il lui ordonnoit de tenir comme frivoles & non avenus les jugemens de quelque puissance que ce pût être, qui voudroit s'arroger le droit d'en disposer.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1338.

Ce Diplôme ne pouvoit manquer de faire illusion aux Teutoniques. Ils ne l'avoient demandé que pour s'aider à se tromper. Rassûrés dès-lors contre les mouvemens de leur conscience, ils ne songerent qu'à joüir paisiblement du fruit de leurs usurpations. Ils ne craignoient plus les Polonois, dont ils connoissoient la foiblesse; ils poserent les armes, & leur inaction rendit au Royaume, mais d'une maniere bien différente, le repos que Casimir avoit tâché de lui procurer. Quoique la nation ne l'acceptât que dans l'espérance d'un avenir plus favorable, le Roi ne laissoit pas d'être indigné, que ce calme, qui coutoit si cher à ses sujets, & qui n'étoit point durable, ils le préférassent à la paix qu'il avoit ménagée, & qui plus constante & plus solide ne les eût privés que de la moindre partie des vastes domaines qu'ils n'osoient plus revendiquer.

For-

(c) CROMER. *pag.* 307. STANIS SARNIC. *pag.* 1140.
(d) *Respub. & Stat. Imper. Romano-German. Tom. I. p.* 906. 308. 309.
(e) GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 125.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

Forcé de se conformer à leurs idées, il voulut cependant les mettre en état de reprendre un jour sur les Teutoniques, tout ce qu'ils se proposoient de leur enlever dans des temps plus heureux. N'ayant (*a*) eu jusqu'alors qu'une fille de son mariage avec Anne, fille du Duc de Lithuanie, & n'en espérant plus de cette Princesse, il résolut quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans, de se donner un successeur, & (*b*) de le choisir si puissant, qu'il pût seconder les desseins de la nation & réprimer pour jamais l'orgueil des Teutoniques. Il jetta les yeux sur son neveu (*c*) Louis, fils de Charles-Robert, Roi de Hongrie.

Il ne lui restoit plus qu'à le faire agréer à ses sujets. Il le leur proposa dans une Diette tenuë à Cracovie; c'étoit fomenter leur présomption; mais après la complaisance qu'il avoit euë de les consulter sur la paix des Chevaliers, il ne pouvoit plus éviter de leur faire part d'un aussi grand pro-

(*a*) CROMER. *ubi suprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 102. *vers.*

(*b*) *Anonymi Archidiac. Gnesnens. brev. Chron. Cracov.* *pag.* 101.

(*c*) Plusieurs Auteurs tels que CROMER. *pag.* 308. SARNIC. *Annal. pag.* 1140. HERBURT. DE FULSTIN. *ubi suprà.* PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon pag.* 117. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 281. ont prétendu contre les sentiment de DLUGOSS. *pag.* 1055. que Casimir choisit le Roi de Hongrie lui-même. Mais peut-on s'imaginer qu'aussi jeune qu'il l'étoit, Casimir eut voulu désigner pour son successeur un Prince beaucoup plus âgé que lui? Charles-Robert avoit été déclaré en 1301. Roi de Hongrie, par le Pape Boniface VIII. A la vérité, il étoit encore enfant; mais cela même supposé, on voit clairement que dans le temps, dont nous parlons, il devoit avoir au moins près de cinquante ans. On dira, sans doute, que Casimir ne fit choix de lui que dans la vûë de nommer indéfiniment Roi de

projet, que celui de leur donner un maître. Il s'étoit imposé des chaînes en relâchant les leurs; & à moins d'un coup de vigueur extraordinaire, & peut-être hazardeux, son autorité devoit continuer à s'affoiblir, du moment qu'il avoit mis en délibération, s'il pouvoit en faire usage.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

Il essuya d'abord de vives oppositions. Plusieurs (d) étoient d'avis qu'il nommât plûtôt le Prince Ziemovit, Duc de Mazovie. Quelques-uns lui demandoient Uladislas, Duc d'Oppelen. Les uns & les autres, également indignés, lui reprochoient avec hauteur de vouloir mettre un étranger sur le thrône au préjudice des Princes de sa maison. Heureusement les partis venant à s'échauffer, ne s'occuperent bientôt qu'à se détruire. Les forces se trouverent égales des deux côtés, & ce fut au moment qu'aucune de ces factions n'espéroit de l'emporter sur l'autre, que Casimir fit

de Pologne celui de ses enfans qui lui succéderoit; mais les Polonois auroient-ils permis de transporter ainsi à perpétuité leur couronne dans une maison étrangère? Et Casimir, qui venoit d'éprouver tout nouvellement l'esprit de liberté, qui avoit déja commencé à fermenter parmi ses peuples, ne pouvoit-il pas se douter, qu'ils rejetteroient un jour le fils quoiqu'ils eussent consenti à l'élection du Pere? On va voir en effet, que ce Prince eut besoin pour ce premier choix de l'approbation de ses sujets, & qu'il eut même de la peine à l'obtenir. Ainsi je m'en tiens à l'opinion de DLUGOSS, qui assûre que Casimir choisit d'abord Loüis son neveu, fils-aîné de Charles. Cest aussi ce que dit expressément la Chronique de l'Archidiacre de Gnesne, que j'ai cité ci dessus. Cet ancien temoignage, doit, je crois, prevaloir sur tous les autres. D'ailleurs la vraisemblance mérite sûrement de l'emporter ici sur le nombre des autorités.

(d) DLUGOSS. pag. 1055.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1339.

fit un dernier effort pour les amener à ses sentimens.

Il leur (a) représenta que Ziemovit, réduit à un simple appanage, ne pourroit jamais être utile à l'Etat, & que les Ducs de Silésie ne méritoient point de le gouverner après s'en être honteusement séparés pour se soumettre sans nécessité au Roi de Bohême. Il dit, que Louis étant fils de sa sœur, ce Prince le touchoit de plus près qu'aucun des Piast qui subsistoient encore; qu'il avoit plus à cœur que ses peuples l'honneur de sa maison; mais qu'il ne voyoit autour de lui que des Princes qui ne pouvoient la soutenir par leur puissance, ou qui l'avoient déshonorée par leurs lâchetés; & qu'après tout, le sang qu'on vouloit perpétuer dans le Royaume, se retrouvoit dans son neveu, & plus illustre encore par son mêlange avec le sang de France, dont personne n'ignoroit la noblesse & la pureté. Il éxalta les forces de la Hongrie, & les vertus naissantes de Louis, & toutes ces considérations jointes à des présens, raisons presque toujours invincibles, déterminerent enfin

(a) CROMER. *pag.* 308. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 199.
(b) *Mantissa Diplomat. ad calc. Tom. II. script rer. Silesiac. pag.* 81.
(c) DLUGOSS *pag.* 1056. CROMER. *ubi suprà.*
(d) DLUGOSS. *pag.* 1057. CROMER. *loc. cit.* NEUGEBAVER. *pag.* 200.
(e) Pour donner une juste idée de la Russie, dont nous avons souvent parlé dans les Volumes précédens, je crois devoir marquer ici quelle en étoit l'étendue, & quels Princes l'avoient gouvernée jusqu'au moment que Casimir la joignit à ses Etats. La Russie comprenoit une grande portion de la Lithuanie, la Podlaquie, la Russie rouge, la Podolie citérieure & ultérieure, les Duchés de Severie & de

fin les Polonois à consentir aux desirs de leur Souverain. CASIMIR III. surnommé LE GRAND

Ravi du succès de cette importante affaire, il partit aussi-tôt pour la Hongrie, accompagné de plusieurs Grands de l'Etat. Arrivé à Vissegrad auprès du Roi son beau-frere, il déclara Louis son successeur. 1339.

Il étoit juste de mettre des conditions à ce choix. L'acte qu'on en dressa portoit que s'il arrivoit que le Roi de Pologne eût des enfans mâles de la Reine Anne, ou de toute autre femme qu'il pourroit épouser, Louis cesseroit alors d'avoir aucun droit sur le Royaume, & ne pourroit y prétendre, qu'après le décès de ces Princes s'ils mouroient avant Casimir. Cet acte fut souvent confirmé par plusieurs autres, & six (*b*) ans même avant la mort du Roi, qui pour lors âgé de cinquante-quatre ans ne cessoit d'espérer d'avoir un fils, qu'il pût laisser après lui sur le thrône.

Il fut à peine de retour à Cracovie (*c*) qu'il perdit la Reine épouse. Cette mort fut bientôt suivie de (*d*) celle de Boleslas, Duc (*e*) de Russie, 1343.

de Czernichovie, & tout ce qui est entre la Wilia & Przypietz. Elle renfermoit aussi les Duchés de Smolensko, de Poloczk, de Witepsk, de Nowogrod, de Tvere & la Moscovie même. Ces vastes régions furent divisées en plusieurs Principautés, auxquelles présidoit le Duc de Kiovie, comme chef de tous les Souverains, qui les possédoient. STAN. LUBIENSKI *de motu civil. in Polon. pag.* 153. Les Polonois commencerent dans le onziéme siécle à s'emparer des contrées méridionales de ce pays, & au treiziéme les Lithuaniens se rendirent maîtres de celles qui étoient à l'Orient. Boleslas Chrobri fut le premier qui soumit les Russes. Il leur imposa un tribut en 1019. *Voyez Tom. I. de cette Histoire, pag.* 95. Ils se revolterent sous le

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1340.

sie. C'étoit une occasion à la Pologne de reprendre sur les Etats de ce Prince, la souveraineté qu'elle y avoit euë autrefois. Les troubles survenus dans le Royaume avoient contraint la nation de les abandonner, & ils n'étoient gouvernés que par des Souverains qui se faisoient un honneur de la méconnoître, & qui avoient même la hardiesse de l'insulter.

Le dernier Duc ne laissoit aucun sujet de regreter sa perte. Il n'avoit (*a*) régné qu'avec une hauteur fastueuse, & il s'étoit rendu odieux par ses infâmes dissolutions. Le seul moyen qu'il employoit pour en sauver la honte, étoit le zèle qu'il affectoit contre la Religion Grecque, qui dominoit dans ses Etats; c'étoit un nouveau crime aux yeux de ses sujets que le mépris qu'il faisoit de leurs cérémonies. Les impôts souvent redoublés ne servoient qu'à entretenir son luxe, & à nourrir ses passions. Le peuple s'irrita, & n'osant l'attaquer à force ouverte, il prit le parti de l'empoisonner.

Ca-

le régne de Mieciflaw II. *Ibid. pag.* 149. Casimir I. leur abandonna tous les droits qu'il avoit sur eux. *Id pag* 184, 185. Boleslas II. les remit sous le joug. *Ib. pag.* 262. Ils se rebellerent de nouveau sous Boleslas Krzywousty, qui les subjugua pour la troisiéme fois. *Tom. II. pag.* 80. Toujours infidelles à leurs traités, ils soutinrent plusieurs guerres au temps de Boleslas IV. & de Casimir II. Le Duché d'Halitz devint alors sous le titre de Royaume, l'Etat le plus distingué & le plus considérable de la Russie. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VI. Cap. XX. pag.* 1099, 1100. Casimir II. y établit Roi en 1182. un des Princes de ce pays nommé Mieciflaw. *Tom. II. de cette Hist. pag.* 158. qui eut pour successeur Wladimir, auquel succéda Romain, auparavant Duc de Lucko. *Ib. pag.* 196, 197. Leszko le Blanc, donna ce Royaume à Coloman, fils d'André, Roi de Hongrie. *Ib. pag.* 214. Il échut ensuite à Daniel, fils de Romain. DLUGOSS. *Lib. VII. pag.* 705, 706.

CRO-



Casimir résolut aussi-tôt de s'emparer de ses provinces. La crainte d'être prévenu par des Princes voisins ne lui permit pas d'assembler toute son armée. Dans les premiers momens la confusion où étoient les Russes, peu de troupes pouvoient suffire à les subjuguer. Il prit sa route vers Leopold qu'il investit, & qui ne se défendit que foiblement faute de munitions & de vivres. Les habitans (*b*) ne demanderent que d'être maintenus dans les usages de leur Eglise. On leur accorda leur demande, & ils reconnurent Casimir pour leur Souverain. La Volhynie (*c*) où il se rejetta, n'osa résister à ses armes, & 'il eût tout soumis de proche en proche, si la nécessité de mettre des garnisons dans les places à mesure qu'elles se rendoient, lui eût laissé assez de troupes pour avancer sûrement dans les Provinces, qui lui restoient à conquérir.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1340.

Il retourna (*d*) en Pologne chargé d'un butin immense. C'étoit le trésor des anciens Ducs de

CROMER. *pag.* 190. *in fine.* & 239. qui le laissa à son fils, nommé Léon. DLUGOSS. *pag* 278. CROMER. *pag.* 253. Celui-ci étant mort sans enfans, on déclara ses héritiers les fils de la Princesse Marie, sa sœur, qui avoit épousé Troydene, Duc de Mazovie. Boleslas, comme l'aîné, prit possession de la Russie, & la gouverna jusqu'à sa mort arrivée en 1340. c'est celui dont nous parlons ici, & qui fut empoisonné par ses sujets. DLUGOSS. *pag.* 1057, 1058. CROMER. *pag.* 308. Son frere appréhendant une fin aussi funeste, céda ses droits à Casimir, & se contenta de la terre de Belcz. *Vid.* HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib I Cap. IX. pag.* 181. & *seqq.* & STAN. LUBIENSKI. *Oper. posthum. pag.* 154.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1058. CROMER. *pag.* 308.

(*b*) DLUGOSS. *ibid.* STAN. SARNIC. *pag.* 1141.

(*c*) ALEXAND. GUAGNIN. *Tom. I. pag.* 101.

(*d*) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 103. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 200.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1340.

de Russie, & le fruit de son expédition qu'il estimoit le plus. La guerre n'étoit alors qu'une espèce de commerce, & les héros de ce temps regardoient comme autant des trophées, des dépoüilles qui de nos jours seroient seules capables de ternir la gloire des plus grands exploits.

Il importoit à Casimir d'abréger le temps de son sejour à Cracovie. Aussi (*a*) n'eut-il pas plûtôt renforcé son armée, qu'il reprit le chemin de la Russie. Il la surprit encore sans défense, & aussi tranquille que si elle n'eût point eu sujet de le redouter. Il y fut bientôt maître des Duchés de Przemyslie, d'Halitz & de Lucko, & des Districts de Sanock, de Lubaczow & de Trebowla. Il n'épargna que les seules contrées qui pouvoient donner de la jalousie aux Lithuaniens; il (*b*) fit de toutes les autres une Province de ses Etats. Il y établit des Palatins & des Castelans, & leur imposa les mêmes loix qu'on observoit en Pologne.

1341. Quelque satisfait qu'il dût être de la gloire qu'il venoit d'acquérir, il sentoit dans le fond de son cœur une espéce de regret de n'avoir essuyé tant de fatigues que pour un Prince qu'il aimoit véritablement, mais qu'il n'avoit choisi qu'au défaut d'un fils qui pût hériter de sa couronne. Il prit bientôt la résolution de se remarier, & il (*c*) jetta les yeux sur la Princes-
se

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1059.

(*b*) *Anonymi Archidiac. Gnesnens. Chronic. Cracov. pag.* 97. HARTKNOCH *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. IX. pag.* 186. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. Cap. XIX. pag.* 117. CROMER. *pag.* 309.

(*c*) *Id. pag.* 310. DLUGOSS. *pag.* 1060.

fille de Henri, Landgrave de Hes- CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1341.
velle épouse pleine d'un orgueil au-
it dédaigner tous les plaisirs; & se
digne des empressemens de Casi-
cessoit de l'inquiéter par des jalou-
affectées, & qui étoient moins un
licatesse de ses sentimens que de la
son caractère.

reproches continuels de cette fem-
Roi prit bien-tôt la résolution de
ll (d) l'exila à Zarnowiec, où il
nze ans dans une espèce d'esclava-
trop rigoureuse pour une épouse,
se reprocher que de n'avoir sçû lui
voir trop mal usé du droit où elle
de s'opposer à ses dereglemens.

s porta dès-lors à un excès, que
e ici, que pour montrer les sui-
e l'amour dans les hommes même
gués par la supériorité de leur raison,
luë de leurs lumières.

d'une fille de qualité de Boheme,
kicz, ce Prince, quoique engagé
, ne laissa pas de l'épouser. Déja
e temps, ou par pudeur, ou par
fille lui déclaroit, que le mariage
triompher de sa vertu. Elle vouloit
témoin de ses engagemens, l'Evê-
que

AVER. *pag.* 201. HERBURT. DE FULSTIN. DLUGOSS. *ubi suprà.* STAN. SARNIC. *An.* 141.

i. *pag.* 1110. CROMER. *pag.* 329. STANIS. 147. NEUGEBAVER. *pag.* 211.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1341.

que de Cracovie; mais elle ne le connoissoit pas. Le Roi ne cherchoit qu'à la tromper. Il substitua à ce Prélat, l'Abbé de Tynieck, qui revêtu de ses habits Pontificaux, ne craignit point de prostituer son ministère à la plus lâche de toutes les trahisons. Cette amante séduite n'ignora pas long-temps son malheur, & elle n'eut pas honte de l'augmenter; elle consentit à changer en intrigue, une passion, à laquelle elle avoit cru ne se rendre que par devoir. Une fille (*a*) Juive, appellée Esther, lui succéda, & céda bientôt à une foule de rivales qui se remplacerent tour à tour: tristes joüets d'une ardeur legère, qui ne prenoit conseil que de l'occasion, & qui s'éteignoit avec elle.

Un déréglement si affreux, & sur-tout le malheur d'Adléide, soutenoient les espérances de Louis. Elles lui paroissoient d'autant plus sûres, qu'ayant hérité du thrône de ses peres, il étoit en état de reprimer les efforts de quiconque voudroit lui disputer celui de Casimir.

1342. Depuis (*b*) que les Hongrois avoient été totalement défaits par la perfidie de Bazarad, ce Woiewode de Valaquie, dont nous avons parlé précédemment, Charles Robert n'avoit pû se consoler de la perte de son armée, bien moins encore de la honte qu'il avoit essuyée en cette occasion. Il languit long-temps consumé de tristesse,

(*a*) Il eut de cette concubine deux fils qu'il fit élever dans la Religion Chrétienne; mais il permit, que les filles qu'elle lui donna, fissent profession du Judaïsme, comme leur mere. Esther obtint de Casimir les grands priviléges, dont sa nation joüit encore en Pologne, aussi je ne sçais quel Auteur n'a pas mal rencontré, lorsqu'il a appel-

, qu'il avoit marié à Jeanne, sa cou-
aine, fille de Robert le bon, Roi de
ne fût un jour Roi de Sicile, & il ré-
Pologne à Louis, qui par la mort pré-
le ces deux Princes hérita dans la suite
es Etats dévolus à sa maison. La Hon-
éule en renfermoit alors de très-consi-
que Charles y avoit unis. Tels étoient
itie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie,
, & la Bosnie.
eureux que Casimir ne l'avoit prévû,
trouva le Prince le plus puissant qu'on
ésigner pour gouverner un jour la Po-
nais Casimir se flattoit toujours de ren-
e la cession, qu'il n'en avoit faite qu'au
n'eût point d'enfans pour lui succéder.
ussi ce qui l'engagea à une démarche
, dont il n'eût peut-être jamais eû l'i-
eût été assûré que Louis fût le seul qui
er après lui.

Dési-

Pologne, le Paradis des Juifs. *Voyez les Auteurs de citer*, & HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. II.*

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1343.

Désirant de réunir toutes ses forces contre la Russie, ou pour y conserver, ou pour y étendre ses conquêtes; plus jaloux encore de n'avoir plus de guerres à soutenir contre les Chevaliers Teutoniques, dont il craignoit toujours la fougueuse ambition, il (a) résolut de leur accorder la paix aux conditions même dont les Rois de Hongrie & de Boheme, étoient déja convenus au congrès de Vissegrad.

Les Chevaliers sçurent à peine ses intentions, qu'ils envoyerent des Députés à Kalisch, où il fut décidé que le Roi leur céderoit, non-seulement, la Province de Culm, & le District de Michalow; mais encore la Poméranie, jusqu'à s'engager à ne plus prendre les titres, ni les armes de ce Duché; & que d'une autre part les Chevaliers lui rendroient la Cujavie, & le territoire de Dobrzin, qu'ils occupoient encore. Il ne s'agissoit que de faire ratifier cet accord par tous les Ordres du Royaume. Ils (b) furent convoqués à Wladislaw, où se trouva (c) Henri Dusemer, Grand-Maître des Teutoniques.

Casimir avoit enfin appris à gouverner une multitude impérieuse. Il s'étoit attaché à gagner ceux de ses sujets, qui ayant le moins de sçavoir & d'expérience, s'estimoient les mieux instruits des intérêts de la nation. Ces hommes accoutumés à n'opiner que pour paroître juger, & à ne juger que selon leurs intérêts, ou leurs caprices,

(a) DLUGOSS. *pag.* 1066. CROMER. *pag* 310. NEUGEBAVER. *pag.* 201. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 103. *vers.*

(b) DLUGOSS. *pag.* 1067.

(c) *Id. pag.* 1065. ALEXAND. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 125, 126.

es, l'emporterent sur le petit nombre des CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1343.
. habiles, qui plus sages ou plus timides,
gnirent un éclat dangereux, & aimerent
ux céder à des prétentions injustes, que de
contredire par de vaines clameurs.

Ainsi fut reçu le même traité, qui peu aupa-
ant avoit soulevé tout le Royaume. Quel-
s (d) Evêques se contenterent de protester
diquement contre la résolution de la Diette.
crurent par là constater les droits de la na-
sur les provinces aliénées, & fournir à leurs
endans un moyen de les revendiquer, s'ils
ent jamais en état de se les faire rendre.

n'y avoit point d'apparence que Casimir
ût un jour essayer de détruire son ouvra-
Il n'en étoit pas de cette cession honteuse
me de celle qu'il avoit déja faite quatre ans
avant aux Ducs de Silésie. Il craignoit
les Teutoniques, pour oser jamais se com-
tre avec eux, & il méprisoit trop les Silé-
pour n'oser leur faire insulte.

uoiqu'il fut convenu par un (e) acte en for-
qu'il renonçoit pour lui & pour ses succes-
, à tous ses droits sur la Silésie, quoiqu'il
promis avec serment, & sous peine d'ex-
munication, que pour quelque sujet, ou
quelque prétexte que ce pût être, jamais il
demanderoit aucune terre de ce Duché, il
pas plutôt fait sa paix avec les Chevaliers,
qu'il

(d) DLUGOSS. *ubi suprà*. STANISL. SARNIC. *pag.* 1141.
(e) On peut voir cet acte tout au long dans le premier
: des Ecrivains de Silésie, *pag.* 775. Il est date de
vie, l'an 1339.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1343. qu'il (a) assembla des troupes & voulut s'emparer de Fravenstadt, ville alors dépendante de la Principauté de Glogaw. Maître de cette place, il pénétra dans le District de Sagan, qu'il se hâta de réduire, pour ne pas laisser au Roi de Boheme, Souverain de toute la province, le loisir de la secourir. L'épouvante se répandoit dans les contrées même les moins accessibles aux armes des Polonois. On prit le parti de leur demander la paix & (b) Casimir l'accorda à des conditions moins dures, qu'on ne l'avoit espéré. Il céda généreusement toutes ses conquêtes, & il ne retint que Fravenstadt, qui fut dès ce moment incorporé à la couronne, & qui n'en a point été séparé depuis.

1344. Cet accord précipité (c) irrita presque autant le Roi de Boheme que l'invasion qui y avoit donné lieu. Toujours ennemi de la Pologne, il résolut de ne pas laisser impunis les maux qu'elle avoit faits à des Princes ses vassaux. Ses grands armemens devoient causer à la nation d'autant plus d'allarmes, que les Tartares la menaçoient en même temps.

Les (d) Russes, autrefois esclaves de ces peuples féroces, aimoient mieux se remettre sous leur joug, que d'obéir aux Polonois leurs nouveaux maîtres. Excités par deux Seigneurs de leur pays, qui trahissoient leur devoir & la confiance du Prince, ils sollicitoient depuis quelque temps

(a) DLUGOSS *pag.* 1071. CROMER. *pag.* 311. NEUGEBAVER. *pag.* 202.

(b) DLUGOSS *pag.* 1072.

(c) *Id. ibid.* HERBURT. DE FULSTIN, *pag.* 103. *vers.* *Anonym. Archidiac. Gnesnens. Chronic. Cracov. pag.* 97.

le Kan de Krimée, de les ſubjuguer de CASIMIR III ſurnommé LE GRAND. 1344.
ıu. Ils n'étoit pas aiſé d'émouvoir ce bar-
ır des ſentimens d'honneur; mais à force
repréſenter, qu'en ſe laiſſant enlever des
fidelles, il perdoit les tributs qu'il en reti-
& qu'ils étoient d'ailleurs tous diſpoſés à
volte au moindre effort qu'il feroit pour les
ıder, ils le determinerent enfin à prendre les
s.

éja (e) un formidable eſſain de ces brigands
: paſſé les frontières, & ſe précipitoit vers
ıpitale, pour la ſoumettre & la piller. Ni
deſſein, ni leurs forces n'étonnerent Caſi-
Il marcha au-devant d'eux, & les (f) trou-
ſur l'autre bord de la Viſtule qu'ils alloient
:hir, il leur en diſputa le paſſage. Il fit voir
ette rencontre tout ce que peut la fermeté,
ıd la prudence & l'activité l'accompagnent.
efforts, les ruſes des Tartares furent inuti-
Leur ſeule reſſource fut de ſe retirer, &
bonheur de ne pas combattre. Plus heu-
: même qu'ils ne l'eſpéroient, ils ne furent
ıt pourſuivis; mais craignant toujours de
e, ils ne pûrent ravager qu'à la hâte les pro-
:es qu'ils avoient déja traverſées, & qu'ils
ient flattés de dévaſter à loiſir. Caſimir ſau-
: cette portion de ſes Etats ſans la défendre;
il ne reſtoit preſque plus rien à craindre d'un
tor-

(d) CROMER pag. 210. DLUGOSS. pag. 1068. HENELIUS HENNENFELD. p. 284. ANDR. CELLAR. regn. Pol. de-
ſ. pag. 220.
(e) DLUGOSS. pag. 1069.
(f) Id. pag. 1073. CROMER. pag. 312.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1345.

torrent, qui ne cherchoit qu'à s'écouler sans bruit & sans obstacle.

Celui qui s'avançoit du côté de la Silésie paroissoit plus dangereux. Le Roi (*a*) Jean, avoit pris quantité d'Allemands à sa solde; & avec les Bohemes & les Silésiens, il étoit prêt à pénétrer dans le cœur du Royaume. Ce Prince, quoique devenu aveugle depuis quelque temps, commandoit lui-même son armée, & telle étoit sa fureur, qu'il (*b*) consentoit de mourir, & qu'il protestoit de mourir content, s'il avoit une fois le bonheur de toucher de ses mains les murs de Cracovie.

Les Polonois n'étoient point en état de s'opposer à sa marche. C'étoit beaucoup qu'ils n'en craignissent point les succès. Répandus aux environs de la ville, ils en laisserent former le siége, & le firent lever presqu'en même temps. Uniquement attentifs à resserrer les Bohemes dans leurs lignes, à surprendre leurs convois, à leur couper les vivres, ils les obligerent d'abandonner leurs entreprises & de retourner sur leurs pas.

Occupés dès-lors à faire le dégât dans leurs propres campagnes, ils ne voulurent pas même souffrir que l'ennemi se retirât impunément. Le Roi de Boheme se trouvoit réduit à la nécessité de combattre pour empêcher ses troupes de périr;

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 1073.

(*b*) *Id. ibid.* STANIST. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1146. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XIX. p.* 117 CROMER. *pag.* 312. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 104. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 286.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 1074.

nême en fuyant les Polonois, il désiroit de rencontrer & d'engager avec eux une affaire. Il ne les vit paroître que lorsqu'il eut partagé son armée pour lui faciliter les moyens de subsi- Une (c) partie avoit pris la route de (d) ...ow, l'autre, celle (e) d'Ilkusch. Ces deux ...ps furent attaqués en même temps; mais si ...ropos, & avec tant d'avantage, qu'ils furent ...traints de plier. Quelques bataillons échap... ...nt à peine dans le trouble & le désordre du ...bat. Tout le reste expira sous le fer, ou le parti de se rendre.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND.

1345.

Un si grand échec fut d'autant plus sensible Roi Jean, qu'il n'avoit été long-temps oc...pé que des charges & des loix qu'il devroit ...oser à la nation dès qu'il l'auroit soumise. Monarque avoit une sorte de valeur sans rè... & sans conduite, & qui étoit moins une ...tu qu'une passion. Il affrontoit les périls sans prévoir, les essuyoit sans les connoître, en ...toit sans expérience, & s'y r'engageoit sans ...lexion. Il en donna (f) une preuve l'année ...près, lorsqu'à la fameuse bataille de Crecy, ...il vola au secours de la France, voyant l'An... ...is victorieux, il se fit mener par deux cava... ...rs au plus fort de la mêlée, & combattant milieu d'eux, tout aveugle qu'il étoit, il se ...tuer par un emportement inutile, & tout au plus

(d) ANDR. CELLAR. *Pol. Descript. pag.* 163.
(e) *Id. pag.* 165.
(f) DLUGOSS. *pag.* 1078. CROMER. *pag.* 313. PAUL. ...ANSK. *Reg. Bohem. Cap. VIII. §. XLI. pag.* 352. AL... ...RT. KRANTZ. *Saxon. Lib. IX. Cap. XXIII. pag.* 246.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

plus pardonnable à ces (a) Décies superstitieux, qui en se dévoüant à la mort croyoient rétablir les affaires désespérées de leur patrie.

Délivré d'un ennemi si redoutable, Casimir ne songea qu'à régler l'intérieur de ses Etats. Semblable à Auguste, il avoit peu de goût pour la guerre, mais un talent singulier pour commander à une nation. Affectant, comme cet Empereur, de n'être occupé que du bonheur de ses peuples, il avoit l'art de faire oublier ses vices, lors même qu'il les condamnoit dans les autres avec le plus de rigueur.

Il étoit temps qu'il entreprît de policer des sujets, qui jaloux de l'autorité de leurs maîtres s'efforçoient depuis quelque temps de la partager. Le nouveau Législateur trouva tout d'un coup dans la supériorité de son génie, ce que l'étude & l'expérience n'auroient pû lui fournir. Ses lumieres étoient même d'autant plus sûres, qu'elles n'étoient point l'effet d'un travail inquiet & sérieux.

Il comprit de lui-même qu'il ne devoit abroger aucune des coutumes qui avoient pris naissance avec l'Etat. Il les respecta comme autant de loix consacrées par le temps & par l'habitude. Elles lui parurent essentielles à la forme du gouvernement, & aussi nécessaires au maintien de son pouvoir, qu'à la sûreté de ses peuples. Il toucha uniquement à ces usages que la corruption des mœurs, la licence des guerres, la barbarie qui régnoit encore, avoient introduits, &

(a) *Tit-Liv. Lib. VIII. Cap. IX. & Lib. X. Cap. XXVIII.*
(b) DLUGOSS. *pag.* 1180.

qui établissoient des droits aussi bizarres que CASIMIR III.
[r]anniques. surnommé LE GRAND. 1347.

On ne (b) connoissoit presque plus dans le [R]oyaume, ni honneur, ni bonne foi, ni pro[bi]té, ni justice. L'intérêt étoit la seule règle de [l]a fidélité, & personne ne rougissoit de ses per[f]idies. Le seul moyen de prévenir la fraude étoit [d]'en user. Devenuë nécessaire par un besoin mu[tu]el, elle avoit éteint la confiance; & la con[f]iance éteinte avoit achevé de rompre tous les [li]ens de la société.

Ceux qui devoient réprimer ces désordres, [s]'étudioient eux-mêmes à les fomenter. Les [b]rigues, les factions, l'inhumanité, la convoi[t]ise régnoient dans les tribunaux. Les Juges [c]ommandoient aux loix, & l'intérêt ou le caprice décidoient seuls de la vie & de l'honneur des citoyens. La (c) règle la plus ordinaire pour terminer les procès étoit de faire écrire un serment, qu'on donnoit à lire à l'une des parties. Si celui qui devoit le prononcer, ne le proféroit d'un ton ferme & bien articulé; si au lieu d'un terme, il en employoit un autre, ou plus foible ou plus expressif même, que celui qu'il supprimoit; s'il hésitoit, s'il laissoit entrevoir la moindre altération sur son visage, quelque bon que fût son droit, il perdoit sa cause, & devenoit un objet d'aversion & de mépris.

Un usage si barbare méritoit, sans doute, d'être aboli. Il le fut avec plusieurs autres égale-

(c) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 313. NEUGEBAVER. *p.* 202. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1141.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

lement contraires au droit & à la raison. Casimir voulut enfin établir dans la nation, une Jurisprudence raisonnable, claire, aisée, & uniforme. Il convoqua une (a) Diette à Wislicza, où ayant assemblé tout ce qu'il connoissoit dans ses Etats, de gens habiles, il les chargea d'une refonte générale des loix. Il présidoit à leur travail, les aidoit de ses conseils, les étonnoit souvent par l'étenduë de ses lumieres. Ses (b) nouvelles Ordonnances furent acceptées, & s'il ne déracina pas entierement tous les vices, il eut du moins lieu de se promettre, que des dehors sages une fois accrédités, & rendus même nécessaires, ameneroient insensiblement parmi ses peuples un véritable amour de la vertu.

Un des motifs qui lui fit entreprendre la réformation de la justice, ce fut la tendresse qu'il avoit pour les pauvres, toujours opprimés dans leurs-différens avec les Grands de l'Etat. Il vouloit

(a) DLUGOSS. *pag.* 1181.

(b) *Id. pag.* 1082. STAN. SARNIC. *pag* 1147. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib II. Cap. II. pag.* 356, 357.

(c) DLUGLOSS *pag.* 1165. CROMER. *pag.* 319. NICOL. CHWALKOUWSKI. *regn. Pol. jus public. Lib. I. Cap. X. pag.* 205. STAN. SARNIC. *Ann. Pol. pag.* 1143. Les Paysans étoient alors dans un esclavage affreux. Leurs Seigneurs avoient sur eux un droit absolu de vie & de mort, jusques-là même qu'aucun Juge, aucun Palatin, ni le Roi lui-même ne pouvoient les punir, quelques crimes qu'ils eussent commis, même dans les ressorts d'une Jurisdiction étrangère. Les Seigneurs étoient en droit de les réclamer, & il n'appartenoit qu'à eux d'en faire justice. Casimir lui-même fut obligé l'an 1366. de reconnoître ce droit des Nobles sur leurs sujets. Uladislas Jagellon fut aussi contraint de le confirmer en 1428. *Voyez* SIMON. OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. III. pag.* 15, 16. Nous avons déja vû, pag. 98. du Tome second de cette Histoire, comment les Paysans étoient traités par les Nobles qui voyageoient. Touché de

re l'appui de ces malheureux. Il ne se t riche & puissant que pour les défendre. se réservoit même de ses biens, que le les faire valoir pour soulager leur misè- ussi (c) l'appelloit-on le Roi des Paysans; e titre qu'un autre Prince auroit dedaigné gueil, il ne s'en défendoit que par mo-, & il n'oublioit rien pour le mériter.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

e lui manquoit plus pour achever de po-e Royaume, que d'y ramener les beaux les vrais soutiens des loix & des vertus ci- Casimir I. les y avoit attirés autrefois; es fruits précieux avoient dégénéré pres- u moment qu'ils avoient commencé d'é- Des moeurs plus adoucies devoient natu- ent leur procurer un succès plus heureux. sein, si j'ose ainsi parler, paroissoit plus à les faire croître, & les Polonois se oient plus disposés à les cultiver. Il ne s'a-

misérable état, Casimir voulut du moins adoucir ines. WARSEVIC *Lib. I. de opt. stat. libert p.* 120. e que lorsque ces sortes de gens venoient se plain- ui de l'injustice de leurs maîtres, il avoit coutume demander, s'ils n'avoient chez eux ni pierres, ni pour se défendre. Il ordonna enfin que les biens ysans mourans sans enfans seroient dévolus, non à eigneurs, mais à leurs plus proches parens; qu'il permis à tout Paysan de se retirer où il voudroit, it vexé par les voleries de son maître, ou que ce eût déshonoré sa femme ou sa fille. Il prétendit qu'aucun Paysan ne fût donné par son Seigneur en ou pour caution. HERBURT. *in stat regni Polon. tit.* *pag.* 252. *& seqq.* PAUL. SZERBIC. *part. I. Const.* *II. pag.* 48. *& seqq.* Ces réglemens furent mal ob- dans la suite, & encore à présent, les Paysans sont aussi esclaves en Pologne, qu'ils l'étoient avant r. *Voyez ce qu'en dit* WARSEVIC *dans le Livre cité* *s, pag.* 118.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

s'agissoit que de détruire dans la nation des préjugés injustes, qui lui cachoient le prix des talens, dont elle avoit besoin. Les Grands souverainement fiers, se faisoient une espèce de bienséance de ne rien sçavoir; & le peuple, par cela même qu'il étoit peuple, ne voyoit rien au-delà de ce qu'il avoit appris.

Le Roi (*a*) prit le parti d'ouvrir ses Etats à tous les étrangers, qui voudroient y apporter leur industrie. Il y vint des Allemands en foule; mais quelles lumieres pouvoit-on attendre d'un peuple à peine éclairé & qui ne devoit qu'à une lourde imitation, des idées qu'il suivoit sans rafinement & sans délicatesse? Aussi les progrès ne furent ni bien rapides, ni bien grands. On peut en juger par l'état présent de la Pologne, où il reste beaucoup de choses à perfectionner, peut-être même beaucoup plus à faire. Les Seigneurs amollis par leurs richesses, ne songent point à s'orner l'esprit, & le reste de la noblesse, privé de biens, ne s'étudie point à réparer ce défaut par les ressources du génie. Mais déja plusieurs sujets de la nation sont étonnés du sçavoir, & ils l'approuvent; & le temps ne paroît pas éloigné où ils ne croiront point se dégrader par leur application aux Belles-Lettres. Les peuples qui s'y adonnent le plus, ne les ont précédés que d'environ un siécle; & les Polonois, à qui il ne manque ni discernement,

(*a*) CROMER. *p.* 319. DLUGOSS. *p.* 1082. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 72. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. Lib. III. pag.* 205. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. II. pag.* 119. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VII. Cap. I. pag.* 1142. ANDR. CELLARII. *Descript. Polon. p.* 87.

, ni justesse, peuvent aisément les attein- il en est même, qu'ils sont capables de ...sser.

...eu satisfait de tout ce qu'il avoit entrepris ...ur le bien de ses Etats, Casimir voulut tra...iller à les mettre hors d'insulte. Il avoit appris ...s Chevaliers Teutoniques, de quelle importan... étoient dans un pays, les forteresses qui le ...fendoient. Les Polonois malgré leur courage ...oient cent fois échoüé contre de simples ...urs. Ce fut ce qui l'engagea à faire (*b*) envi...nner de fossés & de remparts toutes les villes ...ciennes, & à construire des forts, non-seule...ent sur les frontieres pour arrêter l'ennemi; ...ais dans le sein même des provinces pour con...nir ses peuples dans le devoir.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

Frappé d'une autre idée aussi utile, peut être ...ême également nécessaire, ce Prince (*c*) vou...t encore embellir le Royaume. C'étoit un nou...eau moyen de pourvoir à sa sûreté. Il sentoit ...e des ornemens, même superflus, pouvoient ...ntribuer à rendre un Etat plus respectable. Il ...oit du moins persuadé, qu'ils étoient capables ...élever le génie d'une nation, en lui inspirant ...e plus haute idée d'elle-même; & il souhai...it que ses sujets, semblables à d'autres peuples, ...ssent s'attacher à leur patrie, même par or...ueil. De-là les édifices publics qu'il fit élever, ...s (*d*) Colléges, ces Universités, ces (*e*) Hôpitaux,

(*b*) CROMER. *pag.* 315. 323. 328. DLUGOSS. *pag.* 1097. ...qu. 1163.
(*c*) *Id.* *pag.* 1132, 1133. CROMER. *pag.* 323.
(*d*) *Ibid* DLUGOSS. *pag.* 1129.
(*e*) CROMER. *pag.* 328

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347.

pitaux, ces (a) Eglises, ces (b) Villes qu'il fonda: monumens de sa gloire, aussi somptueux qu'ils le pouvoient être dans un temps, où l'on n'approuvoit en toutes sortes d'ouvrages que l'excès, l'énormité, la bizarrerie, & où l'on ne connoissoit ni cet ordre, ni cette précision, ni cette variété, qui se sentent moins des apprêts de l'art, que des graces de la nature.

Tout sembloit concourir au bonheur des Polonois. Pendant que Casimir s'appliquoit à dégrossir leurs moeurs, Loüis qui devoit un jour les gouverner, faisoit éclater sa valeur & s'instruisoit à les défendre.

André son frère (c) avoit été étranglé par ordre de la Reine Jeanne, son épouse. Résolu de venger cette mort, Loüis étoit entré dans le Royaume de Naples à la tête d'une puissante armée. Jeanne (d) avoit été contrainte de s'enfuir en Provence, avec Loüis de Tarente, son cousin, qu'elle venoit d'épouser. Ses (e) Etats furent envahis; mais ayant levé des troupes, & s'étant fait un puissant parti dans son Royaume, elle

(a) DLUGOSS. *pag.* 1056. 1083. 1090. 1095. 1117. 1131. 1164. CROMER. *pag.* 317. 328. *Chronic. Princip. Pol. p.* 66.
(b) DLUGOSS. *pag.* 1183. CROMER. *pag.* 314. *Vid.* STAR. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1147. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* 102. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 104. *vers.* & 110. *vers.* 111. *Anonym. Archidiac. Gnesnens. Chronic. Pol. pag.* 97, 98.
(c) DLUGOSS. *pag.* 1075. CROMER. *p.* 313. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 23.
(d) DLUGOSS *pag.* 1076.
(e) *Id. pag.* 085.
(f) *Id. pag.* 1091. PETR. DE REWA. *pag.* 24.
(g) DLUGOSS. *loc. cit.*
(h) *Excerpt. de Gest. Otton. Tarent. ex* THEODOR. DE NYEM. &c. *Tom. II. Script. rer. Brunsv. pag.* 53.

en chasser les Hongrois. Ce fut alors CASIMIR III. surnommé LE GRAND.
guerre qui avoit paru quelque temps
se ranima. Les deux Siciles furent
l'horreur & de carnage. Loüis reprit 1347.
e la trahison ou la force lui avoit en-
l ne craignoit déja plus ni trouble, ni
lorsque (g) le Pape Clément VI. s'in-
pour la Reine Jeanne, engagea ce Prin-
donner la paix. Ce n'étoit aussi qu'à
n que le Pape lui feroit rendre son Ro-
que cette Princesse lui avoit cédé pour
ame très-modique, la ville & le territoi-
rignon. Les égards de Loüis pour le Sou-
Pontife, dont il ignoroit, ou dont il n'o-
ndamner les motifs, lui firent abandonner
nquêtes, jusqu'à se contenter de la gloire
s exploits pour tout dédommagement des
de la guerre. Mais (h) le temps vint où il
ra un vengeur de la mort de son frere dans
rles de Duras, qui pour s'emparer du thrô-
de la Reine la fit (i) mourir cruellement.
accusa (k) Loüis d'avoir armé le bras de ce Prince;

(g) *Id. pag.* 54. DLUGOSS. *Tom. II. pag.* 55. On a fort
rié les moeurs de la Reine, dont nous parlons ici, sans
ute à cause du meurtre commis en la personne d'André,
n époux. Mais plusieurs Auteurs de nom, & qui écri-
oient en ce même temps, gens au reste, qu'aucun inté-
êt n'engageoit à dissimuler ses désordres, l'ont représen-
tée, au contraire, comme une Princesse qui avoit des
moeurs, des sentimens, de l'esprit, des talens aimables.
C'est ce que le judicieux M. Leibnitz a fait remarquer
Præf. Tom. II. script. rer. Brunsvic. pag. 11. Il dit, que l'on
a sans doute, confondu cette Reine Jeanne, avec sa petite
niéce Jeanne II. fille de Charles de Duras, femme extra-
ordinairement débordée.

(k) *Excerpt. de Gest. Otton. pag.* 52. *in fine.* DLUGOSS.
pag. 1091.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1347. Prince; mais si le pardon qu'il avoit déja accordé ne lui fit point honneur, on admira du moins son courage, & l'on eut raison de l'admirer. Loüis aimoit la guerre sans la desirer, il la faisoit sans la craindre; il y eut d'heureux succès sans en être ébloüi. Habile à ramener à ses desseins les conjonctures les plus critiques, rarement il étoit forcé d'y obéïr, & alors même, il ne leur cédoit qu'en s'y montrant supérieur par ses ressources.

Sa valeur ne pouvoit manquer de plaire aux Polonois, qui se croyoient faits uniquement pour les armes, & qui dedaignant depuis quelque tems l'oisiveté laborieuse de Casimir, ne la distinguoient point d'une passion de langueur & de mollesse. Ils affectoient même en sa présence des discours qu'aucun Souverain n'aima jamais. Ils loüoient son Successeur, & feignant d'exalter le choix qu'il en avoit fait, ils témoignoient adroitement n'approuver en lui que le discernement qu'il y avoit fait paroître.

Choqué de ces sentimens, Casimir en conçut une basse jalousie, qu'il ne voulut pas même que l'on prît pour une noble émulation. Il avoit honte de disputer de gloire avec son neveu, & il est vrai aussi qu'un grand coeur ne devroit être excité que par sa propre vertu, sans aucun égard au mérite des autres. Le Roi assembla de nouvelles troupes, & oubliant les ménagemens qu'il devoit avoir, & qu'il avoit eus en effet jus-

(a) DLUGOSS. *pag.* 1085, 1086.
(b) *Id. pag.* 1088. CROMER. *pag.* 314. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1141. HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib I. Cap. IX pag.* 193. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 101.



r les Lithuaniens, il courut Casimir
t ce qu'ils possédoient dans la III.
surnommé le
dition fut d'autant plus heureuse, Grand.
iens venoient d'être affoiblis par 1349.
ès Chevaliers Teutoniques dans
par une bataille qu'ils avoient
sein même de la Prusse, où par
voient été faire le dégât. Ainsi
es de Volhynie, de Beltz, de
Chelm, furent envahies & in-
Loyaume, presque en moins de
i falloit pour les parcourir.
es si aisées devoient peu satisfaire
ie les avoit entreprises que par un
, sans aucun retour sur les avan-
ouvoient procurer à ses Etats.
iqua-t-il qu'à en rehausser l'éclat
étoit le plus capable de les faire
: de ses peuples. Il voulut qu'on
triomphe, & il (c) rentra dans
cédé de ses troupes, entouré de
du Royaume, & traînant après
i'il avoit faits, & toutes les dé-
roit remportées.
si pompeux lui fit bientôt ou-
e cette maligne envie, qui lui
dessein d'une guerre injuste. Il se
-dessus de toute comparaison avec
son

ie Fulstin. pag. 105. Anonym. Archi-
Cracov. pag. 58. Andr. Cellar. Polon.
307.
g. 1088.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1349.

son successeur ; & comme s'il eût été comblé de gloire, & qu'il ne lui en restât plus à acquérir, il négligea ses talens les plus précieux, & ternit ses vertus les plus respectables.

Il regnoit alors en Pologne un vice, que le temps, ni la raison n'y ont point encore flétri. On y aimoit indiscretement les plaisirs de la table. Ce fut (*a*) un des nouveaux goûts de Casimir. Il se livra à des excès, dont les suites pouvoient être terribles dans un Prince à qui l'on ne résistoit point. Heureusement dans son abrutissement même, sage encore par instinct, il montroit une douceur & une générosité qui cautionnoient la bonté de son caractère.

Ce déréglement en fit revivre de plus honteux. Son incontinence devint plus effrénée, & elle ne supposa, non plus qu'auparavant, ni un choix fort scrupuleux, ni un goût excessivement délicat, ni des attachemens bien durables. Le (*b*) Salomon de la Pologne se fit des idôles de toutes les femmes qui troubloient sa raison. Il n'employa plus le pouvoir que son rang lui donnoit, qu'à les enyvrer des mêmes passions qu'elles lui avoient inspirées. Il est vrai qu'il eût pû souvent s'épargner ce soin, la plûpart des femmes, par des motifs d'intérêt, ou de vaine gloire, craignant plûtôt d'échapper à ses desirs, que de partager ses foiblesses.

A

(*a*) *Id. pag.* 1166. CROMER. *pag.* 328. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1147. NEUGEBAVER *Hist. Pol. p.* 211.
(*b*) *Anonym. Archidiac. Gnesn. p.* 98. DLUGOSS. *p.* 1088.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Id. pag.* 1089. CROMER. *pag.* 315. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 105. STAN. SARNIC. *pag.* 1142. *Anonym.*

Archi-

A l'exemple des Princes de l'Orient, il (c) en ferma plusieurs dans des Palais, & il multi- fia fort ces lieux de licence, que les Evê- ques prierent le Pape de les faire abolir. La crainte, ou la politique les empêchoit peut-être de porter leurs remontrances jusqu'au pied du trône. Un (d) Prêtre de Cracovie, nommé Martin Bariczka, osa blâmer leur conduite; & plus sage, ou plus hardi, il alla reprocher à Casimir toute l'horreur de ses scandales. Il fut puni de sa témérité. Le Roi le fit jetter dans la Vistule, où il périt; victime d'une piété dont l'aveugle chaleur effaçoit presque tout le mérite.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1349.

Outrés de ce meurtre, les Polonois (e) cru- rent voir revivre dans leur Prince un autre Bo- leslas II. Aussi (f) regarderent-ils comme un châtiment que le ciel leur envoyoit en expia- tion de ce crime, la peste qui se répandit pres- que aussi-tôt dans l'Etat, & (g) qui avoit déja parcouru toute l'Europe. Les Lithuaniens sur- tout qui s'empressoient de reprendre les Pro- vinces de la Russie, leur parurent les ministres d'une vengeance qu'ils croyoient ne pouvoir éviter. Telle étoit l'idée de la Noblesse des frontières, qui voyoit leur armement. Elle ne fit rien pour les repousser, où elle ne fit que des efforts inutiles.

Soit que les Lithuaniens eussent deja pressen- ti 1350.

(c) Bochal. Gnesn. Chron. pag. 98.
(e) Dlugoss. loc. cit.
(f) Id. pag. 1090, 1091. Cromer. ubi suprà.
(g) Dlugoss. pag. 1073, 1086. Chronic. Engelhus. ... II script. rer Brunsvic. pag. 1127, 1131, 1133. Herm. ... Lerbeke Chronic. Episc. Mindens. cod. Tom. pag. 191.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1350.

ti ce découragement de la nation, ou qu'il leur suffit de leur ressentiment pour exciter leur courage, ils (a) fondirent hardiment dans le sein du Royaume, où ils dépeuplerent les Districts de Radom & de Sendomir. De-là se (b) rejettant vers Leopold, ils n'oserent en faire le siége; mais ils en brûlerent tous les environs. Ils pénétrerent ensuite dans le Palatinat de Beltz, dont ils investirent la Capitale. Les habitans les virent à peine, qu'ils leur en ouvrirent les portes, après avoir fait main-basse sur la garnison qui y commandoit. Wlodzimierz suivit cet exemple, & (c) tout le pays fut plûtôt rentré sous l'obéissance de ses anciens maîtres, que Casimir ne fût revenu de l'assoupissement où il étoit.

1352. Ce Prince se réveilla enfin, & (d) ayant renforcé son armée de tous les Hongrois que Loüis son neveu lui amena, il rentra dans la Russie, livra bataille aux Lithuaniens, fit leur Duc prison-

(a) DLUGOSS *pag.* 1090.
(b) *Id. pag.* 1092.
(c) *Anonym. Archidiac. Gnes. brev. Chron. pag.* 98.
(d) DLUGOSS. *pag.* 1093.
(e) CROMER. *pag.* 316.
(f) DLUGOSS. *pag.* 1094. BOGUPHALI. *Episc. Posnan. Chronic. Pol. pag.* 74. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 289

(g) On ne sçait pas bien quelle en étoit l'origine. On les vit paroître en Boheme avant l'an 1261. *Chron.* RIDDAGSHUS *Tom II Script. rer. Brunsvic. pag.* 79. *& eod. tom. tom. Chron.* ENGELHUS. *pag.* 1119. Ils étoient déja extrêmement répandus dans l'Europe en 1309. *Compilat. Chronol. &c. eod. vol. pag.* 67. Ils portoient des croix sur leurs habits, voyagoient tous ensemble, entroient de même, mais deux à deux, dans les villes, leurs bonnets enfoncés jusqu'aux yeux le corps découvert jusqu'à la ceinture, & dans un état à faire horreur par le sang & les meurtrissures, dont il étoit couvert. Ils se fustigeoient souvent dans les

*, & reprit la Volhynie, qu'il (*e*) per- CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1352.
…éanmoins bientôt après, dès que le Prince
…tuanien échappé de ses fers, put se remettre
…a tête de ses troupes.

Dans cette alternative de malheurs & de suc…s, il parut en Pologne un phénomène nou…au. Des (*f*) hommes & des femmes venus de …ongrie, inonderent tout à coup la plûpart des …les, où ils entroient à demi nuds, poussant … longs gémissemens, & se déchirant le corps avec des foüets armés de pointes. C'étoient de ces sectaires, appellés (*g*) Flagellans, qui avoient infecté la Boheme le siécle précédent, & s'étoient répandus depuis dans presque toutes les parties de l'Europe.

Pleins d'un zèle superstitieux & bizarre, dévots sans être pieux, ces Fanatiques dégradoient la Religion en outrant ses pratiques. Ils en imposerent d'abord au peuple & à tout le Clergé. Ca-

les Eglises; après quoi ils se répandoient tout nuds dans les cimetieres, où ils se couchoient, les uns sur le ventre, les autres de côté, quelques uns sur le dos, & presque tous les bras étendus. Un d'entre eux venoit les toucher l'un après l'autre, en disant à chacun: *Dieu te remet tes péchés; leve toi.* Ils entonnoient alors un Cantique, & à certain Verset où il étoit parlé de la Passion de Notre-Seigneur, ils se jettoient à terre, mais violemment & sans égard aux cailloux, aux boües, aux ordures qui se trouvoient devant eux. C'étoient presque tous des misérables, des gens sans aveu, des hommes & des femmes déshonorés par une jeunesse licencieuse. Ils avoient perverti plusieurs dogmes de la Religion. Ils n'estimoient point les Sacremens nécessaires, & ils vivoient en secret dans un libertinage affreux. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. VIII. Cap. XXVIII. pag.* 194. HIST *Albert. II. Episc. Halberstad in script. rer Brunsv. Tom. II. pag.* 152. HERM DE LERBEKE *Chron. Episc. Mindens. eod. vol. pag.* 191.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1355.

Devenu par la force de son génie le seul mobile de l'Etat, sur-tout depuis les loix qu'il y avoit établies, il ne craignoit plus ni les cabales de ses sujets, & si leur affection ne les empêchoit de lui déplaire, la crainte du moins ne leur permettoit pas de le braver.

Ce fut pourtant de son vivant même que furent jettés les prémiers fondemens de la République qui subsiste encore à présent. Jamais circonstances n'avoient été plus favorables pour commencer à l'établir. Le Roi de Hongrie espéroit toujours de régner en Pologne. La nation l'avoit reconnu pour successeur de Casimir; mais ou elle n'avoit pû, ou elle n'avoit pas songé à mettre à profit son consentement à une affaire si importante. Elle crut qu'il étoit encore temps de le lui faire acheter. Elle (*a*) envoya des Députés à Bude, qui faisant sentir à ce Prince tout ce qu'il avoit à craindre, à la mort de son oncle, d'un peuple puissant & alors maître de disposer du thrône, lui demanderent des privilèges, du moins comme un tribut de reconnoissance qu'il devoit à l'Etat.

Loüis ne connoissoit ni le prix, ni les conséquences de ce qu'on éxigeoit de lui, ou il s'imagina peut-être pouvoir un jour lui-même imiter les Polonois, & rétracter dans un temps ce qu'il auroit accordé dans un autre. Il (*b*) convint avec eux, que du moment qu'il seroit leur maître, il les déchargeroit de toute taille & de toutes contributions; que jamais sous quelque pré-

(*a*) CROMER. *pag.* 317. DLUGOSS. *pag.* 1101. STANISL. SARNIC. *Annal Polon. pag.* 1142.



ce fût, il ne leur imposeroit au- CASIMIR
& que dans ses voyages mêmes, III.
établi, il ne prétendroit rien pour surnommé LE
sa Cour dans aucun lieu de son GRAND.
ngagea pareillement de rembourser 1355.
dépenses qu'ils seroient contraints
lommages même qu'ils auroient à
les guerres qu'il entreprendroit con-
nces voisines. Et tous ces articles,
oit au nom même de ses succes-
te que l'Acte qui en fut dressé de-
ime un réglement sacré, comme
urs subsistante dans le Royaume.
nencemens de liberté avoient été
ncertés avec une attention qui sem-
rir dans l'avenir tous les biens qu'il
d'en attendre. Les Polonois ne
eux abbattre le pouvoir de leurs Prin-
ur retranchant une partie de leurs re-
récisément de revenus arbitraires,
it n'avoir d'autres bornes que leur.
lus riches dès-lors & plus puissans
ils n'avoient plus à craindre que
vris à leur tour par l'obligation où
suivre leurs Rois à la guerre, &
aginé de ne la faire qu'aux frais de
ains, comme s'ils dûssent avoir re-
ourir à la défense de la Patrie aux
urs biens, dans le temps qu'ils ne
pas d'y contribuer aux risques mê-
ie. Mais cette patrie les intéressoit
plus

voir tout entier dans DLUGOSS. pag. 1102.
dressé à cette occasion.

Casimir III. surnommé le Grand. 1359. versés au moindre effort qu'on feroit pour les abbattre. Des hommes apostés au-delà de la forêt, attendoient que les Polonois s'y fussent engagés avec leurs équipages. Ce fut alors que les arbres, qu'ils avoient ordre de pousser violemment, tombant sur les plus proches, & ceux-ci sur tous les autres successivement, plusieurs Polonois furent écrasés, & la plûpart du moins mis hors d'état de se défendre, lorsque les Valaques vinrent les surprendre sous cette espèce de ruines, où ils étoient comme ensévelis.

Pierre n'avoit plus d'ennemis à craindre que l'arrière-garde des Polonois, qui étoit entrée dans la plaine. Il lui fut aisé de l'envelopper. Rien ne pût échapper de cette armée qui fut défaite sans combat, & dont la perte fut extrêmement sensible à Casimir. Comme elle étoit presque irréparable, il ne lui restoit du moins alors aucune espérance de s'en venger. Il se proposa seulement de racheter tous les prisonniers qu'on lui avoit faits. Il ouvrit ses trésors, & il crût ne pouvoir les mieux employer qu'à rappeller une foule de sujets qu'il avoit imprudemment, & presque sans aucun intérêt sacrifiés à sa gloire.

1363. Le prix énorme de toutes ces rançons avoit épuisé ses finances, & il ne laissa pas de faire éclater une prodigieuse somptuosité dans une occasion singuliere, où l'on vit plusieurs Souverains rassemblés dans ses Etats : spectacle unique jusqu'à-

(a) Dlugoss. *pag.* 1134, 1135. Cromer. *pag.* 323.
(b) *Codic. Siles. Diplomat. Specim. Tom. I. script. rer. Siles. Diplom. III. pag.* 776.

urs, & que la délicatesse des préséances n'a permis depuis, ni ne permettra vraisemblablement désormais dans aucun Royaume de. CASIMIR III. surnommé LE GRAND.

guerre (a) violente avoit été prête à s'allumer entre l'Empereur Charles IV. & Louis, Roi de Hongrie. Celui-ci avoit mis dans ses intérêts le Roi Casimir son oncle, & Valdemar, Roi de Dannemarck. Il comptoit aussi sur les ... & les Tartares. Son armée pouvoit égaler celle de Charles, qui ne doutoit pas qu'il ne pût joindre à ses troupes de Boheme & de Moravie, celles de la Silésie, encore gouvernée par divers Princes, mais déja (b) incorporée à la Boheme par une constitution Impériale, qui la déclaroit un Domaine utile & immédiat. 1363.

L'un & l'autre de ces Princes étoient d'un caractère à pousser loin leur ressentiment. Ils avoient chacun de la valeur, & ce courage plus estimable encore, qui rend un homme toujours supérieur à sa situation. Capables de se lasser mutuellement par leurs ressources, ils n'en étoient que plus propres à poursuivre opiniâtrément leurs desseins. La Hongrie, ou la Boheme, peut-être l'Empire même alloient devenir le théâtre d'un carnage affreux.

Le Pape (c) Urbain V. voulut étouffer ces semences de discordes, & il y réussit. Il fit plus encore. Il unit ces deux Princes par une alliance, qui acheva de cimenter leur reconciliation. Charles (d) étoit veuf pour la troisiéme fois. Le Pape

(a) DLUGOSS. pag. 1137.
(b) Id. pag. 1077, 1134, 1138. HENELII AB HENNENFELD. Annal. Siles. pag. 388, 290, 293.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.

de lui à foi & hommage, & qu'à leur mort elles seroient réunies au domaine de l'Etat.

Cette expédition avoit relevé la gloire de la Pologne, il ne manquoit plus à Casimir, que de reprendre sur les Chevaliers Teutoniques tout ce qu'il leur avoit cédé dans un temps où il croyoit ne devoir s'occuper qu'à réformer les moeurs de ses peuples. Peut-être auroit-il tenté cette entreprise, s'il eût vécu plus long-temps; mais il finit bientôt ses jours. Etant (a) tombé de cheval à la chasse, il ne tint compte de cet accident. La fiévre lui prit, il n'en craignit point les suites. Rebelle aux avis de ses médecins qu'il estimoit peu, même dans le besoin, comptant d'ailleurs un peu trop sur son tempérament naturellement fort, mais épuisé par ses débauches: il vécut à son ordinaire, jusqu'à ce que le mal devint si sérieux, qu'il désespera le premier de sa vie. Il (b) mourut enfin dans des sentimens chrétiens, & avec une résignation & une fermeté peu ordinaires, même dans les grands hommes qui sentent approcher leur trépas.

Ce Prince avoit eu de grands défauts; mais il avoit sçû les rachetter par les vertus les plus aimables. Sa (c) douceur, sa complaisance, son affabilité ravissoient les cœurs. On exécutoit ses ordres sans s'appercevoir qu'on étoit contraint de lui obéir; mais c'est qu'en donnant des or-

dr

(a) DLUGOSS. *pag.* 1159. CROMER. *pag.* 326. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1146. PASTOR. AB HIRTE. *pag.* 121. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 296. *Anonym. Archidiac. Gnesn. Chron. Cracov. pag.* 99.

(b) DLUGOSS. *pag.* 1162. CROMER. *pag.* 327.

t en quelque sorte qu'il eût le mmander. Protecteur du mérite, rs un plaisir de le récompenser ennemis, &, si j'ose parler ainsi, 'injustice, il n'hésita point de la mis mêmes ; mais il punit tou- & il récompensa toujours en Roi. nort de ce Prince, que la maison le gouverner le Royaume, après 528. ans. Jamais la Pologne ne sante, ni plus heureuse, que sous te race, qui furent presque tous s par leur courage, que par leur rs peuples, & par leur respect Les uns commencerent à purger nement de ses vices. Les autres règles d'une police éxacte, ache- mir tous les abus. Ils sçûrent a- e valeur de leurs sujets sans l'é- dre fiers & plus indomptables en s soumis, & augmenter la force l'Etat, à mesure qu'ils y éxer- orité plus absolue.

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.

ent arrivé à la mort de Casimir lus considérable, que jusqu'à ce rant l'espace de huit siècles, la 'ayant eu que des Rois nés dans consentit alors d'avoir des étran- gers

UGOSS. *pag.* 1165, 1166. *Id. Tom. II. p.* SARNIC. *pag.* 1147.

que la Pologne obéit quelque temps à i de Boheme, mais ce Prince n'avoit dû s mouvemens séditieux, & il l'avoit u- as Loketek, qui étoit de la maison re- gnante,

CASIMIR III. surnommé LE GRAND. 1370.

gers pour maîtres. Cette révolution qui dérogeoit à une coutume aussi ancienne que la Monarchie même, devoit nécessairement en ébranler les fondemens. Aussi les divisions & les troubles qui accompagnerent le regne de Louis, apprirent pour la première fois aux Polonois, que rien ne leur convient moins que des Souverains, dont les mœurs & l'éducation n'ont aucun rapport à leurs préjugés & à leurs usages.

Tout autre peuple, profitant de ses malheurs, n'eût plus voulu dès-lors se soumettre qu'à des Princes élevés dans ses maximes, instruits de ses intérêts, engagés par leur qualité de citoyens à le gouverner avec sagesse. On verra pourtant les Polonois dans la suite de cet ouvrage se chercher des Rois en Lithuanie, en France, en Transylvanie, en Suéde & en Allemagne. Rarement ils vinrent à bout d'étouffer dans leur coeur cette jalousie d'autorité, qui les faisant croire égaux en mérite, comme en naissance, les empêche de déférer leur thrône à des sujets de leur nation. Du moins des calamités trop souvent éprouvées devroient-elles enfin les engager à ne plus prendre des Souverains, que dans une maison déja choisie, & qui cessant de leur être étrangère, ne leur offriroit plus que des Princes enfans

gnante, & qui ne cessoit de le réclamer. Différent de ce Monarque intrus, Louis de Hongrie fut choisi dans un temps exempt de révoltes, & par un Roi, paisible possesseur de ses Etats. Les Polonois ne commencerent proprement que par l'élection de ce Prince de livrer à des étrangers le gouvernement de leurs Provinces. CROMER. *Lib. XIII. pag.* 330. HENELII AB HENNENFELD. *Annales Silesia. pag.* 296 DLUGOSS. *Tom. II. Lib. X. p.* 10. PAUL PIASEC. *Chron. pag.* 70.

patrie, & par cela même plus sen- 1370.
besoins, plus propres & plus por-
endre.
a) n'avoit laissé que deux filles de Louis.
e mariage; & selon les conventions
vec les Polonois mêmes, le Roi de
it seul en droit de lui succéder. Ce
'eût pas plutôt appris la mort de son
délibera s'il entreroit en Pologne avec
pour s'opposer aux prétentions de ses
Ducs de Mazovie & de Cujavie, &
celles du (c) jeune Duc de Stetin,
tit-fils de Casimir pouvoit très-légi-
ui disputer le thrône: ou s'il feroit
ndre que la nation lui envoyât des
ur le lui offrir.
t le parti le plus sage, & il n'atten-
-tems. Florian (e) de Mokrsko, de
le Jelita, Evêque de Cracovie, &
chywilk, de la maison de Grzyma-
Chancelier, arriverent presque aussi-
viter à venir prendre possession du

desir qu'eût Louis de joindre un aussi
à la Hongrie, il feignit alors de la
à l'accepter. Il (g) dit aux Ambas-
sa-

ss. *pag.* 1161. CROMER. *pag.* 327.
ss. *Tom. II. Lib. X. pag.* 4.
6.
R. *pag.* 331.
ss. *loc. cit. & Tom. I. p.* 1151. SIM. OKOLS-
Tom. I. pag. 346.
Tom. pag. 267. *&* DLUGOSS. *Tom. II. pag* 5.
. CROMER. *ubi suprà*, STAN. SARNIC. *Annal.*
8.

LOUIS. 1370. ſadeurs, qu'il ne concevoit pas qu'on pût s'appliquer ſi également à la conduite de deux Royaumes, que l'un ne ſouffrît de l'attention qu'on auroit pour l'autre, ou que tous les deux ne ſe reſſentiſſent d'un ſoin partagé. D'ailleurs, ajoûta-t-il, eſt-il ſi aiſé de ſe prêter à cette diſconvenance de génie & d'opinions qui ſe rencontre toujours dans chaque Etat, & qui demande ou une police différente, ou plus ſouvent encore des vûes & des motifs tout oppoſés ?

Louis rempliſſoit deux objets à la fois. Paſſionnément (*a*) aimé des Hongrois, il leur marquoit ſa tendre affection par la répugnance qu'il témoignoit à ſe donner à d'autres peuples ; & n'étant pas encore aſſûré du cœur des Polonois, il vouloit éprouver leur amour par ſa réſiſtance. Ni ſes anciens, ni ſes nouveaux ſujets ne pénétrerent les motifs de ſa politique. Les (*b*) uns le prioient de les aimer moins, pour ſa gloire. Les autres s'attachoient plus fortement à lui par ſes refus. Il partit enfin pour la Pologne, laiſſant les Hongrois auſſi perſuadés des ſentimens dûs à leur zéle, qu'il étoit ſatisfait de l'empreſſement des Polonois à lui obéir.

Tous (*c*) les Grands du Royaume allerent au devant de lui juſqu'à Sandecz, ville (*d*) ſur les frontières de l'Etat, près des Monts Carpates. On le conduiſit en pompe à Cracovie, où à peine arri-

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 25.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 4. CROMER. *pag.* 331. PASTOR. AB HIRTENB *Flor. Polon. pag.* 122.
(*c*) CROMER. *pag.* 332. DLUGOSS. *pag.* 5.
(*d*) ANDR. CELLAR. *Polon. Deſcript. pag.* 174.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 6. *Anonym. Archidiac. Gneſn. Chron. Crac.*

e) casser le testament de Casimir, LOUIS. 1370.
ntent de disposer de quelques Do-
donné des Palatinats entiers.
ntageux que ce jugement fût à la
démêla une espèce d'ingratitude,
de l'approuver. Bientôt plus éton-
ens du nouveau Roi, elle le vit
ême les biens de l'Etat, par d'aussi
ités, que celles qu'il avoit con-
uis (g) voulant gratifier Uladislas,
n, son cousin, lui céda par une
& simple le District de Wielun
Olschtin, de Krzepicze & de Bo-
le Palatinat de Cracovie. Il alié-
même temps plusieurs autres ter-
:sens étoient moins un effet de po-
générosité, qu'un (h) dédain af-
'il possédoit, comme si réellement
ez riche & assez puissant par son
Hongrie, il n'eût pris aucun inté-
'il venoit d'acquérir, & qu'il lui
: de le dépoüiller de la pluspart de

rmures éclaterent. Il se contenta
ser d'obliger ses Donataires à re-
qu'ils n'avoient accepté les terres
, qu'à titre de fiefs & à charge
nt réunies à l'Etat, s'ils mouroient
sans

.Tom. I. p. 1161. Anonym. Archidiac. p. 100.
pag. 7. CROMER. pag. 332. Archidiac.
HERBURT. DE FULSTIN. pag. 112. vers.
. pag. 8.

LOUIS. 1370.

sans enfans mâles. Ces déclarations équivoques, ou trop tardives, n'étoufferent point les plaintes. Les premières impressions étoient déja faites, & les peuples reviennent difficillement de celles qu'ils reçoivent au commencement d'un régne, où ils supposent autant d'attention à leur plaire, qu'ils en ont eux mêmes à tout examiner. On (*a*) se rappella les vertus de Casimir, trop souvent méconnues durant sa vie, & l'on colora jusqu'à ses vices pour mieux faire sentir tous les défauts de son successeur.

Il est vrai, que Louis fit d'abord quelques démarches qu'il n'étoit pas aisé d'excuser. Dans (*b*) la crainte qu'il avoit que les filles de Casimir n'épousassent des maris, qui se faisant un droit de leur naissance, voulussent lui ravir le thrône qu'il occupoit, il les reléguа en Hongrie, & presque aussi tôt renonçant à tous les égards qu'il devoit à la mémoire de son oncle, à l'innocence de deux jeunes Princesses ses cousines germaines, à l'honneur de leur mere, fille d'un Prince Souverain, il les fit déclarer illégitimes, & les mit au rang d'une foule d'enfans adultérins, que Casimir n'avoit point reconnus, & qu'il auroit même eu honte de reconnoître.

Ce dernier trait acheva de dégrader Louis dans l'esprit de ses sujets. Ils ne virent plus ce Prince qu'avec une espèce d'horreur. Tout servoit d'ailleurs à les dégoûter de son régne. Le nouveau Roi

(*a*) *Id. pag.* 10. 13. CROMER. *ubi suprà.*

(*b*) *Id. pag.* 333. DLUGOSS. *pag.* 12. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 123. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1149. NEUGEBAVER. *Hiß. Pol. pag.* 213.

(*c*) STAN. SARNIC. *pag.* 1148. CROMER. *p.* 332. HERBURT.

s'accommodoit point au génie des Polo- LOUIS.
&c les Polonois avoient de la peine à se 1370.
son caractère, & même à ses vertus. La
versité de langage augmentoit la désunion.
jets ne pouvoient plus dans des audiences
tes confier leurs peines au Souverain, & le
rain ne pouvoit en aucune occasion leur
rer ses volontés que par des interprêtes, qui
nt pris au hasard rendoient mal ses idées,
plaisoient même à trahir ses sentimens.
(d) foule de Hongrois qui inondoit la Cour
ibuoit aussi à aigrir les esprits. Ils briguoient
emiers emplois de l'Etat. Ils prétendoient
ire respecter en maîtres.

ouis crut devoir prévenir l'orage, qui ne
oit tarder d'éclater. Il reprit le chemin de
Hongrie, où l'humeur plus docile de ses su-
lui promettoit des jours plus sereins & plus
quilles. Il laissa le gouvernement de la Po-
e à la Reine Elisabeth, sa mere, qui quoi-
& élevée dans le sein du Royaume, n'en
pas plus propre à y maintenir l'ancien systê-
des loix. Le signal de l'indépendance étoit
donné dans l'Etat. Dès la mort de Casi-
, plusieurs (e) brigands s'étoient mis en cam-
e. Les troupes que l'on assembloit pour les
uire, ne les cherchoient que pour les ran-
ier, & les relâchoient aussi-tôt pour avoir
nouvelle occasion de profiter de leurs rapi-
. L'impunité multiplioit les crimes. On étoit
sur

T. DE FULSTIN. *pag.* 112. *vers.*
(d) CROMER. *pag.* 333. 339. DLUGOSS. *pag.* 12, 13.
nym. Archidic. Gnesn. pag. 106.
(e) *Id. pag.* 94.

sur le point de voir revivre tous les troubles que Casimir s'étoit flatté d'avoir éteints.

La grande Pologne étoit seule éxempte de ces désordres. Un Gouverneur sage & habile y entretenoit l'ordre & la paix. C'étoit (a) Prédislas de Goluchow, de la maison de Wieniawa, Palatin de Kalisch, & Grand-Général de la province: homme puissant par les terres qu'il y possédoit, plus puissant encore par la confiance & l'amitié qu'il s'y étoit acquises.

Malheureusement ni les talens, ni la probité n'étoient estimés de la nouvelle Régente. Pour (b) complaire au Palatin de Sendomir, Otton de Pilcza, de la (c) maison de Topor, qui ambitionnoit de commander dans la grande Pologne, Elisabeth (d) déposa Goluchow. Ce changement odieux par lui-même, & qui ne laissoit plus aucun honnête homme assûré dans ses emplois, lui attira la haine de tout le peuple. Les (e) clameurs sur-tout, furent si vives dans la province, qu'elles allerent jusqu'à la sédition. Mais que pouvoit-on attendre d'une Princesse qui abusoit de son pouvoir avec toute la dureté, que l'orgueil a coûtume d'inspirer à une ame foible?

Son (f) conseil n'étoit plus composé des Seigneurs respectables, dont le choix avoit fait honneur au discernement de Casimir. Elle s'étoit livrée

(a) SIMON. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. III. pag.* 295.
(b) DLUGOSS. *Tom. I. pag.* 1089.
(c) CROMER. *pag.* 315.
(d) DLUGOSS. *Tom. II. pag.* 14. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1149
(e) DLUGOSS. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 333. NEUGEBAVER.

sortes de courtisans, qui n'ont pour LOUIS.
qu'un air suffisant & empressé, qui 1371.
me qu'ils n'ont l'expérience de rien,
rs prêts à tout entreprendre, & qui
t aux caprices d'un maître, que pour
ir à leurs intérêts.
acouroit alors à la perte de la nation. 1372.
nd de la Hongrie donnoit atteinte à
& les sacrifioit au bien de sa famille.
promis la Princesse Marie, sa fille
gismond, Marquis de Brandebourg,
pereur Charles IV. il fit un (b) acte
l renonçoit, comme Roi de Polo-
lui & pour ses successeurs, à toutes
sur la Silésie, jusqu'à promettre avec
re les mains du Patriarche d'Alexan-
du Pape, que si jamais les Princes,
a les habitans de cette province, déja
Boheme, vouloient rentrer sous la
des Polonois, ni lui, ni aucun des
voient le suivre, ne recevroient leurs
lques prétextes qu'on pût employer
r faire accepter.
ivention aigrissant davantage les Po-
lit leur aversion implacable, & ils la
r. Attentifs aux démarches d'Elisa-
oient démêlé son caractère. Ils lui
onnu un grand fonds d'arrogance
sans

Lib. IV. pag. 214.
HERBURT DE FULSTIN. *p.* 113. DLUGOSS.
:. *Archidiac. Chron Cracov. pag.* 106. 117.
s *pag.* 17. CROMER. 335.
: date de Wissegrad, se trouve tout au long
rer. Silesiac. Diplom. IV. pag. 778.

ſans fermeté, & beaucoup de mechanceté ſans courage. Ceſſant de la craindre, ils oſerent la mépriſer, & en attendant qu'ils puſſent ſe ſouſtraire à ſon pouvoir, ils la firent trembler par leurs menaces; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller les plaintes qu'ils laiſſoient tranſpirer, & qu'ils ne ſe ſoucioient plus d'adoucir par la bienſéance des termes.

Informé de cette licence effrénée, Louis n'en parut point ébranlé. Il prit le parti le plus ſage, & d'ordinaire le plus infaillible contre un peuple mutiné. Il brava l'inſolence de la nation, & l'étonnant par ſa témérité, il en exigea des taxes qu'il n'avoit plus droit d'impoſer. Il n'avoit pas oublié qu'avant que de monter ſur le thrône, il avoit promis de la décharger de toute contribution. Il rompit à deſſein tous ſes engagemens, & (*a*) fit revivre un ancien impôt, qui obligeoit de donner tous les ans au Souverain un boiſſeau d'avoine & de bled par chaque arpent de terre, & douze gros en argent du pays.

Ce qu'il avoit prévû arriva. Frappés de cet coup d'autorité, qui ſembloit annoncer des réſolutions encore plus vigoureuſes, les Polonois ſe contenterent d'envoyer des Députés au Roi, pour le prier de ne pas donner atteinte aux privilèges qu'il leur avoit accordés. Tout ce qu'ils pûrent obtenir, ce fut une réduction de cet impôt à deux gros ſeulement; mais à condition

(*b*) qu'ils

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 21. CROMER. *pag.* 335. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 113. *vers.* *Anonym. Archidiac. Gneſn. Chronic. Cracov. pag.* 112. On appelloit cette taxe *Krolewczyzna*, qui veut dire cens Royal, ou *Poradlne*, nom qui a rapport au mot *Rateau*.

gageroient de déférer le thrône à LOUIS.
le Louis, si ce Monarque ne lais- 1372.
fils, qui pût hériter du Royaume.
is n'hésiterent point de consentir
succession ignoré de leurs peres;
ssent-ils pas fait alors pour étein-
ffoiblir dans leurs Souverains des
e regardoient plus que comme une
fut par la condescendance même
t en cette occasion, qu'ils se fra-
s sûr chemin à la liberté, depuis
seul motif de toutes leurs démar-
nt à peine déféré aux volontés de
voyant radouci par leur apparen-
; crurent pouvoir en obtenir de
ilèges.

anderent qu'il ne subsistât plus dans
impôt, que celui des deux gros
les terres; que les Nobles & leurs
és fussent exempts de toute autre
que les charges & les emplois pu-
ésormais donnés à vie; qu'on ne
s conférer à aucun étranger; &
arde des forts & des châteaux ne
iée à des Seigneurs supérieurs au
obleffe par une naissance qui leur
de crédit.

ticles furent accordés, & la joie
es Polonois fut d'autant plus vi-
ve,

pag. 22. PASTOR. AB HIRTENB. Flor. Pol.
RT. DE FULSTIN. pag. 114.
NIC. Annal. Pol. pag. 1149. NEUGEBAU.
5. CROMER. pag. 335.

LOUIS. 1374. ve, qu'ils crûrent les devoir plutôt à la foiblesse, qu'à la reconnoissance de leur Souverain. Louis éprouva bientôt qu'il n'est rien de plus dangereux à un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté. Il ne put plus dès ce moment contenir des peuples, qui le méprisoient presque autant qu'ils avoient cru d'abord avoir sujet de le craindre.

Déterminés à tout oser, les Polonois étendirent leurs privilèges, & s'en firent un titre pour en obtenir, ou pour s'en arroger de plus grands. Un reste d'autorité vainement employée leur fit sentir leurs forces, & augmenta leur présomption. Presque assûrés de leurs succès, ils ne daignerent plus cacher les motifs de leurs entreprises. Ils attaquerent enfin le thrône, & lui ravirent une partie de ses droits.

Ainsi par une révolution préparée de loin, & toujours conduite avec art au milieu des plus grands obstacles, s'éleva tout d'un coup dans le Royaume cette République qui s'y soutient encore de nos jours: Evénement singulier qui va changer la face de l'Etat, & y montrer deux Puissances toujours occupées à se détruire, d'un côté, des Rois n'employant le pouvoir dont ils jouïssent qu'à revendiquer celui qu'on leur a ôté; & de l'autre un Sénat, un peuple entier, ne s'étudiant qu'à empiéter sur les prérogatives de ses Rois, pour mieux défendre les droits qu'il s'est donnés lui-même. La nation ébranlée par des chocs continuels, va désormais pancher tour à

(a) DLUGOSS. *pag.* 32. CROMER. *pag.* 339. NEUGEBAV. *Hist. Pol. pag.* 218.

eprouve la politique, la sagesse, le cou-
ses anciens Rois, & ils voyoient succé-
respectable empire de ces Princes, un
nement qu'ils croyoient être sans régle,
'il étoit sans subordination. Le moment
it propre à faire une invasion dans l'Etat.
ccès ne démentirent point leurs conjec-

on (a) étoit un des chefs de cette expé- 1376.
Il menoit avec lui toutes les forces de
: & de son Duché. Jamais la Lithuanie
mis sur pied une si forte armée. Elle
es Palatinats de Lublin & de Sendomir,
tra jusqu'à la riviere de San, commettant
s cruautés dont un peuple féroce est ca-
quand il peut assouvir sa haine sans ob-
: sans danger.
'olonois allarmés & sans ressources ex-
: à la Reine leur triste situation. Soit in-
:é naturelle, soit dépit affecté, elle (b)
:urs craintes, leur fit un grand éloge d:
r de son fils, leur conseilla de se reposer
lu salut de la patrie, & donna des jeux
&-

LOUIS. 1376. & des fêtes, comme pour insulter à leurs malheurs. Les Hongrois qui étoient à Cracovie, payerent chèrement son outrageante tranquillité.

Quelques (a) uns d'entre eux par leurs hauteurs ordinaires s'étant attirés des injures, s'attrouperent pour s'en venger. On repoussa leurs violences. La querelle s'échauffa. Jean (b) Kmitha, Staroste de Cracovie, voulant appaiser l'émeute fut tué par un de ces étrangers. Ses domestiques, ses parens, ses amis, la plupart des citoyens prirent aussi-tôt les armes. On fit main-basse sur les Hongrois, sans épargner ceux qui retirés chez eux ignoroient peut-être encore le sujet de la dispute. On égorgea ceux mêmes qui s'étoient refugiés chez des Polonois. Cent (c) soixante d'entre eux, innocens ou coupables furent massacrés dans les premiers transports de la fureur. Tout le reste courut se chercher un asyle dans le château, dont les portes furent fermées durant trois jours par ordre de la Reine.

On y craignoit encore, quelque temps après de nouveaux désordres. Elisabeth ne revenoit point de ses frayeurs. Elle résolut d'abandonner la Pologne, & se pressa d'arriver à Bude auprès de Louis, qui voyant le Royaume prêt à lui échapper, & voulant le conserver dans sa famille, se (d) prépara à y retourner.

Il

(a) DLUGOSS. *pag.* 33. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 114. *vers.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 218.
(b) DLUGOSS *pag.* 34. *Anonym. Archidiac. ubi suprà.*
(c) *Id. pag.* 118.

s aux principaux de l'Etat, qu'ils Louis.
ibler le plus de troupes qu'il leur 1376.
Les Evêques refuserent d'armer
mais tous les Seigneurs rempli-
, peut-être moins pour lui obéir,
re respecter, s'il avoit dessein de
te. Ils le joignirent avec une ar-
ieure à celle qu'il amenoit. Louis
des Lithuaniens, vouloit leur en-
e. Peut-être avoit-il déja formé
e projet qu'il fit éclater dans la
e aussi ne cherchoit-il qu'à rega-
de ses sujets. Il ne leur montra
s pleins de tendresse. Il ne leur
: la révolte contre les Hongrois.
de dissimuler avec prudence, ce
oit punir sans danger.
ra les deux armées. Les Polonois 1377.
: siége de Chelm, qu'ils empor-
nus maîtres des autres forts de ce
g) se replierent du côté de Beltz.
voit forcer cette place à se ren-
olut de l'affamer. Mais (b) bien-
is offrirent des conditions de paix,
ceptées. La ville fut remise au
laissa néanmoins à un des Prin-
inie, à condition qu'elle dépen-
s de ses ordres, & que ce Prince
déclareroit son vassal.

La

. pag. 35.
ROMER. pag. 340.
pag. 36.
Archidiac. Gnesn. pag. 119.
VER. Hist. Pol. pag. 219.

La (*a*) riante situation de ce pays, l'étendue de ses domaines, la fertilité de ses campagnes, engagerent bientôt Louis à le démembrer du Royaume, pour en faire une province de la Hongrie, qu'il aimoit uniquement. A peine de retour à Vissegrad, il exécuta ce dessein. Il (*b*) se contenta d'abord d'un échange de quelques souverainetés de cet Etat, qu'il avoit données autrefois à son cousin, le Duc d'Oppelen, avec des Duchés qu'il lui céda dans le sein de la Pologne; mais il n'eût pas plutôt repris les terres du Duc, qu'il y mit des Seigneurs Hongrois avec de fortes garnisons pour les défendre. La nation qui ne pouvoit plus agir que par les mouvemens incertains d'une multitude aussi embarrassée à résoudre ce qu'elle devoit faire, qu'à exécuter ce qu'elle avoit résolu, se vit contrainte de souffrir ce qu'elle n'avoit pû empêcher, & (*c*) ne se vengea que par des cris & des menaces du malheur qu'elle venoit d'essuyer.

Dans le fonds la République étoit encore en son enfance. Il lui falloit du temps pour acquérir des forces, & c'étoit beaucoup qu'elle pût se soutenir sous les yeux d'un Roi, qui avoit le pouvoir & un pressant intérêt de la détruire. D'ailleurs la confusion augmentoit dans l'Etat. On (*d*) y établissoit la tyrannie dans l'espérance de l'égalité, la servitude sous l'ombre de l'indépendance, l'injustice sous prétexte d'y maintenir

(*a*) CROMER. *pag.* 341. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1151 DLUGOSS. *pag.* 37. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. II. Cap. XX pag.* 125

(*b*) *Anonym Archidiac. Gnesn. ubi suprà.*

(*c*) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 125, 126.

Les Brigands, instruits de leurs LOUIS, 1377.
nt porté la licence jusqu'aux der-
C'étoit quelque fois sous leur nom,
par leur ministère même, que s'ex-
engeances que les Grands n'osoient
Tout se corrompoit ouvertement
. Les mauvais exemples, plus per-
e que les crimes, y autorisoient
es que peuvent causer les plus fou-
ns. On eût dit, que les Polonois
s de patrie. Dans le temps même
ient à se réunir pour se mieux dé-
traitoient en étrangers & en enne-
ployoient qu'à leur perte la liberté
nençoient à jouïr.
res qui annonçoient leur foiblesse, 1378.
moins pressentir leurs succès. Il
t comme d'un fleuve qui ne peut
igues, s'il ne déborde. Louis n'ap-
t que l'impuissance où ils sembloient
er à ses efforts. Il voulut encore
réduire.
sa mere ne voulant plus se com-
gouverner, il (*e*) leur envoya le
len, revêtu des mêmes pouvoirs
cette Princesse. Le Duc étoit ca-
ettre l'ordre dans l'Etat; mais peut-
même qu'il en étoit capable, les
serent de lui obéir. Ils indiquerent
une

, *pag.* 341. *Anonym. Archidiac. pag.* 137.
rchidiac. Gnesn. pag. 120. DLUGOSS *p.* 39.
pag. 219. CROMER. *pag.* 342. PASTOR. AB
Polon. pag. 126. STAN. SARNIC. *Annal. Pol.*

LOUIS. 1381. bieslas, & au Palatin de Kalisch, Sendivoy de Szubin, de la (a) maison de Topor. Jamais pouvoir ne fut si étendu que celui qu'il leur donna. L'Evêque avoit le droit de conférer tous les emplois, toutes les dignités du Royaume. Il prit aussi la qualité de Vicaire de la Pologne, & oubliant (b) presque aussi-tôt la modestie convenable à son état, il donna étourdiment dans un faste qui lui attira plus d'envie que de respect, & plus de mépris que de déférence.

Ces Regens avoient ordre sans doute, de disposer la nation à consentir aux projets de Louis. Ils devoient du moins y travailler par reconnoissance. Zavissa (c) étant mort bientôt après, le Castellan & le Palatin hériterent de tout son pouvoir, & n'en furent que plus propres à inspirer aux sujets de la soumission pour les volontés de leur maître.

1382. Elle (d) parut dans une Diette que Louis convoqua à Zoll, petite ville de Hongrie, dans le Comté de Scepuz. Il fit approuver aux Polonois le choix qu'il avoit fait de Sigismond, son gendre, pour son successeur, & il les engagea même à prêter hommage à ce Prince. Il est vrai (e) que ce ne fut qu'au prix de quelques droits qu'il leur céda de nouveau. Trop souvent obli-gé

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 14.
(b) *Anonym. Archidiac. Gnesn. pag.* 133.
(c) DLUGOSS. *pag.* 55. CROMER. *p.* 245. *Anonym. Archidiac. pag.* 129.
(d) CROMER. *pag.* 346. DLUGOSS. *pag.* 67. PAST. AB HIRTENB. *pag.* 127. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 222. *Anonym. Archid. pag.* 137. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1152.

d'avilir la couronne pour se la conserver, Louis.
traint encore de la payer pour la perpétuer 1382.
s sa famille, il fut le premier qui leur apprit à la donner en Souverains, ou à la vendre mercénaires.

Assûré des suffrages de ses sujets, il envoya gismond en Pologne pour y commander en n nom; mais avant que ce Prince eût pû gaer l'estime & l'amitié de la nation, Louis (f) ourut à Tyrnau, dans le Comté de Neitra.

Cette perte ne fut point sensible aux Polonois. Jamais ils n'avoient connu le mérite de Louis. Il est vrai aussi que l'amour de ce Prince pour les Hongrois ne lui permit point de 'affectionner autant qu'il l'auroit dû aux intérêts de la Pologne. A cela près, Louis eut toues les qualités qui font les héros, & il ne négligea aucune des vertus qui font les grands hommes.

Il fut aussi propre à gouverner ses Etats, qu'à commander ses armées. Il (g) porta deux fois la guerre dans le Royaume de Naples. Il défit les Tartares dans la Transylvanie. Il conquit la Dalmatie sur les Venitiens. Il soumit les Bulgares, les Bosniens, les Croates, & sous prétexte de protéger le Woiewode des Valaques, il le contraignit à recevoir ses ordres, & à les faire exécuter dans ses Etats.

Il

(e) Stanisl. Orichovi. Okszi. *rer. Polon. Annal. VI. pag.* 1599. *in calce* Dlugossi.

(f) *Anonym. Archidiac. ubi suprà.* Dlugoss *pag.* 68. Cromer. *pag.* 347. Petr de Rewa. *rer. Hungar. centur. IV. pag.* 25. Henelii ab Hennenfeld. *Annal. Siles. pag.* 300.

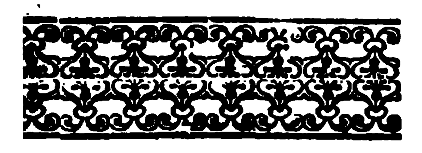
(g) Petr. de Rewa. *pag.* 23, 24. Cromer. *loc. cit.*

LOUIS. 1382.

Il (a) aima les sciences, il les cultiva, & il en auroit hâté les progrès, si les temps qui l'avoient précédé, avoient laissé à son siécle une succession assez abondante de ces idées originales, qui servent de germe aux pensées, qui étendent le génie, & apprennent du moins à douter, en attendant qu'on soit plus éclairé pour se déterminer à croire. L'estime qu'il faisoit des talens pouvoit du moins servir à les encourager. Il affectionnoit les gens de lettres; & ce n'étoit ni pour se menager leur approbation, ni pour éviter leur censure. Il avoit des vûës plus élevées. Il les connoissoit capables d'inspirer de la raison & des sentimens à ses peuples, & de les soumettre par l'amour des loix plus sûrement qu'ils ne l'étoient par devoir ou par crainte.

Environné d'une foule de courtisans toujours empressés à lui plaire, il craignoit que la vérité ne pût jamais percer jusqu'à lui. Il (b) alloit lui-même la chercher dans les cabanes des pauvres. Il se déguisoit pour la mieux surprendre, & il l'arrachoit sans peine à des cœurs simples & ingenus, qui en lui confiant ou leurs plaisirs, ou leurs peines, lui apprennoient ses vertus ou ses défauts.

(a) *Id ibid.* PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 127. STAN SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1152. NEUGEBAVER, *Hist. Pol pag.* 222.
(b) HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 116. *vers.*



VRE XI.

uis 1382. *jusqu'à* 1400.

.LE que fût déja l'indépendance des mois à la mort de Louis de Hongrie, n'étoit pas encore si bien affermie, t aisé de l'ébranler. Ils chercherent sur des fondemens plus solides. En- des incidens heureux, plus encore succès de leurs premieres entrepri- résolurent d'abolir la succession au & malgré les sermens qu'ils avoient arquis de Brandebourg, de le lui dé- la mort du Roi son beau-pere, ils t le droit d'en disposer. Rien n'étoit ıble à leur dessein. Ils vouloient un i briguant leurs suffrages, ne pût les l'en donnant un plus grand essor à s.

INTER-REGNE. An. 1382.

nd se croyant assûré du thrône, pa- vouloir le payer d'aucune grace, qui ger à sa dignité. Il (*b*) refusa même avec

ıT. HARTKNOCH. *de rep. Polon. Lib. I. Cap.*

)ss. *pag.* 68. CROMER. *pag.* 348. STAN. SAR- NIC.

INTER-REGNE: 1382.

avec hauteur de déplacer Domarath de Pier[illegible] no, de (a) la maison de Grzymala, Génér[illegible] la grande Pologne, & (b) créature du feu [illegible] qui déplaisoit à toute la province. Jalou[illegible] rang qu'il se flattoit d'occuper, il craigno[illegible] le commettre, même en obligeant. Il ap[illegible] hendoit qu'on ne prît pour une déférenc[illegible] nécessité, une action de justice, qui n'eût [illegible] qu'à constater son autorité, & à le mieux [illegible] blir dans l'esprit des peuples. D'ailleurs (c) tiré dans son palais, il se déroboit dédaign[illegible] sement aux Polonois empressés de le voir, chercher dans ses traits & dans ses manieres préfages de ce qu'ils devoient en espérer.

Sa fierté, souvent (d) accompagnée de [illegible] naces, n'annonçoit qu'un maître, & ils ne v[illegible] loient qu'un chef entre des égaux. C'en fut a[illegible] pour les déterminer à lui refuser la couron[illegible] qu'aussi-bien ils étoient résolus à ne lui p[illegible] donner, puisqu'après leurs sermens & leurs p[illegible] messes, ils ne pouvoient plus la lui propo[illegible] comme le prix de leur liberté. Ils indiquen[illegible] d'abord diverses assemblées, & enfin (e) [illegible] Diette à Wislicza, où il fut arrêté que Sig[illegible] mond n'ayant de droit sur le Royaume, [illegible] par ses fiançailles avec la Princesse Marie, fil[illegible] aînée de Louis, ils en déféreroient le gouver[illegible] me[illegible]

NIC. *Annal. Pol. pag.* 1152. PASTOR. AB HIRTENB. *F[illegible] Pol. Lib. II. Cap. XXI. pag.* 128.

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I. pag.* 267. DL[illegible] GOSS. *pag.* 73.

(b) *Id. pag.* 35. CROMER. *pag.* 340.

(c) *Id. pag.* 349. DLUGOSS. *pag.* 70.

(d) *Id. pag.* 69. *Anonym. Archidiac. Gnesn. pag.* 138.

ront d'autant plus ſenſible, qu'il ſe
ouverain de ceux qui le lui avoient
, il pri: le chemin de Cracovie, où
ſoutenir à la faveur des Hongrois,
mes qu'il appelleroit à ſon ſecours.
f) Korozweki commandoit dans la
it un mérite de ſacrifier à ſa patrie
ſance qu'il devoit au feu Roi. Il ne
le Prince, qui voyant que ſa patien-
neté, dernieres reſſources des mal-
ui ſeroient inutiles, & acheveroient
iner ſes projets, prit ſur le champ le
ourner en Hongrie.

troubles qu'il voyoit naître dans le
ervoient à lui faire illuſion. Il ne dé-
is de voir les Polonois ſe repentir
jures, ou de pouvoir lui-même les
nplir leurs engagemens Un (*h*) fac-
nmé (*i*) Kozmin d'Odolanow, avoit
in-

. DLUGOSS. *pag.* 70. STANISL. SARNIC. *pag.*
ER. *pag.* 348.
SS. *pag.* 71. CROMER. *pag.* 349. *Anonym. Ar-*

INTERREGNE. 1382. inſpiré à Ziemovit, Duc de Mazovie, le deſſein de s'emparer du thrône. Ce Prince lui avoit fourni des troupes, avec leſquelles ce téméraire s'étoit déja rendu maître de quelques forts dans le Palatinat de Kaliſch.

Celui de Poſnanie n'étoit pas plus tranquille. On (*a*) y avoit dépoſé tumultuairement Domarath de Pierzchno, qui (*b*) ayant pris des Poméraniens à ſa ſolde, tenoit tête à ſes ennemis. Soit qu'il eût ſur eux de l'avantage, ou qu'il fût contraint de céder à leurs efforts, il étoit également redoutable à la province qu'il ne ceſſoit de déſoler, ou pour étendre ſes ſuccès, ou pour ſe venger de ſes pertes.

1383. Ces guerres inteſtines ne paroiſſoient pas ſitôt prêtes à s'éteindre. La Reine Eliſabeth, veuve (*c*) de Louis, gagnée par le Marquis de Brandebourg, ou par ſa fille-aînée, différoit d'envoyer Hedwige en Pologne. Elle (*d*) avoit approuvé ce qui avoit été réſolu à la Diette de Wiſlicza; mais elle ne répondoit à l'empreſſement de la nation que par des ambaſſades inutiles.

Nicolas, (*e*) Evêque de Veſprin, ſon Chancelier, vint encore de ſa part à une Diette qui ſe tenoit à Siradie, abſoudre (*f*) les Polonois au

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 73.

(*b*) *Id. pag.* 75, 76. CROMER. *loc. cit. & pag.* 351. *Anonym. Archid. Gneſn. pag.* 140, 141, 141, 142.

(*c*) Ce Prince avoit épouſé en premieres nôces Marguerite de Luxembourg, fille de l'Empereur Charles IV. & de Blanche de Valois. DLUGOSS. *Lib. IX. pag.* 1138. Il n'eût point d'enfans de ce mariage. Eliſabeth qu'il épouſa enſuite, & dont nous parlons à préſent, étoit fille d'Etienne, Ban de Boſnie, CROMER. *pag.* 336. DLUGOSS. *Lib. IX. pag.* 1097.

de cette Princeſſe des ſermens qu'ils prêtés à Marie & à Sigiſmond, & pro- de nouveau l'arrivée d'Hedwige, à con- néanmoins (g) qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit née, on la laiſſeroit retourner en Hon- our y être élevée durant trois ans auprès eine ſa mere. Cette demande, que ſem- toriſer l'extrême jeuneſſe d'Hedwige, ux Polonois renfermer quelque projet peu ble à leurs intérêts. Ils prirent du temps l'examiner. INTER-REGNE. 1383.

ſſemblés de nouveau un mois après, ils nt avoir apperçu dans Eliſabeth, ou le deſ- le ne point leur renvoyer la Princeſſe, ou ntion de ne la leur redonner, qu'après qu'el- t épouſé Guillaume, Duc d'Autriche, à (h) elle avoit été promiſe par le feu Roi. r prévenir ſes réſolutions, & mettre fin tout coup à des déſordres qui déchiroient l'E- & que le Duc de Mazovie augmentoit par rogrès de ſes armes, ils élurent (i) ce Prin- our leur Roi, dans (k) le deſſein toutefois ui faire épouſer Hedwige, dès qu'elle vien- t prendre poſſeſſion du Royaume, & de ſe ager un prétexte pour ne pas permettre à la nou-

f) *Id. Lib. X. pag.* 77.
g) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 352.
f) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118. *Anonym. Archid.* ... *pag.* 143.
g) DLUGOSS. *pag.* 78. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. p.* 224.
h) DLUGOSS. 101. CROMER. *pag.* 360.
i) DLUGOSS. *pag.* 78. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol.* ... 129. CROMER. *pag.* 353. STANISL. SARNIC. *p.* 1153. ...nym. *Archid. pag.* 144.
(k) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118.

INTERREGNE. 1383.

nouvelle Reine de retourner auprès d'Elisabeth.

Bozenta (a) de Szeligi, Archevêque de Gnesne, ami déclaré du Duc, étoit (b) prêt à le proclamer, lorsque Jean de (c) Tenczyn, Castellan de Woynicz, représenta à ce Prélat, & à toute l'Assemblée, que c'étoit offenser la Reine de Hongrie, que de lui prêter des sentimens peut-être fort opposés à ses idées; que rien n'avoit fait naître leurs soupçons, que leur impatience; qu'une méfiance trop marquée attiroit souvent les malheurs même qu'on vouloit éviter; qu'il étoit dangereux de n'écouter que l'inquiétude & la crainte dans une affaire, où il ne s'agissoit de rien moins que du salut de l'Etat; que la précipitation ne convenoit ni aux circonstances où l'on étoit, ni au caractère de ceux qui composoient la Diette; que le temps seul pouvoit découvrir les intentions d'Elisabeth; & qu'après tout, ils seroient toujours les maîtres de donner, ou de refuser le thrône, soit que la Reine en prenant le parti de leur accorder Hedwige, prétendît la marier à son gré; soit qu'ayant dessein de la retenir auprès d'elle, elle voulût leur proposer Sigismond, ou quelque autre Prince pour les gouverner.

Ce discours sensé fit impression sur les Nonces. Ils différerent l'élection de Ziemovit, & (d) chargerent l'Evêque de Vesprin de représenter

(a) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 119. DLUGOSS. *pag.* 58.
(b) *Id. pag.* 79.
(c) SIM. OKOLSKI. *Tom. III. pag.* 16.
(d) DLUGOSS. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 354.
(e) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118.

Reine, qu'ils étoient toujours dans les INTERREGNE. 1383.
, sentimens pour Hedwige; mais qu'ils
ient qu'ayant égard aux troubles de l'E-
Elisabeth voudroit bien ne pas les amuser
ines promesses; qu'ils (e) comptoient, que
deux mois elle leur enverroit la Princesse,
voir dessein de la rappeller; qu'elle les laiss-
t maîtres de lui donner un Epoux, tel qu'ils
geroient propre au bien du Royaume, &
que la nouvelle Reine s'engageroit à réünir
Couronne les biens qui en avoient été dé-
nbrés, particuliérement les Districts de Vie-
& de Dobrzin, cédés au Duc d'Oppelen,
toutes les terres de la Russie, que (g) les
uverneurs Hongrois, qui les tenoient des
ins du feu Roi, avoient venduës aux Lithua-
ns à la mort de ce Prince.

Les Polonois étoient si persuadés, qu'Elisa-
h ayant appris ce qui s'étoit passé à leur der-
re Diette, craindroit de différer plus long-
nps à remplir leurs desirs, que le terme pres-
t étant prêt d'expirer, plusieurs (h) d'entre
x se rendirent à Sandecz pour y recevoir
edwige.

Ils ne pensoient pas que le choix qu'ils avoient
it de Ziemovit, étoit devenu un nouvel ob-
tcle à l'arrivée de cette Princesse. La (i) Rei-
e n'approuvoit point qu'on eût destiné le Duc
à

(f) *Anonym. Archidiac. Gnesnen. pag.* 144.
(g) *Id. pag.* 137, 138. CROMER. *pag.* 348. DLUGOSS. *pag.* 69 HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 117. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 223.
(h) *Anonym. Archidiac. ubi suprà.* DLUGLOS. *pag.* 80.
(i) PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 129.

INTER-REGNE. 1383.

à sa fille; aussi ne se mit-elle en chemin pour la Pologne, que dans le dessein d'éblouir encore la nation par un feint empressement à la satisfaire. Arrivée à Cassovie, elle (*a*) prit le parti de retourner sur ses pas, sous prétexte d'un débordement, qui avoit inondé toutes les campagnes voisines.

Cependant comme il lui importoit plus que jamais de menager les Polonois, elle envoya un des Seigneurs de sa suite à Sandecz, pour s'excuser de ne pouvoir continuer sa route. Elle n'oublia point ces sortes d'offres qui coutent d'autant moins qu'elles ne sont jamais acceptées, & qui sont pourtant si heureuses, que malgré leur excès qui en montre la fausseté, on en tient compte avec plaisir, & sur-tout aux Grands, qui daignent s'abbaisser à les faire. Elle fit dire aux Polonois, qu'au moindre chagrin qu'ils auroient de son retardement à les joindre, elle étoit prête à tout risquer pour les contenter.

Aucun d'eux ne parut fâché qu'elle eût rompu son voyage. Quelques Palatins même furent détachés pour la prier de le différer. Arrivés à Cassovie, ils (*b*) firent avec elle un traité par lequel on convint, que si Hedwige devenue Reine de Pologne, venoit à mourir sans enfans, Marie sa sœur hériteroit de ses droits sur le Royaume: & réciproquement, si Marie, qui étoit déja Reine de Hongrie, ne laissoit point de posté-

(*a*) DLUGOSS. *ubi suprà. Anonym. Archidiac. Gnesn. loc. cit.* CROMER. *pag.* 354 NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 225. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 118. *vers.*
(*b*) *Id. pag.* 119.

rité, ses Etats reviendroient à Hedwige, INTER-REGNE. 1383.
celui de ses enfans, qui seroit alors en posses-
du thrône de Pologne.

t acte ne pouvoit manquer de déplaire à
ovit. Il se voyoit un grand parti dans la
ublique. Il voulut essayer de la détacher
la Princesse de Hongrie, & de se faire adju-
ger la Couronne, de maniere qu'il pût l'assûrer
à ses descendans. Il lui parut aisé de tout entre-
prendre dans un temps, où les Polonois n'ayant
ien de commun qu'un même esprit de discorde,
éünis & séparés tout à la fois ne faisoient cas
le leur indépendance, qu'autant qu'ils se cro-
oient tout permis.

Appuyé (c) par l'Archevêque Bozenta, &
par le séditieux Kozmin, le Duc de Mazovie
avoit fait des intrigues, qui (d) ayant percé jus-
qu'à Sandecz, avoient plus contribué à y faire
excuser les délais de la Reine, que tous les moyens
qu'elle employoit pour les faire accepter. Au-
tant les Senateurs rassemblés dans cette ville,
avoient souhaité jusqu'à ce moment de voir pa-
roître Hedwige, autant ils désiroient alors qu'el-
le ne se pressât point d'arriver. Dès son entrée
dans le Royaume, ils auroient été contraints de
la donner en mariage à Ziemovit; & ce Prince
se rendoit indigne du thrône par les efforts qu'il
faisoit pour l'usurper.

Ils n'étoient pas encore de retour de leur voya-
ge, qu'il (e) voulut les armes à la main se ren-
dre

(c) Dlugoss. *pag.* 80. *Anonym. Archid. Gnesn. p.* 145.
(d) Dlugoss. *pag.* 81. Cromer. *pag.* 355. Neugeba-
ver. *pag* 226.
(e) *Anonym. Archid. Gnesn. pag.* 145.

INTER-REGNE. 1383. dre maître de Cracovie. On lui en ferma les portes. Il traita les habitans de rebelles; mais il les craignit, & n'osant rester plus long-temps autour de la ville, il mena ses troupes à Korczin dans le Palatinat de Sendomir, où il ne les occupa qu'à ravager les terres de tous les Seigneurs, qui ne lui avoient point accordé leurs suffrages, ou qui avoient abandonné son parti. Il (a) courut de-là dans la Cujavie, qu'il n'eût point de peine à soumettre par la trahison de la plûpart de ceux qui en occupoient les forts.

Enflé de ces succès, Ziemovit (b) s'arrogea le droit d'indiquer une Diette à Siradie, pour s'y faire couronner, menaçant des derniers supplices ceux qui devant y paroître refuseroient de s'y trouver, ou qui oseroient y apporter des sentimens opposés à ses vûes. La (c) folle arrogance de ce Prince irrita les chefs de l'Etat, & lui aliéna l'affection de ses créatures mêmes. On méprisa ses Universaux. L'Assemblée ne fut composée que de quelques Nobles de la grande Pologne, auxquels présidoit l'Archevêque de Gnesne, homme vendu depuis long temps à la fortune & à la faveur de Ziemovit.

Le petit nombre des Nonces, qui auroit dû faire retarder la Diette, fut au contraire un motif de ne la point différer; & ce fut dans les premieres fougues d'un zéle bruyant & aveugle, que

(a) DLUGOSS *pag.* 82. CROMER. *loc. cit. Anonym. Archidiac. Gnesn. pag.* 146.
(b) DLUGOSS. *ubi suprà.* NEUGEBAVER. *loc. cit.*
(c) DLUGOSS. *pag.* 83.
(d) *Anonym. Archid. loc. cit.*

oclama Roi le Duc de Mazo- INTER-
d) avoit attiré à Siradie les E- REGNE.
vie & de Plock, & ce n'étoit 1383.
Ils devoient lui prêter leur mi-
ronner & facrer le Prince; &
effet, s'il n'en eût été empêché
putés, ou plus fages, ou moins
us les autres.
: élection ne fit qu'allumer de
s dans l'Etat. Ziemovit fut met-
iége devant Kalifch, tandis que
les Seigneurs de la grande Po-
irruption dans toutes les terres
lant le punir de s'être prévalu
pour leur donner un Roi.
s de Glogaw ne virent pas plû-
nent général de tout le Royau-
trerent à main-armée. Ils cru-
propre à réprendre la ville & le
venftadt, que le defir de fe ra-
erre injufte & fanglante les avoit
ier à Cafimir le Grand.
a même temps douze mille Hon-
fur les frontieres, ayant à leur
e Brandebourg, qui venoit moins
Etat, que pour achever de l'é-
ouvoit le foumettre à fon em-
abord tous fes efforts contre la
(b) fit des dégâts infinis. Bien-
tôt

150. DLUGOSS. pag. 87, 88.
. 85. CROMER pag. 356.
OSS. pag. 86. Anonym. Archidiac. p. 148.
. 87. CROMER. pag. 357. Anonym. Ar-

INTER-
REGNE.
1383.
tôt (a) après se rejettant sur la ville de Br[illegible]
cie, il en forma le siége. Toute la Cujavi[illegible]
ressentoit de ses déprédations; & il l'eût [illegible]
te sans doute, si par la médiation du Duc d'O[illegible]
pelen, dont il avoit respecté les terres, il n'[illegible]
consenti à une trêve avec Ziemovit. On ne [illegible]
point quelles raisons de politique lui firent [illegible]
les armes. Il (b) retourna presque aussi-[illegible]
Hongrie chargé d'un butin immense; mais [illegible]
capable de le dédommager du thrône où [illegible]
piroit.

Il étoit à peine sorti du Royaume, que [illegible]
Jagellon y entra avec une puissante armée: [illegible]
s'y empara des Forts de Drohiczin, de M[illegible]
nik, de Kameniec & de Suras. Il n'étoit [illegible]
possible à la nation de résister à tant d'en[illegible]
à la fois; mais c'est ainsi que ne voulant [illegible]
dépendre que d'elle même, & se prétendant [illegible]
bitre du choix & de la puissance même d[illegible]
Souverains, elle s'étoit jettée dans un ab[illegible]
de maux où sans vûës, sans desseins, [illegible]
que sans force & sans valeur, elle n'atten[illegible]
plus son salut que du hasard des conjonctur[illegible]

1384. Ce (a) fut aussi ce qui engagea le Palatin [illegible]
Kalisch, Sendivoy de Szubin, à demander [illegible]
procuration à l'Evêque de Cracovie, & [illegible]
principaux Seigneurs de cette Province, [illegible]
aller lui-même en Hongrie presser le dé[illegible]
d'Hedwige, & l'arracher des bras d'une mère,
qui sembloit ne pouvoir se résoudre à s'en sé-
parer.

(a) Dlugoss. pag. 88.
(b) Id. pag. 89.

ra la Reine à Jadera en Dalmatie. Il les malheurs du Royaume avec ces rives & ces traits pénétrans, que sçait nployer une douleur, dont on n'est plus . Il l'assûra que sa fille n'auroit pas s possession du thrône, qu'on la lui pour rester auprès d'elle, jusqu'à que ncesse fût en âge de se marier. Il dit h, qu'il lui laisseroit pour garans de messe plusieurs jeunes Seigneurs qu'il nés avec lui; & qu'elle ne rendroit , que lorsque la nation lui remettroit x dépôt qu'elle lui auroit confié. Prete le ton d'un Républicain, qui croiaisser que de se contraindre, il ajoûta rdres de l'Etat ayant résolu de conserône dans la maison de Loüis, lorsqu'il qu'à eux d'y appeller les descendans des rs anciens maîtres, ils méritoient sans e la Reine leur témoignât plus d'é'elle ne daignoit leur en marquer; qu'ils mandoient pour toute reconnoissance epter promptement l'honneur qu'ils lui ; qu'ils ne pouvoient encore pénéesseins; mais quels qu'ils pûssent être, upplioient de mettre au jour, & de ne ser flotter si long-temps dans une incruelle, qu'ils regardoient comme la source des mouvemens & des guerres ésoloient.

INTERREGNE. 1384.

La

Id. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 119. CRO-358.
Id. DLUGOSS. *pag.* 91.

INTERREGNE. 1384.

La réponſe d'Eliſabeth ne fut point auſſi préciſe que le demandoit le diſcours d'un homme d'autant plus ſincère, qu'il faiſoit même entendre ce qu'il n'oſoit exprimer. Indigné de ne recevoir que des promeſſes ambiguës, ſans qu'on daignât même lui confier aucun des motifs qui en différoient toujours les effets, Szubin ne garda plus de meſures. Il précipita ſon retour, & l'annonça hautement comme le premier trait d'une vengeance, dont les ſuites étonneroient les Hongrois.

Ses vivacités, ſes menaces allarmerent la Reine. Ne voyant plus en lui qu'un ennemi dangereux, elle (*a*) lui fit défendre de partir, & chargea Jean de Tarnow, Caſtellan de Sendomir, de ſe rendre inceſſamment à Cracovie, & de s'y emparer de la Citadelle, en attendant qu'elle y envoyât des troupes pour tenir la ville & toute la province en reſpect. L'abſence du Caſtellan inquiéta Szubin. Inſtruit du voyage & du deſſein de ce courtiſan trop docile, il réſolut de le prévenir, & ordonnant ſécrettement des relais ſur une autre route, il rompit ſes arrêts & (*b*) arriva en un ſeul jour à Cracovie.

Sur le rapport qu'il fit du triſte ſuccès de ſes négotiations, on aſſembla une Diette à Radomsko, où (*c*) l'on réſolut d'envoyer comme par une

(*a*) DLUGOSS *pag.* 92. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 119. *vers. Anonym. Archidiac. Gneſnenſ. brev. Chron. Cracov. pag.* 151

(*b*) DLUGOSS. *ibid.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1153. On pretend qu'en vingt-quatre heures, il fit ſoixante milles de Hongrie. Les milles de ce pays étant plus forts que ceux d'Allemagne, on a de la peine à concevoir ce trait d'dif-

ous les ressorts de la politique. Juf-
e avoit destiné la Pologne à sa fille
r n'en faire qu'un seul Etat avec la
que Marie possédoit déja. Toujours
ce projet, & croyant que le temps
facer les impressions désavantageuses,
on avoit d'abord conçuës de Sigis-
(e) envoya ce Prince pour gouver-
aume, feignant néanmoins, qu'il n'en
nduite qu'en attendant que Hedwi-
ge d'y commander.

point difficile de prévoir que Sigis-
olu de se faire aux mœurs de la na-
oit de la plier insensiblement à son
Elisabeth feroit durer l'enfance d'Hed-
ong-temps qu'elle & son Gendre au-
aindre de la voir finir; & que le Prin-
pas plûtôt accoûtumé la Pologne au
ui préparoit qu'il voudroit l'y assu-
aître, en détournant sur lui les suf-
frages

.i paroît néanmoins bien constaté, & dont
ore en Pologne comme d'un événement des

INTER-REGNE. 1384. frages donnés à Hedwige, alors encore incap ble de s'oppoſer à ſes prétentions.

Le Marquis de Brandebourg étoit déja ſur frontieres, lorſqu'on apprit le deſſein qui le menoit. Tout (*a*) l'Etat ſoulevé prit d'abo les armes. On marcha tumultuairement juſq Sandecz, d'où on lui envoya défendre de co tinuer ſa route. On lui déclara, qu'on ne vouloit ni pour Roi, ni pour Gouverneur, qu'on traiteroit lui & les ſiens en ennemis, s oſoit pénétrer dans le Royaume. Il ne conv noit point à Sigiſmond d'uſer de violence, il ne l'eût pû, n'ayant avec lui que le cortè d'un Souverain, qui attendu dans ſes Etats n'a roit eu beſoin que d'annoncer ſa grandeur p l'éclat de ſa magnificence. Il ſe hâta de retou ner ſur ſes pas, ne ſe croyant pas même en ſ reté à Lubowla où il s'étoit arrêté, & (*b*) q dépendoit alors de la Hongrie.

Il étoit temps qu'Eliſabeth prît un parti; e le (*c*) réſolut enfin d'envoyer Hedwige. Preſq tous les Grands de l'Etat allerent au devant d'e le. Ils la trouverent accompagnée du Cardin

D

(*a*) *Anonym. Archid. Gneſn. pag.* 152.

(*b*) CROMER. *pag.* 359.

(*c*) *Id. pag.* 390. DLUGLOSS. *pag.* 95. HERBURT. D FULSTIN. *pag.* 120. *vers*

(*d*) STAN. SARNIC. *pag.* 1154. *Anonym. Archid. pag.* 15 HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag* 301.

(*e*) Elle étoit née en 1371. DLUGOSS. *pag.* 14, 15.

(*f*) *Id. pag.* 96. CROMER. *pag.* 360. STANISL. SARNI *ubi ſuprà.*

(*g*) DLUGOSS. *pag.* 104. PASTOR. AB HIRTENB. *Fl Polon. pag* 129.

(*h*) *Id. ibid.* HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 121. Ce Pri ce étoit petit-fils de Gédimin, dont nous avons parlé da la note 3. de la page 42. de ce volume. Gédimin eut ſe



ırchevêque de Strigonie, de Jean, INTER-
Ɔhonad, & d'un grand nombre de REGNE.
longrois. La joie fut extrême dans 1384.
& principalement à Cracovie, où
ne fut pas plûtôt arrivée, qu'on (*d*)
couronner.

(*e*) n'avoit alors que treize ans; mais
découvroit en elle une raison épu-
it solide, des sentimens nobles, &
ju'il sembloit qu'elle n'eût rien à at-
nps pour se perfectionner ni rien à
premiers feux d'une jeunesse sans ex-
périeure (*g*) par sa beauté à la plû-
onnes de son sexe elle donnoit lieu
ı'elle égaleroit les plus grands hom-
ertus.

Princes se presserent de la deman- 1385.
ge. Ils prometeoient tous beaucoup
la République. Jagellon (*h*) fut
i en offrit le plus. Outre la défé-
moigna pour la nouvelle forme de
nt, que la nation vouloit faire au-
es Souverains mêmes, il (*i*) pro-
mit

filles, dont l'une épousa Casimir le Grand.
Etats entre ses fils, un desquels nommé
louze enfans mâles de deux femmes, dont
d'un Duc de Witepsk, & l'autre une Prin-
, fille du Duc de Tvere. Jagellon étoit l'aî-
t. Son pere lui légua la plus grande par-
ju'il avoit enlevé peu de temps après la
in, à Jawnut son frere. Vilna étoit la pre-
ité de la Lithuanie, & toutes les autres en
DLUGOSS. *pag.* 60, 61, 62. CROMER *pag.*
HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. IX.*
194.
s. *pag.* 97. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol.*
pag.

INTERREGNE. 1385.

mit d'incorporer au Royaume la Lithuanie, la Samogitie, toute la partie de la Russie qui dépendoit de lui, & de reconquerir la Pomeranie, la Silésie, le Palatinat de Culm, les Districts de Dobrzin & de Vielun, & tous les pays qui appartenoient autrefois à la Pologne.

On fit part à Elisabeth du dessein & des offres de ce Prince. Inquietée des troubles qu'elle avoit excités en Hongrie, Elisabeth ne s'occupoit qu'à les calmer, & ne pouvoit y réüssir ni par ses hauteurs, ni par ses souplesses. Sigismond (a) ayant cessé de lui plaire, elle l'avoit contraint de s'enfuir en Boheme auprès de son frere Wenceslas. Elle (b) avoit envoyé une Ambassade en France pour offrir Marie à Louis, Duc d'Orléans, frere de Charles VI. Ce Prince se trouvant engagé avec Valentine de Milan, qu'il épousa dans la suite, Charles de Duras, Roi de Sicile, fut (c) appellé par plusieurs Grands de

pag. 1157. HENNELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ pag.* 301.

(a) DLUGOSS. *pag.* 99.

(b) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 349. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. IV. pag.* 27.

(c) *Id. pag.* 25. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. IX. pag.* 209. Ce Prince fut assassiné bientôt après par ordre d'Elisabeth, qui paya cherement ce crime. Jean Horvat, Ban de Croatie, la fit jetter dans la riviere Bozota, où elle périt. Il retint Marie prisonniere, jusqu'à ce que Sigismond l'étant venu réclamer les armes à la main, la remit sur le thrône, & se fit couronner Roi de Hongrie. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 27. DLUGOSS. *pag* 100. 101. 118. *Chronic.* ENGELHUS. *Tom. II. script. rer. Brunsvic pag.* 1139. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 300, 301.

(d) DLUGOSS. *pag* 97. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 121. *vers.* NEUGEBAVER. *Hist. Polon. pag.* 230.

qui ne pouvant supporter le gouver- INTER-
s deux Reines, entraînerent tous les REGNE.
à le choisir pour leur Roi. Dans ces 1385.
affreux, Elisabeth prenoit peu d'inté-
t d'Hedwige, beaucoup moins enco-
i des Polonois. Elle (d) permit ce
en elle n'eût pû empêcher, quand mê-
iroit joui de tout le pouvoir, qu'elle
ogé durant tout le temps que sa fille-
t été sur le thrône.

gissoit plus que de disposer Hedwige à
e Duc de Lithuanie pour époux. Sa
étonna toute la Pologne. Prevenuë en
Guillaume, Duc d'Autriche, elle (e)
it une répugnance extrême pour Jagel-
les motifs de ses refus sembloient de-
approuvés par ses sujets mêmes. Ce
étoit point Chrétien, & les mœurs en-
ages de sa patrie, n'annonçoient en lui
f) brutalité farouche, plus propre à le
faire

ier. pag. 363.
lon avoit déja donné des preuves de férocité.
: de néant, qui avoit été domestique du Duc
on pere, étoit entré si avant dans ses bonnes
: ce Prince lui fit épouser sa propre sœur. Une
disproportionnée blessa Kieystuth son oncle, fre-
th. Le favori, nommé Voydilo, ne pût dige-
oris de Kieystuth, & persuada à son maître de
les terres de ce Duc. Boloczk fut bientôt inves-
irant cette expédition, l'oncle surprit Vilna, fit
isonnier, enleva toutes ses Provinces, & fit pen-
). Echappé de ses fers, Jagellon recommença
où il eût enfin de si heureux succès, qu'il re-
mais sous prétexte d'une conférence, où l'on
: la paix, il fit arrêter Kieystuth, le fit mourir
ong-temps dans les fers son fils Vitholde, mal-
nds services que ce jeune Prince lui avoit ren-
dus

INTERREGNE. 1385.

faire regner sur des esclaves, qu'à lui soumettre des peuples, qui vouloient eux mêmes l'assujettir.

En vain (*a*) ses Ambassadeurs le disoient instruit dès son enfance des mystères de la foi par la Duchesse sa mere, Chrétienne de naissance, & morte dans le sein de la Religion. En vain ils le montroient déja prêt à abjurer le Paganisme, & à y faire renoncer ses sujets; elle ne croyoit non plus à ces projets de conversion, qu'au portrait qu'ils lui faisoient de la douceur & de l'humanité de son caractère.

Ce qui achevoit de rendre leurs efforts, & ceux des Polonois inutiles, c'étoit la correspondance que le Duc d'Autriche entretenoit avec elle; & la résolution qu'il prit de se rendre à Cracovie, où (*b*) la Reine elle-même le pressoit de venir. Elle (*c*) prétendoit ne plus différer l'exécution des engagemens qu'elle avoit avec lui, & du moment qu'elle pourroit le voir sans témoins, elle vouloit lui demander sa foi & lui donner la sienne. Il ne falloit qu'un premier transport de cette Princesse pour obliger l'Etat d'accepter un Roi qu'il n'auroit point choisi.

Les

dus auprès de son pere en plusieurs occasions. DLUGOSS. *pag.* 62. *& seqq.* CROMER. *pag.* 362.

(*a*) *Id. pag.* 363.

(*b*) *Id. pag.* 364. DLUGOSS. *pag.* 101.

(*c*) *Id. pag.* 102. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1154. CROMER *ubi suprà.*

(*d*) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. IX. Cap. X. p.* 229.

(*e*) HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 122. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. p.* 130. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 230.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 103.

(*g*) STANISL. ORICHOVI. OKSZI. *Annal. Polon. p.* 1599.

ındre à la Pologne ; sçachant même
ıc étoit près d'arriver à Cracovie, avec
: faste d'un Souverain qui veut éblouïr,
secrettement, & parut renoncer à la
d'un cœur qui n'avoit pas la liberté
r de lui-même. La Reine de son côté
plutôt vû Jagellon qu'elle l'aima, &
'engeance, ou par raison, elle ne se
ııs du Duc d'Autriche.

ı (g) ne rejetta aucune des conditions,
aux Polonois de lui imposer pour le
couronne qu'il demandoit. Il se (d)
r, & on lui donna dans cette Céré-
nom d'Uladislas. Il (e) joignit toutes
pautés à la Pologne, confirma cette
serment, y (b) fit souscrire les Prin-
:res, donna (i) les principaux de ses
sujets

ıBR. pag. 366. DLUGOSS. pag. 104. Anonym.
, 154.

ıOSS. pag. 105. Il possédoit outre la Lithuanie
;itie, la Polésie, la Podlaquie, les Districts de
de Poloczk, de Smolensko, de Msciſlaw, la
te entiere, la Kiovie, la Volhynie, & une par-
ıdolie. KOTALOWICZ. Part. I. Hist. Lituan. Lib.

1386. ſujets en ôtage pour ſûreté de ſes promeſſes, il épouſa enfin Hedwige, & (*a*) il fut ſacré par l'Archevêque de Gneſne.

JAGELLON OU ULADISLAS V.

Le nouveau Roi ſçut bientôt réparer par ſa politique les brêches qu'il avoit été contraint de faire à ſon autorité. Il fut plus habile à régler les mœurs de la nation, que l'indépendance qu'elle aimoit n'étoit capable de les corrompre. Il ſe fit un art de commander ce qu'il conſeilloit, & par ſes qualités ſupérieures & ſon ingénieuſe douceur, il acquit plus d'empire dans l'État, qu'il n'y en auroit eû par tous les droits d'un pouvoir deſpotique.

1387. Ses premiers ſoins furent de (*b*) travailler à la converſion de ſes anciens peuples. Hedwige touchée du même deſir, voulut l'aider à les ſoumettre à la foi. C'étoient les ſeules conquêtes qu'elle pût partager avec lui. Elle le ſuivit en Lithuanie, où elle eut le plaiſir de le voir (*c*) exhorter, catéchiſer lui-même des hommes groſſiers, & plus intraitables par leur dépravation, que par leur ignorance. Il deſcendoit ſelon les be-

(*a*) STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1155. DLUGOSS. *pag.* 106. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. I. pag.* 131. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 122. *Anonymi Archidiac. Gneſnenſ. pag.* 154.

(*b*) CROMER. *pag.* 368. DLUGOSS. *pag.* 109. L'idolâtrie des Lithuaniens ſe reſſentoit beaucoup de l'aprêté & de la rudeſſe de leur génie. Ils adoroient le feu & l'entretenoient religieuſement dans leurs temples. Ils s'étoient fait une Divinité du Tonnere. Les Forêts, certains Arbres leur étoient ſacrés. Ils n'oſoient les abbattre, non pas même y toucher, ils auroient crû mourir auſſi-tôt, ou être perclus de quelqu'un de leurs membres. Les Serpens & les Vipères étoient des objets de leur culte. Chaque famille avoit les ſiens, qu'elle nourriſſoit avec ſoin. On leur immoloit des coqs, & on leur faiſoit des libations de lait. Au commen-

s jusques dans les moindres détails d'une JAGEL-
ction pénible, & il achevoit de réduire LON OU
s dons, où par ses caresses, ceux qu'il n'a- ULADIS-
û vaincre par la force de ses raisons. Le LAS V.
fut si grand & si prompt, qu'en (d) peu 1387.
nps le Christianisme fut presque entiere-
établi dans toute l'étendue de cette pro-

nécessité où il étoit de fixer son séjour
logne; car (e) c'étoit un des articles qu'il
signés à son couronnement, l'obligea de
un Gouverneur en Lithuanie. Il ne pou-
'ailleurs sans imprudence abandonner ses
aux Etats dans un commencement de ré-
& sur-tout au moment que pour en ac-
les suffrages, il venoit d'en étendre les
s. Il craignoit aussi qu'il ne s'élevât des
les dans son Duché, si désormais livrés à
nêmes, les Lithuaniens n'avoient d'autre
contre leur aprêté sauvage, que la Reli-
qu'il leur avoit fait embrasser.

Il

ment du mois d'Octobre, après la récolte des fruits,
isoit parmi eux un sacrifice solemnel, ou ils assi
en foule. Il duroit trois jours. Ils se regaloient les
s autres des viandes qu'ils avoient offertes à leurs
. S'ils avoient fait des captifs à la guerre, ils choi-
it le plus jeune & le mieux fait, & le brûloient
ls l'offroient en holocauste pour l'expiation de leurs
. CROMER. pag. 365, 366. DLUGOSS. p. 113, 114.
EL. SARNIC. *Annal. Pol.* pag. 1155.
Id. pag. 1156. CHRISTOPH. HARTKNOCH. *de Rep.*
pag. 79.
L'Evêché & le Chapitre de Vilna furent fondés pres-
ssi-tôt avec sept Paroisses en divers lieux. DLUGOSS.
2. CROMER. pag. 368.
DLUGOSS. pag. 69. CROMER. pag. 348.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1387. Il (a) leur donna pour Commandant Skirgelon, Duc de Troki, l'un de ses freres ; & peut-être par ce choix, eut-il encore dessein d'appaiser les murmures des autres Princes de sa maison, qu'il pressentoit devoir être irrités, de ce qu'au préjudice de leurs prétentions & de celles de leurs enfans, il eût sacrifié tous ses vastes domaines pour une couronne, où sa famille ne pourroit jamais prétendre par droit de succession. Skirgelon les regissoit au nom & sous les ordres du Roi & de la République.

Déja les sujets de ces Etats, moins esclaves de l'habitude & de leurs préjugés, qu'on ne l'eût pensé, plus jaloux de leur repos, que de leur indépendance, paroissoient plus touchés de l'union qui augmentoit leurs forces, que de la gloire qu'ils avoient eue jusqu'alors de se soutenir sans secours. Les ôtages avoient été rendus, & la Pologne qui commençoit à jouïr des fruits de sa politique, ne doutoit point de la durée de son bonheur.

1388. Celui de Jagellon fut bientôt troublé par les soupçons & les défiances d'une jalousie, dont il ne pût presque jamais modérer les transports. Cette triste passion le mit sur le point de se séparer

(a) *Id. pag.* 368. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. Part. II. pag.* 1. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag* 233. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 132.

(b) Il étoit de la maison de Strzegomia. DLUGOSS. *pag.* 102. OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. I. p.* 571. & *Tom. III. p.* 139.

(c) DLUGOSS. *pag.* 119. 122. CROMER. *pag.* 370. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1157. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 133. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 125. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 234.

(d) DLUGOSS, *pag.* 123.

ige. Il ne pouvoit s'imaginer qu'a- JAGEL-
noyens de plaire, elle pût résister LON ou
faire aimer. ULADIS-
Chambelan de Cracovie, nommé (b) LAS V.
nnut le foible de ce Prince, & par 1388.
u'on ignore, & qu'il importe peu
l osa malignement lui faire (c) en-
le Duc d'Autriche s'étant rendu se-
iprès de la Reine, avoit eu durant
s de fréquens entretiens avec elle.
us qu'il n'en falloit pour mettre le
les nouveaux époux. Jagellon fit
essentiment, & l'auroit porté jus-
excès, si quelques Grands de l'E-
pris connoissance de cette affaire.
Délateur. Ils voulurent l'entendre,
ne put rien prouver, ils le (d) con-
la peine des calomniateurs, qui (e)
liere en Pologne.
es survenus en Lithuanie firent quel- 1389.
version aux inquiétudes de Jagellon.
n Cousin-germain, avoit fait le pro-
rer de tout le Duché, & de s'y ren-
int de toute autre Puissance.

Skir-

mniateur convaincu doit en plein Sénat se
sous le stalle de celui dont il a blessé l'hon-
haute voix qu'en répandant contre lui des
, il en a menti comme un chien. Cette
ique achevée, il faut qu'à trois diverses
voix d'un chien qui abboye. DLUGOSS.
IC. PAS. AB HIRTENB. *ubi suprà*. Cette
mniateurs est encore en usage en Pologne.
p. 120. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. Part.*
MER. p. 369. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor.*

1389. Skirgelon (*a*) y étoit devenu en horreur par ses concussions, par ses cruautés, par ses débauches, par une tyrannie d'autant plus affreuse, qu'elle étoit moins l'effet d'un orgueil qui veut tout soumettre, que d'un naturel féroce que rien ne peut dompter. La plupart des citoyens réduits au désespoir, méditoient une révolte. Ils n'attendoient qu'une occasion de la faire éclater. Vitolde connut leur dessein. Il s'étudia à grossir leur faction de tous ceux qui moins irrités contre le Prince, trouvoient du moins quelque avantage à ne lui point obéir. Il eut recours aux Chevaliers Teutoniques, qui (*b*) ne voyoient qu'à regret l'union de la Lithuanie avec la Pologne, & qui n'ignoroient point l'engagement que Jagellon avoit pris de revendiquer la Poméranie, & le Palatinat de Culm.

Toujours prêts à fournir des armes à quiconque osoit entreprendre de troubler l'Etat, les Chevaliers marquerent d'autant plus d'ardeur à soutenir Vitolde, que ce chef de parti leur ouvroit un moyen d'agir pour leurs propres intérêts. Ils (*c*) prétendoient usurper la Lithuanie à la faveur des mouvemens, qu'il auroit l'adresse d'y exciter. Ils n'appuyoient sa témérité, que pour l'en punir; & la punition qu'ils lui réservoient,

(*a*) CROMER. *ubi suprà*. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. Part. II. pag.* 2.
(*b*) DLUGOSS *pag.* 106.
(*c*) CROMER. *pag.* 369. KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 5.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 124.
(*e*) KOJALOW *Hist. Lituan. pag.* 15. CROMER *pag.* 370.
(*f*) KOJALOW. *ibid.*

: de lui enlever un jour tout le fruit
s.
d) se mit en devoir de faire échoüer
. Il trouva tout d'un coup dans son
ssources qui ne viennent ordinaire-
le l'expérience & de la réflexion.
former de grands desseins & de les
le à pénétrer ceux des autres; sage,
t à décider, heureux à profiter des
s: ses moindres qualités furent d'être
ns les combats.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1390.

iis à la tête de l'armée Polonoise, il
cours de ses Etats. Sa campagne fut
ise. Il (e) attaqua les forts de (f)
è (g) Camienyecz, & de Grodno,
ent de l'appanage de Vitolde, (i) &
t maître à la vûë même des Cheva-
pour les défendre n'oserent hasarder
La prise de ces places ne pût les
Ils (k) firent de nouvelles levées, &
it une espèce de croisade contre les
. On ignoroit encore dans les pays
que celui qu'ils menaçoient n'étoit
e. Plusieurs Princes Chrétiens vou-
ribuer à le détruire. On ne sçavoit
rtir les peuples, que le fer à la main.
itôt accourir grand nombre de Fran-
grossir l'armée des Teutoniques. Le
(a) Duc

16.
3.
17, 18. Dlugoss. pag. 125. Cromer. pag.
Bayer. Hist. Pol. pag. 234.
ss pag. 127.
owicz. Hist. Lituan. Part. II. pag. 19.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1390.

(a) Duc de Lancastre, fils de Henri IV. Roi d'Angleterre, leur amena des troupes de sa nation.

Ordinairement souples jusqu'à la bassesse quand ils manquoient de forces, les Chevaliers se montrerent audacieux jusqu'à l'insolence dès qu'ils se crurent en état de poursuivre leur dessein. Leur armée étoit formidable. Ils (b) la partagerent en trois corps qui prirent chacun des routes différentes pour ravager en même temps une plus grande étenduë de pays. L'une de ces divisions étoit commandée par le Grand-Maître de l'Ordre, Conrad de (c) Valenrod, l'autre par le Maître-Provincial de Livonie, & la derniere par Vitolde, qui avoit sous lui tous les Lithuaniens de son parti. Le rendés-vous étoit marqué à Kowno près du confluent du Niémen avec la Wilia. On marcha de-là vers Troki, que (d) l'on mit en cendres; & ensuite du côté de Vilna que l'on avoit dessein d'investir.

Les Prussiens étoient déja assez près de la ville lorsqu'ils (e) virent paroître les troupes de la couronne commandées par Skirgelon. Ils ne les prirent d'abord que pour un détachement envoyé à la découverte : étonnés de leur petit nombre, ils crurent les repousser d'un seul effort. Ils tomberent impétueusement sur elles, & ils ne purent les ébranler. Le (f) combat fut long & opiniâtre. Il ne cessa que par la retraite des Lithuaniens, dont l'intrépidité avoit tout d'un

(a) DLUGOSS. *ubi supra.* CROMER. *p.* 372. KOJALOWICZ. *pag.* 18.
(b) *Id. pag.* 19.
(c) ALEXAN. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 126.
(d) DLUGOSS. *pag.* 128.

ns les troupes mêmes qui devoient la
:. Piêt d'attaquer un des forts de la
l: (g) l'apperçut tout en feu. C'étoit
s de ceux qu'il avoit corrompus par
ſſes. Sentant d'abord l'avantage que lui
m accident, toujours ſuivi de déſordre
ouble, il ſe preſſa d'avancer, & reſſer-
-à-peu la garniſon du fort & les habi-
ourus pour éteindre l'incendie, il les
périr, les uns par les flâmes, les autres
r de ſes ſoldats.

b) Duc Korigelo, frere de Jagellon, vou-
apper à l'un & à l'autre danger, tomba
corps de Teutoniques. Inconnu, il eût
t perdu la vie, mais ſon nom ne ſervit
faire garder plus étroitement. On le con-
Vitolde, qui plus barbare que ceux qui
t arrêté, lui fit ſur le champ trancher

acte de cruauté qui auroit dû naturelle-
itimider les aſſiégés, ne fit que rendre
fficile la priſe des autres forts dont il
reſtoit

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1390.

reſtoit à ſe rendre maître. Le Gouverneur ſu tout, Nicōlas (a) Moskorzewski, homme fe me & courageux, aima mieux dès ce momen au défaut de toute reſſource, s'abandonner ſon déſeſpoir, qu'à la diſcrétion d'un ennem qui par le ſeul motif de lui inſpirer de la crai te, avoit oſé tremper ſes mains dans ſon pr pre ſang.

Plus attentif qu'auparavant aux manœuvres d Vitolde, il commença par s'aſſûrer de ſa garni ſon, il (b) en chaſſa tous les ſoldats ſuſpects & il ne douta point que cette réforme, au lie de l'affoiblir, n'augmentât ſes forces. Renferm dans le fort ſupérieur de la ville, il s'y mainti durant (c) trois mois avec un courage invinci ble. Il (d) vit ſes murs renverſés ſans vouloi ſe rendre, & il ſe fit craindre lors même qu'il n'avoit plus rien à eſpérer.

Laſſés de tant de réſiſtance, les (e) Cheva liers prirent enfin le parti de retourner chez eu Cette réſolution déplût à Vitolde. Dans le cha grin qu'il en conçût, il (f) fit pendre par le pieds ſon (g) beau-frere, le Prince Narimunth Duc (h) de Pinsk, qu'il avoit fait priſonnie durant le ſiége. L'arbre où il le fit attacher n'é

toi

(a) DLUGOSS pag. 121. CROMER. pag. 369. STANISL SARNIC. Annal. Pol. pag. 158. Il étoit de la maiſon d Pilawa, & Vice Chancelier du Royaume. SIMON. OKOLS KI. orb. Polon. Tom. II. pag. 395, 396. DLUGOSS. pag. 131

(b) KOJALOWICZ. Hiſt Lituan. pag. 22.

(c) Id. ibid. DLUGOSS. pag. 129.

(d) Id pag. 128. KOJALOWICZ pag. 21.

(e) Id. pag. 22. DLUGOSS pag. 130.

(f) Id. pag. 129. in fine. KOJALOWICZ. p. 22. CROMER pag. 372. NEUGEBAVER. pag. 236.

pas loin des remparts. Il l'y laissa exposé JAGEL-
s les traits des assiégés, jusqu'à ce qu'enfin LON ou
ne sorte de pitié qui ne convenoit qu'à lui ULADIS-
il acheva lui-même de le tuer à coups de LAS V.
is. 1390.

ésolu de périr, ou de se rendre maître de la 1391.
anie, Vitolde (i) y revint l'année d'après
: les Chevaliers, qui n'avoient pas moins à
r d'enlever ce pays à la Pologne. Ils y trou-
nt du changement. Skirgelon n'y comman-
plus. Sous (k) prétexte de lui donner un
vernement plus honorable, Jagellon l'avoit
yé en Russie, & pour l'y attacher davan-
, il l'avoit fait Duc de Kiow. Moskorzews-
yant demandé son rappel, avoit été remplacé
un Général aussi habile. C'étoit Jean Oles-
i de la maison (l) de Dabno. Vilna (m) étoit
ré & plus en état que jamais de soutenir un
e, Aussi tous les nouveaux efforts des Che-
ers furent inutiles. Ne pouvant forcer cette
: à se rendre, ils se contenterent de faire le
ât aux environs & d'élever (n) trois forts
le Niémen.

Rien ne marquoit davantage, qu'ils étoient
jours dans le dessein de subjuguer le pays.
puisement (o) où il étoit, & la difficulté
d'ar-

) DLUGOSS *pag.* 130.
i) Ce Duché est dans le Palatinat de Brzescie. CELLAR.
. 297.
) KOJALOWICZ. *pag.* 24. DLUGOSS. *p.* 131. CROMER.
. 373.
) KOJALOWICZ *pag.* 23. DLUGOSS. *ubi suprà.*
) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. I pag.* 141.
m) KOJALOWICZ. *pag.* 24, 25.
) *Id. pag* 27 DLUGOSS. *pag.* 132. CROMER. *pag.* 373.
) KOJALOWICZ. *pag.* 29.

JAGELLON OU ULADISLAS V. d'arracher des subsides aux Polonois pour la défense d'une Province, dont ils avoient crû jouir sans embarras, obligerent enfin Jagellon à faire sa paix avec Vitolde.

1392. Il (*a*) lui envoya secrettement un des fils du Duc de Mazovie, Henri, Evêque (*b*) de Plock. Le traité (*c*) fut dressé à l'insçu des Chevaliers Teutoniques, & bientôt après signé à Vilna, où (*d*) le Roi ne prenant conseil que des circonstances du temps, reçut son ennemi avec ces marques de bonté qui semblent n'appartenir qu'aux grands Princes, & qui, ne fussent-elles qu'un effet de politique, ne laissent pas par l'effort qu'elles leur coutent, de faire honneur à leur vertu. Il établit (*e*) Vitolde Souverain de la Lithuanie & de la Russie, à condition qu'il ne tiendroit ces Etats que comme des Fiefs de la Pologne; à qui il en prêteroit hommage; qu'il l'aideroit désormais dans toutes ses guerres, & qu'en un mot, il ne négligeroit envers elle aucun des devoirs de vassal.

Il étoit à craindre que Vitolde, Prince aussi inquiet que valeureux, ne se fît de nouveaux droits sur la Lithuanie, & que plus puissant qu'il n'avoit jamais été, il ne méconnût sa dépendance & ne faussât ses sermens. La situation de Jagellon n'étoit point heureuse. Pour une couronne qu'il n'étoit point assûré de faire passer

(*a*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 135. CROMER. *pag.* 374.
(*b*) STAN. LUBIENSKI. *Oper. posthum. ser. & vit. Episc. Plocens. pag* 353.
(*c*) KOJALOWICZ. *pag.* 30.
(*d*) *Id pag.* 32. DLUGOSS. *pag.* 136.
(*e*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 33. CROMER. *pag.* 374, 375. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1158. NEUGEBAUER,

ses enfans, il risquoit de perdre tous les JAGELLON OU ULADISLAS V.
s qu'il avoit hérités de ses peres, & en ap-
ant un ennemi dangereux, il s'en attiroit
utre aussi redoutable. 1392.
irgelon (f) ne pût supporter que l'on eût
é à Vitolde la souveraineté d'une Provin-
dont il n'avoit eu que le simple gouverne-
t, & que désormais, comme Duc de Troki
le Kiow, il dût être soumis à un Prince,
(g) lui ayant fait le premier des offenses
telles, ne lui laissoit plus aucune réconcilia-
à espérer. Des sentimens de jalousie, peut-
moins fondés, mais aussi vifs, soulevoient
même-temps les autres freres du Roi de Po-
e. Le (h) plus emporté étoit Suidrigelon,
pendant que le Duc de Kiow ramassoit des
pes en Russie, eut recours aux Chevaliers,
avec les secours qu'il en obtint se répandit
ord sur les frontieres de la Podlaquio, péné-
ensuite plus avant, & après avoir fait des
âts horribles dans les appanages même du
veau Duc, amena 3000. prisonniers en Prusse.
Ces (i) désordres plus affreux que ceux que 1393.
ellon avoit pris soin d'étouffer, obligerent
Prince à retourner en Lithuanie. Il s'efforça
désarmer Skirgelon, & (k) à force d'ajoûter
nouvelles possessions à celles qu'il lui avoit
déja

MER. Hist. Pol. pag. 237.
f) KOJALOWICZ. pag. 35. DLUGOSS. p. 137. PASTOR. HARTKNOCH. Flor. Polon. pag. 133.
g) KOJALOWICZ. pag. 11.
h) Id. pag. 35, 36.
i) DLUGOSS. pag. 137. CROMER. pag. 375.
k) DLUGOSS. pag. 138. KOJALOWICZ. pag. 36.

JAGELLON OU VLADISLAS V. déja cédées, il l'engagea à vivre en paix avec Vitolde, qui (a) de son côté fit toutes les démarches nécessaires pour donner à ce Prince des

1393. marques de son amitié.

Il restoit à gagner Suidrigelon, mais il ne fut pas possible de lui faire abandonner la Prusse. Les Chevaliers le jugeant utile à leurs desseins, ne manquerent point de lui représenter les insinuations de Jagellon, comme un effet de la foiblesse de ce Prince. Ils (b) armoient actuellement pour rentrer dans le Duché, & ils ne tarderent pas de se mettre en campagne.

1394. Leur expédition ne répondit ni à leurs desirs, ni aux frais immenses qu'ils avoient faits pour la rendre moins malheureuse que les autres. Vitolde étoit un des Princes de son temps le plus féroce, il est vrai; mais il (c) avoit de l'esprit & du courage. Sa valeur égaloit sa politique, & l'une & l'autre régloient sa fortune indépendamment des caprices du hasard. Les Chevaliers le trouverent toujours sur leurs pas, ou prêt à s'opposer à leurs projets qu'il avoit eu l'art de prévoir, ou résolu d'exécuter des desseins dont il ne leur avoit pas donné la moindre défiance. Ils (d) tenterent encore en vain le siége de Vilna, & ils (e) retournerent dans la Prusse moins piqués

(a) *Id. pag.* 37.
(b) *Id. pag.* 38.
(c) Cromer. *pag.* 450. Dlugoss. *pag.* 558. Kojalow. *Hist. Lituan. Part. II. pag.* 139.
(d) *Id. pag.* 40. Dlugoss. *pag.* 140. Cromer. *p.* 377.
(e) Kojalowicz. *pag.* 41.
(f) *Id. pag.* 42.
(g) *Id. pag.* 49.
(h) *Id. pag.* 44. 46.

par honneur de leurs mauvais succès, qu'a-s à les réparer par des motifs de vengean- JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V.
à peine délivré de ces ennemis, Vitolde en-it d'agrandir ses Etats. Peut-être n'avoit-il 1394.
in d'augmenter sa puissance, que pour se maire à la domination des Polonois; peut-vouloit-il simplement se passer de leur se-s & (f) se mettre en état de résister lui seul forces des Teutoniques. Il (g) porta la guerre la Podolie, & il la soumit. La (h) Severie ésista en vain. Il (i) se rendit maître du hé de Smolensko. Il (k) mit sous le joug igneurie de Pleskow. Il (l) s'empara de la de Novogrod dans la Russie occidentale, & r) étendit ses domaines depuis la mer Balti-jusqu'au Pont-Euxin.

Durant ces expéditions, Jagellon travailloit resaisir des biens qui appartenoient à la Cou-e, & que les Rois ses prédécesseurs en a-nt démembrés. Le (n) Duc d'Oppelen re-it de rendre les terres de Vielun & de Dobr-, que Loüis lui avoit cédées, & il ne vou-même pas en faire hommage à la nation. (o) Roi se résolut à lui faire la guerre; mais pendant qu'il s'occupoit à prendre les places District de Vielun, dont il se rendit maître, à 1396.

) Id. pag 54.
) CHRIST HARTKNOCH. de rep. Pol. p. 199. DLUGOSS. 492. CROMER. pag. 440. KOJALOW. pag 121.
) Id. pag. 123. CHRIST. HARTKNOCH. loc. cit. DLU-s pag. 509, 510. & seqq. CROMER pag. 443.
) CHRIST HARTKNOCH. ubi suprà. KOJALOW. p. 139.
) DLUGOSS. pag. 144. CROMER. pag. 378.
) HENELII AB HENNENFELD. Annal Silesia. pag. 303.
) DLUGOSS. pag. 148. CROMER. pag. 379.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1395. à la réserve du fort de Boleslaw, que les eaux de la Prosna, qui l'environnoient de toutes parts, rendoient inaccessible, le (a) Duc prit le parti d'engager aux Teutoniques la terre de Dobrzin. Il la leur abandonna pour 40000. florins de Pologne, & il ne fut plus possible de l'arracher des mains des Chevaliers, qui plus injustes que le Duc, eurent moins de honte de l'avoir acceptée, que ce Prince n'avoit de regret de ne la plus posséder.

Vitolde occupé de ses conquêtes, ne pouvoit aider Jagellon à la recouvrer, & nulle autre puissance voisine n'étoit en état de lui fournir les secours nécessaires pour mettre à la raison de si redoutables usurpateurs. Son beau-frere Sigismond, (b) Roi de Hongrie, avoit entraîné presque tous les Princes de l'Europe à une guerre contre l'Empereur des Turcs, Bajazet I. qui (c) après avoir dépouillé la plupart des Princes Asiatiques de leurs Etats & subjugué les Thraces, les Grecs & les Macédoniens, venoit de lui enlever la Rascie & la Bulgarie.

Sigismond avoit couvert sa vengeance d'un prétexte de Religion. La France chez qui regnoit encore le desir d'exterminer les infidelles, lui avoit envoyé de puissants secours sous la conduite

(a) DLUGOSS pag. 149.
(b) Id. pag. 145.
(c) CROMER. pag. 380. PETR. DE REWA. rer. Hungar. Centur. V. pag. 28.
(d) DLUGOSS. pag. 148. CROMER. pag. 381.
(e) DLUGOSS. pag. 145. in fine. PETR. DE REWA. pag. 29. Respub. & Stat. Imperii Rom. German. Tom. I. pag. 320. STAN. SARNIC pag. 1158. Chron. ENGELHUS. Tom. II. script. rer. Brunsv. pag. 1135.
(f) L'armée de Bajazet étoit de soixante mille hommes de

de Jean, Comte de Nevers, fils du Duc urgogne. Les (*d*) Bohemes, les Allemands, urs Polonois même s'étoient croisés, & ce it qu'après leur expédition que Jagellon oit se flatter d'être aidé dans ses projets re les Teutoniques. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1396.

on espérance fut vaine. Bajazet faisoit le de Constantinople, quand il apprit que Chrétiens, pour achever de reprendre la arie, avoient investi Nicopolis. Il courut cours de cette place, & ne pouvant la dé-r que par une bataille, il n'hésita point de nner. Elle (*e*) fut plus funeste aux Fran-par leur précipitation à l'accepter, qu'elle fut d'abord aux autres nations, qui jalouses voir les premiers fondre sur l'ennemi, ne esserent point de soutenir leur attaque. El-ayerent bientôt cherement leur cruelle len-Le Turc (*f*) fit main-basse sur tout ce se présenta devant lui. Le Comte de Ne-fut fait prisonnier, & il eut la douleur de massacrer sous ses yeux par ordre de Ba-six cens François que le fer avoit éparg-au plus fort de la bataille. On ne lui ôta it la vie. Il ne la dut qu'à l'avarice de l'Em-ur, à (*g*) qui il fut contraint de donner 200000.

heval & de deux cens quarante mille fantassins. Les tiens étoient au nombre de vingt mille cavaliers, & ixante mille hommes de pied. La perte de ceux-ci ta à vingt mille hommes, qui resterent morts sur la ; & celle des Turcs à soixante mille; mais il est vrai presque tous les Chrétiens qui ne furent point tués, t faits prisonniers par les barbares. *Resp. & Stat. Im-Rom. Germ. p* 320. HENELII AB HENNENFELD. *Annal.* *pag.* 303.

) PETR. DE REWA. *pag* 29.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1395.

200000. ducats pour avoir la liberté de retourner dans sa patrie. Sigismond plus heureux se sauva dans une barque, où (*a*) le Burggrave de Nuremberg le pressa d'entrer. Il descendit le Danube, & arriva à Constantinople, d'où une flotte Venitienne le ramena bientôt après dans son pays.

Il (*b*) y fut à peine que la Reine son épouse mourut. Jamais (*c*) cette Princesse ne l'avoit aimé, & les Hongrois ne l'estimoient point, sur tout depuis la bataille, où (*d*) voulant feindre de la valeur, la seule des vertus qu'on ne peut contrefaire, il n'avoit réussi qu'à mieux faire connoître sa lâcheté. La (*e*) pluspart de ceux même qui lui avoient déféré la couronne, prétendoient la lui enlever. Leur dessein étoit de l'offrir à Hedwige. Ils n'ignoroient point la (*f*) convention faite douze ans auparavant à Cassovie entre la Reine Elisabeth & les principaux chefs de la République. Marie étoit morte sans enfans, & le traité portoit que dans ce cas, la Reine de Pologne seroit seule en droit d'hériter de la Hongrie. Les révoltés ne demandoient qu'à être appuyés. Ils sollicitoient Jagellon de prendre les armes.

Rien

(*a*) Il étoit de la maison de Hohenzollern. Il s'appelloit Jean, & il étoit frere de Frederic, a qui Sigismond, du consentement de son frere Wenceslas, Roi de Boheme, avoit donné sept ans auparavant le Marquisat de Brandebourg. Cet empressement du Burggrave Jean à sauver Sigismond, fut cause que ce Prince étant devenu Empereur, érigea le Marquisat de Brandebourg en Electorat : ce qui arriva au Concile de Constance en 1417. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Siles. pag.* 302, 303. LUDOV PETR. GIOVANNI *German Princ. Lib. II. de Reg. gente Boruss. Cap. I. pag.* 13, 14, 15.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 147.

..ien n'importoit tant à la Pologne que la nion des deux Royaumes sous un chef de la ion. Les Teutoniques auroient plié devant , & Vitolde n'eût osé affecter l'indépendan- à laquelle on craignoit qu'il n'eût dessein spirer. Ebranlé par ces motifs, Jagellon (g) mit en campagne. N'osant dénuer ses Etats troupes, il ne prit avec lui que de simples tachemens. Il espéroit d'être soutenu par le rti qui réclamoit ses forces, & ses succès ne pendoient que de la premiere chaleur du soulement qu'il alloit favoriser. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1395.

Il l'eût vû éclorre sans doute, s'il eût pû nétrer assez avant dans le pays. Il fut arrêté les frontières par l'armée de Sigismond. Elle) étoit commandée par Jean Canysa, Archeèque de Strigonie, & si supérieure à celle des olonois, que la plus déterminée valeur n'eût é en venir aux mains avec elle. Le courage de gellon étoit un courage d'honneur & de raiin, & jamais il n'affronta les dangers au hard d'essuyer des malheurs, qui tiennent presle toujours lieu de fautes.

La crainte qu'il ne revint contre Canysa avec plus

(c) PETR. DE REWA. *Centur. IV. pag.* 27.
(d) *Resp. & Stat. Imperat. Roman. Germ. pag.* 320.
(e) DLUGOSS. *pag.* 147. Deja quatre ans auparavant les ...ates, les Bosniens, les Bulgares, les Valaques, & tous ..s sujets de la Hongrie, situés au-delà du Danube, ne ...loient point reconnoître Sigismond pour leur Roi, a...oient voulu se soumettre à Hedwige. STANISL. SARNIC. *..nal. Pol. pag.* 1158.
(f) DLUGOSS. *pag.* 80. CROMER. *pag.* 354. HERB. DE ..ULSTIN. *pag.* 119.
(g) CROMER. *pag.* 378.
(h) *Ibid.*

JAGELLON OU ULADISLAS V. tiles. Vitolde assembla toutes ses forces sur les frontières du Duché de Smolensko, d'où (a) il envoya ordre à tous les Princes ses feudataires de le venir joindre avec leurs contingens.
1396. Ces renforts ne furent pas plutôt arrivés, qu'il (b) partagea son armée en deux corps. L'un, sous la conduite du Duc de Mscislaw, devoit entrer dans la Province de Rhesan, située entre les rivieres d'Occa & du Tanaïs. L'autre que commandoit un général Lithuanien, avoit ordre de passer ce dernier fleuve, & de pénétrer même dans le pays au-delà du Wolga, moins pour s'y établir que pour en reconnoître la situation & les forces. Le premier subjugua sans obstacle le Duché de Rhesan. Le (c) second harcelé à chaque pas par une armée de Tartares, revint assez heureusement, après avoir appris par leurs attaques plus vives qu'opiniâtres, qu'il ne falloit pour les vaincre, que les attendre de pied ferme & les mépriser.

1397. Enhardi par ces succès, & (d) renforcé par les troupes de Basile, Duc de Moscovie, dont il avoit épousé la fille, Vitolde marcha vers Azoph.

(a) KOJALOWICZ *pag.* 57.
(b) *Id. ibid.*
(c) *Id pag* 58.
(d) *Id pag.* 59.
(e) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 153. CROMER. *pag.* 281. ANDR. CELLAR. *regn. Pol. descript. pag* 280. NEUGEBAVER. *Hist. Polon, pag.* 239. HERB. DE FULSTIN. *pag* 126.
(f) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 62.
(g) DLUGOSS. *pag.* 156.
(h) ANDR CELLAR. *Pol. Descript. pag.* 399.
(i) *Id. pag.* 398.
(k) *Id. pag.* 394.
(l) *Id. ibid.*

Ce fut là qu'il franchit le Tanaïs, au- JAGEL-
quel parut bientôt un nombre prodigieux LON OU
Tartares qu'on eût dit avertis de ses ULADIS-
LAS V.
Ces barbares furent défaits, & (e) la 1397.
amenés en Lithuanie, où leur race sub-
ore de nos jours.

ensible au bonheur de cette expédition, 1398.
ant moins de venger Tachtamès, que 1399.
per contre le vainqueur de ce Prince, il
it l'année d'après de Kiovie, pour en-
s l'Ukraine, où il espéroit le trouver.
g) passé le Boristhêne sans danger, il
aussi heureusement la (h) Trubiecz, le
oi, la (k) Sula, & le (l) Pszlo; mais
de la (m) Worsklo, il vit paroître un
s de l'armée de Tamerlan, qui venoit
ec des légions presque innombrables.
a campagne en étoit couverte. Elles sem-
augmenter à mesure qu'on les exami-
: la terreur qu'elles inspiroient les mul-
entôt au point, que les Russes, les Li-
s, & les (n) Polonois faillirent à se re-
s combattre.

On

pag. 393.
sieurs Grands de Pologne avoient suivi Vitolde
expédition. On comptoit parmi eux Raphaël,
Tarnow, de la maison de Leliwa, fils du Pala-
domir; Spitko de Melsztyn, de la même mai-
alatin de Cracovie. SIM. OKOLSKI orb. Pol. Tom.
5. Socha, Palatin de Plocsk, de la maison de
Id. Tom. III. pag. 329. Jean Glowacz de Lezeni-
in de Mazovie, de la maison de Nalecz. Id. Tom.
54. Il y avoit aussi dans l'armée du Duc un Sa-
Id. Tom. II. pag. 251. Un Ostrorog. Id. pag. 252.
derniers étoient des Nalecz. Un Michowski de
de Rawicz. Id. Tom. II. pag. 599. Un Dambro-
elle de Wadwiez. Id. Tom. III. pag. 266. KOJA-
LOW.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1399.

On ne pouvoit les ranimer qu'en réchauffant l'ardeur des Officiers, qui ne voyoient eux-mêmes le danger, que pour le craindre. Ils furent appellés à un conseil de guerre. Rien n'étoit plus contraire au dessein de Vitolde, qui désiroit les mener au combat. Dès leur premiere allarme, il auroit dû ne les rassûrer qu'en particulier. Chacun d'eux ignorant les sentimens des autres, se seroit peut-être crû le seul épouvanté, & auroit rougi de son peu de courage. La crainte est contagieuse. Rassemblés, ils se reconnurent la même foiblesse, & la voyant autorisée par l'exemple, ils ne s'étudierent qu'à la justifier par la grandeur du péril.

On convint malgré Vitolde, qu'on enverroit demander la paix aux ennemis. Spitko de Melsztyn, Palatin de Cracovie, fut député vers Ediga, qui commandoit les Scythes, & qui sous (a) des conditions qu'il se croyoit en droit d'imposer, consentit de ne pas profiter de ses avantages.

Une sage négociation paroissoit le seul moyen d'échapper à une entiere ruine, & l'on ne désespéroit pas d'engager Vitolde à prendre ce parti, lorsque ce Prince, moins excité qu'aveuglé par son ambition, voulut faire un dernier effort pour redonner du courage à ses troupes. Il les (b) harangua selon l'usage. Bientôt les jeunes

LOW. *pag.* 61. DLUGOSS. *pag.* 156, 157. CROMER. *pag.* 382. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. pag.* 239. Outre la plûpart des grands Seigneurs de Lithuanie, on y comptoit aussi cinquante Princes, tant de ce Duché, que des diverses provinces de la Russie KOJALOW. *ubi suprà.*

(a) DLUGOSS. *pag.* 157. *in init.*

s gens de l'armée, qui manquoient d'expé- JAGEL-
nce, crurent que rien n'étoit impossible à une LON OU
gale impétuosité. Leur soudaine ardeur, la ULADIS-
acité, l'assûrance de Vitolde, acheverent de LAS V. 1399.
imer tous les soldats. Au lieu de l'ennemi,
ne craignit plus que la honte de n'oser le
mbattre. Tous les corps s'ébranlerent à la fois.
couroient plûtôt qu'ils ne marchoient vers
Scythes.

Le (c) Prince Coributh, frere de Jagellon,
mmandoit le centre. Il donna avec force,
is sans succès. Les deux aîles attaquoient en
me temps, & trouvoient moins de résistan-
Les Barbares s'ouvroient devant elles, se
ioient ensuite, plioient de nouveau, les amu-
nt pour les mieux surprendre. Le carnage
laissoit pas d'être horrible. Il devint plus af-
ux, lorsque les troupes de Vitolde, vaine-
nt acharnées à prendre du terrein & à le dé-
dre, se virent tout-à-coup enveloppées par
les d'Ediga. Resserrées peu-à-peu de toutes
ts, elles ne purent plus ni manœuvrer, ni
ndre la fuite. Il ne leur resta d'autre ressour-
que leur désespoir. Chacun résolu de périr,
songea plus qu'à mériter des vengeurs de sa
rt par son ardeur à venger celle des autres.
Vitolde (d) se fit jour à travers quelques esca-
ons; mais Coributh avec trois de ses fils, un
tre frere de Jagellon, nommé Vigunth, pres-
que

(b) KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 62, 63.
(c) *Id. pag.* 63.
(d) *Id. pag.* 64. DLUGOSS. *pag.* 157. CROMER. *p.* 382.
EUGERBAVER. *Hist. Polon. pag.* 240. HERBURT, DE FUL-
IN, *pag.* 126. *vers.*

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1399.

que tous les Princes Lithuaniens & Russes, le (a) Palatin de Cracovie, & (b) les Seigneurs Polonois à la réserve de (c) deux d'entre eux qui furent faits prisonniers, & de (d) deux autres qui avoient suivi Vitolde, tout périt dans ce funeste combat.

Les Scythes sçurent profiter de leur victoire. Ils (e) pénétrerent dans la Séverie, la Wolhynie, la Kiovie, dans toutes les terres de la Russie, qui dépendoient du Grand-Duché. Le seul espoir de ces Provinces fut dans l'excès même des ravages qu'elles auroient à essuyer. Dénuées de tout secours, il ne leur restoit que ce seul moyen d'échapper à une éternelle servitude. Elles furent si désolées, que l'ennemi ne songea point à s'y établir.

Ces cruelles suites d'une guerre entreprise étourdiment & sans sujet, firent repentir Jagellon d'avoir confié ses Etats à Vitolde. Il n'étoit occupé que des malheurs de ses peuples, lorsqu'un accident imprévû vint rédoubler ses peines. Hedwige (f) mourut. Cette perte lui fut d'autant plus sensible, qu'elle fit revivre tout-à-coup dans son cœur des sentimens d'amour & d'estime, que la jalousie y avoit souvent étouffés. Ses illusions se dissiperent, & il mêla sincérement ses larmes à celles que ce triste événe-

(a) CROMER. pag. 383. DLUGOSS. pag. 158.
(b) Id. pag. 157, 158.
(c) Id. pag. 157.
(d) Id. ibid. KOJALOW. pag. 63.
(e) Id. pag. 64. CROMER. pag. 383.
(f) Id. ibid. DLUGOSS. pag. 160. HENELII AB HENNENFELD. Annal. Siles. pag 303.
(g) DLUGOSS. ibid. & pag. 161. STANISL. SARNIC. pag. 1159.

ent fit répandre à ses sujets. Il n'en étoit qui n'eût reconnu dans la Princesse, une é solide, un zéle ardent pour la reli- un tendre amour pour la patrie, & sa mort échoit encore plus de regrets que de pleurs. llon ne lui eut pas plûtôt rendu les der- voirs, que s'imaginant n'avoir plus de u gouvernement de la Pologne, il feignit oncer. Comme il ne devoit le Sceptre Jadwige, & qu'il n'avoit encore pû rem- tes les conditions auxquelles on le lui avoit , il craignit que les Polonois, ne fût-ce que par inconstance, ne voulussent en r. Il (*h*) sortit précipitamment du Royau- fallut que les premiers de l'Etat l'allassent r en Russie & lui fissent de nouveaux ser- le fidélité. Il ne se laissa ramener sur le :, que lorsqu'ils lui eurent inspiré le pro- pouser la Princesse, Anne, fille du Com- (*i*) Ciley, qui étant niéce du feu Roi ir, pouvoit lui donner autant de droit à uronne, qu'il y en avoit eu par son ma- avec une des filles du Roi Loüis. Il suivit sein, & il (*k*) envoya faire la demande de ncesse par trois Ambassadeurs, dont l'un le Castellan de Sremsk, Jean (*l*) d'Obi- , de la maison de Leszczynski.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1399.

NEUGEBAUER *pag.* 240. HERBURT DE FULSTIN. 16. *vers*

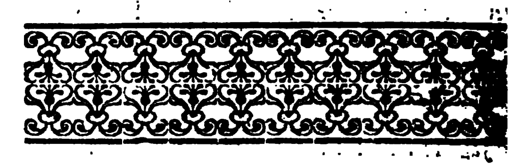
KOJALOWICZ. *pag.* 65. CROMER. *pag.* 384. DLUGOSS. 55 NEUGEBAUER. *pag.* 241. HERBURT. DE FUL- *pag.* 127

Ciley est une comté située dans la Styrie & limitro- la Carniole.

DLUGOSS *pag.* 166

OKOLSKI. *orb. Pol. III. pag.* 295.

LIVRE



LIVRE XII.

Depuis 1400. *jusqu'à* 1434.

JAGELLON OU ULADISLAS V. An. 1400.

LES craintes de Jagellon étoient vaines. ... mais la nation n'eût pensé à se soustraire ... son empire. Elle ne lui eût pas même per... d'abdiquer. Sur-tout alors, elle avoit plus ... soin que jamais d'un Prince habile; le désor... régnoit dans tous les Etats voisins.

Wenceslas, Roi de Boheme, étant parve... au thrône de l'Empire, ne s'appliquoit point ... y retracer les vertus (*a*) de Charles IV. son ... re. Ebloüi d'une fortune plus grande que ... génie, enyvré de son pouvoir, il se croyoit ... dessus des loix & des bienséances même, il ... se montroit tout à la fois voluptueux & av... re, lâche & hautain, imbécile & furieux. ... Bohemes, victimes ordinaires de ses cruaut...

(*a*) *Resp. & Stat. Imper. Romano-German. Tom.* I. *pag.* 314. *Chronic.* ENGELHUSII. *pag.* 1128.

(*b*) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. X. Cap. IV. p.* ... *& Wandal. Lib. IX. Cap. VI. pag.* 206. *Resp. & Stat. Imper. Tom. I. pag.* 315. 316.

(*c*) SIGISMUND. ROSITZII. *Chron inscript. rer. Siles. T. I p.* 72. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* ...

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 143.

e ses infâmies, s'étoient arrogés le droit de JAGELLON OU
étriger. Plus insolens que ce Prince n'étoit ULADISLAS V.
ils (c) s'étoient saisis de sa personne, 1400.
avoient donné des Conseillers pour le gou-
, & prétendoient ne plus dépendre de son
rité en feignant encore de la reconnoître.
(d), Marquis de Lusace, & Procope,
rquis de Moravie, irrités de l'outrage fait à
dignité, l'avoient tiré de l'esclavage. L'affront
l avoit essuyé l'avoit rendu plus féroce. Si-
ond, (e) son frere, Roi de Hongrie, le
arrêter de nouveau, & le mit à la garde
bert, Duc d'Autriche. Echappé une secon-
fois de sa prison, Wenceslas osa ne plus rien
ndre & ne s'étudia qu'à se faire encore plus
outer. Il n'épargna non plus l'Empire que la
eme. Excédés de sa tyrannie, les (f) Elec-
rs prirent le parti de le déposer. Ils élurent
sa place (g) Fréderic, Duc de Brunswig &
Lunebourg. Ce nouvel Empereur n'étoit
int au gré de l'Electeur de Mayence. Il (h)
bientôt assassiné. Robert, (i) Duc de Ba-
re & Palatin du Rhin, lui succéda.

Tant de changemens ne pouvoient arriver
s de grands troubles. Les désordres éclate-
t précisément dans le temps que Jagellon re-
noit le gouvernement de son Royaume. Ce
fut

(e) *Chron.* ENGELHUS. *pag.* 1133.
(f) DLUGOSS. *pag.* 167. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.*
60. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. X. Cap. I. p.* 226.
(g) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 305.
(h) *Respub. & Stat. Imper. Tom. I. pag.* 317.
(i) *Id, ibid.* DLUGOSS. *pag.* 167. *Chron.* ENGELHUS. *p.*
36. CROMER. *pag.* 385. *Chron. S. Ægidii in Brunswig.*
III. scriptor. rer. Brunsvic. pag. 295.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1400. fut aussi ce qui fit penser aux Polonois, qu'il leur falloit un Prince, qui se conservant l'amitié des Bohemes, eut en même temps l'adresse de ne pas rompre avec Wenceslas, qui ayant lieu de craindre la trop grande puissance du Roi de Hongrie, sçut amuser son ambition en travaillant sourdement à faire échoüer ses desseins sur les Etats de son frere, & qui habile à ménager les divers corps de l'Empire, pût s'exempter de prendre part à leurs querelles, sans s'exposer à la haine d'aucune de leurs factions.

Jagellon ne trompa point l'attente de ses peuples. La droiture & la bonne foi étoient les seules régles de sa politique. La fourberie qui régnoit alors ramenoit même à ces vertus par des motifs d'intérêt. Il sçavoit que rien n'est plus propre à faire échoüer l'artifice & la finesse, que la candeur & la simplicité. Partisan de la justice, il ne connoissoit d'autre dissimulation que celle que la prudence inspire. Il ne l'employoit qu'à voiler ses desseins, & quand ils avoient éclaté, à ne pas montrer à la fois tous ses talens, & toutes ses ressources.

1402. C'est ce qui parut bientôt après dans une occasion, où il étoit dangereux qu'aveuglé par son amour propre, il n'écoutât les conseils de son ambition. Les (*a*) solemnités de son mariage avec Anne étoient à peine finies, que (*b*) les Etats de Boheme lui envoyerent offrir la Souveraineté de leur pays.

Wenceslas, tout insensible qu'il étoit au mépris que

(*a*) DLUGOSS. *pag* 169. CROMER. *pag*. 384. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag*. 1160.

que lui attiroient ses vices, ne pouvoit suppor- JAGELLON OU ULADISLAS V. 1402.
ter la honte de n'être plus Empereur. Ses chagrins acheverent de lui aigrir l'esprit. Il ne restoit d'autre moyen de se soustraire à ses violences, que de le priver de ses Etats & de les donner à un Prince qui capable d'y remettre l'ordre & la paix, pût en même temps s'y soutenir par la force des armes.

Les Bohemes craignoient presque autant Sigismond que Wenceslas son frere, & de tous les Princes voisins, ils n'en connoissoient point de plus propre que Jagellon, à tenir tête à la Hongrie, si elle prétendoit épouser les intérêts de son Roi. Il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût entreprendre une guerre pour un Prince qu'elle n'aimoit point, & c'étoit un des principaux motifs qui devoient engager le Roi de Pologne à recevoir la couronne qu'on lui offroit. Il la réfusa néanmoins.

Quelque avantage qu'il trouvât à augmenter ses forces de toutes celles que la Boheme pourroit lui fournir, & de se mettre par là plus en état de faire la loi aux Chevaliers Teutoniques, qu'il avoit dessein d'attaquer, il dit aux Ambassadeurs, qu'il respectoit trop les droits de leur Prince, pour oser les lui disputer; que Wenceslas ne rélevoit d'aucune puissance & n'étoit comptable de ses défauts qu'à Dieu seul: que s'il déshonoroit son rang par sa conduite, ses sujets n'étoient point ses juges, que c'étoit même un avantage pour eux de ne l'être pas; qu'ils ne pouvoient être

(b) KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 67.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1402.

être heureux qu'autant que la puissance législative résidoit uniquement en la personne de leur Souverain; qu'il n'étoit point de malheur pareil à celui d'un Etat, où l'autorité se trouvoit partagée avec la multitude; que la confusion qu'ils alloient mettre dans leur Royaume, y seroit encore plus funeste que les vices d'un maître dont ils abhorroient les excès; qu'il ne leur restoit d'autres armes contre l'oppression que la patience; & qu'enfin tout sensible qu'il étoit à leur estime, il étoit beaucoup moins touché de leurs hommages, qu'étonné de leur assûrance à lui proposer une injustice si opposée à ses sentimens.

1404. Wenceslas ignora long-temps ce désintéressement héroïque du Roi de Pologne. Il ne pût même se le persuader. On a toujours de la peine à comprendre ce qu'on n'est point capable d'imiter. Touché néanmoins des sages refus de Jagellon, ou craignant peut-être, dans la méfiance qu'il avoit de ses peuples, que ce Prince ne les refusât pas toujours, il résolut de se l'attacher par une alliance étroite, & pour la conclure, il (a) l'invita à se rendre à Breslaw.

Son (b) dessein étoit de lui remettre la Silésie en obligeant la Pologne à lui fournir cinq cens lances dans toutes les guerres qu'il auroit à soutenir. Quelque foible que fût ce secours, il devenoit à Jagellon un engagement de ne rien entreprendre dans la Boheme, & il falloit du moins par bienséance que Wenceslas mît une condition à un traité si contraire au bien de sa na-

(a) DLUGOSS. *pag.* 181. CROMER. *pag.* 388.
(b) *Ibid.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 306. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 128. *vers.*

ce fut aussi ce qui le porta à demander tte obligation subsistât même après sa & que la Pologne se soumît à la rendre elle. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1404.

onvention étoit déja dressée & l'on étoit la signer, lorsqu'un Baron de Boheme, e Jean Szmirziczki, la fit rompre en tant à Wenceslas & à son Conseil, les ences d'une restitution, que ni le de- i la nécessité n'obligeoient de faire, & it devenir autant pour la Pologne, que a Boheme, le sujet d'une guerre qui ne jamais. Les Seigneurs de la suite de Ja- furent aussi peu fâchés que les Bohemes échoüer ce projet. La plûpart (c) d'en- par une fausse délicatesse avoient long- hésité à promettre les cinq cens hommes enceslas demandoit. Ils se croyoient dés- s par une sujetion qui leur valoit l'acqui- l'une Province. Jagellon étoit le seul, qui e d'avoir à supporter de plus grandes char- roit volontiers profité des favorables dis- s de Wenceslas.

enu plus fort par la réunion de la Silésie logne, il n'en eût été que plus capable usser les insultes des Chevaliers, qui pres- le dessein qu'il avoit de leur faire la guer- ent repris les armes, & par une hardies- est rarement sans avantage, le provo- eux-mêmes, en (d) recommençant à s incursions dans ses Etats.

Sui-

pag. 129.
LUGOSS. *pag.* 171. 176.

JAGELLON OU ULADISLAS V. on l'obligea de payer aux Teutoniques 50000. florins de dédommagement & de leur céder la Samogitie en échange.

1404. Ni l'attention éclairée de Jagellon aux intérêts de son Royaume, ni l'extrême délicatesse d'honneur que les Polonois venoient de marquer en Siléfie, ne pûrent empêcher la signature de ce traité. On le crut moins dommageable qu'une guerre. Rassemblés (a) de nouveau à (b) Korczin dans le Palatinat de Sendomir, tous (c) les Ordres de l'Etat se cottiserent volontiers pour lever la somme promise. Ils se hâterent de rentrer en possession de Dobrzin, & (d) quelque peine qu'eût Vitolde de céder la Samogitie, qui étoit une province de son Duché, il la remit bientôt après aux Teutoniques.

1405. Sa complaisance ne fit qu'irriter leur ambition. Aux moindres lueurs d'intérêt, ils négligerent leurs promesses & chercherent des prétextes pour ne les point garder. Il n'en falloit point à leur audace; elle pouvoit seule leur tenir lieu de raisons. A peine eurent-ils formé le dessein de rompre avec la Pologne, qu'ils (e) prétendirent que Jagellon renonçât au titre de Duc de Pomérانie, & qu'il n'écartelât point de ce Duché. Ils alléguoient le traité par

(a) DLUGOSS. pag. 180.
(b) ANDR. CELLAR. pag. 183. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. II. pag. 25.
(c) NEUGEBAVER. Hist. Pol. Lib. V. pag. 243.
(d) DLUGOSS pag. 182, 183. KOJALOWICZ. Hist. Lituan. pag. 71.
(e) DLUGOSS. pag. 183. CROMER. pag. 389.
(f) DLUGOSS. pag. 182. NEUGEBAVER. pag. 244.
(g) Bourg dans le Palatinat de Cujavie. ANDR. CELLAR. pag. 249.

ar lequel Casimir III. en leur abandonnant cet- JAGEL-
te Province, s'étoit engagé à n'en conserver ni LON ou
les armes, ni le nom. Ce (*f*) fut à la Dietre de ULADIS-
(*g*) Gniewkow qu'ils firent cette demande. Ils LAS V.
attendoient à un refus, & (*h*) ils en prirent su- 1405.
jet de faire des hostilités, qu'ils vouloient bien
qu'on regardât comme une déclaration de guerre.

Vitolde moins patient que Jagellon, résolut 1408.
aussi-tôt de leur enlever la Samogitie. Ils (*i*)
n'y étoient point aimés. Toute la province se
souleva & rentra avec plaisir sous l'obéissance de
son premier maître.

Ce coup imprévû parut avoir rallenti le cou- 1409.
rage des Teutoniques. Ils n'étoient jamais plus
traitables, que lorsqu'on n'avoit plus de mena-
gemens pour eux. Ils entrerent pourtant en cam-
pagne, & (*k*) s'avancerent vers Dobrzin. La
garnison en étoit foible. Aucune autre place de
ce District n'étoit en état de résister. Tout se
rendit de proche en proche. Ce (*l*) fut alors
que Jagellon songea sérieusement à prendre les
armes. Il (*m*) donna ordre à ses troupes de s'as-
sembler à Volborz. Son dessein étoit d'entrer
dans la Prusse. Il imitoit ses ennemis, qui cher-
choient à faire des conquêtes dans le temps qu'ils
auroient dû courir à la défense de leur pays. Il (*n*)
entre-

(*h*) DLUGOSS. *pag.* 190, 191. CROMER. *pag.* 391. NEU-GEBAVER. *pag.* 245. KOJALOW. *pag.* 78.
(*i*) DLUGOSS. *pag.* 184. CROMER. *pag.* 389.
(*k*) *Id.* 392. NEUGEBAVER. *pag.* 246. DLUGOSS. *pag.* 197. KOJALOW. *pag.* 80.
(*l*) DLUGOSS. *pag.* 198. CROMER. *pag.* 393. KOJALOW. *pag.* 82.
(*m*) DLUGOSS. *pag.* 198.
(*n*) *Id.* *pag.* 199. CROMER. *pag.* 393.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1409. entreprit le siége de Bidgoscza. L'ayant forcé de se rendre, il alloit tout faire plier devant lui, lorsque (a) le Roi de Boheme suscité par les Chevaliers, l'envoya prier de leur accorder une tréve, & lui offrit sa médiation. Des raisons de politique obligeoient les Polonois à menager ce Prince. Quelque (b) abruti qu'il fût par ses débauches, tout incapable qu'ils le connoissoient de manier une affaire qui demandoit du bon sens & de l'intégrité, des soins & de l'adresse, ils lui accorderent une suspension d'armes, & lui remirent en main leurs intérêts.

1410. L'accommodement (c) qu'il leur proposa n'avoit presque aucun rapport à leurs démêlés avec les Teutoniques, & l'on y découvroit autant de malice que de stupidité. La nation le rejetta & reprit bientôt les armes.

Elle ne craignoit que le Roi de Hongrie. Le thrône de l'Empire venoit de vaquer par la mort de Robert. Sigismond y aspiroit & cultivoit l'amitié des Chevaliers, dont il espéroit des secours d'argent & de troupes. Il importoit de l'engager du moins à une exacte neutralité dans la guerre qu'on alloit entreprendre. Vitolde (d) voulut se charger lui-même de cette importante négociation. Il eut à Kesmark dans le Comté de Scepus, une entrevûë avec ce Prince, qui ne lui cacha point ses sentimens pour les Che-

(e) DLUGOSS. *pag.* 200.
(a) *Id pag.* 211.
(b) *Id. pag.* 212. CROMER. *pag.* 396. KOJALOW. *Hist. Lituan. pag* 84. NEUGEBAVER. *pag.* 246. STAN. SARNIC. *Ann. Pol. p.* 1161. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 130 *vers*
(c) KOJALOW. *pag.* 83. DLUGOSS. *pag.* 214. CROMER. *pag.* 395.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Chevaliers, & qui s'efforça même de le détacher des intérêts de Jagellon, en lui inspirant le dessein de se faire Roi de Lithuanie. Il lui promettoit tous les secours nécessaires à l'exécution de ce projet. Satisfait de la dépendance où il tenoit ses peuples, Vitolde ne se soucia point d'un titre qui n'auroit point servi à augmenter son pouvoir. Il rebuta les offres de Sigismond, & (*e*) en fit même confidence au Roi de Pologne, qu'il aidoit de bonne foi dans toutes ses expéditions.

Il lui proposa de mettre de fortes garnisons dans les places frontières de la Hongrie pour empêcher Sigismond de pénétrer dans l'Etat. Le (*f*) Roi suivit ce conseil, & (*g*) prit à son service le plus qu'il pût de Bohemes, & de Moraves, pour remplacer dans son armée les détachemens qu'il fut contraint d'en tirer. Les (*h*) Lithuaniens avoient pareillement engagé quantité de Russes & de Tartares, & jamais la Pologne n'avoit eu tant de troupes sur pied. Il ne restoit plus qu'à les faire agir.

Les deux Princes les menerent vers la Prusse. Parvenus (*i*) jusqu'à la Drwencza, ils en trouverent les deux bords retranchés. Ils risquoient trop d'en tenter le passage. Ils feignirent de retourner sur leurs pas. Leur dessein étoit de remonter la riviere pour la traverser avec moins de

(*e*) *Id. ibid* DLUGOSS. *pag.* 215.
(*f*) *Id. pag.* 216. CROMER. *pag.* 396.
(*g*) *Id. ibid.*
(*h*) *Id. pag.* 397.
(*i*) *Id pag.* 399, 400. DLUGOSS. *pag.* 231, 232. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 249.

JAGEL-LON OU ULADISLAS V. 1410 de danger. Le Grand-Maître (a) Jungingen crût leur avoir inspiré de la terreur. Il résolut de les suivre, sur-tout (b) dès qu'il eut appris qu'ils s'étoient emparés de la ville de Gilgenburg, & qu'après l'avoir saccagée, ils y avoient mis le feu. Il (c) rencontra les Polonois entre Tannenberg & Grunewaldt.

Jagellon (d) entendoit la Messe, quand on vint lui dire, que l'ennemi paroissoit. Les messagers arrivoient coup sur coup. Plusieurs de ses Généraux accoururent eux-mêmes. Ils ne pûrent l'arracher du pied des autels. On eût dit que la crainte l'y avoit enchaîné, & on le crût peut-être. Vitolde n'attribua sa lenteur qu'à sa piété; mais cette piété lui parut déplacée. Il vint trouver le Prince, qui l'écoutant à peine, promit de le suivre, & ne quitta ce lieu qu'avec les Prêtres, que la crainte du péril avoit engagés, sans doute, à le rendre au plutôt à son devoir.

Il trouva que Vitolde avoit déja rangé l'armée en bataille. Elle étoit sur deux lignes. Les (e) Polonois avoient été placés à l'aîle gauche; les Lithuaniens & les Russes à la droite, & dans le centre étoit l'élite des uns & des autres, & tous les vieux soldats des corps étrangers. Déja les enfans perdus avoient commencé leurs escarmouches, & dans les deux armées on étoit prêt à

(a) DLUGOSS. *pag.* 233, 234. CROMER. *p.* 400. NEUGERAVER. *pag.* 250.

(b) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 235, 236.

(c) *Id. pag.* 238. CROMER. *ubi suprà.*

(d) *Id. ibid.* DLUGOSS. *p.* 239. KOJALOW. *Hist. Lituan.* *pag.* 86. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 107.

[…]er, lorsqu'on (f) vit paroître deux Hé-[…]s Teutoniques, qui demandoient à par-[…]r. On crut qu'ils venoient proposer une […]on d'armes. On leur donna la liberté […]cher. JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

[…] furent pas plutôt devant Jagellon, qu'ils […]enterent deux épées nuës & ensanglan-[…] lui disant : que leur Grand-Maître les […]oyoit à lui & à Vitolde, & qu'il ne crai-[…]oint de leur fournir des armes, pour leur […]plus de courage, qu'ils n'en montroient […]oint d'ouvrir le combat. Ils (g) ajoû-[…]que si le terrein étroit & fourré où ils […]oient, leur paroissoit peu favorable à […]anœuvres, les Chevaliers consentoient […]r quelques pas pour leur donner plus […]ge. Effectivement dès cet instant mê-[…] les vit se replier, comme si assûrés de […]ire, ils eussent craint de la dérober, ou […]ussent voulu l'acheter plus cher, pour […] plus de gloire.

[…]oi fut offensé de cette bravade. Il la […]pourtant moins comme un affront, que […]la preuve d'une soudaine épouvante qui […]t ses ennemis. Il connoissoit la vraye […]& il sentoit par lui-même, qu'avec plus […]ace le Grand-Maître n'eût osé l'insulter.

Il

[…]UGLOSS. *pag.* 240. CROMER. *pag.* 401. STAN. *Annal. Pol. pag.* 1163.
ibid. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Polon. Lib. III.* […]g. 137. DLUGOSS. *pag.* 250. KOJALOW. *Hist. Li-*[…] 86. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. p.* 108.
[…]UGOSS. *pag.* 251. CROMER. *pag.* 401. NEUGEBAU[…] *Pol. pag.* 251.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Il (*a*) répondit avec une fiere tranquillité, qu'il étoit surpris que les Chevaliers se pressassent si fort de lui rendre les armes, & qu'il recevoit avec plaisir, & comme un favorable augure, celles qu'ils commençoient à déposer en ses mains.

Presque aussi-tôt il harangua ses troupes. Il (*b*) prit Dieu à témoin, qu'il n'avoit rien oublié pour épargner le sang de ses peuples, & le sang même de ses ennemis. Il dit, que leur insolence étoit montée à un point, qu'il ne pouvoit plus la dissimuler sans trahir les intérêts de la nation, & sa propre gloire, & qu'il espéroit que le ciel le vengeroit de leur cruelle ambition.

Il eut à peine achevé de parler, qu'il (*c*) fit sonner la charge. Vitolde à la tête des Lithuaniens, n'attendoit que ce moment pour s'élancer sur les ennemis. Il essuya sans s'arrêter le feu de leur artillerie, & (*d*) des nuées de fléches. Il approcha leur aîle gauche de si près, que ses gens combattant d'homme à homme n'avoient à disputer qu'un seul pas de terrein. Le choc étoit violent, & la défense aussi vive. Le vuide que laissoient de part & d'autre les cavaliers tués, ou repoussés, étoit aussi-tôt rempli par ceux de la seconde ligne, qui se tenoient prêts d'en venir aux mains. Les succès ne paroissoient-

(*a*) *Id. ibid.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 133. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi suprà.* DLUGOSS. *pag.* 252. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol. Lib. I. Cap. II. pag.* 80.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 226. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 831. *vers.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1163.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 254. CROMER. *pag.* 401.

(*d*) Depuis l'invention de la poudre, qu'on rapporte communément à l'an 1378. Les fléches ne laissoient pas d'être en usage. Elles le furent même long-temps après.

Les

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

nt point, & l'acharnement n'en étoit que iniâtre.
valeur & l'expérience de Vitolde firent e aux Chevaliers, qūe leur aîle gauche enfin contrainte de plier. Les Polonois centre n'avançant que lentement, coms eussent attendu l'issuë de cette attaque, nd-Maître crut avoir le temps d'envoyer upes pour la soutenir. Il détacha plusieurs ns, qui à peine arrivés enfoncerent les niens & les Russes, les (e) firent recu- & les voyant se retirer en désordre les ivirent, jusqu'à ce qu'ils les eussent entie- t dissipés.
te déroute loin de décourager les Polo- leur fit presser leur marche. Ils fondirent île droite des ennemis ; mais si brusque- & avec tant d'ordre, qu'ils l'ébranlerent l poids de leurs escadrons. Affoiblie par rps qu'on en avoit tirés, elle fit de vains pour conserver son poste. Elle fut ren- & culbuta la seconde ligne qui se dispo- la soutenir.
endant l'affaire s'engageoit dans le centre ux armées. Le combat y fut plus terri- & quelque temps après aussi malheureux pour

lonois s'en servent encore. Outre la rareté des ca- des fusils, on trouvoit dans ces commencemens es de jet beaucoup plus meurtrieres. Les coups en plus justes, plus assûrés, plus précipités que ceux armes à feu.
CROMER. pag. 402. DLUGOSS. pag. 255. KOJALOW. JOAN. LEON. Hist. Pruss. Lib. III. p. 196. PAST. LTENBERG. Flor. Pol. p. 137. STAN. SARNIC. An- pag. 1164.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

(a) Bohemes ramenés au combat avoient repris leurs postes, & avec une espèce de furie tâchoient de réparer la honte de les avoir abandonnés. Vitolde qui n'avoit pû retenir des troupes de son Duché que quelques escadrons Russes, avoit pris le commandement de toute l'armée, & couroit d'un lieu à un autre, plus attentif aux mouvemens des ennemis pour les surprendre, qu'occuppé à les charger sans relâche pour les forcer à reculer. Quelques-uns de leurs bataillons s'étant débordés, il s'attacha à les mettre en déroute. Il réussit à les dissipper. Les Prussiens voulant réparer le désordre ne firent que l'augmenter par leur imprudente ardeur. Plus pressés alors qu'ils ne l'avoient encore été, ils se soutenoient à peine. Plusieurs de leurs corps lâcherent le pied; ceux qui se voyoient rompus poserent les armes. Dans cette confusion le Grand-Maître ne songea plus qu'à sauver le reste de ses troupes. Il les fit rentrer dans leur camp, où elles se firent des retranchemens de leurs chariots, au travers desquels elles recommencerent leurs décharges.

Cette manœuvre ne servit qu'à augmenter la fureur

(a) *Id. pag.* 256. CROMER. *p.* 404. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. Lib. V. pag.* 253. JOAN. LEON. *Histor. Pruss. Lib. III. pag.* 198.

(b) CROMER. *pag.* 403.

(c) *Id. ibid* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. p.* 138. JOAN. LEON *Hist. Pruss. pag.* 198. Toute l'Allemagne avoit contribué à grossir cette armée. On y comptoit des Bohemes, des Moraves, des Silésiens, des Bavarois, des Saxons, des Autrichiens. Il y en étoit venu des bords du Rhin, de la Suabe, de la Franconie, de la Westphalie. Plusieurs Princes y avoient conduit eux-mêmes les troupes ramassées dans leurs Etats. DLUGOSS. *pag.* 267. 269. CROMER.

eur des Polonois. Acharnés à la perte des Chevaliers, ils (b) forcerent leurs barrieres, & passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent sur leurs pas. L'effroi qu'ils répandoient devant eux, eut bientôt dissippé les débris de cette armée. Elle (c) étoit d'abord de 140000. hommes. Il (d) en resta 50000. sur la place. Le Grand-Maître (e) & plusieurs Commandeurs furent de ce nombre. Tout le camp fut pillé. On (f) y trouva des chariots pleins de torches. Elles devoient servir à mettre le feu par-tout où les Chevaliers s'étoient flattés de porter le ravage. Plusieurs autres chariots étoient chargés de chaînes. Les Polonois les firent porter à ceux qui les leur destinoient. Ils firent quantité de prisonniers : on en (g) compta jusqu'à 14000.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Il ne restoit à Jagellon qu'à profiter de sa victoire. On (h) lui conseilla de marcher vers Marienbourg, qui étoit alors sans défense. Il approuva ce dessein; mais il différa trop de l'exécuter. Le (i) Commandeur Henri de Plawen, eût le temps d'y jetter 5000. hommes; & cette ville qui se fût renduë aux approches d'un

(c) ... loc. cit. HENELII AB HENNENFELD. Annal. Silef. p. 308.
(d) JOAN. LEON. ubi suprà. STAN. SARNIC. Annal. Pol. p. 1164. DLUGOSS. pag. 262. HERBURT. DE FULSTIN. p. 134. NEUGEBAVER. pag. 252. ALEX. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. I. pag. 108.
(e) Id. Tom. II. pag. 127. DLUGOSS. pag. 260. 264. CROMER. pag 403.
(f) DLUGOSS. pag. 260, 261.
(g) KOJALOW. Hist. Lituan. pag. 87.
(h) CROMER pag. 405. JOAN. LEON. Hist. Pruss. Lib. IV. p. 200. DLUGOSS. pag. 265. 268.
(i) Id. pag. 271.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

d'un ſimple détachement, oſa réſiſter à une armée entiere.

Le (a) ſort qu'on la croyoit prête à ſubir, intimida toute la Pruſſe Elbing, Graudentz, Thorn, Dantzig, Konigsberg, Holland, Brandeburg, Oſterode, pluſieurs autres villes encore, ſe hâterent de ſe ſoumettre, & (b) reçurent des Gouverneurs Polonois. La crainte ſaiſit même le Commandeur de Plawen. Il (c) fit prier Jagellon de lui accorder une entrevûë. Il ne lui cacha ni les malheurs, ni le découragement de ſes freres. Il n'attribua leur déſaſtre qu'à leur inſolent orgueil; mais il ſupplia le Roi de ne pas achever de les perdre. Il (d) promit de les faire conſentir à céder la Poméranie, la Province de Culm, & le Diſtrict de Michalow. Il ne demanda pour toute grace que les terres qu'ils tenoient des premieres libéralités des Polonois, & celles qu'il leur avoit été permis de conquérir ſur les Pruſſiens infidelles. Il dit, qu'il avoit même honte de ſolliciter ces Biens qu'ils ne méritoient point de conſerver; „ mais, (e) ajouta-t-il, que peut ſe promettre la République „ de notre ruine entiere, à préſent ſur-tout, „ qu'il ne nous reſte d'autre reſſource qu'en ſa „ pitié? Notre Grand-Maître, nos chefs, nos „ meilleures troupes ont péri dans le combat. „ N'eſt-ce pas aſſez de leur ſang pour expier „ nos fautes? En tombant ſous le fer d'une na-

„ tion,

(a) *Id. pag.* 275. CROMER. *pag.* 406. STAN. SARNIC. *Annal. Polon pag.* 1165. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 135. JOAN. LEON. *pag.* 201. NEUGEBAUER. *Hiſt. Pol. p.* 254.

(b) CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 276.

(c) *Id. pag.* 277. CROMER. *pag.* 407. JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ.*

tion, que Dieu a soutenuë visiblement contre notre audace, ils nous ont appris à la respecter. Nous nous voyons réduits à la craindre. Qu'a-t-elle à prétendre davantage pour sa gloire, que de nous forcer à l'aimer?" JAGELLON ou ULADISLAS V. 1410.

Le (f) Roi touché de ce discours fut d'avis :ne pas pousser à bout les Teutoniques. Il ne nnoissoit qu'un seul moyen de se montrer die de sa fortune, c'étoit de n'en pas abuser. uelques Sénateurs aussi sages, opinerent à revoir les offres du Commandeur. Tous (g) les tres les rejetterent. Ce parti se rappelloit les rfidies des Chevaliers. Ne voyant dans leurs affesses qu'un orgueil forcé de plier, il jugeoit ar la peine qu'ils avoient à se soumettre du nchant qu'ils conservoient toujours à s'élever. Il e s'agissoit de rien moins que de les détruire ns leur donner le temps de respirer: & Maenbourg une fois rendu, on prétendoit les hasser de la Prusse, sans leur laisser même aune des terres qu'ils y avoient acquises par leur leur.

Ce sentiment ayant prévalu, le Grand-Marêchal du Royaume, Sbignée de Brzezie, prit la role au nom du Roi & de la République, & it au Commandeur, que ce n'étoit point aux hevaliers à proposer des conditions de paix; ais qu'ils devoient recevoir avec respect celles u'on jugeroit à propos de leur prescrire; qu'ils étoient

nuff. pag. 202.
(d) Id. ibid. DLUGOSS. pag. 278. CROMER. pag. 408.
(e) Id. pag. 407.
(f) DLUGOSS. ubi suprà.
(g) CROMER. pag. 408.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

étoient bien hardis d'offrir à la nation par condescendance des Etats qui lui toujours appartenu, & sur lesquels elle de se faire de nouveaux droits par ses qu'ils devoient commencer par lui remet rienbourg & tous les biens dépendans Ordre, & qu'elle verroit ensuite quell elle pourroit leur accorder.

Plawen ne s'attendoit pas à une ré hautaine. Il fit un effort sur lui-même, air froid & tranquille, il (a) repliqua, q expié par ses humiliations les injustice freres, il ne craignoit plus le courroux à qui seul les Polonois devoient leur vict affecta de leur sçavoir gré de leur infle Il ne leur cacha point qu'elle rallumoit rage, & qu'encore en état de se faire c il périroit sous les débris de son Ordre, ne proposeroit plus de paix qu'en vainqu

Ses menaces irriterent le Roi. Il app résolution de l'Assemblée, & pressa vi le siége de Marienbourg. Il en avoit l'investiture, mais sans lignes de contrev Aussi (b) eut-il à essuyer des sorties tr & faites si à propos, que plusieurs de tiers furent souvent enlevés, ses ouvr truits, ses batteries presque toujours i Les assiégés n'avoient que ce moyen de ser à l'entreprise des Polonois, & ils se p d'autant plus de la faire échoüer, que

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 279. NEUGEBAU *Pol. pag.* 255.

(b) DLUGOSS. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 409.

manquoit de provisions de guerre & de bouche. JAGEL-
Le (c) Maître-Provincial de Livonie prévit LON ou
urs besoins. Il vint à la tête de 500. maîtres, ULADIS-
, pour leur amener des convois, ou pour in- LAS V.
uieter les assiégeans par des diversions utiles. 1410.
mbusqué près de Christburg, il fut découvert,
: Vitolde se chargea de l'aller combattre. Herman de Vintkimschem, c'est ainsi que s'appeloit ce Général Teutonique, n'eut ni le temps e fuir, ni la témérité d'engager une affaire. Il emanda à parler à Vitolde; & ce qu'il n'eût û gagner par les armes, il s'efforça de l'obtenir par ses négociations.

Il n'ignoroit pas le foible du Prince; sans affecter de le connoître, il essaya de s'en prévaloir. Après (d) lui avoir fait sentir, qu'il n'avoit aucun intérêt à une guerre, dont les Polonois devoient seuls retirer tout l'avantage, il ui promit d'engager ses freres à lui céder tous eurs droits sur la Samogitie, dès qu'ils pourroient se promettre de ne l'avoir plus pour ennemi. Il le pria de considérer, qu'il n'étoit pas isé de les détruire, qu'ils trouveroient des ressources sur les bords même de l'abysme, où Jagellon se flattoit de les précipiter; qu'ils ne sçavoient point s'endormir dans leur infortune; que eur politique pouvoit suppléer à leurs forces, eur valeur à leur politique, leur désespoir à leur forces & à leur valeur. Il lui dit, que par leur secours, il pouvoit désormais régner en maître, où

(c) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 280.
(d) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 139. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 203.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

où il n'étoit que l'esclave d'une République, qui le dominoit ; qu'il se trahissoit lui-même & nuisoit à ses peuples, s'il restoit plus long-temps dans le parti qu'il avoit embrassé ; qu'on étoit surpris qu'avec tant de courage, il pût supporter tant de sujettion, & que son honneur même le sollicitoit, sinon à se déclarer l'ennemi de la Pologne, du moins à ne plus l'aider dans ses projets.

Un appât si habilement préparé ne pouvoit manquer de séduire Vitolde. Il ne demanda que des assûrances plus positives de la cession qu'on lui promettoit. Herman s'offrit d'y faire souscrire Henri de Plawen, & tous les chefs de l'Ordre renfermés dans Marienbourg. Il ne tenoit qu'au Duc de Lithuanie de lui procurer la permission d'y pénétrer. Il l'obtint de Jagellon, sous prétexte que le Général, converti par ses raisons, avoit dessein d'aller solliciter la ville à se rendre.

Les Teutoniques n'hésiterent point à garantir la convention faite avec Vitolde ; & (a) ce Prince ne sçut pas plutôt qu'ils s'étoient déportés en sa faveur de toutes leurs prétentions sur la Samogitie, que saisissant l'occasion d'une légère maladie repanduë dans ses troupes, il demanda de les ramener dans son Duché. Les représentations, les prieres, les instances de Jagellon furent inutiles Les Lithuaniens & les Russes, qui avoient rejoint l'armée après la bataille,

(a) DLUGOSS. pag. 281.
(b) Id. pag 282.
(c) Id. pag. 281.

s'en séparerent de nouveau, & (*b*) leur dé- | JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.
ion entraîna bientôt après celle des Princes Mazovie, qui n'augurant plus bien du siége, gnoient d'y faire périr leurs troupes sans cès.

On s'apperçut bientôt dans la place de la foiſſe des assiégeans. Elle (*c*) redoubla l'audace Plawen, qui plus déterminé que jamais à reder le travail des Polonois, les obligea sount à l'interrompre, & plus souvent encore r ôta toute espérance de l'avancer. La seule nte qu'ils avoient de leurs mauvais succès, eilloit de temps en temps leur courage; mais rs efforts augmentoient leurs pertes. Ils délioient déja s'ils devoient se retirer, lorsqu'ils) eurent avis, qu'un corps de Bohemes au ser- des Chevaliers, s'offroit de livrer la ville, oyennant 40000. florins qu'il demandoit pour ix de sa trahison.

Cette proposition portée au Conseil du Roi, volta la pluspart des chefs de l'armée. Ils reésentèrent à ceux qui montroient du penchant l'accepter, que ce seroit déshonorer la nation, e de lui faire acheter par une perfidie, ce qui devoit être que le fruit de sa valeur; qu'ils oient tous nés pour les armes, & qu'ils n'aoient employé jusqu'alors qu'elles seules pour grandir; qu'un crime pour être utile n'en toit pas moins infâme; qu'il étoit aisé & dangereux tout ensemble de commettre des lâchetés; qu'un si mauvais exemple autoriseroit à jamais

(*d*) *Id. pag.* 282. CROMER. *pag.* 409. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 204.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410. mais leurs ennemis à se servir contre eux de pareilles manœuvres; que la vertu n'étoit point si facile à imiter; & qu'elle faisoit du moins respecter un Etat, si elle ne pouvoit toujours le mettre à l'abri des accidens de la fortune.

Des sentimens si nobles, & si peu connus depuis, firent manquer aux Polonois la conquête d'une place, dont la chûte devoit nécessairement achever d'écraser les Chevaliers. Ils furent bientôt quittes de leurs allarmes.

Le (a) bruit ayant couru que le Roi de Hongrie, voulant faire une diversion en leur faveur, avoit pénétré dans le Royaume, Jagellon proposa d'abandonner Marienbourg. Les (b) amis de Vitolde étoient de son avis; plusieurs (c) autres pour leurs intérêts particuliers opinoient de même. Quelques (d) Seigneurs zélés pour la patrie s'opposoient à ce dessein. Ils se doutoient que la ville n'étoit point pourvûë, & il (e) étoit vrai qu'on l'eût forcée à se rendre, si l'on eût seulement continué quelques jours à l'investir. Les Députés des places de la Prusse, qui s'étoient soumises, se joignirent à ce petit nombre de Sénateurs. Craignant de retomber sous le joug des Teutoniques, ils (f) conjuroient le Roi les larmes aux yeux de ne pas lever le siége. Ils s'offroient même d'en payer tous les frais.

(a) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 256.
(b) DLUGOSS. *pag.* 285.
(c) *Id pag.* 283.
(d) *Id. ibid.* CROMER. *p.* 410. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 205.
(e) DLUGOSS. *pag.* 284. 305.
(f) *Id. pag.* 282. 283.

paix. Il n'avoit, disoient-ils, qu'à leur imposer les contributions qu'il jugeroit nécessaires, ou pour acquitter ce qu'il devoit à ses troupes, ou pour les encourager par des largesses à suivre son premier projet. Ces remontrances furent inutiles. Jagellon étoit aveuglé; & l'opiniâtreté trop ordinaire aux Princes, achevoit de lui cacher ses véritables intérêts. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410.

Il (g) eut à peine décampé des environs de la ville, que les Chevaliers ayant élu Henri de Plawen pour leur Grand-Maître, ce nouveau chef entreprit de faire des levées de soldats. Le trésor de l'Ordre se trouvant épuisé, il (h) força les habitans de Dantzig de lui prêter 100000. florins, & (i) il en emprunta 115000. du Roi Wenceslas, en lui cédant en hypotèque la ville & le District de (k) Chomutow, que ses prédecesseurs avoient acquis dans la Boheme. Il lui tardoit de réprendre tout ce que Jagellon lui avoit enlevé.

Il (l) n'échoüa que devant le fort de Coronow, situé près de celui de Tuchol, dont il s'étoit déja rendu maître. Il y fut battu par quelques détachemens Polonois. Quarante (m) Seigneurs des premiers de l'Etat les y avoient ame-

(g) *Id. pag.* 285. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 136. NEUGEBAVER. *pag.* 257. JOAN. LEON. *ubi suprà.*
(h) DLUGOSS. *pag.* 286.
(i) *Id. p.* 285. JOAN. LEON. *p.* 206. CROMER. *pag.* 410.
(k) Voyez le Dictionnaire Geographique de la MARTINIERE, au mot *Cometau.* Cette ville est située aux confins de la Misnie, dans le Cercle de Satz.
(l) DLUGOSS. *pag.* 288. & *seqq.* CROMER. *pag.* 411.
(m) DLUGOSS. *pag.* 294.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410. menés, moins pour défendre ce lieu, que pour réparer le tort que la nation s'étoit fait en se désistant sans sujet du projet le plus important, qu'elle eût jamais formé contre les Teutoniques. Le (*a*) combat fut rude & sanglant, & (*b*) aussi glorieux pour les troupes de la Couronne, que celui de Tannenberg, s'il ne fut même plus brillant par leur intrépide fermeté contre les Chevaliers, qui firent les plus grands efforts pour les repousser, & qui ne céderent enfin qu'à une valeur plus opiniâtre.

Leur perte qui fut de 8000. hommes, les ayant epuisés de nouveau, ils eurent recours à leur Maître-Provincial de Livonie. Herman (*c*) venoit à eux avec de puissans renforts d'Allemands & de Bohemes. Apprennant l'extrémité où ils étoient reduits, il laissa le gros de ses troupes à Golub dans le Palatinat de Culm, avec ordre de se jetter dans le District de Dobrzin; & prennant avec lui tout ce qu'il avoit de cavalerie légère, il se pressa d'arriver à Marienbourg.

Le (*d*) Castellan de Przemyslie, Dobieslas Puchala, de (*e*) la maison de Wieniawa, n'eut pas plûtôt appris sa marche & ses desseins sur le Royaume, qu'ayant ramassé les garnisons de Bobrowniki & de Ripin, il prit le chemin de Go-

(*a*) *Id. pag.* 291. JOAN. LEON. *p.* 207. CROMER. *pag.* 412. NEUGEBAVER. *p.* 258. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 136. *vers.*
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 292.
(*c*) *Id. pag.* 303. JOAN. LEON. *pag.* 209. CROMER. *pag.* 415. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1165.

olu d'attaquer cette place. Il n'a- JAGEL-
u de monde avec lui, mais à mesu- LON OU
nçoit ayant sçû, que les ennemis lui ULADIS-
ément supérieurs en force, il ne LAS V.
que de les surprendre, & il eut le 1410.
'y réussir. Il s'approcha le plus se-
qu'il pût de la ville, & ayant mis
des embuscades, il courut vers les
comme s'il eût eu dessein de les in-
s (f) Livoniens surpris de sa hardies-
les armes & sortirent confusément
n courage redoubla leur fierté. Pous-
ement, il se soutint encore jusqu'au
ue les voyant échauffés par sa résis-
e replia sur le reste de sa troupe, qui
tout-à-coup, les enveloppa, les char-
vantage, & les ramena l'épée dans les
'aux portes de la ville, où il ne ren-
plus lâches, gens plus propres que les
pandre un effroi, qui vaut quelque-
l'une victoire.

le toutes parts, les Chevaliers se sou-
core. Ils avoient confiance au Roi
e, qui n'ayant osé rompre ouverte-
le Royaume, avoit (g) chargé le Pa-
'ransylvanie, d'y faire une invasion,
rendre avec lui que des Autrichiens,
des

oss. *ubi suprà*. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.*

, OKOLSKI. *orb. Polon. Tom. III. pag.* 285. 296.
oss. *pag.* 304.
02. CROMER. *p.* 414. PAST. AB HIRTENB. *Flor.*
).

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1410. des Bohemes & des Moraves. Ces troupes étoient entrées dans l'Etat par Schramowicze, & contentes de quelques dégâts, elles s'en retournoient par les Monts Carpates, lorsque (a) les Polonois marchant sur leurs traces, les atteignirent près de Bardiow, leur livrerent bataille, les taillerent en pièces, & ne laisserent échapper à leur vengeance, que ceux qui n'oserent s'exposer à leur fureur.

1411. Il ne restoit plus aux Teutoniques d'autre ressource que Vitolde. Ils (b) l'engagerent à leur procurer la paix. Il l'obtint de Jagellon à des conditions même peu honorables à la Pologne. Elle (c) promit de restituer aux Chevaliers tout ce qu'elle avoit conquis dans ses dernieres guerres, & de mettre en liberté tous les prisonniers qu'elle avoit faits. Oubliant en quelque sorte la Poméranie, la Province de Culm & Michalow, qu'elle avoit droit de réclamer, & qui lui avoient été offerts depuis peu par les Teutoniques, elle se contenta de 200000. florins au cours de Prague, qu'ils s'obligerent de lui payer. Dobrzin devoit rester à la Couronne; mais la Samogitie, déja cédée à la Lithuanie, ne devoit appartenir que pour un temps à Jagellon, & à Vitolde. Il étoit dit, qu'à la mort de ces Princes, elle rentreroit sous la puissance des Chevaliers.

Quel-

(a) CROMER. *pag.* 415. DLUGOSS. *pag.* 303. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 260. HERBURT. DE FULST. *ubi suprà.*
(b) DLUGOSS *pag.* 308. CROMER. *p.* 416. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag* 210.
(c) DLUGOSS. *pag.* 309.
(d) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 89.

Quelque peu avantageux que fussent ces arti-cles, le Duc (d) eut l'adresse de les faire approu-ver par le Sénat. Il l'engagea même à faire la paix avec le Roi de Hongrie, qui (e) venoit tout nouvellement d'être élû Empereur. Les circonstances paroissoient peu propres à reconcilier les deux nations. Les (f) Venitiens avoient envoyé des Ambassadeurs à Cracovie, pour prier le Roi de déclarer la guerre à Sigismond. Cette diversion leur étoit nécessaire. Ils occupoient la Dalmatie, que ce Prince s'efforçoit de leur enlever. Vitolde fit échoüer leurs négociations, & concertant toutes ses démarches avec (g) le Cardinal Branda, qui étoit venu de la part de l'Empereur solliciter une nouvelle alliance avec la Pologne, il disposa peu-à-peu la République à écouter ses propositions. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1412.

Il lui importoit peu que Jagellon fût la duppe du traité qu'il s'agissoit de conclure. Il n'y cherchoit que ses avantages; & celui qui le flattoit le plus, c'étoit le secours qu'il prétendoit tirer de l'Empereur contre Jagellon lui-même. Il fit convenir les deux Rois d'une entrevûë. Elle se fit à Lubowla, où (h) Sigismond temoignant du repentir d'avoir pris le parti des Teutoniques, offrit de contribuer à les extirper. Il proposa de leur ravir la Poméranie, & tout ce qu'ils avoient usurpé sur la Pologne. Il dit, qu'il aideroit

(e) *Resp. & stat. Imper. Rom. Germ. p.* 318. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag* 308.
(f) DLUGOSS. *pag.* 317. CROMER. *pag.* 420. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 138. NEUGEBAVER. *pag.* 262.
(g) DLUGOSS. *pag.* 318.
(h) *Id. pag.* 319.

roit même à les chasser de la Prusse, pourvû qu'après la conquête de cette province, il pût en joindre une partie à ses Etats.

1412. Jagellon (a) étoit d'un caractère droit & ingenu. N'ayant aucune idée de la dissimulation & de la fourberie, il n'en supposoit point dans l'Empereur, qui plus attaché que jamais aux Teutoniques, n'avoit aucun dessein de les inquieter. Il ne vouloit par ses promesses, que rendre Jagellon plus traitable sur d'autres articles, qu'il avoit dessein de lui proposer, & qui (b) regardoient uniquement la Russie & la Podolie. Ne pouvant arracher ces Etats à la Pologne, il espéroit d'en menager du moins l'acquisition à ses successeurs. C'est ce qu'il fit par (c) un traité, dont les articles étoient si habilement conçus, qu'ils (d) laissoient lieu de douter, si Jagellon étoit légitime possesseur de ces Provinces.

1413. Un engagement si opposé au bien de l'Etat, étoit en partie l'ouvrage de Vitolde. Jagellon s'en apperçût, & pour se garantir de ses perfidies, il voulut mettre un frein à son ambition. Il (e) convoqua une Diette générale à (f) Hrodlo, ville située sur le Bug dans le Palatinat de Beltz. Il y appella les Lithuaniens, & (g) y renouvella avec eux la convention qu'il avoit faite à son avénement au thrône, & toutes celles qui l'avoient suivie depuis. Il confera à tous les Ca-

(a) *Id. ibid.*
(b) *Id. pag.* 323.
(c) On peut le voir tout entier dans DLUGOSS, depuis la *pag.* 321. jusqu'à la *pag.* 326.
(d) *Id. pag.* 319.
(e) *Id. pag.* 336.

ſiſes de ce Duché les droits & les pri- es Nobles de la Pologne. Il les fit con- former parmi eux un Sénat, ſur le mo- celui du Royaume, & à ne ſe donner is des Souverains, que de l'avis des Po- qui s'engageoient pareillement à n'élire ais que du conſentement des Ducs & du : Lithuanie.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1413.

n'étoit plus propre à contenir Vitolde bornes du pouvoir qu'on avoit été for- á céder. On mettoit, pour ainſi dire, de ſéparation entre luſi & ſes peuples. par les prérogatives qu'on leur accor- ntroient en partage de la puiſſance légis- & le Prince livré déſormais aux caprices ujets, avoit plus d'intérêt de travailler à is dépendre, que de chercher des moyens uſtraire à la domination des Polonois.

de étoit trop éclairé pour ne pas ſentir funeſte, chef-d'œuvre de la politique llon. Il conçut que la licence, dont on le jetter les ſemences dans ſes provinces, ndroit bientôt la liberté avec l'anarchie; ſeroit d'autant plus aiſé aux Rois de Po- e rentrer dans la poſſeſſion de ſes Etats, haines & les diſſenſions leur y feroient des citoyens, qui par avarice, ou par n, par des motifs de crainte, ou d'eſpéran- ient toujours prêts à épouſer leurs intérêts. Con-

LEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. p.* 50. :OMER. *pag.* 421. DLUGOSS. *pag.* 337. *& ſeqq.* NEU- t. *pag.* 263. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 139. rICZ. *pag.* 91. CHRIST. HARTKNOCH. *de rep. Pol.* *ap.* 196.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1414.

Contraint de dissimuler, Vitolde étouffa ses chagrins, & parut même approuver les conclusions de la Diette. Obligé presque aussi-tôt de fournir des troupes contre les Chevaliers, il (*a*) les mena lui-même à Volborz, où étoit le rendés-vous de celles de la Couronne.

Le (*b*) Grand-Maître Plawen venoit d'être déposé & mis en prison à Angerbourg. On lui avoit substitué un des freres de l'Ordre, Maître-d'Hôtel de l'Empereur. Michel (*c*) d'Ottenberg, c'est ainsi qu'il s'appelloit, voulut d'abord se signaler par des actes d'hostilité contre la Pologne. Soit qu'il y fût sollicité par Sigismond, soit que la guerre que devoient entraîner ces hostilités, lui parût nécessaire pour se faire respecter de ses sujets: il (*d*) commença par faire massacrer des Marchands de Posnanie, qui sur la foi des traités négocioient dans ses États. Il insulta plusieurs Nobles sur les frontieres. La pluspart furent pendus dans leurs villages, & quelques-uns à la porte même de leurs Châteaux. Il fit faire le dégât dans les terres de Dobrzin, & il envoya des boute-feux, jusques dans le sein du Royaume, où plusieurs Bourgs & des Villes mêmes furent reduits en cendres, avant qu'on eût pû découvrir les auteurs de ces funestes embrasemens.

Ou-

(*a*) DLUGOSS *pag.* 350. 352.

(*b*) *Id.p.* 346. 347. CROMER. *p.* 422. NEUGEBAVER. *pag.* 263. ALEXAN. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 127. 128. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 140. KOJALOW. *Hist. Lituan. p.* 97. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 216.

(*c*) *Id. pag* 217.

(*d*) KOJALOWICZ. *pag.* 28. DLUGOSS. *pag.* 349. NEUGEBAVER. *pag.* 264. JOAN. LEON. *pag.* 221.



de cette façon de déclarer la guerre, (e) avoit ordonné dans ses Etats une ex- générale. La (f) plusipart des Princes :, qui par la crainte d'un pareil traite- ne pouvoient supporter l'insolence des ques, voulurent contribuer à la répri- s menerent au Roi plusieurs corps de On marcha vers la Prusse, dont (g) e fut mise sous le joug. Tout le reste r de même, lorsque (h) l'Evêque de :, envoyé par le Pape Jean XXIII. ander à Jagellon une trève de deux ans, r de remettre ses différends à la déci- Concile de Constance.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V.

1414.

oi reçut ce Nonce avec d'autant plus que Vitolde pour appuyer ses négocia- (i) montra d'abord dans la résolution l'armée. Après (k) avoir souvent con- projets de Jagellon; après les avoir fait bien des fois par sa négligence, quoi- ours sous des prétextes plausibles, pour mmettre la réputation de valeur qu'il ite, il joignit les effets aux menaces, onna ordre à ses troupes de retourner Etats.

lépart fit regarder aux Polonois comme

GOSS. *pag.* 350.
ag. 352. CROMER. *pag.* 423. JOAN. LEON. *pag.*
LII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 309.
MER. *ibid.* DUGLOSS. *pag.* 353. 355.
358. CROMER. *pag.* 424. JOAN. LEON. *pag.* 224.
HARTENB. *Flor. Pol. pag.* 142.
GOSS. *pag.* 354.
MER. *pag.* 416.
g. 424. DLUGOSS. *pag.* 356.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1418. me un avantage, le prétexte que le Pape leur fournissoit d'abandonner une entreprise, dont ils n'espéroient plus de succès. Ils (a) faisoient alors le siége de (b) Strasbourg, dans le territoire de Culm. Ils l'abandonnerent, & n'ayant d'autre ressource que le Concile, ils (c) prirent le parti d'y envoyer des Ambassadeurs, pour y soutenir leurs intérêts contre les Teutoniques, dont ils craignoient d'autant plus le crédit, qu'ils sentoient bien ne devoir qu'à eux seuls l'envoi du Prélat, qui les avoit sollicités à poser les armes.

La Députation des Polonois fut presque inutile. Martin V. qui (d) venoit d'être fait Pape, se (e) contenta d'envoyer deux nouveaux Nonces en Pologne, pour y reconcilier les Chevaliers avec la nation. Jagellon eût consenti à les avoir pour Juges, s'ils ne s'étoient d'abord déclarés ses ennemis. Ils (f) refuserent d'entendre ses Commissaires, & le condamnerent en l'accusant d'être le fléau de ses voisins.

1419. Le Roi fut contraint d'écrire au Pape, pour se plaindre de l'injustice de ses Députés. Cette (g) lettre subsiste encore. On y voit cette heureuse confiance & cette noble simplicité qui convien-

(a) *Id. pag.* 357.
(b) Les Polonois appellent cette ville Brodnitz. Elle est sur la rive droite de la petite riviere de Dribent aux confins de la Mazovie. BAUDRAND. *Geograph. ad verbum* Strasburgum.
(c) DLUGOSS. *pag.* 358. 359. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 139. *vers.*
(d) DLUGOSS. *pag.* 384. *Chronic.* ENGELHUS. *pag.* 1139. 1141. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. pag.* 385. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 309.

iennent à l'innocence, & que l'art ne sçauroit niter. Jagellon paroissoit moins craindre la caomnie, que la mépriser. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1419.

Une nouvelle guerre étoit inévitable. Elle alarma Sigismond, qui toujours partisan des Teutoniques, fit tous ses efforts pour empêcher la ation de profiter de leur foiblesse, & voulut u moins leur menager le temps de se remettre es pertes qu'ils avoient faites depuis la malheureuse époque de Tannenberg. Il (*h*) s'offrit encore une fois pour médiateur. Wenceslas (*i*) on frere, venoit de mourir. Appellé au thrône e Boheme, maître en même-temps de l'Empire & de la Hongrie, nul autre Prince n'eût été lus en état d'en imposer aux Chevaliers, si en herchant à leur procurer la paix, il n'eût prétendu la leur donner aux dépens de la République.

On reconnut bientôt sa mauvaise foi. Etabli arbitre des intérêts de la Pologne, il (*k*) pronoça contre elle une sentence, qui anéantissoit resque tous ses droits sur les Provinces que les Chevaliers lui avoient enlevées. Ce Décret fut ejetté avec encore plus de mépris que d'indigna- 1420.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 395. CROMER. *pag.* 426. JOAN. LEON. *H. Pruss.* *pag.* 225. NEUGEBAVER. *pag.* 266.
(*f*) CROMER. & DLUGOSS. *ubi supra.*
(*g*) Elle est tout au long dans DLUGOSS *p.* 396. & *seqq.*
(*h*) *Id. pag.* 399. CROMER. *p.* 427. Voyez les compromis ... nés à ce sujet par le Roi & les Teutoniques. *In script. r. Siles. Tom III. p.* 81. 82. 83.
(*i*) CROMER. *pag.* 428. DLUGOSS. *p.* 405. HENELII AB ENNENFELD *Annal. Silesia. pag.* 311.
(*k*) DLUGOSS. *pag.* 312. 413. CROMER. *pag.* 429. Elle ... trouve tout au long *Tom. III. scriptor. rer. Siles. p.* 85. & *seqq.*

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1420. gnation. Les (*a*) Polonois en prirent sujet de rompre sur le champ toutes les alliances qu'ils avoient avec ce Prince.

Il ne tint bientôt qu'à Jagellon de le faire repentir de son injuste partialité. Les (*b*) Bohemes ne l'aimoient point. Ils résolurent de lui ôter la Couronne; & comme au temps de Wenceslas, ils (*c*) voulurent ne plus faire qu'un seul Etat avec le Royaume. Entêtés (*d*) des dogmes de Wicleff, qu'ils avoient embrassés depuis peu; ils s'imaginoient peut-être, que Jagellon né Payen leur permettroit plus aisément de les suivre. Ils sentoient malgré eux une espece de rapport entre n'avoir point de religion, & n'en avoir qu'une fausse; mais tenter la vertu, c'est la

(*a*) CROMER. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 421.
(*b*) *Id. pag.* 423.
(*c*) *Id. pag.* 428. CROMER. *pag.* 431. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 141. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 141. *vers.* KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 109. 110.
(*d*) Jean Hus & Jérôme de Prague, les avoient enseignés dans le Royaume, d'où ils s'étoient répandus dans la Moravie, dans la Silésie, dans l'Allemagne & dans la Pologne même. CROMER. *pag.* 394. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 314. Wenceslas Roi de Boheme, Prince abruti par ses debauches, & moins jaloux des intérêts du ciel & de sa propre gloire, que des avantages que lui rapportoient les troubles, qui divisoient ses sujets, avoit laissé un libre cours à cette hérésie naissante. Il disoit ordinairement que son Hus, qui dans la langue du pays signifie une oye, lui pondoit tous les jours des œufs d'or. CROMER. *ubi suprà.* Sur la fin de son régne les sectaires n'employoient plus que les meurtres & les incendies, pour persuader les Dogmes qu'ils vouloient établir. Ces désordres étoient venus en partie de ceux qui avoient régné jusqu'alors dans tout le monde Chrétien, partagé en diverses factions à cause des prétentions des Antipapes Jean XXIII. Grégoire XII. & Benoît XIII: Une affreuse corruption s'étoit glissée dans l'Etat Ecclésiastique. Albic, Archevêque de

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1424.

la soupçonner. Le Roi de Pologne parut offensé de leur projet, & (e) répondit à Verner de Rankow, qui (f) lui portoit la parole de la part des Confédérés de Boheme, qu'il (g) n'avoit garde d'accepter un Royaume qui appartenoit à Sigismond, par un droit incontestable; qu'il avoit sujet de se plaindre de ce Prince; mais qu'il ne sçavoit point repousser les injustices par des trahisons: & qu'en un mot, sa Religion ne lui permettoit pas de régner sur des Hérétiques, qui prétendoient n'être point inquiétés dans l'exercice de celle qu'ils professoient.

Jagellon fit plus encore, il ne s'en tint pas à ce refus. Il (h) envoya du secours à Sigismond, pour lui aider à soumettre la Boheme. Cet excès de magnanimité toucha peu l'Empereur. Il (i) crai-

de Prague, & auparavant médecin, n'avoit obtenu qu'à force d'argent le siége de cette Métropole. Il l'avoit revendu à Conrad Vestphale, qui par ses connivences, ou par ses concussions avoit bientôt trouvé le secret de s'indemniser des avances qu'il avoit faites. Le supplice de Jean Hus & de Jérôme de Prague, brûlés à Constance, nonobstant les sauf-conduits de l'Empereur, avoit extrêmement augmenté le nombre de leurs prosélytes. *Resp. & stat Imperii Rom. Germ. pag.* 321 Sigismond avoit laissé croître l'audace de ces sujets rebelles, en négligeant d'abord de la reprimer. On lui ferma les portes de Prague, & on refusa de le reconnoître pour Souverain. Ce fut alors, qu'ils formerent le dessein de se donner à Jagellon, à qui ils faisoient entrevoir, qu'outre la Boheme, qu'il pouvoit joindre à ses Etats, il rentreroit en même temps en possession de la Silésie. KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 110. 111. DLUGOSS. *pag.* 432. 433.

(e) *Id. pag.* 435.

(f) *Id. pag.* 428.

(g) CROMER. *pag* 431. 432. DLUGOSS. *pag.* 49.

(h) *Id. pag.* 482. CROMER. *pag.* 438.

(i) DLUGOSS. *pag.* 483. CROMER. *pag.* 339.

Jagellon ou Uladislas V. 1424.

craignit que les Polonois ne vinssent plûtôt pour soutenir, que pour reprimer ses sujets rebelles. Il les força de retourner sur leurs pas, & se fit une espece de mérite de refuser un bienfait, dont il ne pouvoit s'acquitter, qu'en épousant sincérement les intérêts de la Pologne.

Il pressentoit déja par la conduite de Vitolde envers les Chevaliers, qu'il lui seroit aisé de s'attacher ce Prince, il persistoit dans le dessein de s'en servir pour humilier la nation, qu'il (a) estimoit trop pour ne la pas craindre. Il ne se trompoit point dans ses idées. Vitolde devenoit tous les jours plus sensible à ce qui s'étoit passé à la Diette de Hrodlo. Il ne pouvoit pardonner à Jagellon d'avoir ébloui ses sujets par un systême d'indépendance, de leur avoir appris à ne lui point obéir, & sous prétexte de les rendre aussi libres que les Polonois, de s'être ménagé les moyens de les remettre quand il voudroit sous son empire.

Il (b) y avoit déja deux ans qu'il (c) avoit fait épouser à Jagellon une de ses niéces, fille d'une de ses sœurs, & d'André, Duc de Kiovie. Il s'étoit flatté de gouverner cette Princesse, & il ne doutoit pas, que le premier usage de l'empi-re

(a) Dlugoss. *pag.* 155.

(b) Après la mort de la Reine Anne, fille du Comte de Ciley, Dlugoss. *p.* 371. Jagellon avoit épousé en troisiémes nôces Elisabeth, fille du Palatin de Sendomir, Otton de Piloza, de la maison de Topor. Okolski. *orb. Pol. Tom. III. p.* 49. Elle étoit veuve de trois maris, dont le premier avoit été Jean de Myedzwyedz, Morave de nation. Le second un Silésien nommé Viszlon de Wiszemborg, & le troisiéme Vincent Granowski, de la maison de Leliwa, Castellan de Nackel. Okolski. *orb. Pol. T. II. p.* 72. Dlugoss.

re qu'elle prendroit sur son époux, ne fût de le porter à revoquer tous les Décrets nouvellement faits en Lithuanie. Il lui supposoit de la reconnoissance. Elle ne témoigna aucun zèle pour ses intérêts.

JAGELLON ou ULADISLAS V. 1427.

Irrité qu'elle eût refusé de remplir ses desirs, ou qu'elle eût négligé de les satisfaire, il résolut de la brouiller avec Jagellon, & il mit en œuvre un moyen, qui le vengea en même temps de ce Prince. Il connoissoit sa jalousie. Il (d) lui donna de violens soupçons de l'infidélité de Sophie; c'étoit le nom de la Princesse. Elle (e) étoit sur le point d'accoucher de son troisiéme enfant. Son état ne le toucha point. Il lui servit même d'une forte présomption, dont il appuya ses calomnies. Le (f) Roi étoit déja vieux. Il lui fit sentir, qu'une si heureuse fécondité ne laissoit d'ordinaire à un homme de son âge, que le triste plaisir de s'en faire honneur, & de montrer assez de force d'esprit pour en adopter les fruits avec confiance.

Ce qui augmentoit la malignité d'une si infâme accusation, contribua même à la rendre plus vraisemblable. La Reine étoit sa niéce. Auroit-il pû se resoudre à la flétrir, si l'intérêt de Jagellon n'eût prévalu sur les égards qu'il devoit à

GOSS. *pag.* 378. Jagellon l'épousa contre le gré du Sénat. Elle étoit âgée, & d'ailleurs atteinte d'une maladie de consomption, dont elle mourut trois ans après. *Id. pag.* 427.

(c) *Id. pag.* 446. KOJALOWICZ. *pag.* 112. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 142.

(d) DLUGOSS. *pag.* 498. CROMER. *pag.* 441.

(e) KOJALOW. *pag.* 122. DLUGOSS. *pag.* 497. NEUGEBAVER. *Hist Pol. pag.* 276

(f) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 144.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1427.

à sa famille? C'étoit ainsi qu'il parloit lui-même pour couvrir sa mechanceté. D'ailleurs son assûrance sembloit répondre de sa bonne foi. Il vouloit que Jagellon éclaircît ses doutes; mais il avoit tout préparé pour l'engager à croire contre toute apparence ce qu'il avoit pris à tâche de lui persuader.

Deux (*a*) filles d'honneur de la Reine, sous prétexte qu'elles l'avoient servie dans ses intrigues, furent arrêtées & interrogées juridiquement. Elles chargerent leur maîtresse de mille désordres, & nommerent même plusieurs de ses favoris. Trois (*b*) d'entre eux prirent la fuite. Les autres furent mis en prison.

Le même sort étoit destiné à Sophie, en attendant que le Roi eût pronocé son dernier arrêt. Tout le sang de cette malheureuse Princesse, ne lui paroissoit pas capable d'expier ses crimes. Il l'envoyoit en Lithuanie, où elle devoit subir son jugement, lorsque plusieurs Grands du Royaume, étonnés d'un éclat plus propre à la déshonorer, que ne l'étoient les affronts qui causoient

(*a*) Elles étoient sœurs, & s'appelloient Sczekoczki. Leur famille étoit une branche de la maison d'Odrowaz. SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. p.* 316. DLUGOSS. *p.* 498.

(*b*) Ces amans accusés étoient deux freres des filles d'honneur, dont nous venons de parler. Les autres étoient Hincza de Rogow, de la maison de Dzialosza. OKOLSKI *Tom. p.* 197. Pierre Kurowski, de la maison de Srzeniawa. *Id. Tom. III. pag.* 132. Laurent Zaremba. *Id. eod. Tom. p.* 323. Jean Koniecpolski, de la maison de Pobog. *Id. Tom. II. pag.* 529.

(*c*) Cette façon de justifier une femme accusée, n'étoit pas nouvelle. Nous lisons dans nos Historiens François, que Chilperic n'ayant laissé à sa mort qu'un fils en très bas âge, la conduite irréguliere de Fredégonde, mere de cet enfant, fit

oient ses allarmes, oserent blâmer l'excès de son ressentiment. Il venoit d'un violent amour; s employerent ce même amour pour l'appaiser; & il (c) fut résolu que la Reine se purgeroit par serment, & par le témoignage de quelques femmes, dont l'honneur & le mérite seroient exempts de tout soupçon.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1427.

Rien n'étoit plus aisé que cette façon de sauver du danger une innocence équivoque. Il est peu de femmes qui n'ayent en horreur les maris ombrageux; & au défaut de celles que l'on cherchoit, combien s'en seroit il présenté pour justifier la Reine, dans le cas même qu'elle eût été coupable de tous les déréglemens dont on l'accusoit?

Quoi qu'il en soit, sept (d) Dames du plus haut rang, déposerent en faveur de la Reine, & sur leur serment Jagellon se reconcilia avec elle. Il se flatta dès ce moment d'avoir regagné son coeur, & il se le persuada d'autant plus, qu'elle n'eut garde de lui faire des reproches inutiles, & que les Personnes qui avoient concouru à détrui-

de douter s'il étoit du sang de Clovis, & que cette Princesse fut obligée de jurer avec trois Evêques & trois cens des Principaux de la nation, que Clotaire, c'étoit le jeune héritier, étoit véritablement fils de Chilperic. Ainsi Judith, fille du Comte Guelfe, & femme de Louis le Débonnaire, ayant été accusée de plusieurs crimes, fut reçuë à faire serment sur son innocence devant des Commissaires, & déclarée ensuite exempte de toute suspicion. *Vit. Ludov. Pii. an.* 831. Ceux qui juroient pour les prévenus s'appelloient jureurs, conjureurs, sacramentaux. *Voyez*, Dissertation sur l'ancienne forme des sermens usités parmi les François, par l'Abbé DE VERTOT, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; *Tom.* III. de l'édition d'Amsterdam. *pag.* 435. *& suiv.*

(d) DLUGOSS. *pag.* 499.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1427. truire ses méfiances, se faisoient toutes un mérite de respecter sa nouvelle erreur. C'en étoit une en effet, & il est bien plus rare, qu'une femme pardonne les soupçons d'un époux, qu'il ne l'est qu'un époux se laisse aveugler sur les égaremens de sa femme.

Mais si la Reine dans le fond de son cœur conservoit du ressentiment contre Jagellon, peut-être Jagellon ne tarda pas de soupçonner de nouveau la fidélité de la Reine. Sa jalousie ne cédoit à la raison que par intervalles. Cependant malgré des foiblesses si capables de le décréditer dans l'esprit de ses sujets, il eut presque toujours le bonheur de conserver leur estime.

Il la méritoit par le tendre amour qu'il avoit pour eux; & ce fut à tort qu'on l'accusa quelquefois d'avoir plus à cœur les intérêts de sa maison, que ceux de son Royaume. Il ne tint pas à lui que la Lithuanie ne fît un seul & même Etat avec la Pologne; mais malgré ses desirs & la bonne foi de ses promesses, ce dessein fut combattu par les intrigues de Vitolde, dont rien n'étoit capable de borner l'ambition. Il ne tarda pas de faire alliance avec l'Empereur, qui (*a*) de son côté n'oublioit rien pour l'attirer à lui, & (*b*) proposa de nouveau de le faire Roi de Lithuanie.

1429. Le projet fut accepté, Vitolde songeoit même depuis quelque temps à le faire renaître. Il (*c*) ne

(*a*) KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 124.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 515.
(*c*) *Id. pag.* 516. CROMER. *pag.* 443. KOJALOWICZ. *p.* 128. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 144. *vers.*
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 513.

r) ne s'y prêta néanmoins qu'à condition que JAGEL-
Roi de Pologne y donneroit son agrément. LON OU
croyoit Sigismond en état de l'exiger; & sans ULADIS-
aveu du Roi & celui de la République, quel LAS V.
cours l'Empire pourroit-il attendre d'un Prin- 1429.
e toujours contraint à n'employer ses forces, ue pour se soutenir dans sa nouvelle dignité?

Sigismond (d) étoit alors en Pologne. Il (e) revenoit d'une malheureuse guerre, qu'il avoit ntreprise contre les Turcs. Il pria (f) Jagelon de ne pas s'opposer aux décisions du Sénat, ce corps respectable consentoit d'avoir un Roi our vassal. Il ne s'agissoit, selon lui, que d'un itre assez vain, peut-être même humiliant pour Vitolde, puisqu'il vouloit toujours dépendre de a nation; mais ce titre devoit faire honneur ux Polonois, & relever infiniment l'éclat de ur Couronne. Il espéroit que les Grands de Etat, s'ils ne se rendoient à ses sollicitations, aindroient du moins de déplaire au Duc de Lithuanie, qui par sa présence voulut en imposer à l'Assemblée, que (g) Jagellon eut la foiblesse de convoquer.

Vitolde n'étoit point haï de la plupart des Polonois. Le Roi qui s'étoit attaché à lui par les iens même qu'il lui avoit faits, avoit accru (h) on crédit dans le Royaume par sa déférence our ses conseils, & par la confiance qu'il lui voit témoignée dans ses guerres. On estimoit lus ses vertus, qu'on ne redoutoit ses vices, qu'il

(e) Id. pag. 504. CROMER. pag. 442.
(f) DLUGOSS. pag. 516.
(g) Id. pag. 517. KOJALOWICZ. pag. 128.
(h) PASTOR. AB HIRTENB. Flor. Polon. p. 142.

JAGELLON OU ULADISLAS V. qu'il rachetoit par ses attentions pour les Grands, toujours plus propres à les captiver que les services mêmes.

1429. Il ne doutoit presque pas du consentement qu'il demandoit, & il l'eût obtenu, sans doute, si l'Evêque de Cracovie, Sbignée (a) Olesnicki, indigné (b) de la lâcheté l'Albert Jastrzembiec, Archevêque de Gnesne, qui avoit opiné avant lui, n'eût entraîné par la force de ses raisons tous ceux qu'il voyoit déja ébranlés par ce prémier suffrage. Il (c) découvrit les vûes de l'Empereur. Il fit voir que ce Prince cherchoit moins à satisfaire l'ambition du Duc, qu'à la faire servir à la perte du Royaume. Il rappella à Vitolde ses traités, ses conventions, ses sermens, les graces que le Roi lui avoit faites, le zéle des Polonois à le suivre dans toutes ses expéditions. Il lui représenta qu'à son âge, il ne lui restoit plus qu'à jouïr paisiblement du fruit de ses travaux. Craignant néanmoins de l'offenser par des reproches plus sensibles que ses refus, il s'étendit sur ses exploits, & le conjura de n'en point ternir la gloire, en affectant une prééminence, dont il ne pouvoit se rendre digne, qu'en cessant de la désirer.

Sbignée eut à peine achevé son discours, que (d) le Grand-Duc sortit de l'Assemblée avec toute l'agitation d'un homme, qui n'est plus maître de ses transports. Il insulta le Sénat, le (e) me-

(a) C'étoit sans doute, le même qui avoit sauvé la vie au Roi à la bataille de Tannenberg.

(b) KOJALOW. p. 129. NEUGEBAVER. p. 277. DLUGOSS. pag. 518.

(c) Id. ibid. CROMER. pag. 444.

de se faire Roi sans son aveu ; & peut- JAGEL-
ce trait d'imprudence, il le rassûra sur LON OU
s, qu'il prétendoit faire pour le devenir. ULADIS-
lonois répondirent à ses emportemens par LAS V.
nures séditieux, qui annoncent chez eux 1429.
e la licence. Le Prince n'avoit alors
ute défense, que ses services & sa ré-
. Il (f) se hâta de retourner dans ses
& (g) Sigismond reprit en même temps
in de la Hongrie.

se disposoit à la guerre entre Vitolde &
. Leurs intérêts les divisoient moins
passion. Les Chevaliers Teutoniques
t des secours aux Lithuaniens, qui n'é-
oint fâchés de voir leurs Etats érigés en
ie. La Hongrie se préparoit à soutenir
ets de son Roi, & l'Empire jaloux de
e de son chef, s'ébranloit déja pour le
e.

t été difficile au Sénat de résister à tant
lis à la fois. Manquant de ressources,
en trouver dans une apparence de ferme-
h) envoya des Ambassadeurs à Vitolde,
i annoncer, que les troupes de la Répu-
avoient déja ordre d'entrer sur ses terres,
andonnoit son chimérique dessein. Sbi-
ortoit la parole. Trop d'assûrance décé-
nquiétudes. Il eût fait soupçonner en lui
courage, s'il eût affecté moins d'intré-
pidi-

(f) ibid. DLUGOSS pag. 519.
(g) JALOW. pag 129.
(h) l. pag. 130.
... RUGEBAVER. Hist. Pol. p. 278.
... pag. 131. DLUGOSS. p. 524. CROMER. pag. 445.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1429. pidité. Il fut reçu avec un orgueil aussi fier; mais plus tranquille. Le (a) Duc répondit que du moment que son projet avoit éclaté, l'honneur l'obligeoit à le suivre; & quel qu'il fût en lui-même, qu'il sçauroit le rendre juste par le succès.

La finesse supplée rarement la politique. Les Polonois dans une seconde Ambassade s'étudierent moins à cacher leurs craintes. Ils (b) offrirent même à Vitolde le titre qu'il ambitionnoit. Ne voulant point séparer la Lithuanie de leurs Etats, ils lui déclarerent, qu'ils étoient prêts à lui déférer leur propre couronne. Ils ne doutoient point qu'il n'aimât mieux être Roi de deux puissantes nations, que de ne l'être que d'une seule, où il n'auroit jamais un parfait repos; & qu'il ne préférât de dévoir sa dignité à des amis qui lui seroient fidelles, plûtôt qu'à un Prince qui ne cherchoit que ses avantages dans les services qu'il lui offroit.

Jagellon étoit fort dechû de la gloire qu'il s'étoit acquise par la sagesse de son gouvernement. L'âge (c) & les fatigues avoient épuisé ses forces. Son esprit étoit baissé. Il sentoit, & il avoüoit sa foiblesse; c'étoit presque le seul mérite dont il pût encore se faire honneur auprès de ses sujets. Il convint avec eux, qu'il devoit céder la couronne, plûtôt que de mourir avec

la

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 525.
(b) *Id. pag.* 528. KOJALOWICZ. *pag.* 132.
(c) CROMER. *ubi suprà.*
(d) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 145. *vers.* NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 279.
(e) CROMER. *p.* 446. DLUGOSS. *p.* 531. KOJALOW. *p.* [illegible]

e n'en avoir pas soutenu les intérêts. JAGEL-
es enfans: mais encore en bas âge. LON ou
n avoit point. On lui fit espérer qu'à ULADIS-
ce Prince, qui (*d*) avoit plus de qua- LAS V.
ans, on mettroit un de ses fils sur le 1429.

que fût sa haine pour le Duc, il l'im-
ien de l'Etat; mais (*e*) le Duc n'ac-
it ce sacrifice. Il s'étoit fait un faux
le ne rien devoir qu'à lui-même. Il
plus entêté que jamais de son dessein,
enta d'assûrer les Ambassadeurs, qu'il
posoit rien de contraire au bien & à
de la République.

iant (*f*) il se fit prêter de nouveaux 1430.
lans toute l'étenduë de ses provinces.
ita les garnisons de ses places les plus
ux insultes des Polonois. Il (*g*) ne se
ue du pouvoir, que l'Empereur s'at-
'ériger ses Etats en Royaume. Ce (*h*)
i levoit ses doutes, dans des lettres que
cepta. Ceux qui les portoient furent
r les frontieres.

découvrit qu'ils avoient ordre de met-
niere main à une alliance entre le Grand
les Chevaliers, & qu'une Ambassade
d'Allemands, de Hongrois & de Bo-
étoit déja en chemin, & lui apportoit
le

MER. *pag.* 447. NEUGEBAVER. *pag.* 280.
MER. *pag.* 448. DLUGOSS. *pag.* 544.
ag. 545.
Id. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 281. HENN-
NNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 316.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. 1430.

le Diplôme de l'Empereur, & le Sceptre, qui devoit servir à son investiture.

Cette (*a*) Ambassade ne tarda pas d'arriver à Francfort sur l'Oder; mais les ordres étoient déja donnés pour lui fermer tous les passages. Les Nobles de la Grande Pologne avoient pris les armes. Repandus jusques dans les bois les plus épais, ils en gardoient nuit & jour les sentiers même les plus difficiles. Les Députés après une longue & vaine attente, furent contraints de retourner sur leurs pas. Paul (*b*) de Rusdorff, qui (*c*) étoit devenu Grand-Maître des Chevaliers, eut beau se formaliser de cette garde exacte. On lui demanda depuis quand la République étoit obligée de lui rendre compte de ce qu'elle ordonnoit dans l'intérieur de ses Etats.

Il n'étoit plus possible à Vitolde, ni de réussir dans ses desseins, ni de faire reprendre aux Polonois celui qu'ils avoient eû de le reconnoitre pour maître. Son (*d*) génie bouillant & altier ne put supporter la honte d'avoir échoüé dans son entreprise. Quelques (*e*) Polonois gagnés par ses largesses, s'offroient d'appuyer ses prétentions; mais ils le servoient mal pour lui être plus longtemps nécessaires. Sbignée (*f*) captivoit, pour ainsi dire, tout le Sénat. Aussi (*g*) outre des caresses du Duc, qu'irrité de ses menaces, il retenoit tous les Grands dans le devoir, & par l'au-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 546. KOJALOWICZ. *pag.* 135.
(*b*) DLUGOSS. *pag.* 546.
(*c*) *Id. pag.* 347. ALEX. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. II. pag.* 128. JOAN. LEON. *Hist. Pruff pag.* 240 CROMER. *p.* 448.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 547. KOJALOWICZ. *pag.* 136.
(*e*) *Id. p.* 133. DLUGOSS. *p.* 529. CROMER. *p.* 445. 446.

torité qu'il s'étoit faite, il conseilloit moins, JAGEL-
'il ne commandoit ce que la raison & l'hon- LON ou
r devoient inspirer pour le bien du Royau- ULADIS-
. Un zéle animé par la justice n'est pas moins LAS V.
ficile à contenir, que celui qu'excite la pas- 1430.
n.

Ce brave citoyen ne cessoit de combattre pour Patrie, lorsqu'on s'appperçut que Vitolde succomboit sous le poids de ses chagrins. Atteint) d'une maladie de langueur, il reconnut en- l'injustice de ses procédés. Il sentit tout le ant d'une ambition prête à s'éteindre avec lui, (i) il mourut persuadé que l'homme ne peut ûter de vrai bonheur qu'autant que la raison nduit ses desirs, puisqu'elle le rend heureux ant même que de les remplir, & lors même 'elle n'a pû réussir à les satisfaire.

Ce (k) Prince fut extrêmement regretté de ses ets. C'étoit un de ces génies supérieurs, qui nblent faits pour commander au reste des homs; & qui habiles à profiter de la fortune si elles prévient, sçavent également la maîtriser and elle leur est contraire, ou se mettre aus d'elle, quand ils ne peuvent la forcer à les vir. Né pour être doux & humain, Vitolne dût la dureté de ses moeurs, qu'à la féroé de son siécle. Des sentimens confus de tenesse & de bonté s'élevoient souvent dans son coeur.

f) *Id pag.* 449. DLUGLOSS. *pag.* 553.
g) *Id. ibid. & pag.* 554.
h) *Id pag.* 555. CROMER. *pag.* 450. KOJALOWICZ. *p.* . NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 282.
i) JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 241. DLUGOSS. *pag.* 557.
k) *Id. ibid*

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1430.

cœur. Il cherchoit à les démêler ; & il n'eût point balancé à les suivre, si l'éducation plus forte qu'une nature inculte lui eût permis de s'y livrer. Aussi (*a*) étoit-il plus sévère que barbare. Habile sans étude, équitable comme par instinct, il sçut donner des loix à ses peuples, les y soumettre par crainte, & les leur faire aimer par raison. Toujours (*b*) prêt à s'arracher à ses plaisirs pour se prêter à l'ennuyeux détail de leurs affaires, il écoutoit leurs plaintes en tout temps & en tout lieu ; & jamais il ne prolongea les malheurs, qu'il pouvoit finir, dès qu'on les lui avoit fait connoître. Sa (*c*) frugalité ressembloit presque à l'austère sobriété d'un Anachorete, & elle ne se démentit jamais ; mais rien ne fut égal à son courage, que la confiance qu'il y avoit. Présumant toujours de ses succès, il avoit l'art de se les rendre aisés, par l'idée qu'il se formoit qu'ils le devoient être. L'amour (*d*) & l'ambition furent ses seuls défauts ; mais on ne le vit point ramper pour s'élever, & il sçut toujours maîtriser son cœur, lorsqu'il paroissoit le plus l'avoir abandonné à lui-même. Ces passions ne prirent rien sur ses devoirs. Elles ne firent tort qu'à son repos & à sa gloire.

Il (*e*) eut à peine les yeux fermés, que Suidrigelon s'empara à main-armée de la forteresse de

(*a*) *Id. pag.* 558.
(*b*) *Id. pag.* 557. KOJALOW. *pag.* 139.
(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 558. CROMER. *ubi suprà.*
(*d*) DLUGOSS. *ibid.*
(*e*) CROMER. *Lib. XX. pag.* 451. DLUGOSS *pag.* 560. KOJALOW. *pag.* 141.
(*f*) DLUGOSS. *pag.* 558. CROMER. *ubi suprà.* KOJALOWICZ. *Lib. III. pag.* 140.

, de celle de Trock & de plusieurs au- JAGELLON OU ULADISLAS V. 1430.
nvahit même une partie de la Podolie.
emporté & aussi imprudent que Skir-
éja (g) mort depuis plusieurs années, il
it ses desseins que sur ses passions; &
ns étoient toujours extrêmes. A force
t aux plus noires scélératesses, il n'en
s d'horreur. Perfide & féroce, il me-
ussi peu ses partisans, que ses ennemis,
pardonnoit point les vices qu'on détes-
ui. Quelque desir qu'il eût de se rendre
e la Lithuanie, il y portoit la guerre
ar malignité que par intérêt, & il eût
de la voir enlever aux Polonois, quand
lle n'eût pû devenir le prix de ses con-

poussa ses hostilités jusqu'à faire arrê-
oi, & tous ceux qui l'avoient accom-
ux obseques de Vitolde. Cette (i) triste
: obligea le Sénat de convoquer une
à Warta, dans le Palatinat de Siradie,
t résolu de faire monter la Noblesse à
On avoit déja dépêché des couriers à
Martin V. adressa (k) un Bref à l'Em-
que l'on soupçonnoit d'avoir excité la ré-
Il (l) en envoyoit un autre à Suidrige-
lon.

Lib. II. p 48. DLUGOSS *p.* 142. CROMER. *p.* 376.
UGOSS. *pag.* 566. KOJALOW. *pag.* 142. PASTOR.
EMB. *Flor. Pol. pag.* 144.
JALOW. *pag.* 143. DLUGOSS. *pag.* 571. CROMER.
HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 149. *vers.* STAN.
Annal. Pol. pag. 1167.
OMER *pag.* 453. DLUGOSS. *pag.* 568.
. *pag.* 566.

JAGELLON OU ULADISLAS V. lon. Les prieres du Pape firent moins d'effet que les menaces de la République. Jagellon (a) fut mis en liberté ; & (b) plûtôt par paresse que

1430. par bonté, il dissuada la guerre, & voulut qu'on essayât de ramener son frere par la voye des négociations. Il (c) lui fit offrir la Lithuanie, aux conditions qu'elle avoit été cédée à Vitolde; mais il redemandoit tout ce que ce Prince occupoit d'ailleurs dans la Podolie & dans la Volhynie.

1431. La foiblesse du Roi ne fit qu'augmenter l'insolence de Suidrigelon, qui n'ayant à risquer que l'honneur de sa naissance, déja flétri tant de fois, vouloit éprouver jusqu'où sa témérité pourroit le conduire. Il s'en promettoit beaucoup plus d'avantages, qu'il n'en espéroit des Polonois; & il avoit quelque raison de s'imaginer, qu'ils n'avoient dessein de le menager, qu'autant de temps qu'ils auroient sujet de le craindre.

Jagellon (d) par ses lenteurs, faisoit soupçonner son zéle pour la Patrie. On le crut plusieurs fois d'intelligence avec l'ennemi. Il (e) résolut cependant de lui faire la guerre. Il (f) le trouva au-delà du Bug, à la tête d'une armée de citoyens, qui n'étoient faits ni aux périls, ni aux fatigues. Il (g) parut à peine devant eux, qu'ils prirent la fuite. Il profita de cette déroute, &

(a) *Id. pag.* 572.
(b) KOJALOWICZ. *pag.* 144.
(c) CROMER. *pag.* 453. DLUGLOS. *pag.* 574. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 285.
(d) DLUGOSS. *pag.* 573. CROMER. *pag.* 455. 458. 459. STANISL. SARNIC. *Annal. Polon pag.* 1167.
(e) KOJALOW. *pag.* 145. DLUGOSS. *pag.* 580.
(f) *Id. pag.* 582. CROMER. *pag.* 455.

b) fit des siéges, dont le succès fut si prompt i heureux, que Suidrigelon, plus audacieux l n'étoit brave, se (i) vit contraint de de-der la paix, ou feignit de la desirer, afin de ner le temps aux Teutoniques, qui (k) ar-ent pour lui, de pénétrer dans la Cujavie, aux Valaques, qu'il avoit attirés dans son ti, d'insulter les frontieres de la Russie. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1431.

ier des progrès de ces alliés, il rompit la re qu'on (l) lui avoit accordée, continua ses andages, & mit à feu & sang les Provinces il ne pouvoit garder, & celles même où il outenoit par la force des armes.

amais (m) guerre ne fut plus sanglante. Les urtres, les assassinats, les cruautés les plus bares y tenoient lieu de génie & de ressour-. Les Chevaliers avoient repris à leurs gages incendiaires, qu'ils recompensoient à pro-rtion de la grandeur des villes, & du nom-des villages qui avoient été brûlés. Ces (n) sérables qu'ils n'exposoient si volontiers, que le mépris qu'ils en faisoient, étoient plus ints par leurs stratagémes, qu'ils ne méritoient l'être par leur intrépidité. Contens d'un pre-er effort de courage, ils étoient souvent bat-; mais ils n'étoient jamais détruits. Leurs s grandes ressources étoient leurs fuites simu-lées,

(h) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 585.
(h) *Id. pag.* 586. CROMER. *pag.* 456.
(i) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 590. KOJALOWICZ. *p.* 148.
(k) CROMER. *pag.* 457.
(l) *Id. pag.* 458. DLUGOSS. *pag.* 591.
(m) CROMER. *pag.* 457. KOJALOWICZ. *pag.* 148, 149. DLUGOSS. *pag.* 589.
(n) CROMER. *pag.* 462. NEUGEBAVER. *pag.* 291.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1431. lées, & leurs courses sans art. On ne les rencontroit presque jamais quand on croyoit les avoir atteints, & ils reparoissoient au moment où l'on désespéroit le plus de pouvoir les surprendre.

Ce qui rendoit cette guerre encore plus funeste, c'est que dans l'une & l'autre armée, on montroit autant d'opiniâtreté dans les défaites, que d'orgueil & d'insolence dans les bons succès. D'ailleurs une haine personnelle animoit les soldats de chaque parti; & les uns & les autres également acharnés, combattoient moins pour obéir à leurs chefs, que pour assouvir leur rage.

1432. Il n'étoit reservé qu'à Jagellon de sauver encore la Lithuanie, par ce grand art des négociations, qui l'avoit rendu supérieur à tous les événemens de son régne. Il (a) envoya un Emissaire sécret en Lithuanie, pour y gagner le peuple & le ramener à ses devoirs. Il n'ignoroit pas que les Grands commençoient à se venger de la dureté de leur Prince par la liberté de leurs discours, & que depuis quelque tems ils le regardoient moins comme leur Souverain, que comme le fléau de leurs Provinces.

Il leur fit représenter, que s'ils vouloient un maître, il leur en falloit un dont l'unique ambition fût de les rendre heureux. Il leur fit proposer Sigismond Starodubski, cousin-germain de

(a) DLUGOSS. pag. 611. KOJALOWICZ. pag. 151. CROMER. pag. 461.
(b) KOJALOW. pag. 152.
(c) Voyez le Traité qu'il fit avec la République. Il est rap-

de. Son élevation, disoit-il, ne porte- JAGEL-
it avec elle ce caractère de honte, qui LON OU
ujours déshonorer celle de Suidrigelon; ULADIS-
logne l'appuyeroit de toutes ses forces, LAS V.
loient concourir avec elle à le mettre à 1432.
de l'usurpateur.

insinuations ébranlerent les esprits. On point les armes; mais on les tourna idrigelon, qui (b) fut contraint de s'en- ur éviter la fureur d'une nation, qu'il ne plus suborner par ses artifices.

lubski ne voulut en accepter le gou- nt, que de l'aveu du Roi. Il (c) se t vassal de ce Prince, & consentit qu'il ât toujours la qualité de Grand-Duc; it d'épouser toutes les querelles de la & de l'aider à ses dépens dans toutes res; de ne jamais faire d'alliance con- Polonois, ni avec Suidrigelon, ni avec oniques; de rendre toutes les places de lie, qui avoient été conquises durant bles; de ne point ambitionner de se fai- quelque instance qu'on lui fît de s'ar- titre; & de ne reconnoître pour héri- ses Etats que Jagellon, & ses successeurs ne. D'un autre côté les Polonois lui nerent le Duché de Trock, & con- qu'il le laissât à ses enfans. Il fut dit t, que ceux qui le posséderoient après lui,

tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 614 *& seqq.*
ICZ. *Hist. Lituan. Lib. IV. pag.* 154. CROMER.
HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 153. *vers.* & 154.
IVER. *Hist. Pol. pag.* 290.

JAGEL-LON OU ULADIS-LAS V. lui, en feroient hommage à la République; & que s'il mouroit sans postérité, ce Duché reviendroit à la Pologne. La Volhynie lui fut cé-

1432. dée également; mais après sa mort elle devoit rentrer sous la domination de ses premiers maîtres. Tous ces articles furent ratifiés par les sermens du nouveau Duc, & du Prince Michel, son fils; & l'on y fit souscrire le Sénat & la Noblesse de Lithuanie.

1433. Il étoit à craindre que Suidrigelon ne reprît les armes. Il (a) reparut en effet, avec une puissante armée de Russes & de Tartares. Starodubski (b), aidé des Polonois, le bâtit près d'Osmyana. Il lui tua 10000. hommes & fit 4000. prisonniers. Quelque grande que fût cette perte, elle (c) ne fit que redoubler la témérité de ce Prince, qui n'ayant jamais suivi que son caprice, n'écoutoit plus que son désespoir. Animé, peut-être même secouru par l'Empereur, il leva de nouvelles troupes; mais enfin après bien des combats qu'il seroit trop long de rapporter, Starodubski se maintint dans la possession de la Lithuanie.

Jagellon ne se consola des vains efforts qu'il avoit faits pour unir cette province au Royaume, que par l'espérance que les Polonois choisiroient Uladislas, son fils-aîné, pour lui succéder. Il y avoit déja quelques années, que (d) dans une Diette tenuë à Brescie, ils avoient nommé ce Prince pour régner après lui; mais c'étoit

(a) DLUGOSS. pag. 621.
(b) Id. pag. 622. CROMER. pag. 463. NEUGEBAVER. Hist. Pol. pag. 292. KOJALOW. pag. 159.
(c) Id. pag. 160. DLUGOSS. pag 645. CROMER. p. 468.

'étoit à condition, que Jagellon confirmeroit leurs anciens priviléges, & leur en accorderoit de nouveaux. L'Acte d'élection avoit été expédié, & remis à l'Evêque de Cracovie, avec ordre néanmoins de ne le délivrer, qu'au moment que le Roi lui remettroit le Diplôme, qui devoit augmenter leur liberté. Jagellon s'étoit pressé de le promettre, & différoit tous les jours de le donner. Il attendoit quelque conjoncture heureuse, qui le dispensât d'acheter comme une grace, ce qu'il croyoit lui être dû par les prérogatives de sa dignité, & par les usages même du Royaume. JAGELLON OU ULADISLAS V. 1433.

Il (e) avoit convoqué une nouvelle Diette à Lencici. On y rappella ses promesses, & d'un ton d'aigreur, que soutenoit l'orgueil d'une autorité déja établie, on le somma de les accomplir. Pressé de se déclarer, & plus offensé de l'audace de ses sujets, que fâché d'avoir manqué à les satisfaire, le (f) Roi répondit avec hauteur, que ses engagemens étant injustes, ni le devoir, ni l'honneur ne l'obligeoient à les tenir. Il eut à peine prononcé ces mots, qu'un bruit confus s'éleva dans l'assemblée. Ce n'étoient d'abord, que des murmures à demi étouffés par la crainte. Soutenus par ceux qu'ils excitoient, ils dégénererent bientôt en des saillies de fureur & de rage. On demanda à l'Evêque les lettres qu'on lui avoit confiées, & (g) l'on eut l'insolence de les déchirer à coups de sabre sous les yeux

(d) DLUGOSS. pag. 486. KOJALOW. pag. 120.
(e) DLUGOSS. pag. 490. CROMER. pag. 439.
(f) Id. pag. 440.
(g) DLUGOSS. pag. 491.

JAGELLON OU ULADISLAS V. 1433. yeux du Roi, qui n'évita de plus grands outrages, que par l'intrépidité avec laquelle il sembloit plûtôt ménacer les conjurés, qu'il ne paroissoit les craindre.

Ce (a) ne fut que quatre ans après & dans le temps de ses plus vives dissensions avec Vitolde, qu'il se résolut enfin d'accorder à la République les (b) Priviléges qu'elle lui avoit demandés. Elle les reçut avec joie; mais par fierté, ou par vengeance, elle ne se décida point sur l'affaire de la succession. Deux (c) ans seulement avant la mort de Jagellon, elle consentit que son fils Uladislas montât après lui sur le thrône. Il s'occupoit alors à faire une paix durable avec les Teutoniques. Il (d) ne put réussir qu'à une tréve qui devoit durer douze ans.

La seule nécessité de garantir ses Etats d'une
1434. usurpation injuste, lui avoit fait supporter la guerre, qu'il n'aimoit point. Elle lui avoit rendu comme inutiles les vertus qu'il affectionnoit le plus, & qui lui auroient fait un plus grand nom, que les talens qu'il avoit pour les armes. Aussi préferoit-il à ses triomphes mêmes, les douceurs du repos. Il espéroit d'en jouïr, lorsqu'il

(a) *Id. pag.* 536. CROMER. *pag.* 446. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 143.

(b) Ces priviléges comprenoient tous ceux qui avoient déja été accordés par le Roi Loüis, & par ses prédecesseurs. Jagellon les ratifia de nouveau, & y en ajoûta plusieurs autres également avantageux à la République. Je n'en citerai que quelques-uns. Il s'engagea à ne conférer à aucun étranger les dignités & les charges de l'Etat, à ne les donner qu'à des Patriotes, qui seroient même possessionnés dans les provinces, où ces emplois devroient être exercés, & à n'en jamais disposer avant leur vacance. Il promit de ne faire battre aucune espèce de monnoye sans le con-

'il (e) fut atteint d'une fiévre violente, qui JAGEL-
ns peu de jours le mit au tombeau. LON OU
Ce Prince fut moins regretté de ses peuples, ULADIS-
'il ne le méritoit; mais beaucoup plus qu'il LAS V.
le devoit être naturellement dans un Etat de- 1434.
ns libre. Les Républiques, presque toujours ingrates, sont rarement sensibles à la perte de urs grands hommes. On les y craint plus qu'on les estime. On les y persécute encore plus l'on ne les craint. C'étoit beaucoup que l'on onnât à Jagellon quelques vrais soupirs dans une tion, où l'on pouvoit déja librement lui refuser des larmes même de bienséance & de politique.

L'honneur & la probité, la (f) candeur & la bonne foi, étoient la base & le fonds de son caractere; mais (g) il avoit moins de fermeté, que droiture; & plus de modération dans le bonheur, que de constance dans les disgraces. Sa politique ne cédoit point à sa valeur, & il sçut rendre quelquefois plus redoutable que ses armes. Un génie naturellement heureux le rendoit propre à tout ce qu'il vouloit entreprendre; ais moins vif que profond, il balançoit longtemps

nsentement des Prélats & Barons du Royaume, & de faire arrêter, ni punir aucun Noble, qu'il ne fût auparavant convaincu en justice réglée des crimes, dont il auroit été accusé. DLUGOSS. *pag.* 537. *& seqq.*

(c) *Id. pag.* 604. CROMER. *pag.* 459. NEUGEBAVER. *Hist.* *pag.* 289.

(d) *Id. pag.* 295. CROMER. *pag.* 468. DLUGOSS *p.* 643.

(e) *Id. pag.* 651. CROMER. *pag.* 470. KOJALOW. *p.* 163. NEUGEBAVER. *pag.* 297.

(f) DLUGOSS *pag.* 659.

(g) *Id. pag.* 657.

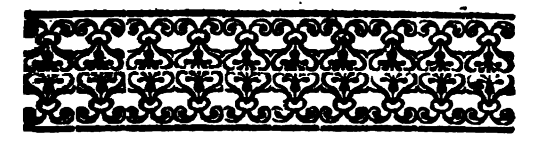
JAGELLON OU ULADISLAS V. 1434.

temps ses projets, & compensoit enfin la lenteur de ses entreprises par la justesse des moyens qu'il employoit pour y réussir. Caché sans être dissimulé, il craignoit autant d'éventer ses secrets, que de proférer un mensonge. On ne connoissoit d'ordinaire ses desseins, que par les succès, & l'on cherchoit d'autant moins à les déviner, qu'on l'estimoit incapable de s'y proposer d'autres motifs, que l'amour de l'ordre. Libéral, il (a) donnoit avec joie, avec profusion, avec grace, sans intérêt, & il regardoit comme un service digne de nouvelles largesses, le plaisir qu'on avoit eû de recevoir ses bienfaits. Il n'étoit avare que du temps. C'étoit le seul bien, qu'il craignît de perdre; & il ne le menageoit que pour les malheureux, à qui il devoit la justice, & (b) pour l'unique divertissement qu'il eût à cœur; c'étoit celui de la chasse. On (c) l'accusa d'être superstitieux; mais il ne fut jamais hypocrite; & (d) sa piété fut d'autant plus sincère qu'elle ne mettoit point de bornes à sa charité.

(a) *Id. ibid.* & 658. 660. CROMER. *pag.* 470, 471. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Polon. pag.* 145. NEUGEBAVER. *ubi suprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 157. KOJALOWICZ. *pag.* 164.
(b) DLUGOSS. *pag.* 657. 659. CROMER. *pag.* 471.
(c) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 165. DLUGOSS. *pag.* 658. 660.
(d) *Id. pag.* 659. PASTOR. AB HIRTENB. *ubi suprà.*

Fin du troisiéme Volume.

CARAC



CARACTERE,

MOEURS, ET USAGES

DES

POLONOIS,

Depuis que leur Etat est érigé en République.

LA générosité, la franchise, une noble fierté font le caractère des Polonois. Ces trois qualités sont en eux une source de mérite, quand elles ne sont point portées à l'excès; & elles constituent leurs plus grands défauts, quand ils ne sçavent point les contenir dans ce juste milieu qui fait la perfection des vertus, & sans quoi elles dégénèrent en vices. Leur caractère.

Epris autrefois de la seule gloire qui vient de la vertu, l'austérité de leurs mœurs faisoit leur plus grande richesse. Aujourd'hui (*a*) amollis par le faste, ils donnent dans les superfluités, & malheureusement leurs ressources n'ont point augmenté avec leurs besoins. On verra dans les volu-

(*a*) SIMON. STAROVOLSCI. *Polonia, sivè status Regni Polon. Descriptio. pag.* 72. Cet Auteur a ecrit vers l'an 1640.

volumes suivans, le luxe percer chez eux sous les régnes de Sigismond III. & de son fils Uladislas VII. & l'irruption devenir entiere sous Auguste II. un des Princes de notre siécle le plus magnifique. De-là est venuë l'avidité du gain, avec cette différence, que par un reste de mépris pour les richesses, les (*a*) Polonois ne les recherchent que pour s'en faire honneur. Leur empressement à les acquerir n'est plus ou moins grand, qu'à proportion de leur penchant à les répandre. Ils connoissent si peu l'art de thésauriser (*b*), que plusieurs d'entre eux ignorent même celui d'une sage économie. Ce qui caractérise davantage leur générosité, c'est (*c*) l'accueil qu'ils font aux étrangers, même les plus inconnus, dont ils préviennent les besoins, & qu'ils reçoivent chez eux avec une politesse & des égards dignes du temps de l'ancienne Rome (*d*), où les maisons les plus illustres tiroient leur principale gloire de l'exercice de l'hospitalité.

Incapables de dissimuler (*e*), leur franchise est d'autant plus grande, qu'elle vient ou de leur fier-

(*a*) ANDR. OLSZOWSKI. *Procancell. Regn. apud* ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag* 138.

(*b*) DLUGOSS. *Hist. Pol. Lib. I. pag.* 38.

(*c*) SIMON STAROVOL. *Pol. pag.* 71. Les Polonois tiennent ce goût des Slaves leurs ancêtres. *Nulla gens*, disoit HELMOLD, *honestior Slavis in hospitalitatis gratia. In colligendis enim hospitibus omnes quasi ex sententia alacres sunt, ut nec hospitium quemquam postulare necesse sit. Quidquid enim agricultura, piscationibus seu venatione conquirunt, totum in largitatis opus conferunt, eò fortiorem quemque, profusiorem jactitantes, cujus ostentationis affectatio multos eorum ad furta vel latrocinia propellit. Quæ utique vitiorum apud eos quidem venialia sunt: excusantur enim hospitalitatis palliatione .... si quis*

rté, ou de leur courage, ou de la liberté, nt ils font gloire. La prudence peut les reier fur eux-mêmes dans les affaires d'intérêt; ais la crainte en fait rarement des politiques. s (*f*) portent fans menagement leurs chagrins leurs plaintes aux pieds du thrône; & l'on ut dire, que chez eux le plaifir d'être loüé t applaudi, ne fait pas toujours le charme de Royauté.

Leur fierté a fait naître, & maintient chez x l'amour de la liberté, qu'ils eftiment le remier bien de l'homme; & l'une & l'autre utiennent leur courage & leur valeur. Naturllement braves & guerriers, ils feroient peuttre indomptables dans leurs expéditions militires, fi plus dociles à s'y laiffer conduire, ils e s'imaginoient perdre leur liberté dans le temps ême qu'ils ne font affemblés que pour la déndre. Cette délicateffe néanmoins n'eft d'orinaire qu'un prétexte pour fe retirer d'une arée (*g*), qui manque d'argent & de vivres, t qui ne fubfifte qu'au hafard des dégats qu'el- fait fur les propres fujets du Royaume.

II

is verò quod rariffimum eft, peregrinum hofpitio removiffe prehenfus fuerit, hujus domum, vel facultates incendio conmere licitum eft; atque in id omnium vota pariter confpirant, um inglorium, illum vilem & ab omnibus exfibilandum dintes, qui hofpiti partem negare non timuiffet. Chron. Slaver. Lib. I. Cap. LXXXII. pag. 605, 606.

(*d*) CICER. *de offic. Lib. II. n.* 64.

(*e*) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 71.

(*f*) *Id. pag.* 78. *&* NICOL. ZALASKOWSKI. *jus regn. Po- Tom I. pag.* 52. *&* ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. pag.* 161. *& pag.* 322. *& feqq.*

(*g*) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 99.

Deux sortes d'états parmi eux.

Il n'y a parmi eux que deux conditions également extrêmes. Les Nobles (*a*) dont la liberté n'a point de régles ; & les Paysans, dont la servitude est presque sans bornes. Le seul bonheur de ces derniers, c'est que nés sous le joug, ils ne craignent pas de le porter, & ne se repentent point de vivre. Confondus avec les terres qu'ils cultivent, ils font une partie des revenus de leurs maîtres ; mais ce qui surprend dans un pays aussi chrétien que la Pologne (*b*), leur vie dépend du caprice d'un homme, qui dans l'ordre de la nature n'a sur eux d'autre avantage que de n'être pas aussi malheureux qu'ils le sont. Il faut pourtant avoüer que les cas sont bien rares, où un Seigneur use de ce droit sur ses sujets. Si les loix n'ont point changé en Pologne, les mœurs n'y sont plus les mêmes ; & les mœurs ont plus de force sur les hommes que les loix.

Privileges des Nobles.

Les Nobles sont des personnes libres, qui ne dépendent que d'eux seuls. Ils sont divisés en deux ordres, dont l'un ne peut agir sans l'autre : l'ordre des Sénateurs & l'ordre Equestre ; & ils forment ensemble un corps puissant & redoutable, qu'ils appellent République, & qui l'est en effet ; quoique unie à la Royauté.

Malgré la différence que les biens, les dignités,

(*a*) Un des grands priviléges des Nobles, c'est qu'en matiere criminelle même, aucun d'eux ne peut être arrêté & emprisonné, qu'il ne soit convaincu du crime dont on l'accuse. *Id. pag.* 77. *&* NICOL. ZALASK. *jus regni Pol. Tom. I. pag.* 786. *& seqq.*

(*b*) *Id. ibid. pag.* 788. *& Tom. II. pag.* 749. *&* CHRIST. HARTKN *de rep. Pol. Lib. II. Cap. V. pag.* 586.

(*c*) *Constitut. ann.* 1638. 1641. *&* 1673. Voyez Mémoires

s, les services rendus à l'Etat, l'ancienneté ou illustration des maisons peuvent mettre entr'eux, s (c) s'estiment chacun d'une égalité si parfai-, qu'ils se donnent mutuellement le nom de eres, comme si en effet ne faisant tous qu'une mille, ils étoient tous sortis du même sang. insi les petits respectent les grands sans les aindre, & les grands vivent avec les petits ns les mépriser.

Ils partagent le souverain pouvoir avec leur oi; mais leur Roi est sujet aux loix, & eux ils ont le droit de les faire. Ils (d) établissent s impôts, ils déclarent la guerre, ils font les ités de paix, ils réforment les moeurs, chan-nt les coûtumes, abrogent les constitutions, en éent de nouvelles. Le (e) Roi préside à leurs nseils, & comme il est (f), selon la façon de rler des Polonois, la bouche qui doit expri-er les pensées de tous les membres, & qui par la même doit ne rien dire qui ne s'accorde ec leurs sentimens; c'est lui qui approuve leurs écrets, qui les publie en son nom, & qui les t exécuter autant qu'il se peut dans un pays, l le droit de les faire suppose presque toujours lui de n'y point obéir. Ils ne laissent à leur oi que ce qui lui convient uniquement; le uvoir & les moyens de se faire aimer. Il (g) distri-

A quoi ils ont restraint le pouvoir de leur Roi.

s pour servir à l'Histoire & au Droit public de Pologne, t LENGNISCH, traduit par FORMEY. *pag.* 47, 48 *& suiv.*
(d) SIM. STAROVOL. *Pol. p.* 77. CHRIST. HARTKN. *de P. Pol Lib. II. Cap. II. pag.* 369, 370. *& seqq.*
(e) SIM. STAROVOL. *ibid.*
(f) CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap.* . *pag* 869.
(g) SIM. STAROVOL. *Pol. pag.* 77.

Deux sortes d'états parmi eux.

Il n'y a parmi eux que de ... confére tous les galement extrêmes. Les N... son gré le mérite. liberté n'a point de régle, ce qu'il doit moins dont la servitude est presq... se venger & de nuire. bonheur de ces dernie... on peut l'appeller ainsi, joug, ils ne craignent ... qui imposent dès qu'ils l'ont se repentent point ... lesquelles ils se réservent le terres qu'ils cultiv... reconnoître, s'il vient à les venus de leurs ...

dans un pays ... ique qui leur est avantageuse, & leur vie dép... ailleurs a causé le malheur de beau... dans l'ordr..., eux (*b*) seuls peuvent prétendre vantage ... de leur Roi. Tout étranger en est le sont. ... moins qu'il n'ait acquis parmi eux des bien ... Noblesse, qui sont proprement ce que ses ... de Bourgeoisie etoit chez les Romains; lor... c'est le (*c*) corps de l'Etat qui les donne, ... en est plus jaloux que les Romains ne l'é... ...t de leur privilége de citoyen, qu'ils accor... ...ent quelquefois à des nations entières.

Privilége des Nobles.

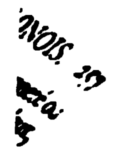
Ils appellent Diettes leurs Comices ou Assemblées générales. Elles sont composées de l'Ordre des Sénateurs, & de celui des Gentilshommes, qui y sont députés des Diettes particulieres de chaque Palatinat. Ceux-ci sont les protecteurs de la liberté, & (*d*) comme les Tribuns du peuple à Rome, chargés de la maintenir contre les entreprises du Sénat lui-même, s'il venoit à résoudre

(*a*) NICOL. ZALASK. *jus. Regn. Polon. Tom. I. pag* 384. & *seqq.*

(*b*) *Id ibid. pag.* 416. & 483. & ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 137. Mémoires de FORMEY. *pag.* 145.

(*c*) *Vol. Constitut. pag.* 465. *Tit.* Indigenatus, & *pag.* 748. 864. & *p.* 334. *Tit.* Plebeiorum nobilitatis. Mém. traduits par

...hoses contraires aux intérêts de la



...entre-eux peut rompre d'un ...s unanimes de la chambre ...e celle dont il est membre, ...ion plus parfaite, ce mot est ce ...ont se servoient les Tribuns Ro- Droit singulier de ceux qui y sont Députés.

...ce droit qui eut des suites funestes à ..., est aussi l'unique cause du désordre qui ...e dans presque toutes les parties du gouver- ...ement des Polonois. Que peut-on attendre en effet de régulier dans un Etat, dont le sort dépend de l'ignorance, de la mauvaise humeur, de la vanité, de l'entêtement, de l'intérêt d'un seul particulier, qui abuse du pouvoir qu'il a d'être impunément méchant ou ridicule, & qui n'ayant pas assez d'esprit pour bien penser, n'a point assez de jugement pour approuver & se taire? C'est pourtant de tous les priviléges des Polonois celui dont ils font le plus de cas; c'est la marque distinctive de la liberté dont ils font gloire. Peut-être est-ce un effet de la politique de leurs Rois, ou du Sénat, qui en réglant qu'un seul suffrage dans les délibérations de ces Députés pourroit balancer tous les autres, ont voulu se ménager un moyen presqu'assûré de faire avorter tous les desseins qui leur feroient contraires; car c'est ainsi que les Patriciens de Rome Abus de ce droit.

par FORMEY. *pag.* 138; 139. *& suiv.*
(*n*) SIMON. STAROVOL. *Pol. pag.* 81.
(*o*) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. p.* 598. *Vid. jus Regni Polon.* NICOLAI ZALASK. *Tom. I. p.* 831. *&* CHRIST. HARTKN. *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. pag.* 683.

Rome avoient mis un frein à l'autorité des Tribuns par cette unanimité de voix qu'ils en éxigeoient, & par la facilité qu'ils avoient en gagnant quelqu'un d'entre eux, de l'engager à ne point être du sentiment de ses collégues. Il est toujours vrai de dire de ce droit si extraordinaire, ce que les Historiens Romains ont dit de la même prérogative attachée à la personne de leurs Tribuns, que c'étoit de quoi faire des pestes publiques, & des chefs de sédition dans un Etat. (*a*) Plusieurs Polonois gémissent de ce malheureux usage; mais il leur seroit aussi dangereux de vouloir y apporter remède, qu'il le fut autrefois à Coriolan & à Camille, de s'élever contre la puissance des Tribuns. Il est à présumer, que le bannissement, qui fut la peine de ces grands hommes, seroit estimé une punition trop légère pour ceux qui auroient le courage de les imiter.

Maréchaux des Diettes. Leurs fonctions.

Ces Députés de la Noblesse, appellés Nonces, ne sont pas plutôt assemblés, qu'ils élisent un Maréchal, dont la fonction est de présider à leurs délibérations & d'en bannir la dissention & le désordre. C'est lui qui donne la permission de parler, & qui avec une civilité impérieuse & employée avec discernement, fait taire l'indiscrétion, & arrête les saillies de la fierté & de l'indépendance. C'est (*b*) toujours l'un d'entre eux qu'ils choisissent pour cet emploi, & ils se sont fait une loi de le prendre alternativement entre ceux de la grande Pologne, de la petite Po-

(*a*) KOCHOWSKI *in climacterico primo. Lib. V. fol.* 313.
(*b*) NICOL. ZALASK. *jus Regn. Polon. Tom. I pag.* 826.
(*c*) SIMON. STAROVOL. *Pol. p.* 87. *Vid.* JOANN. WEZYK. *Archi-*

de la Lithuanie. Cette élection se
: sans de vives contestations. Elles
l'émulation qu'excitent l'autorité;
charge est revêtue & les moyens
e de se faire aimer ou respecter du
e se faire craindre ou rechercher des
tat.

effet au Maréchal de la Diette à ré-
aintes de toutes les provinces de la
, & celles même des particuliers,
oser au Roi & au Sénat, en deman-
ressement des griefs qui les ont fait
ssi une des principales attentions de
l'ouverture des Diettes, c'est de se
Maréchal qui sçache allier ses inté-
x de la République, qui ne parlant
nquillité, que d'union, que de paix,
nt d'imposer au trop grand zèle, de
foibles, de diviser les forts, de se
de se relâcher, de presser ou de tem-
lon les vûës du Prince à qui il craint
e, ou selon les besoins de l'Etat au-
udroit ne pas nuire en effet; mais c'est
ement dans les Diettes d'élection, que
aspirent à la couronne n'oublient rien
ire pancher en leur faveur.

Qui sont ceux qui composent le Sénat.

'êques, les Palatins, les Castellans &
ls Officiers de la Couronne, forment
Les Evêques y ont le premier rang;
(c) prérogative n'est dans son origine
fet de la piété des Polonois, qui ont
crû

Epist in Praf. Const. Prov. ad Episc Polon. & STE-
MALIVICIUM *in Serie Archiepisc. Gnesnens. p.* 16.

d'armes & Commandans après le Roi.
ſont eux qui préſident aux aſſemblées de
bleſſe de leurs provinces, & qui la mén
guerre lorſqu'elle marche pour les intérê
nation.

Les (*b*) Caſtellans ſont les Lieutenans
latins, & des Chefs ſubordonnés de la N
ſe dans leurs Châtellenies.

Les (*c*) Grands-Officiers ſont propren
Miniſtres d'Etat, chargés de divers dét
Gouvernement. Ils forment auprès du Ro
me une eſpéce de petite République, t
prête à le ſeconder dans les bons deſſein
toujours diſpoſée à s'oppoſer à tout

(*a*) SIMON. STAROVOL. *Polon. pag.* 84. *&* NIC
LASK. *Tom. I. pag.* 685. *&* CHRIST. HARTKN. *de*
Lib. II. Cap III. p. 482, 483. Voyez leur nombre
dre qu'ils tiennent entre eux. *Ibid. pag* 479.

(*b*) NICOL. ZALASK. *ibid. pag.* 708. SIM STA
loco ſuprà cit. & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap.*
485. Voyez leur ordre & leur nombre. *Ibid.* Vo

ourroit entreprendre contre les intérêts de la atrie. Du moins les Polonois ne cessent de ouhaiter que ce soit là l'esprit de ces Ministres ; nais ces derniers vivent dans un air contagieux, & il s'en trouve d'ordinaire qui ne sçavent que rop, que la Cour est la source des graces, & qu'ils ne peuvent les mériter que par leur complaisance & par leur soumission.

Aucune des charges, dont je viens de parler, n'est héréditaire. Le (*d*) Roi donne toutes celes de l'Etat, & (*e*) ne peut les ôter que du consentement de la République, qui ne l'accorde que pour des crimes capitaux.

Prérogatives de l'Archevêque de Gnesne, Primat du Royaume.

Le premier des Sénateurs est l'Archevêque de Gnesne. C'est (*f*) la premiere personne après le Roi. Il est Primat du Royaume, & il y fait a fonction de Vicaire durant les Interregnes. C'est lui qui envoye les Universaux ou Lettres Circulaires pour la convocation des Diettines, ou petites Diettes, qui doivent précéder la Diette l'élection. C'est (*g*) lui qui indique le temps de celle-ci, & qui proclame le Roi après avoir pris es suffrages de la République. Les Polonois ne lui

Voyez HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. III. p.* 491.

(*d*) SIM STAROVOL. *p* 82. *&* CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. II. pag.* 392, 393. *& Lib. II. Cap. VI. pag.* 677. *& Cap. II. pag.* 398.

(*e*) SIM. STAROVOL. *pag.* 81. *&* CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. II. pag.* 410.

(*f*) STANISL. CARNCOVIUS *Episc. Uladisl in Panegyr ad Hen. Vales. apud* CROMER. *fol.* 695. *Vid.* NICOL. ZALASK. *ius regn. Pol. Tom. I. pag.* 116. *&* CHRIST. HARTKN *Lib. II. Cap. III. pag.* 463.

(*g*) STANISL. LUBIENSKI. *Episc. Plocens. Oper. posth. fol.* 123. *&* PAUL. PIASEC. *Episc. Pramisl. in Chron. an.* 1567. *fol.* 64.

lui ont déféré tant d'autorité & de prérogatives, qu'à cause de l'incompatibilité de son état avec la couronne, que tout autre envahiroit peut-être avec autant de ressources & de moyens de se la donner.

Nul (*a*) autre que le Roi durant le cours de son régne n'a droit d'annoncer les Diettes. Il en marque le temps & le lieu; mais elles se tiennent deux fois de suite à Varsovie, pour une fois seulement (*b*) qu'on les indique à Grodno, dans le Duché de Lithuanie.

Plusieurs sortes de Diettes.

Ces Diettes sont ordinaires, ou extraordinaires. Les (*c*) premieres reviennent tous les deux ans, & les autres dans le cours même de ces deux années, si des événemens imprévûs les font juger nécessaires au bien de l'Etat. La (*d*) durée des Diettes ordinaires est fixée à six semaines; mais on peut les prolonger du consentement des Ordres assemblés. Le (*e*) temps des Diettes extraordinaires n'a pas toujours été le même. Le terme de trois semaines est celui qu'on leur donne à présent.

Outre ces Diettes, appellées en latin *Comitia togata*, & dans lesquelles tout se passe sans beaucoup de désordre, ou du moins sans effusion de (*f*) sang, il en est qu'on appelle *Comitia paludata*, ou Diettes à cheval. Dans celle-ci chacun est sous les armes au milieu d'une campagne; & il est

(*a*) NICOL. ZALASK. *jus regn. Polon. Tom. I. pag.* 812. & CHRIST. HARTKN *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. p.* 639.

(*b*) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 704 & 460. *Vid. Constitut. ann.* 1673. & CHRIST. HARTKN. *Lib. II. Cap. VI pag.* 635.

(*c*) *Vid. Constitut. ann.* 1567. & HARTKN. *pag.* 632.

t rare que quelque Nonce, ou quelque Sénaur même, n'y expie par sa mort son opiniâtreté à s'opposer aux vûes de la multitude.

Il suffit de connoître les hommes pour juger qu'il n'est pas aisé dans toutes ces sortes de Diettes de réunir tant d'esprits différens. Aussi n'y apperçoit-on presque plus le caractère de la nation. On diroit voir des hommes nouveaux, tout opposés à ceux dont les mœurs ont paru si aisées & si douces. On brigue, on flatte, on promet, on se dément, on trahit, on dissimule; mais la fin des Diettes ramêne l'ordre & la paix; l'orage cesse, & la surface de l'Etat redevient aussi tranquille qu'elle étoit auparavant. Troubles ordinaires des Diettes.

Ce qui empêche le plus l'aigreur, qui vraisemblablement dans tout autre pays rendroit ces Dissensions plus durables, c'est qu'il subsiste toujours dans le Royaume deux partis opposés, que chaque Polonois est bien-aise d'entretenir autant pour le bien de la Patrie, que pour ses avantages particuliers. Un Roi n'y est presque jamais élû d'un consentement unanime, & si ceux qui lui accordent leur suffrage ne lui donnent pas toujours leur affection, que doit-il attendre de ceux qui lui ont refusé l'un & l'autre? Le schisme de ces derniers n'est point heureux; mais il leur paroît raisonnable. Aussi sous le voile spécieux des intérêts de la République, ils se concer- L'Etat n'est jamais sans deux partis.

(d) *Vide Volum. legum. pag.* 255. & CHRIST. HARTKN. *de rep. Pol. Lib. II. Cap. VI. pag.* 637.
(e) *Constitut. ann.* 1637. & 1638. & HARTKNOCH. *ibid.*
(f) *Vid.* PIASECIUM *in Chron. pag.* 68. & 117. & *ad an.* 1607. *pag* 294. & HARTKNOCH. *ibid. pag.* 632.

certent, se rapprochent de nouveau, & se rendent les surveillans du Prince, dont ils n'affectent de craindre la puissance, que parce qu'ils n'ont point concouru à la lui donner. C'est une digue toujours opposée à l'excès d'ambition, qui pourroit engloutir l'Etat. Rarement nécessaire, si l'on veut, elle est du moins utile; & pour l'ordinaire elle ne manque point d'être avantageuse à ceux qui osent la former. Le Roi a en main de quoi plier leur farouche roideur. Il cherche à les gagner, & ils ne se montrent point intraitables. Cependant des faveurs si peu méritées lui aliènent l'esprit de ceux de son parti. Plusieurs s'en détachent, irrités de ce qu'il n'a point encore commencé à remplir leurs espérances, ou voulant par leur désertion l'engager à achever de les remplir. De cette sorte aucune des factions ne diminue. Un passage continuel de l'une à l'autre les entretient chacune dans leur force. Ce jeu est utile aux sujets, & ne coûte qu'au Roi, qui, à proprement parler, dissipe & ne donne point, qui se trouve réduit à perdre autant de cœurs qu'il en gagne, & à n'être généreux que par intérêt & par foiblesse, lorsqu'il voudroit ne l'être que par penchant & par raison.

Ce que c'est que Confédérations.

Ces divers partis dégénerent quelquefois en Confédérations. Ce sont des assemblées, où l'on compte les voix sans égard aux protestations du petit nombre, & où l'on agit ordinairè-

(a) *Vid. Sermon.* ANDR. OLSZOWSKI. *Episc. Culmens. ad reg. Casimir. in Comit. apud* ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. Part. II. pag.* 1203. *Vid.* JACOB. PRILUSIUM. *Lib. I. Statum.*

ent au nom du Roi, quoique sans son agrément, & contre ses intérêts même.

On remarque en Pologne quatre sortes de Confédérations. Les (a) unes se forment du consentement du Sénat, & de l'Ordre Equestre, on les appelle générales. Celles-ci ne vont au bien de l'Etat, & deviennent aussi utiles elles étoient nécessaires.

Les autres ne prennent leur source que dans rébellion, ou dans l'excès de zéle de quelques membres de la République, & elles sont censées illégitimes, jusqu'à ce qu'ayant prévalu & entraîné le plus grand nombre, une Diette générale confirme les actes qui y ont été faits. Dans un pays aussi sujet aux révolutions que l'a toujours été la Pologne, il n'arrive que trop souvent qu'il s'élève deux Confédérations à la fois, que l'une & l'autre se traitent réciproquement rebelles & d'ennemies de la Patrie, par le droit qu'elles s'arrogent de maintenir les loix & de les faire observer.

C'est (b) l'ordinaire de celles-ci d'inviter par un manifeste, & avec une politesse tendre & affectueuse tous les Sénateurs, & tous les membres de l'Ordre Equestre de se joindre à elles, & d'épouser leurs intérêts, qu'elles exposent avec un pathétique vif & séduisant. Elles (c) déclarent avoir déja cassé toutes les délibérations des Diettes qui leur sont contraires, & mis au néant toutes les protestations déja faites, ou que l'on pour-

Comment elles se forment.

...., *Cap. I. Art. II.* & FREDR. *in Hist.* HENR. I. *p.* 152.
(b) ANDR. CHRIST. ZALUSKI. *Tom. I. pag.* 407.
(c) *Ibid.*

pourroit faire déformais contre l'union qu'elles ont formée pour le maintien de la dignité Royale, & pour le foutien des droits de la nation. Elles affignent enfuite un temps à chacun des invités pour venir reconnoître & appuyer la juftice de leurs prétentions ; & elles ménacent de confifcation de biens & de dégradation de Nobleffe, ceux qui n'auront point paru dans ce temps limité. Elles (*a*) finiffent enfin par donner la forme du ferment, que chaque confédéré eft obligé de faire, & par lequel ils s'engagent (*b*) principalement de défendre jufqu'au dernier foupir l'honneur, les biens, la vie, & des chefs aufquels ils fe foumettent, & de chacun d'eux en particulier. Ces fortes de fermens font affez communs en Pologne, où l'on ne connoît point de plus fûr garant de la fidélité ; mais fi la paffion eft capable d'un ferment, elle peut l'être auffi du parjure ; & il feroit fans doute plus expédient & plus convenable, que la juftice qui eft moins variable, fût le feul lien qui les unît.

La troifiéme efpéce de Confédération eft celle de l'armée, lorfqu'elle fe foulève contre fes Chefs & contre l'Etat. Celle-ci eft la plus dangereufe de toutes, & c'eft auffi contre de pareilles affociations que les (*c*) loix font plus expreffes & plus rigoureufes. Elles déclarent traîtres & dignes des plus grands fupplices tous ceux qui

(*a*) *Ibid.* 410.
(*b*) *Ibid.* 408.
(*c*) *In conftitut. facta in comit. ann.* 1623. *innovat. in comit. ann.* 1667. *Tit. I.*
(*d*) Ce nom vient des Hongrois, qui appelloient ainfi un village auprès duquel ils avoient coûtume de s'affembler en plein-

s places qu'ils auroient construites, qu'à reconquerir celles qu'on leur auroit enlevées, ils craignent d'être subjugués par les moyens même qu'on prend ailleurs pour ne l'être pas.

Façon de combattre des Polonois.

L'armée qu'ils composent leur tient lieu de forts & de citadelles, & sans doute ce rempart leur suffiroit aujourd'hui comme autrefois, s'ils avoient changé leur façon de combattre, en même temps que leurs voisins se sont défaits de la leur. A présent dans toute l'Europe les armées ne sont plus qu'un seul corps, dont toutes les parties répondent éxactement l'une à l'autre. L'ordre a été introduit où régnoit le plus la licence. Sous une discipline austère, des forces aisées à vaincre en détail deviennent invincibles par le seul lien qui les unit. Les Russes sont les derniers qui ont connu le prix de cette méthode. Les Turcs commencent à la goûter. Les Polonois seuls la négligent. Le même fonds de courage subsiste pourtant toujours dans la nation; mais depuis quelque temps ils passent pour moins valeureux, parce qu'ils peuvent moins résister aux efforts qu'on leur oppose. Ils volent confusément au combat, & ils devroient n'y aller qu'à pas mésurés. Les plus hardis d'entre eux sont toujours les plus prompts à l'attaque, & il faudroit qu'ils fondissent tous ensemble sur l'ennemi. Ainsi ils avancent, ils reculent, ils se mêlent, ils se dégagent, ils se battent en duël & ne combattent pas.

Quelque avantage néanmoins qu'ayent sur eux leurs voisins déja aguerris, il y a réellement une grande

(b) SIMON. STAROVOL. *Polon. pag.* 63.

grande différence entre les uns & les autres. I
c'eſt une Nobleſſe qui n'a d'autre profeſſion qu
celle des armes, & qui n'eut-elle pas autant d
ſentimens qu'elle en a, les retrouveroit dans l
ſeuls motifs qui l'engagent à la guerre, pui
qu'elle ne prend les armes que pour elle ſeul
pour ſes biens, pour ſa liberté. Les nations q
les environnent, n'ont au contraire qu'une m
lice compoſée de ceux de leurs ſujets les moi
diſtingués. Ce ſont preſque tous des homm
lourds & groſſiers qui préférent le ſoc à leu
armes, qui ne ſervent qu'à regret, que l'on fi
çonne avec peine, à qui la crainte des châti
mens tient lieu de courage, qui ne font tout a
plus leur devoir qu'à l'appas d'une paye mod
que, & qui ne regardant ceux qu'ils doivent a
taquer que comme les ennemis du Prince qui l
commande, ou qui les conduit, ne peuvent ſ
perſuader qu'ils ayent chacun un intérêt parti
culier de les combattre ; mais leur diſcipline e
éxacte, & les rendra toujours vainqueurs d
Polonois, juſqu'à ce que ceux-ci apprennent
que de nos jours une armée de héros ſans ordr
ne ſçauroit valoir une armée d'hommes ordinai
res, qui ſçavent ſe ſoumettre & obéir.

Une preuve que les avantages que l'on rem
porte aujourd'hui ſur les Polonois, ne viennen
que de la façon de les combattre ; c'eſt que dan
le temps qu'on ne faiſoit la guerre que comm
ils la font à préſent, ils étoient preſque toujou
ſupérieurs en force à leur voiſins, dans les occa
ſions même où ils leur étoient inférieurs e
nombre.

Leur armée étoit autrefois compoſée d'autan
d

mposent, qui les fomentent, qui les
:; & les regardant comme infâmes,
t retranchés du corps de l'Etat, elles
: l'impunité & la confiscation de leurs
x qui par zéle pour la Patrie, profi-
l'occasion de leur faire expier leur cri-
ur mort.

nfin une autre sorte de Confédération,
lonois appellent (d) *Rokosz*, nom ter-
i eux, & qui est le signal du plus af-
ılte. Tous (e) les Nobles en effet sont
és de courir aux armes & d'abandon-
: tout service étranger pour venir au
la Patrie. Ce n'est que contre le Roi,
le Sénat, & dans des cas extrêmes,
re. Equestre forme une pareille Confé-

e il n'en est point, où l'on n'élise un
, dont le pouvoir est d'autant plus
'il réunit en soi tout celui qui est par-
les trois Ordres de la République.

Maré-chaux des Confede-rations.

échal reçoit les Ambassadeurs; il donne
aux Tribunaux; il dispose des biens des
s, des revenus des Evêques, de ceux
Roi. Il lève des troupes, il comman-
: & la fait marcher où il veut. Il mé-
mpose des peines, il éxerce le droit de
mort, & ses jugemens sont sans len-
teur,

Leur pouvoir.

. STAN. LUBIENSKI. *in vitâ* MATTH. PSTRO-
ijsc. Wladislaw & Regn. Cancell. pag. 423. *Vid.*
ARSEVICIUM. *Lib. I. de opt. statu libertatis.*

:CII *in Chron. pag.* 69. *& ibid. ad ann.* 1606 *p.*
RICYN. *in perspectivâ Politic. Cap. VI. pag.* 103.

teur, sans formalités, sans égard pour personne. C'est proprement & à peu de chose près, le Dictateur des Romains, dont la suprême magistrature enchaînoit toutes les autres charges de l'Etat, & dont l'excès de puissance étoit si terrible, qu'un Edit émané de son tribunal inspiroit aux Romains une crainte semblable à celle qu'ils avoient de leurs Dieux. Aussi terrible, mais plus contraint dans ses fonctions & dans ses démarches, celui-ci a auprès de lui certain nombre de personnes qui lui sont données pour lui servir de conseil. Les Polonois qui dans presque tous leurs usages se sont proposés pour modéle les usages des anciens Romains, au lieu d'un seul Lieutenant que ceux-ci donnoient à leur Dictateur, sous le nom (a) de Général, ou maître de la Cavalerie, en ont donné plusieurs à leur Maréchal; & au lieu qu'il n'étoit défendu aux Dictateurs que de sortir de l'Italie, & de monter à cheval sans une permission expresse du Sénat & du peuple, leur Maréchal ne peut aller nulle part, qu'il n'ait de ses Lieutenans avec lui, comme des surveillans chargés de rendre compte de sa conduite.

Idées des forces de de la Pologne.

Les (b) Nobles sont le seul bouclier de l'Etat, & ils n'en veulent point d'autre, non pas même ces bastions redoutables, qu'on éleve ordinairement contre l'invasion des ennemis. Asservis à des usages que l'habitude a consacrés : défauts communs aux peuples libres : ils laissent leur pays ouvert, tel qu'il l'étoit du temps de leurs peres; & n'étant guère plus propres à défendre les

(a) *Magister equitum.*

oldats qu'il y avoit de sujets dans la nation Comment
bles de la défendre. Un corps si énorme est com-
t de la peine à se remuer; il plioit souvent posée leur armée.
son propre poids; & dans l'impuissance de
outenir, il étoit tous les jours exposé à com-
tre au hasard d'une seule action la destinée
tout le Royaume. Tant de forces réunies
urent enfin moins utiles à l'Etat, que ne le
it un certain nombre de citoyens, qui une
engagés à son service n'auroient d'autre pro-
ion, que de le mettre à l'abri de tout dan-
. De-là vient que sans ôter aux Polonois la
rté de prendre les armes, lorsqu'ils le jugent
essaire, on ne voit plus dans l'armée de la
publique que des Cavaliers Polonois stipen-
, & des Dragons & des Fantassins, qui for-
nt des troupes réglées. Elle consiste propre-
nt en deux armées : celle de la Pologne &
e de la Lithuanie. Les corps des troupes ré-
s sont mal entretenus, & par l'avarice des
iciers, toujours moins nombreux qu'ils ne
roient l'être. L'armée de la Pologne est fixée
ix-huit mille hommes, & celle de la Lithua-
à douze mille. La Cavalerie Polonoise fait
jours plus des deux tiers de l'une & de l'autre.
: est de trois sortes, & distinguée par autant
noms différens. Cette diversité ne vient que
celle des armes & des habits. Les (a) uns sont
Hussars, qui sont cuirassés de pied en cap,
qui ont des sabres, des pistolets & des lan-
. Les autres sont les Pancernes, qui portent
des

(a) CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. VIII.*
860.

des cottes de maille & des lances plu
Les derniers sont les compagnies legèr
ci ne sont point tirés du corps de la
comme les autres. Ils sont vêtus à l
ordinaire du pays, & quelques-uns on
mes, des flêches, & les autres des fu
fusils. Deux (a) Généraux indépend
l'autre, commandent ces deux armé
rendent compte de leurs opérations q
publique, & (b) ils ont une autorit
dans leur camp.

Ce qu'ils appellent Pospolite.

Outre ces deux armées, il y a celle
pelle la (c) Pospolite, qui n'est point
Elle consiste toute en Cavalerie, & p
ler à environ deux cents mille homm
à-peu-près l'armée des premiers temps
publique, lorsque chacun couroit
pour la défendre. Elle ne s'assembl
l'ordre des Diettes, ou même quelque
simple ordre du Roi; mais jamais (e
les dangers les plus pressans. Malheu
(f) c'est un corps difficile à mouvoir.
sulte, on délibère long-temps avant qu
& par une coûtume qui a prévalu, on
te à cheval qu'au troisiéme ordre.
éclate toute la magnificence des Polo
plusspart n'y paroissent qu'avec plusieu
de main aussi superbement enharnach

(a) NICOL. ZALASK. *jus regn. Polon. Tom.*
& CHRIST. HARTKNOCH. *ibid. pag.* 823. 85
(b) NICOL. ZALASK. *pag.* 729.
(c) CHRIST. HARTKN. *ibid. pag.* 806. NIC
ibid pag. 837. & ZALUSK. *Tom. II. pag.* 70
(d) SIMON. STAROVOL. *Pol. p.* 94. & CH

soit d'un Carrousel, ou d'une entrée d'é- dans une ville. Les étriers d'argent massif, tiré de plaques de même, les housses bro- & trainantes à terre, laissent voir à peine auté de ces chevaux, qui naturellement ar- & légers pourroient sans tous ces ornemens un des plus beaux spectacles de cette armée.

Ce luxe militaire est fort ancien chez les Po- ois, mais à peu de chose près tout est an- parmi eux. Ce sont encore les mêmes coû- es, les mêmes loix, les mêmes priviléges, même forme de gouvernement, qu'au temps ils s'érigérent en République. Immobiles s un coin de l'Europe, ils n'ont senti le con- coup d'aucune des révolutious qui y sont ar- ées. Ils ont eu part à ses guerres, & ils n'ont les maniéres, ni des peuples qu'ils ont vain- , ni de ceux qui ont eu l'avantage de les vain- . Tout a changé autour d'eux, & il se re- vent les mêmes qu'ils étoient il y a près de tre siécles. Ancienneté des usages de la Pologne.

Dès le régne de Louis de Hongrie, ils s'ar- érent le droit de lui donner un Successeur, ils joüissent encore de ce droit qui leur est tant plus cher, que de tous les peuples où toit en usage, ils sont les seuls qui ayent la ire de l'avoir maintenu. Ces bornes que leurs êtres (*g*) ont crû devoir poser entre les Rois &

OCH. *de Rep. Polon. Lib. II. Cap. VIII. pag.* 817.
e) SIMON. STAROVOL. *pag.* 97.
f) *Id. pag.* 96. & HARTKN. *ibid. pag.* 828.
g) PROCOP. *de bell. Gothic. Lib. III. Cap. VII. Vid.* RTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. II. Cap. IX. pag.* 866. & !.

& le Peuple, & qui de gré ou de force ont été reculées par-tout ailleurs, font toujours demeurées dans leur place, quoique fouvent ébranlées; & ce qu'on doit admirer dans cette nation, ces (a) bornes n'ont jamais été cimentées du fang de ceux de leurs Rois, qui ont effayé de les enlever.

(a) HARTKNOCH. *ibid. pag.* 880, 881.

F I N.



ISTOIRE
ÉNÉRALE
DE
OLOGNE,
TOME QUATRIEME.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE POLOGNE,

Par Mr. le Chevalier DE SOLIGNAC, *Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.*

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET,
M. DCC. LI.

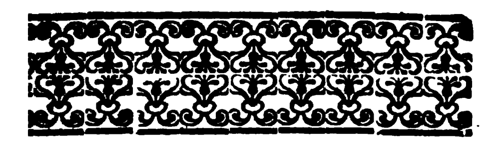


TABLE
ES SOMMAIRES
U TOME QUATRIE'ME.

LIVRE TREIZIE'ME,

Depuis 1434. *jusqu'à* 1445.

Qu



olonois opinent à refuser les offres des *t. Tous les autres veulent les accepter.* *dubski appuye ce sentiment.* 25. *Motifs* *gent.* Ibid *Uladislas prend les armes pour* *lection de Casimir.* Ibid. *Pusillanimité du* *iebe.* Ibid. *Il se contente de tenir en échec* *Polonois.* 26. *Quels étoient les Généraux* *mée.* Ibid. *Uladislas entre en Silésie & y* *it.* 27. *Les Ducs de Silésie souscrivent* *de Casimir.* Ibid. *Conditions de leur* *le Roi de Pologne.* Ibid. *Albert est battu* *rites & les Polonois.* 28. *Sa défaite fait* *Podiebradski.* Ibid. *Les Généraux Polo-* *nt la résolution d'abandonner la Boheme.* *t est fait Empereur.* Ibid. *Il veut s'ac-* *avec Uladislas.* Ibid. *Les Polonois y con-* *id. Ils déclarent Uladislas majeur.* Ibid. *nomme des Ministres pour terminer ses* *avec l'Empereur.* 30. *Le Congrès est in-* *eslaw.* Ibid. *Les Légats du Pape y assi-* *Propositions des Polonois.* Ibid. *Albert* *généreusement le thrône de Boheme.* 31. *conditions.* Ibid. *Les Bohemes & les Al-* *mpent les conférences.* 32. *On convient* *l'une trêve de quelques années.* 33. *L'Em-* *occupé en Hongrie par les Turcs.* 34. *Ca-* *Amurat II.* 35. *Lâche conduite d'Albert.* *rvie est subjuguée par les Infidéles.* 37. *u'ils y exercent.* Ibid. *La contagion se* *es troupes d'Albert.* 38. *Il en est atteint* *rt.* Ibid. *L'Impératrice Elisabeth, son* *fait déclarer Régente de Hongrie.* 39. *Ca-* *Jean Corvin, surnommé Huniade.* Ibid. *ne la résolution prise en faveur d'Elisa-* *Raisons qui l'y déterminent.* Ibid. *Il pré-* *élire Uladislas Roi de Hongrie.* 41. *Veut* *épouser Elisabeth.* Ibid. *L'Impératrice se*

 enva-

LIVRE QUATORZIE'ME.

Depuis 1445. *jusqu'à* 1466.

LIVRE QUINZIE'ME.

Depuis 1466. jusqu'à 1492.

LIVRE SEIZIE'ME.

Depuis 1492. *jusqu'à* 1506.

LIVRE

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

Depuis 1506. *jusqu'à* 1519.

LIVRE DIX-HUITIE'ME.

Depuis 1519. *jusqu'à* 1548.



HISTOIRE

DE

POLOGNE.

LIVRE TREIZIEME.

Depuis 1434 *jusqu'à* 1445.



N des plus grands avantages que les Polonois s'étoient proposés en érigeant leur Etat en République, c'étoit d'abolir la succession au thrône, & de ne reconnoître pour Souveins, que ceux qu'ils se seroient donnés euxmes. Ainsi Louis, quoique nommé par Caair le Grand, pour gouverner après lui le yaume, fut contraint de se soumettre aux ffrages de la nation; & Jagellon, qui ne ret le Sceptre que d'elle seule, ne put le faire sser à ses descendans, qu'en lui ôtant une rtie des droits qu'il conservoit encore. ULADISLAS VI. 1434.

Ce (*a*) Prince n'eut pas plutôt expiré, que l'Evê-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 653. CROMER. *Lib.* XXI. *pag.* 47

ULADISLAS VI. 1434.

l'Evêque de Cracovie, Sbignée Olesnicki, convoqua les premiers de l'Etat, & toute la noblesse de la grande Pologne. Le dessein de se rendre au Concile de Basle l'avoit conduit à Posnanie. Ce fut là qu'il indiqua la Diette, où la République devoit confirmer le choix qu'elle avoit fait d'Uladislas, fils aîné de Jagellon, pour successeur à la couronne. Toutes les voix se réunirent à celle du Prélat, qui n'oubliant point les engagemens que l'Etat avoit pris avec le feu Roi, rappella plus vivement encore les vertus de ce héros, & les biens qu'il n'avoit cessé de faire à la Patrie

Les Députés croyant devoir supposer dans tous les sujets de la République les mêmes sentimens dont ils étoient pénêtrés, ne firent point difficulté d'assigner le jour du couronnement du nouveau Roi, & d'y inviter le Prince Starodubski, devenu depuis peu Grand-Duc de Lithuanie. Leur confiance faisoit honneur à leur zéle; elle en fit beaucoup moins à leur discernement. Il est vrai que la nation avoit été jusqu'alors assez fidéle à ses promesses; mais elle n'avoit peut-être dû qu'à sa foiblesse son exactitude à les remplir. Plus puissante qu'elle ne l'avoit encore été, elle commençoit à croire ses obligations incompatibles avec son indépendance. Quelques (a) Palatinats, sur-tout celui de Cracovie, rejetterent le Prince qu'on avoit élû.

Ils

NEUGEBAVER. *Hist. Polon. pag.* 298. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 158.

(a) DLUGOSS. *pag.* 654. CROMER. *ubi suprà.*

(b) DLUGOSS. *pag.* 662.

(c) C'étoient Spitko de Melschtiw & Derslas de Dithwyani.

avoient à leur tête deux (c) jeunes fac- ULADISLAS VI. 1434.
tingués par leur naissance, (d) mais très-
par leurs désordres. Leur mauvaise ré-
justifioit leur revolte, & contribuoit
à en augmenter les succès. Ils entraî-
après eux tous ces citoyens, qui trop
pour prévoir les suites d'un mauvais par-
timides pour le combattre, sont d'or-
plus hardis à s'y livrer.

conspirateurs eurent ordre de se trou-
Diette qui devoit se tenir à Opatow
alatinat de Sendomir. Leurs Chefs de-
représenter qu'Uladislas (f) étant trop
r gouverner la nation, elle seroit for-
ir à la Reine, qui ne sçachant point
on autorité, chercheroit moins à la
r, qu'à la faire craindre.
tendoit ravir à la maison du feu Roi
onne qui lui coutoit la cession de ses
: qu'il avoit, pour ainsi dire, achetée
au par les priviléges qu'il avoit accor-
République.

(g) de ce projet, Sbignée résolut de le
ouer. Il sentit alors l'impuissance des
ne pouvant autoriser les décisions de
ine partie de l'Etat, pouvoient encore
iâtier ceux qui par malice ou par or-
tendoient tout assujettir à leurs caprices.
hement pour Uladislas, & les sollicita-
tions

l.
ag. 661.
ag. 662. Cromer, pag. 472.
bid.
Dlugoss. ubi suprà.

VLADISLAS VI. 1434. tions de la Reine, l'engagerent à se rendre à Opatow. Une complaisance sans fadeur, une popularité sans bassesse, peu de raisons & beaucoup de manége, lui gagnerent le cœur des conjurés. Il (a) les fit résoudre à se séparer sans rien conclure.

Ces troubles appaisés, il se flattoit de n'en avoir plus à craindre; il ne connoissoit pas bien encore le génie de ses concitoyens, depuis qu'ils s'étoient rendus indépendans de leurs maîtres. La licence donnoit l'essor à leurs passions, & les changemens devoient être d'autant plus communs parmi eux, qu'il n'en étoit point qu'ils ne pussent couvrir d'une apparence de zéle pour la Patrie. Tel est le malheur d'un Etat libre; tout y varie sans cesse, & l'inconstance même peut y passer pour un devoir.

Ainsi (b) plusieurs de ceux qui avoient concouru à l'élection du jeune Prince, oserent s'opposer à son couronnement. Ils (c) disoient que son âge tendre ne permettant point de démêler quel seroit son caractère, il étoit à craindre qu'il ne violât un jour les sermens que la Reine & quelques Seigneurs étoient convenus de faire en son nom, pour le maintien des droits de la République.

Ce nouvel orage étonna Sbignée, mais sans le décourager; il prit le parti de loüer ceux qui l'avoient excité. Il avoüa que leurs craintes étoient

(a) *Id. pag.* 663.
(b) *Id. pag.* 664. CROMER. *pag.* 473. NEUGEBAVER. *p.* 299. HERBURT. DE FULSTIN *pag.* 158. *vers.*
(c) DLUGOSS. *pag.* 666. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1167.



ient en effet très-capables d'ébranler de bons toyens; il eut l'adresse de n'attribuer qu'à leur nour pour le bien public, des sentimens qu'ils devoient qu'à leur indocilité farouche. Cherant ensuite à les ramener, il leur rappella les romesses qu'ils avoient faites à Jagellon, & leur t appercevoir qu'ils n'avoient pas honte de se rjurer eux-mêmes, pour prévenir un parjure icore incertain. Il dit (*d*) qu'il étoit un moyen e s'assûrer de la fidélité du Roi, tout enfant u'il étoit, en ordonnant qu'à sa majorité, il tifieroit les sermens qu'on auroit faits pour lui son avénement à la Couronne. ULADISLAS VI. 1434.

Presque en même tems il (*e*) pria le Grand-Maréchal d'annoncer que ceux qui refusoient Uladislas pour Roi, eussent à se développer de a foule, & à passer tous ensemble d'un côté opposé à celui qu'alloient occuper les partisans le ce Prince. Il feignoit de vouloir ne faire décendre le sort de l'État, que du plus grand nomre de ceux qui auroient opiné, ou pour le sauer, ou pour le perdre. Cet expédient jusqu'aors inconnu, & jamais employé depuis dans la République, ne laissa pas de réussir. Les mouvemens qui se firent alors dans l'assemblée étourdirent les séditieux; chacun d'eux craignit d'être e seul d'un parti qui paroissoit d'ailleurs le plus foible; & comme il ne s'agissoit plus de cris confus, & d'autant plus hardis qu'ils se perdent dans la multitude, aucun n'osa s'exposer à la haine,

(*d*) *Id. ibid.*

(*e*) *Ibid.* PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. Lib. III. Cap. II. pag.* 146. CROMER. *p.* 473. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 159. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1168.

haine, ou à la fureur de ceux qu'il avoit entrepris de contredire.

On (a) pressa dès ce moment le couronnement d'Uladislas. L'Archevêque de Gnesne, Albert Jastrzembiec, en fit la cérémonie. Le (b) nouveau Roi n'avoit que dix ans; mais on (c) pouvoit déja démêler en lui des lueurs d'esprit & de bon sens, augures d'autant plus sûrs du bonheur des Polonois, qu'il ne devoit ce mérite naissant qu'à lui-même. Dans l'enfance, surtout, il est facile de distinguer ce qui vient de l'éducation, d'avec ce qui est produit par un naturel heureux, quoique encore inculte; & les vertus qu'on inspire ne font jamais autant de progrès, que celles dont on porte en soi les précieux germes. Bientôt tous les sujets de la nation, sans en excepter aucun, espérerent de retrouver dans le fils la valeur & la sagesse du pere. Rien ne démentit dans Uladislas ce pressentiment heureux; & il auroit même surpassé les grandes idées qu'on avoit de lui, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge.

La Reine s'étoit flattée de gouverner l'Etat; aucun Seigneur ne voulut risquer d'être soumis à ses ordres. On eut (d) d'abord dessein de déférer la Régence à Ziémovit, Duc de Mazovie. C'étoit (e) un Prince qui avoit peu de vivacité, peut-être moins d'expérience; mais beaucoup de noblesse dans les sentimens. Sa modestie annonçoit

(a) DLUGOSS. pag. 667. CROMER. loc. cit.

(b) Ce Prince étoit né le 31. Octobre 1424. DLUGOSS. 483. PASTOR. AB HIRTENBERG. Flor. Pol. pag. 145.

(c) DLUGOSS. pag. 654.

(d) Id. pag. 668.

(e) CROMER. pag. 473.

...it sa douceur : il aimoit à donner, c'est le ...voir des Princes ; mais il donnoit avec tant ...grace, qu'il ne lui arrivoit presque jamais, ...qui n'est que trop ordinaire aux Princes mê...es qui donnent, de faire des ingrats en faisant ...s heureux. Epris des charmes de l'amitié, il ...recherchoit comme s'il n'eût pas mérité d'en ...spirer ; & il la cultivoit avec autant de soin, ...ue s'il n'eût pû être heureux sans elle. On ...aignit cependant sa bonté même. Il auroit peut-...re préféré de mauvais conseils aux lumieres de ...raison : peut être (*f*) aussi avec la même fa...lité auroit-il écouté des projets d'ambition sug-...érés par la flatterie. Après tout, on ne crut pas ...u'il convînt à la dignité de la République, ...'obéir à un Prince qui lui (*g*) devoit lui-même ...s hommages en qualité de vassal. ULADISLAS VI. 1434.

On (*h*) proposa de nommer autant de Régens ...u'il y avoit de Provinces dans le Royaume. On ...it que chacun d'eux seroit chargé d'administrer ...justice dans l'étenduë de son ressort ; qu'on ...auroit garde de les choisir parmi les plus grands ...e l'Etat, & (*i*) qu'ils ne pourroient rien inno...er que du consentement du Sénat & de la No...lesse. Ce sentiment prévalut, tout dangereux ...u'il étoit ; mais il convenoit parfaitement à une ...ation qui craignoit toute autre autorité que la ...enne propre.

Jus-

(*f*) *Id. pag.* 474. DLUGOSS. *loc. cit.*
(*g*) *Id. pag.* 507.
(*h*) *Id. pag.* 668. NEUGEBAVER. *pag.* 299 HERB. DE ...ULSTIN. *pag.* 159. *vers.* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor.* ...*ol pag.* 146.
(*i*) DLUGOSS. *pag.* 669. CROMER. *pag.* 474.

ULADISLAS VI. 1434. Jusques (a) alors elle avoit traité les peuples de Russie & de Podolie bien moins en citoyens qu'en étrangers & en esclaves: obligés de la servir à leurs dépens dans ses guerres, de contribuer à la garde & au rétablissement des forts élevés sur leur terrein, & de payer des contributions, qui achevoient de leur ôter les moyens de vivre; les Nobles & tous les habitans de ces Provinces n'avoient que trop de sujet de regretter l'heureuse indépendance où ils vivoient sous leurs anciens Ducs. Heureusement on n'étoit point dans ces temps difficiles, où le salut d'un Etat rend la dureté des impôts nécessaire. Pour protéger les Russiens ou pour les défendre, il n'étoit plus besoin de les appauvrir.

Ils représenterent que Jagellon touché de leur misere avoit eu dessein de la soulager; mais qu'il étoit mort dans le temps où ils étoient sur le point d'éprouver ses graces. Ils imploroient celles du nouveau Roi, qui malgré l'inflexibilité de cette foule de Régens, devenus déja les tyrans plutôt que les ministres de la République, prétendit (b) que les Nobles de l'un & de l'autre de ces Palatinats, jouiroient des mêmes droits que les Nobles Polonois, qu'ils égaloient depuis long-temps par leur zéle.

Quelques Grands de l'Etat, courtisans habiles, mais désintéressés, s'étoient proposé de guider le jeune Prince. Ayant découvert en lui des sentimens aussi élevés que sa naissance, ils vouloient

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.*

(b) HERB, DE FULSTIN. *ubi suprà.* NEUGEBAUER. *pag.* 300. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 165.

ent en hâter le progrès & les garantir au plu- ULADIS-
de tout ce qui pouvoit les affoiblir, ou les LAS VI.
rompre. Ils l'inftruifoient en fecret, & ils 1434.
voient avec plaifir que la force de fon difcernement le portoit à leur marquer prefque autant mour & de refpect, que la nature lui en eût iré pour le Roi fon pere. Ce fut fans doute ur inftigation que la Ruffie fut foulagée, & (c) l'Etat réfolut d'envoyer une Ambaffade Empereur, qui maître en même temps de la ngrie & de la Boheme, & toujours auffi enni des Polonois qu'ami des Teutoniques, pout engager ces fiers voifins à rompre la trêve ils avoient faite avec Jagellon, ou venir luime à la tête de fes légions porter la défola- dans le Royaume. Tout y étoit à craindre s un temps de minorité, & fur-tout de la t d'un Prince qui ne mefuroit fon ambition à fon pouvoir, & ne jugeoit ordinairement fon pouvoir, que par la foibleffe de ceux qu'il it deffein de foumettre.

On crut (d) qu'il feroit aifé de prévenir fes ultes, & de le reconcilier même pour toures avec la Nation, fi l'on pouvoit l'engager onner en mariage au jeune Roi une des filles Duc d'Autriche, fon gendre. Ni ce Duc, l'Empereur n'avoient d'enfans mâles, & les its de l'un & de l'autre auroient pû revenir Uladiflas après la mort de ces Princes.

On chargea deux Ambaffadeurs de cette imtante négociation; l'un étoit le Grand-Chan-
celier

(c) DLUGOSS. *pag.* 670.
(d) *Id. pag.* 671. CROMER. *ubi fuprà*

celier Jean (a) Koniecpolski, & l'autre le Grand-Maréchal Jean (b) Glowacz Olesnicki. Ils furent précédés par un Gentilhomme, nommé Gamrath (c), qui devoit annoncer leur arrivée à Sigismond, & demander pour eux les passeports nécessaires.

Cet émissaire, corrompu par le Palatin de Cracovie, Pierre Szafraniec, supposa aux Ministres tout autre motif que celui qui les amenoit. Il dit à l'Empereur qu'ils venoient lui offrir la Régence du Royaume. La nouvelle étoit peu vraisemblable, mais très-flatteuse; Sigismond y ajoûta foi. Le mensonge le plus hasardé fait toujours illusion dès qu'il intéresse.

Les Ambassadeurs furent reçus avec une magnificence égale à l'empressement qu'on avoit eu de les voir. Elle les surprit d'autant plus, qu'elle n'étoit pas ordinaire dans une Cour où l'arrogance tenoit lieu de grandeur, & qui ne cessant d'affecter une supériorité de rang & de puissance, n'étoit modeste qu'en cela seul qu'elle n'avoient rien de somptueux.

On se repentit bientôt de l'accueil fait à ces Ministres; & parce que leurs propositions intéressoient beaucoup moins, que celles dont on s'étoit flatté, elles furent rejettées avec une espèce de mépris. Sigismond n'osant avoüer le tort qu'il avoit eu de se laisser surprendre, crut effacer la honte de son imprudente crédulité par le refus du mariage de sa petite fille: il affecta même

(a) Il étoit de la maison de Pobog. OKOLSKI, *orb. Pol. Tom. II. pag.* 429.
(b) *Id Tom. I. pag.* 146.
(c) DLUGOSS. & CROMER, *ubi suprà*.

ême contre la République un mécontentement qu'elle ne méritoit point. Sensible au deshonneur & craignant peu l'injustice, il (*d*) souleva Suidrigellon contre la Pologne, & lui prêta des forces pour l'aider à s'emparer de la Lithuanie, d'où ce Prince avoit été chassé depuis peu. ULADISLAS VI. 1434.

Le nouveau Duc Starodubski se vit bientôt sur les bras une armée formidable. Elle (*e*) étoit composée de Bohemes, de Silésiens, de Russes, de Livoniens & de Tartares. Le Palatinat (*f*) de Braczlaw fut le premier en butte à leurs efforts: ils le traiterent avec rigueur; craignant de ne pouvoir réduire les autres Provinces par les armes, ils essayoient de les soumettre par la terreur. Les premieres fougues de leur emportement étonnerent tout le Duché; on n'y vit le danger qu'avec cette lâche inquiétude qui le grossit, & qui n'y connoît d'autre ressource que de l'attendre, sans chercher à l'éviter.

Il importoit à Starodubski de rassûrer ses sujets; il ne pouvoit relever leur courage qu'en abaissant celui des ennemis. Il les leur représenta moins terribles, qu'ils n'affectoient de le paroître. Trop heureux d'avoir pû les tromper, il les vit à peine résolus à ne pas plier sans combattre, qu'il demanda à la République des troupes pour les soutenir.

Huit (*g*) mille Polonois eurent ordre de marcher en Lithuanie. C'en fut assez pour raffermir les esprits & leur inspirer une espéce d'audace

(*d*) DLUGOSS. *Lib. XII. pag.* 681. CROMER.. *pag.* 476.
(*e*) DLUGOSS. *p.* 682. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 166.
(*f*) *Id. pag.* 167.
(*g*) *Id. ibid.*

ULADISLAS VI. 1435. dace presque aussi aveuglé que la crainte dont ils avoient été saisis.

L'armée de Suidrigellon qui avoit déja pénétré dans le Palatinat de Vilna, faisoit alors le siége de Wilkomir. Celle de la Couronne & du Duché, quoiqu'inférieure en nombre, résolut de l'attaquer ; elle étoit sous la conduite de Michel, fils du Duc Starodubski. Ce Prince étoit peut-être incapable de prévoir la difficulté de l'entreprise ; mais se sentant de la valeur, il n'attendoit qu'une occasion d'acquérir de la gloire. Il étoit dans un âge où la témérité est une espéce de bienséance, & où il est moins honteux de risquer une réputation déja établie, que de ne point aspirer à celle qu'il convient de se donner.

Les deux armées furent bientôt en présence, séparées uniquement par la Swenta, qu'il étoit aisé de traverser. La position des Polonois étoit heureuse ; celle des ennemis l'étoit beaucoup moins. Ceux-là fiers & immobiles, attendoient, desiroient même qu'on vînt à eux : ceux-ci au contraire cherchoient à quitter leurs postes, ou pour éviter la bataille, ou pour ne la recevoir qu'en un terrein plus avantageux. Trois jours se passerent dans cette horreur inquiéte qui précéde une action générale, d'où dépend la perte ou le salut d'un Etat.

Suidrigellon (a) prit enfin le parti de décamper à la faveur d'une nuit obscure : ses troupes achevoient de se replier, lorsqu'à la pointe du jour

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 683.
(b) KOJALOWICZ. *ubi suprà.*
(c) *Id. pag.* 168.

jour on s'apperçut de leur retraite. Ce fut alors que le Prince Michel ordonna de les suivre. Presque assûré de la victoire, il ne craignoit que de ne pouvoir les forcer à la lui faire acheter. Il tomba avec toutes ses forces sur leur arriere-garde ; elle ne résista que dans l'espérance d'être secourue par le centre qu'elle couvroit, qui se pressoit déja de venir à sa défense. ULADISLAS VI. 1435.

Bientôt toute l'armée ennemie reparut avec une confiance aussi décidée, que si elle n'eût fui les Polonois que pour les attirer tumultuairement sur ses pas, & profiter de leur désordre. Un même esprit sembloit animer tous les divers corps qui arrivoient successivement pour combattre. Leur résolution étonna les Lithuaniens, dont la valeur ne fut pas toujours heureuse. Ils (*b*) avoient en tête les Russes & les Tartares, qui les surprirent quelquefois par la singularité de leurs manœuvres; mais qui déconcertés enfin par des mouvemens plus réglés furent entierement mis en déroute. Cet heureux succès ranima les Polonois, qui (*c*) plus constamment heureux n'avoient cessé de pousser les Siléfiens & les Bohemes. Tout plia devant eux à la réserve des Livoniens que commandoient des Généraux de l'Ordre Teutonique. Il ne restoit plus à ces corps abandonnés que le triste honneur de ne pas périr sans se défendre. Leur désespoir redoubla leur audace; mais leurs efforts ne pouvant les sauver, ne firent que hâter le moment de leur défaite. Ils (*d*) furent presque tous taillés

(*d*) Dlugoss. *pag.* 684. Neugebaver. *pag.* [illegible] Herburt. de Fulstin. *pag.* 160. Cromer. *pag.* 476 Albert.

lés en piéces avec les soldats des autres nations que la crainte avoit déja dispersés dans les campagnes voisines. Le carnage dura long-temps après l'action, & il ne finit que lorsque les vainqueurs ne trouverent plus que des guerriers hors de combat, ou des lâches qui demandoient grace.

Cette victoire ne fut dûë qu'à la sage activité du jeune Prince de Lithuanie. Rien ne pouvoit égaler sa gloire, que le bonheur de n'en être point ébloui; il n'y fut presque pas sensible: il n'étoit touché que du sang qu'il avoit répandu, & du malheur des prisonniers qu'on lui amenoit chargés de chaînes. On (a) comptoit parmi eux quarante Seigneurs des plus distingués, dont plusieurs étoient Souverains, & des Princes même de sa famille.

N'osant décider de leur sort, il le remit au jugement du Duc son pere, qui n'écouta que sa vengeance, & prit la résolution de les faire périr. Ce Prince n'eut égard ni aux soumissions de ces malheureux, déja trop punis dès qu'ils s'abaissoient à lui demander grace; ni aux représentations de son fils, qui témoin de leur valeur, vouloit qu'on la respectât dans leur infortune même. Les uns (b) furent égorgés, les autres noyés, la pluspart empoisonnés. Starodubski étendit sa fureur jusques sur la personne même du Prince Coribut son frere. Apprenant (c) qu'il avoit été blessé dans le combat, il ordonna qu'on

BERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XI. Cap.* 35. *p.* 268. JOAN. LEON *Hist. Pruss. Lib. IV. pag.* 248.
(a) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 168.
(b) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.*

qu'on envenimât ses plaies; mais que pouvoit-on attendre d'un cœur lâche & hautain, qui toujours cruel, même sans prétexte, se croyoit alors obligé de l'être par raison? ULADISLAS V. 1435.

Des traits de férocité si détestables rendirent encore plus sensible aux ennemis de la Pologne la défaite de Suidrigellon, qui échappé de la bataille ne trouvoit plus de ressource à ses malheurs. Les Lithuaniens voulant profiter de leurs avantages, s'étoient (d) répandus dans les Duchés qui appartenoient à ce Prince, ou qu'il avoit eu l'adresse de soulever contre leur Souverain.

Privé de tout secours, il espéra un nouvel appui du Chef de l'Empire, qui compâtit à ses pertes, mais qui n'osa s'engager à les réparer. Sigismond se contenta de lui offrir sa médiation auprès du Roi de Pologne. Il s'imaginoit, sans doute, que malgré le refus de l'alliance qu'Uladislas avoit recherchée, malgré les ordres donnés à la Boheme & à la Silésie de soutenir la révolte de Suidrigellon, & tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors contre les intérêts de la République, rien n'empêcheroit qu'elle n'écoutât, qu'elle n'acceptât même les propositions qu'il avoit dessein de lui faire. Son orgueil étoit la source de sa confiance; mais l'orgueil peut-il en imposer à un peuple libre, qui occupé de lui seul, comme s'il n'y avoit rien au-delà de ses limites, ne craint ses voisins que lorsqu'il éprouve leur puissan-

(c) *Id. pag.* 685.
(d) KOJALOWICZ. *pag.* 170. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. ubi suprà.* CROMER. *pag.* 476.

VLADISLAS VI. 1435.

sance, & les méprise peut-être encore sous le joug même qu'ils lui ont imposé? Les Polonois toujours altiers, l'étoient encore plus depuis les derniers succès de leurs armes.

Deux (a) Siléfiens leur avoient été envoyés en Ambassade. Ils demandoient au nom de leur maître, que la nation mît fin aux troubles de la Lithuanie, en faisant droit aux prétentions de Suidrigellon. On (b) ne fit gueres plus d'attention à leurs discours, que l'Empereur n'en avoit fait à l'offre du mariage d'Uladislas avec une de ses petites filles: on se montra disposé à continuer la guerre, jusqu'à faire sentir que le seul moyen qui restoit pour l'éteindre, étoit de la pousser avec vigueur.

Il n'étoit pas difficile de démêler le vrai motif de cette roideur intraitable. Sigismond s'en fût vengé, s'il l'avoit pû. Il dissimula sa colere, & pour ne rien perdre de sa fierté, il montra de la hauteur jusques dans sa modération même. Il ne regarda les Polonois qu'avec une insultante pitié; & craignant de paroître offensé de leur conduite, même en la pardonnant, il dé-

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 685. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 302.
(b) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 169.
(c) CROMER. *pag.* 477.
(d) *Id. pag.* 468.
(e) DLUGLOSS *pag.* 442. 480. 501. 509. 596. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. pag.* 245 253 259. *Resp. & Stat imper. Rom. Germ. pag.* 224. 325. 326. JOAN. DUBRAV. *Olomouc. Episc. Histor. Boïem. Lib. XXI. p.* 252. 254. *Basilea.* 1575. BONFIN. *rer Ungar. Decad. III. Lib. III. p.* 394. 295. *Hanovia.* 1606
(f) ALBERT. KRANTZ. *pag.* 266.
(g) DLUGOSS. *pag.* 623.



dédaigna simplement de la punir, comme s'il n'avoit pû s'appercevoir de l'outrage fait à sa gloire. ULADISLAS VI. 1435.

Ce Prince toujours inquieté par les Hussites étoit (c) alors plus que jamais en butte à leur fureur. Maîtres (d) des villes & des places de la Boheme, ces sectaires la gouvernoient à leur gré. Jamais guerre de religion n'avoit été suscitée avec plus de rage, ni soutenue avec plus de vigueur & de succès. Presque tous les Catholiques avoient péri sous le fer de ces ennemis de l'Eglise; & (e) toutes les forces de l'Allemagne, des armées formidables, des (f) batailles même assez heureuses, n'avoient pû les exterminer. Le Concile (g) de Basle assemblé pour les ramener à la foi, s'efforçoit de dissiper leur ignorance; & comme s'il eût prévû que leur obstination rendroit son zéle inutile, il invitoit tout le monde chrétien à prendre les armes pour forcer leur incrédulité.

Les troubles qui les divisoient donnoient quelque espérance de les soumettre. Partagés en deux sectes, celles des (h) Taborites & celle des Calix-

(h) Ainsi appellés de la ville de Tabor que Jean Zischka leur chef avoit fait bâtir sur une éminence entre Prague & Budweis. Ce Jean Zischka étoit un Gentil-homme de Boheme nommé Troschnow. On lui donna le nom de Zischka, qui signifie Borgne, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat. Il eut ensuite le malheur de perdre l'autre en faisant le siége de Rab; & il ne laissa pas de faire toujours la guerre, & de donner même des batailles avec de grands succès. Il avoit fait ses premieres armes en Pologne. DLUGOSS. *pag.* 408. 429. 435. ALBERT. KRANTZ. *Wandal.* *pag* 253. *Resp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag* 322. 323. AEN. SYLVII. *Hist. Boïem. Cap. XXXVIII. p.* 35. *& seq.* *Basileæ.* 1575.

ULADISLAS VI. 1435. lixtins, (a) ils se reprochoient mutuellement ou trop de sévérité, ou trop de relâchement dans la religion qu'ils avoient embrassée. Leurs seules variations, preuve certaine de la fausseté de leurs dogmes, annonçoient la fin de leurs égaremens; mais ils pouvoient abjurer leur doctrine, sans se remettre sous les loix de l'Empereur. Ce Prince étoit en horreur aux Catholiques mêmes. Il se flattoit néanmoins de soumettre indifféremment tous ses sujets, & il ne vouloit plus s'occuper qu'à seconder les vûes du Concile, & l'empressement de la plusspart des Puissances intéressées à le rendre maître d'un peuple qui apprenoit à tous les autres à ne point obéir.

1437. Déja depuis quelque temps Sigismond annonçoit ce dessein par toutes ses démarches. C'étoit peut-être aussi ce qui avoit affermi les Polonois dans la résolution de rejetter ses demandes, & de rendre même leurs refus presque aussi indécens qu'ils les croyoient raisonnables. Ce fut du moins ce qui engagea Suidrigellon à tout mettre en usage pour se concilier l'amitié d'Uladislas. Il (b) ne restoit presque plus rien à ce rebelle des biens même que la République lui avoit abandonnés, en lui ôtant le gouvernement de la Lithuanie. Après bien des négociations, qui n'é-

(a) Ceux-ci furent ainsi nommés, parce qu'ils prétendoient que le calice étoit absolument nécessaire aux laïques dans la Communion. Le Concile de Basle la leur accorda sous les deux espéces. Cet accord fut appellé compactation. Leurs prétentions allerent plus loin, & ils ne rentrerent point dans le sein de l'Eglise. CROMER. *pag.* 477. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1168. JOAN. DUBRAV. Ob-

étoient proprement que de lâches intrigues, il eut l'assûrance de venir lui-même implorer graces des Polonois. ULADISLAS VI. 1437.

On indiqua une Diette à Siradie. Il y fut ci comme un criminel devant ses Juges; mais le Roi, ni le Sénat ne prétendoient insulter triste abaissement dans lequel il étoit forcé paroître. Quoiqu'on eût raison d'appréhen r que les sentimens qu'il témoignoit ne vinss nt plûtôt du désespoir de n'avoir pû réussir ns ses entreprises, que du regret d'avoir osé s former, on crut devoir respecter en lui jusqu'à de simples apparences de repentir qui de ient lui coûter, & qui sont d'ordinaire tout qu'on peut attendre des Princes, trop sou nt incapables de condamner sincerement le mal 'ils ont fait.

Il fut (d) résolu d'envoyer des Députés au uc Starodubski, pour lui apprendre la soumiss n du coupable, & le prier de lui pardonner s attentats. Il s'en fallut beaucoup, que ce rince ne pensât aussi généreusement que le de andoient son rang & sa naissance. Tout é sé, pour ainsi dire, qu'étoit Suidrigellon, il craignoit encore. Il dit (e) qu'il ne lui con noit point de se réconcilier avec un ennemi, dont

...lemetc. *Episc. Hist. Boïem. Lib. XXII. pag.* 225. *lin. ult.* & ...g. 226. 229.

(b) DLUGOSS. *pag.* 696. CROMER. *pag.* 476. KOJALOW. ...ft. *Lituan. Lib. IV. pag.* 170.

(c) CROMER. *pag.* DLUGOSS. *ubi suprà.* NEUGEBAVER. ...ft. *Pol. pag.* 303.

(d) DLUGOSS. *pag.* 697. KOJALOW. *loc. cit.*

(e) *Id. pag.* 171. DLUGOSS. *ubi suprà.*

ULADISLAS VI. 1437. dont l'ambition ne paroiſſoit éteinte, que par l'impuiſſance où il étoit de la faire éclater; que c'étoit trahir la patrie, que d'y donner aſyle à un ſcélérat; qu'il étoit preſque égal de ne pas punir ſes crimes, ou de les approuver; & que bien loin de lui accorder de quoi ſubſiſter, il étoit honteux de le laiſſer vivre.

Ce fut en vain qu'on lui repréſenta que Suidrigellon s'aviliſſant à ſes propres yeux, & ſe condamnant lui-même, diſpenſoit du ſoin de le punir, & méritoit plus de pitié qu'il n'oſoit s'en promettre. Le Duc ne relâcha rien de ſa ſévérité, & menaça même de rompre avec la République, ſi elle prétendoit maîtriſer ainſi ſes vaſſaux, & exiger le ſacrifice de leurs haines & de leurs vengeances, comme un des hommages qu'elle leur avoit impoſés.

Les Députés connoiſſoient mal le génie de ce Prince. Ils prirent ſa férocité pour du courage; ils le crurent capable d'exciter de nouvelles ſéditions dans l'Etat. La Diette elle-même fut allarmée de ſon indocilité, & n'exigea de lui que de nouveaux ſermens, par leſquels il confirmeroit la convention déja faite, qui portoit que la Lithuanie reviendroit à la couronne immédiatement après ſa mort, & que ſon fils, le Prince Michel, n'ayant rien à y prétendre, ſe contenteroit de l'appanage qu'on jugeroit à propos de lui aſſigner.

Ainſi la crainte & l'intérêt étoufferent dans le

(a) KOJALOW. *pag*. 172.
(b) DLUGOSS. *pag*. 693. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siloſ. pag*. 319.

e cœur des Polonois tous les sentimens que la itié y avoit fait naître. La seule confiance que Suidrigellon leur avoit marquée, les empêcha le l'accabler de tout le poids de leur indignation. Il fut (*a*) banni du Royaume; & il se retira en Hongrie, où il ne trouva d'autre consolation dans sa misere, que le triste plaisir de croire qu'il ne la méritoit point. ULADISLAS VI. 1437.

Uladislas étoit encore trop jeune pour balancer les décisions d'une Diette, & y faire prévaloir ses sentimens. Il abandonna Suidrigellon à son infortune; & ce fut peut-être un bonheur, qu'il ne l'eût point retenu dans ses Etats. Divers intérêts y firent bientôt éclore des événemens, capables d'engager ce Prince à y fomenter de nouveaux troubles.

L'Empereur (*b*) Sigismond étoit enfin parvenu à faire plier la Boheme. Les Peres (*c*) du Concile de Basle ayant levé des troupes à leurs frais, les avoient fait marcher vers ce Royaume, où (*d*) la plus grande partie de la noblesse se montroit prête à les soutenir. Les chefs des Hérétiques n'ayant quitté de tous leurs vices, que l'hypocrisie qui les avoit élevés, alloient au crime sans détour. Aussi hautains que scélérats, ils faisoient périr indifféremment tous ceux qui détestoient leur tyrannie. Ils regardoient comme une révolte déclarée les conseils même, qui tendoient à les rendre moins odieux. Un (*e*) Gentilhomme, nommé Rischemberg, fut mis à la tê-

te

(*c*) Dlugoss. *pag.* 677.
(*d*) *Id. p.* 674. *Resp. & Stat. Imper. Rom. Germ. p.* 327.
(*e*) Dlugoss. *pag. ubi suprà.* Aneas Sylv. *Hist. Boiem. cap. LI. pag.* 49.

VLADISLAS VI. 1438.

te des mécontens, & avec les troupes nouvellement arrivées, il livra bataille à ces Chefs, qui soutinrent ses efforts avec courage; mais (a) qui furent tués dans le combat.

Leur armée mise en déroute ne put se rallier, & prit le parti de se rendre. On rassembla tous les prisonniers dans des granges: à peine en trouva-t-on assez pour les contenir. Ces malheureux n'attendoient d'autre châtiment, que d'être forcés à prendre les armes contre leur propre faction. Résolus de mériter leur grace, ils ne la trouvoient pas trop chere à ce prix. Des sentimens plus détestables que leur trahison même, devoient décider de leur sort. Ils (b) ne furent pas plûtôt renfermés, & comme entassés dans ces granges, qu'on eut la cruauté d'y mettre le feu.

La nouvelle de leur défaite & de ce châtiment affreux, jetta la terreur dans toutes les villes. Prague n'hésita plus à se rendre à Sigismond, qui bientôt après croyant la révolte étouffée, crut (c) ne devoir plus l'appréhender. Elle respiroit encore sous les cendres mêmes des malheureux qu'on avoit punis. Prête à reparoître avec plus d'au-

(a) DLUGOSS. *pag.* 676.
(b) *Id. ibid.* JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.* XXVII. *pag.* 259. BONFIN. *rer. Ungar. Decad.* III. *Lib.* III. *pag.* 386. AEN. SYLV. *Hist. Boïem. pag.* 51.
(c) DLUGOSS. *pag.* 694. BONFIN. *pag.* 404. 405.
(d) PAUL. STRANSK. *Resp. Bohem. pag.* 356.
(e) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 700.
(f) *Id. pag.* 699. CROMER. *pag.* 480. NEUGEBAVER. *pag.* 304. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* 320. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 6. *p.* 274. JOAN. DUBRAV. *Histor. Boïem. p.* 263. BONFIN. *p.* 406. AEN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LIII. pag.* 54.

, (*d*) elle intimida l'Empereur, qui se retirer en Hongrie, mourut (*e*) en après (*f*) avoir nommé le Duc d'Au- Albert, son successeur en Hongrie & en

ULADISLAS VI. 1438.

...

choix méritoit d'être applaudi: il ne le par les Taborites, qui avoient repris dans leur pays. La qualité de gendre smond suffisoit pour obscurcir à leurs vertus même les plus rares. Assemblés airement, ils (*g*) se choisirent pour Sou- Casimir, frere du Roi de Pologne. Dans ur de ce projet, ils (*h*) entraînerent les s de la plupart même des citoyens qui it point de leur parti. Casimir fut pro- quoiqu'il n'eût (*i*) que treize ans; & bassadeurs eurent ordre d'en porter la nou- Uladislas, qui ne la considérant pas d'a- sous son vrai point de vûe, en témoigna joie, qu'il n'en devoit ressentir. tient d'en faire part à la République, il (*k*) une Diette à (*l*) Korezin. Quel- Polonois, habiles politiques, découvri- ntôt à travers les offres des Bohemes, le dan-

...OBBAUER. & CROMER. ubi suprà. DLUGOSS. . PASTOR. AB HIRTENB. Flor. Polon. pag. 147. KO- Hist. Lituan. pag. 172. HENELII AB HENNENFELD. Siles. pag. 321. JOAN. DUBRAV. Histor. Boiem. Lib. pag. 264. BONFIN rer. Ungar Decad. III. Lib. IV. p. N. SYLV. Cap. LV. pag. 56.
LUGOSS. pag. 701.
. pag 700.
l. ibid.
lle située entre Sendomir & Cracovie. ANDR. CEL- pr. Pol. Descript. pag. 183. 184.
DLUGOSS. pag. 701.

danger qu'il y avoit de les accepter. Ne doutant point qu'Albert n'aspirât au thrône de l'Empire, & qu'il n'y parvînt, ils ne crurent pas devoir se commettre avec un Prince qui auroit plus de forces pour subjuguer la Boheme, qu'ils ne pourroient lui en opposer pour y soutenir Casimir. Ils n'ignoroient point que rien n'est plus terrible que la vengeance d'un rival heureux. Ils dirent qu'il ne convenoit même à aucun Prince de recevoir pour sujets des séditieux & des impies, à qui rien n'étoit sacré, & qui voudroient qu'on les ménageât par reconnoissance, s'ils n'y obligeoient même par la crainte qu'on auroit de leurs trahisons.

Ces remontrances ouvrirent les yeux à Uladislas, & il eût marqué sur le champ aux Ambassadeurs, qu'il ne pouvoit leur accorder leurs demandes, si la plupart des autres membres de la Diette n'eussent été d'avis de les leur accorder. Ce Prince reconnut pour la premiere fois, que la vérité qui peut hardiment éclater dans les Républiques, n'y a pourtant gueres plus d'empire, que dans les Cours des Souverains, où elle ne perce qu'avec peine, & où pour l'ordinaire on l'apperçoit sans l'aimer. Il fut touché de la voir asservie aux préventions d'une foule de petits génies, ou de mauvais coeurs, qui s'imaginant pouvoir cacher leur ignorance ou leurs travers sous les dehors d'une présomption effrontée, condamnent sans balancer ce qu'ils n'ont pû com-

(a) *Id. ibid.* KOJALOW. *Histor. Lituan. pag.* 172.
(b) DLUGOSS. *pag.* 702. HENELII AB HENNENFELS *Annal. Silesia. pag.* 321.

comprendre, & veulent qu'on approuve de même ce qu'ils ont la hardiesse de décider. ULADISLAS VI. 1438.

Le (a) Duc de Lithuanie sur-tout tâchoit de persuader à l'assemblée, que c'étoit envier la gloire de Casimir, & le bonheut même de l'Etat, que de ne pas accepter le thrône de Boheme. En parlant de la sorte, il n'écoutoit que son propre intérêt: il eut souhaité de voir fondre tant de grandeur & de puissance sur les deux fils de Jagellon, qu'ils n'eussent plus regardé qu'avec indifférence le Duché qu'il occupoit, & qu'il vouloit soustraire à leur dépendance, pour le remettre à sa mort au Prince Michel son fils.

Tout concouroit à ses desseins. Uladislas fut forcé de faire marcher des troupes en Boheme, pour y appuyer l'élection de Casimir. Elle (b) n'avoient pas encore passé les frontieres, qu'Albert s'étoit rendu maître de Prague, & s'y étoit fait couronner. Son armée étoit puissante: on y (c) comptoit des Saxons, des Bavarois, des Siléfiens, des Hongrois, des Moraves & presque tous les Bohemes de son parti. Il étoit peu de Princes d'Allemagne qui ne lui eussent envoyé du secours. Rien ne lui eût été plus aisé que d'écraser les troupes Polonoises, s'il eût eû autant de goût pour la guerre, que de moyens de la faire avec succès; mais (d) je ne sçais quelle pitié qu'il estimoit une vertu, & qui n'étoit en lui qu'une foiblesse, lui faisoit craindre de verser le sang même de ses ennemis. Il alla pour-

(c) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 480. DLUGOSS. *pag.* 703. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 412.

(d) DLUGOSS. *pag.* 704. *Resp. & Stat. Imper. Rom. pag.* 329.

ULADISLAS VI. 1438.

pourtant au-devant d'eux, & les trouvant retranchés, il feignit de les harceler, & il n'osa leur livrer bataille.

Les deux armées furent long-temps en présence sans en venir aux mains. Celle (*a*) de la Couronne n'étoit que de 14000. hommes, en comptant même les rebelles qui s'y étoient joints. Ceux-ci (*b*) avoient à leur tête Georges Podiebradski, qui devint ensuite Roi de Boheme, & (*c*) qui recevoit les ordres de (*d*) Sendivoy d'Ostrorog, Palatin de Posnanie, & de Jean de Tenczyn, Palatin de Sendomir. Ces deux Généraux pleins de valeur, étoient résolus de faire face aux Allemands en cas d'attaque; mais autant circonspects que valeureux, ils craignoient de les provoquer au combat.

Leur situation parut dangereuse au Roi de Pologne. N'imaginant point que (*e*) 30000. hommes, qui les assiégeoient, pour ainsi dire, pussent balancer à les attaquer, il résolut (*f*) de faire une diversion en Silésie, &, s'il lui étoit possible, de pénétrer delà dans la Boheme, pour achever de la subjuguer. Tous les nobles de ses Etats eurent ordre de prendre les armes: il n'y eut que ceux de la Podolie & de la Russie, qui ne purent point obéir. Ils (*g*) étoient alors occu-

(*a*) HENELII AB HENNENFELD. *ubi suprà*. DLUGOSS. *pag*. 705. CROMER. *loc. cit*. AEN. SYLV. *Hist. Boiem. Cap. LV. pag*. 57.

(*b*) DLUGOSS. *ibid*.

(*c*) *Id pag*. 701. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p*. 148.

(*d*) Il étoit de la maison de Nalecz. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag*. 252.

(*e*) DLUGOSS. *pag*. 705. AEN. SYLV. *ubi suprà*.

(*f*) DLUGOSS. *ibid*.

[gro]upés contre les Tartares. Tous les autres s'a[v]ancerent jusqu'à Troppaw, ayant Uladislas à [l]eur tête. ULADISLAS V. 1438.

Ce Prince ne voulant rien conquérir, leur [l]aissoit tout dévaster. Il obligea (*h*) bientôt les Ducs de Silésie à souscrire à l'élection de Casimir: il leur fit même signer un (*i*) traité, par lequel ils promirent de prêter hommage au nouveau Roi, dès qu'il auroit reçu le diadême; de donner un libre passage dans leurs Souverainetés aux troupes engagées à son service, & de ne favoriser en aucune sorte ses ennemis, quels que fussent les engagemens contractés avec eux, même avant le commencement de la guerre.

Albert sçut à peine ce qui se passoit dans cette Province, qu'appréhendant de voir fondre sur lui toutes les troupes qui l'avoient soumise, il résolut de se dégager de celles qu'il s'étoit mises sur les bras. Voulant éviter néanmoins que sa retraite eût l'air d'une fuite, ou prétendant la mieux assûrer, il (*k*) fit canoner durant quelques jours les retranchemens des Polonois, qu'il contraignit de se retirer à Tabor, où leurs derrières étoient appuyés, & où ils se trouverent à couvert d'un feu que le leur n'eût pû faire taire.

Il

(*g*) *Id. pag.* 706. 707. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 481. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 413.

(*h*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. p.* 322. CROMER. *pag.* 481.

(*i*) On peut voir ce traité tout au long *in script. rer. Siles. tom. I. pag.* 1010.

(*k*) HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 321. DLUGOSS. *p.* 105. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 412.

ULADISLAS VI. 1438.

Il décampoit avec confiance, lorsque (a) Podiebradski demanda permission de l'attaquer. Prenant avec lui les Taborites, qu'il fit soutenir par l'élite des Polonois, il l'entreprit si à propos, & le chargea avec tant d'avantage, qu'il acquit dès-lors cette haute réputation de valeur, qui bientôt après lui mérita le thrône.

Soit qu'ébloui de sa gloire, il fût devenu moins traitable sur les opérations qui restoient à faire pour les intérêts de Casimir; soit (b) que la nation laissât déja voir dans son zéle ce refroidissement ordinaire à toute cabale, que l'audace seule a formée & qu'elle ne peut soutenir; soit (c) que le pays presque épuisé par le séjour de deux armées, qui ne sçavoient que le dévaster pour le réduire, ne pût plus fournir à leur entretien: les (d) Généraux Polonois formerent le dessein de ramener leurs troupes, qu'aussi-bien Uladislas ne pouvoit plus renforcer. Albert (e) alloit à lui pour lui fermer l'entrée de la Bohême. Vaincu sans être défait, il étoit encore en état, sinon de le combattre, du moins de l'empêcher d'avancer.

Ni l'un ni l'autre de ces Princes ne pouvoient rendre leurs prétentions plus justes, par les efforts qu'ils faisoient pour les soutenir: l'équité ne

(a) DLUGOSS. *ibid.* HENELII AB HENNENFELD. *ubi supra.* DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 264. AEN. SYLV. *pag.* 57.
(b) DLUGOSS. *pag.* 711.
(c) *Id. pag.* 705. HENELII AB HENNENFELD. *p.* 321.
(d) *Id. pag.* 322.
(e) *Id. ibid.* DUBRAV. *Hist. Boïem. p.* 265.
(f) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 29. *pag.* 303. &

ne dépend point du ſuccès que donne le haſard, ou la force. Trop vertueux, pour être long-temps ennemis, ils préférerent des négociations aiſées & paiſibles aux embarras d'une guerre, qu'il leur importoit de finir. Albert (*f*) venoit d'être fait Empereur. Sa puiſſance étoit augmentée; mais la Hongrie que (*g*) les Turcs menaçoient d'une invaſion, demandoit ſa préſence; l'Allemagne réclamoit ſes ſoins; & la Pologne en butte aux Tartares, & (*h*) par l'intempérie des dernieres ſaiſons, menacée d'une famine horrible, ne deſiroit plus que la paix. ULADISLAS VI. 1438.

Elle rendoit enfin juſtice à ces hommes ſages & éclairés, qui n'avoient point été d'avis qu'on acceptât le thrône de Boheme, & elle admiroit la prudence du Roi qui avoit deſiré que leur ſentiment prévalût à tous les autres. Senſible (*i*) au mérite de ce Prince, toute la nation s'empreſſa de le déclarer majeur. Il entroit alors dans ſa dix-huitiéme année. On lui remit le gouvernement de l'Etat dans une Diette tenue à Petrikow, où (*k*) l'on ne lui demanda que la ratification des ſermens qu'on avoit faits pour lui, à ſon avénement à la Couronne. Il parut ne pas ignorer quelle ſorte de pouvoir on lui confioit: il avoit appris que ſon pere lui-même n'avoit

& *Wandal. Lib. XII. Cap.* 8. *p.* 26. CROMER. *p.* 482. DLUGOSS *p.* 700.

(*g*) *Id. p.* 708. HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* CROMER. *loc cit.* DUBRAV. *ubi ſuprà.* BONFIN. *rer. Ungar. p.* 413 AEN. SYLV. *Hiſtor. Boïem. Cap. LV. p.* 58.

(*h*) DLUGOSS. *pag* 700.

(*i*) *Id. pag.* 710.

(*k*) CROMER. *pag.* 482.

ULADISLAS VI. n'avoit été, pour ainsi dire, qu'un Ministre associé au gouvernement. Jaloux de l'amitié de ses peuples, il resolut de se conformer à leurs usages, & de ne se proposer d'autre gloire que celle de les rendre heureux.

1439. Il commença par nommer des ministres pour traiter de ses différends avec l'Empereur. Le (a) Pape Innocent IV. & le Concile de Basle, quoique (b) divisés entr'eux, s'accordoient du moins dans le desir de rendre la Boheme tranquille. Ils exhortoient depuis quelque temps Albert & Uladislas à établir un congrès pour finir leurs querelles : ils avoient même promis d'y envoyer des Légats en qualité de médiateurs. Leurs propositions avoient été acceptées, & les conférences indiquées à Breslaw.

L'Empereur (c) voulut lui-même y discuter ses droits. Il n'attendoit pour faire l'ouverture de l'Assemblée, que les Plénipotentiaires Polonois & les Légats du saint Siége. Ceux-ci (d) étoient Jean, Evêque de Burgos, & Nicolas Amici, Docteur en Théologie. Les autres, (e) Vincent Roth de Dambno, Archevêque de Gnesne; Jean (f) Czizowski de la maison de Pobog, Castellan de Cracovie; Jean de Tencyn, dont nous avons déja parlé; & Albert (h) Malski de la maison de Nalecz, Palatin de Lencici.

Quel-

(a) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 711. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 413.
(b) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 20. *p.* 297. 299. 303. DLUGOSS. *pag.* 717.
(c) *Id. pag.* 711.
(d) *Ibid.*

ULADISLAS VI. 1439.

Quelques Bohemes de l'un & de l'autre par- demanderent à être admis aux conférences : s y furent reçus. On n'y vit d'abord qu'une nnocente droiture, & une franchise presque ennemie de toute précaution. La politique y parut sans défiance, & la finesse sans dissimulation. Les Polonois (*h*) proposerent d'abord, que les deux concurrens se désistant de leurs prétentions, laisseroient aux Bohemes, à qui il importoit de se réunir, une entière liberté de se donner un maître ; que celui qui n'auroit point de suffrages, ou qui en auroit moins, céderoit la couronne à l'autre ; & que tous les deux cesseroient d'y aspirer, si la préférence tombant sur tout autre Prince, aucun d'eux n'avoit part au choix de la nation.

Cet expédient parut raisonnable ; mais l'Empereur ne l'approuva point. Tout y blessoit sa délicatesse, & il méditoit un dessein plus généreux ; c'étoit de ne pas exposer au hasard d'une élection, qui eût rendu ses droits équivoques, une cession qui serviroit au contraire à les constater. Il prétendoit résigner le thrône, & qu'on ne dût qu'à sa magnanimité ce qu'on pourroit peút-être ne devoir qu'aux engagemens d'une convention odieuse.

Il confia son projet à l'Archevêque de Gnesne. Il lui dit qu'il donneroit ses deux filles en mariage, l'une à Uladislas, & l'autre à Casimir ;

(*e*) *Id. pag.* 692, 693. CROMER. *pag.* 478.
(*f*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 437.
(*g*) *Id. eod. Tom. pag.* 259.
(*h*) DLUGOSS. *pag.* 712. CROMER. *pag.* 483. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 305.

mir; & que celle-ci apporteroit en dot la couronne qui n'appartenoit qu'à lui ſeul, & qui lui étoit échue, non par le caprice d'une faction, mais par les droits de l'Impératrice ſon épouſe. Il demandoit au Prélat un ſecret inviolable. Connoiſſant les diſpoſitions de ceux qui partageoient ſa confiance, il prévoyoit qu'il ne pourroit les faire entrer dans ſes vûes, qu'en les y amenant peu à peu. Il avoit beſoin de temps auſſi-bien que d'adreſſe; & il prioit les miniſtres de la République de ne pas preſſer l'avis qu'ils avoient ouvert, & d'en imaginer qui fuſſent plus capables d'amuſer par de vaines diſcuſſions, que d'occuper ſérieuſement par une apparence de raiſon & de juſtice.

Sa bonne foi garantiſſoit du danger où les Polonois s'expoſoient en ne pourſuivant plus leurs prétentions, que pour paroître ſeulement ne les avoir pas abandonnées. Albert avoit de la droiture; & il fut véritablement au déſeſpoir quand il vit que ſon projet, peut-être trop tôt éventé, ſoulevoit contre lui & les Bohemes de ſon parti, & les Allemands de ſa ſuite.

Tous ſes efforts furent inutiles pour appaiſer ces

(a) DLUGOSS. *pag.* 718. Il y avoit déja quatre ſiécles que ces Barbares cherchoient à ſe faire un établiſſement dans l'Europe. Originaires des monts Caucaſes entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, pluſieurs d'entr'eux avoient pénétré dans la grande Arménie, où ils vivoient dans une liberté ſauvage; mais ſans rien marquer de cette valeur farouche, qui devint enſuite le germe de leur grandeur. NICEPHOR BRIEN. *comment. Lib. I. Biſant. Tom. X. edit. Venet. pag.* 12. ZONAR. *Annal. pag.* 200: *eod. vol.* PORPHYROG. *Cap.* 3. *Biſant. Tom. XX.* JOAN. LEUNCLAV. *Hiſt. Muſulm. Lib. II. pag.* 91. *Francof.* 1591. Mahomet, fils d'Imbraël; un des deſcendans de ces Califes Arabes, qui avoient

ces esprits irrités. Les Conférences furent rompuës ; & ce ne fut qu'avec peine que les médiateurs les renouerent à Namslaw, où l'on ne convint toutefois que d'une trève de quelques années. C'étoit alors l'unique ressource des Princes, dont on ne pouvoit accorder les différends : ressource souvent inutile, & toujours moins avantageuse qu'une guerre, qu'il seroit à la vérité plus heureux de prévenir ; mais qui poussée avec chaleur & sans relâche, améne plus sûrement & plus promptement la paix. ULADISLAS VI. 1439.

Il falloit que la Boheme, pour être heureuse, ne tardât point à être soumise à l'un ou à l'autre des Princes qui vouloient l'assujettir. La tranquillité qu'ils lui offroient, ne pouvoit manquer de lui être funeste. Il en étoit des passions qui la soulevoient contre elle-même, comme de ces humeurs qui alterent nos corps. Dangereuses par leur fermentation, elles le deviennent encore plus par le repos qui acheve de les corrompre. Plus divisée qu'elle ne l'avoit encore été, la Boheme eût peut-être éprouvé les derniers malheurs, si des événemens inespérés n'avoient suspendu le cours de ses désordres.

Albert (*a*) avoit marché contre les Turcs, qui

voient subjugué la Perse, les ayant appellés à son service vers l'an 1003. trois mille d'entr'eux se rendirent dans ses Etats sous la conduite de Trangolipix, qui avoit quelque crédit dans la nation, ou par ses talens, ou par l'ancienneté de sa famille. ZONAR. *ubi supra*. JOAN. LEUNCLAV. *Lib. I. pag.* 68. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 485. Ayant aidé au Sultan à subjuguer celui de Babylone, ce chef mecontent de ce que sous prétexte de faire encore la guerre aux peuples qui relevoient des Indes, on ne lui permettoit point de retourner dans son pays, résolut d'en faire venir de nouvelles colonies, avec lesquelles il entreprit de

ULADIS-LAS VI. 1439. qui ayant déja saccagé la Transylvanie, préparoient

de s'emparer du royaume qu'il étoit venu secourir, & de celui qu'il avoit aidé à soumettre. LEUNCLAV. *Lib. I. pag.* 69, 70. NICEPH. BRIEN. *Lib. I. pag.* 12, 13. Son dessein conduit avec adresse & soutenu par beaucoup de force & de courage, eut le succès qu'il en espéroit. Tangrolipix fut le premier des Turcs, qui pour gagner l'affection des Arabes, embrassa la loi de Mahomet, & la fit recevoir par tous ses compatriotes. LAUR. ECHARD. *Hist. Rom. Tom. XII. Liv. X. Ch. V. pag.* 226. *& Tom. XVI. Liv. XIII. Ch. VIII. pag.* 392. Son ambition s'accrut avec son pouvoir. Il osa demander un tribut à l'Empereur d'Orient Constantin Monomaque. ZONAR. *Annal. pag.* 202. Il entra le premier de sa nation dans l'Asie mineure. LEUNCLAV. *Hist. Musulm. pag.* 73. d'où il vint jusqu'au détroit de Constantinople menacer le thrône, que ses successeurs devoient un jour envahir. LAUR. ECHARD. *Tom. XII. pag.* 238. Son fils Axan devenu comme lui Sultan de Perse n'eut guères plus de respect pour les Empereurs de son temps : Constantin Ducas, Romain Diogéne, & Michel Ducas, surnommé Parapinace. Il ravagea la Mésopotamie, la Chaldée, l'Arménie, tous les bords de l'Euphrate, & la Syrie. ZONAR. *pag.* 216. NICEPHOR. BRIEN. *pag.* 27, 28. LAUR. ECHARD. *Tom. XII. pag.* 268. 273. Ni le sang des Chrétiens, ni les richesses qu'il enlevoit de leurs Eglises, ne pouvoient assouvir sa cruauté & son avarice. Les Princes d'Occident furent touchés des profanations commises dans les lieux saints, où le Christianisme avoit pris naissance. Ce fut ce qui les engagea à ces expéditions d'outre-mer, qu'on ne peut louer aujourd'hui, que par le motif qui les fit entreprendre. Les successeurs d'Axan marcherent tous sur ses traces; mais ayant perdu la Perse en 1258. temps où elle rentra sous l'obeissance de ses anciens maîtres, ils établirent le siége de leur empire à Icone dans la Cappadoce, aujourd'hui Cogni, capitale de la Caramanie. ZONAR. *pag.* 223. LEUNCLAV. *pag.* 78. On vit sous les regnes des Empereurs Andronic & Michel Paléologue, & en 1301. ces Rois ligués avec ceux de Perse pour ravager la partie de l'Asie mineure, qui dépendoit encore des Grecs. LAUR. ECHARD. *Tom. XV. Liv. XIII. Ch.* 2. *pag.* 48. ZONAR. *pag.* 228. Aladin, Roi d'Icone, n'ayant point d'enfans, créa de son vivant Prince des Turcs, & fit héritier de son Royaume Othman, ou Ottoman, fils d'Urtucul & petit-fils de Soliman Schiac, Gouverneur de Maham, vil-le

roient le même sort à la (a) Servie, & faisoient alors

ULADISLAS VI. 1439.

le de Perse dans la Khorasne. *Hist. de l'Emp. Othom. par le* P. CANTIMIR. *Pref. pag.* lxxxviij. *& Liv. I. pag.* 26. 32. *& suiv.* LEUNCLAV. *Hist. Musulm. Lib. III. pag.* 121. *Chalcond. de reb. Turc. Lib. I. Bizant. Tom. XX. pag.* 6. Ottoman, dont le nom a passé depuis aux peuples de sa nation, devenu Sultan d'Icone, transféra sa résidence à Pruse en Bithinie auprès du mont Olympe. Cette ville fut toujours depuis la demeure des Rois ses successeurs, jusqu'à la prise de Constantinople en 1453. LEUNCLAV. *Pandec. Hist. Turc. pag.* 113. *& ejusd. Annal. Turc. pag.* 9. Ottoman soumit la plûpart des Sultans, qui avoient conquis sur les Empereurs l'Asie mineure. Orchan son fils, Prince ambitieux & guerrier, acheva d'enlever aux Grecs tout ce qui leur restoit en Asie. Il s'empara de la Lydie & de la Cappadoce, mena ses troupes devant Nicée en Bithinie, ravagea l'Attique, brûla les fauxbourgs d'Athénes, désola l'Isle de Negrepont, & pénétra jusque dans la Macédoine. CHALCOND. *de reb. Turc. Lib. IV. pag.* 193, 194. GUAGN. *rerū Pol. Tom. III. pag.* 488. LAUR. ECHARD. *Tom. XV. pag.* 186. 190. 254. Soliman, Amurath, Bajazet I. dont nous avons parlé dans le troisiéme Volume de cette Histoire, *pag.* 178. tous ses successeurs enfin, sans oublier Amurath II. qui a donné lieu à ces recherches, n'employerent leurs soins, qu'à détruire l'empire des derniers Césars Romains, ainsi que les Romains avoient eux mêmes detruit tant d'autres empires. Au reste nous avons cru, que comme nous avons donné l'origine des Tartares, nous devions également donner ici celle des Turcs dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite de cette Histoire, & que l'on confond ordinairement avec les Arabes, à qui Mahomet donna sa loi. Il nous reste seulement à ajouter, que le sang de ces peuples n'est peut-être plus aujourd'hui celui des fondateurs de leur Empire. Toute la Turquie en effet n'est depuis bien long-temps qu'un mélange de Sarasins, de Perses, d'Illyriens, d'Arméniens, de Hongrois, de Bulgares, & d'esclaves de toutes les nations, où les Turcs sortis de la grande Arménie & leurs premiers descendans avoient porté l'effort de leurs armes.

(a) La Servie étoit la borne commune des Hongrois & des Turcs. Georges Bulcowitz la possédoit alors. Ce Despote se voyant attaqué par Amurath, avoit reclamé le secours de l'Empereur, qu'il n'ignoroit pas avoir un pressant intérêt à lui conserver cette Province, le seul boulevard de

WLADISLAS VI. 1439.

alors le siége de (*a*) Semendriach. Ces (*b*) Barbares avoient à leur tête Amurath II. qui ne connoissant à la guerre d'autre habileté, que la présomption & le courage, ne voyoit les dangers que pour les mépriser, & les affrontoit pour le seul plaisir de les vaincre.

Avec ces sentimens, & (*c*) une armée infiniment supérieure à celle de l'Empereur, à peine daigna-t-il examiner si ce Prince étoit en état de balancer ses forces. Albert qu'une timidité naturelle rendoit plus circonspect, s'avança pour le reconnoître. Il vit une vaste campagne inondée de ses troupes, & il en fut effrayé.

Réduit à ne pouvoir faire qu'un vain éclat qui n'eût servi qu'à précipiter sa ruine, il essaya seulement de tenir ses ennemis en respect, en les observant d'aussi près qu'il le pourroit sans se commettre. D'ordinaire la peur reveille la prudence; mais quelquefois aussi la prudence la décéle, lorsqu'il importe le plus de la cacher. L'Empereur feignoit de négliger des hasards journaliers, trop souvent équivoques, & de n'attendre qu'une occasion de livrer avec avantage un combat décisif; cette apparence d'intrépidité devoiloit elle-même ses craintes. Elle ne put en imposer au Sultan, qui uniquement occupé de

la Hongrie contre les incursions des Turcs. Amurath avoit épousé la fille de Bulcowitz, & lui demandoit ses Etats pour la dot de la Sultane. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 32, 33.

(*a*) Les Hongrois l'appellent Zendrew, ou Zenderow, comme qui diroit ville de S. André. Elle est située sur le Danube, un peu au-dessous de Belgrade, & capitale aujourd'hui de la Servie. BAUDRAND. *Geograph. ad verb. Semendria & Singidunum.* DUBRAV. *pag.* 265. BONFIN *rer. Ungar.*

de son dessein, eut bientôt subjugué toute la Servie. ULADISLAS VI.

Ce fut un bonheur pour Albert, de n'avoir d'autre honte à essuyer, que d'être le timide spectateur des cruautés de ce Barbare, qui livra d'abord toute la Province à la licence de ses soldats. Rien ne fut sacré à ces vainqueurs impitoyables : ils (d) égorgerent, ou mirent dans les fers tous les Serviens sans distinction d'âge, ni de sexe. Les femmes & les filles cherchoient en vain à se garantir de leurs brutalités ; elles en furent les victimes. La plûpart même périrent par le glaive de ces infâmes ravisseurs, comme s'ils eussent voulu les punir des efforts qu'elles avoient faits pour conserver leur honneur, ou leur faire expier la honte de l'avoir perdu sans pouvoir se défendre. Les (e) fils du Despote de cette Province eurent les yeux brûlés ; & par un attentat plus inhumain, on leur ôta toute espérance d'avoir un jour dans leur postérité des vengeurs de leur cruelle infortune. 1439.

Ne pouvant ni souffrir, ni empêcher ces horreurs, Albert prit le parti de congédier son armée ; aussi-bien ne pouvoit-elle plus tenir la campagne. La disette des vivres & d'excessives chaleurs y avoient causé une maladie contagieuse, qui

Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag. 414.

(b) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. p.* 322.

(c) DLUGOSS *pag.* 718.

(d) HENELII AB HENNENFELD. *ubi suprà.* PETR. DE REWA *pag.* 24.

(e) HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 322. DLUGOSS. *pag.* 719. Histoire de l'Empire Othom. par le P. CANTIMIR. *Tom I. pag* 252. 282. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 414.

VLADISLAS VI. 1439. rain, il ne lui avoit manqué que la fortune pour l'être.

Connoiſſant à quels dangers l'Etat s'expoſoit en différant à ſe donner un maître, il condamna la réſolution déja priſe en faveur de l'Impératrice Eliſabeth. Il (a) voyoit les Turcs maîtres de la Servie, & le Royaume ouvert à leurs déprédations; il n'ignoroit pas que les forces de ces Infidéles augmentoient de jour en jour; & que ſi la Hongrie n'avoit un Roi, qui la mît ſur le champ à couvert de leurs inſultes, elle ne pourroit tout au plus que leur diſputer quelque temps ſa liberté; ce qui en rendroit la perte, ou plus terrible par les efforts qu'elle auroit faits pour l'éviter, ou ſeulement moins funeſte par le triſte avantage qu'elle obtiendroit d'en ménager les conditions. Il ſe rappelloit d'ailleurs les déſordres preſque inévitables dans une minorité auſſi longue, que le ſeroit celle d'un Prince élû dans le berceau; & il n'eſtimoit pas l'Impératrice capable de lui ménager l'affection de ſes peuples.

Il chercha long temps en lui-même, quel Souverain il pourroit leur donner. Il en falloit un, qui par ſa valeur & ſa puiſſance pût réprimer l'audace d'Amurath, & qui en même-temps habile à manier les eſprits, plus adroit que vif, plus modéré qu'ambitieux, ſçachant attendre les occaſions avec patience & ceder aux difficultés ſans ſe rebuter, facile & fier ſelon les beſoins; eût le talent de maîtriſer une nation, juſqu'alors plus

(a) CALLIMACH. *pag.* 633.
(b) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 324.

plus redoutable à ses Rois, & à elle-même, que ne l'étoit à son repos le nouvel Empire qui s'élevoit sur ses frontières & qui menaçoit de l'engloutir. ULADISLAS VI. 1439.

Corvin (*b*) crut trouver tous ces avantages dans le Roi de Pologne, qui venoit tout nouvellement de prendre le gouvernement de ses Etats, & qui s'étoit déja fait une réputation qu'il devoit plus à ses vertus, qu'à l'amour naissant de ses peuples. On (*c*) lui connoissoit une gravité simple & modeste, une humanité qui attiroit la confiance, une application infatigable à ses devoirs, une fermeté sans entêtement & sans rudesse. La bravoure de ce Prince n'étoit point équivoque. Il l'avoit montrée dans la guerre, qu'il avoit portée en Silésie; & quoique par la foiblesse, ou la lâcheté des maîtres de cette Province, ce coup d'essai eût été plus heureux & plus facile, que hasardeux & mal-aisé, on n'avoit pas laissé d'y remarquer cette grandeur d'ame qui est le principe du vrai courage, & qui ne pouvant ni se relâcher, ni s'éteindre, ne lui permet jamais de se démentir.

Le projet de Corvin étoit de faire épouser au jeune Monarque l'Impératrice Elisabeth. Par-là il satisfaisoit au desir que cette Princesse avoit de regner, & il assûroit la fortune chancelante de la Hongrie, qui se confiant à un événement incertain n'avoit aucun avantage à espérer, s'il n'arrivoit point, & avoit tout à appréhender, s'il répondoit à son attente.

Corvin n'eut qu'à proposer son dessein pour le

(*c*) BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 422.

ULADISLAS VI. 1440.

prendroit aucun intérêt à la Hongrie, que les Turcs vouloient sans doute envahir.

Quoiqu'on n'eût peut-être pas dessein d'accepter les propositions du Barbare, on ne laissa pas de s'élever contre celles des Hongrois. On (*a*) exagéra les malheurs d'un Etat privé de son Roi. On représenta les Tartares prêts à ravager le Royaume, dès qu'ils verroient Uladislas occupé contre les Turcs; & l'on disoit même que ce n'étoit qu'au refus de plusieurs Princes voisins, qui avoient craint de se commettre avec les Infidéles, qu'on venoit implorer le secours de la nation.

Uladislas (*b*) paroissoit lui-même appuyer ces sentimens, par la répugnance qu'il témoignoit à épouser l'Impératrice. Elle avoit passé l'âge de faire des passions, & le Roi de Pologne étoit dans la premiere fleur de sa jeunesse. Ce mariage n'étoit assorti que par la naissance, & elle ne suffisoit pas pour dédommager de tous les sacrifices qu'il exigeoit d'Uladislas.

Les partisans des Hongrois excusoient les dégouts de ce Prince; mais ils jugeoient qu'il importoit à l'Etat & à toute la Chrétienté même, qu'il acceptât la main & le thrône qu'on lui offroit. Ils n'eurent point de peine à le résoudre; il pensa bientôt en Roi.

Il avoit déja consenti à se charger du gouver-

(*a*) *Ibid.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1168.

(*b*) DLUGOSS. *p.* 721. HERB. DE FULSTIN. *p.* 163. *vers.*

(*c*) *Id. ibid.* CALLIMACH. *pag.* 636. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 323. STAN. SARNIC. *p.* 1168.

(*d*) CALLIMACH. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 722.

vernement de la Hongrie, lorsqu'on (c) apprit qu'Elisabeth venoit d'accoucher d'un fils. Cet incident ne changea rien aux résolutions déja prises à Cracovie. Trois (d) des Ambassadeurs se mirent en chemin pour aller annoncer à leur patrie l'heureux succès de leurs négociations; les deux autres restérent auprès de leur nouveau Roi, pour l'accompagner dans son voyage à Bude. ULADISLAS VI. 1440.

L'Impératrice (e) étoit à Comore, où par le conseil de Ulric, Comte de Cilley, elle se préparoit à soulever le Royaume pour faire décerner le thrône à son fils. Soit que le Comte espérât d'avoir part à la régence durant la minorité, ou que sans aucun retour sur lui-même, il eût trouvé étrange, qu'Elisabeth privât le Prince nouveau né d'une partie de la succession de l'Empereur son pere, il l'avoit sollicitée à rompre ses engagemens avec Uladislas.

Ce dessein n'éclata qu'au moment que les Ambassadeurs se présenterent devant elle. Sans (f) vouloir les entendre, elle les fit mettre aux fers: se pressant aussitôt de justifier sa conduite, elle déclara que la justice, la bienséance, les loix de l'Etat, que sa tendresse & ses devoirs ne lui permettoient point d'exécuter des conventions, qui n'étoient dûes qu'à l'incertitude où elle avoit été du bonheur qu'elle venoit de procurer au Royaume. Elle exhortoit dans son manifeste tous les bons citoyens à se join-

(e) *Id. pag.* 723.

(f) CALLIMACH. *loc. cit.* CROMER. *pag.* 486. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 308. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164 PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 35. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 417.

ULADISLAS VI. 1440.

joindre à elle pour ſoutenir les droits de ſon fils, qui ſembloit déja ſe reconnoître dans le Palais de ſes ancêtres, & être avoüé par leurs images mêmes pour le ſeul héritier de leur gloire & de leurs Etats.

Il n'étoit pas poſſible, que dans une nation plus décriée juſqu'alors par ſon inconſtance, qu'elle n'étoit eſtimée par ſa valeur, il ne ſe trouvât des ſujets prêts à épouſer les intérêts de Ladiſlas: c'étoit le nom qu'on avoit donné au jeune Prince. Preſque (*a*) en un moment tout l'Etat fut diviſé en deux partis également acharnés l'un contre l'autre.

Les (*b*) troubles qu'ils exciterent, plus encore que la détention des Miniſtres Hongrois, allarmerent les Ambaſſadeurs que la République avoit envoyés peu de temps après eux pour ſaluer l'Impératrice, & dreſſer avec elle les articles de ſon mariage avec Uladiſlas. L'un de ces Ambaſſadeurs étoit (*c*) Sendivoy d'Oſtrorog, Palatin de Poſnanie, & l'autre Jean (*d*) Koniecpolski, Grand Chancelier de la Couronne.

Leur (*e*) retour ineſpéré ne fit que raffermir le Roi dans la réſolution qu'il avoit déja priſe. Il voulut dès-lors par un ſentiment de gloire & d'honneur, ce qu'il n'avoit d'abord accepté que par un mouvement de zéle & de pitié pour la Hongrie. Il ſe (*f*) préparoit à l'aller ſoumettre à ſes loix, lorſqu'apprenant la mort du Grand-Duc

(*a*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag* 34.
(*b*) CALLIMACH. *pag.* 637. CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 723.
(*c*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 252.
(*d*) *Id. eod. Tom. pag.* 429.
(*e*) DLUGOSS. *loc. cit.*

Duc de Lithuanie, il se vit contraint de suspendre l'exécution de son dessein. ULADISLAS VI.

Sigismond Starodubski eût régné assez paisiblement dans les Etats que Jagellon lui avoit confiés, s'il avoit eu moins de vices, ou qu'il eût sçû les cacher sous des dehors de complaisance & de bonté. Ses sujets, semblables à tous les autres peuples, lui auroient fait grace des vertus qu'il n'avoit pas, s'il leur eût épargné les maux qu'il pouvoit leur faire; mais il ne s'étudioit ni à mériter leur estime par la régularité de ses mœurs, ni à gagner leur amitié par la douceur de ses manieres. Avare (*g*) & cruel, il en vouloit aux biens & à la vie de tous ceux de ses sujets, qui s'étoient enrichis par leur industrie. Il faisoit un crime à tous les autres de ne point approuver ses violences, ou d'oser reclamer leur ancienne liberté. Il redoutoit la Pologne & lui étoit fidéle; mais il méprisoit les Lithuaniens & les écrasoit par ses injustices. Sombre & mélancolique, hautain & méfiant, il croyoit ne trouver nulle part des amis utiles, & se faisoit par-tout des ennemis dangereux. Il étoit parvenu à se faire haïr de ceux-mêmes de ses courtisans, qui s'étoient dévoüés à ses caprices. 1410.

Sur (*h*) un soupçon assez léger d'une conspiration contre sa personne, il avoit fait mourir Jean (*i*) Moniwid, Palatin de Troki, & Gastold de

(*f*) CALLIMACH *pag.* 637.

(*g*) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. Part. II. Lib. IV. pag.* 173. DLUGOSS. *pag.* 724.

(*h*) CROMER. *pag.* 468. DLUGOSS. *pag.* 645. NEUGEBAVER. *pag.* 295.

(*i*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 88, 89.

ULADISLAS VI. 1440.

de Rumbold, Grand-Maréchal du Duché. Les murmures éclaterent: accoutumé à étouffer dans le ſang les plaintes même les plus innocentes, il ne put pardonner ce cri ſéditieux. Réſolu d'en punir les auteurs, il indiqua une Diette, où il ne les appelloit que pour les immoler à ſa fureur. Un (*a*) des Princes de ſa maiſon, le Duc Jean Czartoryski, ayant découvert ce projet funeſte, voulut le prévenir. Il apoſta des ſatellites, qui aſſaſſinerent Starodubski dans ſon propre palais.

Ravis de n'être plus le joüet de l'intraitable férocité de ce Prince, quelques (*b*) Lithuaniens inclinoient à lui donner pour ſucceſſeur Michel ſon fils, dont le caractère plein d'humanité leur promettoit des jours tranquilles.

Ce ſentiment tenoit encore du trouble & de la confuſion de leur révolte. Ils auroient dû ſe rappeller leurs engagemens avec la Pologne; ils ne pouvoient plus diſpoſer d'eux-mêmes. Ils appartenoient à Uladiſlas, qui jaloux de les remettre ſous ſa puiſſance, ſe (*c*) preſſa de leur envoyer Caſimir ſon frere pour les gouverner.

L'autorité dont il revêtit ce Prince, n'étoit plus la même que celle des derniers Ducs, Souverains dans leurs Etats, quoique vaſſaux de la couronne. Caſimir n'avoit qu'un pouvoir borné; mais il ſçut bientôt l'étendre. Son projet fut ſoutenu par les Lithuaniens mêmes, qui vouloient abſolument ne plus dépendre des Polonois.

Réſo-

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 174. DLUGOSS. *pag.* 724. CROMER. *pag.* 486. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164. NEUGEBAVER. *pag.* 308.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 725. CROMER. *ubi ſuprà.* KOJALOWICZ.

Résolus (d) à se donner un maître, ils jetterent les yeux sur leur nouveau Régent. Plusieurs motifs le leur firent préférer au Prince Michel & à tous ceux de la maison Ducale, qui pouvoient prétendre à leur commander : ils craignoient que Casimir ne commençât par venger sur eux la mort de Starodubski. La bienséance, l'honneur, le devoir l'y engageoient ; & toute la nation étoit coupable, du moins par ses desirs, de l'assassinat de ce Prince ; mais ils sçavoient que la justice céde ordinairement à l'ambition ; & ils ne doutoient pas que l'offre de leurs Etats ne leur valût le pardon de leur crime. ULADISLAS VI. 1440.

Ils pensoient d'ailleurs, qu'au lieu d'un Gouverneur mal affermi, toujours subordonné, & qui sans doute ne passeroit chez eux que comme un torrent pour les ravager, il leur convenoit mieux d'avoir un Souverain, qui les regardant comme son héritage, auroit intérêt de les ménager. Dans le cas même qu'en élisant un Duc, tel qu'il pût être, ils dussent nécessairement offenser Uladislas, ils se flattoient d'irriter moins sa jalousie par le choix d'un frere qu'il aimoit, & qu'il ne pouvoit mieux dédommager du thrône de Boheme, qu'en lui abandonnant la Lithuanie aux mêmes conditions que Vitolde & Starodubski étoient convenus de la posséder.

Obligé de retenir les Lithuaniens sous la domination de la Pologne, Casimir auroit dû réprimer leur présomptueuse indocilité. Il aida lui-même

wicz. *Lib. V. pag.* 179. CALLIMACH. *Lib. I. pag.* 637.
(c) KOJALOWICZ *pag.* 181. DLUGOSS. *pag.* 726. 729.
(d) *Id. p.* 752. CROMER. *p.* 490. KOJALOWICZ. *p.* 180.

ULADISLAS VI. 1440. même à son élévation par ses intrigues : elles (a) n'échoüerent qu'auprès des Polonois, qui (b) avoient eu ordre de le suivre. Aucun d'eux ne se laissa corrompre par ses présens, ni ébranler par ses menaces ; & tous ensemble ils protesterent contre une élection, qui n'alloit à rien moins qu'à leur ravir les droits les plus précieux, & la portion la plus considérable du Royaume.

Uladislas loüa leur zéle ; mais il ne put le seconder. Occupé (c) de son voyage en Hongrie, il remit à un temps plus favorable la vengeance que méritoient la perfidie de Casimir, & la rebellion d'un peuple qui avoit l'audace de méconnoître son légitime Souverain. Il importoit cependant de ne pas tarder à le réduire ; & l'on pouvoit différer, peut-être même devoit-on négliger entierement la conquête d'un Royaume difficile à soumettre, & plus difficile encore à conserver.

C'étoit le sentiment de la pluspart des membres du Sénat, & de ceux mêmes de ce corps auguste qui avoient d'abord opiné à recevoir les offres des Hongrois. Ils (d) regardoient comme un bonheur pour la nation, que l'Impératrice Elisabeth eût faussé ses engagemens. Ils disoient qu'Uladislas avoit pleinement satisfait aux desirs de la Hongrie, en consentant de la gouverner ; mais que c'étoit à elle à lui applanir le chemin du thrône ; & que ce Prince, ni ses Etats ne devoient point souffrir des services d'amitié, qu'ils s'étoient

(a) *Id. pag.* 182. DLUGOSS. *pag.* 752. CROMER. *p.* 490. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 166. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 310.
(b) CALLIMACH. *pag.* 638. DLUGOSS, *pag.* 729.



obligés de lui rendre; qu'il ne s'agissoit ULADISLAS VI. 1440.
à garantir de l'invasion des Turcs, cé
été pour les Polonois aussi avantageux
able; mais qu'il falloit prendre part à
es civiles, ce qui ne leur seroit ni utile,
ux; que les Ambassadeurs envoyés à
: n'étoient point excusables, de n'avoir
enu tout ce qui pouvoit empêcher la
des deux Etats; & qu'ils ne devoient
idre qu'à eux-mêmes, si la République
t aux promesses qu'ils avoient eu l'art
racher.

s plausibles qu'étoient ces raisons, quel-
onois entreprirent de les combattre. Ils
ésenterent qu'il eût fallu ne pas écouter
ndes des Hongrois, ou qu'il falloit ab-
y satisfaire; que ce n'avoit pas été pré-
pour leurs seuls avantages, qu'on avoit
de s'unir avec eux; mais que l'objet
avoit été de repousser l'ennemi, qui
également les deux Royaumes: Que
Hongrois divisés entr'eux étant devenus
à vaincre, on devoit redoubler de zéle
secourir.

rs dissentions mêmes, s'écrioient ces
ois, sont un nouveau motif de leur ac-
ce que nous avons bien voulu leur
ttre; & que nous faut-il pour ne pas
andonner à leurs dangereux caprices,
connoître le besoin qu'ils ont d'être

» ſa-

ag. 723. CALLIMACH. pag. 637.
bid.
bid.
pag 638.

„ ramenés à leur devoir? Ce n'eſt point par
„ un parjure, ajoutoient-ils, que nous pouvons
„ les faire repentir de leur perfidie. S'ils ont
„ trahi leurs engagemens, nous en aurons plus
„ de mérite à leur être fidéles; mais, conti-
„ nuoient-ils, il en eſt parmi eux qui toujours
„ attachés aux intérêts de leur patrie, recla-
„ ment plus que jamais notre protection. Plus
„ malheureux par les oppoſitions qu'ils ont à
„ eſſuyer, qu'ils ne l'étoient quand toute leur
„ nation imploroit notre aſſiſtance, pouvons-
„ nous leur refuſer les ſecours promis? & ne
„ devrions-nous pas les leur offrir, quand mê-
„ me par les obligations où nous nous ſommes
„ mis, ils ne ſeroient pas en droit de les at-
„ tendre?"

Ils (a) dirent enfin, que ces ſecours étoient des biens anticipés que la République ſe faiſoit à elle-même; que le parti qui lui étoit oppoſé n'oſeroit tenir contre ſes efforts, s'ils étoient tels qu'ils le devoient être; qu'Eliſabeth ſeroit la premiere à ſe rendre, dès qu'elle ſe verroit ſur les bras toutes les forces d'un puiſſant Etat, ſoutenu d'ailleurs par une partie même de la Hongrie; & qu'après tout, en refuſant à ce Royaume le Roi qu'il avoit demandé, il arriveroit de deux choſes l'une, ou qu'il ſe détruiroit par ſa déſu-

(a) *Id. ibid.*
(b) *Id. pag.* 635.
(c) *Id. pag.* 638. Ces Régens étoient Jean Czizowski, Caſtellan de Cracovie, Albert Malski, Palatin de Lencici, dont nous avons parlé précédemment. Callimaque ne fait point mention de celui-ci. Il nomme à ſa place Pierre de Buin, dont il ne marque point la dignité. *Id. eod. Tom. pag.* 159. Le troiſiéme de ces Régens étoit Théodore Buczacki

:, ou qu'il auroit recours à quelque Prin- ULADIS-
-être assez puissant pour faire trembler LAS VI.
la Pologne; ou si foible peut-être, qu'a- 1440.
re engagé témérairement avec les Turcs,
t contraint de lui prêter de plus grands
que ceux qui pouvoient suffire actuel-
à repousser les Infidéles.

d'entre les Polonois qui opinoient de la
étoient (b) des courtisans qui avoient
i le penchant d'Uladislas: leur rang don-
oids à leurs discours. Le Roi feignit de
oir résister à la force de leurs raisons:
assez pour achever d'entraîner la mul-
Presque en un moment ceux qui venoient
pprouver le départ du Roi pour la Hon-
urpris d'une espèce de délire, presserent
mes ce Prince de ne le point différer.

: étoit déja prêt pour son voyage; il ne
oit qu'à pourvoir au gouvernement de
-Il (c) établit des Régens pour y com-
en son absence, & il partit à la tête
rmée des plus florissantes que la Pologne
ais eûes sur pied. On (d) y admiroit sur-
somptuosité des équipages. Tel Polonois
it pour obéir, qu'on eût pris à son train
n des Généraux qui devoient la conduire.
lislas (e) fut à peine arrivé à Kesmark
dans

de la maison d'Abdang, qui eut le gouvernement
dolie & la garde du fort de Kamienieccz. *Id. Tom.*
. CROMER *pag.* 486. DLUGOSS. *pag.* 729. NEU-
R. *pag.* 308. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 164.
LUGOSS. *pag.* 730. CALLIMACH. *pag.* 638
pag. 639. DLUGOSS *p.* 731. BONFIN. *rer. Unger.*
II. Lib. IV. pag 417.

ULADISLAS VI. 1440.

dans le Comté de Scepus, que l'Evêque d'Agria l'y vint trouver avec plusieurs corps de troupes. Elles lui avoient servi en chemin à prendre Eperies, où il avoit laissé une assez forte garnison pour la défendre. Le Roi prenant confiance en ce Prélat, l'envoya (*a*) avec quelques détachemens pour s'emparer de Bude, où il prétendoit se rendre à petites journées avec le reste de l'armée qu'il commandoit: ses forces augmentoient tous les jours, par la quantité de Hongrois qui venoient le joindre. Bude ne résista point, & ce fut en vain que le Comte de Cilley tenta peu de temps après de la surprendre.

L'unique (*b*) ressource d'Elisabeth fut de mener son fils à Albe-Royale, où Denis de Szech, Cardinal & Archevêque de Strigonie, ne fit point difficulté de le couronner. Elle prit (*c*) aussi-tôt la route de Javarin, & crut en imposer à la plûpart des villes, en leur présentant pour leur Maître un enfant qui avoit à peine trois mois.

Ni ses intrigues, ni ses représentations, ni ses larmes, ni les pleurs même du jeune Prince, qui sembloit sentir, ou prévoir ses malheurs, n'étonnerent Uladislas, ni aucun des Grands de l'Etat, qui (*d*) l'attendoient à Bude, & qui le sentant appro-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 733. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1168, 1169.

(*b*) DLUGOSS. *loc. cit.* CALLIMACH. *p.* 640. CROMER. *pag.* 487. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.* XXVIII. *pag.* 266. BONFIN. *rer. Ungar. Decad.* III. *Lib.* IV. *pag.* 417.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 736.

(*d*) CALLIMACH. *ubi suprà.* DLUGOSS. *pag.* 734.

(*e*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. in Catalog. Palat. regn. Hungar. pag.* 155. BONFIN. *loc. cit.*

(*f*) CALLIMACH. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 735.

(*g*) C'étoient les Evêques de Vesprim, de Cinq-Eglises, de

pprocher, allerent sept ou huit milles au-devant ULADIS-
e lui, ayant (*e*) à leur tête Laurens de Hede- LAS VI.
ara, Palatin du Royaume. 1440.

L'ame de ce parti étoit Jean Corvin, qui l'ayant encore d'autre crédit que celui que lui donnoient ses vertus & son génie, appelloit à ui du fond des Provinces les plus reculées, tous eux qui avoient à cœur les intérêts de la Nation.

A peine le Roi de Pologne eut fait son entrée Bude, que (*f*) l'Archevêque de Colocz, huit g) Evêques, plusieurs Seigneurs & des Députés de la plupart des villes, vinrent le reconnoître pour leur Souverain.

Cet exemple, ou pour mieux dire, la crainte & l'intérêt amenerent bien-tôt sur leurs pas es partisans les plus déclarés de l'Impératrice, ceux même qui avoient conseillé & fait hâter le couronnement de son fils. De (*h*) ce nombre étoit le Ban d'Esclavonie, Ladislas Gara; mais le plus remarquable fut l'Archevêque de Strigonie, qui aussi peu touché du plaisir d'être justifié, que de la honte d'avoir besoin de l'être, obéit au temps; & dès l'instant (*i*) qu'il parut devant Uladislas qu'il avoit dessein de trahir, fut assez lâche pour ne le loüer qu'aux dépens d'Elisa-

de Weissembourg, ou Albe-Julie, d'Agram, de Neytracht, de Sirmisch, de Vacia & de Peter-Varadin.

(*h*) Il avoit livré à Elisabeth la ville de Vicegrad, & le trésor où étoit la couronne dont on se servoit au sacre des Rois. Un autre de ces partisans qui se rendit, étoit Nicolas Fristaczki de Vlag, qui avoit reçu l'Impératrice & son fils dans Albe-Royale, dont il étoit gouverneur. DLUGOSS. *pag.* 740. 733. 737. CALLIMACH. *pag.* 646. 640. BONFIN. *pag.* 422. 424.

(*i*) CALLIMACH. *pag.* 642.

WLADISLAS VI. 1440. lisabeth, qu'il chérissoit encore. Ne pouvant éviter de s'engager par serment envers ce Prince, il suivit le torrent, & (*a*) aidant de ses propres mains à l'élever, suivant l'usage du pays, sur les épaules des premiers de l'Etat, qui devoient le montrer à la multitude, il le proclama Roi de Hongrie, & exhorta tous les sujets du Royaume à ne jamais se départir de l'obéissance qu'on venoit de lui jurer.

Cette cérémonie étant faite, il suivit la cour à Vicegrad, & de-là à Albe-Royale, où il (*b*) couronna Uladislas avec tant de marques de joie, qu'il en auroit imposé à ceux même qui connoissoient le mieux son penchant pour Elisabeth, si l'on n'eût réfléchi, qu'en outrant la vérité, il décéloit sa fourberie.

Sa dissimulation ne dura qu'autant de temps qu'il vit l'Impératrice dans l'impuissance de balancer les forces d'Uladislas. Cette Princesse ne désespéroit point de ramener ceux qui avoient abandonné son parti, & ceux même qui depuis la mort de son époux s'étoient entierement livrés à la Pologne. Elle (*c*) étoit allée à Vienne remettre son fils entre les mains de l'Empereur Frédéric, en le priant de lui servir de tuteur & de pere. Frédéric (*d*) étoit cousin issu de germain du jeune Prince. Il devoit naturellement prendre à cœur ses intérêts. Il donna des trou-

pes

(*a*) CROMER. *pag.* 488. NEUGEBAVER. *pag.* 309. DLUGOSS. *pag.* 739.

(*b*) *Id. pag.* 742. CALLIMACH. *pag.* 647. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 35. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 424. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXVIII. pag.* 266.

.. à Elisabeth, qui retournant en Hongrie les .. agir si vivement, qu'elles eurent bientôt subgué une partie du Royaume. ULADISLAS VI. 1440.

Ce (e) fut alors, que l'Archevêque & le Ban Esclavonie leverent pour la seconde fois l'étend de la révolte, comme si les succès de la bale où ils rentroient avoient pû les absoudre leurs sermens, ou que la justice d'un parti pendît de la fortune qui le favorise.

Les (f) Autrichiens avoient à leur tête Jean tra, Boheme de naissance, homme qui joioit à beaucoup d'ambition tout le génie néssaire pour la rendre heureuse. Plein de sens de vivacité, il avoit à peine apperçu ce qu'il voit entreprendre, & les moyens qu'il lui falit employer, ce qu'il voyoit presque toujours un même coup d'oeil; que n'écoutant plus que n courage, il présumoit plutôt, qu'il ne déspéroit de ses projets. Infatigable à la guerre, y montroit tout à la fois l'audace d'un soldat l'intelligence d'un Général habile.

Avec ces talens, & une férocité dont on lui oit fait un devoir, il ne tint pas à lui que n n'oubliât dans tous les lieux de son passa-, jusqu'au nom même du Prince qu'il avoit dre de déthrôner. Il ne marchoit que le fer la flamme à la main. Aussi lui fut-il aisé de faire

(c) CALLIMACH. *pag.* 648. DLUGOSS. *p.* 743. BONFIN. *p.* 418.
(d) DLUGOSS. *ubi suprà.*
(e) *Id. pag.* 755. CROMER. *pag.* 489. CALLIMACH. *pag.* 4. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 165 *vers.*
(f) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 754 CROMER. *loc cit.* JOAN. DRAV. *Hist. Boïem. pag.* 267. BONFIN. *pag.* 426.

ULADISLAS VI. 1440.

faire des parjures. Chaque habitant chercha bientôt à racheter sa vie au prix de la trahison qu'on exigeoit de lui. La frayeur se répandit au loin. La lâcheté qui l'augmentoit passa pour prudence ; & dans la plupart des Provinces, on ne voulut plus d'autre Souverain, que celui qu'on étoit forcé de reconnoître.

L'Esclavonie n'abandonnoit point le parti d'Uladislas ; Gara (a) voulut l'entraîner dans celui de l'Impératrice. Il y engagea d'abord à force de promesses quelques-uns de ces Nobles, qui accablés sous le faix de la misere & de la pauvreté, ne connoissoient d'autre patrie que leur maison, ni peut-être d'autre honneur, que d'être libres. Il étoit difficile d'en faire des soldats ; mais il espéra que la férocité de leur naturel, & leur goût pour la rapine, leur tiendroient lieu de valeur. Il leur fit prendre les armes, & leur ordonna de signaler leur zéle pour Elisabeth, en contraignant de les suivre ceux de leurs voisins qui refuseroient de les imiter. Leurs premiers exploits furent des pillages, des incendies, des meurtres, des assassinats. Leur nombre grossit de tous ceux qui préférerent leurs biens & leur vie, au choix qu'ils avoient fait d'un Prince qui ne paroissoit point pour les secourir. Ainsi de proche en proche massacrant les uns, intimidant les autres, & réduisant les citoyens par les citoyens mêmes, Gara leva une armée nombreuse, & prit le chemin de Bude, dans le dessein de l'assiéger.

L'approche de ces troupes & celles d'Iskra, qui

(a) CALLIMACH. loc. cit. NEUGEBAVER. pag. 320.

qui se pressoit de les joindre, engagerent Uladislas à rassembler auprès de lui tout ce qui lui restoit de Seigneurs affectionnés à son service. Après leur avoir exposé les funestes dissentions de leur Royaume, il leur demanda si c'étoit là tout ce qu'il devoit attendre de leur empressement à le choisir pour Roi. „Je (b) venois, leur „dit-il, pour combattre des ennemis déja maî„tres de vos frontieres ; & vous m'en offrez de „plus dangereux dans le sein même de votre „Etat. Faut-il que j'acheve de vous détruire „pour continuer à vous gouverner, & que je „ne tienne que de la force de mes armes, ce „que j'avois peine d'accorder aux suffrages de „tous vos citoyens? Ce n'est pas, ajouta-t-il, „que je n'eusse sujet de me défier de ce con„cert unanime, qui les portoit à se soumettre „à mes loix. Je connois les hommes : ils ne „s'accordent que pour se désunir ; mais devois„je m'attendre à la défection presque générale „d'un peuple, qui par ses cris & ses gémisse„mens m'oblige de compâtir à ses peines ; & „dans le temps qu'une de mes provinces étoit „prête à m'échapper, m'arrache de mes Etats, „m'engage à le secourir, me force à lui sacri„fier le bien & le repos de mes sujets, peut„être aussi mon honneur & ma vie même. Il „ne me reste donc, continua-t-il, qu'à vous „abandonner aux dangers qui vous menacent „au-dehors, & aux maux que vous vous êtes „faits à vous-mêmes. Et quand je pourrois „vous

ULADISLAS VI. 1440.

(b) CALLIMACH. pag. 644. DLUGOSS. pag. 737. CROMER. pag. 487. NEUGEBAVER. Hist. Pol. pag. 309.

- - - - - - - - - -

ULADISLAS VI. 1440. „ vous garantir de vos propres fureurs, pourrois-je également vous sauver des mains des „ Infidéles? J'irai (a) donc combattre ces Barbares avec un peuple presque épuisé par une „ guerre civile, avec des hommes soüillés du „ sang de leurs parens, de leurs freres, de ceux „ de leurs citoyens qui avoient le plus à cœur „ la gloire & le salut de la nation. Au reste, „ dit-il en finissant, ne croyez pas que je redoute cet Amurath, qui vous paroît si terrible: si c'étoit là votre idée, réunissez-vous, „ reconnoissez votre maître, suivez-moi; & tout „ affoiblis que vous êtes, je vous rends vainqueurs de votre ennemi. Mais (b) si vous tardez à rentrer dans vos devoirs, ne soyez point „ étonnés que j'aille retrouver des sujets plus fidéles."

Ce discours auroit, sans doute, ébranlé les rebelles mêmes, s'ils l'eussent entendu. Il fit les impressions les plus vives sur le cœur de tous ceux à qui il étoit adressé. Aucun d'eux n'eut de la peine à concevoir qu'Uladislas étoit le seul qui pût les protéger & les défendre. Ils l'en crurent d'autant plus capable, qu'ils venoient de voir dans ses sentimens cette noble audace qui distingue les héros, & cette supériorité de raison qui caractérise les grands hommes. Ils le (c) conjurerent, les larmes aux yeux, de ne les point abandonner. Persuadés en même-temps, que la fortune ne seroit pas plus fidéle aux partisans d'Eli-

(a) CALLIMACH *pag.* 645.
(b) STAN SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1169.
(c) CALLIMACH. *ubi suprà.*
(d) DLUGOSS *pag.* 750.

l'Elisabeth, que ces perfides ne l'étoient à leur Patrie, ils résolurent de les attaquer. Ce fut le sentiment de Corvin, qui ne jugea des forces qu'il pouvoit leur opposer, que par le désespoir qui l'engageoit à les combattre. ULADISLAS VI. 1440.

Heureusement un nouveau corps de Polonois arrivoit alors à Bude. L'Evêque (d) de Cracovie ayant appris ce qui se passoit parmi les Hongrois, avoit assemblé à Korczin plusieurs membres de la République, & les avoit fait consentir d'envoyer au Roi quelques (e) troupes réglées, & de permettre à tous les Nobles, qui voudroient les suivre, de se joindre à elles pour les renforcer.

Ce secours étoit d'autant plus utile, que dû (f) moment qu'Uladislas avoit été couronné, il avoit congédié une partie de son armée. Soit que par une politique sage, mais hasardeuse, il eût voulu faire entendre à ses sujets, qu'il ne se confioit qu'en leur zèle; soit que par grandeur d'ame, ou par une délicatesse d'honneur, il n'eût point eu dessein de les contraindre à lui obéir, s'ils manquoient à la fidélité qu'ils lui avoient promise: il n'avoit gardé que les troupes qu'exigeoient l'honneur de son rang & la sûreté de sa personne; mais se voyant insulté par les rebelles, il commençoit à sentir le besoin qu'il avoit d'une supériorité de forces, qui pût les mettre à la raison.

Il

(e) Ce renfort étoit de 5000 hommes, sans compter les Nobles qui s'y joignirent volontairement. CALLIMACH. pag. 653.

(f) Id. pag. 654. DLUGOSS. pag. 754.

ULADISLAS VI. 1441.

Il reçut avec joie le renfort que l'Evêque lui envoyoit, & voulant partager les dangers où s'alloient exposer les citoyens que rien n'avoit été capable de détacher de ses intérêts, & dont il venoit tout nouvellement d'enflammer le zèle, il leur ordonna de le suivre, & (a) il marcha lui-même à la rencontre de ses ennemis.

Ses (b) succès furent souvent balancés par ceux de Jean Iskra, qui vit aussi souvent ses espérances ruinées par la valeur d'Uladislas. Une crainte mutuelle les empêchant d'en venir à des combats décisifs, ils firent des siéges, qu'ils furent contraints de lever; ils prirent des places qu'ils rendirent, & qui passant tour à tour au pouvoir de l'un & de l'autre, leur coutèrent beaucoup & leur servirent peu. Ce ne fut durant près de deux ans dans chaque faction qu'une vicissitude continuelle de bonheur & de disgrace; qu'un retour bisarre & presque toujours imprévû d'avantages qui sembloient tout promettre, & de pertes qu'on eût dit ne rien laisser à espérer.

Dans cette ennuyeuse alternative, on s'épuisoit sans s'affermir. Le retardement aigrissoit les esprits. L'animosité de parti dégénéroit en des haines personnelles. Chacun joignoit ses propres intérêts au motif qui l'avoit armé, & cherchoit à se signaler par toutes les fureurs que lui inspi-

(a) *Id. pag.* 759. CALLIMACH. *Lib. II. pag.* 656.

(b) *Id. pag.* 657. 658. *& seqq.* DLUGOSS. *pag.* 761. 762. 764. CROMER. *pag.* 491. 492. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXVIII. pag.* 267

(c) CROMER. *ibid.* DLUGOSS. *pag.* 768. CALLIMACH. *p.* 662. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 438. AL-

BERT.

:oient des passions sans frein & sans bor- ULADIS-LAS VI.

n (c) schisme affreux regnoit alors dans l'E- 1442.
: Deux Papes se disputoient le droit de la
erner. L'un étoit Eugéne IV. nouvelle-
t déposé par le Concile de Basle; & l'au-
Amedée, Duc de Savoye, élu par ce mê-
Concile sous le nom de Felix V. Jaloux de
ire reconnoître dans tout le monde Chré-
, chacun d'eux avoit envoyé des Légats dans
les Royaumes. Il en étoit venu en Hon-
. Celui d'Eugene étoit le Cardinal Julien
rini, Évêque de Sabine. De la part de Fe-
c'étoit le Cardinal Alexandre, Évêque de
nte, de la maison des Ducs de Mazovie,
roche parent d'Uladislas.

L'Allemagne (d) incertaine sur le parti qu'el-
evoit prendre, attendoit dans une espéce de
tralité, que l'Église décidât elle-même auquel
ces deux Papes on devoit obéir. La Polo-
(e) pensoit de même, malgré l'Université
Cracovie, qui s'étoit déclarée pour Felix:
s la Hongrie restoit fidéle à Eugéne, à qui
Concile lui-même s'étoit soumis avant les trou-
s scandaleux qui le lui avoient fait mécon-
tre.

Uladislas crut devoir suivre le sentiment de ses
veaux sujets; il reçut néanmoins l'un & l'au-
tre

:) Krantz. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 20. *pag.* 297. & *Cap.*
pag. 304.
) *Id. Cap.* 29. 303.
) Dlugoss. *pag.* 769. Cromer. *pag.* 492. Neugeba-
. *pag.* 312. Stan. Sarnic. *Annal. Polon. Lib. VII.*
, *VII. pag.* 1173.

ULADISLAS VI. 1442.

tre Légat avec toutes sortes d'égards & de politesses. Il ne fut surpris que de leur voir prendre pour prétexte de leur arrivée, comme s'ils l'eussent concerté entr'eux, les désordres que causoient dans l'Etat ses prétentions & celles de l'Impératrice. Il lui paroissoit que les Pontifes, qui les envoyoient, auroient dû mettre fin à leurs propres divisions, avant que de songer à étouffer celles de son Royaume; & que leur exemple auroit plus servi à le réconcilier avec Elisabeth, que tous les mouvemens qu'ils feignoient de se donner pour l'engager à ne lui plus faire la guerre.

Ce fut cependant à l'un de ces Légats qu'il dût la paix. Cesarini (a) n'eut pas plûtôt apperçu le fidéle attachement que ce Prince témoignoit pour le Pape Eugéne, qu'il se proposa de terminer tous les différends qui troubloient son repos. La pitié l'y engageoit autant que la reconnoissance. Il voyoit que la Hongrie s'affoiblissoit tous les jours, & que par ses dissentions elle sembloit appeller les Turcs, & les avertir de venir la détruire.

Le projet de servir Uladislas & ses sujets, convenoit parfaitement à un Légat apostolique. Peut-être aussi Cesarini n'eût-il jamais trouvé une occasion plus propre à faire briller ses heureux talens. Il avoit l'esprit élevé, & joignoit à beaucoup de bon sens & de souplesse, une pénétration vive, qui lui dévoilant le fonds des gé-

(a) Neugebauer. *ubi suprà. lin. ult.* Dlugoss. *loc. cit.* Callimach. *pag.* 663. Joan. Dubrav. *Hist. Boiem. Lib.* XXVIII. *pag.* 267.

génies, lui aidoit à les amener à ses fins, sans qu'ils pussent s'imaginer, qu'il eût d'autre dessein que de se conformer à leurs idées. ULADISLAS VI. 1442.

Quelle que fût l'obstination d'Elisabeth, il en obtint des conditions assez raisonnables. Il (*b*) est vrai qu'elle ne voulut point céder le thrône à Uladislas; mais elle consentit de lui en laisser tous les honneurs, tous les droits, toute la souveraineté même, jusqu'à ce que son fils fût en âge de l'occuper. Elle lui offrit sa fille aînée en mariage, avec une dot de 200000. Ducats, qui seroient hypotequés sur la Silésie, à condition néanmoins de rachat perpétuel. Pour le dédommager des frais de la guerre, elle s'obligea de lui céder la Comté de Scepus, & de faire renoncer les Hongrois à toutes les prétentions qu'ils avoient sur la Russie & sur la Valaquie; mais au cas que Ladislas, avant ou après sa majorité, vînt à mourir sans enfans, elle stipuloit en son nom, qu'il ne pourroit avoir d'autre successeur, que le Roi de Pologne.

Peu (*c*) s'en fallut qu'Uladislas n'acceptât ces propositions, ennuyé qu'il étoit d'une guerre, qui demandoit moins de courage que d'opiniâtreté. Il voyoit en effet que les bons & les mauvais succès qu'on y éprouvoit, n'étant jamais assez grands pour rebuter les deux factions, ou pour les satisfaire, la crainte ne les portoit point à céder, & que le bonheur leur faisoit toujours espérer de plus grands avantages. La plupart des

(*b*) CALLIMACH. *pag.* 664. DLUGOSS. *pag.* 770. BONFIN. *rer Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 439.
(*c*) CALLIMACH, *ubi suprà*.

ULADISLAS VI. 1442.

des Hongrois ne doutoient point aussi, que la fortune ne tînt long-temps l'un & l'autre parti dans cette égale proportion de force & de vigueur, qui les empêchoit de poser les armes, & ils demandoient qu'on ne rejettât point l'accommodement proposé par Elisabeth.

Leurs (a) clameurs auroient entraîné le reste de la multitude, si Corvin ne l'eût retenue par la force de ses discours. Il prétendit qu'Uladislas n'étoit point le maître de céder le thrône, & il obtint du Légat qu'il feroit de nouveaux efforts auprès de l'Impératrice, pour la faire désister du dessein d'y placer son fils. Il n'étoit guères vraisemblable que ce négociateur, tout habile qu'il étoit, pût l'amener à des offres plus avantageuses, que celles qu'il avoit eu l'art de lui arracher. Elle ne se laissa éblouir par aucun des prestiges qu'il mit encore en œuvre pour la rapprocher de plus près de ses ennemis.

Il ne restoit qu'une ressource; c'étoit de l'engager à traiter elle-même avec Uladislas. Quelque étrange que parût ce moyen, le Légat le crut infaillible & le fit approuver. Elisabeth s'imagina qu'Uladislas en la voyant ne pourroit résister à ses raisons, peut-être même à ses graces; & Cesarini ne doutoit point qu'elle ne se laiss-

(a) *Id. ibid.* BONFIN. *pag.* 439.

(b) *Id. ibid.* DLUGOSS. *loc. cit.* CROMER. *pag.* 493. NEUGEBAVER. *pag.* 313.

(c) DLUGOSS. *pag.* 771. CALLIMACH. *pag.* 665.

(d) *Id.* & DLUGOSS. *ubi suprà.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 325. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 36. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. pag.* 267. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 440. On lit dans un Auteur Allemand, qu'Elisabeth fit

laissât prendre elle-même au mérite du jeune Prince, dès qu'elle l'auroit vû. ULADISLAS VI. 1442.

L'entrevue (*b*) fut indiquée à Javarin, où le Roi ne refusa point de se rendre. Il n'eut pas plûtôt paru devant l'Impératrice, qu'elle l'admira & le plaignit. Bientôt elle lui parla des troubles qu'il s'agissoit d'assoupir, & se repentit de lui avoir fait la guerre. Peu de temps après, connoissant mieux ses vertus, & le jugeant digne du thrône, elle consentit à le lui voir occuper.

Les (*c*) conditions de cette paix si long-temps desirée, furent qu'Uladislas épouseroit la fille aînée d'Elisabeth; qu'il retireroit au plûtôt Ladislas des mains d'Empereur Fréderic, qui dès la mort d'Albert s'étoit emparé du Duché d'Autriche; & qu'il feroit même tous ses efforts pour mettre ce jeune Prince en possession de ce Duché.

On eut dit qu'Elisabeth pressentant la fin de sa vie, avoit voulu se hâter de rendre à la Hongrie le repos qu'elle lui avoit ôté. Elle (*d*) mourut au moment qu'elle se disposoit à suivre le Roi à Bude, où ce Prince l'avoit invitée à venir prendre part aux réjouissances qu'il vouloit y donner pour la publication de la paix.

Ses

fut empoisonnée avec des peaux de martes zibelines, dont Uladislas lui fit présent. Cet Auteur a raison de ne pas appuyer sur ce fait, & de dire simplement, qu'on le croyoit alors ainsi. Ces bruits incertains, & qui n'ont d'autre source que la malice des hommes, toujours prêts à empoisonner les actions les plus innocentes, ne sont pas de ces preuves qu'un Historien doit alléguer pour justifier ce qu'il avance. VITI. ARENPECKI. *Chronic. Austriac.* *Tom. I. script. rer. Austriac.* P. D. HIER. PEZ. *pag.* 1254.

ULADISLAS VI. 1442. Ses partiſans eux-mêmes la regretterent peu; mais Uladiſlas fut vivement touché de ſa perte. Elle avoit montré un courage fort au-deſſus de ſon ſexe, & d'autant plus louable qu'il n'avoit point dégénéré en une audacieuſe opiniâtreté. Elle avoit ſçû le modérer à propos, perſuadée qu'elle étoit qu'il n'y a pas moins de grandeur d'ame à céder aux difficultés par des principes de raiſon & de ſageſſe, qu'à s'efforcer de les vaincre par des ſentimens de gloire & d'honneur.

1443. Les Hongrois ne reconnoiſſant plus qu'un ſeul maître, il étoit temps qu'ils ſe miſſent en devoir de réprimer l'obſtination préſomptueuſe d'Amurath, qui (a) durant les troubles n'avoit ceſſé de les inquiéter en eſſayant de ſe rendre maître de Belgrade. Heureuſement cette ville avoit épuiſé les forces de ce barbare, par (b) une réſiſtance de plus de ſix mois. Mais ſes efforts l'avoient affoiblie elle-même, ſes brêches n'étoient point réparées, & les Infidéles revenoient avec plus d'audace l'aſſiéger de nouveau. Craignant (c) néanmoins d'échoüer dans ſon entrepriſe, le Sultan offroit de ne jamais inſulter la Hongrie, ſi elle lui cédoit cette place, ou qu'elle voulût bien ſe ſoumettre à lui payer tribut.

Uladiſlas fut indigné de cette odieuſe alternative,

(a) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. ubi ſuprà.* CALLIMACH. *pag.* 648. DLUGOSS. *pag.* 748. Hiſt. de l'Empire Othom. par le Prince Cantimir. *Tom I. p.* 251. 252. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. IV. pag.* 427. 428.

(b) DLUGOSS. *pag.* 749. CROMER. *pag.* 493. NEUGEBAVER. *pag.* 313. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1169. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. *& vers.*

(c) NEÜGEBAVER. *&* CROMER. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 772. BONFIN. *rerum Ungar. Decad. III. Lib. V. pag.* 445.

re, & se souvenant toujours qu'il n'avoit ac- ULADISLAS VI. 1443.
pté le thrône qu'on lui avoit déféré, que pour
défendre contre les Turcs, & garantir ses an-
iens Etats & toute la Chrétienté de l'invasion
e ces peuples féroces, il (d) convoqua une Diette
Bude, où il fit prendre la résolution de les at-
quer.

Son premier soin fut d'implorer les secours de
outes les puissances voisines. Il (e) s'adressa
'abord à l'Empereur, qui craignant que ce Prin-
e une fois vainqueur des Infidéles, ne prétendît
forcer à rendre l'Autriche à Ladislas, n'eut
ucun égard à sa demande, malgré l'intérêt qu'a-
oit l'Allemagne de l'aider dans ses desseins. Les
f) Chevaliers Teutoniques s'excuserent aussi de
ui donner des troupes, eux qui par leur exem-
le auroient dû animer toute l'Europe à prendre
s armes pour le soutenir. Il n'y (g) eut que les
olonois qui se firent un devoir de le suivre. U-
adislas les vit avec joie animés du même esprit
ue les Hongrois, & ne voulant faire avec eux
u'un même corps d'armée.

Il franchit d'abord le Danube, passa la Theis-
e & marcha vers la Bulgarie, où les Turcs s'é-
oient assemblés, pour se répandre de-là dans la
Servie, qu'ils vouloient achever de subjuguer.
Il (h) prit la ville de Sophie, qui ne put rési-
ster

(d) DLUGOSS. *pag.* 774. CROMER. *pag.* 494. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 167. *vers.*
(e) DLUGOSS. *pag.* 775. CROMER. *pag.* 494. CALLIMACH. *pag.* 666. BONFIN. *pag.* 447.
(f) JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. V. pag.* 261.
(g) HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 168. BONFIN. *ibid.*
(h) STAN. SARNIC. *pag.* 1169. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXVIII. pag.* 268. BONFIN. *pag.* 448.

ULADISLAS VI. 1435.

voit y prendre le plus d'intérêt, fut aussi celui qui les loüa davantage. Chacun sembloit en prévoir les suites, qui furent en effet plus heureuses qu'on n'avoit lieu de l'espérer.

Les Turcs paroissant dans l'impuissance de se relever de leurs pertes, la pluspart des Princes Chrétiens voulurent prendre les armes pour achever de les écraser. Ces (*a*) préparatifs, & (*b*) ceux que faisoit le Roi de Caramanie, qui menaçoit les côtes de la Propontide & du Pont-Euxin, allarmerent Amurath. Sous (*c*) prétexte de traiter de la rançon du Bacha de Natolie, il envoya demander la paix à Uladislas. Il (*d*) offroit de rendre toutes ses conquêtes, & il ne demandoit que la Bulgarie, qu'on venoit de lui enlever. Ses propositions furent acceptées avec d'autant plus d'empressement, qu'on n'eût pû rien espérer de plus avantageux après plusieurs années de guerre. Le (*e*) traité fut fait à Segedin,

(*a*) CALLIMACH. *pag.* 673. BONFIN. *pag.* 455.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 788 CALLIMACH. *pag.* 675. Hist. de l'Emp. Othom. par le Pr. Cantimir. *Tom. I. pag.* 256. 257. BONFIN. *pag.* 456.

(*c*) CALLIMACH. *ibid.* CROMER. *pag.* 496. NEUGEBAVER *pag.* 315. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* 325. BONFIN. *pag.* 456.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 789. LAUR. ECHARD. *Hist. Rom. Tom. XVI. p.* 258. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 268. BONFIN. *ubi suprà.*

(*e*) CROMER. *pag.* 497. CALLIMACH. *pag.* 676. DLUGOSS. *pag.* 790. HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 180. BONFIN. *pag.* 457.

(*f*) Les Turcs prétendoient même qu'on apportât devant eux une Hostie consacrée, & que sur cette Hostie Uladislas jurât qu'il seroit fidéle au traité. On ne voulut point exposer à leur profanation le Sacrement de la Religion le plus vénérable. CALLIMACH. *pag.* 677. BONFIN. *pag.* 457

Les (*f*) Députés du Sultan demanderent ULADISLAS VI. 1444.
ladiflas le confirmât par des fermens fur
ngile, puifqu'ils prétendoient eux-mêmes
rer l'obfervation fur leur Alcoran. Les fer-
furent faits de part & d'autre, & le Defpo-
Servie rentra prefque auffi-tôt en poffef-
de fes Etats.

tte paix qui (*g*) devoit durer dix ans, &
toit fi utile à la Hongrie, fut fur-tout ap-
rée des Polonois, qui (*h*) fe trouvant in-
és par les Tartares, preffoient vivement U-
as de venir à leur fecours. Le (*i*) Pape feul
it mécontent, & il effaya de la rompre.
ant l'armement de l'Europe déja prêt, il
voit équipé quelques frégates. Les Répu-
ies de Venife & de Génes y avoient joint
urs vaiffeaux. Paléologue (*l*) offroit de
breufes troupes de terre. Le fameux (*m*) Scan-

CALLIMACH. *pag.* 676. NEUGEBAVER. *pag.* 315.
IOSS. *pag.* 789. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.*
153. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. p.* 325.
. DE REWA. *rer. Hungar. p.* 36.
CALLIMACH. *pag.* 673. DLUGOSS. *pag.* 780 CRO-
p. 495. STANISL. SARNIC. *p.* 1169. HERBURT. DE
TIN. *pag.* 179.
PETR. DE REWA *loc. cit.* CROMER. *pag* 467.
DLUGOSS. *ubi fuprà.* & 790. BONFIN. *pag.* 457.
) *Id. ibid.* DLUGOSS *p.* 792.
) LAUR. ECHARD. *Hift. Rom Tom. XVI pag.* 256. Il
elloit Georges Caftriot, & il étoit fils de Jean, Roi
anie, qui fubjugué par Amurath, fut contraint de
yer tribut & de lui donner fes fils en ôtage. Le Sul-
ouché de l'efprit & de la bonne mine de Georges, le
ever avec foin, aima fes vertus naiffantes & les em-
a avec fuccès. Scanderbeg ne put fouffrir de voir tom-
fes Etats en la puiffance des Turcs, après la mort de fon

ULADISLAS VI. 1444.

Scanderbeg en promettoit aussi. Le (*a*) Roi de France Charles VII. qui venoit de chasser les Anglois de son Royaume; Philippe, Duc (*b*) de Bourgogne, qui s'étoit déja réconcilié avec ce Prince; plusieurs autres Puissances vouloient fournir aux frais de cette nouvelle expédition.

Il (*c*) paroissoit aisé d'y engager un jeune Roi, qui déja fait aux combats & jaloux de la gloire qu'il y avoit acquise, devoit craindre de la perdre, s'il ne cherchoit à l'augmenter. Mais il aimoit sa patrie, dont les pressans besoins demandoient son retour; & il n'osoit tromper la confiance d'Amurath, qui (*d*) ayant exécuté de bonne foi ses promesses, portoit sans crainte toutes ses forces vers les bords de la Mer noire, où le Roi de Caramanie avoit déja commencé ses hostilités.

Le (*e*) Cardinal Cesarini vit la perplexité d'Uladislas, & il en fût allarmé. Il se joignit à Huniade, qui se flattoit (*f*) d'obtenir par ses exploits le Royaume de Bulgarie; & tandis que ce

son pere. Il se ménagea une intelligence secrete avec Huniade. Il trahit Amurath, & trouva le secret de lui enlever l'Albanie. Il devint par sa valeur l'Alexandre de son temps, & la terreur des Infidéles. Il n'eut jamais guères plus de 16000. hommes à son service, & il remporta presque autant de victoires qu'il livra de combats: on en compte plus de quarante, où il défit les Turcs. LAUR. ECHARD. *eod. Tom. pag.* 254. 255. PETR. DE REWA. *pag.* 38.

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 790.

(*b*) *Id. pag* 780.

(*c*) PASTOR. AB HIRTENB *Flor. Pol. pag.* 153.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 798. CALLIMACH. *pag.* 681. CROMER. *pag.* 498. BONFIN. *Decad. III. Lib. VI. pag.* 460.

(*e*) HERBURT. DE FULSTIN *pag.* 179. LAUR. ECHARD. *Hist. Rom. Tom. XVI. pag.* 260. 261.

e Général employoit les motifs les plus pref- ULADIS-
ns pour déterminer le Prince à la guerre, le LAS VI.
égat lui levoit ses scrupules, & le (g) déclaroit 1444.
ious au nom du Pape, de tous les sermens faits
a Sultan. Les Hongrois eux-mêmes desiroient
e laisser aux Turcs aucun établissement dans
Europe; & (h) le Roi se vit forcé de les at-
iquer de nouveau.

Son (i) armée passa le Danube à Orsava, d'où
la fit rentrer dans la Bulgarie. Son dessein é-
it de la ménager, en ne l'employant à aucun
ége, quelque important qu'il fût, & de se ren-
re au plûtôt à Gallipoli, où (k) étoit la flotte
ombinée, qui devoit lui fournir des troupes de
ébarquement. N'osant (l) passer par Andrino-
le, à cause des montages, où il eût risqué de
érir, il prit un chemin beaucoup plus long;
ais plus sûr & moins pénible. Il (m) tourna
ers le Pont-Euxin, & entra dans la Thrace,
'il se proposa de conquérir.

On

(f) CROMER. *pag.* 497. CALLIMACH. *pag.* 680. DLU-
OSS. *pag.* 793.
(g) *Id. ibid. & pag.* 794. NEUGEBAVER. *pag.* 316. STAN.
ARNIC. *Annal Pol. p.* 1170. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.*
o. *vers.* JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXVIII. p* 268.
(h) Voyez le serment qu'il fit à cette occasion. Il y fait
eu précisément de rompre ses vœux. DLUGOSS. *pag.*
4. 795.
(i) CROMER. *pag.* 498. CALLIMACH. *pag.* 681. HERB.
E FULSTIN. *pag.* 181. LAUR. ECHARD. *ibid. pag.* 264.
ONFIN. *pag.* 460.
(k) Elle étoit de 70. bâtimens, & commandée par le
ardinal Condulmiero, neveu du Pape. LAUR. ECHARD.
Id. pag. 257.
(l) DLUGOSS. *pag.* 799.
(m) CALLIMACH. *pag.* 683. CROMER. *pag.* 499.

ULADISLAS VI. 1444.

On (*a*) comptoit à peine 15000. chevaux dans son armée, & il y avoit beaucoup moins d'hommes de pied. La (*b*) plusſpart des Princes qui avoient prétendu se croiser, ne lui avoient point envoyé les troupes qu'ils lui avoient promises; & il se trouvoit seul chargé du parjure où ils l'avoient engagé.

Le Sultan revenoit sur ses pas pour en tirer vengeance. Il (*c*) trouva le secret de traverser l'Hellespont, presque à la vûe des Amiraux Chrétiens, qu'il surprit par sa diligence, ou qu'il étonna par sa valeur. A peine débarqué, il chercha l'armée d'Uladislas. Il (*d*) la rencontra près de Varna, prête à le recevoir, & déja en ordre de

(*a*) *Id. ibid. & p.* 498. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. p.* 36. DLUGOSS. *pag.* 800. BONFIN. *pag* 460. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 326 STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1170. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 181.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 798.

(*c*) *Id. pag.* 802. CALLIMACH. *pag.* 684. CROMER. *p.* 499. NEUGEBAVER. *pag.* 317. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib XII pag* 277. LAUR. ECHARD. *Tom. XVI. p.* 265. DUBRAV. *pag.* 269. BONFIN. *pag.* 461.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 803. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 154.

(*e*) CALLIMACH. *pag.* 685. DLUGOSS. *pag.* 804. BONFIN. *pag.* 462.

(*f*) CROMER. *pag.* 499. PASTOR. AB HIRTENBERG. *ubi suprà.* STANISL. SARNIC. *pag.* 1170.

(*g*) CALLIMACH. *loc. cit.* DLUGOSS. *ibid.*

(*h*) PETR. DE REWA. *pag.* 36.

(*i*) *Id. ibid.* Hist. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. I. pag.* 259. LAURENT. ECHARD. *ibid. p.* 268. BONFIN. *pag.* 463.

(*k*) STAN. SARNIC. *Annal. Lib. VII. Cap. VI. pag.* 1172. PETR DE REWA. *pag* 27. BONFIN. *pag.* 495. Un Auteur, Moine Franciscain, a prétendu, que lors de la conclusion de la tréve, les Chrétiens avoient remis à Amurath pour gage de leur fidélité une Hostie consacrée, & qu'Amurath dès

bataille. C'étoit (e) Huniade qui l'avoit ran- e, selon la disposition qu'il avoit apperçue us celle des ennemis. Ceux-ci (f) étoient au mbre de quatre-vingts, ou cent mille hom- es, mais (g ni le Roi, ni son Général ne les aignoient; & tous les deux impatiens d'en ve- r aux mains, sembloient se disputer à qui le emier commenceroit l'attaque. ULADISLAS VI. 1444.

Huniade (h) laissant à Uladislas le corps de ré- rve, le pria de lui permettre d'ouvrir le com- t. Son (i) premier choc fut si violent, qu'a- nt mis quelques corps des Musulmans en fui- ; tous les autres & Amurath lui-même, lâ- erent pied. Ce (k) fut alors que le Sultan ti- rant

s l'entrée du combat l'ayant tirée de son sein, où il la nservoit, fit cette imprécation qu'on lui attribue. LEUN- LAVIUS rapporte ce même fait dans ses Pandectes Tur- ques. *pag.* 162. *Francofurt.* 1596. Ces deux Auteurs n'au- ient dû avancer ce fait que sur de bons témoignages, & s le hasardent sans aucun garant. PHILIP. BOSQUER. *in* *g. Christ. Lib III.* Le Prince CANTIMIR, dans son Hist. de Emp. Othom. *Tom. I. p.* 284. dit que c'est une tradition ez les Turcs, qu'Amurath au plus fort de la bataille, or- onna que le traité fait avec Uladislas fût attaché au bout 'une lance, & porté dans tous les rangs de son armée par ne personne qui devoit prononcer ces mots à haute voix: *les Infidéles s'avancent contre leur Dieu, & leurs Sacre- mens; & s'ils croyent véritablement à ces choses, ô Dieu juste, ui fais lever ton soleil sur les méchans comme sur les bons, s'ils se déclarent resolus à tirer vengeance d'eux-mêmes, & à uvir leur propre ignominie.* Voyez dans ce même endroit le iscours que fit Amurath avant la bataille, où il paroît con- e le sentiment de CALLIMAQUE, rapporté dans une note récédente, que le Roi de Hongrie avoit juré l'observation u traité, non-seulement sur l'Evangile, mais sur l'Eucha- istie même. On peut néanmoins s'inscrire en faux contre cette harangue d'Amurath, qui aura été imaginée après oup par quelque Historien Musulman, dans le dessein de endre les Chrétiens plus méprisables.

rant de ſon ſein le traité conclu avec Uladiſlas, prit à témoin le Dieu des Chrétiens, & lui adreſſant la parole, s'écria : „Si tu es le vrai Dieu, „ venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes diſ- „ ciples.

Retournant auſſi-tôt ſur ſes pas, & moins occupé de la crainte d'être repouſſé, que flatté de l'eſpérance de vaincre, parce qu'on l'attaquoit injuſtement, il fondit tout-à-coup ſur l'armée Chrétienne, dont (a) l'aîle droite ne put ſoutenir ſes efforts. Preſſée plus vivement, elle ſe retiroit en déſordre, lorſque (b) le Roi ne voulant pas laiſſer à Huniade ſeul la gloire de la rétablir, ou de l'empêcher d'être détruite, vola précipitamment à ſon ſecours.

Sa préſence raſſûra (c) le Deſpote de Servie & le Cardinal Ceſarini. Entraînés par les troupes Valaques, qui formoient cette aîle, ils ne pouvoient ni les reformer, ni les animer à reprendre le terrein qu'elles avoient eu le malheur de perdre. Uladiſlas (d) prenant en flanc ceux qui les avoient diſſipées, les aborda avec tant de fureur, qu'il les fit plier, & les mena battant juſques dans leur camp même.

Ce (e) fut en vain qu'Huniade voulut le rappel-

(a) CROMER, *pag.* 500. DLUGOSS. *pag.* 805. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 154. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1171. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 181.

(b) CALLIMACH. *pag.* 686. CROMER. & DLUGOSS. *ibid.*

(c) CALLIMACH. *loc. cit.* DLUGOSS. *pag.* 804.

(d) *Id. pag* 805.

(e) *Id. pag* 807. 808.

(f) *Id. pag.* 806. CALLIMACH. *pag.* 687. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 464.

ller, dans la crainte où il étoit, que les Turcs ULADISLAS VI.
nant à se rallier, ne le chargeassent en tête, 1444.
: lui offrant un front plus étendu, ne prissent
dessein de l'envelopper sans qu'il pût recevoir
ucun secours du reste de son armée; le Prince
'écoutoit que son ardeur. Il (*f*) poussa jusqu'à
n gros de Janissaires, destinés à la (*g*) garde
'Amurath. Il l'avoit déja enfoncé, lorsqu'il
apperçut que le reste des Musulmans s'étant
epliés sur lui, il lui restoit autant à combattre
our se dégager, que pour achever de profiter
e ses avantages.

Placé entre la victoire & la mort, il (*h*) ne
it point étonné du danger où il étoit. Il le crut
igne de son courage; & son courage augmenta
ar son désespoir. Son (*i*) cheval fut tué sous
ui: il se défendit encore. Attaqué de toutes
arts, il sembloit vouloir s'essayer contre chacun
e ceux qui s'avançoient pour le combattre. Il
cartoit jusqu'à ses sujets qui l'avoient suivi, &
qui au risque de périr, vouloient l'environner
pour lui sauver la vie. Il cherchoit à les garan-
ir eux-mêmes des coups qu'on leur portoit.
Voyant (*k*) Carambey qui approchoit insolem-
ment pour l'insulter, ou pour achever d'écraser
sa

(*g*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 37. Le Prince CANTIMIR dit, dans son Histoire *Tom. I. p.* 259. qu'Uladislas se croyant déja sûr de la victoire, vouloit la rendre complette en combattant Amurath seul à seul. Voyez aussi *p.* 286.

(*h*) DLUGOSS. *pag.* 807.

(*i*) CALLIMACH. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 501. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 318.

(*k*) *Id. ibid.* CROMER. *p.* 500. STAN. SARNIC. *p.* 1171.

OLADISLAS VI. 1444. sa troupe, il courut à lui & le tua. Partout (a) il portoit des coups terribles, & tout tomboit à ses côtés, jusqu'à ce qu'enfin épuisé de forces & blessé de mille traits, il tomba (b) lui-même sur un tas d'Infidéles qu'il avoit étendus morts à ses pieds.

Ainsi mourut ce Prince, à (c) peine âgé de vingt ans. Il (d) étoit grand, bien fait, de bonne mine, l'air noble & majestueux. Né avec des talens supérieurs pour la guerre, il ne lui manquoit que l'exercice des armes pour devenir un des plus grands capitaines de son temps. Modeste & retenu, grave & sérieux, severe à lui-même, il fuyoit la dissipation & les plaisirs. Toujours occupé sans le paroître, infatigable, il aimoit le travail presque par volupté. Vaste & hardi dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, libéral jusqu'à la profusion, ingenieux dans ses largesses, familier & populaire, ennemi du faste & des distinctions, il joignit au mérite des héros les qualités les plus aimables; & aucun vice ne ternit l'éclat de tant de vertus.

(a) DLUGOSS. *pag.* 811. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 182. BONFIN *pag* 466

(b) DLUGOSS. *p.* 808. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.* XXVIII. *p.* 269. On lui fit cette Epitaphe :

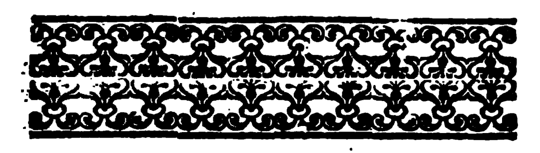
Romulidæ Cannas, ego Varnam clade notavi.
Discite, mortales, non temerare fidem.
Me nisi Pontifices jussissent rumpere fœdus,
Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 37.

(c) CROMER. *pag.* 501. *lin. ult.*

(d) *Id. p.* 502. DLUGOSS *p.* 811. NEUGEBAUER. *pag.* 318. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1172. HERB. DE FULSTIN. *p.* 182. *vers.* & 183. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 466.

L I-



LIVRE XIV.

Depuis 1445. *jusqu'à* 1466.

L'INCERTITUDE où l'on étoit en Hongrie du sort d'Uladiſlas, augmentoit la conſternation que venoit d'y cauſer le malheureux ſuccès de la bataille de Varna. Huniade, qui ne ramenoit que de triſtes débris de l'armée, ignoroit lui-même la mort du Roi. Ceux qui avoient ſuivi ce Prince dans la mêlée ayant péri la pluſpart, & les autres étant demeurés captifs parmi les Infidéles; on ne ſçavoit qu'en général la défaite des ces troupes qu'il n'avoit pas été poſſible de ſecourir. Cependant (*a*) comme l'eſpérance naît quelquefois du déſeſpoir, pluſieurs Hongrois ſe flattoient que leur Souverain étoit encore en vie, & qu'il reparoîtroit quelque jour, d'autant plus animé contre les Ottomans, qu'il voudroit ſe venger de l'orgueil que leur inſpiroit leur victoire, & peut-être du peu d'égards qu'ils lui auroient marqué dans ſes malheurs. AN. 1445

Tels étoient auſſi les ſentimens des Polonois. Ils

(*a*) DLUGOSS. *Tom. II. pag.* 1. CROMER. *Lib. XXII. p.* 502. KOJALOWICZ. *Hiſtor. Lituan. Part. II. Lib. V. pag.* 194.

1445. Ils ne doutoient presque pas, que la Providence n'eût veillé sur les jours d'un Roi si nécessaire à la Chrétienté, si utile à ses peuples, & l'un des Monarques d'alors le plus capable d'honorer l'humanité par ses vertus. Toute la République en attendoit des nouvelles avec une impatience égale au tendre amour qu'elle lui portoit.

Elle (*a*) ne commença à croire la mort de ce Prince, que lorsqu'elle apprit que les Hongrois s'étant assemblés à Pesth, avoient élû pour Roi le fils posthume d'Albert, & (*b*) qu'ils avoient envoyé des Ambassadeurs à Vienne, pour le demander à l'Empereur Fréderic.

Il étoit temps que la Pologne songeât à se donner un maître. Elle (*c*) indiqua une Diette à Siradie, où toutes les voix se réunirent en faveur de Casimir, frere d'Uladislas. Ni l'amitié, ni l'estime, ni même le desir de conserver le thrône dans la maison de Jagellon, n'avoient déterminé de ce choix. La nation ne se proposoit que de réunir à ses autres Provinces, le Duché de Lithuanie que Casimir en avoit séparé.

Ce dessein ne pouvoit échapper à la jalousie des Lithuaniens. Ils (*d*) s'étudierent à le faire é-

(*a*) PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol Lib. III. Cap. III. pag.* 156. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 319. BONFIN. *Decad. VI. Lib VII. pag.* 468. DLUGOSS. *p.* 3. CROMER. *p.* 503 HERB. DE FULSTIN *pag.* 183. *vers.* HENEL AB HENNENFELD. *Arnal. Siles. pag.* 327. DUBRAV. *Hist Boiem. Lib.* XXVIII. *p.* 269.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 4.

(*c*) *Id. pag* 3. KOJALOWICZ. *Histor. Lituan. pag.* 196.

(*d*) *Id. pag.* 197. DLUGOSS. *pag.* 9. 14.

(*e*) *Id. pag.* 11. CROMER. *pag.* 503.

échouer, & ils y réussirent. Casimir (e) à leur instigation refusa le thrône, sous prétexte qu'on n'étoit pas encore bien assûré de la mort d'Uladislas. Pressé (f) de nouveau de l'accepter, il répondit, que (g) satisfait de son Duché, il n'avoit d'autre ambition, que d'y jouir en repos de l'amour de ses peuples ; mais qu'il se déclaroit l'avance ennemi de tout Prince qu'on éliroit sans son aveu. 1445.

Ce (h) mépris arrogant fit résoudre l'Archevêque de Gnesne à jetter les yeux sur Fréderic, Marquis de Brandebourg. C'étoit un Prince d'un esprit solide, d'une va'eur éprouvée, d'un accès facile & toujours ouvert. Plus grand que sa naissance, exempt de faste & de vanité, il n'aimoit que la gloire qui vient de la vertu. Nul (i) autre n'étoit plus propre à relever l'honneur de la Pologne, & à se faire respecter des Chevaliers Teutoniques, qu'il eût pû écraser ; & de Casimir lui-même, qu'il importoit de rendre dépendant de la Couronne, qu'il avoit dédaigné de porter. 1446.

Le sentiment du Primat fut adopté par plusieurs membres de la Diette, qui se (k) tenoit alors à Petrikow ; mais l'Evêque de Plock, Paul (l) Gizicki, de (m) la maison de Gozdawa, ayant

(f) *Id. p.* 504. DLUGOSS. *p.* 12. NEUGEBAVER. *p.* 320.
(g) DLUGOSS. *pag.* 14
(h) *Id. pag.* 15 CROMER. *ubi suprà.* KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 198. HERBURT. DE FULSTIN *p.* 184. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. pag.* 327
(i) DLUGOSS. *pag.* 16.
(k) *Id. pag.* 14.
(l) STAN. LUBIENSKI. *Oper. Posth. pag.* 360.
(m) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom.* I. *p.* 224.

1446. yant repréſenté, (*a*) qu'il ne convenoit point de ſe donner à un Prince étranger, lorſque dans le ſein même de la République, il ſe trouvoit des deſcendans de la race des Piaſt, il ébranla tout le parti de l'Archevêque; & (*b*) ſoutenu du Palatin de Cracovie, Jean de Tenczin, il entraîna toute la multitude à demander le Duc de Mazovie pour Roi.

Ce (*c*) Prince, nommé Boleſlas, fut à peine proclamé, que Caſimir ſe repentit de n'avoir point accepté les offres de la République. Il (*d*) eut recours à la Reine Sophie, ſa mere, qu'il avoit étonnée juſqu'alors par l'opiniâtreté de ſes refus. Sophie étoit aimée. Elle eut bientôt mis toute la petite Pologne dans ſes intérêts. Il ne reſtoit plus aux autres provinces de l'Etat, qu'à ſoutenir une guerre civile, ou à revenir aux premiers ſentimens qu'on avoit eus pour Caſimir. On l'élut de nouveau, & (*e*) l'on indiqua une Diette à Parczow, où il fut invité à venir recevoir la couronne.

Soit que les Lithuaniens euſſent encore du crédit ſur ſon eſprit, ou que toujours prêt à s'aveugler & à ſe trahir lui-même, il n'écoutât ſes

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 16.
(*b*) *Id. p.* 17. HERB. DE FULSTIN. *p.* 184. *vers.*
(*c*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 19. NEUGEBAV. *pag.* 321. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 157.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 19. CROMER. *pag.* 505. KOJALOW. *Hist. Lituan. p.* 199.
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 20.
(*f*) *Id. p.* 22. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 184. *vers.* KOJALOWICZ. *ubi suprà.* CROMER. *loc. cit.*
(*g*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 19.
(*h*) C'étoient l'Archevêque de Leopold, & l'Evêque de Poſnanie.

s intérêts que par caprice & par humeur, il égligea de se rendre à la Diette, & (f) fit di- 1446.
e aux Polonois qui l'y attendoient depuis plusieurs jours, qu'une pure complaisance pour la Reine, sa mere, l'ayant conduit jusqu'à Brzesie, il vouloit bien y recevoir les Députés du Royaume, & convenir avec eux des conditions ausquelles il pourroit peut-être consentir à les gouverner.

La crainte de perdre la Lithuanie, & (g) plus encore l'avarice de quelques particuliers, qui possédant des biens de la couronne, ne doutoient point que Boleslas ne les revendiquât dès qu'il seroit sur le thrône, furent cause que la nation plia sous l'orgueil d'un Prince, qui méritoit d'éprouver lui-même la plus dédaigneuse fierté.

Deux (h) Evêques, le (i) Castellan de Cracovie, trois (k) Palatins, le (l) Grand-Chancelier, & (m) le Vice-Chancelier du Royaume eurent ordre d'aller trouver Casimir, qui leur (n) déclara ne pouvoir répondre aux desirs de la République, qu'elle ne cédât pour toujours aux Lithuaniens la Podolie & quelques Duchés (o) qu'il disoit leur avoir appartenu autrefois. Ces con-

(i) Jean Czyzowski. OKOLSKI. *Tom. II. pag.* 457.
(k) Lucas de Gorka, Palatin de Posnanie, Jean Olesnicki, Palatin de Sendomir, Pierre de Sprowa, Palatin de Leopold.
(l) Jean Koniecpolski.
(m) Pierre de Sczekoczin. DLUGOSS *pag.* 22.
(n) *Id. ibid.* KOJALOWICZ *p.* 199. HERB. DE FULSTIN. *ubi suprà.* CROMER. *pag.* 505.
(o) C'étoient celui de Lucko & celui d'Olyeschko, avec plusieurs forts & terres aux environs. KOJALOWICZ. *pag.* 199.

1446. conditions étoient d'autant moins raisonnables, que les Polonois n'estimoient point assez le Duc de Lithuanie, pour vouloir l'acheter, si j'ose ainsi dire, par la perte d'un pays, dont l'acquisition avoit couté tant de sang à leurs ancêtres, & (*a*) qu'au contraire c'étoit plûtôt à eux à se faire payer le thrône par la cession de quelques Provinces qui pût aggrandir leurs Etats.

Outrés (*b*) de honte & de dépit, les Députés se retiroient déja, dans le dessein de faire renaître le penchant que la nation avoit marqué pour le Duc de Mazovie; lorsque Casimir se rendit enfin à leurs desirs, & assigna même le jour qu'il arriveroit à Cracovie, pour s'y faire couronner.

Ce (*c*) fut sur les représentations d'un Polonois de la suite de ces Ministres, qu'il ne s'obstina plus à demander les terres qu'il vouloit redonner à ses anciens sujets. Ce traître lui fit entendre qu'il exigeoit à contre-temps ce qu'il lui seroit aisé d'obtenir, dès qu'il seroit une fois sur le thrône; que le seul moyen qu'il avoit d'y parvenir, étoit de ne rien prétendre, & s'il le falloit, de tout promettre, au risque même de ne jamais rien accorder; qu'il n'y avoit dans l'Etat qu'un fantôme de liberté, aisé à détruire en feignant de le respecter; que l'obstination des Polonois étoit toujours plus vive que durable; & qu'a-

(*a*) DLUGOSS *pag.* 23.
(*b*) *Id. ibid.* CROMER. *pag* 505. NEUGEBAVER. *p.* 321.
(*c*) KOJALOWICZ. *pag* 199. 200.
(*d*) DLUGOSS. *ubi suprà.*
(*e*) *Id. pag.* 27. HENEL AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 328. CROMER. *pag.* 506.

qu'après tout, s'il venoit dans la suite à les choquer par des prétentions injustes, il devoit se souvenir que rien n'étoit moins dangereux, que les murmures d'une nation qui s'étoit fait une habitude de se plaindre de ses maîtres, & qui poussoit l'amour de l'indépendance jusqu'à regarder comme une servitude l'obligation de reconnoître les biens qu'on lui avoit faits, & la peine de se venger des maux qu'on avoit pû lui faire. 1446.

Ces (d) conseils si pernicieux à l'Etat furent comme le germe de tous les malheurs que Casimir lui fit éprouver durant tout le cours de son regne. Ce (e) Prince fut à peine couronné, qu'il (f) refusa de souscrire aux engagemens que la République étoit déja en droit d'exiger de ses Rois. Elle ne put même jouir long-temps de sa présence. Il (g) se pressa de retourner dans son Duché, sans s'embarrasser des maux que son éloignement alloit causer au Royaume. CASIMIR, IV. 1447.

La Lithuanie étoit le seul objet de ses attentions. Il (h) n'aimoit qu'elle seule, & tous ses jours y étoient marqués par de nouveaux bienfaits. Ce n'est pas qu'il y menageât extrêmement le peuple. Il ne connoissoit point cette libéralité qui s'étend jusqu'aux moindres des sujets, & qui sert autant à augmenter les ressources des Princes, qu'à faire respecter leur dignité.

(f) *Id. p.* 507. DLUGOSS. *p.* 31. PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 157. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1175. HERB. DE FULSTIN. *p.* 187.
(g) DLUGOSS. *loc. cit.* NEUGEBAV. *p.* 323.
(h) CROMER. *p.* 517. 549. 610.

CASIMIR. IV. 1447. té. Il ne faiſoit des largeſſes qu'aux Grands, dont il nourriſſoit l'indocilité par les graces mêmes qui devoient ſervir à la vaincre.

Ce fut à ſon inſtigation, que (*a*) les Lithuaniens appellés à la Diette de Lublin, prétendirent obliger les Polonois à effacer du premier traité qui s'étoit fait entre les deux nations, l'article qui portoit que la Lithuanie ne feroit plus qu'un ſeul & même Etat avec le Royaume. Ce Prince les avoit auſſi engagés à demander, qu'on leur rendît la Podolie & les Duchés dont nous avons déja parlé.

On leur répondit que Jagellon n'avoit rien cédé à ſon avénement au thrône, que du conſentement des Grands & du peuple de ſes Etats. On leur rappella toutes les conventions faites depuis avec Vitolde, & (*b*) on leur remit ſous les yeux ce qu'ils affectoient d'ignorer, que Caſimir le Grand avoit conquis la Podolie ſur les Tartares; qu'il y avoit fait bâtir Kaminieck, & un ſi grand nombre de forteresses, que tous les revenus de la Lithuanie ſuffiroient à peine au rembourſement des frais qu'elles avoient coûté; que cette Province étoit paſſée des mains de Caſimir en celles de Louis, ſon ſucceſſeur; & que Jagellon l'avoit poſſédée, non comme une portion de ſon Duché, mais comme un pays déja ſoumis depuis long-temps à la République; qu'à la vérité ce pays avoit été cédé à Vitolde, mais pour un temps ſeulement, & avec

(*a*) *Id. p.* 508. DLUGOSS. *pag.* 36. 37. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* HERB DE FULSTIN. *pag.* 186. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 202.

(*b*) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1174. DLUGOSS. *pag.*

it la clause de réversion à la Pologne ; que ce CASIMIR. IV.
avoit même été que dans une de ces occa- 1447.
ons, où la nécessité fait donner les mains à
s accords, dont on croit ne pouvoir effacer
honte, qu'en refusant de les tenir. On ajou-
it que Vitolde lui-même, quelque temps a-
nt sa mort, avoit reconnu les droits de Jagel-
n sur la Podolie, & qu'il avoit engagé par ser-
ent tous ceux qui la gouvernoient sous ses or-
es, de la remettre à ce Prince du jour même
son décès.

Quoi qu'il en soit, s'écrierent les Polonois : Est-ce aux Lithuaniens à nous solliciter de rompre une union, dont ils ont jusqu'ici retiré tant d'avantages ? N'est-ce pas à nous qu'ils doivent leur noblesse, leur liberté, tous leurs priviléges ? Les bienfaits augmentent les devoirs ; croyent-ils donc qu'ils en dispensent ? Et quel intérêt peuvent-ils avoir à rompre des traités, qu'ils devroient eux-mêmes nous contraindre à garder, si jamais nous étions capables de les enfreindre.

En vain Casimir joignit lui-même ses instan-
: à celles des Lithuaniens ; la République ne
relâcha d'aucun de ses droits, ni sur le Du-
é, ni sur la Podolie.

Le mauvais succès de cette Diette sembloit 1449.
noncer une guerre entre les deux nations.
simir crut la prévenir en indiquant une nou-
le Diette à Petrikow. Le (c) tumulte y fut
plus

, 38. 39. CROMER. & NEUGEBAVER. ubi suprà. KO-
OW. pag. 203

:) Id. pag. 206. DLUGOSS. pag. 56. CROMER. pag. 511.
RB. DE FULSTIN. pag. 187. NEUGEBAVER. pag. 325.

CASIMIR IV. 1449. plus grand encore. Mécontens de la partialité du Roi, les Polonois l'attaquerent lui-même. Ils lui demanderent qu'il eût à jurer sur le champ qu'il ne démembreroit point le Royaume, & qu'il en maintiendroit inviolablement tous les droits.

Rien n'étoit plus contraire aux vûes du Prince. Moins foible, & moins timide qu'on ne l'avoit crû, il dit hautement, & avec une espéce d'indignation, qu'il n'accorderoit rien à la République, qu'elle n'eût satisfait aux prétentions des peuples de son Duché. Les murmures éclaterent; & dans un emportement qui tenoit de la révolte, & que la Diette ne regardoit peut-être que comme une noble intrépidité, on (*a*) déclara à Casimir que l'Etat ne reconnoissoit plus en lui l'autorité qu'il lui avoit confiée, & qu'il ne lui restoit d'autre moyen de la conserver, ou de la reprendre que de s'engager par serment à ne jamais donner atteinte aux libertés de la nation.

Cette déclaration audacieuse eût ébranlé Casimir, si la colere lui eût permis d'en prévoir les suites. Il retourna brusquement dans son Duché, où sans cesse occupé de ce qui s'étoit passé dans la Diette, il n'oublia que la résolution qu'on y avoit prise de lui ôter le thrône, s'il ne remplissoit les conditions auxquelles on étoit convenu de le lui déférer.

L'idée

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 207. STANISL. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1175.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 65. 87. 110. CROMER. *pag.* 513, 514. 516. 517. 520. 522. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 325. 327, 328, 329. 333.

dée qu'il avoit que les Polonois n'oseroient CASIMIR
straire à son pouvoir, le (b) ramena par- IV.
x autant de fois qu'il crut que sa présence 1450.
eroit nécessaire; mais (c) son obstination 1451.
toujours la même, il ne parut dans les 1452.
es, que (d) pour y essuyer des reproches,
uels il auroit dû préférer une prompte ab-
ion.

out sembloit changé pour lui dans la Ré-
ique. Jusques alors pour mieux faire éclater
erté qu'elle se donnoit d'instruire & de cor-
ses Rois, elle avoit affecté de relever leur
ité, au moment même qu'elle croyoit avoir
de raison de la méconnoître. A présent elle
aisonnoit ses remontrances d'aucune marque
spect, comme si elle eût eû dessein d'insul-
Casimir, plûtôt que de l'engager à souscrire
privileges.

n (e) lui représenta souvent avec aigreur,
avoit abandonné les intérêts d'un Royau-
pour un peuple dont la tendresse équivo-
ne valoit pas la constante fidélité des Polonois.
n'épargnoit ni ses moeurs, ni sa Religion
ne; & ce Prince qui ne pouvoit ni par-
ner, ni punir de si outrageantes censures,
exposoit inconsidérément, sans que rien pût
consoler, que l'odieuse satisfaction d'en ti-
une espéce de vengeance, en ne cessant point
es mériter.

Cet-

DLUGOSS. *pag.* 69. 93. CROMER. *pag.* 522.
NEUGEBAUER. *Hist. Polon. pag.* 327. 329, 330. 333.
GOSS. *pag.* 70. 89, 90. 112. CROMER. *pag.* 513. 514.
517. 521. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 208. 213.
DLUGOSS. *pag.* 113. CROMER. *pag.* 521.

CASIMIR IV. 1452. Cette conduite servoit à dévoiler son caractere, qu'il n'étoit pas aisé de saisir, & que je me hâte de dépeindre, pour donner plus de jour aux événemens qu'il me reste à raconter. Rien ne peut les rendre plus sensibles, peut-être même plus intéressans & plus utiles, que de montrer la source des motifs qui les produisoient.

A bien examiner ce Prince, on ne voyoit en lui que des contrastes singuliers. Il avoit de l'orgueil & il n'avoit point d'ambition. Il aimoit la loüange, & il ne craignoit point le deshonneur. Il se piquoit de piété, & il trahissoit les devoirs qu'elle impose. Liberal sans choix & par caprice, il étoit avare par goût & par tempérament. Ennemi (a) de la gêne & du travail, il se dégoûtoit de ses amusemens même. Volage par oisiveté, il (b) ne pensoit sur ses intérêts & sur sa propre gloire, que d'après les idées de quelques Lithuaniens, qui s'efforçoient sur-tout pour le bien de leur Duché, de le faire renoncer à la Pologne. Insensible (c) aux maux arrivés, & craignant peu les maux à venir, il vivoit dans une superbe indolence, comme si elle eût été une prérogative de son rang; & rien n'étoit capable de la lui faire haïr, ni les clameurs, ni les menaces de Polonois, ni les tristes langueurs d'une inaction, qui dévoient le rendre aussi à charge à lui même, qu'à tous ceux qui avoient le malheur de vivre sous ses loix.

Un seul trait peut achever de le faire connoître;

(a) DLUGOSS. *pag.* 89. CROMER. *pag.* 516.
(b) *Id. ibid & pag.* 505.
(c) DLUGOSS. *pag.* 69.
(d) CROMER. *pag.* 531. DLUGOSS. *pag.* 162.



. Chacun de ses sujets se croyant en droit de reprocher ses défauts, un (*d*) simple Chanoi- de Gnesne vint le trouver dans son Palais, & disant envoyé de Dieu, lui fit une correction de & insultante. Il l'obligea même d'écouter bout tout ce que sa farouche sincérité s'étoit oposé de lui dire. Casimir, saisi tout-à-coup une superstitieuse timidité, ne s'offensa ni de rgueil, ni des reproches de cet enthousiaste; ais il ne profita point de ses avis. Rien aussi 'étoit moins propre à changer un cœur qui oit plus porté à la devotion qu'à la vertu, qui n'avoit ni cette pureté de raison, ni cet- délicatesse de sentimens qui honorent la Re- gion, & qui devroient être le fondement de utes les pratiques de piété qu'elle ordonne. CASIMIR IV. 1452.

C'étoit toujours par les secretes menées de ce Prince, que (*e*) les Lithuaniens, qui appel- oient leur union avec la Pologne une servitude nsupportable revenoient dans chaque Diette re- lamer l'indépendance où ils vivoient avant le egne de Jagellon.

La République étoit alors dans la situation la lus critique où elle eût jamais été. Il falloit u'elle obligeât Casimir à confirmer ses immu- ités & ses prérogatives; & les Lithuaniens à souffrir l'empire qu'elle avoit acquis sur toutes les Provinces de leur Duché. Rien n'étoit plus difficile qu'une application continuelle & tou- jours égale à ces deux grands objets; d'autant plus

(*e*) *Id. pag.* 77. 93. 110. CROMER. *pag.* 514. 517. 520. NEUGEBAVER. *pag.* 328. 331. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1176, 1177. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 209.

CASIMIR IV. 1452.

plus que Casimir n'animoit les Lithuaniens à demander la cassation de leurs traités avec la Pologne, que pour la détourner du dessein qu'elle avoit de lui faire approuver ses libertés; & que d'une autre part les Lithuaniens n'incitoient Casimir à lui refuser l'aveu de ses priviléges, que pour la révolter davantage contre ce Prince, & par cette diversion la rendre plus traitable sur le projet qu'ils avoient fait de s'en séparer.

Quelque attention qu'il fallût pour ne se relâcher sur aucun de ces intérêts, la République sçut les ménager avec adresse; & d'abord persuadée qu'elle étoit, que les prétentions des Lithuaniens tomberoient d'elles-mêmes, si une fois elle pouvoit amener Casimir à la laisser jouir de ses droits, elle s'appliqua plus que jamais à vaincre sa résistance; & la vainquit en effet, sans rien diminuer des efforts ordinaires pour faire échoüer les projets des Lithuaniens.

Il

(a) STAN. SARNIC. *pag.* 1178. DLUGOSS. *p.* 114. CROMER. *pag.* 522. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 190. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 333.

(b) DLUGOSS. *ubi suprà.*

(c) Nous avons souvent parlé de cet Evêque de Cracovie. Il avoit été fait Cardinal par le Pape Eugéne IV. par Felix V. & encore en dernier lieu par Nicolas V. qui lui envoya enfin le chapeau. DLUGLOSS. *pag.* 49, 50. Nul Polonois n'avoit encore été revêtu de la Pourpre Romaine, depuis l'établissement de la foi dans le Royaume. Il y survint aussi bien des troubles à cause de la prééminence, que l'on contestoit au nouveau Cardinal. L'Archevêque de Gnesne ne voulut point lui céder le pas, & toute la nation prit parti pour ou contre. DLUGOSS *pag.* 54, 55. 66. CROMER. *pag.* 510. Pour mettre fin à ces débats, il fut ordonné par le Roi & les chefs de la République, que l'Archevêque ne paroîtroit point dans les Diettes, ni même dans les conseils particuliers, où le Cardinal se trouveroit, à moins qu'il ne consentît à lui donner la main, ce qu'on

Il étoit temps que Casimir se rendit pour pré- CASIMIR
vir une déposition honteuse. On (*a*) avoit in- IV.
sé une Diette à Petrikow, où (*b*) la plûpart 1453.
r avis n'alloient à rien moins qu'à effectuer
menaces déja faites, & à procéder sur le
mp à une nouvelle élection. On rougissoit
demander comme une grace, ce qu'on étoit
droit d'exiger comme un devoir. & il pa-
issoit plus aisé de déthrôner le Prince, que de
soumettre aux vûes de la nation.
Les sentimens les plus outrés eussent prévalu
s doute, si le (*c*) Cardinal Sbignée Olesnic-
, & Jean de Tenczyn, Palatin de Cracovie,
n eussent fait prendre de plus modérés, dans
crainte que Casimir n'excitât une guerre, ou
ur se conserver le thrône, ou pour le renver-
& le détruire, s'il ne pouvoit s'y soutenir.
On (*d*) se contenta d'une Confération, qui
gageoit tous les Nobles à prendre les armes
pour

tenoit ne point déroger à sa dignité de Primat du Royau-
; mais en même-temps il fut défendu à tout Prélat de
liciter le chapeau de Cardinal, sans la permission du Roi
de la République. DLUGOSS. *pag.* 67. CROMER. *pag.*
. NEUGEBAVER. *pag.* 325. 327. Sarnicki prétend que
pas fut adjugé à l'Archevêque. *Annal Pol. pag.* 1175.
est le seul de ce sentiment. Les honneurs que préten-
nt les Cardinaux, sont la seule cause qu'on en voit si ra-
ment en Pologne, où chaque Evêque a son rang marqué
ns le Sénat, & ne veut le céder à aucun autre. De-là vient
que les Rois de Pologne donnent presque toujours
r nomination au chapeau à des étrangers, plûtôt qu'à
rs sujets même. Au reste, le Cardinal, dont il est ici
estion, & le Palatin de Cracovie, Jean de Tenczyn, é-
ient alors l'ame & presque l'unique soutien de la Répu-
ique. DLUGOSS. *pag.* 3. 22. 57. 89. CROMER. *pag.* 511.
HALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 214.
(*d*) CROMER. *pag.* 522. DLUGOSS. *pag.* 115. HERB. DE
ULSTIN. *pag.* 190. *vers.*

CASIMIR IV. 1453.

pour garantir les biens de l'Etat si le Roi persistoit à ne les point défendre, & pour en soutenir les privileges s'il s'obstinoit à ne les pas confirmer. On résolut aussi de ne souffrir aucun Lithuanien dans le Royaume, & de donner à Casimir quatre Conseillers sans l'attache desquels aucun de ses ordres ne seroit reçu, quelque avantageux qu'il fût à la République.

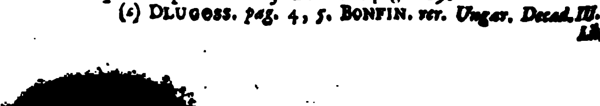
Les sermens ordinaires dans ces sortes de Confédérations furent faits en la présence même du Roi, qui ne pouvant soutenir cette hardiesse, ne balança plus à promettre ce qu'on exigeoit de lui, pourvû (a) qu'il ne s'engageât que comme Roi de Pologne, afin, disoit-il, de ne pas démentir par de nouvelles obligations, celles qu'on lui avoit fait contracter comme Duc de Lithuanie.

Casimir ignoroit, sans doute, que du moment qu'on en est venu à composer avec la multitude, rien de ce qui n'est achevé, ne lui paroît pas même commencé. Il eût pû faire trembler les Polonois par la hauteur de ses manieres; il ne leur inspira que de la fermeté, en se relâchant à leur accorder quoique avec restriction, ce qu'ils prétendoient obtenir sans réserve. Sa proposition déplut autant qu'un refus absolu; & il étoit vrai aussi, qu'en ne traitant avec eux que

(a) *Ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 333. DLUGOSS. *pag.* 114. CROMER *ubi suprà* KOJALOWICZ. *Histor. Lituan. pag* 218.

(b) Voyez dans DLUGOSS. *pag.* 115. le serment qu'on lui fit prêter. Il s'y engage sur-tout à ne point laisser démembrer l'Etat, & à étendre même ses domaines autant qu'il le pourra. KOJALOWICZ. *pag.* 219.

(c) DLUGOSS. *pag.* 4, 5. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III.* Lib.



te comme Roi, il trahiſſoit tout à la fois leurs térêts & les ſiens propres; & que le Duché : pouvant être pris déſormais que pour un Et ſéparé, c'étoit fournir aux Lithuaniens une ouvelle raiſon d'en pourſuivre plus vivement . déſunion d'avec le Royaume. Les clameurs t les menaces ayant redoublé, le (*b*) Roi conntit enfin à s'engager auſſi abſolument qu'il éoit poſſible. CASIMIR IV. 1453.

La conjoncture des temps ne permettoit point e différer cette réunion ſi long temps deſirée. .a diſcorde regnoit dans preſque tous les Etats oiſins; & la Pologne ébranlée par ſes diſſenions, n'eût point manqué de ſe reſſentir de eurs déſordres.

Les (*c*) Hongrois ne pouvoient engager l'Empereur Frédéric à leur remettre le jeune Prince qu'ils s'étoient choiſi pour Roi. Ils (*d*) avoient eu recours au Pape, dont les prieres avoient été auſſi infructueuſes que les leurs. Dégoûtés de ce refus, ils projettoient de ſe donner à quelqu'autre Prince. Pluſieurs (*e*) d'entr'eux jettoient les yeux ſur le Duc de Bourgogne, quelques-uns ſur le Deſpote de Servie, d'autres demandoient e Comte de Ciley. Huniade devenu Gouverneur (*f*) du Royaume, reſtoit attaché à Ladiſlas, & il n'oublioit rien pour l'arracher des mains

Lib. *VII. pag.* 469. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 9. *p* 276. DUBRAV. *Hiſt. Boïem. Lib. XXVIII. pag.* 269.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 100.

(*e*) *Id. pag.* 5.

(*f*) *Id. pag.* 24. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 38. BONFIN. *pag.* 468. CROMER. *pag.* 508. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 327.

CASIMIR IV. 1453.

mains du Chef de l'Empire, qui sous prétexte de lui servir de tuteur, vouloit se ménager la possession de l'Autriche.

L'entêtement (a) de cet injuste détenteur ne causoit pas moins de troubles parmi les Bohemes, qui réclamoient également le fils posthume d'Albert, qui (b) ne pouvant l'obtenir vouloient se soumettre à Albert, Duc de Baviere. Podiebradski (c) avoit la conduite de l'Etat durant l'interregne, & tâchoit en vain d'y éteindre des factions, que la diversité des sentimens sur la Religion rendoit encore plus dangereuses.

Huniade, (d) plus hardi, avoit souvent porté la guerre en Autriche, pour vaincre l'obstination de l'Empereur. Ses efforts avoient été inutiles. Cependant la Hongrie étoit sur le point de périr, exposée qu'elle étoit aux (e) incursions de Turcs, & aux (f) malheurs d'une guerre civile que Jean Iskra y avoit suscitée, & qu'il soutenoit même avec succès.

Il ne restoit qu'une ressource à Huniade, c'étoit de soulever les Autrichiens contre Fréderic. Il (g) les invita à prendre les armes, & les soutenant dans leur révolte, il vint enfin à bout de

(a) BONFIN. *pag.* 478. CROMER. *pag.* 506. HENEL. AB HENNENFELD. *pag.* 329. DUBRAV. *ubi suprà.*

(b) BONFIN. *ibid.* CROMER. *pag.* 489. ÆN. SYLV. *Hist. Boiem. Cap. LVII. pag.* 59

(c) CROMER. *pag.* 506. & 490. DLUGOSS. *pag.* 218. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Siles. pag.* 324. DUBRAV. *Hist. Boiem. pag.* 270.

(d) DLUGOSS. *pag.* 24. *Resp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag.* 330. PETR. DE REWA. *pag.* 39. BONFIN. *pag.* 479.

(e) *Id. pag.* 470. *& seqq.* DLUGOSS. *pag.* 46, 47. CROMER. *pag.* 510.

(f) *Id. ibid. & pag.* 515. DLUGOSS. *pag.* 51, 52. 81, 82.

BON-

adiſlas en liberté. Il le mena à Vien- faire reconnoître, & de-là en Hon- préſence eut bientôt réuni tous les ës. Les diſſentions de la Boheme fi- dès (b) que ce Prince y eut été cou- ſur-tout dès qu'il y eut permis la n ſous les deux eſpéces; ce que les ardoient comme un triomphe pour ils avoient eu le malheur d'embraſſer. rétabli dans ces deux Etats avoit dé- s craintes de la Pologne, lorſqu'elle oie à de nouvelles frayeurs. L'Em- Drient, demeuré ſans reſſources de- lheureuſe journée de Varna, n'avoit ıchir de la domination des Infidéles, ſtoit que par la clémence d'Amurath, oien voulu lui accorder la paix, ne ſe int d'en achever la conquête. CASIMIR IV. 1453.

et, (k) ſon fils, qui lui ſuccéda,) qu'il ne reſtoit aux Grecs que le :, forma le deſſein de le leur enlever. tifs ayant jetté l'allarme dans toutes s de cette preſqu'iſle, l'Empereur (m) ı Dracoſés offrit de payer tribut aux Bar-

ı 477, 478.
ıss. p. 100. CROMER. p. 519. HENEL. AB HEN-
. 330. BONFIN. p. 479. ÆNEÆ SYLV. p 61.
oss pag. 124. PETR. DE REWA rer. Hungar.
:LII AB HENNENFELD. Annal. Sileſ. p. 531.
iſt. Boïem. Lib XXIX. p. 273. BONFIN. pag.
ıLV. Hiſt. Boïem. Cap. LXII. p. 67.
ECHARD. Hiſt. Rom Tom. XVI. pag, 270.
ER. pag. 510. BONFIN. rer. Ungar. Decad. III.
g. 486.
ECHARD. pag. 297.
g. 287.

CASIMIR IV. 1453. Barbares, si fidéles à leurs derniers traités, ils consentoient de porter ailleurs l'effort de leurs armes. C'étoit donner au Sultan une nouvelle preuve de la foiblesse des Chrétiens. Comme elle avoit servi de motif à ses projets, elle l'engagea plus vivement à les poursuivre.

Il (a) commença par faire élever deux châteaux sur le Bosphore, & il y mit garnison pour intercepter tout ce qui pouvoit entrer dans Constantinople, qu'il avoit résolu d'assiéger, & (b) qu'il fit bientôt investir par une armée de 400000. hommes. Quelque aguerries que fussent ces troupes, elles étoient moins à craindre que le Prince qui les commandoit.

Mahomet II. avoit (c) l'esprit élevé, fécond en projets & heureux en ressources. Endurci dès son enfance aux plus rudes fatigues, nourri & élevé dans les champs, il aimoit la guerre; & il ne lui manquoit ni la capacité ni le courage pour la faire avec succès. Peut-être même la seule ambition eût pû l'y rendre propre; les talens naissent souvent du desir de les acquérir. Il brûloit (d) d'égaler Alexandre, Scipion, Annibal, tous les héros dont il avoit étudié les actions & dont il envioit la gloire.

Constantin n'ignoroit ni les vertus, ni les vices

(a) *Id. p.* 289. Histoire de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. p.* 6. DLUGOSS. *p.* 102. 117. CROMER. *p.* 519. JOAN. LEUNCLAV. *Hist. Musulm. Turck. Lib. XV. p.* 577.

(b) LAUR. ECHARD. *p.* 299. BONFIN. *p.* 486.

(c) LAUR. ECHARD. *pag.* 280. Hist. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. p.* 31.

(d) *Id. p.* 33. LAUR. ECHARD. *pag.* 280.

(e) *Id. p.* 281, 282, 293, 309.

[v]ices de ce nouveau Sultan, & il ne sçavoit ce [q]u'il devoit le plus redouter en lui, ou l'audace [d]'un génie sans bornes, qui vouloit tout bra[v]er, ou (e) la cruauté d'une ame féroce, qui [n]e respiroit que le carnage & le sang. Il crut [f]aire échoüer les desseins de ce dangereux en[n]emi, en (f) recourant au Pape, & le priant [d]e lui ménager les secours des Princes Chré[t]iens. Des Indulgences répandues aussitôt de [t]outes parts, lui procurerent quelques sommes [d]'argent, dont (g) les plus considérables furent [c]elles qu'on recueillit en Pologne. Elles servirent peu à la défense de ses Etats.

CASIMIR IV. 1453.

On (h) vit bientôt autour de sa capitale tout ce que l'art pouvoit inventer de plus singulier dans l'attaque des places. C'étoient des béliers, des tours, des balistes, des machines inconnues jusqu'alors, des (i) canons même d'une grosseur énorme; & ce que l'on aura de la peine à concevoir, les Barbares (k) voyant l'entrée du port fermée par une chaîne, faisoient rouler dans les plaines & à travers les montagnes, des vaisseaux avec tous leurs agrés. Ils les transportoient depuis le Bosphore jusqu'à la pointe du golfe, d'où ils les lançoient à l'eau tout chargés de l'artillerie qui devoit battre la ville du côté de la mer.

Ré-

(f) *Id.* p. 292. DLUGOSS. p. 117. ALB. KRANTZ. *Wand.* *Lib.* XII. *Cap.* 18. p. 281.
(g) LAUR. ECHARD. p. 293.
(h) Hist. de l'Emp. Othom. p. 7.
(i) *Ibid.* LAUR. ECHARD. *pag.* 291. 300, 301.
(k) *Id. pag.* 310. Hist. de l'Emp. Othom. *ubi suprà &* *pag.* 35. JOAN. LEUNCLAV. *Hist. Musulm. Turc. Lib.* XV. *pag.* 578, 579.

CASIMIR IV. 1453.

Réduite (*a*) à deux mille étrangers qui s'étoient offerts de la défendre, & à un petit nombre de citoyens, qui se confiant en la force de ses murailles, avoient refusé de suivre ceux que la paresse, ou la timidité en avoit fait sortir: cette ville fit des efforts inoüis, pour se préserver des malheurs dont elle étoit ménacée.

Elle fit bientôt sentir à Mahomet la témérité de son entreprise. Dans la chaleur d'un projet l'exécution en paroît toujours aisée. Le Sultan s'étoit flatté de faire tout plier à ses approches, Ses idées refroidies lui laisserent appercevoir des obstacles qu'il n'étoit pas facile de surmonter. La vigilance, (*b*) les manoeuvres des assiégés, l'épuisement, les murmures de ses troupes, l'étonnerent bien des fois, & il y eut un temps où il fut sur le point de lever le siége.

Retenu par la honte, il tira de nouvelles forces de son désespoir. Déja la (*c*) ville étoit ouverte de toutes parts. Il ne demanda qu'un nouvel effort à ses Janissaires. Plus déterminés qu'ils ne l'avoient encore été, ils (*d*) montent à la brêche. Les premiers périssent sous une nuée de traits: leurs corps entassez donnent de l'avantage pour monter à ceux qui les suivent. Ceux-ci, repoussés de même tombent du haut des remparts. Tous les autres s'avancent. La plûpart sont écrasés des pierres qu'on leur lance, plu-

(*a*) LAUR. ECHARD. *pag.* 299.
(*b*) *Id. pag.* 316.
(*c*) *Id. pag.* 319.
(*d*) *Id. pag.* 324. 330.
(*e*) *Id. pag* 332. DLUGOSS. *pag.* 118. ALB. KRANTZ *Saxon. Lib. XI. Cap.* 34. *pag.* 307. JOAN. LEUNCLAV. *Hist.*

plusieurs brûlés par des feux Grégeois. Quelques uns parviennent au haut des murailles, s'emparent d'un bastion, y plantent leurs Enseignes. Le Sultan les anime du geste & de la voix, les assiégés affoiblis perdent courage ; en un moment la ville est forcée (e) & abandonnée à la fureur des Musulmans, que (f) Mahomet échauffe lui-même au carnage. CASIMIR IV. 1453.

Ainsi (g) périt le plus ferme boulevard que la Religion eût à opposer aux progrès des Infidéles. Toutes les Puissances Chrétiennes en gémirent ; mais la Pologne & la Hongrie sur-tout, qui semblerent prévoir dès-lors combien de sang devoit leur couter cet événement funeste.

La Prusse le craignit d'autant plus, qu'elle ne voyoit dans les Chevaliers Teutoniques ses maîtres, rien qui pût la rassurer contre les Turcs, si toujours résolus à s'étendre, ces barbares portoient dans l'Europe les mêmes forces qui venoient d'abbatre les malheureux restes de l'Empire d'Orient. Les Chevaliers ne s'occupoient plus qu'à joüir dans une molle & scandaleuse oisiveté, des biens qu'ils avoient surpris à l'aveugle piété des anciens Rois de Pologne, & à s'affermir dans les Provinces qu'ils leur avoient enlevées, les armes à la main. On se rappelloit avec indignation le refus qu'ils avoient fait à Uladislas des troupes que ce Prince leur avoit demandées, & avec lesquelles il eût peut-être prévenu

Hist. Musulm. Turc. Lib. XV. pag. 579.

(f) ALBERT. KRANTZ. *Wandal. pag.* 281.

(g) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesiæ. pag.* 332. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXIX. pag.* 274. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 487.

CASIMIR IV. 1453. venu le malheur le plus terrible qui pût arriver à la Chrétienté.

Les Pruſſiens n'aimoient ni n'eſtimoient les Teutoniques : ils avoient même de fortes raiſons de les haïr. Dépoüillés (*a*) de leurs priviléges, accablés d'impôts, ils (*b*) eſſuyoient tous les jours mille ſortes d'injuſtices. Leurs plaintes ne ſervoient qu'à augmenter leurs malheurs ; & (*c*) ſouvent ils payoient de leur ſang les larmes que leur arrachoit leur infortune. L'excès de l'oppreſſion leur rendit la révolte néceſſaire. Ils prirent la réſolution de ſe remettre ſous l'obéiſſance des Polonois.

1454. Ce deſſein n'éclata qu'au moment que le ſuccès en fut aſſûré (*d*) par les ſages diſpoſitions qu'ils avoient faites. Au premier ſignal (*e*) ils prirent les armes, & ſurprenant les Chevaliers, ou leur réſiſtant ſans les craindre, ils (*f*) s'emparerent de toutes les fortereſſes de l'Etat, à la réſerve de Marienburg, réſidence ordinaire du Grand-Maître, & qu'on ne pouvoit emporter que par un ſiége regulier.

Les Députés (*g*) étoient déja nommés pour aller prier Caſimir de les recevoir, non plus comme vaſſaux, mais comme ſujets de la Couronne. Admis dans le Sénat, ils (*h*) expoſerent les principaux motifs de leur ſoulevement. Ils avoient,

(*a*) JOAN. LEON. *Hiſt. Pruſſ. Lib. V. pag.* 253. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag.* 164. DLUGOSS. *pag.* 135.

(*b*) JOAN. LEON. *Lib. IV. pag.* 236, 237.

(*c*) *Id. Lib. V. pag.* 264. CROMER. *pag.* 524.

(*d*) *Hiſt. Pruſſ. pag.* 265.

(*e*) *Id. pag.* 268. KOJALOWICZ. *Hiſt. Lituan. pag.* 219. CROMER. *pag.* 523.

roient, disoient-ils, autant de Souverains, CASIMIR IV.
u'il y avoit de Chevaliers dans l'Ordre. Les 1454.
i) moindres d'entr'eux, les Commandeurs,
r-tout, s'arrogeoient la puissance du glaive.
es biens, la vie même des Nobles ne dépen-
oient que du caprice de ces tyrans. Les arrêts
u'ils prononçoient s'exécutoient sans délai, ni
plique; & au défaut des meurtriers forcés à
s servir, ils égorgeoient eux-mêmes tous les
alheureux qu'ils s'étoient avisés de proscrire.
ffermis dans le crime, ils n'étoient plus ca-
ables d'en rougir, & ils se faisoient une vertu
e leur hardiesse à le commettre. La (k) pudeur
plus austere ne trouvoit aucun asyle contre
urs brutalités. Ils répandoient la terreur dans
utes les familles. Celles qu'ils avoient desho-
orées par leurs débauches, souvent ils ache-
oient de les flétrir par leur indiscrétion; & ja-
ais ils n'exigeoient plus de respect pour leur
aractère, que lorsqu'ils abjuroient le plus tou-
s les bienséances de leur état.

Aucune de ces horreurs n'étoit ignorée de ceux
qui les Députés adressoient la parole; & il y
oit long-temps que la République eût sollici-
les Prussiens à rompre leurs chaînes, si elle
s avoit crû capables de les briser avec autant
éclat.

Elle

(f) DLUGOSS. pag. 125. 130. 132. ALB. KRANTZ. Wan-
d. Lib. XII. Cap. 17. pag. 280, 281.
(g) DLUGOSS. ubi suprà. Hist. Pruss. pag. 169.
(h) Id. ibid.
(i) Id. pag. 254. DLUGOSS. pag. 142.
(k) JOAN. LEON. pag. 254, 255. DLUGOSS. ubi suprà &
g. 129. CROMER. pag. 524. HERBURT. DE FULSTIN. p.
o. vers. ALEX. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. I. p. 113.

CASIMIR IV. 1454. Elle (a) se hâta (b) d'accepter leurs hommages, & d'envoyer (c) à Thorn des Ambassadeurs pour recevoir au nom du Roi les sermens de fidélité de la Noblesse, & pour la raffermir dans ses desseins, (d) en commençant par la décharger de tous les impôts, qui avoient été un des principaux motifs de sa révolte.

Presque en même-temps Casimir (e) convoqua une Diette à Brzescie, où il ordonna aux Lithuaniens de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Il leur défendit de laisser passer chez eux des troupes de Livonie, s'il s'en présentoit, pour aller donner du secours aux Chevaliers.

Bientôt après, jugeant sa présence nécessaire en Prusse, il (f) se rendit à Thorn, où il fut reçu avec des transports de joie, d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient sinceres.

Les acclamations furent les mêmes à son arrivée à Elbing, où (g) les Evêques de Culm, de Pomésanie & de Samland l'attendoient avec impatience. Les preuves de leur changement ne furent point équivoques: ils renoncerent à leurs plus étroites liaisons avec les Chevaliers, & quitterent même l'habit de l'Ordre. Ce qui les touchoit le plus, c'est que (h) chaque ville qui demandoit des priviléges, les obtenoit sur le champ; &

(a) DLUGOSS. *pag.* 132. CROMER. *pag.* 525.
(b) *Id. pag.* 526. Voyez les lettres d'acceptation de Casimir, rapportées tout au long dans DLUGOSS. *pag.* 134. & *seqq.*
(c) *Id. pag.* 144. CROMER. *loc. cit.*
(d) *Id. pag.* 528. DLUGOSS. *pag.* 133. 138. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 158.
(e) DLUGOSS. *pag.* 144, 145. CROMER. *pag.* 527. KOJALOV.

e ces sortes de graces, Casimir les accordoit ussi agréablement, que si la politique n'y eût oint eu de part, & qu'il ne les eût distribuées u'avec choix, & avec ce discernement qui honore autant celui qui les fait que ceux qui les eçoivent. CASIMIR IV. 1454.

Les (i) Princes d'Allemagne n'apprirent qu'avec douleur l'affreuse situation des Teutoniques. s étoient alors assemblés à Ratisbonne, d'où s envoyerent des Ambassadeurs à Casimir. Ils spéroient l'engager à ne pas se prévaloir des ouvemens d'un peuple rebelle, & à se joindre tous les Princes Chrétiens pour faire la guerre au Turc, & lui enlever ses dernieres conquêtes.

Les représentations furent assez vives : elles toient même accompagnées de ces menaces, u'on laisse seulement entrevoir, & qui sont d'ordinaire plus sûres que celles qui ne s'annoncent q'avec éclat. On feignoit un prompt armement ans l'Empire : c'étoit pour faire craindre aux Polonois, qu'on ne détournât sur eux tous les efforts qu'on affectoit de vouloir porter sur les Infidéles.

Il étoit aisé d'ébranler Casimir : il n'en étoit as de même de la République. Ferme dans ses desseins, elle n'eut garde d'abandonner par de vains

ALOW. *Hist. Lituan. pag.* 228.
(f) DLUGOSS. *pag.* 146.
(g) *Id. pag.* 148. CROMER. *ubi suprà.* JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 273. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 182. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1179.
(h) JOAN. LEON. *pag.* 274 STAN. SARNIC. *ubi suprà.*
(i) JOAN. LEON. *pag.* 275. DLUGOSS. *pag.* 150. CROMER. *p.* 529 PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. p.* 159.

CASIMIR IV. 1454. vains motifs de crainte, des avantages qui devoient bientôt la mettre en état de ne rien appréhender. La sécurité étoit d'autant plus grande, qu'elle n'ignoroit pas combien de temps il falloit à l'Allemagne pour concerter la moindre expédition, & combien il en falloit peu, pour ravir aux Chevaliers ce qu'ils conservoient encore de leurs anciens domaines.

Déja (a) les Prussiens avoient investi Marienburg, & leur confiance ne cédoit point à celle de leurs nouveaux maîtres. Eblouïs de leur bonheur, les uns & les autres ignoroient les manœuvres des Chevaliers, qui engageoient (b) tous leurs biens pour lever des troupes. La Boheme & la Silésie parurent les plus disposées à leur en fournir. Résolus à ne pas périr sans se défendre, ils n'eurent pas plutôt une armée sur pied, qu'ils la firent avancer jusqu'à Choynicza.

Casimir surpris de la voir paroître, ne se rassura qu'en la méprisant. Occupé (c) du siége qu'il avoit entrepris, il n'osa l'interrompre. Il fit venir des frontieres de ses Etats de misérables vassaux qu'on avoit armés à la hâte. Quoiqu'ils (d) fussent plus propres à ravager un pays, qu'à le défendre, il les mena contre les Teutoniques, qui lui apprirent bientôt, que la présomption qui n'a

(a) CROMER. *pag.* 527. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. p.* 272. DLUGOSS. *pag* 144.
(b) *Id. pag* 152. JOAN. LEON. *pag.* 275. CROMER. *p.* 530.
(c) *Id. ibid.* DLUGOSS. *ubi suprà.*
(d) JOAN. LEON. *pag.* 276.
(e) DLUGOSS. *pag.* 156. HENELII AB HENNENFELD *Annal. Siles. pag.* 333. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag* 220, 221. CROMER. *pag.* 531. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor.*

ès nulle part, réussit encore moins à Casimir IV. 1454.
où l'on demande pourtant de l'auda-
i excuse même la fierté ; & qu'un en-
jamais plus redoutable, que lorsqu'il
qu'on ne daigne pas le respecter. La
des Polonois fut entiere : tout leur
illé, & le nombre des prisonniers fut
is grand, que ceux mêmes qui fu-
roient d'autre moyen d'échapper au
ue de mettre bas les armes & de se
scrétion.
avoit été à la bataille; mais il s'étoit
y faire les fonctions de soldat. Le
'il avoit fait paroître n'étoit pas le
l lui eût fallu pour être malheureux
é. Il eut besoin (*f*) que les Grands
soutinssent dans la résolution de ne
donner la Prusse, & de continuer une
ils sentoient bien que les Teutoniques
nt faire long-temps avec le même

tat se cottisa pour faire de nouvelles
; (*g*) Nobles, tous les Ecclésiastiques
t à fournir chacun la moitié de leurs
Le Roi se soumit lui-même à cette
valut à la nation autant que des vic-
toi-

, 160. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 182. *vers.*
C. *Annal. Pol. pag.* 1180.
SS. *pag.* 161. CROMER. *p.* 532. JOAN LEON.

. 282, 283. DLUGOSS *pag.* 182. 193, 194.
IRTENBERG. *Flor. Pol. p.* 160 HERBURT. DE
g. 183. *vers.* CROMER. *pag.* 537, 538. STAN.
, 1180.

E 7

toires; elle lui servit à acheter Marienburg.

CASIMIR IV. 1456. Les Chevaliers (a) ne pouvant payer les troupes qu'ils avoient dans cette ville, elles se souleverent, forcerent les Chevaliers d'en sortir, & offrirent aux Polonois de la leur vendre au prix de ce qui leur étoit dû : ils (b) demandoient 476000. florins. C'étoit peut-être trop pour le temps de leur service; mais ils prétendoient qu'on récompensât leur zéle, & croyoient faire grace en l'appréciant.

1457. Ce marché conclu, il ne resta plus rien aux Chevaliers, de la Souveraineté qu'ils s'étoient arrogée. On (c) les fit conduire eux & leur Grand-Maître, Louis Erlichausen, jusqu'aux frontieres de la Prusse, d'où ils se répandirent dans toutes les Cours d'Allemagne, qu'ils connoissoient disposées à leur donner du secours. Les plaintes que leur arrachoient leurs malheurs soutenoient mal l'idée qu'on s'étoit faite de leur courage. Au lieu (d) de cette douleur sage & modeste que l'honneur excite, on ne voyoit en eux qu'une aigreur brutale, telle que l'intérêt la fait naître dans les coeurs les plus bas. Ils ne parloient, ils ne rougissoient que de leurs pertes, & ils croyoient ne pouvoir se faire estimer dans leurs disgraces, que par les injures grossieres qu'ils vomissoient contre les Polonois.

Des

(a) CROMER. *pag.* 532. 534. DLUGOSS. *pag.* 172. JOAN. LEON *pag.* 278. 281. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* XX. *pag.* 283.

(b) JOAN. LEON. *pag.* 284. DLUGOSS. *pag.* 185. 194. 198. 203 207. CROMER. *pag.* 541. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 161 ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. p.* 113. & *Tom. II. pag.* 129. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 184. STAN.

Des raisons de politique engagerent à leur pardonner tout ce que la bienséance désapprouvoit dans leur conduite. Leurs clameurs réveillerent plus que jamais la jalousie des Allemands, qui (*e*) leur fournirent les moyens de disputer les Etats qu'on leur avoit enlevés, & les exhorterent à les ruiner, s'il ne leur étoit pas possible de les reprendre.

CASIMIR IV.

1457.

On vit dès-lors, & durant plusieurs années, tout ce que la guerre la plus vive & la plus opiniâtre peut causer de troubles & de malheurs dans un pays. Les vaincus se faisoient craindre jusques dans leurs défaites. Les combats rapportoient de l'honneur sans aucun avantage: il n'en étoit point qui valût le sang qu'il avoit couté. Les (*f*) villes à tout moment changeoient de maîtres. L'habitant désolé ne rencontroit partout que des ennemis; n'ayant que des jours pénibles à hasarder, il les sacrifioit indifféremment à l'un & à l'autre parti. Il suivoit au hasard la fortune des armes, toujours plus inquiété des biens qu'il osoit se promettre, que des malheurs même qu'il étoit contraint d'essuyer.

Les Polonois (*g*) s'épuisoient pour soutenir cette guerre, & ils étoient d'autant plus à plaindre, qu'ils se mettoient hors d'état d'acquérir des pays plus justement dûs, & beaucoup plus considérables, que celui qu'ils s'opiniâtroient à re-

STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1180.
(*c*) JOAN. LEON. *pag.* 284.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 207.
(*e*) ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 20. *pag.* 282.
(*f*) DLUGOSS *pag.* 215, 216. CROMER. *p.* 542. 543. 545.
(*g*) *Id. p.* 544. DLUGOSS. *p.* 165. 170. 175. 182. 194. 219.

 recouvrer. Ladiflas, (*a*) Roi de Hongrie & de Boheme, venoit de mourir à peine (*b*) âgé de dix-huit ans, & fur le point d'époufer une fille de Charles VII. Roi de France. Il ne laiffoit point de poftérité, & Cafimir (*c*) par le mariage qu'il avoit contracté depuis peu avec Elifabeth, fœur (*d*) cadette de ce Prince, avoit droit à la fucceffion de fes Etats.

1458. Malheureufement pour lui, les (*e*) brigues avoient prévalu en Hongrie pour le fils d'Huniade; & la Boheme ne pouvoit fe donner un Souverain, que du confentement de Podiebradski, aux volontés de qui elle étoit affervie. Les négociations furent inutiles. Il n'y avoit que la force qui pût mettre Cafimir en poffeffion des thrônes qu'il réclamoit; mais à peine avoit-il alors

(*a*) *Id. pag.* 217. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. V. pag.* 42. CROMER. *pag.* 460. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. VIII. pag.* 500. ÆN. SYLV. *Cap. LXIX. pag.* 75.

(*b*) PAUL. STRANSK. *Refp. Bohem. pag* 358. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 335, 336. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap* 33. *pag.* 307. *& Wandal. Lib XII. Cap.* 36. *pag.* 291. DUBRAV. *Hift. Boïem. Lib. XXIX. pag.* 278

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 121. 126. 212. DUBRAV. *Hift. Boïem. Lib. XXIX. pag.* 274. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 504. CROMER. *pag.* 519. 523. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef pag.* 331, 332.

(*d*) *Id. pag.* 323.

(*e*) *Id. pag.* 337. DLUGOSS. *pag.* 220. BONFIN. *Decad. III, Lib. IX. pag.* 509.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 187, 188. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 334. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. IX. Cap.* 35. *pag.* 308. *& Wandal. Lib. XII. Cap.* 21. *pag.* 283. STAN SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1180. BONFIN. *Decad. III. Lib. VIII. pag.* 488. *& feqq.*

(*g*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. p.* 40 JOAN. DUBRAV. *Hift. Boïem. Lib. XXIX pag.* 276. Cette victoire fut remportée le 6. Août, & ce fut pour en conferver

alors assez de troupes pour soumettre la Prusse, malgré le penchant qui l'avoit entraînée à se donner à lui. CASIMIR IV. 1458.

Les Hongrois touchés des services qu'Huniade leur avoit rendus, avoient crû, sans doute, ne pouvoir les reconnoître, qu'en élevant sa famille au plus haut degré d'honneur où il lui fût possible d'arriver. Ce (f) grand homme, l'année même de sa mort, avoit battu une (g) armée de 150000. Infidéles. Près de trente mille de ces barbares avoient péri dans le combat; & leur chef, Mahomet II. à qui Constantinople n'avoit pû résister, avoit été contraint de lever précipitamment le siége de Belgrade.

Ladislas qui vivoit encore alors, & qui retiroit presque lui seul tout le fruit de cette victoire,

le souvenir, que Caliste III. qui tenoit alors le siége de Rome, institua la fête de la Transfiguration. PETR. DE REWA. *ubi suprà.* Huniade faillit à perdre tout le mérite de cette action mémorable. Un Religieux qui étoit dans son armée, fut aussi jaloux du bonheur de ce Héros, que l'eût pû être un de ses Officiers Généraux le plus ambitieux & le plus habile. Jean Capistran, Observantin, s'attribua tout l'éclat de cette journée, dans les lettres qu'il en écrivit au Pape & à ses amis. Il ne faisoit même aucune mention d'Huniade. Ce Religieux méprisoit le monde, prêchoit & pratiquoit la pénitence, & il aimoit la gloire; & une sorte de gloire peu convenable à son état: mais c'est que l'orgueil est la derniere passion qui meurt en nous; & il est bien rare, qu'avec tous nos efforts, notre coeur, comme un vase indocile sous la main de l'ouvrier, ne prenne une autre forme qu'on ne veut lui donner: *Amphora cœpit institui: currente rotâ cur urceus exit?* HORAT. *de Art. Poët. vers.* 21. Jean Capistran a été canonisé par Alexandre VIII. en 1690. ÆN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LXV. pag.* 72. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 334. Voyez Mém. Hist. d'AMELOT DE LA HOUSSAIE, *Tom. II. pag.* 431, 432.

CASIMIR IV. 1458.

re, n'en fut pas plus diſpoſé à rendre juſtice aux fils de ce héros, lorſqu'après (*a*) ſon décès ils voulurent ſe mettre en poſſeſſion de ſes vaſtes domaines. Ce Prince (*b*) craignit que ſemblables à leur pere, qui l'avoit toujours tenu comme enchaîné dans une ennuyeuſe oiſiveté, ils ne vouluſſent s'arroger les plus brillantes fonctions du thrône. Il ſçavoit que l'opulence donne d'ordinaire plus de crédit que les talens, & qu'un pouvoir n'a preſque plus de bornes, quand les richeſſes, qui le procurent, ſont accompagnées du mérite qui le ſoutient. Le Roi priva ces jeunes gens de leur héritage; & pour ſe mettre à l'abri de leur vengeance, dont (*c*) il ne put arrêter les premiers tranſports, il (*d*) fit trancher la tête à l'aîné, & conduire le ſecond à Vienne, avec ordre de l'enfermer dans une étroite priſon.

Celui-ce, nommé Matthias, eût peut-être bientôt éprouvé le ſort cruel de ſon frere, s'il n'en eût été préſervé par un (*e*) événement des plus ſinguliers. Ladiſlas mourut ſubitement, empoi-

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 199. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 495.

(*b*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 41.

(*c*) Le fils aîné d'Huniade, nommé Ladiſlas, n'ignorant point que le Roi ne l'avoit dépouillé de ſes biens, que par l'inſtigation du Comte de Ciley, ennemi déclaré de feu ſon pere, appella ce Comte en duel. Ladiſlas étoit déja bleſſé, & continuoit pourtant à ſe battre, lorſque quelques Hongrois qui ſurvinrent, tomberent tout-à-coup ſur ſon ennemi, & le mirent à mort. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 335. ÆN. SYLV. *Hiſt. Boïem. Cap. LXVI pag.* 73. DLUGOSS. prétend que Ladiſlas ayant attiré le Comte de Ciley dans une embuſcade, le fit aſſaſſiner par ſes gens. *pag.* 200.

(*d*) ÆN. SYLV. *Cap. LXVIII. pag.* 74. DLUGOSS. *pag.* 202. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 41. HENELII AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* JOAN. DUBRAV. *Hiſt. Boïem.* Lib.

isonné (*f*) par une femme qu'il avoit aimée, CASIMIR
; qui ne pouvoit lui pardonner le mariage qu'il IV.
oit prêt de contracter ; & (*g*) Matthias du fond 1458.
un cachot, d'où il n'espéroit de sortir que pour
re traîné au supplice, monta sur le thrône d'où
voit partir l'arrêt de sa mort.

Ce fut ainsi qu'une injuste & excessive cruau-
devint un obstacle aux prétentions du Roi de
ologne. La pitié qu'eurent les Hongrois du
alheureux sort des fils d'Huniade, leur fit ou-
ier ce qui étoit dû à l'auguste famille de leurs
erniers Rois. Aussi Casimir eut toujours regret
u thrône dont il devoit hériter, & il ne put se
onsoler d'y voir un jeune homme sans naissan-
, & qui n'étoit redevable de l'excès de son
onheur, qu'à l'excès même de son infortune.
Les sentimens des Bohemes pour Podiebrads-
lui causerent bientôt un nouveau surcroît de
ouleur. C'étoit (*h*) en vain que le Roi de Fran-
les sollicitoit en faveur d'un (*i*) de ses fils, &
ir offroit de joindre à leurs Etats le Duché de
Luxem-

. XXIX. *pag*. 277. BONFIN. *rer. Ungar. pag*. 498.
e) HENERII AB HENNENFELD. *pag*. 338. STAN. SAR-
. *Annal. Pol. pag*. 1180.
f) HENELII AB HENNENFELD. *pag*. 336. PETR. DE
WA, *pag*. 42. DUBRAV. *pag*. 279.
g) PETR. DE REWA. *ubi supra*. ALB. KRANNZ. *Wan-*
. *Lib. XII. Cap*. 36. *pag*. 291. DLUGOSS. *pag*. 220.
h) *Id. pag*. 221. Hist. de France par DANIEL. *Tom. IV*.
. 226. 228. *Amsterd*. 1720. CROMER. *pag*. 540.
i) On ne sçait pour lequel Charles VII. demandoit la
uronne de Boheme ; si c'étoit pour Charles, son cadet,
il chérissoit beaucoup, ou pour Louis Dauphin, depuis
uis XI. afin de l'éloigner, & de fixer son naturel in-
et & factieux. DUBRAV. *Hist. Boiem. pag*. 280, 281.
FIN. *Decad. III. Lib. VIII. pag*. 504. ÆN. SYLV. *Hist.*
em. Cap. LXXII. pag. 78.

CASIMIR IV. 1458.

Luxembourg, qui étoit passé au pouvoir du Duc de Bourgogne, & que le feu Roi Ladislas avoit prétendu lui appartenir par droit de succession. Ses propositions ne furent non plus reçuës que celles qu'il daignoit y joindre dans (*a*) le cas que les Bohemes ne voulussent aucun des Princes ses enfans pour Roi. Charles VII. s'engageoit à faire épouser à celui des fils du Roi de Pologne qu'il leur plairoit d'élire, la Princesse qui avoit été promise à Ladislas; ou bien encore, s'ils aimoient mieux faire tomber leur choix sur une fille de Casimir, il consentoit de donner à cette Reine un de ses fils en mariage; & quelle que fût dans ces deux cas la détermination de ces peuples, il prétendoit rester toujours dans l'obligation de leur garantir le Duché, dont il se faisoit fort de les rendre maîtres.

Un plus grand intérêt, dont on ne parloit point, étoit seul capable de faire réussir les desseins de la France. Il eût fallu qu'elle eût promis aux Hussites de ne pas les troubler dans leurs erreurs. Ce fut le moyen qu'employa Podiebradski. Hussite (*b*) lui-même, il eut bientôt gagné jusqu'aux suffrages de ceux qui ne l'étoient point, & (*c*) qui dans les derniers soulevemens ayant usurpé des biens de l'Eglise, étoient comme assûrés de ne les point rendre sous

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 222.

(*b*) *Id. pag.* 221. 295. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.* XXX. *pag.* 281. BONFIN. *rer. Ungar. Decad III. Lib. VIII. pag.* 504. ÆN. SYLV. *Hist. Boïem. Cap. LXXII. pag.* 78.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 222.

(*d*) *Id. pag.* 223. HENELII AB HENNENFELD. *pag.* 339, 40. CROMER. *pag.* 546. DUBRAV. *pag.* 282.

sous un regne qui devoit être celui de l'injustice & de l'irreligion. CASIMIR IV. 1458.

Il (*d*) n'y eut que les Siléſiens qui refuſerent d'obéir à Podiebradski, lors même qu'ils eurent appris ſon (*e*) couronnement & ſes liaiſons avec l'Empereur, qui (*f*) avoit eu la complaiſance de le reconnoître.

Réſolus de ſe ſouſtraire à ſon pouvoir, tous (*g*) les Princes, tous les Ordres de Siléſie voulurent ſe donner à Guillaume, Duc de Saxe, beaufrere de Caſimir. Mais ce Prince ayant dédaigné leur ſoumiſſion, ſoit par la crainte qu'il avoit des Bohemes, ſoit par les eſpérances qu'il fondoit ſur (*h*) le mariage d'une de ſes filles avec un des fils du nouveau Roi; il n'y avoit pas lieu de douter, que toujours ennemis déclarés de Podiebradski, ces Princes & leurs ſujets ne priſſent la réſolution de ſe remettre ſous l'obéiſſance des Polonois. Caſimir n'eût point manqué d'appuyer leur révolte, irrité qu'il étoit lui-même d'une élection qui achevoit de lui ravir tout ce qu'il avoit droit d'eſpérer d'une ſucceſſion des plus légitimes.

Podiebradski ſentit le danger où il étoit de perdre une des portions les plus conſidérables de ſon Royaume. Il (*i*) ſe hâta d'envoyer une Ambaſſade à Caſimir. Il lui fit dire, que s'il étoit

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 224. HENELII AB HENNENFELD, *pag.* 339.
(*f*) *Id. pag.* 340, 341.
(*g*) *Id. pag.* 339.
(*h*) *Id. pag.* 340.
(*i*) DLUGOSS *pag.* 233. CROMER. *p.* 549. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1181.

CASIMIR IV. 1458. étoit monté ſur le thrône de Boheme, c'étoit uniquement pour n'avoir pû réſiſter aux prieres des Grands & du peuple, qui durant le temps de ſa régence s'étoient faits une habitude de lui obéir; qu'il ſentoit parfaitement le peu de droit qu'il avoit de commander à une nation, qui n'avoit pû ſans injuſtice refuſer ſes ſuffrages aux plus proches parens du feu Roi Ladiſlas; qu'il reconnoiſſoit le Roi de Pologne & ſes enfans pour les vrais héritiers de ce Prince, & qu'il prétendoit leur remettre ſes Etats à ſa mort, au préjudice même de ſes propres fils, qu'il feroit conſentir à n'y jamais prétendre. Son unique ſoin, ajoutoit-il, ſeroit de cultiver en tout temps une liaiſon intime avec la Pologne, de l'aider même dans toutes ſes guerres, & ſur-tout dans celle de Pruſſe, où il s'offroit de mener lui-même des troupes qu'il entretiendroit à ſes dépens.

Ces ſentimens étoient trop généreux pour être ſinceres. Caſimir ſçavoit par lui-même que la morale des Princes étoit beaucoup moins auſtere que Podiebradski ne l'affectoit. Il ſentit les ruſes de cet uſurpateur, mais il feignit de ne les pas connoître. La Pruſſe lui tenoit au cœur; il ne crut pas devoir en abandonner la conquête pour celle d'un Royaume qu'il étoit preſque aſſûré de ne pouvoir acquérir. Il accepta les propoſitions du Roi de Boheme, comme il eût fait celles d'un Prince tout dévoüé à ſes intérêts. Il l'exhorta ſeulement à être fidéle à ſes paroles; pour l'y engager, il (*a*) refuſa bientôt après

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 246. CROMER. *p.* 548. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 341. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol.*

d'écouter les propositions des habitans de …law, qui demandoient sérieusement à ren… …t sous son empire. CASIMIR IV.

Tous ses soins se tournerent dès-lors vers les …evaliers Teutoniques, qui ne cessoient de ba…ncer ses efforts, & qui dans la pluspart des …bats rendoient la valeur des Polonois inuti… sans avoir eux-mêmes d'autre gloire que de …tre défendus avec succès. Casimir avoit peu …talens pour la guerre. Ses sujets lui impute…t les malheurs qu'ils y essuyoient. Les mur…res éclaterent. Ne pouvant les appaiser, le …i se crut en danger de perdre la couronne: …prit de fausses mesures pour se la conserver. 1459.

Obligé de tenir une Diette à Petrikow, il (*b*) s'y rendit qu'avec une nombreuse escorte de …s armés, moins propres à étouffer une sédi…n qu'à la faire naître. Les Nobles du Palati… de Cracovie, surpris de cette nouveauté, …rent aussi les armes, & n'entrerent dans la …le que comme dans un camp ennemi. On fut …elque temps à s'observer dans la premiere …nce de la Diette. Chacun par une assûrance …ectée vouloit se faire craindre, & se fit crain… …e en effet. On prit bientôt le parti le moins …ngereux; & avec cette hardiesse toujours sûre … plaire dans une République, ou qu'on n'ose … moins y désapprouver, Jean Rythwienski, …aroste de Sendomir, rompit le silence, & s'a…ressant au Roi, lui reprocha tous les désordres …ui regnoient dans l'Etat depuis son avénement à

…d. *pag.* 352.

(*b*) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 247. CROMER. *ubi suprà.*

CASIMIR IV. 1459. à la couronne. Il (a) n'oublia ni les impôts dont il surchargeoit les villes & les campagnes, & qu'il n'employoit point à leur véritable destination, ni la (b) maniere odieuse dont il rendoit la justice, ni son aveugle penchant pour la Lithuanie, qu'il vouloit toujours aggrandir aux dépens de la nation. „ Et quel est donc, s'écria le Staroste, „ quel est le mérite de ces peuples, que vous „ nous préférez, & qui assujettis à notre empire, mais fiers de l'appui que vous leur prêtez, voudroient cesser de nous avoir pour „ maîtres, ou nous rendre nous-mêmes leurs „ vassaux? Ils ont trahi vos peres, ils vous ont „ trahi vous-même; & vous les aimez! Sentez „ du moins, ajoûta-t-il, ce qu'ils ont toujours „ été, & ce que nous sommes. N'est-ce pas „ nous, qui avons tiré le Roi votre pere de „ l'obscurité où il vivoit dans un pays barbare, „ qui l'avons fait connoître à tout l'univers par „ l'éclat de ses victoires? Et combien ces victoires ne nous ont-elles pas couté? Que de „ sang n'avons-nous pas répandu pour mettre „ votre frere sur le thrône de Hongrie? Et „ vous-même, à qui devez-vous la gloire de „ nous commander, & celle que vous venez „ d'acquérir dans nos guerres avec les Teutoniques? Quelle est donc aujourd'hui, continua „ Rythwienski, la récompense de nos services, „ & quelle peut-être désormais notre soumission à vos loix?"

Casi-

(a) DLUGOSS. *pag* 248.
(b) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 548, 549. NEUGEBAV. *pag.* 353. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 161, 162. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1181, 1182.

Casimir fut d'autant plus irrité de ce discours, qu'il ne pouvoit le contredire, & il vit bien que c'étoit déja lui refuser tout hommage, que de délibérer si l'on devoit encore lui obéir. CASIMIR IV. 1459.

Ce qui le touchoit le plus, c'étoit l'infidélité des Lithuaniens qu'on lui avoit rappellée. Il (c) étoit vrai en effet que ces peuples, qu'il chérissoit uniquement, avoient formé depuis peu le dessein de se donner un autre maître. Il avoit fallu que Casimir qui n'osoit se promettre de les retenir par la terreur des armes, essayât de les gagner à force d'argent. Il eut le bonheur d'appaiser leur révolte, mais il ne l'éteignit point; & il ne lui restoit guères plus de raison de se fier à des sujets qui l'avoient trahi, qu'ils n'en avoient eux-mêmes d'estimer un Prince qui avoit été contraint de les acheter.

Le Roi continuoit pourtant à les aimer malgré leur perfidie. Il ne rougissoit que du blâme que lui attiroit cet aveugle attachement Ainsi que la plupart des hommes, qui ont plus de disposition à s'unir aux personnes qui ne les aiment point, qu'à chérir celles qui les aiment plus qu'ils ne veulent, Casimir ne pouvoit haïr les Lithuaniens tout ingrats qu'ils étoient; & il avoit de la peine à supporter les Polonois, qui ne croyoient pas l'aimer, s'ils ne lui reprochoient hardiment tout ce qui leur déplaisoit dans sa conduite.

Ce fut sans doute pour leur ôter les impressions

(c) CROMER *pag.* 539. DLUGOSS *pag.* 191. 201. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. Lib. V. pag.* 224. NEUGEBAV. *Hist. Pol. Lib. IV. pag.* 347.

ſions qu'avoit fait ſur eux le diſcours de Rythwienski, qu'il ſe propoſa d'engager les Lithuaniens à ſe joindre aux troupes de la Couronne qui faiſoient la guerre aux Chevaliers. Ses ſoins furent inutiles. Mais voulant approfondir les motifs de la réſiſtance de ces peuples, il s'apperçut que (*a*) leur deſſein étoit de s'emparer de la Podolie, pendant qu'il employoit toutes ſes forces pour ſoumettre la Pruſſe à ſes loix.

Ce projet fut à peine connu, que la République ne ſongea plus qu'à faire ſa paix avec les Teutoniques. Pie II. (*b*) s'étoit ſouvent entremis pour la procurer; mais (*c*) le long ſéjour qu'il avoit fait dans l'Empire avant que de monter ſur le Siége de Rome, l'avoit rendu trop favorable aux Allemands.

1462. C'étoit en vain que Caſimir & pluſieurs autres Princes, voulant ſe prévaloir du deſir (*d*) qu'il avoit d'armer contre les Turcs les Puiſſances de l'Europe, le (*e*) ſollicitoient vivement de transférer les Chevaliers dans l'iſle de Tenedos, où ſelon l'eſprit de leur inſtitut, ils auroient

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 223. 225. DLUGOSS. *pag.* 329. CROMER. *pag.* 552. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 189. *vers.*

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 305. 313. 315. 326.

(*c*) *Id. pag.* 252. CROMER. *pag.* 550. Ce Pape étoit originaire de Sienne, de la famille des Picolomini, & s'appelloit Æneas Sylvius. Il avoit été Secretaire de l'Anti-Pape Felix. V. & enſuite de l'Empereur Fréderic III. Nous avons de lui une Hiſtoire de Boheme, où il ne paroît pas fort ami des Polonois; & un Ouvrage qu'il fit durant le Concile de Baſle, par lequel il s'efforçoit de prouver que le Concile eſt au-deſſus du Pape. Cet écrit ne l'empêcha point de parvenir à la Thiare; mais preſque auſſitôt il rétracta tout ce que contenoit ce Livre, & en fit un nouveau pour conſtater la ſupériorité du Pape ſur le Concile. DLUGOSS.

soient pû faire tête aux Infidéles, & les empêcher de pénétrer plus avant sur les terres de la Chrétienté. Le Pontife ne cessoit de rebuter tout ce qui lui paroissoit contraire aux intérêts des Teutoniques, & jamais il ne se démentit à leur égard, que lorsqu'il (*f*) consentit à lever l'excommunication qu'il avoit d'abord lancée contre les Prussiens, pour les obliger à renoncer à toutes leurs liaisons avec la Pologne. CASIMIR IV. 1462.

Une partialité si marquée étoit plutôt un obstacle à la paix, qu'un moyen de la faire accepter aux deux partis qui se faisoient la guerre. Elle augmentoit sur-tout la fierté des Chevaliers. Ils ne commencerent à se méfier de leurs succès, qu'à la mort de Pie II. & lorsque (*g*) l'Evêque de Varmie, Paul Legendorff, outré de l'obstination du Grand-Maître à épuiser la Prusse pour se la conserver, eût embrassé le parti des Polonois, & leur eût cédé les villes de Heilsberg, de Braunsberg, de Frauenburg, & toutes les places fortes de ses domaines.

Le temps étoit venu, où les Chevaliers devoient expier leur orgueilleuse brutalité & tous les 1466.

DLUGOSS. *pag.* 234. Il étoit Evêque de Varmie, lorsqu'il fut fait Pape. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'attachement qu'il avoit pris & qu'il conserva toujours pour les Teutoniques. JOAN. LEON. *Hist. Pruss Lib. VI. pag.* 287.

(*d*) DLUGOSS. *pag.* 250. 252. 330. 356. KOJALOWICZ. *pag.* 231. CROMER. *pag.* 575. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* 341. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap. I. pag.* 310. *& Wandal. Lib. XII. Cap. XXV. p.* 285.

(*e*) CROMER. *p.* 550. DLUGOSS. *p.* 258. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 292.

(*f*) CROMER. *loc. cit.* DLUGOSS *pag.* 252.

(*g*) *Id. pag.* 360. CROMER. *pag.* 585. JOAN. LEON. *pag.* 308. NEUGEBAUER. *pag.* 379.

CASIMIR IV. 1466.

les crimes qui deshonoroient leur état de Religieux, & qui avilissoient même le titre de Souverains, qu'ils avoient acquis par leurs brigandages. Des (a) échecs presque irréparables qu'ils essuyerent en même-temps, les contraignirent enfin de fléchir, & de rendre à la Pologne au-delà même de ce qu'ils en avoient démembré, depuis leur établissement dans une partie de la Prusse.

Par (b) un traité fait à Thorn, ils restituerent au Royaume, le Duché de Poméranie & les Districts de Culm & de Michalow, qui (c) en étoient démembrés depuis 180. ans. Ils (d) lui céderent aussi les villes de Dantzig, de Marienburg & d'Elbing, & tout ce qui compose aujourd'hui la Prusse Royale. Ils ne retinrent pour eux que l'autre moitié de la Prusse; & encore ne leur fut-elle accordée, qu'à condition qu'ils la tiendroient en fief de la Pologne, & que chaque nouveau Grand-Maître qu'ils éliroient dans la suite, viendroit lui-même en personne en prêter hommage au Roi & au Sénat.

Ce fut ainsi que finit une guerre, qui (e) à ne la compter que depuis douze ans, ou environ, qu'elle avoit été renouvellée, coutoit plus d'un million de florins aux Prussiens, beaucoup plus aux Teutoniques, infiniment plus aux Polo-

(a) JOAN. LEON. *pag.* 308. 312. DLUGOSS. *pag.* 363. 372, 373. 380. CROMER. *pag.* 586, 587. 590. 592. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan pag.* 233. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 190. *& seqq.* NEUGEBAVER. *pag.* 380. 383, 384. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1184.

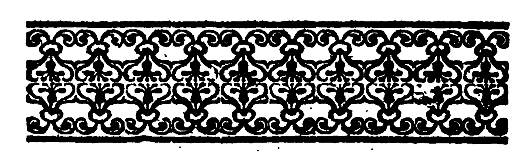
(b) CROMER. *pag.* 593. DLUGOSS. *p.* 385. STAN. SARNIC. *pag.* 1185.

e. De vingt & un mille villages, que con- Casimir IV. 1466.
t la Prusse, il n'en restoit que trois mille
s qui n'eussent point été incendiés. Plus de
oo. hommes portant les armes avoient péri
les combats ; & combien d'habitans im-
és à l'avarice & à la cruauté du soldat ami,
ennemi ? Ce ne fut pourtant qu'à ce prix
les Polonois rentrerent en possession d'une
ie de leurs domaines. Et quelle proportion
roit-il entre une si mince acquisition & de si
ndes pertes ?

De-là vinrent aussi (*f*) les murmures de quel-
s Sénateurs, qui désapprouvoient la paix qu'on
oit hâté de conclure. Ils ne la croyoient pas
z avantageuse à l'Etat ; mais toute la nation
oit peut-être achevé de s'épuiser, avant de
ouver l'heureux moment dont elle avoit sçu
e usage.

) Dlugoss. *pag.* 386. Alex. Guagnin. *rer. Pol. Tom.* g. 114. Hartknoch. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. VII.* 195.
) Dlugoss. *pag.* 388. Neugebauer. *pag.* 385. Joan. n. *pag.* 312.
) *Id. pag.* 314.
) Dlugoss. *pag.* 391, 392. Cromer. *pag.* 595. Neu- auer. *Hist. Pol. p.* 386. Joan. Leon. *Hist. Pruss. p.* 314.





LIVRE XV.

Depuis 1466. jusqu'à 1492.

CASIMIR IV. An. 1466.

IL ne convenoit qu'aux Lithuaniens d'avoir regret à une guerre qui eût pû leur rendre plus aisée la conquête de la Podolie, qu'ils vouloient enlever aux Polonois. Leur inquiétude augmenta la sécurité de la République, qui comptoit jouir paisiblement du repos qu'elle venoit de se procurer.

Rien n'étoit capable de le troubler, que (*a*) les demandes importunes des troupes déja licenciées, & qui vouloient être payées des (*b*) arrérages qui leur étoient dûs. Il (*c*) fallut ordonner de nouveaux subsides pour les satisfaire, & indiquer une Diette pour y faire consentir les diverses Provinces de l'Etat.

Toutes vouloient se dispenser de contribuer, encore aux frais d'une guerre qui (*d*) ne laissoit presque aucune ressource à leurs plus pressans besoins. On n'étoit plus dans ces temps de troubles, où les événemens imprévûs exigeoient qu'on

(*a*) DLUGOSS. *pag.* 403. 409.
(*b*) Ces arrérages montoient à 270000. Ducats d'or. *Id. pag.* 410.
(*c*) JOAN. LEON. *pag.* 317. CROMER. *pag.* 602. NEUGEBAUER.

donnât avec une sorte de prodigalité ce n'eût dû accorder qu'avec une sage éco- ,. On prétendit alors examiner la nécessité taxe, & régler la maniere de la lever. CASIMIR IV. 1466.

ns ce dessein on ne voulut plus que la e fût composée indifféremment de tous les es qui avoient droit de s'y trouver. Chae) Palatinat résolut d'y envoyer deux Déqu'il auroit choisis, & qui chargés de ses ictions seroient autorisés & gênés en mêemps dans leurs suffrages. Ce ne devoit être comme auparavant une assemblée cond'hommes isolés, & qui n'ayant à répon- personne de leur conduite, pouvoient ne e d'autres idées que celles que leur inspileur propre intérêt. On se proposoit un grès de gens d'honneur & de probité, & n'eussent d'autre fonction que d'être des éfidéles des sentimens qu'on leur auroit iés.

e succès de cette Diette, qui dura d'autant is qu'elle fut tranquille, étonna toute la Po-e, On ne pouvoit comprendre, qu'avec la ie autorité & des lumieres différentes, chay eût montré le même zéle pour le bien ic. On remarquoit que les contradictions ie qui s'y étoient élevées, n'avoient servi une plus parfaite réunion des coeurs & des its. On attribua ce bonheur, jusqu'alors inlu, à la nouvelle façon dont on avoit convoqué

:R. *pag.* 391. DLUGOSS. *pag.* 431.
Id. *pag.* 403.
PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 164.

CASIMIR IV. 1466. voqué cette assemblée, & (a) l'on résolut de n'en plus tenir que par Députés. On appella ces Envoyés, *Nonces Terrestres*, & il fut décidé qu'ils entreroient désormais dans tous les détails du Gouvernement, & qu'ils seroient dans l'Etat comme les Tribuns du peuple à Rome, ou comme les Ephores chez les Lacédémoniens.

Cet établissement si sage en apparence, ressembloit néanmoins à ces ouvrages de l'art qui manquent presque toujours par la justesse des proportions, qui seule en fait tout le mérite. Quel rapport en effet entre le pouvoir qu'on accordoit à ces Nonces, & celui dont le Sénat avoit joui jusqu'alors? Dans le cas même d'une parfaite égalité entre ces deux Ordres, n'avoit-on pas à craindre que le nouveau ne l'emportât bientôt sur l'ancien? Les honneurs que l'on défere ne vont presque jamais au-delà des bornes qu'on leur prescrit; mais le pouvoir que l'on donne, respecte rarement celles où l'on prétend le contenir. Celui des Nonces, d'abord si grand dès leur institution, le devint encore plus dans la suite; & l'on a toujours douté depuis, s'ils ne sont pas plus nuisibles à l'Etat qu'ils ne lui sont utiles.

Je ne puis omettre ici ce que des Polonois même en ont écrit, malgré les préjugés de leur nation. „ Ces (b) Nonces, disent-ils, en sont „ venus jusqu'à ne plus reconnoître d'autre autorité „ que la leur. Ils se regardent comme le „ pre-

(a) NEUGEBAVER. *pag.* 392. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1185.
(b) CROMER. *pag.* 602.

„ premier Ordre de la République. Au lieu de CASIMIR IV. 1466.
„ se contenter de balancer la puissance du chef
„ & des premiers membres, ils l'anéantissent;
„ & l'on diroit qu'ils ne viennent dans nos Congrès que pour faire échoüer les desseins du Roi, même sans raison, & pour contrarier les avis du Sénat, par le seul motif de donner des preuves de leur indépendance.

„ Cette hardiesse vient peut-être moins de leur ambition, que de la connivence, ou de la paresse de quelques-uns de nos Rois, qui par intérêt ou par lâcheté leur ont laissé briser le frein qui les empêchoit d'abuser de leurs forces. Les (c) Sénateurs eux-mêmes loin de resserrer leur crédit travaillent à l'étendre; & les jugeant aussi utiles à leurs desseins, que faciles à se laisser corrompre, ils s'en servent pour fomenter les divisions, ou pour les éteindre; pour appuyer les projets de nos Rois, ou pour les contredire; pour opprimer leurs ennemis, ou pour favoriser leurs créatures. C'est par eux qu'ils soumettent tout à leurs sentimens, & qu'ils viennent à bout de ce qu'ils ne pourroient ni n'oseroient faire eux-mêmes sans encourir la jalousie des mauvais citoyens, ou l'indignation des vrais zélateurs de la patrie.

„ Rien (d) ne seroit sans doute plus avantageux, continuent-ils, que la puissance des Nonces, telle qu'on eut d'abord dessein de l'établir. Ils ne s'occuperoient qu'à entretenir

„ entre

(c) *Vid. vit. Petr. Knitho. Cap. V. in calce.* DLUGOSS. *pag.* 1614, 1615.

(d) CROMER. *pag.* 603.

CASIMIR IV. 1466. „ entre les Rois & le peuple une intelligence si „ parfaite, que l'autorité royale ne penchât point „ vers la dureté, ni la liberté populaire vers la „ licence; mais les passions l'emportent sur la „ justice, & les intérêts particuliers sur le bien „ de l'Etat; l'imprudence prévaut sur le bon „ sens, l'ignorance sur le sçavoir, la présomp„ tion sur la sagesse; les plus bruyans, les plus „ coleres, les plus hautains font taire la raison „ & en imposent au mérite.

„ De-là les troubles, les séditions, les guer„ res civiles, l'oppression de la liberté; & dans „ le sein même de la République presque au„ tant de Républiques différentes, qui aisées à „ détruire les unes par les autres, semblent an„ noncer la ruine entiere de celle où elles se „ sont formées, & que l'on reconnoît à peine „ en la voyant sans force, sans défense & pres„ que sujets.

„ Aurions-nous donc, ajoutent-ils, un sort „ plus heureux que la République Romaine? „ Elle ne dût ses malheurs qu'aux factions des „ Tribuns, qui sous prétexte d'être les pro„ tecteurs de ses loix, voulurent en devenir les „ arbitres, & la réduisirent enfin à plier sous le „ joug d'un de ses citoyens, & à ne trouver „ presque plus de salut que dans sa perte même."

Telle étoit autrefois la façon de penser de quelques Polonois habiles politiques; & tel est encore

(a) *Id. pag.* 597. DLUGOSS. *pag.* 405. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 394. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 164. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 203. *vers.*

(b) DLUGOSS. *pag.* 394. CROMER. *pag.* 598. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXX. pag.* 282.

core aujourd'hui le langage des sujets de la nation les plus éclairés. Ils voudroient que Casimir n'eût jamais permis l'établissement des Nonces. Mais ce Prince ne connoissoit ni ses intérêts, ni ceux de la République; & s'il eut quelque bonheur dans le cours de son regne, il ne le dût qu'aux circonstances des temps, & au malheur des Etats voisins, qui se virent contraints d'implorer le secours de ses armes. CASIMIR IV. 1466.

Ainsi (*a*) les Catholiques de Boheme, persécutés par leur nouveau Roi, eurent recours à lui, & voulurent même, à l'exemple des Prussiens, se soumettre à son empire. Paul II. nouvellement parvenu à la thiare, le (*b*) pressoit vivement de répondre à leurs desirs. Les Polonois lui devoient leur paix avec les Teutoniques. C'étoit (*c*) Rudolphe, Evêque de Lavant en Carinthie, qui l'avoit procurée; & ce Légat n'oublioit rien pour engager le Prince & ses sujets à déthrôner Podiebradski, qui (*d*) après avoir juré à son avénement à la couronne de prendre en main les intérêts de la Religion, avoit trahi ses sermens, & n'employoit son pouvoir qu'au soutien & à la propagation de l'hérésie. 1467.

Rudolphe (*e*) ne cessoit de représenter au Roi, que sa gloire, son intérêt, celui de ses peuples, le bien de ses enfans, l'honneur de l'Eglise, demandoient qu'il s'emparât de la Boheme, qu'il avoit seul droit de posséder. Il lui faisoit voir les Silésiens, le (*f*) Pape, tous les Cardinaux, la

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 383. 385. CROMER. *pag.* 587. 593.
(*d*) DLUGOSS. *pag.* 399. JOAN. DUBRAV. *ubi suprà.*
(*e*) DLUGOSS. *pag.* 394.
(*f*) *Id. pag.* 395. 408.

CASIMIR IV. 1467. la plûpart des Etats, prêts à lui fournir des secours d'argent & de troupes pour la lui faire conquérir.

Déja même les Princes de l'Empire s'étoient déclarés contre Podiebradski, en (a) refusant d'admettre ses Ministres à la Diette de Nuremberg; & le Pape venoit de porter contre lui une (b) sentence de déposition, qui le privoit non-seulement de tous les droits & de tous les honneurs du thrône; mais de tous les biens même qu'il avoit eus jusqu'alors. Cette Bulle l'excommunioit comme un relaps qui ne méritoit plus de grace. Elle dispensoit les Bohemes de leurs sermens de fidélité, & leur ordonnoit de regarder ce Prince, ses enfans, toute sa postérité même comme dégradés & incapables de posséder aucune dignité.

Les armes que la Cour de Rome venoit d'employer, devoient sans doute rendre plus aisé le projet où elle vouloit engager la Pologne; mais (c) la paix de Casimir avec les Chevaliers n'étoit pas encore bien affermie; & la nation craignoit d'entreprendre une nouvelle guerre à la veille de voir rallumer celle qu'elle avoit eû tant de peine à étouffer. Elle conseilla à Casimir de s'en tenir à ses conventions avec le Roi de Boheme, & de feindre du moins de les garder, jusqu'à ce qu'il pût avec moins de danger faire valoir ses droits sur les Etats de ce Prince.

Ce 

(a) *Id. pag.* 396.

(b) *Id. pag.* 398, 399. CROMER. *pag.* 595. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Siles. pag.* 345. Voyez cette sentence tout au long dans DLUGOSS *p* 400. ALBERT KRANTZ. *Wandal. Lib. XII. Cap.* 36. *p.* 291. DUBRAV. *Hist. Boiem.* *Lib*

Ce parti si sage fut long-temps combattu par CASIMIR IV.
s Bohemes, ennemis de l'usurpateur. Ils (d) 1467.
ıvoyerent une Ambassade à Casimir, pour le
ier d'accepter leurs hommages; & bientôt a.
ès oubliant ses refus, ou croyant les vaincre
ı affectant de les oublier, ils (e) s'assemblerent
Iglaw; & l'ayant choisi pour Roi, ou l'un
e ses fils à sa place, ils lui firent offrir le di-
lôme de cette élection.

C'étoit le Pape qui les avoit engagés à la fai-
:, croyant ce moyen le seul propre à fléchir
obstination de Casimir. Aussi (f) ordonna-t-il
ı même-temps à son Légat Rudolphe, de ne
mettre aux Polonois la Bulle qui confirmoit
ur paix avec les Teutoniques, qu'à condition
ue le Roi, ou celui de ses fils qu'il voudroit
référer aux autres, accepteroit le thrône que
s Bohemes venoient de lui déférer.

Cette espéce de persécution si loüable en ap-
arence, étoit aussi cruelle en effet qu'eût pû
être celle d'un ennemi, jaloux du bonheur de
ı Pologne. Il falloit que Casimir, avec des for-
es épuisées, entreprît de déthrôner un Prince
u'il avoit déja reconnu; ou qu'il se résolût à
oir les Teutoniques reprendre les armes, inci-
és peut-être par ceux mêmes qui s'étoient en-
remis pour les leur faire poser. Rien ne put ce-
endant ébranler sa constance, ou pour mieux
dire,

Lib. XXX. pag. 286. BONFIN. rer. Ungar Decad. IV. Lib.
I. pag. 549.
(c) DLUGOSS. pag. 406. CROMER. pag. 597.
(d) Id. ibid. DLUGOSS. pag. 405.
(e) Id. pag. 407. CROMER. pag. 598.
(f) DLUGOSS. pag. 408.

CASIMIR IV. 1467. dire, celle de la nation; & (a) le Pape fut contraint d'avoir recours au Roi de Hongrie, qui n'ayant aucun droit sur les Etats de Podiebradski, consentit néanmoins à les usurper sur le Roi de Pologne lui-même, à qui ils devoient naturellement appartenir.

1468. Il (b) est vrai qu'il envoya notifier à Casimir par l'Evêque d'Olmutz, que la Cour de Rome l'avoit chargé de porter la guerre en Boheme; & que n'ayant d'autre dessein que de la lui soumettre, ou à ses enfans, il le prioit de joindre à ses troupes toutes celles qu'il pourroit mettre sur pied. Sur-tout, il le rassûroit sur les craintes qu'il eût pû avoir d'une expédition malheureuse. Le Pape, lui disoit-il, avoit publié une croisade contre Podiebradski; & de toutes parts il lui arrivoit des renforts si considérables, qu'il ne prévoyoit aucune peine à vaincre, ni par conséquent aucune gloire à acquérir.

Le (c) point le plus secret & le plus important de cette Ambassade, étoit d'engager Casimir à donner sa fille aînée en mariage au (d) Roi de Hongrie, & sa cadette au Prince Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric.

Rien n'étoit mieux concerté pour l'avantage des deux Souverains qui proposoit ces alliances. Matthias craignoit les prétentions du Roi de Pologne & de ses fils, sur la Hongrie; & Frédéric n'ignoroit point les droits qu'ils avoient sur l'Autriche,

(a) *Id. pag.* 421. CROMER. *pag.* 600. DUBRAV. *Hist. Boïem. pag.* 286. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. I. p.* 548, 549. *& Lib. II. pag.* 559.
(b) DLUGOSS *&* CROMER. *ubi suprà.*
(c) DLUGOSS. *pag.* 422.

triche, dont il s'étoit emparé de nouveau dès la mort du jeune Roi Ladislas, son cousin. Il importoit à l'un & à l'autre, que Casimir les laissât paisibles possesseurs de leurs Etats. CASIMIR IV. 1468.

Dans cette vûe, ils vouloient lui persuader que ni lui, ni ses fils ne pouvant jamais s'en rendre maîtres, il auroit du moins par le mariage de ses filles, la satisfaction de les voir destinés à des Princes de son sang, & à ses propres fils même, si Matthias & Maximilien venoient à décéder sans enfans.

Quelques séduisantes que fussent ces propositions, elles n'en imposerent point aux principaux membres de l'Etat, que Casimir avoit appellés pour concerter avec eux sa réponse. Il (e) dit à l'Evêque, que ne pouvant disposer de ses troupes, il auroit soin à la premiere Diette d'informer la République des desseins des Hongrois contre Podiebradski; qu'en attendant il le chargeoit d'assurer Matthias, & tous les Princes ses alliés, quels qu'ils pussent être, qu'il n'avoit point renoncé à ses droits sur la Boheme, & qu'il sçauroit la disputer à quiconque oseroit s'en emparer au préjudice de ses enfans.

A l'égard des mariages proposés, il dit que Matthias dès son avénement au thrône, ayant fait plusieurs sortes d'hostilités contre les Polonois, & (f) encore tout nouvellement attaqué sans sujet le Prince de Moldavie, allié & vas-

sal

(d) Il avoit épousé en premieres nôces Catherine, fille de Podiebradski. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles.* pag. 337. CROMER. *pag.* 541.

(e) DLUGOSS. *pag.* 423.

(f) *Id. pag.* 417. *& seqq.* CROMER. *pag.* 600.

CASIMIR IV. 1468. fal de la couronne, il étoit furprenant qu'il voulût tout d'un coup devenir le gendre d'un Prince dont il s'étoit jufqu'alors déclaré l'ennemi; qu'il devoit commencer par réparer les dommages caufés à la République, & qu'elle verroit enfuite s'il convenoit aux intérêts des deux Royaumes de lui accorder la Princeffe qu'il demandoit à époufer.

Attentif à tout ce qui fe paffoit en Pologne, Podiebradski fut bientôt inftruit des fentimens de Cafimir pour le Roi de Hongrie. Il fit de nouveaux efforts pour le mettre entierement dans fes intérêts, & crut y réuffir en lui donnant les plus grandes marques de confiance. Il (a) affecta de le choifir pour médiateur entre Rome & fes fujets. Il le pria de le réconcilier avec le Saint-Siége, lui promit de réparer tous les torts dont le Pape l'accufoit, lui protefta derechef, qu'oubliant fes propres enfans, il vouloit affûrer le thrône à celui des fils de Cafimir que ce Prince choifiroit lui-même. Il tâcha enfin de lui perfuader qu'ayant difpofé depuis peu les Bohemes à donner les mains à ce projet, il ne tenoit qu'au Roi & à la République d'envoyer des Députés pour le voir confirmer par une Diette générale.

1469. Cependant (b) il mena fes troupes contre les Hongrois, qui déja affemblés en Autriche, où ils

(a) *Id. pag.* 601. DLUGOSS. *pag.* 424.
(b) *Id. pag.* 427. BONFIN. *rer. Ungar. Decad.* IV. *Lib.* II. *pag.* 553.
(c) *Id pag.* 558.
(d) DLUGOSS. *pag.* 439. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 348.
(e) DLUGOSS. *ubi fuprà.* CROMER. *pag.* 601.

ient joints à l'armée de l'Empereur, se oient de lui ravir toutes ses Provinces. Il oit qu'en tremblant l'union de Fréderic Matthias. Elle lui faisoit mal augurer du de ses armes ; mais (c) cette union étoit sincere qu'il ne la croyoit. L'Empereur offert du secours au Roi de Hongrie que trahir. Il (d) vouloit s'emparer de la Bo- & de la Hongrie même ; & c'étoit un bon- our Podiebradski d'avoir affaire à des en- divisés d'intérêts. CASIMIR IV. 1469.

noissant la méfiance qui est si ordinaire les Princes, il se rassûra bientôt sur les urs dont il se croyoit menacé. Matthias it les desseins de son allié, & mit tous as à le tromper, comme s'il n'eût eû que moyen de se garantir de sa perfidie. Il noit de subjuguer les Moraves : il (f) les a de gré ou de force à le choisir pour & (g) tournant aussitôt vers la Silésie, il reconnoître pour Souverain de tout le pays. ré de ces démarches faites sans son aveu, reur se proposa de se joindre à Casimir es rendre inutiles. Ceux (h) mêmes qui t donné leurs suffrages au nouveau Roi, lerent pas à s'en repentir, par la crainte urent des armes de la Pologne. De (i) son

d. pag. 606. DLUGOSS. pag. 441. DUBRAV. Hist. Lib. XXX. pag. 287. BONFIN. rer. Ungar. pag. 557. LUGOSS. pag. 442. HENELII AB HENNENFELD.).
LUGOSS. pag. 444.
. ibid. CROMER. pag. 606. KOJALOWICZ. Hist. Li- g. 236. HENELII AB HENNENFELD. pag. 349.



CASIMIR IV. 1469. son côté Podiebradski voulant intéresser cette Puissance à le maintenir sur le thrône, fit élire pour son successeur Uladislas, fils aîné de Casimir.

Les (*a*) conditions de ce choix si long-temps promis, & si peu attendu, étoient que Podiebradski gouverneroit l'Etat jusqu'à sa mort; que sa femme & ses fils ne seroient jamais troublés dans la possession des Principautés qu'il leur avoit cédées; que Casimir le serviroit dans toutes ses guerres, & dans celles même que le Pape pourroit lui susciter; & qu'enfin, pour mieux cimenter l'union entre les deux Royaumes, Uladislas épouseroit sa fille Ludimille, quoiqu'elle n'eût encore que onze ans.

Tous ces articles paroissoient favorables au Roi de Boheme, & néanmoins il ne les proposoit qu'à regret. Son (*b*) dessein avoit toujours été de conserver le thrône dans sa famille, & il se voyoit contraint d'y appeller un Prince, qui ayant droit d'y monter, devoit regarder la cession qui lui en étoit faite, comme une justice qu'on n'avoit pû lui refuser.

Ce (*c*) ne fut aussi qu'avec une espéce d'indignation, que Casimir & les Grands de son Royaume apprirent les conditions que Podiebradski vouloit leur imposer. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'il osât faire la loi au légitime héritier de ses Etats, dans le temps même que s'en avoüant l'usurpateur, il consentoit à les lui rendre: sur-tout, ils avoient en horreur le mariage d'Ula-

(*a*) DLUGOSS *pag.* 445. 452.
(*b*) CROMER. *pag.* 595. DUBRAV. *pag.* 289.
(*c*) CROMER. *pag.* 606. DLUGOSS. *pag.* 446.



l'Uladislas avec la fille d'un hérétique ; & plus encore, la néceſſité où il prétendoit les mettre le faire la guerre au Saint-Siége, que la Réligion leur avoit appris à reſpecter. CASIMIR IV. 1469.

Ces ſentimens étoient juſtes, mais ils ne pouvoient manquer d'offenſer Podiebradski ; & il étoit dangereux de les lui marquer. Le parti le plus convenable étoit de lui donner une de ces réponſes ambiguës, qui laiſſent toujours la liberté de refuſer ce qu'on paroiſſoit d'abord avoir intention de promettre. Ce fut auſſi l'avis du Sénat, qui avoit pris ſur lui de régler les démarches de Caſimir dans une affaire, où ce Prince ne pouvoit montrer plus de ſageſſe & d'habileté, qu'en paroiſſant ſe défier de ſes propres lumieres.

Quelque adroite cependant que fût la réponſe des Polonois, il étoit difficile que le Roi de Boheme, un des plus fins politiques de ſon ſiécle, ne s'apperçût qu'on cherchoit plûtôt à éluder, qu'à accepter ſes demandes. Mais comme il attendoit du temps & du bonheur de ſes armes, un changement à ſa ſituation, il n'étoit pas fâché que Caſimir n'eût point agréé ſur le champ la couronne qu'il lui offroit, & les conditions qui euſſent d'abord ôté à ſes ſujets la liberté d'en diſpoſer pour un autre.

Il ne craignit de nouveau, que lorſqu'il apprit que Frédéric avoit envoyé un Ambaſſadeur à la République. C'étoit (*d*) Raphaël Leſzczynski, 1470.

(*d*) *Id pag.* 455. CROMER. *pag.* 609. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 350. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1185. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 396.

CASIMIR IV. 1470. ki, Polonois de naissance, & aussi accrédité dans sa patrie par le rang qu'y avoient occupé ses ancêtres, qu'estimé à la cour de Vienne par l'éminence de ses talens. Ce Ministre, un des favoris de l'Empereur, avoit ordre d'engager sa nation à une alliance avec ce Prince, autant contre Podiebradski; que contre le Roi de Hongrie, qui malgré (a) la défection des Moraves & des Siléſiens, & malgré (b) les malheurs qu'il venoit d'essuyer dans un combat avec les Bohemes, se flattoit toujours de parvenir à les gouverner.

Frédéric (c) se plaignoit hautement de l'ingratitude & de la perfidie de Matthias. Il exhortoit la République à ne jamais s'allier avec ce Prince, si elle ne vouloit s'exposer aux plus noires trahisons. Il paroissoit moins irrité contre Podiebradski; mais (d) il n'en vouloit à l'un & à l'autre, que pour se rendre maître de leurs Etats; & il ne recherchoit l'amitié des Polonois, que pour les faire servir à augmenter sa puissance, dans le temps qu'ils ne le croiroient occupé que des intérêts de leur nation.

Ce dessein n'étoit pas aisé à pénétrer: l'Ambassadeur chargé de le faire réussir, l'ignoroit lui-même. Podiebradski, malgré sa pénétration, n'y voyoit que la perte de son thrône, sans même aucun égard aux conditions auxquelles il l'avoit offert; & Matthias, qui depuis sa brouillerie avec l'Empereur, avoit de la peine à faire tête

(a) DLUGOSS. *pag.* 444.
(b) *Id. pag.* 449.
(c) *Id. pag.* 456. CROMER. *loc. cit.*
(d) DLUGOSS. *pag.* 460.
(e) *Id. pag.* 464. CROMER. *pag.* 612. NEUGEBAVER *p.* 398.

bohemes, n'espéroit plus de les forcer CASIMIR
noître pour Roi. La consternation de IV.
Princes étoit un nouveau motif de 1470.
Casimir, qui aussi aveuglé sur les res-
s'ils pouvoient trouver dans leurs mal-
e sur les suites de l'alliance qui lui é-
osée, disposoit déja des Etats de Po-
., & ne doutoit pas que la Hongrie
pliât bientôt sous ses loix.
ias étoit celui qui avoit le plus à 1471.
il étoit le principal objet de la hai-
édéric. Il prit aussi le parti qui con-
mieux à ses intérêts. Il (e) rechercha
u Roi de Boheme. On vit alors avec
ilité les Princes les plus hautains chan-
on les besoins, d'humeur & de ca-

ux Rois que l'ambition & la Religion
oient divisés malgré leur ancienne al-
onsentirent tout d'un coup à se réunir
ouveau traité. L'orage qui les menaçoit
it moins dangereux, s'ils travailloient
rt à s'en défendre. Matthias se fit assu-
ône de Boheme, en promettant de n'y
qu'après la mort du Prince qui l'occu-
s'engagea de lui rendre son fils aîné, qu'il
t fait prisonnier en Moravie; il s'obli-
le de donner à ce fils ou la Silésie, ou
vie en Souveraineté; & au cas qu'il
vînt

PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. Lib. III.*
ag. 165.
GOSS. *pag.* 447. HENEL. AB HENNENFELD. *p.*
DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib. XXX. pag.* 288.

CASIMIR IV. 1471. vînt à mourir sans postérité, il déclara que les enfans de celui qui lui avoit cédé la couronne, auroient seuls le droit de la porter après lui.

Cet accord si désavantageux à la Pologne, auroit eu lieu, sans doute, si la mort eût laissé le temps à Podiebradski de le faire approuver par ses sujets Il (a) mourut à cinquante & un ans, après un régne si court & si agité, qu'il sembloit moins regner en effet qu'achever tous les jours de regner & de vivre.

La succession à son thrône ne regarda plus que les Bohemes, qui furent long-temps à s'accorder sur le choix d'un Souverain. Les uns (b) étoient portés pour Uladislas, les autres pour le Roi de Hongrie; plusieurs avoient en vûe l'Empereur; quelques-uns le fils de Podiebradski. Matthias s'étoit avancé avec environ 9000. hommes, pour déterminer les suffrages en sa faveur. Ses menaces indisposerent ceux mêmes que (c) ses présens avoient déja corrompus. Uladislas (d) fut nommé, & peu de temps après (e) reçû & couronné à Prague, sans aucune opposition de la part des Hongrois.

Quel-

(a) DLUGOSS. *pag.* 465. PAUL. STRANSK. *Resp. Bohem. Cap. VIII. pag.* 359. CROMER. *pag.* 612. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 351. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 399. DUBRAV. *pag.* 289. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. II. pag.* 559.

(b) DLUGOSS. *ubi suprà.* PAST. AB HIRTENBERG. *pag.* 165, 166.

(c) BONFIN. *ubi suprà.*

(d) DLUGOSS. *pag.* 466. ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XIII. Cap.* 5. *pag.* 296. BONFIN. *pag.* 562.

(e) DLUGOSS. *p.* 469. HENEL. AB HENNENFELD. *p.* 351.

(f) *Id. ibid.*

Quelque envie qu'ils eussent de soutenir les CASIMIR IV. 1471.
...its de leur Souverain, que le (f) Pape appuyoit
...mme les seuls légitimes, ils (g) n'oserent remuer
...rant 7000. cavaliers & 2000. fantassins Po-
...lois, qui avoient eu ordre d'accompagner U-
...islas pour lui frayer le chemin au thrône. Ils
...ne tarderent même pas à retourner dans leur
...ys, où il s'étoit allumé une sédition que Mat-
...as devoit se presser d'éteindre.

Epuisés (i) par les contributions qu'il avoit
...lu payer pour la guerre de Boheme, & par les
...) ravages que les Turcs avoient faits durant ce
...nps sur les frontieres du Royaume; les pre-
...iers de l'Etat s'étoient déterminés à dethrô-
...r leur Roi, & à mettre à sa place le jeune
...ince Casimir, second fils du Roi de Pologne.
...Archevêque de Strigonie, l'Evêque de Cinq-
...glises, plusieurs autres Grands ne demandoient
... Sénat que des troupes qu'ils se (l) chargeoient
...ême d'entretenir.

Vingt (m) mille hommes furent commandés
...our mener le jeune Prince en Hongrie. Leur
...pédition ne fut point heureuse. Matthias eut (n)
le

(g) *Ibid.* DLUGOSS. *pag.* 468. CROMER. *pag.* 613. HER-
...URT. DE FULSTIN. *pag.* 106. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib.*
...XXI. *pag.* 290.
(h) CROMER. *ibid.* NEUGEBAVER. *Hist. Polon pag.* 400.
...LUGOSS. *pag.* 471. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib.*
...I. *pag.* 564.
(i) DLUGOSS. *p.* 470. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 240.
(k) CROMER. *pag.* 614. DLUGOSS. *p.* 261. 323. 454. 463.
(l) *Id. pag.* 470.
(m) BONFIN. *pag.* 566.
(n) DLUGOSS. *pag.* 471. PETR. DE REWA. *rer. Hun-*
...*r. Centur. V. pag.* 43. HENELII AB HENNENFELD. *pag.*
...52. BONFIN. *pag.* 565.

CASIMIR IV. le temps de prévenir leur arrivée. A force d'argent & de promesses, il regagna l'amitié des
1471. confédérés ; & (a) marchant à la rencontre de Casimir, qui privé de tout secours ne pouvoit se suffire à lui-même, & que ses propres soldats abandonnoient par lâcheté, il l'obligea de se retirer, & dedaigna même de le poursuivre.

1473. Il se proposoit un plus grand dessein ; c'étoit de se rendre maître de la Boheme, ne fût-ce que pour se venger de la guerre que les Polonois avoient osé porter dans ses Etats. Le Pape Sixte IV. successeur (b) de Paul II. venoit (c) de le réconcilier avec l'Empereur, dans l'espérance de lui voir joindre ses forces à celle de l'Allemagne, qu'il se flattoit d'avoir disposée à attaquer les Turcs. Il s'agissoit d'enlever à Mahomet tout ce qu'il avoit usurpé sur les Chrétiens depuis la prise de Constantinople.

Ce Sultan, plus hardi & plus heureux qu'aucun de ses prédecesseurs, avoit (d) achevé de subjuguer la Morée, conquis (e) la Bosnie & (f) l'Albanie, envahi (g) l'isle de Négrepont, malgré les Vénitiens qui avoient entrepris de la défendre. Il (h) avoit emporté sur les Génois la

(a) *Id. pag.* 567. DLUGOSS. *pag.* 473. 477. CROMER. *pag.* 615.
(b) *Id. pag.* 614. DLUGOSS. *pag.* 472.
(c) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. p.* 352. DLUGOSS. *pag.* 487.
(d) Hist. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 16.
(e) *Id. pag.* 20. DLUGOSS. *p.* 322. CROMER. *pag.* 572.
(f) Hist. de l'Emp. Othom. *pag.* 21, 22.
(g) *Id. pag.* 23. DLUGOSS. *pag.* 460.
(h) Hist de l'Emp. Othom. *pag.* 27.

ville de Caffa, & soumis toute la Chersoné- CASIMIR IV. 1472.
Taurique: mais (i) il venoit d'être battu sur
bords du Pruth par le Woiewode de Mol-
vie; & actuellement il portoit (k) toutes ses
rces contre Ussum Cassan, Roi de Perse, qui
ulant le chasser de l'Asie mineure, lui (l) a-
it déja pris les villes de Trébizonde & de Si-
pe, & avec un corps prodigieux de Tartares
il avoit joint à ses troupes, craignoit moins
l'attaquer, que de ne pas avoir assez de gloi-
à le vaincre.

Les conjonctures ne pouvoient être plus fa-
rables pour reprendre sur ce barbare les Pro-
nces de l'Europe, dont il s'étoit emparé. Il
oit même à présumer, ce qui (m) arriva bien-
t après, qu'une fois dégagé du Roi de Per-
, il retomberoit avec plus d'audace sur les
hrétiens, & que poussant aussi loin qu'il le
urroit le succès de ses armes, il viendroit dans
sein même de l'Italie, essayer de la mettre
us le joug.

Il paroissoit naturel de chercher à vaincre par
rprise un ennemi que la force seule ne pouvoit
mpter. Mais ni l'Empire n'étoit prêt à re-
uer, ni les Hongrois ne jugeoient à propos
de

(i) *Id. pag.* 28.
(k) *Id. pag.* 16. 24, 25. LEUNCLAV. *Hist. Musul. Turc.* *b. XV. pag.* 587, 588. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV.* *ib. II. pag.* 558.
(l) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 352. LUGOSS. *pag.* 481. CROMER *pag.* 616.
(m) Hist. de l'Emp. Othom. *pag.* 29. ALB. KRANTZ. *axon. Lib. XII. Cap. XXVII. pag.* 328. *& Wandal. Lib.* *III. Cap. XIX. pag.* 303. DLUGOSS. *pag.* 487. CROMER, *g* 617.

CASIMIR IV. de hâter les malheurs de leur patrie, pour prévenir des dangers encore éloignés. Frédéric,
1472. Prince (*a*) foible & timide, n'avoit consenti à faire sa paix avec Matthias, que parce qu'il le voyoit plus affermi que jamais sur le thrône de Hongrie; & Matthias (*b*) n'avoit accepté l'amitié de Frédéric, que pour l'empécher de secourir la Boheme, qu'il prétendoit asservir à ses loix.

1473. Ce (*c*) Prince eut bientôt mis une armée sur pied pour attaquer Uladislas & Casimir en même-temps. Ses premieres hostilités n'étonnerent point le Roi de Pologne. Il se flattoit du secours de l'Empereur. Il (*d*) espéroit du moins de le porter à reconnoître Uladislas pour Roi de Boheme, & à ne pas différer de recevoir l'hommage que le nouveau Roi s'offroit de lui rendre en qualité d'Electeur.

La crainte des armes de Matthias, qui (*e*) avoit répandu sur les frontieres de l'Autriche une foule d'avanturiers destinés d'abord contre les Infidéles, & prêts à le servir au premier commandement, ne permit pas à Frédéric de renoncer sitôt à son alliance avec la Hongrie. Occupé d'ailleurs (*f*) du dessein de faire épouser

(*a*) ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XI. Cap.* 30. *pag.* 304. *& Cap.* 32. *pag* 306. *& Cap.* 33. 307. *& Lib. XIII. Cap.* 17. *pag.* 344. *& Wandal. Lib. XIII. Cap. I. pag.* 293. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. IV. pag.* 587.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 487. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 353.

(*c*) DLUGOSS. *pag.* 488. CROMER *pag.* 618.

(*d*) *Id. pag.* 619. DLUGOSS. *pag.* 492. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 354.

(*e*) DLUGOSS. *pag.* 499. CROMER, *ubi suprà.*

à l'Archiduc Maximilien, son fils, l'héri- CASIMIR. IV.
re de Bourgogne, il ne pensoit alors qu'à 1437.
rendre à Trêves, où le Duc Charles, pere
la Princesse, devoit se trouver autant pour
iter avec lui du mariage projetté, que pour (g)
igager à ériger ses Etats en Royaume, ou
comme l'ont dit quelques Historiens, à le
ér Roi des Romains & Vicaire de l'Empire.
Ce ne fut qu'au retour de ce Voyage, qui
ût pour aucun de ces Princes le succès qu'ils
d attendoient, que (i) l'Empereur indiqua une
Diette à Nuremberg, ou de l'avis des Electeurs
& de tous les Princes d'Allemagne il déclara U-
dislas légitime possesseur du thrône de Boheme.
Cette décision (k) long-temps attendue, étoit 1474.
ans le fond plus honorable qu'utile. Elle ne
ervit aussi qu'à irriter l'ambition de Matthias.
Il (l) fit de nouveaux efforts contre les Polo-
nois, qui s'étoient déja mis en campagne; &
es efforts furent heureux. Casimir (m) n'avoit
as le talent de réprimer la licence de ses trou-
es. Trop souvent elle lui arracha des mains,
les avantages que le Hongrois n'osoit se promet-
re du petit nombre de ses soldats.

Tout

(f) *Id. ibid.* DLUGOSS. *pag.* 500. ALBERT. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap.* 11. *pag.* 317. *& Wandal. Lib. XIII. Cap.* 10. *pag.* 299.
(g) Histoire de France, par DANIEL. *Tom. IV. p.* 332.
(h) DLUGOSS. *pag.* 500. *Resp. & Stat. Imper. Rom Germ. pag.* 336. ALB. KRANTZ. *ubi suprà.*
(i) DLUGOSS. *pag.* 501.
(k) *Id. pag.* 499.
(l) *Id. pag.* 503. 506.
(m) *Id. pag.* 510. 520. CROMER. *pag.* 623. 626. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 355.

Tout engageoit l'Empereur à prendre parti dans cette guerre. Il l'eût fait sans doute, s'il n'eût (*a*) été obligé de s'oppoſer au Duc de Bourgogne, qui voulant ſe rendre maître de toutes les places du Rhin depuis Nimegue juſqu'à Baſle, avoit ſaiſi l'occaſion d'un différend qui ne le régardoit point, pour s'emparer de Nuys, enſuite de Cologne, & de proche en proche de tous les pays dont il prétendoit faire les bornes de ſes Etats.

Il (*b*) n'y eut qu'Erneſt, Duc de Saxe, & Jean, Electeur de Brandebourg, qui réſolus à mettre la paix entre Caſimir & le Roi de Hongrie, leverent des troupes, & (*c*) menacerent de les faire ſervir contre celui des deux partis qu'une ſage médiation ne pourroit point engager à poſer les armes. Les fréquens (*d*) malheurs qu'eſſuyoit l'armée Polonoiſe, contribuerent beaucoup au ſuccès de leur entremiſe. Ils (*e*) obtinrent une trêve de deux ans & demi, & ils auroient même étouffé pour jamais cette malheureuſe guerre, ſi (*f*) l'épouſe de Caſimir n'eût re-

(*a*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſia. pag.* 355. Hiſt. de France, par DANIEL. *Tom. IV. pag.* 333. ALB. KRANTZ. *Saxon. Lib. XII. Cap.* 12 *pag.* 318. & *Wandal. Lib. XIII. Cap.* 11. *pag.* 299, 300.

(*b*) DLUGOSS. *pag.* 517. *in fine.* CROMER. *pag.* 627. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 354.

(*c*) *Id. pag.* 356.

(*d*) *Id. pag.* 355. CROMER. *p.* 628. DLUGOSS. *pag.* 521

(*e*) HENEL. AB HENNENFELD. *p.* 356. DLUGOSS. *pag.* 522. 523. CROMER. *pag.* 629.

(*f*) *Id ibid.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 200. ... HENEL. AB HENNENFELD. *ubi ſuprà.* DLUGOSS. *pag.* 5... Ferdinand I. Roi de Naples & de Sicile, marqua mo... de hauteur que la Reine Eliſabeth, puiſque deux ans ... près il donna en mariage à Matthias, Béatrix d'Arra...

ufé le mariage de fa fille Hedwige avec Mat- CASIMIR
às, par la feule raifon qu'elle ne le croyoit pas IV.
fne affés grande maifon pour s'allier à celle de
f mari, & à la fienne propre.

La trêve n'étoit pas encore expirée, que Fré- 1476.
ric ayant fait fa paix avec Charles de Bour- 1477.
gne, excita (g) Cafimir & le Roi de Bohe-
: à recommencer la guerre contre Matthias.
ladiflas joignit d'abord fes troupes à celles de
mpereur; mais le Roi (h) de Pologne, me-
cé d'une invafion du côté de la Siléfie, & (i)
me rupture de la part des Teutoniques, que
Roi de Hongrie avoit mis dans fes intérêts,
voulut point avoir part à cette entreprife. Il
oit dangereux d'attaquer un Prince qui s'étoit
nouvellement diftingué par plufieurs victoi-
remportées fur les Turcs. Il paffa (l) le
anube à Presburg, & ayant tout mis à feu &
fang depuis les frontieres de fes Etats, juf-
'aux montagnes de Baviere, il alla (m) mettre
fiége devant Vienne, & (n) contraignit Fré-
déric

fille. DLUGOSS. *pag* 544. CROMER. *pag*. 636. PETR. DE
WA. *rer. Hungar. pag*. 53. DUBRAV. *Hift. Boiem. Lib*.
XXI. *pag*. 293. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Silef*.
: 357.

(g) DLUGOSS. *pag*. 550. CROMER. *pag*. 637.

(h) DLUGOSS. *pag*. 555.

(i) *Id. pag*. 557. CROMER. *ubi fuprà*. NEUGEBAUER.
. 415. 419.

(k) BONFIN. *rer. Ungar. Decad. III. Lib. X. pag*. 531.
537.

(l) DLUGOSS. *pag*. 560. HENEL. AB HENNENFELD. *p*.
1. CROMER. *pag* 639.

(m) DLUGOSS. *pag*. 561. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV*.
b. V. pag. 593. *& feqq*. CROMER. *pag*. 639.

(n) DLUGOSS. *p*. 562. CROMER. *p*. 640. BONFIN. *p*. 596.

CASIMIR IV. 1477. déric à lui demander la paix. Il en dicta les articles. L'Empereur promit de renoncer au titre de Roi de Hongrie, qu'il s'arrogeoit depuis long-temps, & il donna à Matthias l'investiture de la Boheme, comme (a) il l'avoit déja donnée à Uladislas.

1478. 1479. Cette paix fut suivie de celle des deux Rois. Il fut (b) convenu qu'Uladislas resteroit maître de la Boheme, & que Matthias se réservant les titres ordinaires aux Souverains de ce Royaume, conserveroit aussi les conquêtes qu'il y avoit faites, & sans la moindre dépendance jouiroit de la Moravie, de la Lusace, & de la Silésie même, dont on n'excepteroit que les Principautés de Jawer & de Schweidnitz. On ajouta, que les Bohemes ne pourroient recouvrer ces Provinces qu'en payant 400000. écus d'or à Matthias, ou à ses successeurs au thrône de Hongrie; mais que cependant si lui ou quelqu'un de ces Princes, venoient un jour par élection, ou autrement, à posséder tout à la fois la Hongrie & la Boheme, celle-ci (c) reprendroit ses Etats aliénés, sans être obligée de les racheter au prix de la somme stipulée.

La guerre que ce traité venoit d'éteindre, avoit donné jusqu'alors quelque espérance aux Lithuaniens de s'emparer de la Podolie. Ils n'avoient

(a) DLUGOSS. *pag.* 559. CROMER. *pag.* 638. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib.* XXXI. *pag.* 290. NEUGEBAVER. *pag.* 416. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 204.

(b) DUBRAV. *pag.* 293. HENELII AB HENNENFELD. *Annal Siles.* 361. DLUGOSS. *pag.* 566. 583. CROMER. *p.* 645, 646. NEUGEBAVER. *pag.* 322.

(c) Ce fut ce qui arriva sous l'Empereur Ferdinand I. Roi de Hongrie & de Boheme en même-temps.

roient jamais perdu ce Palatinat de vûe, dans CASIMIR
le dessein de le joindre à leur Duché. Ce qu'ils IV.
n'avoient pas eu le courage d'entreprendre, les 1479.
Tartares (*d*) l'avoient fait à leur sollicitation. Ils avoient pénétré dans la Russie, où ils avoient dévasté plus de cent lieues de pays. La vengeance est toujours aveugle. Celle des Lithuaniens montroit plus leur fureur qu'elle n'établissoit leurs droits. Ce n'étoit point en ruinant une province qu'ils pouvoient prouver qu'elle leur appartenoit.

Casimir, plus coupable, ne s'étoit point opposé à cette invasion; où n'eût-il pas porté sa lâche complaisance pour ses anciens sujets, si les Moscovites n'avoient réprimé leur orgueil, en leur enlevant une partie de leurs vastes domaines?

Ces peuples, qui n'avoient été connus jusqu'alors, même de leurs voisins les plus proches, que (*e*) par l'Empire que les Tartares exerçoient sur eux, venoient tout nouvellement d'échapper à leur servitude. Ils ne (*f*) devoient ce bonheur qu'au sage désespoir & à la noble ambition du Duc qui les gouvernoit alors.

Jwan Basilide, c'étoit le nom de ce Prince, égaloit, s'il ne surpassoit même celui de ses successeurs que nous avons admiré dans ce siécle, & dont j'aurai souvent occasion parler dans les derniers volumes de cette Histoire. Pierre Alexio-

(*d*) CROMER. *pag.* 626. DLUGOSS. *pag.* 572. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. pag.* 408.

(*e*) Voyez ce que nous avons dit de cette horrible sujettion, dans la Digression sur les Tartares *Tom. II. pag.* 249, 250.

(*f*) DLUGOSS. *pag.* 588. CROMER. *pag.* 647. NEUGEBAUER. *Hist. Pol. p.* 423. HERBURT. DE FULSTIN, *p.* 204.

CASIMIR IV. 1479. Alexiowitz, un des héros de notre temps, avoit hérité d'un thrône depuis long-temps affermi par le despotisme le plus absolu, peut-être même le plus tyrannique. Ayant trouvé ses sujets replongés dans la barbarie, il leur donna une ame & des mœurs. Mais pour réussir dans ce projet, il n'eût qu'à commander & à punir; & quel Prince sçut jamais commander avec plus de hauteur, & punir avec moins de pitié & de clémence? Jwan, né dans l'esclavage, eut à conquérir ses Etats & à les soumettre. Sans autre secours que son courage, & dans un temps où il ne pouvoit emprunter des lumieres que de son génie, il fit des hommes de ses sujets, & presque aussitôt des soldats de ces nouveaux hommes.

Leurs premiers essais à la guerre, lui répondoient de leur valeur (*a*) & leur tint d'abord lieu d'expérience. Il attaqua (*b*) Nowogrod, ville opulente, que Vitolde avoit jointe à ses Etats, & qui (*c*) payoit alors 100000. roubles par an à la Lithuanie. Celle-ci méprisoit trop les Moscovites pour les craindre; sa folle confiance lui apprit à les respecter. Déja (*d*) maître de cette place, le Czar (*e*) le fut bientôt du Duché de Sévérie; il ne voyoit plus devant lui que des cam-

(*a*) Le Duc Jwan sçut mettre leur valeur à profit. Il conquit les Provinces de Cazan, de Permski, de Juhorski, la Sibérie, la Laponie occidentale, la Bulgarie Asiatique. Il se rendit tributaire une partie de la Suéde, la Livonie, & la Finlande. Il prit aux Lithuaniens plus de 70. forts ou châteaux. CROMER. *pag.* 685. *Vid.* STANISL. LUBIENSKI. *Oper. Posth de motu civ. Lib. IV. pag.* 155. ALB. KRANTZ. *Wandal. Lib. XIII. Cap.* 21. *pag.* 304. *&* *Saxon. Lib. XII. Cap.* 16. *pag.* 321.

mpagnes désertes, ou des habitans qui pou- CASIMIR
nt lui résister, fuyoient, même les armes à la IV.
ain, épouvantés du seul bruit de sa marche. 1479.
Le moyen le plus sûr de sauver les Provin-
s qui risquoient encore d'être conquises, étoit
bandonner à Jwan celles qu'il avoit déja mi-
sous le joug. Ce fut aussi le parti que prit
simir. Il prévit dès-lors la fortune de ces
rbares, qu'il ne pouvoit dompter, & ce que
uvoient un jour produire parmi eux des se-
ences de valeur qui ne laissoient pas de ger-
er dans un terrein depuis si long-temps incul-
Il se hâta (*f*) de faire une trêve avec cette
tion, & malgré les murmures de ses sujets,
lui céda par un traité tout ce qu'elle venoit
usurper sur la Lithuanie.

Heureusement Jwan lui-même ne se doutoit
ses talens, ni ne connoissoit ses forces; mais
fit sentir aux peuples voisins ce qu'il pouvoit
treprendre: & il procura du moins un avantage
x Lithuaniens; c'est qu'affoiblis par les per-
qu'ils avoient faites, ils n'oserent plus se re-
ller contre les Polonois, & reconnurent en-
que l'union de leur Duché avec le Royau-
e, étoit le plus sûr garant de leur gloire & de
ur repos.

Ils

b) Les Moscovites l'appellent Nowogrodwielki, c'est-
ire, la grande Nowogrod, elle est située sur la riviere
Wolchow. GUAGNIN. *Tom. II. p.* 190.

c) CROMER. *pag.* 627.

d) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 247.

e) *Id. pag.* 255, 256. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* *pag.* 183. CROMER. *pag.* 655.

f) *Id. p.* 648. KOJALOWICZ. *pag.* 249. NEUGEBAVER. *Pol. pag.* 424. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 115.

CASIMIR IV. 1472. Ils eurent bientôt sujet de s'applaudir de ces nouveaux liens, & de s'affermir plus que jamais dans la résolution de ne les jamais rompre. Les Tartares (a) qu'ils avoient eu l'imprudence d'attirer dans leur pays, y revinrent peu de tems après, & plusieurs fois de suite, entraînés par le seul desir du butin. On voyoit fumer les tristes débris de la plûpart des villes. Les Nobles, leurs femmes, leurs enfans, les paysans, suivoient les déprédateurs féroces, qui les emmenoient captifs. Les Lithuaniens seuls n'étoient pas en état de s'opposer à leurs violences ; & Casimir, devenu par le poids de l'âge, plus foible, ou plus paresseux qu'il ne l'avoit été, ne pouvoit se résoudre à les combattre.

1489. Ebranlé néanmoins par les clameurs & les invectives de ses sujets, il remit au Prince Jean-Albert, son fils, le soin de rassembler l'armée, & de sauver le Royaume d'une entiere désolation. Les Tartares (b) avertis qu'on marchoit à eux, retournerent sur leurs pas, séparés en deux parties. Albert les suivit. Il eut bientôt atteint l'une de ces divisions, qui étoit de 15000. chevaux, & qui, surprise & ignorant le terrein, se laissa pousser jusques dans un marais, où elle ne put manœuvrer qu'avec peine. Le massacre fut horrible. La plûpart des Tartares furent

(a) *Id. pag.* 425. CROMER. *pag.* 652. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 252. PASTOR. AB HIRTENBERG, *Flor. Pol. Lib III. Cap. III.* §. *VII. pag.* 168. HERBURT. DE FULSTIN. *p* 116. *vers.*

(b) CROMER *pag.* 653.

(c) KOJALOWICZ. *pag.* 254. PASTOR. AB HIRTENBERG, *Flor. Pol. ubi suprà.*

ent tués, plusieurs se rendirent à discrétion; CASIMIR
quelques-uns seulement avec leurs chefs trouve- IV.
rent leur salut dans la fuite. 1489.

Il restoit un autre corps de 10000. hommes. Il fut défait comme le premier, & d'autant plus aisément, que presque tous ceux qui le composoient, étoient yvres d'une eau miélée qu'ils avoient trouvée dans un village, qui leur servit de tombeau. Jean Albert ramena en triomphe les dépouilles de ces Barbares, & le butin qu'ils avoient fait.

Cette expédition, la premiere de sa vie, mais 1490.
qui l'égaloit aux Généraux les plus consommés, lui attira l'estime de toute la nation, & la (c) confiance de la plûpart des Hongrois, qui le choisirent pour Roi, dès que (d) Matthias eut cessé de vivre. Rien n'étoit plus capable de le flatter, que de se voir sans intrigues & par ses seuls exploits, jugé digne de remplacer (e) un des plus grands hommes de son siécle. Il n'ignoroit pas, & toute l'Europe le sçavoit avec lui, que Matthias n'avoit jamais oublié ce que lui ordonnoit la gloire d'Huniade; que cette gloire avec tout son éclat n'avôit pû obscurcir son mérite; & que s'il eût eu des enfans, il auroit pû leur laisser autant de grands exemples à suivre, que son pere lui avoit tracé d'héroïques vertus à imiter.

L'idée

(d) HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* 366. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. VII. p.* 650. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. V. pag.* 53.

(e) *Id. pag.* 51, 52. 53. BONFIN. *pag.* 654. *Vid.* CORVINI *de Matth. Corvini, laudib. bellic. ad calcem* BONFINII, *pag.* 892.

CASIMIR IV. 1490. L'idée (*a*) que les Hongrois avoient conçue d'Albert, eût mis le comble à sa joie, s'il n'avoit eu à disputer au Roi de Boheme son frere, le thrône qu'on lui offroit. Uladislas (*b*) y avoit aussi été appellé par un grand nombre de suffrages, que la veuve du feu Roi lui avoit ménagés. Elle (*c*) avoit dessein d'épouser ce Prince; & que ne peut point un zéle secondé du plus violent amour? Albert s'imagina qu'un pareil concurrent lui feroit plus d'honneur que d'obstacle. Il voyoit Casimir (*d*) sérieusement irrrité, qu'Uladislas voulût étendre son empire, comme s'il eût dû lui-seul recueillir toute la fortune de sa maison. Résolu de soutenir ses droits, le jeune Prince ne tarda pas de se rendre en Hongrie, à (*e*) la tête d'une puissante armée de Polonois & de 12000. hommes de troupes étrangeres.

Uladislas déja proclamé Roi par les intrigues de la Reine Béatrix, s'étoit rendu maître de la plupart des places du Royaume. On n'attendoit plus que d'y voir renouveller ce que la Gréce n'avoit vû autrefois qu'avec horreur dans les fils de Jocaste. Les deux freres se disputerent le thrône les armes à la main. Albert (*f*) prétendoit s'emparer de Bude; mais il lui importoit auparavant de faire le siége de Cassovie. Il investit cette ville, la pref-

(*a*) ÆN. SYLV. *Hist. Boiem. Lib. XXXI. pag.* 296.
(*b*) PETR. DE REWA. *Centur. VI. pag.* 55. BONFIN. *Lib. IX. pag.* 668.
(*c*) HENEL. AB HENNENFELD *pag.* 367. CROMER. *pag.* 654. ÆN. SYLV. *pag.* 295. *lin. ult.*
(*d*) *Id. pag.* 296.
(*e*) CROMER. *ibid.*
(*f*) *Id. pag.* 655. PETR DE REWA. *pag.* 57. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. Lib. VI.* 427.

... vivement, & il ne put la forcer à se ren- CASIMIR
. Affoibli par les fréquentes sorties des assié- IV.
; plus encore par la famine qui causoit tous 1490.
jours la mort ou la désertion parmi ses trou-
, il ne lui restoit plus que 4000. hommes de
te armée, qu'il avoit crûe capable d'asservir
s les Hongrois.

Cependant (*g*) 18000. fantassins & autant de 1491.
valiers du parti d'Uladislas, marchoient pour
taquer. Il (*h*) ne put se résoudre à fuir le com-
. Son courage, qu'il sentoit devoir croître
ec les périls, l'empêcha de désespérer de la
toire. Il fut pourtant contraint de plier sous
nombre de ses ennemis. Son activité, ses
sources, sa témérité même lui furent inutiles.
(*i*) eut deux chevaux tués sous lui. Un troi-
me le ramenoit à Eperies, lorsque se voyant
ursuivi par deux Bohemes, & n'ayant plus de
re, le sien étant rompu, il saisit celui d'un
lonois, fit face à ces cavaliers, & leur ayant
rté des coups terribles, les étendit morts à ses
ds.

Privé de tout secours, il craignoit de ne pou-
oir repasser les frontieres d'un pays où ses amis
êmes, s'il en avoit encore, n'oseroient lui
nner un asyle. Ce fut précisément ce qui lui
riva. Il (*k*) fut arrêté & amené à son frere,
ui ne lui rendit la liberté, qu'à condition (*l*) qu'il
re-

(*g*) CROMER. *p. 656.* BONFIN. *Decad. V. Lib. II. p.* 701.
(*h*) KOJALOWICZ. *Histor. Lituan Lib. V. pag.* 255.
(*i*) CROMER. *ubi suprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 17. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 428.
(*k*) PETR. DE REWA. *pag.* 58. BONFIN. *pag.* 701.
(*l*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 368.

CASIMIR IV. 1492.

renonceroit à toutes ses prétentions sur la Hongrie.

Ses malheurs & peut-être encore plus le traité qu'il venoit de faire, & que la Pologne épuisée étoit forcée de tenir, causerent un chagrin mortel au Roi son pere. Casimir (*a*) se vengea d'Uladislas en le deshéritant, & (*b*) finit ses jours peu de temps après, aussi peu regretté des Polonois, qu'il n'avoit jamais aimés malgré leur soumission, que des Lithuaniens, qu'il avoit toujours favorisés malgré leurs révoltes.

(*a*) CROMER. *p.* 657. NEUGEBAVER. *ubi suprà*. STAN. SARNIC. *Annal. Pol.* *pag.* 1186.

(*b*) KOJALOWICZ. *pag.* 258. Ce Prince avoit eu plusieurs enfans de son mariage avec Elisabeth, fille de l'Empereur Albert II. Duc d'Autriche. DLUGOSS. *pag.* 100. 121. Les fils étoient Uladislas, Roi de Boheme & de Hongrie; Jean-Albert, qui lui succéda; Casimir, qui fut élû Roi de Hongrie du vivant de Matthias, & qui mourut l'an 1462. en odeur de sainteté, canonisé depuis par Paul V. CROMER. *p.* 649. KOJALOWICZ *p.* 250. Alexandre & Sigismond, tous deux successivement Rois de Pologne; & Fréderic, Archevêque de Gnesne, Evêque de Cracovie & Cardinal. CROMER. *pag.* 659. 695. Deux des filles de Casimir moururent jeunes. Celles qui furent établies, furent Hedwige, mariée à Georges, Duc de Baviere. DLUGOSS. *pag.* 524. Sophie, femme de Fréderic, Marquis de Brandebourg. *Id. p.* 576. Anne, qui épousa Boguslas, Duc de Poméranie, Elisabeth, femme de Fréderic II. Duc de Lignitz. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 388. & Barbe, mariée à Georges, Duc de Saxe. CROMER. *pag.* 661. 695. GUAGNIN. *rer. Polon. Tom. I. pag.* 114. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1187.



LIVRE XVI.

Depuis 1492. *jusqu'à* 1506.

LEs mauvais ſuccès de Jean-Albert n'avoient rien fait perdre à Caſimir de la tendre amitié qu'il avoit pour ce Prince. Il n'oſa toutefois à ſa mort le propoſer pour ſon ſucceſſeur au thrône. Il laiſſa aux Polonois le ſoin de ſe donner à celui de ſes enfans qu'ils croiroient le plus propre à concourir avec eux au bien de leur République. An. 1492.

Il ne leur fut pas aiſé de s'accorder ſur ce choix. Aſſemblés à Petrikow, les (*a*) uns relevoient les exploits de Jean-Albert contre les Tartares, & le demandoient pour Roi; les autres lui refuſoient leurs ſuffrages & rappelloient comme une preuve de ſon incapacité, les malheurs qu'il avoit eſſuyés en Hongrie.

Pendant que, ſelon leurs paſſions, ou leurs préjugés, les moindres d'entre eux jugeoient en ſouverains des vertus ou des défauts d'un Prince, que ſa naiſſance mettoit ſi fort au-deſſus de leur eſtime, ou de leurs dédains; les (*b*) Lithuaniens

(*a*) Cromer. *pag.* 658. Neugebaver. *Hiſt. Pol. p.* 429.
(*b*) Kojalowicz. *Hiſtor. Lituan. Lib. VI. pag.* 259. 260.

1492. niens avoient pris leur parti, & s'étoient soumis au Prince Alexandre, un des freres de Jean-Albert.

Ce trait d'indépendance si contraire au dessein qu'ils avoient formé depuis peu, de n'avoir qu'un seul & même chef avec le Royaume, engagea quelques Polonois à nommer leur nouveau Duc pour Roi. C'étoit sans doute (*a*) un moyen de retenir dans le devoir ces vassaux rebelles. En restant sous le joug qu'ils s'étoient donné, ils n'auroient pas laissé de rentrer sous celui dont ils vouloient se défendre; & comme sous le regne précédent, sujets du même maître, ils n'auroient fait malgré eux qu'un même corps avec l'Etat. Mais convenoit-il à la Pologne de s'asservir à leur choix; & n'étoit-ce pas plûtôt à eux à recevoir pour Souverain, celui qu'elle auroit résolu de se donner elle-même?

Il y avoit (*b*) un autre fils de Casimir, nommé Sigismond, que les Tenczyn produisoient comme le plus digne de la Couronne. L'Archevêque de Gnesne, Sbignée Olesnicki, l'appuyoit de son crédit; mais la force alloit prévaloir dans la Diette.

Jean, (*c*) Duc de Mazovie, de la maison des Piast, l'intimidoit par ses menaces. Il reclamoit le thrône de ses peres, & l'eût obtenu sans doute, si la Reine Elisabeth, ramassant à la hâte plus de gens armés, que le Duc n'en avoit a-me-

(*a*) *Id. pag.* 261.
(*b*) CROMER. *ubi suprà.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1186. ALEX. GUAGNIN. *Tom. III. pag.* 628.
(*c*) KOJALOWICZ. *pag.* 261. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. IV. pag.* 172.

nés à sa suite, ne les eût envoyés au champ 'élection, pour soutenir la faction de Jean-Albert, qui prit enfin le dessus sur toutes les au-es.

Ce (*d*) Prince fut élu plus par les voix con-ses d'un peuple ameuté, que par les suffrages u Sénat & des Députés des Provinces. Il fut peine couronné, qu'il fit une alliance avec son ere Uladislas. Le dessein de ces deux Rois é-it de se prêter mutuellement du secours con-e ceux de leurs sujets qui oseroient les mécon-oître, & (*e*) contre les Puissances voisines s'il leur conviendroit d'attaquer pour leurs in-rêts. JEAN-ALBERT. 1492.

Cette (*f*) union, & l'idée qu'on avoit dans s pays étrangers de la valeur d'Albert & du ourage de ses peuples, lui attira une Ambassade la part des Vénitiens. Sous prétexte de le omplimenter sur son avénement à la Couron-e, ils vouloient l'engager dans une ligue con-e les Turcs, qui venoient tout nouvellement fourager l'Albanie, & de leur enlever la vil-& le port de Durazzo. Presqu'en même-mps le successeur de Mahomet II. Bajazet son s, qui avoit pressenti le dessein de ces Envo-s, & qui se proposant d'attaquer la Hongrie, aignoit qu'elle ne fût défendue par les Polo-ois, faisoit offrir des présens à Albert, & lui mandoit une trêve. 1493.

Il

(*d*) CROMER. *pag.* 659. HENEL. AB HENNENFELD. *Anl. Siles. pag.* 370.
(*e*) CROMER. *pag.* 660.
(*f*) *Id. pag.* 659. STANISL. SARNIC. *pag.* 1187. ALEX. GAGNIN. *Tom. I. pag.* 115.

JEAN-ALBERT. 1493. Il étoit difficile de prendre parti entre ces deux Puissances ; mais enfin la Pologne n'étoit pas alors en état de provoquer les Turcs. Elle (a) conclut avec eux une trêve de trois ans.

1496. Ce terme étoit sur le point d'expirer, lorsque Jean-Albert cherchant un motif de leur déclarer la guerre, fit courir le bruit qu'ils se préparoient eux-mêmes à insulter la Valaquie & les frontieres de ses Etats. Il (b) ne pouvoit leur pardonner les courses, que dès le commencement même de la trêve ils avoient faites dans la Croatie, & jusqu'à Zagrab dans les domaines de son frere. Il (c) brûloit d'étendre les frontieres du Royaume, d'acquérir de la gloire, d'abbatre les ennemis du nom Chrétien, & surtout de venger la mort du Roi son oncle, tué par ces Infidéles à la bataille de Varna.

Il (d) obligea le Duc Alexandre, & le Grand-Maître des Teutoniques, Jean (e) de Tiefen, à lui fournir les troupes qu'ils devoient à l'Etat pour leur contingent. Il (f) fit prendre les armes à toute la Noblesse, & l'assembla à Leopold; d'où il envoya des Députés à Etienne, Woiewode de Valaquie, pour l'inviter à se joindre à lui, selon les conventions de leurs traités. Il lui fit entrevoir que (g) le moment étoit venu de se rendre maître des villes de Kilia & de Bialogrod,

que

(a) CROMER. *pag.* 660. NEUGEBAVER. *pag.* 430. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 209.

(b) CROMER. *pag.* 659.

(c) *Id. pag.* 662.

(d) *Id ibid.* KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 270.

(e) ALEX GUAGNIN. *rer Pol. Tom. II. pag.* 129. 130. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. VII. pag.* 334.

es Tartares, soutenus des Turcs, lui avoient ées. JEAN-ALBERT. 1469.

e (h) Valaque consentit à tout, promit des pes, des vivres, des fourages, des munitions, que l'armée du Roi auroit atteint les bords Danube. Mais soit qu'Albert (i) n'en voupécisément qu'à Etienne, pour lui enlever tats, & mettre son frere Sigismond à sa e, ainsi qu'on le disoit ouvertement en Hon-, soit que le Woiewode lui-même, craignant les forces des Turcs, qu'il ne se confioit en s de Pologne, eût déja fait un accommoent avec Bajazet, tout étoit changé de part 'autre. Albert n'avoit dessein que d'insulter Woiewode; & celui-ci étoit résolu de tromAlbert, & de ne laisser avancer ses troupes, pour les faire périr faute de secours.

crut (k) d'autant plus sûrement qu'elles choient contre lui, qu'au lieu de prendre la e de Kaminiek, qui étoit la plus courte entrer dans le Budziack, elles tournoient la Pokucie. Il envoya à son tour trois de ujets à Albert, pour lui demander s'il venoit mi ou en ennemi. Dans le cas où les Poloretourneroient sur leurs pas pour attaquer Turcs, il étoit prêt, disoit-il, à remplir ses messes; mais s'ils prétendoient lui faire la guer-

) NEUGEBAV. *Hist. Pol. pag.* 432. HERB. DE FULST. *pag.* 206. *vers.*

Hist. de l'Empire Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom.* *pag.* 92. 127. 128. 369.

) CROMER. *pag.* 663. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom.* *pag.* 116. NEUGEBAVER. *pag.* 433.

Id. ibid. KOJALOWICZ *pag.* 267.

CROMER. *ubi suprà.* HERB. DE FULSTIN. *pag.* 210.

JEAN-ALBERT. 1496. guerre, il sçauroit les faire repentir de leur dessein.

Cette fiere ambassade irrita le Roi. Il fit arrêter les Députés, se pressa d'entrer dans la Valaquie supérieure, & mit le siége devant Soczowa, qui en étoit alors la capitale.

Son (a) armée étoit de 80000. combattans. On y comptoit jusqu'à 30000. chariots de provisions, ou d'équipages. Elle n'étonna pourtant ni les assiégés, ni le Prince Valaque. Il se mit en campagne avec toutes ses forces. Il les avoit augmentées de tout ce qu'il avoit pû ramasser de soldats dans la Transylvanie, dans la Bessarabie, parmi les (b) Cicules & les Turcs; mais il se tenoit renfermé dans les bois, & il n'en sortoit que pour surprendre les partis de l'armée, & intercepter les vivres qu'on y amenoit. A force de l'inquiéter, il l'eut bientôt affoiblie. Ce temps lui parut propre à demander la paix. Il obtint un armistice, en attendant qu'on pût convenir des conditions d'un traité. Rien n'étoit plus favorable au triste état où les Polonois se trouvoient réduits.

Ils se retiroient dans une entiere sécurité, lorsqu'à peine arrivés dans un bois sur une montagne appellée Bukowina, ils furent inopinément chargés par les Valaques. Leur Prince les commandoit lui-même. Il mit la déroute dans cette armée. Resserrée (c) dans des défilés, coupée par

(a) CROMER. *pag.* 664. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1188. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 174. HERB. DE FULSTIN. *ubi suprà.*

(b) Apellés dans leur langue Szekhely. Ils sont Scythes d'origine, & habitent à l'extrémité de la Transylvanie.

propres chariots, & de distance en dis- ir des arbres prêts à être abbatus, & qui violemment, servoient encore à tout par leur chûte, elle ne sçut d'abord si oit céder ou se défendre. On ne fut pres- s occupé de la gloire de la Patrie; on poit qu'aux moyens d'éviter le danger. s prenoient conseil de leur bravoure; la t n'écoutoient que leur timidité. On onnoissoit plus ni officiers, ni enseignes. uit des armes, les cris des mourans & des retentissoient dans la forêt, & redoublant eur, augmentoient le désordre.

JEAN-ALBERT. 1496.

Roi étoit malade & traîné dans un cha- l fut lui-même enveloppé. Ses gardes lui nt la vie. Quelques débris de son armée nirent à lui. Sa présence, son triste é- mour qu'on lui portoit, un desir com- le ne pas périr, inspirerent un nouveau e. On se fit des sentiers dans la forêt; eux qui échapperent, dûrent moins leur à leur intrépidité, qu'à la lassitude du eur, & peut-être à son ardeur pour le .

endant (d) un grand nombre de Ducs & atins, une foule de captifs, furent massa- ux pieds du Woiewode, & ne survécurent les momens à ceux de leur nation, qu'ils it vû expirer dans le combat, que pour é- prou-

CROMER. *pag.* 665. HERB. DE FULSTIN. *pag.* 211. EBAVER. *pag.* 435. ALEX. GUAGNIN. *Tom. I. pag.* STOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 175. NEUGEBAVER. *ubi suprà*. CROMER, *pag.* 666.

JEAN. ALBERT. 1496.

prouver un malheur plus cruel que la mort même : la honte de n'avoir pas péri les armes à la main.

Dégagés de ce mauvais pas, les Polonois ne continuerent leur route qu'avec crainte. Pressés de la faim & dans un besoin général de toutes choses, ils furent encore harcelés tous les jours. Ils (*a*) pénétrerent enfin jusqu'à Czernowiecz sur les bords du Pruth, où ils eurent à soutenir un nouveau combat. Ayant heureusement forcé le passage de ce fleuve, ils reprirent en rase campagne l'avantage qu'ils avoient perdu, & firent fuir devant eux ces mêmes brigands dont ils ne pouvoient auparavant soutenir les approches. Ne craignant plus la mort, & la desirant peut-être comme la fin de leurs fatigues & de leur misere, ils la firent craindre à leurs ennemis. Mais ils n'avoient besoin que de pouvoir se rallier pour vaincre ; & les Valaques n'étoient point accoutumés à combattre, dès qu'ils ne pouvoient plus triompher sans danger. Dès ce moment, ils ne parurent plus ; & (*b*) l'armée arrivée à Snyatin, passa tranquillement le Niester.

Toute délabrée qu'elle étoit, on l'accueillit avec joie dans le Royaume. Albert lui-même fut reçu à Cracovie avec les plus grandes marques de respect. Rien n'est plus indulgent que la pitié des peuples. Il n'est point de vertus qu'ils

(*a*) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1189.

(*b*) CROMER: *pag.* 667. HERB. DE FULSTIN. *pag* 211. *vers.* NEUGEBAVER. *pag.* 436.

(*c*) *Id. ibid.* CROMER. *ubi suprà.* PASTOR. AB HIRTENB. *Flor. Pol. pag.* 176.

s ne suppofent à ceux dont ils plaignent le JEAN-ALBERT. 1496.
.

Le Prince devint plus cher à ses sujets par ses disgraces même. Ils lui en firent une espéce de re. Il parut bientôt ne la point mériter. Il oublia sa défaite, ses périls, ses anciens pro-

Il ne fut touché ni de la perfidie du Valaque, ni des besoins de l'Etat. Le héros s'anéantit sous une foule de passions, qui lui tinrent lieu jamais des vertus qu'il avoit aimées. Livré à l'indolence, il se plongea dans tous les excès de la volupté.

Ce changement si peu attendu venoit peut-être moins d'un fonds de corruption, que de la négligence affectée de ceux qui dès ses jeunes ans avoient été chargés de sa conduite. Rien ne demande plus de culture, que les naturels mêmes les plus heureux. Celle qu'on avoit donnée à Albert étoit, à peu de chose près, ce que nous avons appellé depuis une belle éducation. On commençoit dès-lors à être moins attentif à régler le cœur, qu'à orner l'esprit; à corriger les mœurs, qu'à former les manieres. Ce Prince avoit été mis dès son enfance entre les mains d'un bel esprit de ce temps-là. C'étoit (d) Philippe Buonaccorsi, qu'une grande connoissance des affaires, acquise par un long usage, avoit fait surnommer *Esperiente*. Il s'étoit donné dans sa

(d) *Id. pag.* 173. CROMER. *pag.* 661. NEUGEBAUER. *p.* . STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1187. Il étoit natif de San Geminiano, bourg de Toscane. C'est celui que nous avons cité plusieurs fois dans la vie d'Uladislas VI. . CALLIMACH. *vit. in* CROMER, *edit. Colon. Agripp.* 1589. *pag.* 628.

JEAN-ALBERT. 1496.

ſa jeuneſſe le nom de Callimaque, comme s'il eût voulu ſe comparer à ce fameux Callimaque, Poëte Grec, dont les ouvrages ſont ſi merveilleux par la fineſſe des idées, & ſi gracieux par l'élégante ſimplicité des expreſſions.

Ce nouveau Callimaque, fort inférieur au premier, avoit d'abord été au ſervice du Pape Pie II. Il étoit ami de Pomponius-Lætus, de Platina, & de quelques Sçavans, qui appliqués à ramener dans leur ſiécle, la connoiſſance & l'amour des Lettres, s'attachoient à découvrir les précieux ouvrages des Grecs & des Latins. En voulant ſe former au goût d'Athenes & de Rome, ils furent accuſés d'en avoir pris les mœurs & l'irreligion. C'étoit tout ce que la barbarie qui regnoit alors, avoit ſçu imaginer de plus fort pour anéantir le fruit de leurs études, & priver la Religion même des avantages qu'elle en devoit recueillir. Mais cette imputation, qu'un reſte de groſſiereté a ſouvent renouvellée depuis, convenoit parfaitement à la profonde ignorance de ce ſiécle; & rien ne prouvoit mieux le beſoin qu'il avoit d'être éclairé. Il n'étoit point de monſtrueux ſyſtêmes ſur les vérités les plus reſpectables, qu'on n'attribuât à ces premiers reſtaurateurs des ſciences & des arts. On croyoit que hardis Pyrrhoniens, ils n'apprenoient que pour douter. C'eût bien été la peine d'apprendre.

Ce fut auſſi ce qui arrêta ſi longtems les progrès des Lettres. Le Pape Paul II. ſucceſſeur de Pie, fit empriſonner pluſieurs de ces Sçavans, qu'il traitoit de novateurs. Callimaque paſſoit pour le plus dangereux. On l'accuſa de quelque in-

trigue secrete contre le Souverain Pontife. Il s'enfuit de Rome, & après avoir erré long-temps dans la Gréce, dans l'Egypte, dans la Macédoine, il se retira en Pologne. JEAN-ALBERT. 1496.

Casimir lui confia l'éducation de ses enfans. Mais autant ce Prince avoit à cœur de voir fleurir ces jeunes plantes, autant Callimaque négligea-t-il de les cultiver. Enyvré d'idées fastueuses de crédit & de prospérité, il fut plus attentif à suivre la fortune qui s'offroit à lui, qu'à élever la gloire du sang qu'on lui confioit. Habile à se ménager toutes les ressources de son emploi, plus habile à couvrir d'un air simple & ingénu ses manéges politiques, il ne s'étudia qu'à plaire à ses éléves, & ne craignit point d'acheter leur amitié aux dépens de leurs vertus & de leur mérite. Ses projets réussirent. En leur sacrifiant une autorité qu'il sentoit devoir leur être odieuse, il en acquit une sur eux, qu'il estimoit plus utile. Il avoit eu l'art de les traiter en Souverains, lorsqu'ils n'étoient encore que des enfans; il parvint à les gouverner presque en enfans, dans le temps qu'ils pouvoient commander en maîtres.

Albert devenu Roi ne sçut que le consulter & lui obéir. Il (a) ne se réserva que l'éclat du thrône; il lui en remit tout le pouvoir. A la vérité, Callimaque n'affecta d'abord aucune supériorité. Ce ne fut que lorsqu'il eut réussi à écarter tous ceux qui lui faisoient ombrage, qu'on vit en lui cet air imposant d'un favori, qui se

(a) CROMER. *pag.* 661. *Biblioth. Brannian. Descript. Polon. pag.* 34.

JEAN-ALBERT. 1496. se confiant en sa fortune, semble insulter à la jalousie & défier tous ses efforts. Il commença dès-lors à mettre ses graces au même prix que lui avoient couté celles de son maître; & bientôt, par les bassesses qu'il exigeoit de tous les Grands de l'Etat, il se dédommagea des hauteurs qu'il en avoit essuyées.

Ni le Prince ne contribua par son choix à la gloire de Callimaque, ni Callimaque n'honora le choix du Prince par ses talens. On eût dit mille fois que la Pologne touchoit à sa ruine. Elle ne vit plus de ces grands coups d'Etat, de ces chefs-d'œuvre d'une politique ferme & courageuse, qui sçait risquer pour acquérir, & qui ne marchande point en détail des victoires que l'on ne peut acheter qu'une fois, & dont on ne doit compter les frais que par leurs avantages. Ce n'étoient plus que des projets informes & mal soutenus, des (a) guerres foibles, des (b) trêves accordées sans nécessité, des ennemis ménagés contre les intérêts de la Patrie, des alliés négligés, lors même que leurs secours étoient le plus nécessaires.

Les murmures éclaterent. Moins empressé à les étouffer, qu'à les punir, Callimaque fit entreprendre l'expédition contre le Woiewode de Valaquie. Il en avoit prévu les malheurs, & il vouloit humilier la nation, pour la retenir plus sûre-

(a) CROMER. *pag.* 660.
(b) *Id. pag.* 662.
(c) *Id. pag.* 660.
(d) *Id. pag.* 667. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. pag.* 436. HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 212. ANDR. CELLAR. *reg. Pol. Descript. pag.* 324.

ement & plus constamment sous son empire. JEAN-ALBERT.
t (c) homme, le fléau de la Pologne, mou-
enfin. Le Roi prit en main le gouverne-
nt de ses peuples; mais il n'étoit presque plus
ssible de réparer les maux qu'ils avoient souf-
ts.

Le (d) Woiewode de Valaquie vint y mettre 1498.
comble. Aidé des Turcs & des Tartares, il
une incursion dans la Podolie & dans la Rus-
. Un féroce honneur animoit sa vengeance.
(e) ne se souvenoit plus des trahisons qu'il a-
it faites à la Pologne, & il fit voir que ce
nt les perfides eux-mêmes qui s'offensent le plus
in manque de fidélité. Leopold, (f) Przemys-
, (g) Jaroslaw, (h) Przeworsk, toutes les
les, tous les villages furent mis en cendres jus-
es au-delà de la riviere de Wislok.

Albert se contenta de fortifier Cracovie, &
magina point de plus sûr moyen d'éviter sa
rte, que de soutenir un siége, qui pouvoit tout
plus prolonger ses malheurs. Ebranlé par les
imeurs de ses peuples, il se mit en campagne;
ais ce ne fut qu'au moment que ses ennemis,
de ravager ses Provinces, où ils ne trouvoient
ême plus à subsister, retournoient chez eux,
ivis (i) de près de cent mille de ses sujets, qu'ils
nmenoient esclaves.

Une seconde irruption eût été presque aussi
fu-

(e) CROMER. *pag.* 663. STAN. ORICHOV. *rer. Pol. An-l. Lib. V. pag.* 1555.
(f) ANDR. CELLAR. *pag.* 323.
(g) *Id. pag.* 325.
(h) *Id. p.* 326. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol Tom. II. p.* 52.
(i) CROMER. *p.* 668. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 176.

JEAN-ALBERT. 1498. funeste, si la Providence ne fût venue au secour d'un Prince, qui traînant ses jours dans une indolente mollesse, n'étoit plus touché du bien d ses Etats.

Soixante-dix (*a*) mille Turcs, au mois d Novembre suivant, ayant pénétré par la Vala quie jusqu'aux sources du Niester, firent le dégât dans les campagnes d'Halitz, de (*b*) Zida cou, de (*c*) Sambor, & de (*d*) Drohobicz, & y exercerent d'autant plus de cruautés, que l pays étant dénué de soldats, ils pouvoient tou oser sans rien craindre.

Ils auroient porté le ravage plus loin; mais survint tout à coup une neige si abondante, & presque aussi-tôt un froid si violent, que cett armée qui n'étoit point faite à un si rude clima se fondit presque entiere, une partie par la rigueur de la saison, une autre par la disette d vivres. On (*e*) trouva plusieurs de ces Barbar étendus morts dans le ventre de leurs chevau Ils s'en étoient fait comme autant de tombeau en croyant pouvoir y ranimer un reste de ch leur qu'ils sentoient prêt à s'éteindre. Cette (*f*) expédition couta plus de 40000. hommes Infidéles. Il leur parut depuis que (*g*) le combattoit pour les Polonois. Ils n'oseren long-temps leur faire insulte.

(*a*) CROMER. *ibid.*
(*b*) ALEX. GUAGNIN. *pag.* 48.
(*c*) *Id. pag.* 52.
(*d*) *Id. ibid.*
(*e*) HERBURT DE FULSTIN. *pag.* 212. *vers.* PAR HIRTENB *Flor. Pol. pag.* 177.
(*f*) *Id. pag.* 176. CROMER, *ubi suprà.* STAN. *Annal. Pol. pag.* 1189.

eur fit trembler les Valaques, qui ne JEAN-
plus les Turcs en état de les soutenir. ALBERT.
anderent la paix à Albert, & ils l'ob- 1499.
ienne promit d'assister ce Prince dans
expéditions, & de prendre même les
re les Turcs, si la Pologne jugeoit à
leur faire la guerre.

(i) lui-même, peu de temps après,
Cracovie des Ambassadeurs pour of-
êve, ou pour signer un traité de paix.
oit d'enlever aux Vénitiens les villes de
de Coron dans la Morée; & tout
ent encore, il avoit ravagé l'Istrie &
Ses succès avoient allarmé tous les
l'Europe. Il croyoit déja les voir
blés contre lui.

rai que le Pape (l) Alexandre VI. fai-
er la Croisade dans tous les pays Chré-
que l'Empereur Maximilien qui avoit
Fréderic III. son pere, ne tarda pas
quer une Diette à Worms, pour en-
lemagne à l'exécution de ce projet.
nême se trouvoit (m) engagé dans une
s-vive avec les Suisses; & ni l'Empi-
une autre Puissance n'étoient disposés
r la Cour de Rome, dont on n'osoit
par

id. CROMER. pag. 699.
id. NEUGEBAVER. pag. 438. PASTOR. AB HIR-
upr. KOJALOWICZ. Hist. Lituan. Lib. VI. p. 277.
IER. pag. 670. NEUGEBAVER. loc. cit. HERB. DE
pag. 213.
IER. loc. cit. Hist. de l'Empire Othom. par le
IR. Tom. II. pag. 98.
IER. pag. 671.
id. Resp. & Stat. Imper. Rom. Germ. pag. 340.

JEAN-ALBERT. 1499. par respect approfondir les véritables desseins.

Ce qui causoit de l'inquiétude au Sultan, c'étoient (*a*) les armemens de mer & de terre, que Louis XII. Roi de France, & Ferdinand. V. Roi d'Espagne, faisoient chacun dans leurs Etats & qu'ils disoient n'être destinés, que pour aider les Vénitiens à reconquérir tout ce qui venoit de leur être enlevé par les Infidéles. Le dessein des deux Rois étoit de s'emparer du Royaume de Naples; mais le prétexte dont ils avoient coloré leurs préparatifs de guerre, fut extrêmement utile aux Polonois, qui (*b*) balancerent néanmoins assez long-temps à recevoir les propositions de Bajazet, & qui les auroient peut-être rejettées, si les Moscovites, par leur subite invasion dans la Lithuanie, ne les eussent obligés à les accepter.

Il y (*c*) avoit déja quelque temps, que flatté de l'espoir d'étendre ses conquêtes, Jwan prétendoit les porter jusqu'à la riviere de Berezina, qui prend sa source dans le Palatinat de Minski, & après avoir parcouru plus de quarante lieuës de pays, va se jetter près de Rzeczyca dans le Boristhéne. Il (*d*) avoit déja pris la qualité de Souverain de toutes les Russies, dans l'espérance d'acquérir bientôt le droit de le porter.

L'étroite alliance qu'il avoit contractée avec Ale-

(*a*) Hist. de France, par DANIEL. *Tom. IV. pag.* 618.

(*b*) CROMER. *pag.* 671.

(*c*) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 278. ANDR. CELLAR. *regn. Pol. Descript. p.* 420. NEUGEBAV. *Hist. Pol. p.* 440.

(*d*) KOJALOWICZ. *p.* 263. CHRIST. HARTKNOCH. *de Reg. Polon. Lib. I. Cap. IX. pag.* 201.

(*e*) CROMER. *pag.* 672. KOJALOW, *pag.* 264. 267. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Silesia. pag.* 373.

andre, Grand-Duc de Lithuanie, qui (e) JEAN-
t épousé la Princesse Helene, sa fille, ne l'a- ALBERT.
pas empêché d'exécuter son projet. Il y 1499.
noit des motifs aussi frivoles que ceux dont
zar Pierre se servit de nos jours, lorsqu'il
résolu de faire la guerre à la Suéde. Jwan (f)
isoit Alexandre d'avoir négligé de bâtir une
pelle dans son palais pour la Duchesse son
use, qui avoit toujours prétendu suivre le
Grec. Il se plaignoit aussi qu'Alexandre,
ui écrivant, eût obmis quelquefois dans la
ription de ses lettres, des titres qui lui étoient
. Ce (g) fut en vain que le Duc mit en u-
tout ce qu'il crut le plus capable de l'appai-
Il fut obligé d'en venir aux mains avec ce
ce; & (h) n'ayant pû d'abord lui opposer
35000. hommes, commandés par le Duc
nstantin Ostrog, tout (i) ce corps fut mis en
oute; ceux qui échapperent au carnage furent
rgés de fers; le Général lui-même fut fait
onnier, & traité comme le dernier des es-
es.

L'ardeur (k) des Lithuaniens, qui ne con-
issoient pas d'ailleurs les forces de l'ennemi,
cause de leur défaite. Les (l) Moscovites
ient 40000. chevaux dans leur armée, sans
mpter les hommes de pied, & se défiant en-
core

f) KOJALOW. pag. 273. 283. CROMER. pag. 673. ALEX.
AGNIN. rer. Pol. Tom. I. p. 343. 344. & Tom. III. pag. 550.
) KOJALOW. pag. 274. 276. 279.
) Id. pag. 280.
) Id. pag. 281. ALEX. GUAGNIN, rer. Pol. Tom. I. p.
. & Tom. III. pag. 551.
) KOJALOWICZ. pag. 280.
) Id. pag. 281.

JEAN-ALBERT. 1499. core de leur succès, ils (a) avoient engagé le Kan des Tartares de Krimée à faire en même-temps une (b) incursion dans la Volhynie. Mengily Gierai, c'étoit (c) le nom du Kan, avoit confié cette expédition à son fils, qui (d) ne trouvant aucun obstacle sur sa route, pénétra par le Palatinat de Beltz jusqu'à Lublin, & de-là jusqu'à la Vistule même.

1500. Il étoit temps que la Pologne songeât sérieusement à réprimer l'audace du Duc Jwan, ne fût-ce que par l'intérêt qu'elle avoit de ne pas lui laisser démembrer la Lithuanie, qu'elle regardoit toujours comme une Province de ses Etats.

Albert pressa vivement Alexandre de lever des troupes; mais ne pouvant lui en fournir ouvertement, parce que (e) prévenu par les Moscovites, il s'étoit allié avec eux sans prévoir le dessein qu'ils avoient de porter la guerre dans le Duché, il permit du moins à ses sujets, il les exhorta même à s'engager au service du Duc son frere. Un (f) Officier Boheme fut chargé en même-temps d'aller faire des recrues dans son pays, & sur les frontieres d'Allemagne. A peine ari-

(a) *Id. pag.* 282.
(b) CROMER. *pag.* 671. NEUGEBAV *pag.* 439.
(c) Ce Kan étoit de la race des Princes Coptchaks. Ayant été le premier Kan des Tartares de Krimée de la création des Turcs, il fut aussi le premier qui mit ses Etats sous la protection de la Porte. *Histoire de l'Emp. Othom.* par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 27 66. *& suiv.*
(d) CROMER. *ubi suprà.* HERB. DE FULSTIN. *pag.* 213.
(e) CROMER. *pag.* 670.
(f) KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 282.
(g) *Id. pag.* 284. CROMER. *pag.* 677. NEUGEBAV. *p.* 443.
(h) KOJALOW. *pag.* 285.

s, elles eurent ordre de marcher à l'ennemi. JEAN ALBERT. 1500.
[illegible]n'étoit plus Jwan qui commandoit son ar-
. Elle (g) étoit sous les ordres du Prince
étrius, son fils, qui l'ayant menée dans le
é de Smolensko, s'étoit d'abord attaché à
le siége de la capitale. Cette ville étoit dé-
e par un château extrêmement fort & bien
, & par un Officier plein de génie & de
rces. C'étoit (h) Georges Pac, qui avoit
l'aider dans ses fonctions Nicolas Solohub,
ne capable d'exécuter les projets de son
mandant avec autant de zéle & de bonne
que si les ayant formés lui-même, il eût pû
ter d'en recueillir tout l'honneur.
ly, (i) Palatin de Samogitie, conduisoit
e des Lithuaniens. Le bruit de sa marche
ourner les Moscovites sur leurs pas. Ils ne
doient point à voir tant de Polonois &
dats étrangers rassemblés pour leur faire

nouvelle d'un mouvement que faisoient
Bulgares, Tartares situés au-delà du Wol-
cheva de les décourager. Le (l) chef de
ces

l. *ibid.*
es Tartares habitoient le pays de Bulgar, ou Bulga-
Asie, qui est situé entre le Jaïck & le Wolga, &
u nord par le Royaume de Casan. Son vrai nom
garie, du nom du fleuve Wolga. On prétend que cette
le Tartares a donné naissance à toutes les autres, mais
. défaite de Schahmatei par le Kan de Krimée; dé-
it nous parlerons bientôt, elle cessa d'avoir des Kans
iers, & fut bientôt après subjuguée par les Mosco-
Cette Bulgarie méritoit d'être designée ici, pour n'ê-
confondue avec la Bulgarie, qui est en Europe, près
ube. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 310. 311.
OJALOW. *pag.* 288. CROMER. *pag.* 673.

JEAN-ALBERT. 1500. ces Tartares, nommé Schahmatei, avoit promis de venir à la tête de 100000. hommes pour défendre le pays que Demétrius vouloit envahir. Albert & Alexandre n'avoient rien oublié pour se procurer un si puissant secours. Schahmatei étoit venu camper près des Palus Mœotides, & de là (a) assez près de Czernikow, sur les bords du Boristhéne, où les deux Princes étoient convenus de le joindre avec toutes les forces du Royaume & du Grand-Duché. Ils avoient plus promis qu'ils ne pouvoient tenir. C'étoit pourtant une des principales conditions de leur traité avec le Prince Tartare.

Ce traité avoit été fait dans une pleine Diette à Petrikow avec les Députés du Kan. Les Polonois l'avoient confirmé par des sermens aussi forts, que s'ils n'eussent pas prévû la difficulté d'en remplir tous les articles; & les (b) Tartares avoient juré de l'observer, en buvant de l'eau où ils avoient plongé la pointe de leurs sabres. C'étoit leur maniere de constater la bonne foi de leurs engagemens; mais ce qui étoit moins en usage parmi eux, ils avoient fait d'affreuses imprécations contre celle des deux nations qui oseroit manquer à ses promesses.

Les Députés étoient retournés chargés de présens pour leur Prince, & persuadés du zéle de la Pologne & de la Lithuanie à concourir au-dessein qu'elles lui avoient fait prendre. Ils sçavoient que le Royaume devoit seul recueillir les fruits d'une entreprise, dont le succès ne pouvoit

(a) KOJALOW. *ubi suprà.*
(b) *Id. ibid.* CROMER. *loc. cit.* NEUGEBAV. *pag.* 440.

manquer d'être heureux; & ils pensoient a- JEAN-
ison, que quand même la Pologne & le ALBERT.
d-Duché ne seroient pas obligés de soute- 1500.
un allié, qui paroissoit n'avoir aucun inté-
personnel à cette guerre, ils devoient du moins
r étendre, ou pour affermir leur puissance,
ter des avantages qu'on leur offroit.

e que les Députés avoient vû durant leur
r à Petrikow, n'avoit pas peu contribué
r faire croire les Polonois incapables de don-
la moindre atteinte à leurs alliances. Le
iewode (c) de Valaquie avoit envoyé récla-
à la Diette, le fils d'Hélei, son prédéces-
, qu'il soupçonnoit de vouloir lui disputer
roit de gouverner ses peuples. Pierre, c'é-
ainsi que s'appelloit ce Prince, s'étoit mis
la protection de la République. Il n'étoit
naturel qu'elle violât l'asyle qu'elle lui avoit
rdé. Il (d) lui importoit même, en cas de
urre avec le Woiewode, de pouvoir lui op-
r un ennemi capable de faire une puissante
rsion dans ses Provinces. Cependant le trai-
l'Albert avoit conclu avec Etienne sembloit
as permettre à la Pologne de servir de refu-
u concurrent de son allié; & dans le temps
lle étoit exposée aux insultes des Moscovi-
& des Tartares de Krimée, elle devoit crain-
de s'attirer les Valaques, peuples bien autre-
t redoutables que ces barbares tout nouvel-
ent aguerris.

Le parti que prit le Roi ne fut pas moins
in-

NEUGEBAV. & CROMER. ubi suprà.
) CROMER. pag. 674.

JEAN-ALBERT. 1500. injuſte, que s'il eût remis le Prince aux Députés qui le revendiquoient. Sans (a) examiner s'il étoit innocent ou coupable, Albert appella auprès de lui ces Miniſtres; & livrant le malheureux Pierre aux mains d'un bourreau, il lui fit couper la tête en leur préſence.

Cette lâche cruauté, qui révolta ſans doute les Envoyés mêmes de Schahmatei, ne laiſſa pas de leur en impoſer, & de leur faire regarder les Polonois comme les peuples de la terre les plus exactement fidéles à l'obſervation de leurs traités. Ils reconnurent bientôt après la fauſſeté de leurs conjectures.

1501. Ni Albert, ni le Duc ſon frere, ne ſe preſſoient d'aller au-devant de Schahmatei, qui ſurpris de ſe trouver ſans aide & ſans conſeil dans un pays inconnu, & preſque à la vûe & ſur les terres même de l'ennemi qu'il venoit combattre, ne ceſſoit d'envoyer des émiſſaires pour hâter la marche des troupes qu'il attendoit. Eſpérant toutefois d'un jour à l'autre de les voir paroître, il n'attribuoit leur lenteur qu'aux diviſions ordinaires des nations libres.

Pendant qu'il ſe flattoit de la ſorte, le Kan de Krimée, ſollicité par les Moſcovites, vint tout-à-coup fondre ſur lui. Son (b) armée étoit un peu moins conſidérable; mais plus faite à livrer & à ſoutenir un combat. On ne fut pas long-temps ſans en venir aux mains. Une égale férocité, des manœuvres à-peu-près ſemblables, firent long-temps balancer la victoire. Elle ſe dé-

(a) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 441. HERBURT. DE FULSTIN. *p.* 213. *vers.* STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1189

déclara enfin pour Schahmatei; & cet événement heureux qui devoit obliger les Polonois & les Lithuaniens à presser leur armement pour achever la défaite de l'ennemi, & lui ôter le temps de réparer ses forces, leur servit au contraire d'un nouveau prétexte pour tromper leur allié, malgré les preuves qu'il venoit de leur donner de la sûreté de ses promesses. JEAN-ALBERT. 1501.

Ils (c) feignirent de croire inutile d'assister un vainqueur. Mais en voulant lui persuader qu'il n'avoit plus besoin pour faire des conquêtes, que de sa fortune & de la terreur qu'il venoit de répandre dans tous les Etats voisins, ils ne réussirent qu'à éclaircir ses doutes. Schahmatei reconnut avec douleur, que ses timides alliés n'auroient pas été plus disposés à le sauver d'une défaite, qu'ils ne l'étoient actuellement à tirer parti de ses exploits. Il étoit vrai cependant, que le gain de la bataille avoit couté la vie à un grand nombre de ses sujets; & il craignoit moins de n'avoir à combattre désormais pour augmenter sa gloire, que pour s'empêcher uniquement d'être vaincu.

C'étoit précisément la situation où Albert le souhaitoit. Si ce Tartare qui avoit eu l'art de cacher ses desseins, eût subjugué la Krimée qu'il vouloit conquérir, la Pologne n'auroit fait que changer d'anciens ennemis, contre de nouveaux voisins, aussi portés que les premiers à insulter ses frontieres. Il lui convenoit mieux que Mengily Gierai se défendît du joug de Schahmatei; & que chacun de ces Princes se confiant toujours

(b) CROMER. *loc. cit.*
(c) *Ibid.*

JEAN-ALBERT. 1501. jours en ses forces & n'en profitant jamais, l'un & l'autre ne fussent occupés qu'à se détruire. Egalement valeureux & opiniâtres, ils ne pouvoient manquer de s'épuiser peu à peu, & ils auroient laissé le Royaume libre de s'emparer des terres de l'un, sans avoir à craindre, ou à ménager l'avide ambition de l'autre. Les traités & les sermens d'Albert, les difficultés même qu'il avoit affectées n'avoient point eu jusqu'alors d'autre motif.

Ce Prince ne doutoit point du succès de sa perfidie. Il eut bientôt sujet de s'en repentir. Fréderic, fils de Georges, Duc de Saxe, crut qu'autorisé par son exemple, il pouvoit manquer à la reconnoissance & à la fidélité qu'il lui devoit. Devenu (a) Grand-Maître de l'Ordre Teutonique par les intrigues de la mere d'Albert, & par les soins d'Albert lui-même, il refusa de prêter hommage à la Pologne, selon les conditions du dernier traité de paix. Fier de sa naissance & du rang qu'il occupoit dans l'Empire, il craignoit de se dégrader en s'avoüant vassal de la Couronne.

Le Roi, moins surpris qu'irrité, se rendit à Thorn, d'où il envoya des Députés au Grand-Maître, ou pour le rappeller à son devoir, ou pour le menacer de lui faire la guerre. Fréderic attendoit des secours de l'Empereur Maximilien, & de plusieurs Princes d'Allemagne, qui l'ayant excité à la révolte, vouloient lui fournir les moyens

(a) ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II. pag.* 130. JOAN. LEON *Hist. Pruss Lib. VII. pag.* 336. CROMER. *pag.* 674. NEUGEBAV. *pag.* 441.

de la soutenir. Il cherchoit par des pro- JEAN-ALBERT. 1501.
es équivoques à gagner du temps, lorsque
Albert vint à mourir subitement d'apople-
xie.

a Pologne n'avoit aucune raison de regret-
e Prince; mais elle n'en avoit point aussi de
er son gouvernement. Jean-Albert avoit un
s naturels doux & faciles, qui ne peuvent
plus résister aux impressions qu'on leur don-
que certains tempéramens délicats aux alté-
ns de l'air qu'ils respirent. Crédule & lé-
simple & ingénu, son esprit étoit ouvert à
les préjugés, son cœur à tous les objets sé-
, ou frivoles. Il ne pensoit que d'après les
s. Sans goût, sans discernement, presque
principes, il auroit suivi les idées sages d'un
e éclairé, aussi aisément qu'il adoptoit les
ts hasardés de gens incapables de le condui-
Valeureux sans réflexion, voluptueux sans
oit, généreux sans magnanimité, vif & em-
é sans malice, il n'étoit rien par sentiment,
oit tout ce qu'on vouloit par la molle indif-
ice de son caractère; mais sa naïveté faisoit
ser ses défauts. On ne les imputoit qu'aux
nnes qui avoient saisi sa confiance; & la pi-
emportoit sur l'indignation, dans le cœur
uis ceux qui étoient témoins de ses désor-

e ne fut pas sans de vives contestations,
le Duc Alexandre fut nommé pour succéder
à

JOAN. LEON. *Hist. Pruss.* pag. 337. HERBURT. DE
TIN, p. 214. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles.*
373. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol.* pag. 178.

ALEXANDRE. 1501. à ce Prince. Quelques (*a*) Seigneurs, à l'instigation de Pierre Kmitha, Grand-Maréchal de la Couronne, avoient jetté les yeux sur le Roi de Boheme & de Hongrie. Ils prétendoient que l'Etat qui avoit été dégradé sous les deux regnes précédens, ne pouvoit reprendre de la dignité, que sous un Roi déja maître de deux puissans Royaumes. Ils ne doutoient point que respecté de ses voisins, Uladislas ne contînt leur jalousie, & ne voulût même par des guerres utiles, & vraisemblablement heureuses, venger sur eux les outrages qu'ils avoient faits à la nation.

Un (*b*) intérêt plus pressant l'emporta sur ces raisons de politique. Il importoit de consommer le projet de Jagellon; je veux dire, l'union de la Lithuanie avec la Pologne. Des (*c*) Députés du Duché s'étoient déja présentés à la Diette qui se tenoit à Petrikow. Ils étoient les premiers à demander qu'on mît la derniere main à cet ouvrage. Ils (*d*) annonçoient qu'Alexandre venoit lui-même à la tête d'une armée, pour sommer la nation de l'accomplir.

Il n'étoit pas difficile de pénétrer le vrai motif de cette marche imprévûe, & de voir que ceux d'entre les Polonois, qui vouloient mettre Uladislas sur le thrône, l'avoient concertée eux-mê-

(*a*) *Id. pag.* 179. CROMER. *pag.* 674. NEUGEBAV. *pag.* 441. KOJALOW. *Hist. Lituan. p.* 289. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. Pol. Cap. IX. pag.* 1190.

(*b*) *Id. pag.* 1191.

(*c*) CROMER. *pag.* 675. KOJALOW. *ubi suprà.* Ces Députés étoient Albert Tabor, Evêque de Vilna, Jean Zabrzezinski, Grand-Maréchal, & Nicolas Radziwil, Grand-Echanson. HERB. DE FULSTIN. *p.* 214. NEUGEBAV. *p.* 442.

l, comme le moyen le plus propre à fai- ALEXANDRE. 1501.
sir leur dessein.

parti le plus sage étoit de céder à la force,
ne pas troubler la paix du Royaume, &
ii conserver la Lithuanie, qui dès ce mo-
peut-être en eût été détachée pour toujours.
idre fut élu, & la réunion du Duché con-
-peu-près de la maniere dont elle subsiste
s jours.

(e) convint que désormais les Polonois &
huaniens ne seroient plus qu'un seul peuple
à un même Roi; que ce Roi seroit tou-
lu dans la Pologne; que les Grands & les
s de Lithuanie concourroient à le choi-
e les deux nations n'auroient plus que les
s conseils, le même esprit, les mêmes
atives, les mêmes intérêts, les mêmes es-
de monnoies; que tout seroit commun
lles, les pertes, les avantages, les biens
maux; à cela près qu'elles conserveroient
e dans leurs tribunaux la forme dont el-
ient accoutumé d'administrer la justice.
dant que les Lithuaniens s'engageoient de
e, Alexandre (f) se confiant aux Polonois,
soit maîtres de lui prescrire tout ce qu'ils
ient nécessaire pour le maintien de leurs
s. Il fut (g) sacré à Cracovie, par son
Cardinal Fréderic: mais (h) la Reine son
é-

ROMER *loc. cit.* STAN. SARNIC. *pag.* 1190.
ERB. DE FULSTIN. *ubi suprà. vers.*
ROMER. *pag.* 676.
d. ibid. KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 292.
l. ibid. CROMER. *pag.* 677. HERB. DE FULSTIN.
s. STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1191. PAST.
TENB. *Flor. Polon. pag.* 180. NEUGEBAV. *pag.* 443.

ALEXANDRE. 1501.

épouse ne fut point couronnée, à cause de la Religion Grecque qu'elle professoit.

Schahmatei n'eut pas plûtôt appris qu'Alexandre étoit sur le thrône, qu'il crut pouvoir en obtenir du secours. Il en revint à ses premiers sentimens. Il s'imagina de nouveau, qu'il ne devoit attribuer qu'à de pernicieuses cabales, le peu d'empressement de la Pologne & de la Lithuanie à remplir leurs traités. Il voyoit alors les deux Républiques sous un même chef. Il ne désespéra point de les émouvoir sur ses dangers & sur leurs intérêts propres.

Il (a) envoya une Ambassade au nouveau Roi. Il se plaignit qu'on l'eût fait venir de si loin pour l'abandonner dans de vastes déserts, où il ne trouvoit point à faire subsister son armée. Il disoit que ses soldats sans moeurs, sans loix, sans discipline, pressés par la faim & la misere, pouvoient se répandre dans le Royaume, & y laisser d'affreuses marques de leur désespoir; qu'il ne se soutenoit qu'à force de ruses & de combats; qu'il étoit même aisé de le ruiner sans le combattre; mais que si les Polonois se joignoient à lui, il se promettoit d'ensevelir la Krimée sous ses ruines, & de les délivrer pour jamais de l'humeur inquiéte d'une nation, d'autant plus à craindre, qu'on ne pouvoit la vaincre qu'en l'exterminant.

Ces sages remontrances furent encore sans effet. Alexandre convint de ses engagemens, parut les respecter, & les démentit par sa conduite.

(a) *Id. pag.* 442. CROMER. *pag.* 676.
(b) *Id. ibid.* KOJALOW. *Hist. Lituan. pag* 291.

Il ne pensoit pas que l'exemple de perfidie ALEXANDRE.
[..]'il donnoit à son allié, pouvoit l'engager à [..] 1501.
[..]re sa paix avec le Kan de Krimée, & à se
[..]ndre à lui pour faire une invasion dans l'Etat;
[..]is il suffisoit peut-être que Schahmatei fût
[..]bare, pour être encore fidéle, quoique tra-
[..]i.

Il ne lui manquoit que d'éprouver quelque dis-
[..]ce, pour mieux faire éclater sa droiture & sa
[..]nne foi. Plusieurs (b) Hordes de son armée
[..] pouvant plus supporter ni la disette des vivres,
[..] la rigueur de la saison, ni les fatigues d'une
[..]erre, où l'attention & le courage ne pouvoient
[..]médier aux dangers d'une malheureuse situa-
[..]n, passerent tout d'un coup dans la Krimée,
[..] parurent si disposés à bien servir, qu'aussi-
[..]t-on les employa contre ceux de leur pays, qui
[..]oient restés fidéles à leur Prince.

La bataille se donna dans une plaine près de
[..]iovie. Schahmatei fut mis en fuite. Il se reti-
[..]a Bialogrod, n'ayant avec lui que 300. che-
[..]ux. Contraint de sortir de cet asyle, où les
[..]urcs, alliés du Kan des Tartares, commen-
[..]ient à lui dresser des embûches, il (c) erra
[..]ng-temps dans les vastes déserts de la Podolie.
[..] ne les quitta que lorsqu'il eut appris que les
[..]virons de Kiovie n'étoient plus occupés par
[..]'ennemis. Il trouva dans cette ville le Pala-
[..]n de la Province, qui au lieu de le recevoir
[..]ec bonté, se saisit de sa personne, & le fit
[..]nduire à Vilna pour y attendre les ordres du
[..]oi.

Les

(c) NEUGEBAVER. pag. 443.

ALEXANDRE. 1502. Les (a) Moscovites entreprenoient alors pour la seconde fois le siége de Smolensko. Démétrius les commandoit de nouveau. Eloigné des dangers, il s'étoit flatté de les affronter avec plus de courage. Il ne les revit qu'avec la même lâcheté. Dès qu'il sçut que les Polonois se proposoient de le combattre, il abandonna la ville qu'il avoit commencé d'investir. C'étoit Alexandre lui même qui menoit ses troupes. Jusqu'à ce moment il n'avoit justifié par aucun exploit le choix de ceux qui l'avoient mis sur le thrône. On lui supposa dès-lors une parfaite valeur; & comme il est arrivé depuis à plus d'un Général aussi peu courageux, ou aussi peu habile, on lui fit un mérite de la honteuse foiblesse de ses ennemis.

Fier d'une réputation qu'il pouvoit perdre encore plus aisément qu'il ne l'avoit acquise, il (b) crut pouvoir en vainqueur offrir la paix à Jwan. Il demanda que ce Prince lui rendît tout ce qu'il avoit conquis précédemment dans la Lithuanie, & tous les Polonois prisonniers, ou transfuges, qui se trouvoient alors dans ses Etats.

Jwan fier & hautain jusqu'à la férocité, ne convint point de la supériorité de bonheur ou de force, dont le Roi de Pologne osoit se flatter. D'ailleurs ne connoissant point le manége des négociations, il rebuta les propositions d'Alexandre, & il ne lui offrit qu'une triste alternative, ou une paix qui le laisseroit jouir de tout

(a) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 293. CROMER. *p.* 677.
(b) *Id. ibid.* KOJALOW. *pag.* 294.
(c) *Id. pag.* 298.

qu'il possédoit, ou une guerre qui pour- ALEXANDRE.
redonner tout ce qu'il avoit encore à
dre. Tout ce qu'on put obtenir de lui, 1502.
t une trêve de six ans, durant laquelle il
droit les Provinces qu'il avoit subjuguées,
sujets du Royaume qu'il avoit en son pou-

s changemens arrivés presque aussi-tôt dans 1503.
Etats, sembloient devoir faire espérer aux Po-
is un repos moins désavantageux & plus du-
. Mécontent (c) de Démétrius, qui n'ayant
oeur, ni génie; se rendoit tous les jours plus
gne du rang que la fortune lui préparoit,
n (d) le tua lui-même dans un transport de co-
, & se repentit un moment après de l'avoir
périr. Il (e) crut réparer cette perte, & fai-
ublier l'horreur de son crime, nommant le
e Démétrius son petit-fils, pour monter a-
s lui sur le thrône. Sophie Paléologue sa se-
de femme, ne put supporter ce choix. Elle
bligea à mettre dans les fers l'héritier désigné,
à déclarer pour son successeur son fils aîné,
mmé Basile.

Un Prince tel que Jwan devoit être peu tou-
é de ses injustices. Il eut pourtant des re-
rds. La nature offensée parle plus haut que
loix qu'on n'a pas craint de violer. Livré à
sentimens qu'il ne pouvoit étouffer, & qui
déchiroient d'autant plus cruellement, qu'il
voit pas le courage de les suivre, il ne fit
s que languir.

Ce

(d) *Id. ibid.*
(e) Cromer.

ALEXANDRE. 1504. Ce (a) ne fut qu'au moment qu'il étoit près de mourir, que plus combattu qu'il ne l'avoit été, il mit Démétrius en liberté, & lui résigna de nouveau la Couronne. Ses dernieres dispositions furent inutiles. Son petit-fils ne fut pas plûtôt sur le thrône, que Basile le fit enfermer, & s'empara de tous les Etats de son pere. Ce fut ce Basile qui se voyant issu par sa mere des Empereurs Romains, voulut prendre un titre plus relevé que celui de ses ancêtres, & changea le nom de Kniaz, qu'ils avoient toujours porté, en celui de Czar (b), que tous ses descendans se sont donné dans la suite.

1505. Il paroissoit aisé à la Pologne d'obtenir la paix de ce Prince. Son pouvoir n'étoit pas encore bien affermi. La haine (c) que lui portoient ses propres fréres, jaloux de son bonheur, la révolte que méditoient les partisans du jeune Démétrius, à qui il suffisoit d'être malheureux, pour trouver dans un peuple inquiet & oisif, des vengeurs de son infortune: tout devoit l'engager à se concilier l'amitié des Puissances voisines. Il devoit même être le premier à la rechercher.

Ce (d) fut ce qui détermina Alexandre à lui envoyer des Ambassadeurs. L'un étoit Géorges Hlebowicz, Palatin de Witepsk, & l'autre, Jean

(a) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 299.

(b) La pluspart des Allemands n'entendant point la langue Esclavonne, s'imaginerent bientôt après, que le nom de *Czar* signifioit *Empereur*. Ce mot en langue Russe ne veut pourtant dire autre chose que *Roi*. Les Russes profitant de l'ignorance des étrangers, ont prétendu que ce mot équivaloit à celui d'*Empereur*. Du moins leurs Souverains auroient dû imiter le Kan de Krimée, qui prend aussi le nom

Sapieha, Grand-Maréchal de Lithuanie. ALEXANDRE 1505.
avoient ordre de lui demander la restitution
Provinces conquises, & tous les sujets du
yaume prisonniers ou fugitifs.

Leur étonnement fut extrême, lorsqu'ils virent l'intrépide assûrance du nouveau Duc. Il dit qu'il n'avoit rien à la Pologne, qui n'eût é démembré de ses Etats. Il fit entrevoir des étentions nouvelles. Il ne cacha point le dessein qu'il avoit de les faire valoir; & ne parla ême de ce dessein, que comme du projet le us aisé qu'il pût jamais entreprendre. Ce lange étoit véritablement celui d'un usurpateur, ui dédaignant la douceur tranquille d'un home sûr de la justice de ses droits, croit ne pouoir en imposer que par un excès d'orgueil & insolence.

Quelle que fût l'adresse des négociateurs Ponois, ils ne purent adoucir l'humeur féroce ce Prince. Ils furent assez sages pour n'en s paroître irrités. Ils n'écouterent que leur ison & les intérêts de leur Patrie. Au lieu s vains projets d'une guerre qui n'eût pû ferr à lui arracher des mains ce qu'il possédoit justement, ils crurent devoir l'empêcher luiême de prendre les armes, de peur qu'il n'envât à la Pologne ce qu'il s'imaginoit être enore en droit de lui ravir.

Les

om de Czar; mais qui n'a pas poussé son orgueil jusqu'à ui faire exprimer un titre au-dessus de celui qu'il doit dégner naturellement. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. II*, *g.* 239, 240.

(c) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 299.

(d) *Id. ibid.*

(e) *Id. pag.* 300.

ALEXANDRE. 1505.

Les troubles survenus en Lithuanie acheverent de les déterminer à conclure la paix qu'ils demandoient. Alexandre avoit peu de talent pour gouverner. Il connoissoit peu les hommes, & ne sçachant pas se donner des amis sages & éclairés, il venoit tout nouvellement de se livrer à un de ses sujets, qui n'avoit pas le talent de se faire aimer de ses peuples.

Ce (a) favori, nommé Glinski, étoit descendu des anciens Ducs de Russie; & sa valeur étoit aussi peu équivoque que sa naissance. Maître absolu dans le Duché où il possédoit de vastes domaines, il abusoit de son crédit; il ne laissoit au Roi qu'un sceptre inutile. Son ambition l'avoit rendu généreux, sans qu'il eût pourtant cessé d'être avare. Il aimoit à dépenser, & il ne sçavoit point donner; ou ne donnant que pour recevoir, il s'étoit fait un art de dérober le bien d'autrui par ses largesses. Occupé de lui seul, il n'avoit ni humanité, ni justice; & toute sa raison ne servoit qu'à lui reprocher inutilement le tort que son orgueil & ses autres défauts faisoient à son repos & à sa gloire.

Les Grands de l'Etat l'avoient souvent dépeint à Alexandre comme un homme dangereux, qui n'aspiroit à rien moins qu'à lui enlever la Lithuanie. Ces discours ne faisoient aucune impression sur l'esprit du Roi. Il les regardoit au contraire comme un hommage que l'envie

(a) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 680. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag* 445. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. Lib. VII. Cap. IX. p.* 1191, 1192. HERBURT. DE FULSTIN *p.* 216 *verf.*

(b) KOJALOWICZ. *pag* 301. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. V. pag.* 182.

(c) KOJALOWICZ, *pag.* 300.

gie rendoit aux vertus du favori; & moins ennemis lui supposoient de mérite, plus il étoit de lui donner des marques de confiance & d'amitié. ALEXANDRE. 1505.

Glinski (b) de son côté méprisoit trop ses aux pour les craindre. Mais au lieu de dissiler leurs offenses & de les rappeller à lui par modération, il s'étudia à les démêler dans la ile, & les connut à peine qu'il fit tous ses orts pour les écraser. Il ne voyoit pas qu'il tifioit leur haine, par les moyens même qu'il ployoit pour paroître ne la point mériter. r le (c) refus que quelques-uns d'entr'eux aient fait d'installer André Drozdza, un de parens, dans le gouvernement de Lida, il dénonça au Roi comme rebelles à ses ores, & fit (d) tant qu'il engagea ce Prince à condamner à mort.

Ces malheureux proscrits étoient Albert Tar, Evêque de Vilna, Jean (e) Zabrzezinski, latin de Troki, Stanislas Zarnowietz, Palatin Samogitie, Stanislas (f) Kiszka, Grand-Général de l'armée de Lithuanie, & plusieurs autes Sénateurs du même Duché. On devoit, us prétexte d'une assemblée extraordinaire, les tirer dans le château de Brzescie, où l'on aoit résolu de les faire égorger.

Ce (g) dessein fut éventé par le Grand-Chance-

(d) Id. pag. 302.
(e) Il étoit de la maison de Leliwa. OKOLSKI. orb. Pol. Tom. II. pag. 89.
(f) De la maison de Dambrowa. Id. Tom. I. pag. 137.
(g) NEUGEBAVER. pag. 446. HERBURT. DE FULSTIN. pag. 217.

ALEXANDRE. 1505.

celier Laski, qui ne tarda pas à faire sentir au Roi les suites dangereuses d'une exécution si contraire aux loix de la Pologne. L'arrêt fut révoqué ; mais Glinski conservoit toujours le même esprit de vengeance, & le Roi le même penchant à satisfaire la haine de son favori. Il ne fit que commuer la peine des malheureux qu'il avoit condamnés. Zabrzezinski (a) fut privé de son Palatinat; les autres furent exclus du Sénat, jusqu'à ce que par leur soumission, ils eussent réparé l'outrage que Glinski prétendoit avoir été fait à la majesté du thrône.

Cette injustice fut suivie d'une autre que je ne puis me dispenser de rapporter. Une Diette (b) s'étant assemblée peu de temps après à Radomsko, on y amena le Kan des Tartares, Schahmatei. Alexandre suivi d'un nombreux cortége, alla près de deux lieuës au-devant de lui. Il l'accueillit avec tant d'égards & de politesse, qu'on s'apperçut bientôt qu'il vouloit uniquement insulter à ses malheurs. Il le mena au Sénat, où le Tartare prenant enfin la parole, s'exprima avec autant de force & de liberté, que s'il eût été à la tête des cent mille hommes qu'il avoit amenés au secours de l'Etat.

„ Je n'ai (c) garde, dit-il au Roi, de vous „ reprocher avec aigreur les insultes que vous „ m'avez faites; ce seroit le moyen de les mériter. Mes pertes, ma captivité, vos remords „ vous disent assez quelle est votre injustice. „ N'étoit

(a) CROMER. pag. 681.
(b) Id. ibid. KOJALOWICZ. pag. 303.
(c) Id. ibid. CROMER. ubi suprà.

N'étoit-ce donc que pour me faire périr, ALEXANDRE.
que vous m'avez attiré de si loin dans ces 1505.
contrées? Je me suis fié à vos promesses, à vos sermens, à vos pressans besoins. J'ai perdu pour vous mes sujets, mes forces, ma gloire, ma nation. Où est la récompense de tant de sacrifices? Quel est le peuple qui traiteroit un ennemi avec autant de barbarie que vous traitez un ami & un allié? Mais qui manque de parole à Dieu, peut bien en manquer aux hommes." Il (d) leva alors les mains au ciel, & le prenant à témoin de l'ingratitude du Roi & de la République: „ O ciel, s'écria-t-il, tu me vengeras un jour des maux qu'on me fait; & puissai-je encore retenir ta justice, & n'avoir à te louer que des secours que tu me dois dans mes malheurs."

On lui répondit au nom du Roi. On l'accusa d'avoir traversé lui-même ses succès, par sa paresse, & par son peu d'attention aux conseils qu'on lui avoit donnés. Mais ces reproches ne servoient qu'à constater davantage la perfidie de la nation. Aussi (e) Schahmatei ne répliqua qu'en priant le Sénat de le laisser retourner dans sa patrie. Il promit de lever une nouvelle armée, & de la mener contre les ennemis de l'Etat. Il ne doutoit point que ses transfuges ne revinssent à lui, dès qu'ils le verroient supérieur au Kan de Crimée. Il ne comprenoit pas quels services on pouvoit espérer de lui tant qu'il seroit dans l'esclavage, & bien moins encore par quel droit on

(d) CROMER. *ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 446.
(e) *Id. ibid.*

on l'y retenoit, lui qui ne reconnoiſſoit d'autre maître que lui-même. „ Au reſte, ajouta-t-il, „ vous héſitez peut-être à me redonner la liberté, par la crainte du reſſentiment que je pourrois avoir des injures que j'ai reçuës; mais apprenez à me connoître. Je n'ai plus rien à venger, ſi vous vous repentez de vos injuſtices; & il n'y a que les bienfaits qui s'impriment profondément dans mon cœur. "

Ces diſcours de Schahmatei étoient d'autant plus propres à perſuader, qu'ils étoient pleins de dignité & de modeſtie. Il condamnoit les démarches de la République, & il paroiſſoit la reſpecter. Auſſi, peu s'en fallut qu'elle ne reconnût l'infamie de ſes procédés, & ne lui en témoignât ſur le champ un repentir ſincere. La pluſpart des Sénateurs ne doutoient point qu'il n'eût long-temps ſur le cœur les avantages que le Kan de Krimée avoit remportés ſur lui. Ils connoiſſoient ſes forces & ſes reſſources. Il leur importoit de regagner ſa confiance; & pour conſommer le deſſein qu'ils avoient toujours eu, ils ſouhaitoient de le commettre de nouveau avec les Tartares, qui menaçoient le Royaume. Mais Schahmatei ne pouvoit point agir s'il n'étoit libre, & pluſieurs membres du Sénat appréhendoient, qu'une fois rendu à lui-même, il n'oubliât point les outrages qu'il avoit eſſuyés. Sous le poids même de ſes fers, il avoit parlé au Roi avec tant d'aſſurance, n'avoit-on rien à craindre de ſa fierté? Sa vertu ſembloit répondre de ſa modération; mais ſi rien ne l'empêchoit de dos-

(a) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 681.

ner l'essor à sa vengeance, qui est-ce qui ré- ALEXANDRE.
droit de sa vertu ? 1505.

es divers sentimens partageoient le Sénat. Il oit entre l'espérance d'un appui dont il avoit in, & la crainte d'un ressentiment qui lui issoit inévitable.

'expédient que prit Alexandre fut tel qu'il venoit à un Prince accoutumé comme ses à confondre la prudence avec la fourbe- & à ne se croire habile, que parce qu'il t plus méfiant & plus rusé. Il fut décidé on retiendroit encore Schahmatei, tandis que r s'assurer de la sincérité de ses promesses, (a) envoyeroit de sa part le Sultan, son fre- chercher de nouvelles troupes dans son pays, y exciter leur parent & leur allié, le chef Tartares Nagais, à venir avec elles le ven- du Kan de Krimée. Le (b) Roi s'engageoit rendre les armes à l'arrivée de ce puissant ort, & il ne paroissoit pas qu'il eût dessein manquer sous de nouveaux prétextes, aux igations que lui imposoient ses traités.

Le Sultan partit, & Schahmatei escorté des ncipaux Seigneurs de Lithuanie, fut conduit Troki, où l'on ne lui donna un peu plus de rté, qu'après l'avoir contraint à faire ser- nt qu'il ne chercheroit point à s'échapper de te ville.

Il y étoit à peine arrivé, qu'Alexandre reçut Ambassade du chef des Nagais, qui ayant par les bruits publics les malheurs & la dé- tion de Schahmatei, l'envoyoit redemander à la

b) *Id. pag.* 682. NEUGEBAVER. *pag.* 447.

ALEXANDRE. 1505. la République, & pour le ravoir plus aisément, lui faisoit offrir tous les secours dont elle auroit besoin contre les habitans de la Krimée, s'ils étoient toujours dans le dessein de faire des excursions dans ses Etats. Cette Ambassade ne ressembloit point aux Députations ordinaires des Tartares. Elle avoit une nombreuse suite d'hommes de main, qui sans doute avoient ordre de favoriser l'évasion du Prince, s'ils ne pouvoient le ramener du consentement du Sénat.

Le Kan (a) de Krimée prévit l'orage qui le menaçoit. Il essaya de faire sa paix avec la Pologne. Ses Ministres parurent presque en même-temps que ceux du Kan des Nagais. Ils promettoient de ne plus inquiéter le Royaume, pourvû que Schahmatei n'obtînt jamais sa liberté. Ils représentoient avec adresse, que l'amitié de ce Tartare déja épuisé, & qui par l'éloignement des Hordes qu'il commandoit ne pouvoit même de long-temps en recevoir du secours, ne méritoit pas de balancer dans l'esprit du Roi l'union d'un Prince dont on connoissoit assez les forces, & qui étoit le plus à portée de servir la République dans ses besoins. Tout l'Etat commençoit à pancher en faveur de (b) Mehemed-Gieraï: c'étoit le nom du Kan de Krimée. Il avoit succédé à son pere Mengily Gieraï. Soit que ce nouveau chef fût plus modéré, ou plus téméraire que son prédécesseur,

(a) CROMER. ubi suprà. & p. 683. KOJALOWICZ. p. 306.
(b) Hist. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. Tom. II. pag. 67. Il faut remarquer que le premier conquérant de la Krimée se nommant Gieraï, tous ses descendans ont immes

, soit qu'on l'estimât ou qu'on le craignît ALEXANDRE. 1505.
ntage, on s'empressoit d'écouter ses propo-
ns, & quel qu'eût été jusqu'alors le déchaî-
ent de ses sujets contre la République, elle
aissoit moins à mesure qu'ils lui sembloient
moins dangereux ou plus utiles.

Des manœuvres si peu attenduës devenoient
jour en jour pour Schahmatei un funeste
sage des plus noires trahisons. Il reconnut
plus la Krimée se montroit traitable, moins
l'estimoit innocent. Il crut devoir épargner
Sénat de plus grands crimes, & à lui-même
plus long enchaînement de malheurs.

Les Ambassadeurs Nagais, avec (c) qui il lui
it permis de conférer en secret, acheverent
le confirmer dans cette idée. Ils condamne-
t sa délicatesse à n'oser manquer à la parole
il avoit donnée de ne point rompre ses fers.
ne devoit point, lui disoient-ils, une si scru-
euse fidélité à un Roi qui ne lui avoit fait
sermens que pour les enfreindre. D'ailleurs,
outoient-ils, sa gloire, son salut, le bonheur
sa patrie, devoient être ses seules regles d'é-
uité. Il étoit moins à lui-même qu'à ses peu-
les.

Leurs conseils firent échoüer sa vertu. Tout
ant prêt pour sa fuite, il sortit de la ville sans
re reconnu. Il couroit nuit & jour avec les
mbassadeurs & leur escorte, & se croyoit
éja en sûreté, lorsque (d) plusieurs troupes de
Lithua-

mmortalisé sa mémoire en retenant son nom. *Id. pag.* 68.

(c) NEUGEBAVER. *pag.* 447.

(d) *Id. pag.* 448. CROMER. *pag.* 683.

ALEXANDRE. 1505. Lithuaniens, qui eurent ordre de le pourſuivre, prirent des chemins détournés, & l'ayant coupé le forcerent de ſe rendre. Il fut ramené à Troki, & gardé plus étroitement qu'il ne l'avoit encore été depuis ſon arrivée dans le Royaume.

1506. Rien n'empêcha plus la concluſion du traité que Mehemed Gierai & le Sénat ſouhaitoient également de conclure. La paix fut faite avec la Krimée. On lui accorda pour premier article le ſacrifice de Schahmatei qu'elle avoit tant à cœur. Alexandre (*a*) ſe rendit à Vilna. Il y fit amener ce malheureux Prince, les Députés Nagais & toute leur ſuite. On inſtruiſit leur procès. On accuſa Schahmatei d'avoir rompu l'alliance qu'il avoit faite avec la République, & on le condamna à être renfermé le reſte de ſes jours. On lui aſſigna pour priſon la forteresse de Kowno dans la Samogitie, & l'on diſtribua le reſte des Tartares dans divers forts du Grand-Duché.

Le ſeul motif de cet arrêt en montroit l'injuſtice. Schahmatei n'avoit exécuté que trop fidélement ſes traités avec la Pologne; & quand même il les eût violés, il ne relevoit d'aucun tribunal, & ne répondoit de ſes actions à aucune Puiſſance étrangere.

Il ne lui reſtoit plus qu'à réparer par ſa fermeté l'eſpéce de lâcheté qu'il avoit eue de manquer

(*a*) *Id. pag.* 685. NEUGEBAVER. *pag.* 449. KOJALOWICZ. *pag.* 308.

(*b*) *Id. pag.* 306, 307. CROMER. & NEUGEBAVER. *ubi ſuprà.* HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 219.

(*c*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 3:8.

[...]uer à sa parole. Il résolut de ne se venger de ALEXANDRE.
la mauvaise fortune qu'en la soutenant ; & s'il 1506.
ne put jamais toucher le cœur des Polonois, il s'en fit du moins toujours respecter par la grandeur de son courage. Il annonça seulement que les maux qu'on lui préparoit, à l'instigation du Kan de Krimée, n'empêcheroient point ce chef des Tartares de rompre bientôt la paix, qu'il ne juroit qu'à cette condition. L'événement justifia cette conjecture.

L'accord de Mehemed Gierai avec la Pologne étoit à peine ratifié, que ce (*b*) Prince envoya un camp volant fourager la Podolie, la Russie, & une grande partie du Duché. Cette expédition ayant réussi, il en (*c*) ordonna une nouvelle. Trente (*d*) mille de ses sujets parurent tout d'un coup sur les bords du Niémen.

Alexandre (*e*) devenu paralytique depuis peu de temps, étoit (*f*) alors à Vilna entre les mains d'un empirique Polonois, homme inconnu, qui se disoit Grec de naissance, pour se donner un plus grand air d'habileté, & qui par des bains fréquens & des sueurs continuelles, achevoit d'ôter au Roi tout espoir de guérison. Malgré son infirmité, Alexandre (*g*) se fit transporter à Lida, où ne se croyant pas encore en sûreté, il voulut retourner en Pologne.

Il (*h*) espéroit rencontrer sur sa route le Prince Sigismond son frere, Duc de Glogaw, à qui il

(*d*) CROMER. *pag.* 685.
(*e*) *Id. pag.* 682. KOJALOWICZ. *pag.* 306.
(*f*) *Id. pag.* 309. CROMER. *pag.* 685.
(*g*) KOJALOWICZ. *pag.* 310.
(*h*) *Id. ibid.* CROMER. *pag.* 686.

ALEXANDRE. 1506. il avoit écrit de quitter au plûtôt la Silésie pour venir administrer le Royaume, qu'il n'étoit plus en état de gouverner. Un si grand voyage ne convenoit point à sa situation. Ses maux augmentoient d'un jour à l'autre. Vilna (a) venoit tout nouvellement d'être environnée de murs. On lui fit entendre que le danger y étoit moins grand qu'il ne l'avoit cru. On (b) l'y ramena presque mourant & sans forces.

Quelques (c) auteurs ont prétendu que les Lithuaniens ne voulant point marcher aux ennemis, si ce Prince n'étoit à leur tête, il se (d) fit porter à l'armée dans un brancard, & que ses troupes ne dûrent qu'à ses conseils, ou du moins à sa présence, la victoire qu'elles remporterent sur celles du Kan. L'extrémité où il étoit ne lui permettoit point de donner à ses sujets cette preuve de courage, dont un Prince même plus guerrier n'eût pas été capable dans un état de foiblesse aussi dangereux.

Glinski (e) entreprit de rassembler & de conduire l'armée, au défaut de Stanislas Kiszka, qui depuis quelques jours venoit d'être emporté d'une mort subite. Il n'ignoroit point les manœuvres des Tartares dans leurs expéditions. Il eut d'abord soin de s'informer où étoit leur corps de réserve. Il (f) apprit qu'il étoit campé

(a) *Id. pag.* 683. KOJALOWICH. *pag.* 308.
(b) *Id. pag.* 311.
(c) *Id. pag.* 309.
(d) CROMER' *pag.* 686.
(e) *Id. ibid.*
(f) KOJALOWICZ. *pag.* 311.
(g) Village dans le Palatinat de Nowogrod, suivant GUILL. DE LISLE, dans sa carte de Pologne. ANDR. CELLAR. le met

pé près du village de (*g*) Kleczko, & composé d'environ 10000. hommes, commandés par deux Sultans, fils de Mehemed Gierai. Il se proposa de l'attaquer, tandis que le reste de ces brigands répandus au loin & divisés en plusieurs partis, faisoient le dégât dans les campagnes. ALEXANDRE. 1506.

Il n'avoit (*h*) avec lui que 7000. chevaux. Il s'avança néanmoins, & il en vint aux mains avec tant de valeur & de conduite, qu'il ébranla les Tartares & les fit reculer. Il attendoit qu'ils revinssent au combat, selon leur coutume, & ils revenoient en effet, lorsqu'ils apperçurent sur une hauteur voisine un corps de cavalerie qui leur inspira de la terreur. C'étoient trois cens Polonois de la garde du Roi, précipitamment (*i*) amenés par (*k*) Czarnkowski, fils du Palatin de Posnanie, qui pour en faire paroître le nombre plus considérable, les avoit mis sur une même ligne, dont il avoit même affecté d'étendre le front. Les mouvemens de ce corps qui battoit plusieurs marches à la fois, & sembloit prêt à descendre, firent craindre aux Tartares qu'on n'eût dessein de les prendre en flânc.

L'épouvante (*l*) se mit parmi eux. Quelques-uns lâcherent pied, & entraînerent par leur exemple ceux qui ne voyant rien de désespéré, vouloient

met pourtant dans le Palatinat de Miscislaw. *nov. Polon. Descript. pag.* 416.

(*h*) KOJALOWICZ. *pag.* 312. CROMER. *pag.* 686. NEUGEBAV. *pag.* 450.

(*i*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 313. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 183. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1199.

(*k*) OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 246.

(*l*) CROMER, *pag.* 687.

ALEXANDRE. 1506. loient encore pressentir la fortune, & tenter par une nouvelle attaque de mettre le désordre dans les rangs des Lithuaniens. Glinski profita de leur déroute, & les chassant devant lui comme des bêtes farouches, il poussa (*a*) les uns dans un marais où ils perdirent la vie, & il n'abandonna les autres, que lorsqu'il n'en vit plus qu'il pût atteindre, ou qui eussent le courage de se rallier.

Maître du champ de bataille & de tous les environs, il attendit les divers partis, qui croyant rejoindre leur armée, revenoient tranquillement y déposer leur butin. Il les enveloppa les uns après les autres, & il n'en échappa presqu'aucun à la fureur de ses soldats. On (*b*) compta qu'il étoit péri 20000. de ces Barbares. On leur prit 23000. chevaux & 40000. habitans du Duché qu'ils emmenoient esclaves.

Le (*c*) Roi étoit à l'agonie, quand il reçut la nouvelle de cette heureuse expédition. Il avoit perdu l'usage de la parole ; mais on vit ses yeux mouillés de larmes. Il leva les mains au ciel, & parut rappeller tout ce qui lui restoit de forces, pour marquer la joie qu'il en ressentoit.

Ce Prince (*d*) n'avoit ni de grandes vertus, ni de grands vices. Ses talens étoient bornés ; ses desseins ne l'étoient pas. Il vouloit tout embrasser, & ses mauvais succès ne le firent jamais appercevoir du peu d'étendue de son génie. Toujours

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 314.
(*b*) *Id. ibid.*
(*c*) *Ibid.* NEUGEBAVER. *pag.* 451. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 184 STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1199. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 219. *ver.* HENELII AB

urs inquiet sans rien prévoir, il craignoit tous accidens, & il n'en étoit point qui ne le surprît, comme s'il n'avoit pas eu la foiblesse de craindre. Indolent & trop crédule, il donnoit sa confiance à de lâches courtisans, qui ne cherchoient qu'à tirer profit de sa foiblesse. Ne sachant ni se respecter, ni se suffire, il n'osoit faire usage de sa raison avec ces hommes faux & avares, qui ne le regardoient que comme le ministre de leurs volontés. Aussi n'étoit-il considéré que par le faste qu'il aimoit, & qu'il paroissoit n'aimer que pour en imposer & cacher la honte de sa dépendance. Le luxe, qui depuis la découverte du nouveau Monde avoit porté les semences de corruption dans l'Europe, comme pour venger l'Amerique des trésors qu'on lui avoit enlevés, s'étoit répandu en Pologne; & tout grossier qu'il étoit encore, il n'en étoit pas moins dangereux. Il commençoit à dégrader le maître & les sujets. Détournés du bien public, les Polonois n'avoient à cœur que leurs intérêts propres; & le Roi moins attentif aux besoins de l'Etat, s'étoit fait des besoins de mollesse & de vanité, qu'il s'étudioit uniquement à satisfaire. Il étoit généreux, ou pour mieux dire, prodigue. Il (e) donnoit tout, jusqu'aux biens même de la Couronne, & il donnoit sans discernement. Des chanteurs, des joueurs d'instrumens avoient autant de part à ses graces, que les per-

ALEXANDRE. 1506.

AB HENNENFELD. *Annal. Silef. pag.* 383. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. I. pag.* 119.

(d) KOJALOWICZ. *pag.* 315. CROMER. *pag* 687.

(e) KOJALOWICZ. & CROMER. *ubi suprà.* HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap. II. p.* 83. NEUGEBAUER. *p.* 451.

Sigiſmond, l'empêcherent de ſe venger de cet outrage; car c'eſt ainſi qu'elle regardoit une démarche qui venoit moins du zéle que les Lithuaniens avoient pour leurs propres intérêts, que du chagrin qu'ils conſervoient encore d'un aſſujettiſſement dont ils n'avoient pû ſe défendre. Pour cette fois la Pologne leur pardonna de l'avoir prévenuë, & elle n'eut garde de renoncer aux avantages qu'elle ſe promettoit du Prince qu'elle avoit deſſein de choiſir.

C'étoit d'ailleurs le ſeul de la maiſon de Jagellon qui pût aſpirer à la Couronne. Uladiſlas ſon (*a*) frere, Roi de Hongrie & de Boheme, lui cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir. Il avoit même envoyé un Ambaſſadeur à la Diette, pour y ſolliciter les voix en ſa faveur. Elles ſe réunirent toutes à le nommer par acclamation. On lui envoya des (*b*) Députés à Vilna, & il (*c*) ſe rendit bientôt après à Cracovie, où il fut couronné le 24. Janvier par André Roſa, Archevêque de Gneſne.

1507. Le nouveau (*d*) Roi s'appliqua d'abord à retirer tous les domaines qu'Alexandre avoit eu l'imprudence d'aliéner. Les revenus qu'ils devoient produire devenoient néceſſaires aux grands deſſeins qu'il méditoit. L'uſage qu'il avoit fait de

(*a*) *Id. p.* 319. BERN. VAPOV. *ubi ſuprà*. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. p.* 383. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. Lib. VII. pag.* 452. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 186.

(*b*) C'étoient Vincent Przerembski, Evêque d'Wladiſlaw, Jean Lubranski, Evêque de Poſnanie, Matthias Drzewicki, Evêque de Przemyſlie; le Palatin de Poſnanie, André Szamotuly, celui de Beltz, Jean Tarnowski, & Jean Laski, Grand-Chancelier du Royaume. NEUGEBAVER. *ubi ſuprà*.

ses premieres années, sembloit répondre du succès de tout ce qu'il voudroit entreprendre pour la gloire de la nation. SIGISMOND I. 1507.

Elevé (e) en Hongrie, il y avoit autant profité des défauts que des vertus du Roi son frere. Une avide attention à s'instruire lui avoit donné les connoissances dont il avoit besoin; & jeune encore, il avoit acquis l'expérience qui ne vient d'ordinaire qu'à un âge où elle est presque inutile, & qu'on ne doit souvent qu'à des fautes qu'elle n'est plus capable de réparer. Uladislas (f) l'ayant établi Gouverneur de la Silésie, il s'étoit comporté avec tant de sagesse & d'habileté, qu'il s'y étoit fait autant aimer des citoyens en rebutant quelquefois les ordres de son frere, qu'estimer de son frere lui-même, lorsqu'il osoit le plus résister à ses volontés.

Les (g) Moscovites ne le virent qu'à regret à la tête de la République. Ils espéroient beaucoup des dissensions qui subsistoient (h) toujours entre Glinski & les Grands de Lithuanie. La victoire que ce Général avoit remportée depuis peu sur les Tartares, n'avoit fait qu'aigrir davantage ses ennemis. Ils ne pouvoient lui pardonner le bonheur même qu'il avoit procuré à la Patrie.

Sigis-

...rd. KOJALOWICZ. *pag.* 318.
(c) *Id. pag.* 319.
(d) *Id. pag.* 324. STAN. SARNIC. *pag.* 1200. NEUGEBAUER. *pag.* 455.
(e) CROMER. *pag.* 695.
(f) *Id. pag.* 669. 696. HENELII AB HENNENFELD. *Ann. Silesia. pag.* 373. 383
(g) KOJALOWICZ. *pag.* 316.
(h) *Id. pag.* 319.

Sigiſmond n'ignoroit point l'inſolente fierté de Glinski. Informé (a) que cet homme puiſſant & hardi avoit fait tout nouvellement des brigues dans le Duché pour s'en faire déclarer le maître, il craignoit que par un plus grand excès de témérité, cet eſprit préſomptueux ne fît éclater ſon ambition au moindre jour qu'il trouveroit à la ſatisfaire.

Des rapports vrais ou faux fortifioient tous les jours ces impreſſions ſiniſtres. Le Roi ne put les cacher. Il eût voulu toutefois s'attacher un ſujet, qui ayant été lui ſeul la reſſource de la nation, paroiſſoit plus propre qu'un autre à la défendre. Mais quand il auroit pu réuſſir à fléchir ſon audace, il eût eu de la peine à calmer la haine des courtiſans; & il ne pouvoit rien attendre d'une réconciliation qui n'auroit été faite que par autorité ou par bienſéance.

Il ſe réſolut à citer Glinski devant le Sénat, & à lui faire rendre compte de ſa conduite. Le (b) Palatin de Troki, Jean Zabrzezinski ſe rendit ſon accuſateur. Le procès fut inſtruit, mais (c) avec plus de lenteur qu'on n'en devoit attendre de la paſſion qui l'avoit fait intenter, & qui engageoit à le pourſuivre.

Ces délais affectés, & qu'on ne ſe donnoit que pour ne pas paroître avoir précipité un arrêt peu favorable & déja réſolu, donnerent (d)

la

(a) *Id. ibid. & pag.* 320. NEUGEBAVER. *Hiſt. Pol. pag.* 453. BERN. VAPOV. *pag.* 534.

(b) *Ibid.*

(c) KOJALOWICZ. *pag.* 320.

(d) *Id. pag.* 321. BERN. VAPOV. *ubi ſuprà.* NEUGEBAVER. *pag.* 454.

la hardiesse à l'accusé de presser lui-même le jugement de son affaire. Mais (e) il avoit déja reclamé les armes du Czar, en promettant de lui livrer toutes les places qu'il possédoit dans le Duché, & de lui fournir les moyens d'y assurer, ou d'y étendre ses conquêtes. SIGISMOND I. 1507.

Basile n'attendoit qu'une occasion d'y porter la guerre. Il y (f) entra à la tête d'une armée de 30000. hommes, résolu (g) néanmoins, par le peu de confiance qu'il avoit en ses troupes, à ne point accepter de combat. La nécessité où il étoit pour son propre intérêt de ne rien laisser transpirer de ses conventions avec Glinski, lui (h) fit prendre pour prétexte de sa rupture avec la République, le peu d'égards qu'il l'accusoit d'avoir pour la Reine sa sœur, depuis la mort d'Alexandre.

Ce frivole motif n'étonna point les Polonois. Ils connoissoient l'usage ordinaire des Ducs de Moscovie dans leurs déclarations de guerre. Ils n'attribuerent celle-ci qu'à l'ambition de Basile, & ils n'eurent aucune défiance du traître qui l'avoit excitée. Ils le croyoient accablé sous le poids de ses malheurs, & plus occupé à prévenir la condamnation dont il étoit menacé, qu'à la mériter de nouveau, ou à l'aggraver par de plus grands crimes.

Sigismond n'étoit attentif qu'à la marche des Mos-

(e) *Id. pag.* 456. KOJALOWICZ. *pag.* 322. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 187.
(f) BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 535.
(g) KOJALOWICZ *ubi suprà.*
(h) ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tom. III. pag.* 552.

SIGIS-MOND. I. 1507. Moscovites. Il (a) eut à peine assemblé son armée, qu'il se mit en campagne pour les repousser. Il ne respiroit que la vengeance ; il n'eut point occasion de l'exercer. Arrivé entre la Berezina & le Boristhene, il apprit que l'ennemi n'osant l'attendre, étoit rentré précipitamment dans son pays. Le premier dessein des Polonois fut de le suivre : la disette des vivres les fit retourner dans leurs quartiers. Ils (b) n'y furent pas plûtôt, que les Moscovites accrus par de nouvelles levées, retournerent sur leurs pas, au nombre de 60000. & firent une irruption dans le Palatinat de Mscislaw.

1508. Ce (c) fut alors que Glinski craignant qu'on ne découvrît ses liaisons avec Basile, résolut de passer dans son camp ; & à la faveur des troupes, dont il lui demanderoit la conduite, de faire le plus de dégât qu'il pourroit dans le Duché. Prêt à consommer ce projet, il en exécuta un autre qui mit le comble à sa perfidie. Il assassina (d) Zabrzezinski, qu'il surprit à une heure induë dans sa maison, & à qui il fit couper la tête en sa présence.

L'arrivée (e) de Glinski fit un plaisir extrême au Czar, qui le regardoit comme un homme utile, nécessaire même à ses desseins. Basile n'avoit pas assez de probité pour le détester & le crain-

(a) VAPOV. *loc. cit.* KOJALOWICZ. *pag.* 322.
(b) NEUGEBAVER. *pag.* 456.
(c) *Id. ibid.*
(d) KOJALOWICZ. *pag.* 323. BERN. VAPOV. *pag.* 536. NEUGEBAVER. *ubi suprà.* PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 187.
(e) KOJALOWICZ *pag.* 328.
(f) VAPOV. *loc. cit.*

ſtraindre. Il lui confia le commandement de ſon armée, qui eut d'abord quelques ſuccès. Le (*f*) nouveau Général ſe rendit maître de pluſieurs places ſur (*g*) le Przydiecz, & vint enfin mettre le ſiége devant la ville de Minsko. SIGISMOND I. 1508.

Sigiſmond plus étonné de ſes progrès, que de l'excès de ſa trahiſon, ordonna à (*h*) Nicolas Firley, Palatin de Lublin, de mener l'armée de Lithuanie contre ce rebelle, tandis qu'avec les troupes de ſa maiſon, & toutes celles de la Couronne, il ſe diſpoſoit lui-même à l'aller chaſſer de ſes Etats. Il ne (*i*) doutoit pas qu'il ne pût le vaincre ; il ne craignoit que de ne pouvoir pas le rencontrer.

Il preſſoit ſa marche, & la dirigeoit du côté de Minsko, lorſqu'il apprit la levée du ſiége de cette place, & (*k*) que les Moſcovites s'étoient retirés à Boriſſow. Impatient de les atteindre, il redoubla de vîteſſe. Elle ne ſervit qu'à hâter la fuite des ennemis, qui ſe replierent ſur Orſza, & qui pourſuivis encore, paſſerent le Boriſthene, où ils ne ſe crurent même pas en ſûreté dès qu'ils virent les Polonois ſur l'autre rivage.

En (*l*) une ſeule nuit toute l'armée de Glinski fut diſſipée, malgré les efforts que fit ce Général pour l'arrêter. Il ne reſtoit plus à Sigiſmond qu'à continuer de marcher après elle ; mais ce Prin-

(*g*) ANDR. CELLAR. *regn. Polon. Deſcript. pag.* 297. 384.
(*h*) Il étoit de la maiſon de Lewart. *Vid.* OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. II. pag.* 109. 117. *& ſeqq.*
(*i*) VAPOV. *pag.* 536.
(*k*) *Ibid. &* KOJALOWICZ. *loc. cit.* NEUGEBAVER. *p.* 457.
(*l*) *Id. ibid.* VAPOV. *pag.* 537. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1201.

SIGIS-MOND I. 1508. Prince qui (*a*) n'avoit pas tardé à traverser le fleuve, n'osa (*b*) s'engager dans un pays qu'il trouvoit inculte & coupé de toutes parts de bois & de marais. Il se contenta d'envoyer quelques troupes légeres après ces malheureux, qui lui déroboient la gloire qu'il espéroit de leur défaite.

Le Duc Ostrog, nouvellement (*c*) échappé des mains de ces barbares, & qui brûloit de se venger des traitemens indignes qu'il en avoit reçus, eut (*d*) ordre de les suivre. Stanislas (*e*) Kiszka fut aussi envoyé après eux. Leur expédition fut assez heureuse. Ils rencontrerent quelques corps des fuyards, & les défirent. Ils (*f*) porterent le dégât dans les terres de Basile; ils (*g*) pénétrerent jusqu'auprès de Moskow; ils brûlerent des contrées entieres.

Ces avantages, peu glorieux en eux-mêmes, ne laisserent pas de valoir à Sigismond presqu'autant qu'une victoire. Basile venoit d'apprendre à respecter ce Prince & ses sujets. Il (*h*) demanda la paix, & il ne (*i*) l'obtint qu'aux conditions qu'il avoit toujours refusées.

1509. Malheureusement elle ne fut guères plus durable que celle qu'on avoit faite neuf ans auparavant

(*a*) KOJALOWICZ. *pag.* 329.
(*b*) *Id. pag.* 330.
(*c*) *Id. pag.* 323.
(*d*) *Id. pag.* 331.
(*e*) *Id. ibid.* PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 188. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 458.
(*f*) KOJALOWICZ. *pag.* 332.
(*g*) Ils pousserent leur course jusqu'au delà de Wyezma, d'où l'on ne compte que quarante-six milles jusqu'à Moskow. ALEX. GUAGNIN. *rer. Pol. Tome II. pag.* 185.

rant avec les Valaques. Bogdan qui (k) avoit SIGISMOND I. 1509.
ccédé à Etienne son pere, ne pouvoit pardon-
r aux Polonois le refus (l) qu'ils lui avoient
t d'une sœur du Roi, qu'il demandoit en
riage. Quelque polie qu'eût été la réponse
Alexandre qui regnoit alors, le Valaque y a-
it entrevu un air d'indifférence qui approchoit
i mépris. Soutenu (m) par plusieurs corps de
urcs & de Tartares, il étoit entré dans la
odolie, dont il vouloit s'emparer. N'ayant (n)
à forcer Kamieniecz à se rendre, il avoit re-
onté le Niester pour assiéger Halitz. Cette
ace avoit résisté à ses efforts, & ne l'avoit pas
buté d'un nouveau siége.

Il (o) investissoit Leopold, lorsqu'il apprit que
igismond marchoit à lui à grandes journées.
issi d'épouvante, il retourna sur ses pas, ré-
lu de tout dévaster sur sa route. Sa fuite ne fut
spendue que par le siége de (p) Rohatin, pla-
: foible & qui ne pouvoit tenir qu'aussi peu
: temps qu'il en restoit aux Valaques pour é-
iapper aux Polonois. Ils prirent cette ville, &
osant s'y établir, ils la pillerent & la mirent
i cendres. Ses tristes débris fumoient encore
l'arrivée de Sigismond, qui ne daignant pas
ourir plus longtemps après un ennemi qu'il n'eût
point

(h) *Id. ibid.* BERN. VAPOV. *pag.* 538. PAST. AB HIRENBERG. *pag.* 189.
(i) KOJALOWICZ. *pag.* 333. NEUGEBAVER. *pag.* 459.
(k) Hist. Othom. par le Pr. CANTIMIR *Tom. II. pag.* 70.
(l) NEUGEBAVER. *pag.* 447. CROMER. *pag.* 682.
(m) NEUGEBAVER *pag.* 459.
(n) *Id. pag.* 460.
(o) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 334.
(p) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 49.

point eu de gloire à écraser, quand même il l'auroit pû atteindre, se contenta d'envoyer quelques régimens à sa poursuite.

Nicolas (a) Kamieniecki, Palatin de Cracovie, fut chargé de les mener, & d'entrer aussi avant qu'il pourroit dans la Valaquie. Il lui fut aisé d'obéir. Il ne trouva que des campagnes désertes, un pays ouvert de toutes parts, & des habitans qui ayant oublié leurs forces, croyoient éviter leur ruine en se présentant eux-mêmes au joug qu'on venoit leur imposer. Kamieniecki (b) le fer & la flamme à la main, parvint jusqu'aux murs de Soczawa. N'étant point en état d'en entreprendre le siége, il se contenta d'en dévaster tous les environs.

Il retournoit vers les frontieres, & une partie de sa troupe avoit déja passé le Niester, quand il se vit assailli tout d'un coup par une armée de Turcs & de Valaques, sortis précipitamment des bois & des rochers d'alentour. Il reconnut bientôt à leur aveugle impétuosité, qu'il pouvoit leur résister quoique fort inférieur en nombre. Il les étonna d'abord par sa fermeté; & sçachant que le plus sûr moyen de se défendre contre des lâches, c'est d'être le premier à les attaquer, il n'hésita point de marcher à leur rencontre. Echauffé plus que jamais du desir de venger sa nation de l'insolence de ces peuples, il fondit sur eux avec tant d'ordre & de valeur, qu'il les mit en déroute. Ce fut alors que ne les comp-

(a) NEUGEBAVER. *ubi suprà*. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 189. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1201. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 540.

lptant plus que par les morts & les blessés tomboient devant lui, il les dissipa, les rsuivit, & n'en laissa aucun regagner les ix des montagnes d'où ils étoient sortis, & ls regardoient comme un asyle dans leur dé-e. La pluspart furent massacrés, & plusieurs gés de se rendre. SIGISMOND I. 1509.

Cette victoire si utile à l'Etat, auroit dû com-' Kamieniecki de gloire. Elle ne servit qu'à légrader. Le métier des armes, devenu de-s, du moins pour quelques nations, une é-e d'honneur & de politesse, altéroit alors s les Généraux mêmes les sentimens de pitié plus naturels. Kamieniecki se (c) souvenant : le Woiewode Etienne avoit fait mourir antité de Polonois, qui en divers combats oient vûs contraints de lui rendre les armes, t devoir user du droit de représailles; il fit acher la tête à presque tous les prisonniers 'il avoit faits. Il ne voyoit pas qu'il approu-it par sa barbarie, celle qu'il abhorroit en ef-, & qu'il se deshonoroit lui-même, pour eux faire éclater l'infame lâcheté du Prince nt il vouloit se venger.

Le malheur que venoient d'essuyer les Vala-es auroit dû apprendre aux Moscovites à re-ecter les Polonois. Il ne fit qu'exciter la ja-usie de ces peuples, qui à peine sortis de leur scurité, ne craignoient rien tant que d'être éprisés des nations voisines. La honte leur don-

(b) *Id. pag.* 541.
(c) *Id. ibid.* NEUGEBAVER, *Hist. Pol. pag.* 461. PAST. HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 189, 190.

SIGISMOND I. 1509. donnoit du courage, & ils l'étayoient de toutes les ruses qui pouvoient en assurer le succès.

Il n'étoit pas aisé de se défendre de celles qu'ils employerent pour se rendre maîtres du Duché de Pleskow, dont (a) Vitolde avoit fait autrefois une Province de ses Etats. Basile (b) ayant feint de mener une armée en Livonie, la fit camper assez près de la (c) capitale de ce Duché. La paix qu'il avoit faite avec la Pologne, les prétextes qu'il donnoit à sa marche, la confiance qu'il affectoit dans un pays, où au moindre signe de trahison, il eût pû être défait sans ressource, rien ne permettoit de se méfier de ses desseins. Ce Prince avoit même un avantage que son orgueil lui cachoit sans doute. L'idée que l'on avoit de sa rusticité aidoit au succès de ses tromperies, tandis que sa rusticité même pouvoit elle seule l'empêcher d'être trompé. Le piége qu'il tendoit étoit grossier; ce fut précisément ce qui le rendit inévitable.

Il fit inviter le Gouverneur & les principaux de Pleskow à venir dans son camp, où il les reçut avec une politesse d'autant plus propre à séduire, qu'elle n'avoit rien d'affecté, & qui ne se sentît de la rudesse ordinaire de ses manieres. Mais pendant qu'il leur donnoit des fêtes dont ils s'occupoient, peut-être moins par goût que par bienséance, des Prêtres de sa communion qu'il avoit amenés à dessein, attroupoient le peuple

(a) DLUGOSS. *Hist. Pol. Tom. I. pag.* 492, 493.

(b) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. p.* 337. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 543.

(c) Voyez la description de cette ville dans NEUGEBAUER. *pag.* 461. Son vrai nom chez les Moscovites est celui

dans la ville, & le soulevoient contre SIGIS-
giftrats. Ils lui représentoient qu'étant du MOND I.
rit que les Czars de Moscovie, il lui 1509.
oit mieux d'obéir à ces Princes qu'à des
ui traitoient la Religion Grecque de foi-
le de superstition. Ce fut assez du mot
gion pour ameuter ces Chrétiens schis-
es.

un moment toute la ville fut sous les ar-
On y (d) appella Basile, on l'y reconnut
ouverain. Le changement parut heureux
qu'il étoit nouveau, & toute la Province
ıjuguée avant qu'on fût en état de la se-

e restoit à Basile qu'à conserver ce qu'il
cquis. Le moyen qu'il y employa fut ce-
ı tyran, à qui l'ingratitude même, toute
: qu'elle est, paroît une vertu quand elle
re utile. Il fit venir de ses anciens sujets
ccuper ses nouvelles conquêtes, & (e) fit
ıer esclaves dans son pays ces mêmes ha-
qui avoient eu l'imprudence de se soumet-
on Empire.

imond n'eut regret qu'aux vastes contrées 1510.
enoit de perdre. Il ne lui restoit d'autre
e contre les Moscovites, que le Duché
oczk; & (f) Basile le démembroit déja,
ıaçoit de pénétrer dans le sein de la Li-
:. Il importoit de réprimer au plutôt la
fou-

skow. ALEX. GUAGNIN. *Tom. II pag.* 189.
OJALOWICZ. *pag.* 338.
ERN. VAPOV. *ubi suprà.* ALEX. GUAGNIN. *Tom. II.*
oi.
OJALOWICZ. *pag.* 338.

SIGIS-MOND I. 1510.

fougueuse ambition de cet ennemi; mais le Roi se voyoit sur le point d'avoir à soutenir une guerre contre les Chevaliers Teutoniques, qui après plus de quarante ans refusoient d'observer le traité qu'ils avoient fait avec la République.

L'indépendance qu'ils affectoient venoit uniquement de la fierté de leur Grand-Maître. C'étoit toujours ce même Frédéric, Duc de Saxe, qu'on n'avoit pû (a) obliger à prêter hommage à la nation, & qui ne vouloit même pas qu'il fût dit qu'elle eût aucune sorte de devoir à exiger de ses freres. Rien n'étoit plus hardi que ses prétentions. Il (b) envoya l'Evêque de Poméranie signifier à Sigismond & au Sénat, qu'ils eussent à lui restituer la Poméranie & la partie de la Prusse qu'ils possédoient. Il vouloit que la République le déchargeât lui & tous ses successeurs des obligations qu'elle leur avoit imposées, & sur-tout de celle de lui fournir dans ses guerres un certain nombre de soldats. Il prétendoit (c) enfin que les Polonois renonçassent pour toujours au droit qui leur avoit été accordé d'être reçus dans l'Ordre.

Des articles si formellement opposés au traité fait en 1466. entre le Roi Casimir IV. & le Grand-Maître Louis Erlichausen, furent tous rejettés, au dernier article près qu'on accorda d'une commune voix, & avec un (d) rire insultant qui faisoit voir que la nation avoit cru pour le moins les Teutoniques autant illustrés par

(a) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 130. BERN. VAPOV. *pag.* 545. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. VII. pag.* 336.
(b) *Id. pag.* 340. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 543. NEUGEBAVER. *pag.* 463.

les Polonois qu'ils avoient reçus, que ces Polonois s'étoient crus honorés par leur qualité de Chevaliers Teutoniques. SIGISMOND I. 1510.

Quelque déraisonnables néanmoins que fussent les propositions du Grand-Maître, elles étoient appuyées par l'Empereur Maximilien. Deux (e) de ses Ministres, envoyés expressément à Cracovie, travailloient à les faire accepter. Fiers de la puissance de leur Prince, ils croyoient ne devoir trouver aucun obstacle à leurs négociations. Aussi leur plus grand soin fut de faire entrevoir à Sigismond, que l'Empire étoit résolu à ne rien épargner pour engager la nation à satisfaire aux demandes qui lui étoient faites.

Ces menaces qui leur tenoient lieu de raisons, annonçoient (f) une guerre des plus vives, & la République ne pouvoit ni ne devoit chercher à l'éviter. Il ne lui convenoit pas de donner les mains à l'infraction d'un traité, qui lui garantissoit une des plus riches portions de ses domaines. Encore moins auroit-elle voulu se deshonorer, en abandonnant par de simples motifs de crainte, des avantages qu'elle ne devoit qu'à son opiniâtre valeur.

Il ne lui restoit plus qu'à se hâter de prendre les armes, pour faire face aux Chevaliers, & à l'Empereur lui-même. Ses efforts ne pouvoient être trop grands. Maximilien devoit lui paroître d'autant plus redoutable, que c'étoit moins la

(c) *Id. pag.* 464.
(d) BERN. VAPOV. *ubi suprà.*
(e) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 340. NEUGEBAV. *p.* 461.
(f) BERN. VAPOV. *pag.* 544.

1510. la politique que la haine qui engageoit ce Prince à l'attaquer. Ainsi que le feu Empereur, Frédéric III. son pere, il ambitionnoit de posséder la Hongrie, & il (*a*) ne pouvoit supporter que la Pologne eût donné tant de fois pour maîtres à ce Royaume, des Princes de la maison de ses Rois.

Les intérêts des Chevaliers lui aidoient à couvrir sa jalousie. Heureusement pour la République, ils ne servirent pas long-temps à la cacher. La mort (*b*) inopinée du Grand-Maître Frédéric lui ôta ses frivoles prétextes; mais pouvoit-il manquer d'autres raisons spécieuses d'insulter la nation? Rien n'est plus fécond en moyens que l'injustice; & ce Prince hazardoit sans crainte tout ce qu'il croyoit pouvoir augmenter l'éclat de sa maison.

1512. Toujours occupé du dessein d'attaquer la Pologne, Maximilien (*c*) eut recours aux Moscovites. Il ne se souvenoit plus que de leur région, & des contrées voisines, étoient sortis autrefois ces essains de Barbares, qui avoient détruit l'Empire Romain. Il ne considéra point qu'on retrouvoit encore en eux des restes de cet esprit inquiet & féroce, qui avoit engagé leurs

peres

(*a*) PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. Lib. III. Cap. VI. pag.* 193. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. centur. VI. p.* 61. BERN. VAPOV *Fragm. p.* 558. NEUGEBAVER. *p.* 469.

(*b*) BERN. VAPOV *pag.* 545. NEUGEBAVER. *pag.* 464.

(*c*) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 349. BERN. VAPOV. *pag.* 550.

(*d*) HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 386. BERN. VAPOV. *ubi suprà.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 464. KOJALOWICZ. *loc. cit.*



peres à quitter leurs climats pour en habiter de plus doux & de moins sauvages. Il osa le premier apprendre à ses successeurs à rechercher leur alliance. Mais cet exemple, plus suivi de nos jours qu'il ne le fut jamais, laisse encore lieu de douter si cette nation, depuis le moment sur-tout qu'on a sçu la plier aux loix d'une discipline exacte, n'est pas plus à craindre pour ceux de leurs voisins, qui prennent l'habitude de l'employer à leur défense, qu'elle ne peut leur être utile par les secours qu'ils ont droit d'en espérer. SIGISMOND I. 1512.

Ce qui anima le plus l'Empereur à susciter ces peuples contre la République, ce (*d*) fut le mariage que Sigismond (*e*) venoit de contracter avec la fille du Comte de Scepus, Etienne Zapoliay, Palatin de Transylvanie.

La (*f*) nouvelle Reine avoit un frere nommé Jean, qui demandoit alors à épouser la fille du Roi de Hongrie. Ce jeune homme, un (*g*) des plus puissans Seigneurs du Royaume, se flattoit de parvenir un jour au thrône par cette alliance. Ses espérances étoient d'autant moins fondées, qu'Uladislas (*h*) avoit un fils de son mariage avec Anne (*i*) de Foix. Ce fils nommé

(*e*) *Id. pag.* 344. BERN. VAPOV. *pag.* 548. NEUGEBAUER. *pag.* 462.

(*f*) JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXXII. p.* 304. HENEL. AB HENNENFELD. *loc. cit.*

(*g*) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 68. JOAN. SAMBUC. *rer. Ungar. in calce.* BONFIN. *pag.* 757.

(*h*) *Id. pag.* 754. PETR. DE REWA. *pag.* 60. JOAN. DUBRAV. *pag.* 301.

(*i*) Elle étoit fille de Gaston de Foix, Comte de Candale, & de Catherine, Infante de Navarre.

SIGIS-MOND I. 1512. mé Louis, avoit (a) même été couronné dès le berceau Roi de Hongrie & de (b) Boheme. Mais soit que Zapoliay ne comptât pas beaucoup sur la vie de ce Prince, soit que par un de ces pressentimens, dont on ne peut se rendre raison à soi-même, il ne put s'empêcher de croire ce qu'il desiroit; il attendoit la Couronne presqu'aussi sûrement, que s'il avoit eu le droit d'y prétendre. Le mariage de sa soeur avec Sigismond lui donnoit un moyen de l'obtenir, & c'étoit précisément ce que l'Empereur croyoit avoir sujet de craindre.

Il (c) envoya le Baron d'Herberstein à Moskow, pour engager Basile à faire une invasion en Lithuanie. Il (d) promit à ce Prince qu'au premier avis de son entrée dans les Etats de Sigismond, il y pénétreroit lui-même avec une armée d'Allemands, & toutes les troupes des Chevaliers Teutoniques. Il s'obligea de lui donner désormais le titre de Roi & de Souverain même de toutes les Russies.

Ebloui (e) de ces offres, le Czar assembla une armée de 60000. hommes, & la (f) fit marcher vers Smolensko, dont il avoit toujours eu dessein de s'emparer. Glinski (g) étoit à la tête de cette armée. Il étoit vraiment capable de la commander; mais soit qu'il ne regardât son emploi de Général, & la confiance que lui témoignoit

(a) PETR. DE REWA. *pag.* 61.
(b) JOAN. DUBRAV. *pag.* 302.
(c) HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Silesia pag.* 386.
(d) KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 351. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 552.
(e) *Id. pag.* 350.

gnoit Basile, que comme un moyen de rentrer en grace avec Sigismond; soit qu'en effet malgré tous ses efforts, il ne pût réussir dans son entreprise, il sembla n'être venu sur les terres des Polonois, que pour y faire subsister ses troupes, & y dévaster quelques lieuës de pays. SIGISMOND I. 1512.

Accoutumés à échouer devant cette place, les Moscovites n'attribuerent qu'à leur peu d'expérience le malheur qu'ils avoient eu de ne pouvoir la forcer. Basile lui-même, persuadé que ses sujets ne pouvoient apprendre la guerre qu'à force de mauvais succès, ne fut ni chagrin ni honteux de la levée du siége. Il fit voir qu'il est aisé de convenir des fautes qu'on se sent capable de réparer, & que ce n'est guères que dans ce cas qu'on les avoüe.

Résolu de faire un nouvel effort, il leva (*h*) une plus puissante armée. Il envoya prier l'Empereur de se tenir prêt à faire la diversion qu'il avoit promise. Il lui demanda des ouvriers d'artillerie, & assez tôt après, (*i*) avec un train de 300. piéces de canon, qu'il devoit au travail de ces étrangers, les premiers maîtres qu'eussent encore eu ses peuples, il prit la route de Smolensko à la tête de 80000. hommes. 1513.

Cette armée, la plus forte que les Moscovites eussent jamais eue sur pied, étonna le Roi de Pologne sans néanmoins le décourager. Il

(*a*) se

(*f*) NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 464.
(*g*) *Id. ibid.* KOJALOWICZ. *pag.* 348. BERN. VAPOV. *pag.* 550.
(*h*) *Id. pag.* 552. KOJALOWITZ. *pag.* 351.
(*i*) NEUGEBAVER. *p.* 466.

SIGIS-MOND I. 1513. (a) se hâta de marcher contre Basile ; mais à peine arrivé à Minsko, il (b) apprit que la ville qu'il alloit secourir, avoit capitulé par les intrigues de Glinski, à qui le Czar désespéré de ne pouvoir la réduire, l'avoit promise en pur don, s'il pouvoit réussir à la lui faire remettre.

Le Général transfuge qui trouvoit un moyen de se tirer de la domination d'un Prince qu'il ne servoit qu'à regret, avoit eu l'art, par des émissaires secrets, de faire entendre aux principaux habitans de Smolensko, que ne pouvant éviter d'être pris d'assaut, il leur convenoit enfin de se rendre ; & qu'il leur importoit d'autant plus de prendre ce parti, que c'étoit à lui seul qu'ils devoient obéir dans la suite. Il leur apprit ses conventions avec Basile, & promit des récompenses à tous ceux qui paroîtroient les plus empressés à capituler.

En vain (c) Solohub qui commandoit dans la place, voulut représenter aux citoyens & aux soldats mutinés, qu'il étoit honteux de la livrer aux ennemis, dans le temps que Sigismond qui n'en étoit pas éloigné, se préparoit à la défendre, & qu'elle pouvoit même se passer de secours : on le menaça de le faire mourir, & on lui arracha les clefs de la ville, qu'on se hâta de remettre au Czar.

Ce Prince n'avoit aucun goût pour la véritable gloire. Il n'aimoit que l'éclat qui la suit. Quoi-

(a) KOJALOWICZ. *pag.* 353.
(b) *Id. ibid.* BERN. VAPOV. *pag.* 353. NEUGEBAUER. *ubi suprà*
(c) KOJALOWICZ. *pag.* 353, 354.

...qu'il ne dût la conquête de Smolensko ...la lâcheté d'une populace honteusement sé... ; il s'en applaudit autant que si elle eût été ...uit de sa valeur. SIGISMOND I.

...crut (d) dès ce moment que rien ne pou... lui résister. Il retourna dans ses Etats, obli... ous ses Boiards de prendre les armes, reti... ses forteresses tout ce qu'il avoit de sol... en état de servir, & revint (e) avec 100000. ...mes faire une nouvelle incursion dans le Du... Arrivé à Smolensko, où il avoit laissé as... e troupes pour la garantir des insultes des ...nois, il partagea son armée. Quatre-vingts ... Moscovites eurent ordre d'aller plus avant. ...evoient s'emparer des villes d'Orsza & d'O... ko, & pénétrer jusqu'à la capitale même ... Lithuanie. La crainte qu'ils eurent de Si...ond qui campoit (f) près de Borissow avec ...o. cavaliers d'élite, les obligea de retour... ...ur leurs pas. 1514.

...pendant le voisinage de ce Prince, prêt à ... bataille à ses ennemis, fut une occasion ...inski de lui envoyer demander pardon de ...rfidie. Irrité (g) contre Basile de ce qu'il ...fusoit la souveraineté de Smolensko qu'il ...voit promise, honteux plus que jamais de ... un Prince sans caractere & sans moeurs, ... voulut plus différer d'implorer la clé...e de son ancien maître. La justice ni la raison

Ibid.
Id. pag. 355.
NEUGEBAVER. pag. 467. BERN. VAPOV. p. 554.
KOJALOWICZ. ubi suprà.

raison ne le rappelloient à lui-même; le repentir de la plûpart des coupables n'a pour l'ordinaire d'autre cause que l'infortune & le besoin? Glinski écrivit à Sigismond; & pour (a) l'engager à lui faire grace, lui promit de le rendre maître de la ville de Smolensko, quelle que fût l'attention de Basile à se la conserver.

Le Roi fut touché de ce retour; & ne pouvant s'imaginer qu'il ne fût sincere, il fit sçavoir à Glinski que sa patrie, comme une tendre mere, lui tendoit les bras, & qu'elle le recevroit avec d'autant plus de bonté, qu'elle le voyoit disposé à ne rien oublier pour mériter sa confiance. Il ne s'agissoit plus que de concerter avec lui les moyens qu'il vouloit employer pour surprendre Basile.

Un (b) jeune Polonois fut chargé de l'aller trouver dans son camp. Il lui étoit ordonné de se dire déserteur: il ne manqua pas d'en affecter les discours & les manieres; mais ce fut sans doute avec trop d'étude. Il fut décélé par l'attention même qu'il avoit à ne l'être point. Glinski se doutant de ses ordres, n'osa rien faire en sa faveur. Il se préparoit seulement à le contredire s'il venoit à parler, & à faire passer ses dépositions pour un stratagême des Polonois, qu'on croyoit encore intéressés à le perdre. Ses précautions furent inutiles. Le jeune homme nommé Trepka, ne révéla point le sujet qui l'avoit conduit chez les Moscovites. Il donna

(a) VAPOV. & NEUGEBAVER. *loc. cit.*
(b) KOJALOWICZ. *pag.* 356. STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1201. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 191.

m exemple de fermeté digne du temps de cienne Rome. Nouveau Scévola, il soutint reuve du feu sans rien découvrir. Attaché à broche, & consumé peu-à-peu, il ne sçut souffrir, déplorer son sort & se taire. SIGIS-MOND I. 1514.

Jn courage si héroïque sembloit devoir être alut de Glinski. Il ne fit que confirmer les pçons de Basile, Prince d'autant plus mé-it qu'il étoit méchant & grossier. S'il faut croire cependant quelques Auteurs Polonois, usieurs (c) Grands de l'État à qui Sigismond itoit crû obligé de faire part des desseins de linski, & qui craignoient le retour de ce par-re, avoient fait avertir le Czar du projet qu'il éditoit. Quoi qu'il en soit, Glinski (d) fut rêté, chargé de fers, & conduit dans les ex-émités les plus reculées de la Moscovie. Il étoit guères possible qu'il pût éviter le châti-ent de sa premiere trahison, & du meurtre i'il avoit commis en la personne du Palatin de roki.

A la vérité, sur les instances de l'Empereur, sortit enfin de son esclavage, & fut même tabli dans ses dignités; mais la vengeance cé-ste le poursuivoit. Elle n'avoit différé son sup-ice, que pour le lui rendre plus cruel.

Revenu de son exil, il crut se mettre à l'a-i de toute disgrace, en couvrant ses vices d'u-e apparence de vertu. Pour prévenir la défian-ce,

(c) Kojalowicz. pag. 355. Bern. Vapov. pag. 554. Lez. Guagnin. rer. Polon. Tom. III. pag. 521. Neuge-ver. Hist. Pol. pag. 467.
(d) Vapov. ubi suprà. Kojalowicz pag. 357.

SIGISMOND I. 1514.

ce, il fit précisément tout ce qui sert le plus à la faire naître. Il feignit de ne pouvoir supporter aucun défaut. Offusqué du vrai mérite, il s'étudioit à l'avilir; il en vouloit sur-tout aux réputations équivoques. Les plus grands ennemis de l'homme faux sont ceux qui lui ressemblent.

Sa propre niéce, femme de Basile, ne fut point exempte de sa critique. Choqué de sa conduite, qui ne répondoit point en effet à son rang & à sa naissance, il osa la lui reprocher. Ses remontrances furent mal reçues. La Czarine lui fit crever les yeux; & comme si ce n'eût pas été assés pour une femme irritée, elle le fit jetter dans un cachot, où il mourut bientôt de faim & de misere. Ainsi ne pouvant échapper au châtiment de ses anciens crimes, il le dût à des marques même de probité, dont il avoit prétendu se faire un sujet de gloire.

Basile n'eut aucun regret aux avantages qu'il auroit pû retirer des talens de Glinski, s'il avoit sçu se l'attacher par les bienfaits que ce Général s'étoit proposés pour prix de ses conquêtes. Peu habile à connoître les hommes, le Czar étoit trop hautain pour s'étudier à les gagner. Il mit (a) à la tête de son armée un Moscovite, nommé Czeladin. Une conformité de caractère le lui fit préférer à tout autre. Czeladin étoit un homme hautain, & qui ne devoit qu'à sa profonde ignorance l'idée qu'il s'étoit faite de sa

(a) Id. pag. 358.

(b) BERN. VAPOV. pag. 554. NEUGEBAVER. pag. 468. ALEX. GUAGNIN. rer. Pol. Tom. III. pag. 554.

pacité. Esprit foible & borné, il croyoit sçavoir, & vouloit tout entreprendre. Il voit ni n'estimoit les Polonois. Pour mieux marquer le mépris qu'il en faisoit, il se van- l'un air insolent de n'avoir besoin que de res de cuir pour les soumettre, & pour apprendre à respecter le nom & la puissan- son Souverain.

SIGIS-MOND I. 1514.

n projet fut d'abord d'aller au-devant de mond pour lui livrer bataille. Il passa (c) oristhene avec les 80000. hommes qui a- it craint de s'avancer jusqu'à Borissow. Ar- à Orsza, il apprit que l'armée de la Cou- e venoit à lui. Elle étoit commandée par uc Constantin Ostrog, qui trouvant les covites dans une position des plus avanta- s, délibéra quelque temps s'il devoit les uer. Il étoit même sur le point de se re- , lorsqu'il (d) s'apperçut que leur chef aban- iant étourdiment son terrein, faisoit défi- ne partie de ses troupes vers le fleuve, & gagnoit à la hâte avec le reste l'armée qui servi à couvrir ce mouvement. Czeladin ttoit que trompés par cette manœuvre, les nois se débanderoient pour le poursuivre. étendoit revenir sur eux, & les surprendre un désordre égal à celui où ils auroient cru ouver lui-même. Ce qu'il avoit espéré n'ar- point. Ostrog le suivit à la vérité; mais une extrême précaution, & en ordre de lle.

Res-

(c) Id. ibid. & pag. 528.
(d) KOJALOWICZ. Hist. Lituan. pag. 359. STAN. SARN. Annal. Pol. pag. 1205. 1207.

Resserrés sur les bords du Boristhene, les Moscovites se virent contraints de le repasser. Ils replierent leurs ponts, & déja campés sur l'autre rive, ils insultoient les Polonois. Il ne falloit rien moins pour les rassurer qu'une riviere aussi rapide, & des rochers aussi escarpés que ceux qui la bordoient de leur côté. Ils se trompoient néanmoins. Leur confiance s'évanouit dès qu'ils (a) s'apperçurent que le Duc Ostrog faisoit construire un pont sur le fleuve pour le passage de son infanterie & lorsqu'ils virent surtout sa cavalerie se jetter à la nage pour les aller attaquer.

Etonné d'un courage qui paroissoit tenir de la fureur, Czeladin s'appliqua moins, comme il l'auroit dû, à empêcher ces corps de troupes de venir à lui, qu'à les bien recevoir, dès qu'ils entreprendroit de l'insulter dans ses postes. Ostrog (b) étoit à la tête des Lithuaniens, & Swierczowski commandoit les Polonois. Ils ne faisoient tous ensemble qu'environ 30000 hommes.

Les Lithuaniens eurent ordre d'engager la bataille. Le feu de leur mousquetterie n'ébranl point l'ennemi. Ils s'avancerent pour en ven aux armes blanches. Ils virent des gens imm biles, & qui les attendant de pied ferme, p roissoient résolus à se laisser tailler en pièc plûtôt que de reculer d'un seul pas. Accal par le nombre, les Lithuaniens commencer

(a) *Id. pag.* 1206.
(b) *Id. pag.* 1205. KOJALOWICZ. *pag.* 361. NEUG VER. *pag.* 468.

ler du terrein. Ils (c) feignirent du moins SIGIS-
: pouvoir résister, & se laisserent pousser MOND I.
:'à la portée d'une batterie, où ils s'ouvri- 1514.
tout-à-coup pour la laisser agir. Elle eut bien-
nis les ennemis en désordre.

e fut alors que la cavalerie Polonoise s'aban-
nant sur eux, les chargea le sabre à la main, is que l'infanterie les prenant en flanc, les uta sur les bataillons qui venoient soutenir attaque. En un moment la confusion se mit : tous leurs rangs. Czeladin épouvanté essa- : en vain de rassûrer son armée. Il prioit, il oit point écouté. Ce n'étoit que par inter- e que quelques corps de Moscovites se ral- t d'eux-mêmes, soutenoient le choc des Po- ois. Plus braves que hardis, ils luttoient con- un malheur déja décidé, & qu'ils augmen- nt par leur résistance. Un désespoir inutile ourne d'ordinaire en lâcheté. Tout s'ouvrit proche en proche devant l'armée de la Ré- olique. Quelques cavaliers (d) Lithuaniens nt pénétré jusqu'aux extrémités du camp en- ni, y trouverent un corps de réserve, qu'ils rent avoir été destiné à les tourner durant tion. Ils le forcerent à mettre bas les armes. nouveau malheur acheva de décourager les oscovites.

Ceux qui restoient n'avoient d'autre abri con- la rage du vainqueur que des tas de corps rts, dont ils s'étoient fait une espéce de bar- riere.

) Kojalowicz. *ubi suprà*. Stan. Sarnic. *pag.* 1206. ex Guagnin *Tom. III pag.* 555.

l) Stan. Sarnic. *pag.* 1206.

SIGISMOND I. 1514.

riere. Forcés dans ce retranchement, ils voulurent en sortir. Ils ne firent qu'avancer le moment de leur perte, les uns (a) se noyerent dans la riviere de Kropiwna, près de l'endroit où elle se jette dans le Boristhene; presque tous les autres furent massacrés, sans qu'on voulût accepter les conditions auxquelles ils offroient de se rendre.

On n'avoit peut-être jamais vû à la guerre de spectacle plus affreux. Toute (b) la plaine, l'espace de quatre milles, étoit jonchée de cadavres. Les blessés restoient sans secours au milieu des champs, & une foule d'officiers, enchaînés avec leurs soldats, demandoient en vain qu'on les traitât en prisonniers plûtôt qu'en esclaves. Czeladin (c) lié & garotté marchoit à la tête de ces malheureux, peut-être moins honteux de sa défaite, que de l'insolente & inutile audace qu'il avoit montrée avant le combat.

Cette victoire fit d'autant plus d'honneur aux Polonois, qu'ils n'avoient pas craint de se commettre avec une armée fort supérieure à la leur, & avec un peuple qui avoit sur eux un bien plus grand avantage: c'est que son abrutissement & sa misere lui donnoient pour la vie une indifférence, qui se trouvant jointe à une opiniâtre férocité, pouvoit aisément triompher du courage que la gloire anime, & que la gloire seule n'est pas toujours capable d'animer.

L'hu-

(a) *Ibid.* ALEX. GUAGNIN. *ubi suprà.*
(b) STAN. SARNIC. *pag.* 1206.
(c) *Id. pag.* 1207. ALEX. GUAGNIN. *pag.* 555.
(d) *Id. pag.* 529. NEUGEBAVER. *pag.* 468. STAN. SARNIC. *ubi suprà.* BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 555. PAST. AB HIR-

'humiliation de Basile devoit encore plus SIGIS-
er ses vainqueurs. Ce Prince ne pouvoit de MOND I.
-temps être en état de faire de nouvelles in- 1514.
ions dans le Royaume, ni même oser se
ger de la perte qu'il avoit eu le malheur d'es-
r. Trente-deux (d) mille de ses sujets avoient
dans la bataille, & on lui avoit fait quatre
e prisonniers, tandis que les Polonois n'a-
nt perdu tout au coup plus que quatre cens
nmes.

l leur restoit à constater leur succès par des
quêtes. Le hasard y avoit eu autant de part
le courage. Il falloit que l'activité soutenue
la prudence se hatât d'en recueillir les fruits.
s batailles seroient bien moins pardonnables
x yeux de la raison, si l'on ne s'y proposoit
e de tuer des hommes. Il importoit de re-
endre la ville de Smolensko. La consterna-
on des ennemis en rendoit la prise aisée. Les
lonois différerent trop (e) long-temps à l'at-
quer. Ordinairement on profite moins de son
nheur que de ses fautes. Le Czar moins
ésomptueux, ne songea d'abord qu'à retar-
r les progrès de l'armée de la Couronne; &
tte armée éblouie de la gloire qu'elle avoit
quise, négligea trop long-temps celle qui l'at-
ndoit. Ses Généraux & Sigismond lui-même,
s'aviserent de se rendre maîtres des places
qu'ils

IRTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 192. KOJALOWICZ. *Hist.*
tuan. pag. 361.
(e) *Id. pag.* 362. NEUGEBAVER. *pag.* 469. BERN. VA-
V. *ubi suprà & pag.* 556. PASTOR. AB HIRTENBERG.
rr. Pol. pag. 193.

SIGIS-MOND I. 1514. qu'ils avoient perduës, que lorsqu'elles eurent été mises en si bon état de défense, qu'il n'étoit plus possible de les forcer.

Cette lenteur imprudente pouvoit être excusable dans une nation plus propre à briller dans la chaleur d'un combat, qu'à réussir à des opérations qui demandent plus de travail que de courage, plus d'expérience que de vivacité, plus de fermeté dans les dangers que de précipitation à les vaincre, lors même qu'on se flatte le plus de les surmonter.

Ravi d'avoir contraint les Polonois de lever le siége de Smolensko, Basile se hâta d'en donner la nouvelle à l'Empereur, qui ne parut point touché de cet avantage. Ayant (a) cru susciter à Sigismond un ennemi redoutable, il ne voyoit plus dans le Czar, qu'un Prince orgueilleux sans talens, audacieux sans courage, incapable de racheter par une application utile, ce que la nature lui avoit refusé de génie & de capacité.

Les Moscovites mêmes, qu'il avoit crûs d'autant plus propres à la guerre, qu'étant nés sous un ciel rigoureux & dans un climat sauvage, ils devoient être naturellement robustes, d'un caractère violent & intraitable, & plus téméraires encore que courageux; ces Moscovites ne lui parurent que de vils esclaves, qui avoient de la rusticité sans valeur, & qui tenoient ferme dans un combat, que parce que placés entre leurs officiers & l'ennemi, ils aimoient autant ris-

(a) BERN. VAPOV. *pag.* 558. NEUGEBAVER. *pag.* 470. PAST. AB HIRTENBERG. *ubi suprà.*

(b) BERN. VAPOV. *ubi suprà.* & *pag.* 559. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 363.



guer d'être blessés en gardant leurs postes, que s'opposer à une mort infaillible en les abandonnant. SIGISMOND I. 1514.

Ces considérations, & (b) la crainte de voir les Polonois enhardis par leurs succès, tourner leurs armes contre l'Autriche, firent résoudre Maximilien à renoncer à son alliance avec Basile, & à rechercher l'amitié de Sigismond, qui étoit en effet sur le point de se joindre à son frere le Roi de Hongrie, & à son neveu Louis déja Roi de Boheme, pour porter l'incendie qu'il venoit d'éteindre dans ses Etats, jusques dans les lieux mêmes, où une haine obscure en avoit allumé les premieres étincelles.

Maximilien (c) s'adressa d'abord au Roi de Hongrie, dont il sçavoit que la droiture & la sincérité ne lui feroient point acheter par des difficultés ménagées avec adresse, le service qu'il avoit dessein de lui demander. Il obtint qu'Uladislas engageroit Sigismond à faire le voyage de Vienne. Il ne se reposoit que sur lui-même du soin de gagner ce Prince, & de cimenter avec la Pologne l'union qu'il desiroit.

Sigismond entraîné par son frere & par son neveu, consentit de les suivre. Ces (d) trois Monarques étoient accompagnés d'une foule de Seigneurs de leurs Etats, qui pour faire honneur à leurs Souverains, à leur nation, à eux-mêmes, étalerent à l'envi une magnificence qui confondit peut-être le faste des Allemands. 1515.

Ce

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. pag.* 365. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 387.

SIGISMOND I. 1515. Ce fut (a) sous un arbre aux environs de Vienne que se fit l'entrevuë de ces Princes avec Maximilien. La politique d'alors étoit trop méfiante, ou trop peu cérémonieuse. Les (b) Princes, logés dans des maisons rustiques & peu décentes, n'osoient entrer dans la ville. Sigismond fut le premier à donner l'exemple d'une confiance, qui seule l'eût empêché d'être trahi, si l'on avoit eu quelque dessein sur sa personne. L'intrépidité des Héros seroit bien peu loüable, si elle ne leur servoit que dans un jour d'action.

Rien n'étoit à craindre dans une Cour, où l'on souhaitoit vivement de se réconcilier avec la Pologne & les Etats voisins, afin d'être plus en état de s'opposer au Roi de France, François I. (c) qui venoit de porter la guerre en Italie, pour se remettre en possession du Duché de Milan, & pour aider en même-temps les Vénitiens à reprendre sur l'Empereur les villes de Bresse & de Vérone.

Maximilien (d) s'engagea à prendre les armes contre les Moscovites, s'ils s'avisoient encore d'attaquer les Polonois, & à donner du secours à Sigismond contre les Teutoniques mêmes, si leur Grand-Maître s'obstinoit à refuser à la République, l'hommage qu'il lui devoit en qualité de vassal. Il (e) promit en mariage au

Roi

(a) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1808, KOJALOWICZ. *pag.* 364. BERN VAPOV. *Fragm. pag.* 560.

(b) *Id. pag.* 561. NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 472. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXXII. pag.* 305.

(c) Hist. de France, par Daniel. *Tom. V. pag.* 4. 8.

(d) NEUGEBAVER. *p.* 473. KOJALOWICZ. *p.* 366. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 562.

e Boheme la Princeſſe Marie ſa petite fil- SIGIS-
eur de Charles V. & de Ferdinand I. & MOND I.
ıanda pour Ferdinand la Princeſſe Anne de 1515.
rie fille du Roi Uladiſlas. On convint de
liances, & elles furent contractées peu de
; après, quoiqu'elles fuſſent dans le fonds
; avantageuſes à la maiſon des Jagellons,
celle d'Autriche, qui par le mariage de
milien avec Marie, derniere Princeſſe de
gogne, & celui de leur fils avec Anne
agon héritiere des Eſpagnes & des Indes,
déja reconnu qu'elle devoit moins ſonger
ıdre ſa puiſſance par les armes, que par les
ls héritages que d'heureux établiſſemens pou-
ıt lui procurer.

Empereur n'avoit en vûe que de joindre un 1517.
à ſes Etats la Hongrie & la Boheme. Ce
in promettoit du moins pour quelque temps
Polonois une paix ſolide. Elle leur étoit plus
ſſaire que jamais.

uther répandoit alors ſes erreurs dans l'Al-
gne. Du fond (*f*) d'une école obſcure où
ngeance les avoit dictées, il les faiſoit paſ-
lans les Palais des Souverains. L'intérêt les
ɔtoit ſous l'apparence du zéle; & comme ſi
eligion eût pû ſe perſuader par la violence,
les

ı *Id. pag.* 561. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.* 194. KOJALOWICZ *ubi ſuprà.* HENELII AB HEN-FELD. *Annal Sileſ. pag.* 387. JOAN. DUBRAV. *Hiſt.* n. *pag.* 305. PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI.* 62. Voyez les contracts de ces mariages, rapportés tout ong *in calce. rer. Ungar. Aut.* BONFIN p. 738.

) WENGERSCIUS. *in Hiſt. Eccleſ. Slavon. Lib. I. Cap.* ag. 42, 43. *Trajectl. ad Rhen.* 1652.

les peuples se disposoient déja à se faire la guerre, les uns pour défendre des dogmes dont leurs scandales avoient fait douter ; les autres pour soutenir des opinions qu'ils décréditoient par le relâchement & la licence. Dans cet ébranlement général de tout l'Empire, la Pologne pouvoit aisément perdre le repos dont elle joüissoit.

Albert, Margrave de Brandebourg, (a) devenu Grand-Maître des Teutoniques portoit impatiemment le joug que ses voeux lui avoient imposé. L'ambition, l'intérêt le lui faisoient paroître encore plus insupportable, que la corruption de son coeur ne le lui rendoit odieux. Il méditoit de briser ses chaînes à la faveur du schisme naissant, & de se procurer en suivant ses passions, un pouvoir absolu dans un pays où il donnoit moins des ordres qu'il n'en recevoit, & où il étoit plus assujetti aux Chevaliers qui l'avoient élu, que ces Chevaliers ne l'étoient aux loix & aux bienséances même de la profession qu'ils avoient embrassée.

Déterminé à tout-oser, Albert voulut auparavant

(a) ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 130. Albert étoit auparavant Chanoine de Cologne. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsqu'il fut élû en 1512. Plusieurs Chevaliers lui avoient refusé leurs suffrages. Ils venoient d'éprouver en la personne de leur dernier Grand-Maître, Frédéric, Duc de Saxe, qu'il ne leur convenoit point d'avoir pour chefs des Princes qui se piquoient d'avoir d'autres vûes, d'autres talens, d'autres vertus même, que celles que l'Ordre exigeoit. Ils craignoient, ce qui arriva en effet dans la suite, qu'Albert appuyé par les Princes de sa maison, ne voulût reprendre sur la Pologne ce qu'ils avoient cru devoir lui abandonner pour en obtenir la paix ; qu'il ne les engageât dans de nouvelles guerres, qui acheveroient d'épuiser leur pays ; & qu'il n'envahît tous leurs domaines,



 aggrandir par ses conquêtes les Etats qu'il SIGIS-
ndoit soumettre à sa domination. Malgré MOND I.
isque qu'il couroit d'offenser l'Empereur, 1517.
prenoit sincerement à cœur les intérêts de
ologne, & qui (b) l'exhortoit même à se
ager l'amitié de Sigismond, il rompit tout
coup les engagemens que son Ordre avoit
ractés avec la République, & qui depuis
uante-quatre ans n'avoient reçu d'atteinte,
par le refus du Grand-Maître Frédéric Duc
Saxe, à prêter à la Couronne l'hommage
l lui devoit. Il porta (c) ses armes dans la
ogitie, qu'il eût subjuguée sans doute, si
Radziwil, Palatin de cette Province, qui
assa au plûtôt des troupes pour la défendre,
ût arrivé assés à temps pour la secourir. Le
nd-Maître se vit obligé de céder à la force;
ce fut en lui une espéce de courage, plus rare
ore dans les grands hommes que la valeur.
On crut ce Prince rebuté d'une nouvelle en-
rise. On s'imagina même qu'il apprendroit
que jamais à respecter la Pologne, en voyant
les

; après avoir fait de vains efforts pour les aggrandir.
qui détermina le plus grand nombre des Chevaliers à
hoisir, ce fut l'attention qu'ils firent sur sa qualité de
eu du Roi de Pologne. Il étoit fils de la Princesse So-
, sœur de Sigismond. On crut que ce Prince lui par-
neroit plus aisément quelques entreprises contre la Re-
blique. Albert servoit au siége de Padoue dans l'armée
l'Empereur, lorsqu'il fut nommé Grand-Maître des
utoniques. Il étoit fils de Frédéric d'Anspach, & petit-
d'Albert, surnommé l'Achille, Marquis & Electeur de
ndebourg. JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. VI. pag.* 347.
(b) KOJALOWICZ *Hist. Lituan. pag.* 371.
(c) *Ibid.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 478. BERN. VA-
V. *Fragm. pag.* 556.

SIGIS-MOND I. les attentions de l'Empereur pour Sigismond, attentions presque inconnues par les Souverains, & qui marquoient moins d'envie de le gagner, que de desir de lui plaire.

1518. Sigismond (a) ayant perdu depuis peu la Reine son épouse, Maximilien entreprit de le consoler. Cette Princesse n'avoit mis au monde que deux filles. Sa mort n'en étoit que plus sensible au Roi. Le bien de ses peuples, l'intérêt & l'honneur de sa maison devoient l'engager à un second mariage. L'Empereur (b) l'y exhortoit, & lui cherchoit une épouse digne de son estime. Il lui proposa Bonne Sforce, fille de Jean Galeas Duc de Milan, & niece de Ferdinand II. Roi de Naples & de Sicile. Sigismond (c) l'épousa avec d'autant plus d'empressement, qu'il la recevoit des mains de l'amitié, plus sûres d'ordinaire que celles de l'amour, incapable de rien voir que ce qui peut le séduire. Les (d) festins, les bals, les tournois accompagnerent ce mariage. Ces divertissemens étoient dignes d'un Prince qui regardoit la magnificence comme un devoir de la Royauté; il pouvoit hardiment étaler de la somptuosité aux yeux d'un peuple, qui recueilloit les fruits de ses dépenses, sans y avoir contribué par aucun retranchement de son propre

(a) *Id. pag.* 563. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 195. NEUGEBAVER. *pag* 457. HENEL. AB HENNENFELD. *Annal. Siles. p.* 388. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 366.

(b) *Id. pag.* 374. NEUGEBAVER. *pag.* 479. BERN. VAPOV. *pag.* 566.

(c) *Id. pag.* 570. NEUGEBAVER. *pag.* 481.

(d) *Id. ibid.*

(e) *Id. pag.* 483. BERN. VAPOV. *pag.* 572. HENEL. AB HEN-

le luxe, peut-être alors aussi nécessaire pour achever de le policer, que le faste même qu'il exigeoit de ses Rois. SIGISMOND I.

Ces réjouïssances finissoient à peine, lorsqu'on (e) apprit la mort de Maximilien. Quels que fussent les motifs qui avoient réconcilié ce Prince avec la Pologne, elle avoit sujet de le regretter. La Hongrie & la Boheme sur-tout perdoient en lui un allié d'autant plus porté à les défendre, que dès l'instant du mariage de sa petite-fille avec Louis, il avoit regardé ces deux Etats comme un appanage de sa famille. Uladislas (f) étoit mort peu de temps avant lui, & (g) Louis avoit été mis sous la tutelle du Roi Sigismond son oncle. 1519.

Comme Electeur de l'Empire, le jeune Prince devoit concourir à donner un successeur à Maximilien. Il (h) envoya à la Diette de Francfort, pour y tenir sa place, Lassa, Seigneur de Sternberg. Ce choix fut confirmé par le Roi de Pologne, qui ayant droit à l'administration de la Boheme, voulut aussi prendre part à l'élection, & (i) nomma deux Ambassadeurs pour y assister en son nom. L'un étoit Raphaël (k) Lefzczynski, Evêque Przemyslie, & l'autre Matthias Drzewicky, Evêque d'Uladislaw.

La

HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 389.

(f) *Id. pag.* 388. NEUGEBAVER. *pag.* 476. BERN. VAPOV. *pag.* 564. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boiem. Lib.* XXXII. *pag.* 307.

(g) NEUGEBAVER. *pag.* 483.

(h) Histoire de France, par DANIEL. *Tom. V. p.* 53.

(i) NEUGEBAVER. *ubi suprà.* BERN VAPOV. *p.* 572.

(k) SIM. OKOLSKI. *orb. Pol. Tom. III. pag.* 236. STAN. LUBIENSKI. *Oper. Posth. pag.* 370.

SIGIS-MOND I. 1519.

La maiſon d'Autriche étoit en danger de perdre le haut rang qu'elle occupoit dans le Corps germanique. Maximilien (*a*) n'avoit pû réuſſir à faire nommer un de ſes petits-fils Roi des Romains. Il eût fallu qu'auparavant il eût obtenu du Pape la (*b*) couronne de l'Empire; & dans le temps qu'il la ſouhaitoit le plus, il prioit en vain le ſouverain Pontife de la lui envoyer par un Cardinal Légat. Il n'oſoit l'aller recevoir en Italie, où (*c*) le Roi de France, François I. l'avoit contraint d'abandonner tous ſes fiefs.

Les Electeurs ſe trouvoient les maîtres à ſa mort de donner pour Chef à l'Allemagne, celui des Princes de l'Europe qu'ils jugeroient le plus capables de la bien gouverner. Il en étoit pluſieurs qui recherchoient leurs ſuffrages. Henri VIII. (*d*) Roi d'Angleterre, ſe flattoit de les gagner, ne fût-ce que par le titre de Défenſeur de la Foi, qu'il venoit de recevoir de la Cour de Rome, & qu'il ceſſa bien-tôt de mériter. Le Pa-

(*a*) Hiſtoire de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 53.

(*b*) Les Empereurs recevoient alors trois ſortes de couronnes. La premiere étoit celle de Germanie ou d'Allemagne, qu'on leur donnoit à Aix-la Chapelle: la ſeconde, celle du Royaume d'Italie, autrement dit de Lombardie; & la troiſiéme, celle de l'Empire Romain. Le Pape devoit conférer les deux dernieres. Maximilien avoit négligé de les recevoir. Il les demandoit en vain au Pape. La France & les Vénitiens empêchoient la Cour de Rome de les lui envoyer; & les ſouverains Pontifes étoient alors bien-aiſes, comme ils le feroient ſans doute aujourd'hui, de voir les Chefs de l'Empire venir au pied de leur thrône reconnoître leur autorité, & leur jurer à genoux d'être les défenſeurs de leur dignité, de leur juriſdiction & de leurs priviléges Charles V. petit-fils & ſucceſſeur de Maximilien, reçut les trois couronnes; mais depuis lui aucun



e Léon X. dont la famille commençoit à cevoir des idées de grandeur & de souverai- ş fort au-dessus de son origine, sollicitoit (*e*) rdement pour son neveu Laurent (*f*) de Mé- is. Charles d'Autriche, Roi d'Espagne, fai- : valoir sa qualité de petit-fils du dernier Em- eur; & François I. ne doutoit point que sa utation & les vertus des Rois ses ancêtres, dateurs & premiers soutiens de l'Empire, ne ssent prévaloir sur les intrigues de Charles, le l concurrent qu'il eût à redouter. SIGISMOND I. 1519.

Tandis (*g*) que par ses ordres l'Amiral de Bon- 'et parcouroit les Cours d'Allemagne, Jean | de Langeac alloit en Pologne demander pour France la voix de Boheme, dont on n'igno- t pas que Sigismond pouvoit disposer à son él

Langeac s'apperçut bientôt que ses négocia- ns n'auroient point le succès qu'il avoit osé n promettre. Il n'eut pas plûtôt vû Sigismond,

ı Empereur n'est allé en Italie pour satisfaire à l'ancien ıge. Après les suffrages des Electeurs, ils n'ont regardé consentement ou l'approbation du Pape, que comme u- cérémonie dont ils pouvoient se passer. *Resp. & Stat. per. Rom. Germ. Tom. II. pag.* 27. 38. 44. & Mém. Histor. lit. &c. d'AMELOT DE LA HOUSSAIE. *Tom. I. pag.* 206. o. 211.

(*c*) Hist. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 33.

(*d*) *Id. pag.* 52.

(*e*) *Id. pag.* 55.

(*f*) Le Pape, son oncle, l'avoit fait depuis deux ans Duc Urbin; il mourut avant l'ouverture de la Diette de Franc- rt. Il avoit épousé Madeleine de la Tour d'Auvergne, éritiere de la maison de Bologne, dont il eut Catherine : Médicis, mariée en 1533. à Henri II. Roi de France.

(*g*) Hist. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 57.

(*h*) *Id. pag.* 55.

SIGISMOND I. 1519.

mond, qu'il découvrit en lui une candeur noble & généreuse, qui ressembloit assez à celle de son maître; mais qui plus sérieuse & plus réfléchie, sembloit ne lui ouvrir les cœurs, que pour les lui faire mieux connoître, & pour lui apprendre à se méfier des artifices, dont il dédaignoit de se servir.

Le Roi (*a*) ne lui déguisa point son attachement pour la maison d'Autriche; & avec cette probité courageuse, qui rend plus supportable un refus que la politesse même, il dit que ni l'honneur, ni l'intérêt, ni la bienséance, ne pouvoient permettre à son neveu de se déclarer contre le Roi d'Espagne, son beau-frere; que Louis n'avoit rien tant à desirer que de voir ce Prince sur le thrône de l'Empire; qu'il n'avoit à espérer d'aucune autre Puissance des secours plus prompts & plus certains contre les Turcs qui menaçoient la Hongrie; & qu'enfin le jeune Roi ne pouvoit marquer plus sûrement combien il se sentoit honoré des sollicitations de la France, qu'en se faisant un scrupule de l'amuser par des promesses, qui pourroient lui faire négliger des moyens peut-être plus propres à la faire réussir dans ses projets.

Ces moyens paroissoient presque infaillibles à l'ou-

(*a*) *ibid.*
(*b*) *Id. pag.* 58.
(*c*) Mém. Hist. DE LA HOUSSAIE. *Tom. I. pag.* 203.
(*d*) *Resp. & Stat. Imp. Rom. Germ. Tom. I. pag.* 348. LUD. PETR. GIOVAN. *German. Princ. Lib. V. de gente Saxon. Cap.* 1 *pag.* 35.
(*e*) Ce Prince fut un des premiers protecteurs de Luther. Ce qui le porta à refuser le thrône de l'Empire, ce fut peut-

l'ouverture de la Diette de Francfort. Richard (b) de (c) Grieffenkloe, Archevêque de Trêves, Joachim, Marquis de Brandebourg, Louis, Comte Palatin & Duc de Baviere, s'étoient déclarés pour François I. & l'Archevêque de Cologne, Herman, Comte de Weiden, étoit résolu de ne prendre parti que pour celui des deux Rois qui auroit le plus de suffrages. SIGISMOND I. 1519.

L'un & l'autre avoient un obstacle à surmonter. Ni Charles, ni François n'étoient nés en Allemagne; & par une constitution de l'Empire, il étoit défendu d'élire un Prince étranger.

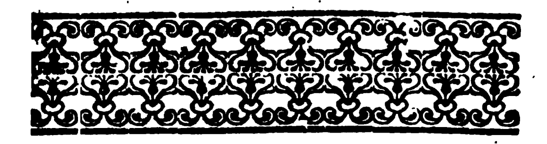
Ce (d) fut sans doute ce qui engagea d'abord la Diette à jetter les yeux sur (e) Fréderic, Duc de Saxe. Les deux partis s'accorderent à le choisir, & il eût été proclamé sur le champ, s'il avoit eu autant de desir de regner, qu'on lui supposoit de talens pour regner avec gloire. Dévoüé à la maison d'Autriche, il se fit une vertu de sa constance à la servir. Il ne fut point ébloui de l'éclat d'une Couronne, qui valoit moins en effet que le courage qu'il avoit de la refuser; & par un désintéressement, dont l'Allemagne n'avoit encore vû aucun exemple, ou qui n'a paru depuis, que dans des Princes plus in-

peut-être la difficulté qu'il auroit eue à y professer les nouvelles erreurs. Les sectaires lui donnerent le surnom de Sage. Charles V. reconnut mal dans la suite le service qu'il en avoit reçu. Il dépoüilla de l'Electorat le neveu de ce Prince, Jean-Fréderic, & fit passer cette dignité de la branche aînée de Saxe, nommée Ernestine, à la branche cadette, qu'on appelloit Albertine, & qui la possede encore aujourd'hui. *Id. pag.* 37. *Ref. & Stat. Imper. pag.* 386. 390.

SIGISMOND I. 1519.

indolens que modeſtes, plus foibles que généreux, il refuſa le thrône qu'on lui offroit : il fit plus encore ; il détermina les Electeurs, à la réſerve de celui de Trêves, à le déférer au Roi d'Eſpagne, qui fut depuis appellé Charles V.





LIVRE XVIII.

Depuis 1519. *jusqu'à* 1548.

LA joie qu'eut Sigismond de l'élévation de Charles V. au thrône de l'Empire, étoit plus grande que ne le méritoit le bonheur qu'il en attendoit, & que les avantages même que le nouvel Empereur avoit osé s'en promettre. La crainte ou la raison firent bientôt paroître moins aimable l'idole qu'on s'étoit fait dans l'yvresse de la nouveauté. Plusieurs membres de l'Empire prêts à secoüer le joug de la Religion, vouloient un Chef qui eût la foiblesse de les imiter, ou qui n'eût pas la force de les vaincre. La France allarmée, pressentoit dans Charles un rival, & dans ses successeurs une suite de rivaux, du moins propres à tout brouiller, s'ils ne pouvoient tout soumettre. L'Espagne, épuisée par les richesses même de l'Amérique, craignoit d'être obligée de fournir aux frais des guerres qu'elle voyoit prêtes à s'allumer; & les autres Puissances de l'Europe, affoiblies par des dissentions, dont une politique altiere & sans probité attisoit le feu en s'étudiant même à l'éteindre, ne se croyoient plus toutes ensemble une barriere assez for-

SIGISMOND I. AN. 1519.

SIGISMOND I. 1519.

forte contre l'ambition d'un jeune Prince, qui par l'accroissement de sa puissance pouvoit presque lui seul balancer tous leurs efforts. Dans cette fermentation générale, qui préparoit à l'univers les scénes les plus sanglantes, & des scénes qui devoient durer jusqu'à nos jours; il n'étoit pas possible que la Hongrie pût se flatter de recueillir les fruits qu'elle s'étoit promis de son attachement pour la maison d'Autriche. Du moins la Pologne n'avoit-elle rien à espérer, que l'avantage de n'être point inquietée par les armes du Prince qu'elle avoit tant favorisé.

Ce fut aussi vainement qu'Albert, plus résolu que jamais de faire la guerre à la République, voulut engager Charles à seconder ses desseins. Il (a) ne trouva du secours qu'auprès de quelques Princes de l'Empire, qui lui fournirent des hommes, comme on vendoit autrefois de vils Gladiateurs parmi les Romains. Le Grand-Maître ne prétendoit rien moins que d'envahir toute la Prusse Royale.

Son armement n'étonna point Sigismond. Il ne sçavoit ni craindre, ni mépriser ses ennemis, & il se sentoit assez fort pour résister à Albert. Il pouvoit même aisément le vaincre. Jamais (b) la Pologne n'avoit eu tant d'habiles Généraux;

(a) NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 485. 487. BERN. VAPOV *Fragm. pag.* 574.

(b) Ce qui reléve beaucoup le regne de Sigismond, c'est le grand nombre de fameux Capitaines qui parurent de son temps, & qui avec un génie different, mais presque toujours sûr de vaincre, brûloient tous du même desir d'illustrer leur nation. Tels étoient un Duc Ostrog, un Kamieniecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zaremba, Szczygniews-

maux ; & alors plus éclairée que jamais, elle comptoit plus sur leur sage intrépidité, que sur le nombre & la force de ses troupes. Les vertus, comme les défauts des Princes, renaissent dans leurs sujets. Sigismond faisoit des jaloux dans les Etats voisins, & de grands hommes parmi ses peuples. Les talens s'étoient formés sous son regne, non pas tant parce qu'il se plaisoit à les récompenser, que parce qu'il sçavoit les estimer ; ce qui servoit encore plus à les développer, ou à les produire. Les héros qu'il avoit créés, en formoient d'autres ; & l'on voyoit dans ses armées un courage devenu si naturel, qu'on ne songeoit même pas à s'en faire un mérite. SIGISMOND I. 1519.

En (c) moins de deux mois Nicolas Firley, Palatin de Sendomir, se rendit maître de la plusspart des places de la Poméranie, & de tout le cercle d'Hockerland. Il marcha de-là vers le Natangen, où il ravagea les campagnes d'Heilgenbeil, de Rastenburg, de Frinland, & de Bartenstein. Son dessein étoit d'aller soumettre Konigsberg. Il (d) s'y disposa par la prise de Brandebourg, dont il fit le siége, tandis que Szeczygniewski, autre Général Polonois, tenoit les Teutoniques en respect, & enchaînoit moins leur valeur en les empêchant de combattre, qu'il ne 1520.

gniewski, un Sieniawski, un Tarnowski, un Preficz : tous grands personnages, dont la mémoire doit être conservée à jamais dans les Annales de la nation. CROMER. *pag.* 698. 699 *& seqq.*

(c) BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 575 JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 353. ANDR. CELLAR. *Regn. Polon. Descript. pag.* 534 535. NEUGEBAV. *Hist. Pol. pag.* 486.

(d) *Id. pag.* 487. BERN. VAPOV. *pag.* 576.

SIGIS-MOND I. 1520. ne la rendoit inutile dans les combats qu'ils osoient lui livrer.

Déconcerté par des exploits si rapides, Albert ne vit d'autre moyen de sauver le Samland, l'unique (a) Province qui lui restoit, que de se ménager une entrevûe avec son vainqueur, & de lui demander grace. Les sauf-conduits nécessaires accordés, il alla (b) trouver à Thorn le Roi de Pologne. Il n'eut point de peine à le fléchir. Ce qui rendoit sa révolte contre l'Etat moins pardonnable, fut précisément ce qui la rendit plus aisée à pardonner. Il (c) étoit neveu de Sigismond, qui différent de la plupart des Princes, chez qui la tendresse ne remonte, ni ne descend, respecta son sang dans le coupable, & voulut peut-être par ses sentimens magnanimes, apprendre au Grand-Maître Teutonique à le respecter.

Rien n'étoit moins sincere que la démarche d'Albert. Il ne se repentoit point du mal qu'il avoit fait; il craignoit celui que les Polonois pouvoient lui faire. Il (d) n'eut pas plûtôt appris que 4000. Danois débarqués à Memmel, étoient entrés dans Konigsberg, & qu'il lui venoit d'autres renforts d'Allemagne, qu'il rompit les négociations déja entamées, & résolut de retourner dans ses Etats.

On pouvoit faire avorter son dessein sans manquer à la foi qu'on lui avoit donnée. Sigismond (e) &

(a) *Id. ibid.*
(b) *Ibid. & pag.* 577.
(c) PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol.. pag.* 195.
(d) *Id. pag.* 196. NEUGEBAV. *pag.* 488. BERN. VAPOV. *pag.* 577.

& le Sénat ne lui avoient promis de la sûre- SIGIS-
, qu'à condition qu'il ne refuseroit plus de s'a- MOND I.
ier vassal de la Couronne. Albert avoit souf- 1520.
t à cet engagement, & consenti d'être re-
u à Thorn prisonnier de guerre, s'il n'y ren-
it à la République l'hommage qu'il lui devoit.

Les Polonois n'ignoroient point qu'il alloit allumer le flambeau de la guerre, & ils balancerent quelque temps entre l'honneur & le bien le l'Etat. Quelques-uns estimoient plus grand & plus généreux de le laisser libre; d'autres croioient plus utile, & nécessaire même, de l'empêcher de partir. Une confiance magnanime l'emporta dans l'esprit du Roi sur tous les motifs de crainte. Plein de cette noble audace qu'inspire l'amour de la gloire, & qui plus infaillible ou plus heureuse que la raison, se tient lieu de raison à elle-même, Sigismond fit ouvrir les portes de Thorn à son neveu, & le renvoya avec une assûrance si tranquille, qu'il ne paroissoit pas même vouloir se faire honneur du mépris qu'il lui marquoit.

Les hostilités recommencerent bientôt de part & d'autre. Les (*f*) Teutoniques allerent mettre le siége devant Heilsberg; & les Polonois ne pouvant les attirer au combat; ni se rendre maîtres de Konigsberg, qu'il n'étoit plus possible de réduire, retournerent (*g*) en arriere pour investir & forcer la ville de Braunsberg.

Ni

(*e*) JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 355.
(*f*) *Id. pag.* 356. BERN. VAPOV. *pag.* 578. NEUGEBAVER. *pag.* 489
(*g*) *Id. pag.* 488. JOAN. LEON. *Hist. Pruss ubi suprà.*

SIGIS-MOND I. 1520. Ni l'une ni l'autre armée n'avoit d'heureux succès ; mais celle des Teutoniques, dont les efforts étoient plus violens & mieux concertés qu'ils ne l'avoient encore été, espéroit toujours quelque avantage ; & l'armée de la Couronne ne montroit plus la même ardeur, parce qu'aucun de ses travaux n'ajoutoit plus rien à sa gloire. Une interruption de bonheur est d'ordinaire plus sensible, qu'un redoublement de disgrace. Accoutumés depuis quelque temps à faire plier les troupes d'Albert, les Polonois rebutés n'osoient plus se commettre avec elles.

Sigismond vit leur découragement, & l'estima presque aussi dangereux qu'une défaite. Il (*a*) donna ordre aussi-tôt à toute la Noblesse du Royaume de monter à cheval. Elle arriva fort à propos pour rassûrer les troupes de l'Etat, & faire face à plusieurs corps d'Allemands, qui venoient renforcer l'armée des Teutoniques.

Ce nouveau (*b*) secours étoit considérable. Il arrivoit du côté de l'Oder, & dirigeoit sa marche vers la grande Pologne, autant pour abréger le chemin qui devoit le conduire dans la Prusse, que pour y faire une diversion, si les Polonois avoient dessein de s'opposer à sa route. Un Général habile commandoit ce renfort. C'étoit (*c*) Sigismond Schonberg, dont la réputation étoit si bien établie, qu'il croyoit lui-même son

(*a*) BERN. VAPOV. *pag.* 579. NEUGEBAVER. *pag.* 490. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 196.

(*b*) VAPOV *ubi suprà.*

(*c*) *Id. ibid.* NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 494. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 377.

(*d*) BERN. VAPOV. *pag.* 580.

un courage au-dessus de tous les périls, & sa capacité fort au-dessus des plus grands obstacles. SIGISMOND I. 1520.

Voulant d'abord par une action d'éclat intimider les Polonois, ou aguerrir seulement ses troupes en essayant leur valeur, Schonberg entreprit (d) le siége du fort de Miedzyrzecz, & le soumit en deux jours de tranchée ouverte. Posnanie étoit dès-lors en danger; mais Sigismond qui (e) étoit venu lui-même au devant du Général Allemand, l'incommoda si fort par ses partis, qu'il le (f) contraignit de passer la Warta, & de se jetter dans la nouvelle marche de Brandebourg, d'où (g), il ne put sortir sans en venir aux mains avec des détachemens Polonois, qui avoient ordre de lui défendre l'entrée de la Prusse.

Affoibli par les pertes qu'il venoit d'essuyer, & n'osant risquer le passage de la Vistule pour aller joindre les Teutoniques qui l'avoient appellé, Schonberg (h) prit la route de Dantzig, où il crut trouver un asyle dans l'affection des habitans, presque tous Allemands d'origine.

Résolu (i) de tenter leur fidélité, il leur envoya des émissaires secrets, qui auroient sans doute été retenus & punis, si l'on n'eût jugé plus à propos de les renvoyer comme autant de témoins, & les témoins les moins suspects, de l'é-

(e) *Id pag.* 579.
(f) *Id. pag.* 580. NEUGEBAVER. *ubi suprà.*
(g) VAPOV. *loc. cit.*
(h) *Id. pag.* 581. PAST. AB HIRTENB. *Flor. Pol. p.* 196.
(i) JOAN. LEON. *Hist. Pruss. pag.* 358. BERN. VAPOV. *pag.* 581. NEUGEBAV. *pag.* 492.

SIGISMOND I. 1508.

l'éloignement où l'on étoit de toute rebellion contre la Pologne. Cet immuable attachement étonna le Général. Il s'imagina que les Dantzicois craignant la garnison qui les tenoit en respect, n'avoient osé dévoiler le penchant qu'ils avoient à changer de maîtres, & qu'il n'avoit qu'à assiéger la ville pour les voir bientôt se déclarer en sa faveur. Tout ce qui flatte, sur-tout dans le malheur, paroît toujours le plus raisonnable.

Schonberg fit dresser son artillerie & battit la place avec autant de confiance, que s'il avoit eu assez de troupes pour l'obliger à capituler. Il sentit bientôt la témérité de son entreprise. Les habitans avec cette union parfaite qui inspire le courage à la multitude, & qui le soutient, voulurent avoir la gloire de le combattre. Le dessein qu'il avoit eu de les suborner, le leur faisoit moins craindre que mépriser; & il justifia presque toujours ce mépris par ses pertes.

Cependant (a) Sigismond envoyoit 7000. cavaliers au secours de la place. Ils étoient commandés par Nicolas Firley. Le bruit de leur marche intimida les Allemands, qui ne pouvant d'ailleurs se soutenir contre les fréquentes sorties des assiégés, ne songerent plus qu'à se retirer; & cotoyant la mer, prirent leur chemin vers la Poméranie.

Leur (b) retraite, quoique faite avec précaution

(a) VAPOV. & NEUGEBAV. *ibid.* ALEX GUAGNIN. *rer. Pol Tom. II. p.* 131. JOAN LEON. *Hist. Pruss. ubi supra.*
(b) *Id. pag.* 359 BERN. VAPOV. *pag.* 581. NEUGEBAV. *Hist. Pol. pag.* 492.



SIGISMOND I. 1520.

ı & sans désordre, ne laissa pas d'être aussi
ı heureuse qu'honorable. Jean Zaremba, qui
nmandoit la garnison de Dantzig, les vit à
ne décampés, qu'il fondit sur leur arriere-
de. Soutenu presque aussi-tôt par une partie
détachement de Firley, il se remit à leur pour-
:e; mais avec un acharnement qui tenoit moins
l'activité d'un Général qui sçait profiter de
avantages, que de la précipitation d'un avan-
ier, qui confond la fureur avec le courage,
l'audace avec l'habileté.

La défaite de ces troupes acheva de découra-
: Albert. Il crut qu'un destin malheureux fai-
t échouër tous ses desseins. Il avoit beau mé-
ser les périls, il ne pouvoit les vaincre. Rien
:toit au-dessous de ses soins, & il trouvoit
ıt au-dessus de ses forces. Adroit à ménager
occasions, attentif à les saisir, assez patient
ur les attendre, il n'en étoit point qui lui eût
core valu des avantages décisifs. N'attendant
ıs rien de ses talens, devenus inutiles, il desi-
, il (c) rechercha sincerement la paix; & pa-
issant plûtôt l'offrir, que la demander, il se
êta sans bassesse à tous les arrangemens qui de-
ient la procurer.

Il trouva dans Sigismond un Prince, qui a-
nt suivi son ressentiment sans écouter sa ven-
ance, avoit plus songé à défendre ses droits,
ı'à étendre son empire; & qui humilié par la
oire même de ses exploits, parce qu'il ne les
de-

(c) *Id. pag.* 494. BERN. VAPOV. *pag.* 583. JOAN. LEON.
ft. Pruss. pag. 368. KOJALOW. *Hist. Lituan. pag.* 378. PAST.
ı HIRTENB. *Flor. Pol. Pol. pag.* 197.

SIGIS-MOND I. 1520. devoit qu'aux malheurs des peuples, étoit prêt, pour ainsi dire, à les expier, comme autant de crimes, dont le bonheur n'effaçoit point la honte; dont l'utilité, dont la néceſſité même n'étoient point capables de compenſer l'horreur.

Sigiſmond ne ſe prévalut point de la ſupériorité de ſes armes. Il prétendit que la juſtice ſeule préſidât aux conférences qu'il indiqua pour la paix. Mais comme il ne vouloit point par des expreſſions équivoques ſe ménager des prétextes de diviſion; ni ſouffrir que les Teutoniques, plus propres juſqu'alors à l'intrigue, qu'à la négociation, ſe réſervaſſent dans les engagemens qu'ils alloient prendre, des moyens de les rompre, dès qu'il leur conviendroit de ne les point tenir: il demanda du temps pour faire un traité ſolide, & qui étouffant tout germe d'ambition ou d'intérêt, pût fixer à jamais les prétentions des Chevaliers, & les droits inconteſtables de ſa Couronne.

En attendant, il accorda une trêve de quatre ans, qui fut d'abord cimentée par une reſtitution réciproque de toutes les places conquiſes durant les troubles qu'on venoit d'aſſoupir.

1521. La Hongrie en deſiroit la fin avec une ardeur extrême. Soliman I. venoit d'être fait Empereur des Turcs. Ne trouvant plus rien à conquérir dans l'Aſie, que (*a*) ſon pere Selim avoit achevé de ſoumettre, le nouveau Sultan tournoit toutes ſes forces contre l'Europe, peut-être

(*a*) Hiſt. de l'Emp. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 213. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. pag.* 497.

moins pour l'assujettir, que (*b*) pour justifier sa naissance & son élévation au thrône, par des exploits aussi brillans que ceux de ses ayeux. SIGISMOND I. 1521.
Maître de plier l'esprit de sa nation à son génie, il préféra de s'accommoder lui-même au caractère de sa nation, à qui l'appas du butin, plus que la passion des conquêtes, avoit toujours fait aimer les armes, & qui dès-lors comme à présent ne sçavoit supporter ses maîtres que dans le tumulte des camps, où elle auroit pû se faire craindre, & cessoit de les reconnoître dans le séjour des villes, où elle auroit dû les appréhender.

Pressé par son intérêt propre autant que par son ambition, Soliman passa tout d'un coup, & sans aucun effort, de la fastueuse mollesse d'un serrail, aux pénibles fonctions du commandement militaire. Une espéce d'instinct que les grands hommes seuls peuvent comprendre, lui tint lieu d'expérience; & son unique étude fut de s'y prêter. Né pour entraîner la fortune dans ses desseins, il sçut vaincre les périls avant que de les connoître; & il n'apprit à les connoître que pour les mépriser.

Il (*c*) envoya une flotte d'observation dans l'Archipel, & cinquante vaisseaux de guerre dans la mer Noire, pour escorter quatre cens bâtimens de charge, qui devoient porter des munitions de guerre & de bouche dans la Servie, où il avoit dessein de pénétrer. Il marcha bientôt lui même vers cette Province. Il en vouloit à Bel-

(*b*) Bern. Vapov. *Fragm. pag.* 583.
(*c*) Hist. de l'Emp. Othom. *pag.* 285.

SIGIS-MOND I. 1521. Belgrade, ce fameux boulevard de la Hongrie, contre lequel s'étoient venu briser tant de fois les forces de ses prédécesseurs; mais la seule place qui pût (a) lui servir à faire des bords de la Save les bornes de ses Etats, ou à les porter même au-delà du Danube.

L'extrême (b) jeunesse du Roi de Hongrie favorisoit ses desseins. Louis étoit dans cet âge critique où les passions cherchant à se développer, se confondent les unes avec les autres, & font disparoître tout d'un coup les présages les plus heureux d'une enfance raisonnable. Ses vertus n'étoient pas assez démêlées d'avec ses vices qui en ternissoient l'éclat; & ses vices tenoient trop de ses vertus qui en cachoient la honte. On ne sçavoit précisément ce qu'on en devoit espérer, & cette incertitude étoit elle seule un mauvais augure de ce qu'on en pouvoit attendre.

Ce Prince ne sentit que foiblement les malheurs qui menaçoient ses sujets, & (c) ses sujets eux-mêmes plongés dans la mollesse, depuis que les Turcs occupés dans l'Asie avoient cessé de les inquiéter, n'étoient point en état d'entreprendre, ou de soutenir de nouvelles guerres. Ils avoient oublié leurs défaites mêmes; souvenir d'ordinaire plus utile que celui des plus brillans succès.

Là

(a) BERN. VAPOV. *ubi suprà.*

(b) Louis n'avoit alors que seize ans. NEUGEBAVER. p. 497. VAPOV. *pag.* 584. BONFIN. *rer. Ungar. pag.* 755.

(c) NEUGEBAVER. *loc. cit.* PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI. pag.* 64.

(d) NEUGEBAVER. *pag.* 498.

La Pologne étoit intéreſſée à les ſecourir. Ils SIGIS-
) implorerent ſes forces; & (e) tandis que MOND I.
puis par l'inſtigation de ſon conſeil, ordon- 1521.
it un (f) Rokoſz, reſſource qui marquoit plus malheur de ſes Etats, qu'elle n'étoit capable e les en garantir, ſix (g) mille Polonois eurent ordre de voler à leur défenſe. Ils étoient commandés par le Comte Tarnowski, homme capable des plus grands efforts, dans une entrepriſe auſſi néceſſaire à la Religion, qu'avantageuſe à ſa Patrie.

Déja (h) Belgrade étoit bloquée; & il n'étoit plus poſſible d'y jetter du ſecours, ni d'y faire entrer des vivres. Bientôt par le grand feu du canon, les ouvrages extérieurs de la ville furent détruits; & l'ennemi s'approchant avec moins de perte, commença à battre le corps de la place, & en prit le chemin couvert. Deux tours (i) extrêmement fortes, quoique déja endommagées, l'empêchoient de s'y établir: l'une fut renverſée à force de bombes, & l'autre par le moyen des fourneaux.

Les décombres de ces ouvrages ſervoient encore de défenſe aux Hongrois. Chaſſés de ce poſte par un feu ſupérieur, ils ſe retirerent derriere des retranchemens qui venoient ſeulement d'être achevés, au moment qu'il ne leur reſtoit que cet abri pour n'être point forcés à ſe rendre.

Ils

(e) *Id. ibid.*
(f) Voyez *pag.* 139. du *Tom. III.* de cette Hiſtoire.
(g) VAPOV. *ubi ſuprà*. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. pag.* 198.
(h) Hiſt. de l'Emp Othom. *Tom. II. pag.* 285.
(i) VAPOV. *pag.* 584. NEUGEBAVER. *pag.* 498.

Ils attendoient du ſecours, & il étoit vrai auſſi que Louis s'étoit mis en campagne; mais c'étoit moins pour attaquer les Turcs, que pour affecter de ne pas les craindre. Sa marche vraiſemblablement devoit être inutile. Il étoit même à préſumer qu'elle ſeroit malheureuſe. Mais il eſt des occaſions où le plus mauvais parti, c'eſt de n'en point prendre; & il eſt toujours plus honteux d'attendre les malheurs ſans ſonger à les éviter, que d'aller au-devant d'eux, même ſans eſpérance de les vaincre.

Avec une armée formée à la hâte, & qui n'avançoit qu'avec crainte, Louis ne laiſſa pas d'effrayer ſes ennemis. Leur unique reſſource fut de preſſer le ſiége en redoublant d'activité. Il ne leur reſtoit qu'à forcer les retranchemens, qui ne ſervoient plus qu'à prolonger la défenſe de la place. Leur artillerie ne pouvant les ruiner, ils formerent le deſſein de les prendre en flanc & par derriere. Les mouvemens qu'ils firent pour les tourner, allarmerent le Gouverneur, qui voyant le moment où la ville alloit être priſe d'aſſaut, & tous les habitans paſſés au fil

(a) PETR. DE REWA. *rer. Hungar. pag.* 64.
(b) VAPOV. *loc. cit.*
(c) *Id. pag.* 585. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 391.

(d) Elle appartenoit alors aux Chevaliers de S Jean de Jéruſalem, qui ſous la conduite de leur Grand-Maître Foulques de Villaret, François de nation, l'avoient enlevée aux Sarraſins en 1306. ALBERT. KRANTZ. *Wandal. Lib VII. Cap.* 46. *pag.* 174. Ils y étoient à peine établis, que l'Empereur Ottoman y débarqua avec une armée formidable. Son entrepriſe fut ſi malheureuſe, qu'il fut contraint de l'abandonner. Mahomet II. ſe croyant plus fort, ou plus heureux, avec une flotte de 160. vaiſſeaux de haut bord, ſans les

de l'épée, ne (*a*) différa plus de demander à SIGIS-
pituler. La chute de cette place entraîna celle MOND I.
de Sabacz & de plusieurs autres villes, les 1521.
ils remparts que la Hongrie eût à opposer à la
issance des Turcs.

Des exploits si rapides acheverent de déconcerter le jeune Prince, qui sous un faux air de meté cachoit en vain l'idée désavantageuse l'il avoit de ses troupes, & la frayeur que lui usoient celles du Sultan. Ce fut aussi pour lui, ns son malheur même, une espéce de bonur, que Soliman malgré son ambition & son ourage, ne voulut point aller à sa rencontre, ajoûter à la gloire des conquêtes celle d'un ombat, qui lui eût soumis en un seul jour ce u'il n'auroit pû subjuguer en plusieurs années. oit qu'il négligeât une victoire trop facile, soit u'il n'eût voulu jusqu'alors qu'essayer ses fores, il forma (*c*) tout d'un coup le dessein de se endre maître de (*d*) l'Isle de Rhodes, autre écueil de ses ancêtres, & qui peut-être par ce eul motif, lui paroissoit plus digne de ses efforts, & plus propre à augmenter l'éclat de ses armes.

Il

les vaisseaux de transport, & environ 100000. hommes de débarquement, entreprit de réduire cette isle. Il y aborda en 1480. & mit le siege devant la capitale. Il la trouva défendue par le Grand-Maître, Pierre d'Aubusson, qui au bout de trois mois l'obligea de se rembarquer avec autant de précipitation que de honte. *Id. Lib. XIII. Cap.* 17. *pag.* 303. BONFIN. *rer. Ungar. Decad. IV. Lib. V. pag.* 609 Soliman, dont nous parlons, se flattoit d'un meilleur succès. Il investit la ville, & la pressa si vivement, que Philippe Villiers de l'Isle-Adam, autre Grand-Maître François, après avoir durant six mois disputé le terrein pas à pas, fut contraint de la rendre.

SIGIS-MOND I. 1521. Il eut à peine quitté les bords de la Save, que l'armée Hongroise se retira, & que les Polonois qui se pressoient de la joindre, eurent ordre de retourner sur leurs pas. Rien ne pouvoit égaler leur chagrin, que la consternation de la République, quand elle eut appris les progrès de Soliman. Plus exposée aux insultes des Turcs, qu'elle ne l'avoit encore été, elle sentit le besoin qu'elle avoit de se précautionner contre leurs attaques. Malheureusement il se formoit alors dans son sein des ennemis plus dangereux. C'étoit une sorte d'Infidéles, qui en vouloient également à sa Religion, & qui ne connoissant plus de frein à leur licence, se montroient prêts à violer toutes ses loix.

1525. Le (a) Luthéranisme s'étoit glissé dans l'Etat. Ses dogmes soutenus par l'amour de la nouveauté, par l'emportement des passions, peut-être aussi par l'habitude à l'indépendance, étouffoient la doctrine ancienne; & d'autant plus aisément, que (b) depuis que les Hussites se furent répandus dans la nation, il y étoit resté un levain funeste d'erreurs, malgré les (c) fulminans arrêts qu'Uladislas V. avoit prononcés contre tous ceux qui avoient eu le malheur de s'en laisser corrompre. Les erreurs ont leurs progrès comme les vi-

(a) WENGERSC. *Hist. Eccl. Slavon. Lib. I. Cap. XIII. pag.* 74 *Vid Tom II. Epist.* LUTHERI. *fol.* 38.

(b) WENGERSC. *Cap. VII. pag.* 22. 24. CROMER. *pag.* 394. 484. DLUGOSS. *Lib. XI. pag.* 640. Mém. pour servir à l'Hist. & au Dr. publ. de Pol. par LENGNISCH, traduits par FORMEY. §. *IV. pag.* 23. 24.

(c) *Relig. Evang. in Polon. fata, à* FRIDER. KAUTZ. *p.* 7. *Hamburgi* 1738.

(d) *Id. pag.* 12. 15.

…ces; mais ce n'est point à force de châtimens qu'on peut les détruire. Sigismond I. 1525.

Celles des Hussites, concentrées par la crainte dans le cœur des Polonois qui les avoient adoptés, y fermentoient depuis long-temps; & leur éruption, si j'ose ainsi parler, eût été moins vive, si, à l'exemple d'Uladislas, Sigismond n'eût pris de fausses mesures pour en arrêter les effets. Au (d) lieu de combattre les nouveaux dogmes, qui en secouant le joug de la Religion alloient ébranler les fondemens de son thrône, il s'en prit à ceux qui les soutenoient, & il connut, mais trop tard, que l'esprit qui s'égare n'a besoin que d'être éclairé, & qu'il est toujours dangereux de punir, où il ne s'agit absolument que de convaincre.

Les (e) habitans de Dantzig furent les premiers à mépriser les (f) terribles rescripts du Roi de Pologne. Pervertis (g) par les Mandemens de l'Evêque de Samland, Georges de Polenz, qui autorisoit les écrits de Luther, & les proposoit aux Clercs même de son Diocèse comme une regle de foi; ils (h) se rébellerent tout d'un coup, abjurerent ouvertement la Religion de leurs peres, déposerent leurs Magistrats, en créerent de nouveaux, profanerent les Eglises, en chasserent les Prêtres, pillerent tous les Couvens, & oserent écrire à Sigismond pour justifier leur conduite.

Peut-

(e) *Id. pag.* 14. Bern. Vapov. *Fragm. pag.* 591. Neugebaur. *Hist. Pol. pag.* 504.

(f) Sigismond y menaçoit de mort & de confiscation de biens, tous ceux qui feroient profession du Luthéranisme, ou qui oseroient même l'approuver ou le favoriser. *Relig. Evang. in Pol. fata. pag.* 13.

(g) *Id. p.* 14. 16. Joan. Leon. *Hist. Pruss. Lib. VII. p.* 378.

(h) *Id. pag.* 402. 403. 404. Kojalowicz. *Hist. Lituan. pag.* 384. Pastor. ab Hirtenberg. *Flor. Pol. pag.* 199.

SIGISMOND I. 1525. Peut-être espéroient-ils moins d'en obtenir le pardon, qu'ils ne cherchoient un prétexte de se ranger sous l'obéissance du Grand-Maître Albert, qui (a) ayant lui-même changé de Religion, ne pouvoit qu'approuver leur soulevement contre la Pologne.

Le (b) Roi craignit de les perdre s'il s'avisoit de les punir. Il dissimula leur révolte; & il étoit vrai aussi qu'il n'étoit point de si fortes digues que ce torrent n'eût emportées, & que pour éviter de plus grands maux, il falloit s'appliquer uniquement à réparer les malheurs qu'il auroit causés sur sa route.

La trêve faite avec les Teutoniques étoit prête à expirer; & l'ambition de leur chef étoit peut-être alors d'autant plus vive, qu'un long repos l'avoit mis en état de la satisfaire avec plus d'apparence de succès. On avoit tout à craindre du génie entreprenant d'un Prince, qui se trouvant à la tête d'un Ordre de Chevaliers, avoit abusé de l'honneur de leurs suffrages, ruiné tous leurs droits, envahi leurs biens, dédaigné l'autorité du Pape, méprisé la puissance de l'Empereur, négligé sa propre gloire, & enfin renoncé à ses vœux, & abjuré la Religion qu'il étoit obligé de défendre.

Heureusement pour la Pologne, Albert mal affermi dans ses usurpations, craignoit lui-même que la République ne les revendiquât par intérêt ou par zéle. Plûtôt que de risquer de les perdre, il offrit de les partager. Sigismond con-

çut

(a) *Relig. Evang. in Pol. fata. pag.* 15.

(b) NEUGEBAV. *Hist. Pol. pag.* 508.

(c) BERN. VAPOV. *Fragm. p.* 591. CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Polon. Lib. I. Cap. VII. pag.* 166. PAST. AB HIRTENB. *Flor.*

çut d'abord tout l'avantage de ce projet. Il l'approuva, le suivit, & y mit la derniere main, par un traité dans (c) lequel il fut convenu, que désormais les villes, les châteaux, toutes les contrées de la Prusse, cédées aux Chevaliers par le traité qui avoit été fait entre le Roi Casimir IV. & le Grand-Maître Louis Erlichausen, appartiendroient uniquement à Albert; qu'elles passeroient à ses fils, & au défaut de ceux-ci à ses freres; que ces derniers pourroient en disposer en faveur de leurs enfans mâles; mais qu'au cas que leur postérité vînt à s'éteindre, elles rentreroient sous la domination des Polonois; que chacun de ces Princes seroit tenu d'en faire hommage au Roi & à la République, & ne pourroit les vendre, les aliéner, les engager, ni les démembrer sans le consentement des Diettes; qu'il y auroit appel des jugemens de ces Princes au tribunal du Royaume; & comme membres de l'Etat, qu'ils pourroient avoir séance dans toutes les assemblées publiques, où ils occuperoient la premiere place après le Roi.

SIGISMOND I. 1525.

Par ces articles & plusieurs autres, qu'il seroit trop long de rapporter, s'éteignoient pour jamais les guerres qui avoient si long-temps ébranlé tout le Royaume. Il (d) n'étoit plus exposé à l'ambition effrénée d'un Ordre, qui se renouvellant tous les jours, devoit survivre éternellement à lui-même, & qui tenant à la Religion par ses engagemens, trouvoit par-tout des Souverains obligés de le soutenir dans ses besoins, peut-être même quelquefois de pallier ses injustices.

Le

Flor. Pol. pag. 200. KOJALOWICZ. *Hist. Lithan. pag.* 382. NEUGEBAVER. *pag.* 507. HENELII AB HENNENFELD, *Annal. Siles. pag.* 392.

(d) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. pag.* 1209.

SIGISMOND I. 1526.

Le (a) Pape désapprouva cette convention. Il la traita d'impie & de sacrilége. Sigismond étoit trop juste pour ne pas sentir l'équité de ce reproche. Il fut assez grand pour en excuser la vivacité. Il parut seulement fâché que la Cour de Rome fît éclater son zéle avec tant de chaleur, dans un temps où l'on ne s'efforçoit d'échapper à sa puissance, que par d'odieux préjugés contre sa trop grande autorité. Il eût souhaité qu'avec des motifs aussi louables que ceux qu'elle avoit, elle n'eût point négligé cette douceur modeste, qui ne persuade jamais mieux la vérité, qu'en affectant de respecter ceux qui la méconnoissent.

Il (b) fut contraint d'envoyer un Député à Rome, pour se laver des soupçons qu'on y avoit de ses sentimens sur la Religion; mais sa conduite envers ceux de ses sujets qui avoient embrassé le Luthéranisme, fit assez voir qu'il n'auroit jamais la foiblesse d'approuver leur changement.

Il (c) donna presque aussi-tôt un Décret par lequel il déclaroit inhabiles à posséder aucune charge, les Polonois qui envoyoient étudier leurs enfans à Wittemberg, où Luther, qui s'étoit rendu l'arbitre de la croyance des peuples, étonnoit tout l'univers par la hardiesse & par la nouveauté de ses opinions. Sigismond en vouloit également à tous ceux qui avoient été succer l'erreur dans cette école. Il leur défendoit de rentrer dans le Royaume, d'où il les bannissoit à perpétuité; & en général il ordonnoit à Pierre Kmitha, Grand-

Ma-

(a) *Id. Ibid.*
(b) *Ibid.*
(c) *Relig. Evang. in Pol. fact. pag.* 18. 19.
(d) *Id. pag.* 16. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 596 JOAN. LEON. *Hist. Pruss. Lib. VII. pag.* 418. NEUGEBAVER. *Hist. Pol.*

Maréchal de la Couronne, d'uſer des plus gran-des rigueurs contre ces nouveaux Sectaires, qui ſous prétexte de réformer l'Egliſe, la déchiroient par un ſchiſme plus dangereux que ſes abus. SIGIS-MOND I. 1525.

Il (*d*) n'épargna les Dantzicois, qu'autant de temps qu'il eut ſujet de les craindre. Le traité avec Albert fut à peine conclu, qu'il réſolut de les punir de leur révolte. Il ne lui fut difficile d'en démêler les auteurs, que parce que ceux-mêmes qui y avoient le moins de part, vouloient ſe faire honneur de l'avoir excitée. L'enthouſiaſme, toujours plein d'amour-propre, a toujours conſéquemment plus de hardieſſe que la véritable piété. Des informations exactes firent bien-tôt diſcerner les plus coupables. Quatorze d'entre eux eurent la tête tranchée. Tous les autres furent envoyés en exil. Dès ce moment la Religion fut rétablie dans la ville. On rendit aux Egliſes ce qui leur avoit été enlevé ; mais le libertinage d'eſprit qui avoit égaré les Dantzicois, ne fit qu'augmenter par l'excès de ſévérité qu'on avoit crû capable de le détruire.

Tant de rigueur ne convenoit point, dans un temps ſur-tout où le Roi de Pologne n'auroit dû s'occuper qu'à réunir tous ſes ſujets contre les Turcs, qui menaçoient de nouveau les frontieres de la Hongrie.

Fier (*e*) de ſes ſuccès dans l'iſle de Rhodes, Soliman étoit revenu ſur les bords de la Save, à la tête de 300000. hommes. Pour (*f*) empêcher,

Pol. p. 511. PAST. AB HIRTERBERG. *Flor. Pol. pag.* 199.

(*a*) BERN. VAPOV. *pag.* 597. NEUGEBAV. *Hiſt. Pol. p.* 512. Hiſt. Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 293. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Sileſ. pag.* 393.

(*b*) VAPOV. & NEUGEBAV. *ubi ſuprà.*

SIGISMOND I. 1526.

chez Sigismond de donner du secours au Roi son neveu, il avoit fait marcher le Kan de Krimée vers la Lithuanie; & tandis que les Tartares avançoient du côté de Lublin, il avoit déja passé le Danube, conquis Semlin, Salankemen, Peter-Varadin, tout le Duché de Sirmisch. Il avoit même franchi la Drave, & il étoit venu jusqu'à Mohacz, d'où il se préparoit à porter plus loin les bornes de son Empire.

Quelle que fût la consternation des Hongrois, ils ne laissérent pas de se rassembler, ou pour réparer leurs malheurs, ou pour éviter de plus grandes pertes. Les nations, comme les Princes qui les gouvernent, ont des périodes de hardiesse & de fermeté, ainsi que de découragement & de foiblesse. Une espéce de fureur s'empara des Hongrois. Ils n'attendoient que l'ordre de marcher à l'ennemi, qu'ils se croyoient en état de vaincre.

Louis demandoit du secours à l'Empereur & au Roi de France. Il prioit le Pape, & les Princes assemblés alors à la Diette de Spire, de ne pas l'abandonner dans un si grand danger. Ses (a) cris, ou ses craintes avoient percé dans toutes les Cours de l'Europe. Il comptoit sur les Bohêmes, sur les Moraves, sur les Silésiens, sur Jean Zapoliay, Comte de Scepus & Palatin de Transylvanie. Il n'y eut que (b) Sigismond, qui malgré les Tartares qu'il avoit sur les bras, fit marcher quelques corps de cavalerie à sa défense; & le Duc d'Autriche Ferdinand, frere de l'Em-

(a) JOAN. SAMBUC. rer. Ungar. append. ad calc. BONFIN. pag. 755. 748. 759.
(b) VAPOV. pag. 597.
(c) NEUGEBAUER. Hist. Pol. pag. 515. JOAN. SAMBUC. append. pag. 765.
(d) VAPOV. loc. cit. JOAN. SAMBUC. ag. 764.

l'Empereur, qui lui envoya 3000. hommes de pied. SIGIS-
Avec ce renfort, l'armée Hongroise au sortir MOND I.
de Bude, n'étoit cependant que d'environ 30000. 1526.
combattans, qui (c) ne comptant point l'ennemi, s'imaginoient pouvoir le vaincre, & se plaignoient insolemment, qu'on ne leur permît point de l'attaquer. Leur ardeur justifioit en quelque sorte leur confiance; mais ni l'une ni l'autre ne garantissoient leurs succès.

Gnoienski, qui (d) commandoit les Polonois, conseilloit au Roi de retourner sur ses pas, & d'attendre les Turcs dans l'intérieur de ses Provinces, où il pourroit les ruiner sans les combattre, ou ne les combattre qu'à son gré. Cet (e) avis fut rejetté par l'Archevêque de Coloczza, Paul Tomory, homme violent & fougueux, qui avoit du crédit dans l'armée, & qui vouloit qu'on courût les risques d'un combat.

Déja les troupes s'ébranloient d'elles-mêmes; Louis ne se confioit point en leurs manœuvres, & il n'osoit les retenir. Assûré de leur défaite, s'il ne les empêchoit d'avancer, menacé d'une révolte, s'il réprimoit leur audace, il fut longtemps dans une incertitude d'autant plus funeste, qu'il se déterminoit insensiblement à les laisser agir. De deux partis, c'est d'ordinaire le plus mauvais qu'on prend, dès qu'on balance.

L'action (f) fut à peine engagée, que l'on vit des deux côtés tout ce que la valeur la plus intrépide peut montrer de hardiesse & de fermeté.

Le

(e) NEUGEBAV. *ubi suprà.* PETR. DE REWA. *rer. Hungar. Centur. VI. p.* 66. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. Lib. XXXIII. pag.* 313. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 767.

(f) VAPOV. *pag.* 598. NEUGEBAVER. *pag.* 517. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 771.

SIGIS-MOND. I. 1526. Le courage croissoit avec les périls, & le bonheur d'y être échappé, devenoit un nouveau motif de ne pas les craindre. On eût dit que les Turcs & les Hongrois cherchoient la mort plûtôt que la gloire, ou que de part & d'autre on trouvoit moins d'honneur à vaincre qu'à périr. La (a) bataille dura tout un jour; mais les Infidéles, substituant à tout moment des troupes fraîches à leurs soldats épuisés, forcerent enfin la pluspart des Hongrois à mettre bas les armes. Il ne restoit à Louis qu'à chercher son salut dans la fuite. Il perça les bataillons ennemis qui l'enveloppoient; & courant sans guide dans un pays qu'il ne connoissoit point, (b) il enfonça si avant dans un marais, qu'il y perdit la vie.

La perte de cette bataille qui fut si sensible à toute la Chrétienté, le fut encore plus à Sigismond. Ce Prince déploroit la mort de son neveu, & voyoit ses Etats plus exposés que jamais aux incursions des Infidéles, qui (c) ne trouvant plus d'obstacle jusqu'à Bude, s'emparerent de cette ville; & se répandant au délà du Danube, se (d) rendirent maîtres de Segedin, & de la plûpart des places situées sur la Theisse.

1527. Tout concouroit alors à redoubler les allarmes des Polonois. Charles V. & François I. les seuls Potentats de l'Europe qui pouvoient le plus contribuer à mettre un frein à l'ambition des

(a) Hist. de l'Empire Othom. par le Pr. CANTIMIR. *Tom. II. pag.* 294.

(b) NEUGEBAVER. *loc. cit.* HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 393. JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. pag.* 314. JOAN. SAMBUC. *append. pag.* 756. 772. PAUL. STRANSK. *Resp. Boïem. pag.* 361.

(c) NEUGEBAV. *pag.* 518. PETR. DE REWA. *pag.* 67. 68. JOAN. SAMBUC. *pag* 773.

(d) Hist. de l'Emp. Othom. *pag.* 295.

s Infidéles, s'épuisoient par des guerres sanantes, où la gloire & l'intérêt avoient moins : part qu'une imprudente émulation dégénée peu à peu en desirs de vengeance. François) à peine revenu de Madrid, avoit refusé d'accomplir les conditions ausquelles il avoit ache: la liberté qu'il avoit perduë à la journée de avie. Son (*f*) premier soin avoit eté de conerter de nouveau avec le Pape & les Vénitens, pour faire la guerre au Chef de l'Empire. ome (*g*) venoit d'être saccagée par les troupes de harles, & Clément VII. assiégé dans le Château . Ange, n'en (*h*) étoit sorti que pour subir le sort u Roi son allié, & devenir prisonnier de l'Empeeur, qui (*i*) dans le temps même qu'il expédioit ontre le Pontife les ordres les plus rigoureux, affectoit d'intéresser le Ciel à sa délivrance, par les rieres publiques qu'il faisoit faire en tous lieux.

Jamais l'Europe n'avoit été en si grand danger de plier sous le joug des Ottomans, dont on voyoit tous les jours augmenter la puissance. Aussi (*k*) ce fut en vain que François I. envoya des Ambassadeurs à Sigismond, pour l'engager à prendre les armes, contre Ferdinand, Duc d'Autriche, qui (*l*) après s'être mis en possession du hrône de Boheme, aspiroit à celui de Hongrie, qu'occupoit (*m*) alors Jean de Zapoliay, Comde

(*e*) Hist. de France, par DANIEL. *Tom. V. pag.* 202.
(*f*) *Id. pag.* 204.
(*g*) *Id pag.* 218. 219. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 599.
(*h*) Histoire de France, par DANIEL. *pag.* 222.
(*i*) *Id. pag.* 219.
(*k*) NEUGEBAVER. *Hist. Pol. p.* 519. BERN. VAPOV. *p.* 600.
(*l*) *Id. pag.* 599. NEUGEBAVER. *loc. cit.* JOAN. DUBRAV. *Hist. Boïem. pag.* 315. HENELII AB HENNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 395.
(*m*) NEUGEBAVER. *pag.* 518. PAUL. PIASEC. *Chron. p.* 2. *Cracov.* 1646.

SIGISMOND I. 1530.

„ même par leur naissance & par leurs talens,
„ nous a choisis pour ses chefs & ses maîtres.
„ Et combien, dans le cours d'un siécle & de-
„ mi, ne nous a-t-elle pas donné de marques de
„ son zéle? C'est elle qui vous a jugé digne de ses
„ suffrages, lorsqu'à peine vous étiez capable de
„ les mériter. Est-il rien de si pénible, rien de si
„ grand, que vous ne deviez entreprendre pour
„ son repos & pour sa gloire?

„ Vous la satisferez sans doute, si vous n'affec-
„ tez point de gouverner en Souverain, des peu-
„ ples que leur liberté doit rendre les arbitres de
„ votre conduite, & les juges même de vos vertus.
„ Vous ne pouvez les dominer que par la sagesse de
„ vos conseils, leur rien ordonner que par l'auto-
„ rité des loix qu'ils se sont faites, leur rien com-
„ mander, si j'ose ainsi dire, qu'en leur obéissant.
„ Ce n'est qu'en ménageant leurs priviléges, que
„ vous acquerrez sur eux quelque pouvoir.

„ Descendez vers eux sans vous abaisser; flattez
„ leur ambition sans vous avilir. Gagnez leur con-
„ fiance, ils vous abandonneront tous leurs droits.
„ Faites en sorte qu'ils ne vous craignent point;
„ dès ce moment ils ne craindront que pour vous,
„ & vous n'aurez point sujet de les craindre.

„ N'ayez jamais d'autres ennemis que les leurs;
„ mais songez moins à les défendre qu'à les ren-
„ dre heureux. Fidéle dans vos promesses, équi-
„ table dans vos jugemens, magnifique dans vos
„ largesses, obligeant même dans vos refus, ré-
„ duisez-les à n'oser mettre des bornes à votre
„ pouvoir, qu'ils ne craignent en même temps
„ d'en donner à la félicité publique.

C'étoient les discours ordinaires de Sigismond à

(a) Id. pag. 706.

n fils. Heureux ! s'il avoit pû le rendre aussi SIGIS-
e dans la Religion, qu'il l'étoit lui-même à MOND I.
ter tous les dogmes nouveaux, dont on es- 1530.
it de la combattre. Sa conduite envers les
aces qui avoient embrassé la secte de Luther,
voir plus que jamais qu'il n'avoit jamais eu
sein de suivre leur exemple.

Ces (*a*) Princes assemblés à Smalcalde, a-
ent fait une ligue entre eux. Ils sçavoient que
arles V. travailloit à les réduire. La Diette
usbourg venoit de prendre des mesures pour
e échoüer leurs projets. Ils négocioient dans
ites les Cours, où ils s'imaginoient trouver
appuis à leur révolte. Ils s'adresserent à Si-
mond. Ils avoient pris pour un préjugé fa-
rable ce qu'il avoit fait pour le Margrave de
ndebourg ; mais quoique la plupart de ces
inces fussent ou (*b*) ses parens, ou ses alliés,
regarda leurs propositions comme une insulte.
ne leur accorda ni troupes, ni secours d'ar-
nt. Il osa même ne pas dissimuler l'horreur
'il avoit du schisme qu'ils venoient de causer
ns l'Empire & dans l'Eglise. Il fit tous ses
orts pour les désunir, pour leur faire poser
armes, pour les réconcilier avec l'Empe-
ur. Il leur offrit même sa médiation auprès
ce Prince. Il ne pouvoit rien faire pour eux
plus utile ; mais quand même il auroit eu la
cheté d'épouser leur parti, il n'auroit pû sa-
sfaire à leurs demandes, sans mettre tout son
oyaume en danger de périr.

Un orage se formoit alors vers les frontieres
e l'Etat. On le vit bientôt fondre sur la Po-
ku-

(*b*) *Id. ibid.* & *pag.* 685. BERN VAPOV. *Fragm. p.* 469.

SIGIS-MOND I. 1530.

kucie. Vingt-deux mille (*a*) Valaques inonderent tout d'un coup cette Province. Maîtres (*b*) de Snyatin, ils étendoient leurs contributions sur tous les bords du Pruth, & déja tous les pays voisins commençoient à se ressentir de leur déprédation & de leurs brigandages. Tarnowski, Palatin de Russie & Grand-Général de l'armée, eut ordre de marcher contre eux. Il s'en falloit beaucoup que ses troupes fussent aussi nombreuses que celles des ennemis; mais elles étoient aguerries, & son habileté en faisoit la principale force.

Les deux (*c*) armées se joignirent à Oberstyn. Les Valaques en avoient gagné les hauteurs, où ils s'étoient fortifiés. Ils comptoient que les Polonois viendroient les attaquer de front. Pour marque d'intrépidité, & par une espéce de bravade, ils avoient ouvert une partie de leurs retranchemens. Le sabre & la lance à la main, ils sembloient donner le signal de la bataille.

Quelque empressement qu'eût Tarnowski de la présenter le premier, il ne fit aucun mouvement, & il défendit à ses officiers de rien entreprendre sans ordre. Les Valaques attribuerent à une lâche perplexité, ce qui n'étoit que l'effet d'une sage retenue, qui mesuroit ses desseins pour mieux assurer ses avantages. Impatiens & pleins de confiance, ils descendirent dans la plaine; & passant de loin & rapidement à côté de l'armée Polonoise qu'ils laissoient sur leur droite & qu'ils n'osoient attaquer de front, ni entamer par les aîles qui étoient couvertes d'une file de chariots, ils allerent tomber sur ses derrieres, qu'ils croyoient moins

(*a*) NEUGEBAVER. *Hist. Pol. pag.* 527. BERN. VAPOV. *pag.* 605 STAN. SARNIC. *Annal. Polon. pag.* 1210.

(*b*) ANDR. CELLAR. *pag.* 334. ALEX. GUAGNIN. *Tom. II. pag.* 49. (*c*) STAN. SARNIC. *loc. cit.*

is en état de résister à leurs efforts. SIGIS-
es troupes qu'ils menaçoient eurent ordre de MOND I.
résenter à eux & de les joindre, tandis que 1531.
owski leur faisant essuyer le feu de ses bat-
s, fit marcher le reste de son armée pour
rendre en flanc. Ceux d'entre les Polonois
faisoient face aux Valaques, se voyant sou-
s, & appercevant le désordre où les met-
l'artillerie, eurent bientôt percé & enfoncé
premiers rangs. Tarnowski avançoit tou-
s en bon ordre & sans précipitation. Ses
ges étoient vives & pressées. Il (d) se mêla
a avec les ennemis, qui saisis de terreur,
nerent le dos, s'embarrasserent dans leur fui-
& par cette nouvelle confusion, donnerent
mps aux dernieres files de les atteindre, &
hever leur défaite le sabre à la main.

Cette victoire, l'une des plus signalées du re-
de Sigismond, acheva de donner à ses peuples
pos qu'il s'étoit toujours efforcé de leur procu-
Devenu redoutable à ses voisins, il n'eut plus
t de les craindre. Il n'en étoit point qui par esti-
ne voulût lui ressembler; aucun d'eux ne songea
à l'égaler par envie. Rendu à lui-même, il ne
cupa que du bonheur de ses sujets, & ne con-
plus de plus grande gloire que d'être l'appui de
ligence timide, & de l'innocence opprimée.
l (e) mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, 1548.
etté de ceux-mêmes en qui la prévention
la malignité avoit suspendu autrefois l'admi-
on que l'on devoit à ses vertus héroïques.

Les

(d) *Id. pag.* 1211. NEUGEBAVER. *p.* 528. HENELII AB
NNENFELD. *Annal. Siles. pag.* 412. BERN. VAPOV. *pag.*
. ALEX. GUAGNIN. *Tom. I. pag.* 123. & *Tom. III. pag.*
. & *seqq.*

(e) *Id. Tom. I. pag.* 125. KOJALOWICZ *Hist. Lituan. p.*
7. NEUGEBAVER. *Hist. Polon. pag.* 569.

Les Polonois relevoient à l'envi la sagesse de son gouvernement ; & (a) il est vrai aussi qu'aucun de leurs Rois n'avoit si bien réussi à leur inspirer cette sage émulation qui attache d'autant plus au devoir, qu'elle le rend facile : cette heureuse confiance qui assûre les succès : cette noble fierté qui croît par les disgraces mêmes.

Sigismond avoit rendu la nation, si j'ose ainsi parler, plus équitable que ses loix ; plus redoutable par sa valeur, qu'elle ne l'étoit par sa puissance ; & il ne cessoit de l'encourager par la considération flatteuse qu'il marquoit pour les talens, par les faveurs qu'il accordoit, même au simple desir d'acquérir du mérite. Aussi les (b) Polonois éprouverent-ils rarement des malheurs sous son regne. Leur habitude à vaincre étoit une suite des grands sentimens que Sigismond avoit excités ou fait naître dans leurs cœurs.

De-là vint un changement presque universel dans tout le Royaume. Les (c) villes devinrent plus florissantes, les bâtimens publics plus superbes, les (d) places de guerre plus réguliéres & plus fortes, les colléges plus célébres & plus fréquen-

(a) CROM. p. 717. STAN. ORICHOV. OKSZI. *Annal.* p. 1602.

(b) On ne compte que trois occasions où ils échoüerent dans leurs guerres. L'une contre les Tartares à Sokalow, dans le Palatinat de Volhynie, où ils perdirent environ 4000. hommes. L'autre contre les Valaques sur la riviere de Sereth, lorsqu'après avoir tenté en vain le siege d'Opotzka, & dans le temps que séparés les uns des autres, ils couroient les environs de Pleskow pour le ravager, ils furent surpris, & la pluspart taillés en piéces. La derniere enfin, à Oczakow, où Sieniawski, moins circonspect que de coutume, perdit environ 1000. cavaliers. Mais dans combien d'autres rencontres les Polonois ne furent-ils pas supérieurs à leurs ennemis? Outre les victoires dont j'ai fait mention, ils en remporterent plusieurs autres. Trois fois le Duc Ostrog battit les Tartares auprès de Sluczk, dans

mentés, les maisons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les moeurs enfin plus sociables. Les sciences, les arts, le mérite, la (e) Religion même, tout s'épura dans l'Etat; & le Roi seul étoit l'artisan de tous ces progrès utiles. SIGISMOND I. 1548.

Tout répondoit dans ce Prince à l'élévation de son rang. Grave (f) & sérieux, il parloit peu; mais on remarquoit dans ses discours cette élégance naïve, cette ingénieuse simplicité, cette fleur d'esprit, qui paroît ne servir qu'à embellir la raison, & qui la persuade. Il (g) aimoit la langue des premiers Romains; peut-être par la conformité de son caractère avec celui de ces anciens peuples, qui par la noblesse de leurs expressions, marquoient si parfaitement la supériorité de leur génie. Cette langue étoit alors peu en usage dans ses Etats; mais il se l'étoit renduë si naturelle, & il la parloit avec tant de délicatesse & de facilité, que (h) dans l'entrevûë qu'il eut à Vienne avec l'Empereur Maximilien, il n'en employa point d'autre, quoique d'ailleurs (i) la langue Allemande lui fût aussi familiere que le Polonois.

Une (k) force extraordinaire le fit passer pour l'Her-

dans le Palatinat de Nowogrod, & une fois à Kaniow, dans celui de Kiovie, où il en défit 26000. Ils furent mis en déroute par Kamieniecki, au voisinage de Woronowka; à Busck par Lanczkoronski; à Zuikow par Szczygniewski, & enfin à Kaminiec, à Podhaice, & à Medziboz, par plusieurs autres chefs de l'armée. CROMER. *pag.* 701. & 698, 699. (c) *Id. pag.* 702. 709.

(d) *Id. pag.* 713. HERBURT DE FULSTIN. *p.* 224. *verso*

(e) CROMER. *p.* 715. *Vit. Petr. Kmitha Cap. VII. p.* 1624.

(f) CROMER. *pag.* 708. KOJALOWICZ. *pag.* 407.

(g) *Id. pag.* 695.

(h) STAN. SARNIC. *Annal. Pol. p.* 1208. BERN. VAPOV. *Fragm pag.* 560. (i) CROMER. *pag.* 695.

(k) *Id. pag.* 704. PAST. AB HIRTENBERG. *Flor. Pol. p.* 107. NEUGEBAVER. *pag.* 569. KOJALOWICZ. *pag.* 407.

SIGISMOND I. 1548.

l'Hercule de son temps. Il brisoit dans ses mains, & presque sans effort, les métaux les plus durs: espéce de prodige renouvellé de nos jours dans l'un des successeurs de ce Prince. Une (*a*) sage tempérance, des exercices modérés, mais fréquens, soutinrent long-temps en lui cette étonnante vigueur; & (*b*) il n'essuya ni ces maladies de jeunesse que causent les irruptions d'un sang trop vif, ni ces langueurs d'un âge avancé, qui précipitent les tristes momens de la décrépitude.

Ennemi de toute fausse apparence de grandeur, il (*c*) dédaignoit un faste inutile. Il outroit même la simplicité dans ses habits, dans ses repas, dans toutes ses manieres; & ce n'étoit ni par bisarrerie, ni par rafinement d'orgueil, non pas même par un sentiment réfléchi de modestie. Les (*d*) Suédois l'ayant demandé pour Roi, dès qu'ils eurent chassé le cruel Christierne II. & les (*e*) Hongrois avec les Bohemes lui ayant pareillement déféré leur couronne, après la mort de son neveu le Roi Louis, il ne se prêta à aucun de ces projets. Il (*f*) craignit d'attirer sur ses Etats des guerres funestes; mais dans le fonds, il ne regardoit tous ces Royaumes, que comme un vain accroissement de puissance, &, pour ainsi dire, comme la base qui sert à élever une statuë, & qui n'ajoute rien à sa taille ni à ses traits.

Jamais Prince ne se confia moins aux bisarreries de la fortune. Il méditoit (*g*) long-temps ses entreprises, se défioit de son ambition, craignoit

(*a*) CROMER *pag.* 708, 709.
(*b*) *Id. pag.* 704. (*c*) *Id. pag.* 708.
(*d*) *Id. pag.* 696. BERN. VAPOV. *Fragm. pag.* 585. HERBURT. DE FULSTIN. *pag.* 221. *vers.*
(*e*) CROMER. *ubi suprà.* PAUL. STRANSK. *Resp. Boïem. pag.* 361, 362. KOJALOWICZ. *Hist. Lituan. pag.* 408. PAUL. PIASEC. *Chronic. pag* 41.

de se faire illusion à lui-même; mais une Sigismond I. 1548.
solu d'agir, ou par raison, ou par hon-
ou pour le bien de ses peuples, il se li-
à toute la vigueur de ses idées; & hardi
résomption, circonspect sans inquiétude,
se rendoit maître des événemens par son
ge, ou il les forçoit de servir à sa gloire,
s'il ne pouvoit les ramener à ses desseins.
respectoit sa dignité, & il ne s'étudioit à
aintenir qu'en la rendant aimable. La (*h*)
eur de ses moeurs lui fit toujours ménager
erté de ses peuples dans ces occasions mê-
où obligé pour leurs propres intérêts d'af-
er leurs murmures, il lui eût été pardon-
de se ressentir de l'ingratitude qu'ils lui
uoient. Mais (*i*) comme leurs interpréta-
bisarres ne l'empêcherent jamais de les ser-
ux risques de sa gloire, il ne (*k*) crut jamais
lui fût permis de profiter de leurs soulevémens
tes, pour dompter leur aveugle indocilité.
n Prince aussi distingué par ses vertus, de-
s'être fait une haute réputation dans le mon-
aussi fut-il estimé des plus grands Monar-
de son temps. L'Empereur (*l*) Maximi-
l'eut à peine connu, qu'il rompit tous ses
ens traités avec les ennemis de la Pologne.
rles V. parut (*m*) avoir hérité des sentimens
on ayeul. On le sollicita en vain de se dé-
er contre Sigismond. Pour cimenter davan-
son union avec ce Prince, il le pria d'ac-
cep-

) CROMER. *pag* 705. (*g*) *Id. pag.* 707.
) *Id. pag.* 712. 709. *&* *Orat.* MART. ZBOROWSKI. *in*
il. STAN. ORICHOV. *pag.* 1579. *&* *pag.* 1599, 1600.
) *In. vit. Petr Kmitno. Cap. VII. p.* 1619. 1622. 1644.
) CROMER. *pag.* 708.
) *Id. pag.* 696. NEUGEBAVER. *Hist Polon. pag* 473.
N. VAPOV. *Fragm. pag.* 562. (*m*) *Id. pag.* 593.

SIGIS-MOND I. 1548. cepter l'ordre de la Toison ; & (a) après la mort de la mere de son épouse, Bonne, il lui rendit la Province de Bari dans la Pouille, dont il avoit cru être en droit de se saisir. Ferdinand, (b) frere de Charles V. eut tant de confiance en lui, qu'il le prit pour arbitre de ses différends avec le Roi Jean, qui refusoit de lui céder la Hongrie.

Les Papes (c) Jules II. Léon X. Clément VII. & Paul III. lui donnerent en plusieurs rencontres des marques d'une extrême considération.

Sélim, Empereur des Turcs, tout féroce qu'il étoit, le respecta. Soliman (d) le craignit au point, que malgré son penchant à n'accorder aucune trêve à ses voisins, ou à ne les donner que pour un temps, ou à les violer presque aussitôt qu'elles étoient conclues, il en fit une avec lui, qui devoit durer toujours, & la garda si religieusement, qu'aussitôt que les Tartares & les Valaques furent devenus ses tributaires, il (e) leur défendit de faire aucune incursion dans ses Etats.

Tel (f) fut le Roi Sigismond I. Il ne manque à son portrait que le détail de quelques défauts pour rendre ses vertus plus croyables ; mais ou il n'eut point de défauts, ou il plaisoit par ses défauts mêmes. On pardonne tout aux Princes occupés de leurs devoirs ; & pourvû qu'ils n'ayent point les vices qui deshonorent leur état, on leur passe des imperfections, souvent plus nuisibles que ces vices même.

(a) *Id. pag.* 587. NEUGEBAVER. *pag.* 501.
(b) CROMER. *pag.* 697. (c) *Id. ibid.*
(d) NEUGEBAV. *p.* 531. HERB. DE FULST. *p.* 221. *vers.*
(e) *Id. pag.* 528, 529. BERN. VAPOV. *pag.* 606.
(f) Il fut mis au rang des plus grands Princes qui regnoient alors. Quelques Historiens le comparent à Charles V. & à François I. Ils paroissent persuadés, que si ces trois Heros n'eussent regné dans le même temps, chacun d'eux eût mérité de regner sur les Etats des autres, & d'avoir lui seul l'empire du monde entier. PAUL. JOV. *apud* CHRIST. HARTKNOCH. *de Rep. Pol. Lib. I. Cap II. pag.* 83. PASTOR. AB HIRTENBERG. *Flor. Polon. pag.* 207.

Fin du quatriéme Volume.



